DES ESPRITS

MÉMOIRES ADRESSÉS AUX ACADÉMIES

TOME CINQUIÈME

MANIFESTATIONS HISTORIQUES

IV



PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

PNEUMATOLOGIE.

DES ESPRITS

ET DE LEURS

MANIFESTATIONS DIVERSES

Mémoires adressés aux Académies

PAR

J[s].-E[s]. DE MIRVILLE

TOME CINQUIÈME

Tous les dieux des nations sont de *pauvres* esprits (Elilim), mais le Seigneur (Élohim) a fait le ciel et la terre. »

(*Psaume* XCV, v. 5.)

DEUXIÈME MÉMOIRE

MANIFESTATIONS HISTORIQUES

DANS L'ANTIQUITÉ PROFANE ET SACRÉE

RAPPROCHÉES DES FAITS DE L'ÈRE ACTUELLE

IV

PARIS

H. VRAYET DE SURCY, RUE DE SÈVRES, 19

1864

TABLE SOMMAIRE

DES CHAPITRES DU CINQUIÈME TOME

FORMANT LE QUATRIÈME VOLUME

DES MANIFESTATIONS HISTORIQUES, ETC.

SUITE DE LA

QUATRIÈME PARTIE

CONCERNANT LES DOGMES, LES FORMES ET LES RITES DE L'IDOLATRIE RAPPROCHÉS DE CEUX DU CULTE JUDAÏQUE.

CHAPITRE XVI

THÉOLOGIE DES MONUMENTS

OU PHILOSOPHIE DES HIÉROGLYPHES, DES OBÉLISQUES, DES PYRAMIDES, DES PAPYRUS ET DES STATUES

CHAPITRE XVII

PYTHOMANCIE

OU DIVINATION DES PAÏENS.

CHAPITRE XVIII

THÉURGIE SACERDOTALE

ET LE DERNIER MOT DES MYSTÈRES

CINQUIÈME PARTIE

PHILOSOPHIE ET CONCLUSIONS DE CE MÉMOIRE

CHAPITRE XIX

THAUMATURGIE ET PNEUMATOLOGIE COMPARÉES

OU CE QUE LES MAGICIENS NE FIRENT JAMAIS

CHAPITRE XX

SATAN DÉPOSSÉDÉ PAR LE VERBE

OU LE MONDE EXORCISÉ PAR CELUI QUI L'A FAIT.

FIN DE LA TABLE SOMMAIRE.

SUITE

DE LA QUATRIÈME PARTIE

CONCERNANT

LES FORMES DIVERSES DE L'IDOLATRIE

RAPPROCHÉES DE CELLES DU CULTE JUDAÏQUE.

CHAPITRE XVI.

THÉOLOGIE DES MONUMENTS

OU

PHILOSOPHIE DES HIÉROGLYPHES,

DES OBÉLISQUES, DES PYRAMIDES, DES PAPYRUS ET DES STATUES.

---

§ Ier.

DU TEMPLE EN GÉNÉRAL

Sa définition. — Sa philosophie. — Sa révélation et ses miracles.

1. — *Sa définition et sa philosophie.*

« Insensés que vous êtes, disait au dernier siècle un de ses plus ardents sophistes, détruisez donc ces temples qui rétrécissent vos idées, *élargissez votre Dieu*, voyez-le où il est, ou bien dites tout simplement qu'il n'est pas. »

Diderot ne voulait pas qu'un *dernier* temple pût survivre au dernier prêtre et au dernier roi.

Dix-huit siècles avant lui, *quelqu'un*, tout en formulant le même principe sur l'*élargissement* divin, n'en avait pas tiré les mêmes conséquences : « Peut-on croire, Seigneur, que vous daigniez habiter sur la terre? S'il est vrai que *les cieux et les cieux des cieux* ne sauraient vous contenir, combien

moins pourrez-vous être renfermé dans ce temple que je viens de vous élever [1] ! »

Lorsque Salomon se contredisait ainsi lui-même, ce n'était pas faute de savoir *agrandir* le Dieu dont il semblait *rétrécir* le domaine.

Pas n'est donc besoin d'avoir été grand philosophe ou grand poëte pour sentir les disproportions existantes entre le fini et l'infini.

Ah! sans doute, lorsque

> La nature, sortant des mains du Créateur,
> Étalait en tous sens le nom de son auteur,
> (LAMARTINE.)

l'art des Michel-Ange et des Palladio n'avait aucune raison d'exister. Depuis lors, pâles imitations d'un inimitable modèle, leurs chefs-d'œuvre n'eurent d'autre prétention que d'en rappeler de bien loin les merveilles. La suspension, dans les airs, de leurs plus admirables coupoles s'était peut-être inspirée des dômes neigeux du Mont-Rose ou du Mont-Blanc, comme les flèches de Strasbourg ou de Chartres s'étaient inspirées à leur tour des cimes les plus ardues du Caucase ou du Thibet; quant aux arceaux de leurs nefs gothiques, on s'accorde à n'y voir que la traduction des sombres forêts du nord en forêts de pierres ciselées : sublimes, mais toujours bien défectueuses copies, alors même que Rome, Cologne ou notre *capitale du beau gothique* [2] permettent de les admirer davantage.

Pourquoi donc tant d'efforts inutiles pour emprisonner l'esprit de vie? Pourquoi l'homme ne peut-il s'agenouiller que sur la *dalle* et dans une *enceinte?* Pourquoi surtout le Dieu qui remplit l'univers se plaît-il à la circonscription de ses *demeures?* Ah! lorsque la Divinité commandait ces enceintes, ce n'était pas elle, c'étaient nous qu'elle voulait abriter; c'étaient nos distrac-

1. *Paralip.*, II, v. 2.
2. Rouen.

tions et nos faiblesses qu'il s'agissait de circonscrire. On sait que pour les enfants d'Israël eux-mêmes, pour ce peuple fatigué du désert, « les cieux ne racontaient plus la gloire de leur maître ; » à plus forte raison, nous, disciples *non priants* de Lalande et de Laplace, nous sera-t-il interdit de nous étonner de cet oubli. Que devient la *voûte des cieux* pour celui qui ne sait plus, ou ne sut jamais préluder à l'hymne de l'admiration par l'hymne de la reconnaissance et de l'amour?

Inspiré par la contemplation d'un beau ciel étoilé, un grand poëte trouvait un jour cette magnifique parole : « Jamais, Seigneur, jamais je ne fus plus *troublé* de ta puissance. »

C'est là un de ces mots que le plus grand génie du monde ne peut jamais rencontrer que dans son âme ; c'est ce que nous appellerions volontiers du sublime expérimental. Mais Chateaubriand, car c'était lui, n'était pas moins heureux, lorsqu'à ces grandes impressions de la nature il faisait succéder celles du temple : « Je ne suis jamais, disait-il, entré dans une église sans ressentir un certain *apaisement* de tous les troubles de mon âme. » Encore une expression lue dans le cœur, une impression forcément expérimentée, et c'est là le grand secret. « On cherche un auteur, dit Pascal, et l'on est tout ravi de rencontrer un homme. »

De ces deux mots de notre grand poëte, le premier, comme on le voit, correspondait au grand *élargissement* réclamé par Diderot, et le second correspondait à l'expérimentation quotidienne du cœur humain. Il n'est que trop vrai : en dehors du temple, l'homme n'atteint jamais Dieu que par l'esprit et l'imagination. Le monde sensible peut faire naître en lui les plus grandes émotions, sans jamais le *relier* à son maître (*religare*). A sa faible et double nature, il faut un parvis à fouler, des images à percevoir, un Saint des saints à vénérer, un autel à bénir, un tabernacle enfin, où, concentrée et cachée sous un voile sensible, réside plus spécialement cette sainte vertu de Dieu qui remplit tous les mondes.

Qu'est-ce, en effet, pour la foi, que le *pain des anges*,

sinon la *schekinah* ou le temple par excellence, dans lequel vient se transformer et résider plus intimement encore celui dont la vertu... Y ÉTAIT DÉJA? Ce pain des anges répond à lui seul au paradoxe de Diderot. La nécessité une fois admise, pour l'homme et pour sa vie, d'un autre pain que le pain matériel, et certes l'idée est assez belle, il n'y a plus rien à objecter; le pain réclame le ciboire, le ciboire un tabernacle, le tabernacle un parvis, le parvis un temple... La question est jugée. Employons donc, autant qu'il nous plaira, toutes nos forces à chercher Dieu dans ses œuvres; agenouillé sur les grèves de l'Océan ou devant les abîmes sidéraux suspendus sur nos têtes, saluons l'infini partout où il se révèle; mais, pour peu que nous soupirions après l'alimentation spirituelle de la vie, après la régénération des saintes eaux, après les pleurs sacrés de la pénitence, sachons entrer dans le temple et disons hardiment à Diderot : «C'est vous qui avez banni la Divinité, et ce n'est pas l'*agrandir* que de l'empêcher de descendre et de condescendre à la faiblesse humaine.

Il est vrai que le miracle se trouve encore nécessairement ici; il est vrai que l'intervention anormale et manifestée d'un être surintelligent peut seule expliquer le temple chez l'Israélite comme chez le païen, car si ce dernier se trompe sur la valeur de celui qui l'habite, ce n'est pas la faute du monument.

Nous voici donc retombés dans ce surnaturel pratique dont toute notre école moderne ne veut à aucun prix. Elle insiste cependant de plus en plus, et M. Maury résume, ainsi qu'il suit, tout son dernier ouvrage sur la magie, qui, pour lui, ne fait qu'un avec la théologie : « L'homme ne s'élève réellement au-dessus de sa condition, il n'entre de *fait* dans la sphère du *surnaturel*, que lorsque, dégagée des illusions qu'elle a traversées, son intelligence peut planer sur la nature, en saisir la magnifique harmonie, en comprendre la parfaite coordination. Aucun *miracle*, aucun *prodige* n'égale assurément en grandeur le spectacle des lois générales de la

création. Aucune apparition, aucune vision ne prouve plus que la révélation de l'univers l'existence de l'être infini qui engendre, entretient et résume toutes choses[1]. »

Ici, M. Maury se trompe avec tous les déistes, en confondant la communion spéculative et la communion réelle, qui sont deux choses essentiellement différentes. Il ne voit pas que, malgré sa grandeur, la première est absolument vide de certitude, de consolation et d'amour. En veut-il une démonstration évidente? Qu'il compare, et que la main sur la conscience il veuille bien, en regard et comme pendant de ce qui se passe dans la plus humble église de Paris, *Notre-Dame des Victoires*, par exemple, nous donner le chiffre exact des prières inspirées aux observatoires de toutes nos capitales, des larmes dont le télescope aura tari la source, ou des victoires qu'il aura fait remporter sur soi-même; qu'il pèse et qu'il prononce, et surtout qu'il n'oublie pas que. la bonté passant avant la grandeur parmi les attributs divins, le véritable Dieu est nécessairement celui qui

Se dérobe au savant, se révèle au cœur tendre.

Voyons l'histoire à présent. Montfaucon nous apprend que l'étymologie du mot *temple* est effectivement le verbe *templare, contempler*. Moïse avait contemplé sur la montagne le modèle cosmique qui lui était montré par Jéhovah, comme, de son côté, l'augure païen appelé à prononcer sur l'emplacement du temple regardait longtemps le ciel avant d'indiquer au moyen de son *lituus* ou baguette divinatoire la volonté des dieux.

Quant à la première date du temple, qui pourra la fixer? Pour nous, l'humanité compte trois âges de vingt siècles chacun ou à peu près. Or, si nous ne limitons pas cette expression de *temple* aux monuments splendides, si nous en voyons

1. *Magie et astrologie*, dernière page.

le rudiment soit dans le simple *beth-el* « ou pierre du Seigneur, » soit dans la *caverne* retrouvée sous toutes les latitudes, soit dans le *téocalli* mexicain, soit enfin dans les replis serpentaires du *dracontium* et du *cromlech*, c'est-à-dire dans les pierres *levées* et *tournantes* dont nous avons tant parlé [1], nous pouvons dire hardiment que dans aucun temps l'humanité ne fut sans temple, parce que dans aucun temps elle ne fut sans culte organisé.

Mais si, restreignant l'acception du mot temple à celle de monument régulier, nous ne voulons le trouver que dans l'enceinte couverte et plus ou moins architecturale, nous n'osons pas affirmer que les vingt premiers siècles ou le premier âge de notre monde antédiluvien se soient élevés jusque-là.

A peine, au contraire, le second est-il ouvert, à peine avons-nous mis le pied sur un terrain historique, que le temple se montre partout. Hérodote et Strabon attribuent les premiers à l'Égypte, Diodore à Babylone, Lucien à Hiérapolis, et quant au peuple hébreu, nous venons de voir qu'il fut, au milieu du désert, son propre et premier architecte.

2. — *Le temple révélé.*

Dom Calmet nous apprend que « les temples d'Amos, de Jupiter et de Moloch étaient des temples portatifs [2]; » Diodore dit que chaque année on faisait passer le Nil au temple portatif de Jupiter pour le transporter en Libye, d'où on le rapportait ensuite en Égypte [3]; Quinte-Curce nous montre ce même Jupiter-Ammon renfermé dans un vase d'or, faisant partie intégrante de ce temple [4], et Eustathe nous assure que « c'était sur des chariots que l'on portait autrefois tous ces monuments [5]. »

1. Voir ch. XI, vol. II.
2. Bible de Vence, t. VI, p. 327.
3. Eusèbe, *Prépar.*, l. X, ch. 8.
4. Quinte-Curce, l. IV.
5. In *Iliad.*, I.

Dans ces tabernacles portatifs des faux dieux reposait tout l'élément surhumain qui, selon l'expression de Salverte, « gouvernait partout la terre ; » et du moment où nous admettons les *esprits*, nous pouvons nous en reposer sur eux du soin de manifester ici leur présence.

Nous verrons, à la fin de ce chapitre, la part que les statues voyageuses prenaient aux conquêtes et victoires de leurs adorateurs.

Le peuple hébreu n'en avait pas, et, fidèle à la voix de son Dieu, n'en eut jamais besoin. Le chapitre xx de l'*Exode* nous montre ce Dieu se contentant de prescrire « un autel de terre ou de pierres non taillées et sans gradins, » simples monuments commémoratifs de la présence divine. Les *beth-el* constituaient le tabernacle dans toute sa simplicité primitive ; nous en avons trop parlé pour en parler encore, mais rappelons-nous seulement nos conclusions sur l'impossibilité de définir l'idolâtrie « l'adoration des images, » puisque Dieu allait les prescrire lui-même dans les chapitres suivants. Cette interdiction frappait seulement, comme l'observe très-judicieusement notre savant ami M. de Saulcy, « les images consacrées au culte des idoles [1]. »

Malheureusement, aux jours mêmes de sa délivrance et au milieu de la merveilleuse assistance qui le protégeait au désert, ce peuple retournait, malgré la *nature* monothéiste que lui suppose M. Renan, aux souvenirs d'Apis et de Mendès. Il fabriquait le veau d'or et poussait l'impudence de l'apostasie jusqu'à porter avec lui les tentes de Chamos et de Moloch. Ceux qui n'apostasiaient pas n'en disaient pas moins à Moïse : « Faites-nous des dieux qui marchent devant nous, » et Dieu répondait à ces clameurs par le tabernacle *du désir* que saint Paul appelle le temple du Cosmos.

La raison de ce temple, la voici : « Ils me feront un sanctuaire, et j'habiterai au milieu d'eux. »

1. Voir son bel ouvrage sur l'*Art judaïque*, p. 23.

D'après ce que nous avons dit tout à l'heure, on comprend que cette habitation fût plus intense dans une *schekinah*. Le soleil échauffe assurément et vivifie l'univers tout entier, mais concentrez ses rayons sur un point et vous l'enflammerez sans peine. Voilà le tabernacle, voilà la schekinah.

« Tu feras suivant le modèle que je t'aurai montré sur la montagne [1]. »

Voilà la Genèse de l'architecture religieuse : inspiration et commandement.

Voyons l'exécution.

C'est toujours un grand sujet d'étonnement pour les incroyants de voir ces Israélites, simples *faiseurs de briques* aux gages des pharaons, devenir, du jour au lendemain, et au milieu des sables du désert, des artistes de premier ordre et en tout genre, des ciseleurs, des statuaires, des orfévres, des lapidaires et des tisserands accomplis. On s'étonne avec raison de les voir manier l'or, le diamant et la pourpre, comme on le fait dans nos écoles civilisées, après un demi-siècle d'enseignements et d'études. Or, dans le désert, où donc trouver ces enseignements, lorsque Moïse lui-même, la seule lumière du peuple, n'était après tout qu'un pasteur?

Voltaire n'y comprend rien. « Ce peuple vagabond, dit-il, n'avait ni arts, ni sciences; » et Voltaire en conclut que la confection de ce tabernacle étant d'une impossibilité absolue, « son histoire est une fable. »

De Vette et beaucoup d'autres Allemands ont vu dans cette construction improvisée, et selon eux tout à fait impossible, « une œuvre d'*imagination* inventée plusieurs siècles après Moïse par un interpolateur, témoin des magnificences de Salomon. » Ils appuient cette impossibilité sur la nécessité où fut Salomon de faire venir des artistes *étrangers*.

M. Munck ne trouve pas cette raison *bien* bonne et cherche si l'Égypte ne pouvait pas avoir formé *quelques* artistes en Israël.

1. *Exode*, ch. XXXV, v. 8 et 40.

Suppositions gratuites!

M. Munck ne peut contredire Moïse qu'en se contredisant positivement lui-même. « Il est impossible, dit-il, de ne pas admettre le fait; » (p. 128)... mais « ce fait, ajoute-t-il (p. 136), constitue dans ses détails une difficulté trop sérieuse pour que les uns et les autres n'aient pas été rédigés plusieurs siècles *après* Moïse. »

M. de Saulcy, dans l'ouvrage que nous venons de citer, n'arrive pas aux mêmes conclusions. Ses œuvres autant que sa foi se révolteraient à cette idée; mais, enlacé dans la même difficulté et se basant sur la défense de tailler les pierres, faite au chapitre XX, « défense qui, dit-il, implique l'habitude du ciseau, » il étend le même raisonnement aux prescriptions du chapitre XXV, relatives au tabernacle.

« De là, dit-il, il résulte indubitablement qu'il y avait parmi les fils d'Israël des *notions très-précises* sur la métallurgie, la filature de la laine, du lin et du poil de chèvre, la teinture des étoffes et des peaux tannées, la taille des pierres dures, et enfin sur la sculpture métallique en repoussé; tout ceci implique très-certainement un *art très-avancé*, et je ne crains pas de me tromper en l'affirmant[1]. »

Il s'appuie encore sur la promptitude avec laquelle Aaron avait fabriqué le veau d'or, pendant que cette même promptitude était un motif de rejet pour Voltaire.

Comment faire? Le veau d'or est aussi réel que le tabernacle, et tous deux, en effet, restent inexplicables.

Voyons si nous ne pourrons pas découvrir ailleurs quelque rayon de lumière.

Nous disions dans le dernier chapitre toute la *stupéfaction* de l'abbé Brasseur, de Bourbourg, en trouvant les preuves historiques et archéologiques de la subite révolution opérée, EN QUINZE ANNÉES, dans les arts et dans les sciences, au Mexique, par son réformateur Votan. Il y avait rapporté, à

1. *Art judaïque*, p. 23.

la suite d'un voyage très-court et très-mystérieux, un incroyable luxe de science, de beaux-arts, de procédés merveilleux dans tous les genres : construction de ponts et d'aqueducs magnifiques, ciselures d'une finesse incomparable, étoffes et draperies tissées en plumes telles qu'on n'en voit que dans les *Mille et une Nuits*, etc., et de tout cela voici encore des débris ou des échantillons toujours subsistants et témoins irrécusables de la véracité des annales ! Et cependant, d'après ces mêmes annales si véridiques aux yeux de notre historien, cette importation avait eu lieu « mille années avant notre ère, c'est-à-dire à une époque où l'Europe ne possédait rien encore de toute cette encyclopédie industrielle. »

Et le voyage de cet ignorant n'avait historiquement duré que QUINZE ANS !... Problème ! Il est vrai que ce réformateur, civilisateur comme Numa, et thaumaturge comme Apollonius, disparaissait subitement comme Romulus et Lycurgue, après s'être vanté d'être de la race des *hivims* ou adorateurs de ce *serpent* dont il imposait le culte à l'Amérique [1].

Pourquoi donc, à propos du *veau d'or*, Aaron, devenu temporairement fornicateur avec Israël, ne se serait-il pas adressé à ce même *serpent* au culte duquel il *passait*, en apostasiant aux pieds du bœuf Apis ? Pourquoi ne serait-il pas devenu subitement un confrère de Jannès et de Membré, ces deux magiciens de Pharaon, imitateurs des miracles de Moïse, à ce point de changer comme lui leurs verges en serpents ?

Nous n'insisterons pas sur cette *ouverture* que rien n'autorise dans la Bible, mais que nous retrouvons tout entière dans tous les livres juifs, et notamment dans le *Zohar*, lorsque les rabbins veulent disculper Aaron, en rejetant sur ses collaborateurs *magiciens* la confection subite de ce portrait du bœuf Apis, qu'ils vont même jusqu'à appeler « la tête du *bœuf parlant*. »

A eux la responsabilité.

1. Voir ce livre déjà cité sur le Mexique.

Mais à nous, ou plutôt à la Bible, celle de la SCIENCE INFUSE et divine, donnée comme explication de cette autre industrie transcendante, subitement développée chez de simples *faiseurs de briques*.

Car l'Écriture est très-expresse à ce sujet et dit tout dans six versets.

« Et Dieu dit à Moïse : Voilà, j'ai appelé par son nom Beseleel, fils d'Uri, fils d'Ur de la tribu de Juda, et je l'*ai rempli* de l'esprit de Dieu, de sagesse, d'intelligence et de SCIENCE EN TOUT TRAVAIL, *et scientia in omni opere*, pour savoir tout ce qui doit être fabriqué en or, en argent, en airain, en marbre, en pierres précieuses et en toute espèce de bois. Et je lui ai donné pour compagnon Ooliab, fils d'Achisamech, de la tribu de Dan; et dans le cœur de tout homme habile j'ai mis ma sagesse, *afin qu'il pût faire* tout ce que j'ai ordonné sur mon tabernacle [1] »

Assurément, il est impossible d'être plus explicite, et l'on conviendra qu'il est au moins très-singulier, lorsque l'on cherche la clef d'une énigme, de ne tenir aucun compte de celle qui vous est présentée par l'auteur même du problème.

3..— *Miracles des quatre temples juifs.*

Au tabernacle du *témoignage* on prélude toutefois par le tabernacle de l'*alliance*, sorte de tente que Moïse avait placée loin du camp (ch. XXXIII, v. 7), de telle sorte que le peuple, chaque fois qu'il avait une question à proposer, sortait du camp pour s'y rendre. Et lorsque Moïse s'y rendait de son côté, toute la foule le suivait et le voyait entrer sous la la tente... Et à peine y était-il entré, QU'UNE COLONNE DE NUÉE DESCENDAIT, SE TENAIT A LA PORTE ET CAUSAIT AVEC LUI... « TOUS LA VOYAIENT, *cernentibus universis*, » et l'adoraient par les fentes de leurs tentes. Quant au Seigneur, il parlait à Moïse

1. *Exode*, ch. XXXI, les six premiers versets.

face à face, comme un ami à son ami... etc., etc. (*ib.*, v. 9, 10, 11).

Mais, plus tard, Dieu fait ériger à Moïse le tabernacle du *témoignage*, le vrai tabernacle mystique commandé sur la montagne, et symbole des deux mondes spirituel et cosmique. Le voici donc avec son orientation mystérieuse, avec son voile d'hyacinthe et de pourpre (ch. XXXVI, v. 35), avec son arche ou *oracle* propitiatoire, avec ses doubles chérubins (ch. XXXVII, v. 7), avec sa table et ses pains de proposition (*ib.*, v. 10), avec son candélabre à sept branches (*ib.*, v. 17), toutes choses dont nous avons cherché et proposé les significations [1].

« Le premier jour du premier mois de la seconde année qui suivait le *commandement*, Moïse fit la dédicace avec les cérémonies prescrites, et, lorsque tout fut terminé, LA NUÉE COUVRIT DE NOUVEAU LE TABERNACLE, ET LA GLOIRE DU SEIGNEUR LE REMPLIT. Moïse ne pouvait même plus entrer dans le tabernacle d'alliance, tant la nuée et la majesté divine couvraient tout l'intérieur. Quand la nuée s'élevait au-dessus du tabernacle, les enfants d'Israël se mettaient en marche; quand elle s'abaissait, ils restaient, et la nuée du Seigneur reposait, pendant le jour, à l'état de vapeur, au-dessus du tabernacle, et la nuit, comme une colonne de feu qui éclairait le camp tout entier » (ch. XL, v. 2, et de 31 à 36) [2].

Voilà certes une vérité bien nettement racontée, un merveilleux bien catégoriquement accusé. Comme M. Munck doit se trouver gêné, lorsque pour le *tourner* il *détourne* la vérité en ces termes : « Moïse, sentant de plus en plus *la nécessité d'établir un symbole* visible de la présence de Dieu au

1. Soit au chapitre XI, soit au chapitre XIII, vol. III.

2. Cornelius ne nous paraît pas distinguer assez exactement les deux tabernacles de l'alliance et du témoignage, et moins encore la *nuée*, de la *gloire* du Seigneur : la première était le signe et le guide, et semble s'appliquer à la phrase : « J'enverrai mon ange devant vous, » tandis que la seconde, qui paraît là pour la première fois, repose sur l'arche et s'applique au Sauveur qui est toujours désigné ainsi : « Et nous avons vu sa *gloire*.»

milieu du peuple hébreu, dressa provisoirement hors du camp une tente à laquelle il donna le nom de *Hohel-moëd*, ou tente de rendez-vous[1] ! »

M. Munck, Israélite, devrait cependant connaître assez son Moïse pour savoir qu'il déchirerait ses vêtements s'il pouvait entendre ce langage et se voir présenté, lui, simple et obéissant instrument, comme l'inventeur du *Hohel*. Mais les ennemis du merveilleux ne gagnent jamais rien à le nier sur un point, car il reparaît sur un autre. C'est une hydre à dix mille têtes. En voici la preuve. Quatre siècles après l'Hohel-moëd du désert, David, reconnaissant de la cessation d'une peste envoyée en punition de son orgueil, avait dit au Seigneur, au moment même de cette cessation et en voyant l'ange remettre son épée dans le fourreau près de l'aire d'Arnan à Jérusalem : « Ce sera là la maison de Jéhovah[2]. » Hohel-moëd était retrouvé.

Salomon son fils, las et peut-être inquiet de sacrifier sur les hauts lieux au Dieu qu'il aimait et qui l'aimait[3], met à exécution le plan royal et paternel. Cette fois-ci, malgré l'emploi de cent mille Israélites, ce sont en outre les habitants de Sidon qui abattent les cèdres[4], ceux de Biblos en Phénicie qui apprêtent les bois, les pierres, comme ce sont les maçons

1. *Palestine*, p. 127.

2. La paraphrase chaldaïque citée par Cahen nous apprend que c'était là l'emplacement du sacrifice d'Abraham. Si le fait est exact, que d'harmonies et quels enchaînements mystérieux dans tous les faits bibliques parfois si incompréhensibles ! Là où le père avait reçu l'ordre d'épargner son fils, l'ange recevait celui d'épargner tout un peuple ! Si nous pouvions d'un coup d'œil embrasser le lien théologique de tous ces faits isolés, notre foi si souvent découragée aujourd'hui ferait place à la plus vive admiration.

3. *Paralip.*, III, ch. III, v. 3, 4, 5. Voici encore la preuve que les rites en eux-mêmes n'étaient presque jamais mauvais, et que les hauts lieux eux-mêmes étaient sanctifiés quand le sacrifice s'adressait au Seigneur. Ainsi voilà Salomon qui sacrifie, sur les hauteurs de Gabaon, mille victimes ; et le Seigneur lui promet immédiatement en songe la sagesse et toutes les prospérités de la terre, ce qui n'empêche pas cependant la plupart des autres princes d'être frappés pour avoir sacrifié sur les hauts lieux. S'il n'y a pas là des dieux différents pour accepter le sacrifice, le fait ne se comprend plus.

4. *Ib.*, ch. V, v. 6.

d'Hiram qui guident ceux de Salomon dans leur taille [1].

Grâce à ces armées de travailleurs aidant la *sagesse inspirée* à Salomon, sept années suffirent à l'élévation de cette merveille [2]; mais quelles sont les deux colonnes placées devant le temple et nommées *Jekin* et *Beäz*, si ce n'est deux obélisques en tout semblables à ceux qui se trouvaient devant chaque temple égyptien, et qui, ainsi que le fait observer M. de Saulcy, exprimaient dans leurs deux noms la double idée de *force* et de *création*, contenue dans celui d'Amon-Râ [3].

Salomon place ensuite dans le temple *la mer d'airain*, puis les *keroubims* et les *roues* mystérieuses, que le prophète Ézéchiel avait vus en songe, et que nous avons dit, d'après le *Zohar*, être des *ophanims* ou anges des globes célestes [4]. Enfin il place l'Arche sainte sous les ailes des *kerubims*, et « la gloire du Seigneur s'exprimait par leurs ailes [5], dont le bruit se faisait entendre comme la voix du Tout-Puissant lorsqu'il parle [6].

L'Église, en s'exprimant ainsi, interprétait très-fidèlement les paroles de Jéhovah à Moïse, lors de l'érection du premier tabernacle : « Je te parlerai sur l'autel de propitiation, du milieu des deux chérubins ; *Loquar ad te supra propitiatorium de medio duorum keroubim* [7]. »

Mais vient la dédicace la onzième année du règne de Salo-

1. *Paralip.*, ch. v, v. 18.

2. On s'étonne que cette sagesse n'ait pas duré plus longtemps; mais on oublie que ce mot s'applique bien plus à la *science* inspirée qu'à la conduite morale, et la preuve c'est que dans l'*Exode*, c'est de la même *sagesse et intelligence* que Dieu remplit Beseleel et Doliab pour l'édification du tabernacle (voyez plus haut), et ce sont encore les mêmes expressions que Moïse applique dans le chapitre VII, v. 14, à l'habileté de l'artiste Hiram qu'il fait venir de Tyr.

3. *Art judaïque*, loc., cit.

4. Voir l'excellente dissertation de M. de Saulcy, *ib.*, p. 26, sur le *Cheroub* qu'il a parfaitement raison d'assimiler aux taureaux de Khorsabad et aux sphinx égyptiens. Clément d'Alexandrie (*Strom.* 5) l'avait devancé dans ce rapprochement.

5. Office de la fête de saint Michel.

6. Ézéch., ch. X.

7. *Exode*, ch. XXV, v. 22.

mon. Au moment où les prêtres sortent du Saint des saints, voici la nuée qui le remplit comme l'ancien, « de sorte que les prêtres ne pouvaient même plus rester dans le temple, ni remplir leurs fonctions A CAUSE DE LA NUÉE, *propter nebulam*, et parce que la gloire du Seigneur avait rempli sa maison. Et Salomon, se jetant à genoux, s'écria : Le Seigneur a confirmé la parole qu'il avait dite à mon père[1]. »

Hélas! Les vieux jours du roi *sage ne* ressemblent plus à ceux de sa jeunesse. Les étrangères l'entraînent, il retourne avec elles aux hauts lieux, mais ce n'est plus cette fois pour y sacrifier au vrai Dieu, mais bien pour s'agenouiller devant Chamos, Astarté et Moloch [2].

Cette fois le Seigneur lui prédit la division de son royaume, et la parole se vérifie encore. Le royaume d'Israël, qui avait atteint l'apogée de sa force sous le règne de David et de son fils, va rester divisé jusqu'à l'exil assyrien. A partir de ce moment, et jusqu'à la captivité de Babylone, son histoire ne sera plus qu'une alternative continue d'apostasies et de retours au vrai Dieu, pardonnés et punis tour à tour conformément aux annonces multipliées des prophètes.

M. Munck, qui se trouve à chaque page forcé de reconnaître cette réalisation continue, devrait bien aussi reconnaître ce qui en était la sanction, c'est-à-dire le miracle. Mais il ne peut aller jusque-là. « Les légendes, dit-il, peuvent avoir une

1. *Paral.*, II, v. 2 et suiv., et 20.

2. Pour s'en assurer, il suffit de voir tout ce que Manassès avait réintégré dans le temple en fait d'*aserah* (images d'*Astarté*), d'*obb* et d'*idonéi*, d'*aserim* (prêtres des idoles), de *cohenim* (ossements de ces derniers), de *tophet* ou de lieux à brûler les enfants, et enfin de *ferourim*. Jusqu'ici le sens de ce dernier mot était resté complétement inconnu, mais nous croyons parfaitement fondée la conjecture de M. de Saulcy, qui (p. 321) y voit un dérivé du mot *ferver* ou *ferouer*, appliqué, comme nous l'avons dit, par les Persans à une *certaine partie de l'âme* que l'on consultait après la mort, et qui peut-être équivaudrait à notre *esprit des âmes*, déjà signalé par nous comme l'expression des Livres saints et de l'Église, pour signifier puissance survivante de l'âme, ou peut-être encore l'ange gardien, appelé aussi πνεῦμα.

base historique, mais les miracles appartiennent *probablement* tout entiers à l'imagination du peuple[1]. »

Toujours est-il, que malgré les uns et les autres, le temple est souillé, pollué, livré à Astarté (Vénus), comme Notre-Dame de Paris l'était, en 93, à la déesse Raison (toujours Vénus) ; les chevaux du soleil figurent au portail du temple, pendant que la magie s'exerce à l'intérieur[2]. C'est alors qu'on entend Jérémie pleurer à l'avance sur la ruine de ce monument, qui finit par arriver, comme il l'avait tant de fois prédit, 489 ans avant Jésus-Christ. Après un siége de dix-huit mois, les Chaldéens brûlent le temple, le rasent, et *la mer d'airain* ainsi que les deux colonnes, *Yachin* et *Boaz*, sont emportées à Babylone avec les vaincus de distinction et une grande partie du peuple des campagnes.

Miraculeux comme le premier dans sa construction, dans ses prodiges quotidiens et dans sa ruine, si littéralement annoncée, le second temple devait ressusciter dans un troisième auquel le miracle ne manquerait certes pas.

Un demi-siècle en effet ne s'était pas écoulé que déjà le prophète Daniel désignait un roi de Perse, Cyrus, comme le prochain vainqueur de Babylone et comme le libérateur des Hébreux. M. Munck, qui ne partage nullement à ce qu'il paraît, les préjugés modernes soit sur le mythisme, soit sur la date moderne assignée à ce prophète, nous dit avec simplicité et bonne foi : « On se demande *naturellement* ce qui a pu inspirer au prophète cette intime conviction de la générosité de Cyrus à l'égard des Hébreux, et ce qui a pu porter le roi de Perse à réaliser si promptement leur espérance[3]. » A cette question si *naturelle*, il y avait une réponse *surnaturelle* toute simple ; c'était celle donnée par Cyrus lui-même, et par Cyrus tout étonné de la donner. « C'est, dit-il, Jéhovah, le Dieu de Jérusalem, qui m'ordonne de rebâtir son temple[4]. »

1. *Palestine*, p. 303.
2. *Ib.*, p. 160.
3. *Ib.*, p. 461.
4. *Ezra*, I, 1, § 13 et *Thron.*, II, 36, 22.

Mais M. Munck préfère trouver la raison de cette clairvoyance dans « les *bonnes dispositions connues* de ce monarque étranger, bien qu'il admette tous les détails donnés à distance sur ce futur *oint* du Seigneur, et qu'il constate « leur frappant accord avec les faits et avec la *Cyropédie* de Xénophon[1]. » Nous reviendrons sur Daniel.

Toujours est-il que, libérés par Cyrus, cinquante mille individus de tout sexe et de tout âge rentrent dans la ville sainte après soixante-dix années d'exil et de malheur. On convoque une assemblée nationale, dont le premier acte est de célébrer la fête des tabernacles et de souscrire pour la reconstruction du temple. A l'instant cette souscription s'élève à 61,000 bariques d'or (deux millions de nos francs), et pour la troisième fois le Liban est sommé de livrer ses beaux cèdres.

Malgré les mille obstacles qui essayent d'entraver ce grand œuvre, « Jérusalem renaît plus brillante et plus belle, » comme l'avaient encore annoncé les prophètes, et, 516 ans avant le Christ, on voit inaugurer pour la troisième fois dans son sein *la maison de Jéhovah.*

Mais alors le *Saint des saints* était vide, car *Ourim* et *Thummim* ne devaient jamais être rétablis.

Nous avons donc peu de détails sur ce troisième temple, que les uns disent inférieur et les autres supérieur, en grandeur et en beauté, à celui qui le précède. Quoi qu'il en soit, il est surnaturellement protégé pendant longtemps contre Alexandre le Grand, contre Héliodore, contre Antiochus, qui, plus tard, le souille et le dévaste ; puis on entend les prophètes prédire encore aux Juifs prévaricateurs et pharisiens qui le déshonorent à l'envi, que sa reconstruction suivra immédiatement sa seconde destruction par Pompée, lorsque, 63 ans avant l'ère chrétienne, celui-ci se sera rendu maître de la ville.

En effet, préposé par Antoine et par le sénat romain au gou-

1. *Palestine*, p. 461.

vernement de la Palestine, Hérode, voulant se concilier l'affection de la nation juive, lui propose de rétablir le temple dans son ancienne splendeur et de surpasser, s'il était possible, celui de Salomon. La nation accepte, le vieux temple est rasé, et, huit années après, on consacre cette victime éclatante et prochaine de ce crime sans pareil, dont ses propres édificateurs allaient bientôt charger leur génération et leur race.

Cette victime semblait avoir été parée comme à dessein pour le plus solennel de tous les sacrifices.

C'était cette fois l'art de la Grèce et de l'Italie qui s'était chargé d'entrelacer les cèdres et les marbres dans une forêt d'or, de jaspe et de pierres précieuses. Pour donner une idée de cette magnificence sans égale, il suffira de dire qu'elle fut pleurée par Rome quand celle-ci la vit s'abîmer sous la torche fanatique et suicide de ses propres enfants.

Toutefois, la description de ses merveilles ne saurait trouver place ici.

Nous ne devons nous attacher qu'à l'empreinte miraculeuse qui ne cessa pas un seul jour de marquer cet épouvantable désastre.

Il avait été dit par les prophètes : « Le Seigneur a répudié son épouse et vendu ses enfants à l'avare créancier [1]. »

« La vigne bien-aimée sera livrée sans défense à la dent des bêtes fauves [2]. »

« Je vous compterai à la pointe du glaive, et tous vous périrez dans le massacre, parce que j'ai appelé et que vous n'avez pas répondu [3]. »

Daniel avait été plus explicite : « La mort du Messie, la répudiation de son peuple, la cessation des sacrifices, un chef romain qui viendra ravager la ville et le sanctuaire, l'abomination de la désolation dans le temple, une destruction pareille à un second déluge, et après ce déluge une désolation

1. Isaïe, I, 3.
2. Jérémie, XI, 21.
3. Isaïe, XLV, 1, 12.

sans fin. » Chez lui, la date est aussi positive que le détail [1].

Il est vrai que seize cents ans avant Daniel, Job, à son lit de mort, avait dit : « Le sceptre ne sortira pas de Juda avant l'arrivée du Messie [2]. »

Or depuis soixante ans Juda n'avait plus de rois; il était devenu province romaine, et, selon le *Talmud* lui-même, « les juges d'Israël, chassés du consistoire, s'étaient arraché les cheveux en criant : « Malheur à nous, car voici le sceptre sorti de Juda, et cependant le Messie, fils de David, n'est pas encore venu [3]! »

Il était sous leurs yeux et ils ne le voyaient pas, et cependant tous leurs livres les prévenaient de cette effrayante hallucination; ils y lisaient le déicide marqué pour cette heure même à laquelle ils l'accomplissaient, et sur une croix leur dérision aveuglée écrivait « roi des Juifs, » et cette croix ils l'érigeaient à ces jours fixés par leurs prophètes pour « le crucifiement du *roi des Juifs*, *méconnu* par ses propres enfants!... » Dans ces mêmes livres, ils lisaient encore : « Ce livre sera pour eux *comme un livre fermé;* » et ils répétaient ce dernier mot sans y attacher d'importance.

Ainsi donc, pas plus que les particuliers les peuples ne sont maîtres de leurs lumières. Ils voient et ne voient pas, selon qu'ils ont mérité l'un ou l'autre!

Mais celui qu'ils ne voyaient pas voyait pour eux; il voyait et pleurait. « Jérusalem, disait-il, Jérusalem, qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, comme la poule rassemble ses poussins sous son aile et *tu ne l'as pas voulu;* voici maintenant que ton temple sera désert [4]. »

Il pleure une seconde fois en regardant la ville où il allait mourir. Il pleure, mais non pour lui. « Oh! si tu savais du

1. Daniel, IX, 24, 27.
2. *Gen.*
3. *Talmud*, « de Jerusalem; » apud *Galat.*, *de Arcanis*, p. 205.
4. Luc, XIII, 34-35.

moins, en ce jour qui t'appartient encore, ce qui peut te donner la paix, mais tes yeux sont *fermés*, car des jours vont venir, où tes ennemis t'environneront d'un rempart et te serreront de tous côtés; ils t'extermineront, toi et tes enfants, et ne te laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps de la visitation [1]. »

Et plus l'heure de sa passion approche, plus il pleure, non sur lui, mais sur elle. « Lorsque vous verrez Jérusalem entourée par les armées et l'abomination de la désolation DONT A PARLÉ DANIEL (quelle sanction pour Daniel!) établie dans le lieu saint, que celui qui lit entende... Ce sera le moment de fuir, car il y aura une immense douleur pour ce pays et une grande colère pour ce peuple; ils tomberont dévorés par l'épée et seront emmenés captifs chez tous les peuples [1]. »

Enfin il pleure une quatrième fois en montant au calvaire, et ce n'est pas davantage sur lui. « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais sur vous, car il approche le temps où vous direz aux montagnes : Tombez sur nous... »

Il approchait, en effet, le jour des grandes douleurs, si solennellement racontées par un narrateur juif (Josèphe), qui, certes, ne comprenait pas non plus le côté providentiel de sa grande mission d'historien; mais il fallait bien qu'elle fût écrite, cette histoire, et, dans l'intérêt de son authenticité, Dieu permit qu'elle le fût par ce Juif distingué, prêtre, guerrier, savant, défenseur héroïque de son pays jusqu'au jour où, prisonnier des Romains, il sut leur inspirer assez d'affection et de respect pour rendre sa médiation irrésistible si les destins l'eussent permis. Acteur et témoin dans les deux camps à la fois, tenant note de tout, ratifié comme narrateur, soit du côté des Juifs et des païens qui le copient, soit du côté de Vespasien, d'Agrippa et de Titus, qui apposent le sceau de l'empire à ses récits, nul, si nous lui pardonnons quelques exagérations de

1. Luc, XIX, 37-44.
2. Matth., XXIV, 15-26.

détail, nul ne mérita jamais plus de confiance que Josèphe, puisque « dans toute l'antiquité, dit un écrivain qui s'y connaît [1], nous n'avons guère d'historien mieux renseigné. »

Il serait ici tout à fait inopportun d'emprunter à sa plume le récit de ce long et épouvantable drame qui commence à la mort du Sauveur et finit dans les brasiers du temple. On sait que la lapidation de saint Étienne et les persécutions de Saul (saint Paul) avaient été, de la part des Juifs, les premiers actes de cette insubordination fébrile, qui, dégénérant en révolte ouverte, allait servir de prétexte à la vengeance romaine, instrument aveugle de celle de Jéhovah.

Nous laisserons donc à nos lecteurs le soin de se rappeler les débuts de cette longue agitation, commencée sous Tibère, continuée sous Néron, Galba, Othon, Vitellius, et terminée sous Vespasien et Titus, les *délices du genre humain*, par une agonie telle que l'on n'en vit jamais; puis l'habile et consciencieux auteur que nous venons de citer (M. de Champagny), venant en aide à leur mémoire, leur montrera la ville sainte et ses onze cent mille assiégés enserrés par soixante mille Romains, et luttant avec l'indicible énergie du fanatisme et du désespoir, jusqu'à leur extermination complète par la famine, la peste, le fer, le suicide et les torches d'un impitoyable incendie; heure terrible marquée par le destin [2], à laquelle on vit, malgré tous les efforts de Titus et des Lévites, le temple embrasé s'effondrer sur lui-même et ensevelir tout ce qui restait d'habitants dans ce brasier prophétique et sacré, vu de loin par le Seigneur, alors qu'il s'écriait : « Moi qui suis, je l'ai vu... Allez à mon sanctuaire et voyez ce que j'en ai fait... Quiconque passera tout auprès s'arrêtera, *sifflera* et dira : « Pourquoi le Seigneur traita-t-il ainsi cette maison? » Et on lui répondra : « Parce qu'ils avaient abandonné leur Dieu [3]. »

1. Le comte Franz de Champagny, *Rome et la Judée*, p. 103.

2. Ce quatrième temple tombait au même quantième du mois qui avait vu tomber le troisième, celui de Zorobabel.

3. Jérémie, XXVI, 19.

4. — *Conséquences d'une seule négation.*

Après l'aveuglement des Juifs, nul n'est assurément plus profond que celui de la critique moderne qui, passant devant ce grand miracle et le *sifflant* à son tour, continue à déclarer le surnaturel « hors de cause[1]. »

Voyez un peu, cependant, tout ce qu'il va falloir *siffler !*

1° Une liste de prophètes, commençant à Jacob et finissant à saint Pierre et à saint Paul[2], c'est-à-dire couvrant une zone chronologique de vingt siècles pour le moins, et tous tellement sûrs de leur fait que M. Renan nous les signale comme « maintenant leur *obstination* jusque sous les murs de Jérusalem et triomphant *presque* des désastres qui réalisaient leurs prédictions[3]. » ·

2° La concordance des *dates* entre les prévisions et les réalités historiques, depuis Jacob fixant l'époque du grand désastre à la venue du Messie, et celle-ci à la cessation des rois de Juda, jusqu'aux soixante-dix semaines de Daniel, si torturées aujourd'hui et si claires néanmoins même pour les Juifs qui les rejettent[4].

3° La concordance des *détails* minutieusement réalisés. « Si tu ne veux pas entendre la voix du Seigneur, avait prophétisé Moïse au peuple rassemblé sur le mont Hébal,... le Seigneur amènera sur toi une nation venue de loin et sem-

1. Voir le mot de M. Renan, ch. II de ce Mém., § V.

2. Lactance (*Div. inst.*, IV, 20) nous montre les deux apôtres prophétisant du fond de leur prison tout le siége de Jérusalem.

3. *Études d'histoire religieuse*, p. 114. Ils *triomphent*, dites-vous ! Oui, excepté lorsqu'ils pleurent, comme Jeremie et comme Jésus, sur ce prochain *triomphe*.

4. Les Juifs tremblaient à cette dernière heure devant l'accomplissement de la prophétie de Jacob, devant celui des quatre-vingt-cinq jubilés d'Élie, devant la fin du quatrième millénaire, devant les soixante-dix semaines de Daniel, sur lesquelles ils ne se trompèrent jamais... jusqu'au jour où, las de tourmenter ce chiffre, nous les voyons défendre de supputer désormais les *chiffres du Messie*...

blable à *un aigle*... Et tes murs hauts et puissants dans lesquels tu mettais ta confiance seront détruits... Et *les mères mangeront leurs enfants*... Et il y aura sur toi des *signes* et des *prodiges*... Et tu t'enfuiras par sept chemins pour te disperser dans tous les royaumes de la terre... Et chez ces peuples tu ne t'arrêteras pas, et il n'y aura chez eux aucun repos pour la *plante* de tes pieds[1]... »

Et le Lévitique ajoutait : « Vous mangerez en secret la chair de vos fils et de vos filles... Et vos ennemis en seront dans la *stupeur* eux-mêmes »[2].

4° Et toutes ces stupeurs prédites arrivant à point nommé : stupeur de Titus épouvanté de son œuvre, voulant à tout prix sauver le temple, éteindre l'incendie et disant : « Je ne sais quel Dieu me pousse, *ce n'est pas moi* qui ordonne de telles choses, il n'y a qu'un Dieu qui puisse faire ainsi tomber un tel peuple[3] ; » — stupeur encore des soldats, qui s'enfuient épouvantés devant les chairs d'un enfant dévoré par sa mère[4]; — stupeur des anges eux-mêmes, que nous allons voir s'enfuir épouvantés !

5° Il faudra *siffler* encore les signes et les prodiges ! Et cependant, quand dans une même phrase un prophète a parlé en même temps de *signes*, de *prodiges* et de la dispersion prochaine de tout un peuple sur tous les points de la terre, il semblerait que le seul accomplissement ponctuel de cette dernière prophétie devrait au moins faire hésiter sur l'inculpation de *légende* quand il s'agit des premières... Et c'est néanmoins ce qui n'arrive pas ; on admet dans Josèphe (il le faut bien) le grand fait du châtiment et celui de la dispersion. Mais les *signes !* mais les *prodiges !* Comment croire à de telles choses ? Peu importe que l'important témoignage de

1. *Deutér.*, XXVII et XXVIII.
2. *Id.*, XXVI, v. 25, 39.
3. Voir dans Josèphe, XXXII, 1, 2, 3, 4, Titus levant les mains au ciel et prenant Dieu à témoin qu'il n'était pas coupable de tant de malheurs.
4. Josèphe, VI, 21.

Josèphe désigne le mois et « le jour où le temple et l'autel furent soudain, *à la neuvième* heure de la nuit et pendant *une demi-heure,* environnés d'une lumière égalant celle du jour; »... peu importe encore que Tacite ait eu l'air de s'entendre avec lui pour signaler cette comète *à forme d'épée,* qui durant *une année tout entière* resta suspendue sur la ville;... peu importe qu'il en appelle aux témoins contemporains;... peu importe ensuite que les portes de bronze du sanctuaire que vingt personnes avaient peine à remuer se soient ouvertes d'elles-mêmes, et qu'on ait entendu des êtres invisibles s'écrier : « Sortons d'ici! »... peu importe que Jésus, fils d'Ananus, se soit promené pendant sept ans et cinq mois sur les murs de la ville, toujours criant : « Malheur, malheur à la ville! » jusqu'au jour où, venant d'ajouter: « et malheur à moi-même! » on le vit tomber au même instant sous le coup de la pierre qui venait de le frapper... peu importe enfin que « peu de jours après la fête, avant le lever du soleil, on ait vu dans toute l'étendue du ciel rouler des chars, s'entrechoquer des armées, reluire des cuirasses, des épées et des lances, pendant que le fracas de toutes ces armes se faisait entendre autour d'une ville entourée d'ennemis et de fossés[1]; oui, peu importe! Il va falloir absolument que Tacite et Josèphe, si graves et si merveilleusement renseignés tout à l'heure, se *déshonorent* ici en rapportant ces *légendes.*

Eh bien, soit! voilà tout ce que notre critique moderne, pour rester fidèle à son principe, doit *siffler* désormais. Mais Moïse, mais Daniel! — Oh! nous ne le savons que trop. Aujourd'hui Moïse et Daniel sont dépossédés de leur date, sinon de leur personnalité; nous devons nous rappeler tout ce qu'on nous a dit sur le premier[2]. Quant au second, « son livre est une production entachée, comme tous les livres apocalyptiques, de ce nouveau goût qui, chez les Hébreux représentait alors une sorte de *romantisme.* » Aucun doute, dit-on,

1. Voir tout le chapitre x de Josèphe, *Guerre.*
2. Voir notre chapitre v, *Mythisme de Moïse.*

n'est plus possible sur sa date relativement moderne. Éwald l'a prouvé, et cet Éwald, on nous l'a dit, « surpasse tous ceux qui se sont occupés de l'histoire du peuple hébreu[1] ».

Voilà donc Daniel fortement soupçonné, comme Moïse, d'avoir été un personnage légendaire, et si ce n'est lui, ce sera du moins son livre qui deviendra une légende. Comment donc se fait-il que M. Munck, auquel M. Renan renvoie toujours comme à la plus grande autorité, nous dise « que les traditions populaires lui paraissent suffisantes pour constater l'existence de Daniel et de ses amis ; » ou bien encore « ce prophète proclama hautement que l'exil de ses compatriotes était arrivé à son terme et désigna Cyrus comme *l'oint du Seigneur*[2]? »

M. Munck, au reste, parle ici comme Josèphe, témoignant pour ce même Daniel la plus profonde vénération et disant : « Daniel, qui a écrit sur l'empire romain et prédit qu'il dévasterait le nôtre, *ne peut avoir été* que l'ami de Dieu et le confident de ses desseins, et certainement il n'y a que les Épicuriens qui, devant de telles prédictions, puissent encore s'imaginer et soutenir que la Providence ne s'occupe pas des choses d'un monde qui ressemblerait alors au navire abandonné sans pilote au milieu de la tempête[3]. »

Et Josèphe cependant n'était pas un chrétien ! Mais, puisque MM. Munck et Éwald *sont tout*, profitons de ce que le premier va nous avouer encore. Il est d'abord rationaliste. « Josèphe prétend, dit-il, que lors de l'arrivée d'Alexandre le Grand devant Jérusalem, prédestinée de sa part au traitement affreux qu'il venait de faire subir à Tyr et à Gaza, le grand prêtre Jaddoua lui aurait montré les prophéties de Daniel, où ses victoires et la chute des Perses étaient prédites avec une admirable précision, » et que ce fut là la vraie cause de la retraite subite d'Alexandre et des sacrifices qu'il vint faire

1. Renan, *Études*, p. 126.
2. *Palestine*, p. 460.
3. Josèphe, *Antiq. jud.*, in-fol., l. X, p. 466.

dans le temple à *la manière des Juifs*, et des immunités absolues que, par grande exception, il leur accorda à tous... Mais le fait est complétement inexact, car c'est justement cette précision historique des diverses prophéties de Daniel qui *prouve contre leur authenticité* [1]... »

Malheureux prophètes ! leurs prévisions sont-elles tant soit peu différentes de leur réalisation historique ; ce ne sont plus des prophètes. Sont-elles, au contraire, admirablement réalisées ; comme il ne peut exister de prophéties que dans l'*imagination*, le prophète devient un mythe ou bien il n'écrit qu'après coup. Mais, comme nous l'avons prouvé cent fois, on n'y gagne rien, et tôt ou tard l'incroyant se prend à ses propres filets. M. Munck, lui, s'y prend trois fois de suite. D'abord, et à propos de cette même entrevue d'Alexandre et du grand prêtre Jaddoua, aux portes de Jérusalem, il nous dit : « Après la conquête de Tyr et le traitement affreux infligé à Gaza,... UN MIRACLE SEUL pouvait sauver Jérusalem, et, quoi que l'on pense du récit merveilleux de Josèphe, IL EST CERTAIN qu'il dut se passer dans l'esprit d'Alexandre *quelque chose* d'extraordinaire [2]. » Ensuite, au lieu d'assimiler le livre de Daniel à tous les apocryphes, c'est-à-dire aux livres qui n'étaient pas reçus dans le canon des Juifs, il avoue qu'il en faisait partie [3]. Enfin, quant à sa date, « ce livre de Daniel, dit-il, est de l'époque des Machabées [4]. » Or, voici le problème devenu plus insoluble que jamais, car il se pose de nouveau en ces termes : « Comment Daniel a-t-il pu savoir, 160 ans avant la ruine du temple, que la Judée serait dévastée par « cette bête prodigieusement forte (ῥώμη, force), qui broyait toutes les nations dans ses dents de fer [5] ? » La clairvoyance est tout aussi merveilleuse à un siècle qu'à cinq siècles de dis-

1. *Palestine*, p. 484.
2. *Id.*, p. 525.
3. *Id.*, note, p. 426.
4. *Id.*, p. 494.
5. Daniel, VII, v. 1-18.

tance. Encore une fois, ce n'est donc pas la peine de guerroyer pour si peu.

Contentons-nous de ce simple aperçu sur l'histoire miraculeuse de nos anciens temples.

Quand on proposait au grand Condé le développement entier des preuves du christianisme, il répondait : « A quoi bon? n'ai-je donc pas sous les yeux l'état présent du peuple juif, et cet état n'est-il donc pas, à lui seul, une démonstration permanente? Un tel miracle me suffit. » Pascal, qui, pour n'être pas un Éwald, n'en était pas moins un grand critique d'*intuition*, disait : « Ce peuple m'étonne... car c'est une chose étonnante que de le voir subsister pendant tant d'années et toujours misérable... C'est une chose admirable encore de voir ces Juifs, grands amateurs de choses prédites, et cependant grands ennemis de l'accomplissement de celle-ci, et néanmoins que cette aversion même ait été prédite [1]. » A Pascal, le juif suffisait pour expliquer les chrétiens. Enfin, Bossuet plaçait dans la vie de ce même peuple le centre et le pivot de toute l'histoire. Il nous le montre « portant, pour ainsi dire, toute la suite de la religion sur son front, puisque, d'*un seul regard*, dit-il, on voit ce qu'il a été, pourquoi il est comme on le voit, et à quoi il est certainement réservé. » « C'est un miracle toujours subsistant, dit-il encore, et qui confirme la vérité de tous les autres; IL N'EN FAUT PAS DAVANTAGE [2]. »

IL N'EN FAUT PAS DAVANTAGE!... C'est dur à dire et à penser, mais ce qui suffisait à Condé, à Pascal, à Bossuet, ne suffit plus à notre *suffisante* critique. Serait-elle donc supérieure à celle de ces grands hommes? Hélas! peut-être serons-nous contraint à le lui accorder, mais au jour seulement où elle sera parvenue à faire sortir un seul de tous ses expédients de la classe des plus insuffisantes hypothèses et des plus flagrantes contradictions.

1. *Pensées*, deuxième part., art. 8.
2. *Histoire universelle*, fin de la deuxième partie.

§ II.

OBÉLISQUES ET HIÉROGLYPHES.

Date du premier temple.

1. — Date du premier temple.

Mais où donc les nations païennes avaient-elles pu puiser, pour leurs propres monuments religieux, une ordonnance toute semblable à celle des monuments juifs? Qui donc leur avait appris, à leur tour, qu'à toute espèce de temple il faut une certaine orientation cosmologique, des degrés symboliques, un bassin d'eau lustrale, une table sacrée pour porter la victime, un autel pour la sacrifier, un Saint des saints pour voiler le Dieu qui l'accepte, etc., etc.?

Évidemment, les prescriptions semblables faites pendant la traversée du désert, étant attribuées dans la Bible à l'inspiration immédiate de Dieu, il serait contre toute logique d'attribuer ses analogues au simple génie de l'homme, à son caprice ou au hasard. On ne *devine* pas plus l'esthétique du mystère que les mystères eux-mêmes; la parité savante et très-compliquée de tous ces temples révèle donc, soit une corporation d'architectes éminents envoyant partout *ses frères et maçons*, soit un autre ordre de maçons cette fois très-surintelligents.

Or nos *francs-maçons* n'existant pas encore à cette époque, le second ordre nous paraît on ne peut plus indispensable.

Mais si, parfaitement édifiés sur l'Architecte divin qui se révélait dans le désert, nous ne comprenons plus les inspirations du même ordre chez les nations païennes, c'est faute de nous rappeler que Babylone, avant d'être souillée par Bélus, était une ville sémitique; c'est faute de nous rappeler qu'avant de devenir la *Chemia* maudite des prophètes, l'Égypte avait reçu des colonies de Sémites parties du grand centre de l'humanité restaurée. Qui nous dit que le

temple portatif du désert n'est pas un rappel aux errements de l'architecture primitive et générale, aux prescriptions d'une esthétique sacrée oubliée ou perdue pendant les années de servitude et de voyage[1]?

Il n'y a donc rien ici qui puisse justifier les diatribes du rationaliste ou du protestant contre le plagiat du temple païen reproché au peuple juif et chrétien. Si la critique du premier ne tient aucun compte de la probabilité d'une civilisation commune et primitive, celle du second, bien plus inconséquente encore, oublie que ses propres temples de Moïse et de Jérusalem reçoivent le contre-coup des injures qu'il envoie au Vatican, et que, s'il pouvait être vrai que Léon X eût été païen en construisant Saint-Pierre, David et Salomon l'eussent été avant lui. Lorsque Spencer *établit* l'antériorité des temples des nations sur le tabernacle de Moïse, évidemment il est dans le vrai, mais qui lui dit que le temple païen était païen dans le principe? Westminster est-il païen pour s'être inspiré de l'architecture des Sarrasins et des Goths?

Comment ne voit-on pas, au contraire, qu'il en est de ceci comme des rites, et que lorsque Jéhovah déclare la guerre aux temples *étrangers*, ce ne peut jamais être qu'en raison des dieux qui les habitent.

Les premiers temples historiques des nations, remontant à une époque très-rapprochée du déluge, devaient, selon toute apparence, continuer certaines traditions architectoniques, antédiluviennes, toutes fraîches encore dans la mémoire des hommes.

Nous trouvons que Dom Calmet, pour nier le temple antédiluvien, s'appuie sur une très-mauvaise raison, lorsqu'il nous dit que « la chose n'est pas probable, Noé s'étant contenté de dresser un simple autel au Seigneur immédiatement après le déluge[2]. » Autant vaudrait, il nous semble, dénier à la synagogue la construction de ses antiques merveilles sous le

1. Voir le chapitre VIII de ce Mémoire.
2. Bible de Vence, t. VI, p. 350.

prétexte que les apôtres et les premiers papes de l'Église, son héritière, se contentaient d'une simple pierre ou d'une planche dans les catacombes.

Nous l'avons déjà dit : il est probable que nous renfermons les temps et le domaine des antédiluviens dans des limites beaucoup trop étroites, et certes l'observation contemporaine qui nous montre aujourd'hui des antédiluviens sur toute la surface de la terre est bien faite pour nous corriger de ce défaut.

Il est très-vrai toutefois que la Bible ne nous apprend rien de formel à cet égard, mais encore une fois la Bible n'est qu'un sommaire, et lorsqu'elle se contente de nous parler des deux ou trois villes bâties, soit par la postérité de Caïn, soit par celle de Seth, on voit qu'elle tient à ne pas s'écarter de la souche du peuple choisi, et qu'elle abandonne tout le reste « à ces hommes de *renom* qui ont couvert toute la terre[1]; » elle se contente encore de nous montrer les Caïnites bâtissant la première ville, et les Séthites établissant sous Énos un culte public et régulier. C'est du moins l'interprétation la plus rationnelle de toutes celles qu'on a voulu donner du fameux verset appliqué à ce patriarche et dont voici les termes : « C'est de son temps que l'on se mit à invoquer le nom de Jéhovah. »

Or, sans tenir grand compte de la tradition juive qui attribuait à Kénan, fils d'Énos, la construction d'une ville immense, entourée de murailles, sur une montagne d'une des îles de l'Inde, nous demandons comment un culte *public et régulier* aurait pu se passer d'un temple et sous quelles voûtes Mahalabel, fils de Kénan et surnommé *le chanteur des louanges de Dieu*, aurait pu les célébrer. Nous demandons encore comment les sacrements, dont l'origine semble remonter aux premiers jours, auraient pu se passer de tout ce qu'ils nécessitaient plus tard en fait d'autels et d'ornements; comment

1. *Genèse*, ch. v.

enfin Noé aurait pu être appelé par saint Pierre (II, 2) le huitième *héraut* de la justice, s'il n'y avait pas eu sept hérauts ou *pontifes* confesseurs ou prédicateurs avant lui. Voilà donc un sacerdoce véritable officiellement organisé et reconnu, et nul doute que ce ne soit là le sens qu'il faille donner à cette première invocation patriarcale, dénuée complétement de sens et de justice, s'il fallait l'entendre d'une invocation privée.

Nous sommes heureux de rencontrer ici la grande autorité du R. P. Ventura et de terminer ce paragraphe par les belles paroles qu'on va lire :

« Tant que la société est à l'état domestique, tout y est réglé d'une manière privée, même la religion. Une société, dans cet état, n'honore Dieu que par des institutions particulières. Elle n'a pas de temples et, par conséquent, pas de sacerdoce non plus; c'est lorsque, passant de l'état domestique à l'état public, elle devient de tribu nomade une association constituée et fixée dans une certaine contrée, qu'elle établit le culte public pour lequel il lui faut des temples et des prêtres. Or, il paraît que ce fut après la naissance d'Énos que la race de Seth se constitua en cet état, car c'est alors que Caïn édifia la première ville qu'il nomma Hénochie, du nom de son fils Hénoch (*Gen.*, IV). La race de Seth, de son côté, ne s'occupant que de religion pendant que l'autre ne s'occupait que d'industrie, bâtit donc le premier temple, organisa le culte collectif, social et public. Je crois aussi qu'il n'est ni étrange ni vain de penser que, même avant l'établissement de la synagogue, il existait non-seulement un sacerdoce, mais encore un *pontificat suprême*, investi de la grande prérogative de garder, de transmettre sans la moindre altération, et d'interpréter, au cas échéant, d'une manière infaillible, la révélation primitive. Car je ne puis me persuader qu'il ait jamais manqué sur la terre un tribunal, ou, pour le moins, un homme, dépositaire fidèle de cette révélation, patrimoine précieux de l'humanité, qu'on pût consulter au besoin sans crainte d'être

entraîné dans l'erreur... A ce point de vue, Noé, le dixième des patriarches, fut le huitième de ces dépositaires fidèles, de ces interprètes infaillibles, de ces docteurs, de ces grands prêtres, de ces pontifes qui précédèrent le déluge [1]. »

A ce point de vue, pouvons-nous répondre à notre tour, la date du temple reculerait à l'infini, et tout ce que les Spencer, les Vossius, les Mosheim ont pu dire sur l'initiative des gentils et sur leur imitation servile par les Juifs et les Hébreux, retomberait malgré ces protestants dans l'éternel et banal reproche de plagiat adressé par les rationalistes à nos dogmes, à nos rites et à notre culte ; à tout cela nous ferons toujours la même réponse, et cette réponse la voici : nous concédons la *veille*, mais à la condition qu'on nous accordera la *surveille*.

Mais, avant de rentrer dans les vrais temples païens, commençons par les étudier et par en chercher le sens jusque dans leurs premiers rudiments.

2. — *La pierre et l'obélisque.*

Commençons par la *pierre brute* et *fichée*, ce premier embryon de l'obélisque.

Personne n'ignore que le monde en est couvert, et que sur tous les continents elle est encore comme le stigmate ineffaçable de l'idolâtrie primitive ; que n'a-t-elle pas attesté, aidé, sanctionné, en fait de crimes et de superstitions, depuis la théophanie mensongère jusqu'à l'assassinat démoniaque, ordonné, protégé par ces mêmes dieux, dont elle ne craignait pas de reproduire les hontes et l'infamie !

Mais, d'un autre côté, est-il rien de plus irréfragable que son orthodoxie primitive ? Gage commémoratif des communications divines comme dans le *beth-el* de Jacob, la pierre s'élève progressivement jusqu'au symbole et même jusqu'au réceptacle de la présence réelle du Messie. Nous avons dit qu'une

1. *Conférences*, t. III, p. 221.

pierre mystérieuse suivait le peuple voyageur, et saint Paul nous le répète. « Cette pierre mystérieuse qui les suivait, *c'était le Christ lui-même. Consequente eos petra, petra autem Christus;* » paroles incompréhensibles pour ceux qui s'obstinent à briser l'harmonieux enchaînement des deux Testaments; paroles parfaitement intelligibles, au contraire, pour celui qui se reporte à ces autres paroles : « Tu es pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église. » « Pierres vivantes du temple de Jésus-Christ, édifiez-vous les uns les autres. »

L'origine et le début du culte de la pierre sont donc entièrement messianiques, et, à ce point de vue, on ne s'étonne plus de voir celle-ci figurer comme partie intégrante, ou plutôt comme constituant à elle seule tout autel catholique. Pas de sacrifice, pas de victime sans la pierre: *Petra erat Christus.*

Ici, encore une fois et comme pour les monuments, l'idolâtrie, à nos yeux, n'a pas plus copié l'orthodoxie que celle-ci ne l'a copiée elle-même. Nées à peu d'heures de distance, toutes deux ont marché dans la voie primitivement tracée par le le maître, toutes deux ont cheminé de compagnie, et si l'une a semé sur ce tracé primordial et commun le mensonge et le crime,... à elle seule la faute et la responsabilité du faussaire. Usurpée par un pouvoir menteur, la pierre beth-el ou *pierre divine* devint promptement *beth-aven* ou pierre du *mensonge,* jusqu'à ce que ce mensonge, atteignant les dernières limites du sacrilége, on ait vu le phallus et le linga éhontés profaner et souiller à leur aise le symbole sanctifié de la plus pure et de la plus haute des faveurs [1].

Tout le monde convient maintenant que de cette simple pierre sont nés le *cippe,* le *men-hir,* le *dolmen,* qui s'appelait la pierre *d'inspiration,* puis la *colonne,* l'*obélisque,* la *pyramide,* etc.

Nous avons trop parlé des dolmens pour en parler encore. Voyons maintenant l'obélisque.

1. Voir encore une fois ce que nous en avons dit, vol. I, chapitre XI, § 4.

Nous avons déjà mentionné la tradition rapportée par Josèphe et gravée dans la mémoire de bien des peuples, à savoir que le patriarche astronome, l'Adris des Arabes, le Thoth des Égyptiens, le Seth ou l'Hénoch de Moïse, instruit miraculeusement des approches du déluge, avait gravé sur deux colonnes de *pierre*, dans la terre syriadique, les grands secrets et les éléments de toutes les sciences et révélations divines que possédait le premier monde.

Le savant Zoéga, dans son grand ouvrage *sur les obélisques* (p. 43), donne bien d'autres attestations du même fait. Il s'étonne d'entendre Manéthon dire à Ptolémée-Philadelphe qu' « il a déchiffré *lui-même* les inscriptions des deux obélisques situées *in syriadica terra* et sculptées en caractères sacrées par Thoth, le premier Mercure, avant le déluge ».

Zoéga nous dit encore (note de la page 77) que Manéthon se vantait aussi de connaître l'avenir par les *stèles* gravées par *Agathodémon*. Or, notre archéologue se scandalise de ce pouvoir prêté à un homme, difficulté qui n'en est pas une pour Scaliger, qui ne voit dans cet Agathodêmon qu'un véritable et bon génie. Quant à nous, avant de condamner trop promptement Manéthon, nous nous rappelons que la science le traitait de faussaire et de vil flatteur pour ses dynasties des *dieux*, jusqu'au jour où le papyrus de Turin est venu nous révéler exactement, et dans le même ordre que lui, toute la liste de ses dieux, demi-dieux et mânes. Restons-en là.

Nous ne reviendrons pas sur cette tradition des colonnes, dont il serait impossible de vérifier l'existence, bien que Josèphe affirme qu'elles subsistaient encore de son temps.

Une seule chose nous est démontrée : c'est que de grands et mystérieux secrets, une science incompréhensible et qui s'est promptement traduite en merveilles, avaient traversé le cataclysme diluvien, et que c'est dans ce que nous appelons encore les *Syriades de Thoth* (ou *Seth*) que, quinze cents ans plus tard, les Pythagore, les Phérécyde et les Solon allaient les dérober.

Ces colonnes, si elles ont existé, devaient être les sœurs aînées de celles que l'on retrouve à peu près partout devant le portail de tous les temples du soleil, et probablement encore des deux colonnes *Jékin* et *Béaz*, placées, comme nous le disions tout à l'heure, à l'entrée du temple de Jérusalem.

Interrogeons maintenant les colonnes des temps historiques, et demandons cette fois avec respect et discrétion à la science la raison et le résultat de ses belles découvertes.

5. — *Lecture des hiéroglyphes; son histoire.*

Elle commence par nous montrer, avec une loyauté qui l'honore, un passage d'Ammien Marcellin, oublié pendant dix-huit siècles et remis en honneur aujourd'hui. En effet, à propos de l'obélisque apporté d'Héliopolis et érigé par Auguste dans le grand cirque de Rome, cet historien raconte fort simplement qu'« il en a traduit en grec l'inscription, conformément aux principes d'Hermapion, *Hermapionis librum secuti*[1] ».

Or, cet Hermapion était un grammairien ou *grammate* égyptien qui avait excité la gaieté générale lorsque devant cet obélisque il s'était vanté d'en pouvoir déchiffrer l'inscription. « On se mit à rire, » nous dit Strabon. Le grammairien laissa rire et n'en apporta pas moins à Auguste la traduction promise. Quel était son secret? On l'ignore. Toujours est-il que, privée de tous les moyens de contrôle, l'histoire continua de rire à son tour et de classer, pendant dix-huit siècles, cet Hermapion parmi les charlatans scientifiques. Il y était en bonne compagnie, puisqu'il y retrouvait Ératosthène et Manéthon, accusés comme lui d'avoir abusé de l'ignorance générale en matière égyptologique. En pareil sujet, les vengeurs, toujours si tardifs, n'arrivent qu'aux derniers jours. Toujours est-il qu'après dix-huit siècles d'épreuve, la traduction livrée

1. Ammien Marcellin, l. XVII.

par Ammien Marcellin constitue, avec un passage de Clément d'Alexandrie et le livre d'Horapollon, l'unique, quoique triple document que l'antiquité ait laissé sur cette matière à tous les âges.

Les expressions grecques d'Ammien Marcellin, rapprochées par nos savants des signes originels, leur donnèrent un alphabet bilingue[1], confirmant parfaitement celui que Champollion venait de découvrir lui-même, grâce à un fragment d'inscription bilingue aussi, connu sous le nom de *pierre de Rosette*. Ainsi l'on arrivait à Louqsor par Athènes.

Grâce à cette admirable découverte, dont la gloire pourrait peut-être se partager également entre l'anglais Young et notre savant compatriote, grâce aux développements qu'ont su lui donner d'infatigables et intelligents travailleurs, tels que Rosellini, Goulianoff, Klaproth, Salvolini, Lepsius, Bunsen, de Rougé, Lenormant et de Saulcy, nous voyons de jour en jour la lumière se faire dans le sombre labyrinthe des dynasties historiques, et nous constaterons plus loin la portée de ces confirmations et réédifications. Tout peut donc faire espérer que le temps et les nouvelles découvertes amèneront tôt ou tard un ordre chronologique parfait et une paix durable entre toutes ces légions de dynastes qui se faisaient entre eux une guerre plus implacable que celles qu'ils faisaient jadis à leurs ennemis. Tout s'accorde à mesure que tout s'approfondit. Les papyrus confirment les monuments, et, les choses justifiant les hommes, beaucoup d'anciennes calomnies tombent d'elles-mêmes aujourd'hui. Ainsi les livres hermétiques des Alexandrins sont déclarés « la reproduction probablement *très-fidèle* des livres sacrés attribués au vrai Thoth.» Le rituel de Turin justifie complétement Manéthon relativement aux dynasties fabuleuses, et sur le reste Hérodote, Ératosthène, Le Syncelle et Clément commencent à s'accorder parfaitement.

Ce n'est pas peu de chose non plus que d'être parvenu à

1. En deux langues.

lire dans tous les cartouches[1] les noms successifs des monarques constructeurs; de savoir, par exemple, pour l'obélisque qui nous intéresse le plus, puisque nous le frôlons tous les jours sur la place de la Concorde, que vers l'an 1550 av. J.-C., le roi Ramsès II le fit extraire des carrières de Syène et transporter à Thèbes, pour la décoration du grand édifice, qu'il fut interrompu par la mort, et que, n'ayant pu consacrer que trois faces du monolithe à ses propres inscriptions, ce fut Ramsès III, son successeur, qui s'empara de la face inoccupée et la consacra tout entière à sa gloire, fit dresser l'obélisque et grava son nom sur toutes les parties du piédestal qui restaient à sa disposition.

Le même personnage nous apprenait encore sur la face nord de celui des deux obélisques qui est resté à Louqsor, que « lui, seigneur de la haute et de la basse Égypte, germe des dieux et des déesses, seigneur du monde, soleil gardien de la vérité, approuvé par Phré, il a fait ces travaux (le Ramesseum de Louqsor) pour son père Amoun-Râ. » Cette inscription était tout à fait analogue à celle traduite par Hermapion et ne laissait aucun doute sur la nature et la valeur de sa méthode de traduction. D'après cela, on ne craignait plus d'établir que les inscriptions des deux obélisques n'étaient que le sommaire, que l'index historique des sculptures qui reproduisent sur le pylône (frontispice du palais) toute la campagne du même roi contre les Asiatiques. « La découverte de l'alphabet hiéroglyphique par mon frère, dit Champollion-Figeac, a permis de connaître enfin la véritable nature et la vraie destination des obélisques égyptiens, sur lesquels on a tant écrit et formé tant de *fausses* suppositions; L'INSCRIPTION N'EST JAMAIS QU'UNE COMMÉMORATION DU ROI CONSTRUCTEUR[2]. »

1. On appelle ainsi certains encadrements spéciaux.

2. Champollion-Figeac, *Encyclopédie portative*, p. 62. On pense bien que nous n'avons pas la prétention d'offrir à nos lecteurs un compte rendu détaillé des acquisitions égyptologiques de la science, mais nous pouvons signaler, par exemple, à leur attention, certaines concordances fort heureuses

Le rationalisme, ennemi du merveilleux, triomphait en le voyant chassé même des hyéroglyphes, son dernier asile depuis deux siècles.

C'était à se demander si l'étymologie de ce mot était bien littéralement « sculpture des choses sacrées [1], » ou bien encore si de savants archéologues avaient eu raison d'appliquer aux obélisques ces paroles de Jacob à Joseph : « Les bénédictions que je vous donne dureront autant que *les colonnes des maisons du mystère* [2]. » On ne comprenait plus les anathèmes sacrés contre les colonnes peintes, *lapides depictas* [3], et contre les *stèles* que la Bible ordonne de détruire [4].

Qu'avait donc voulu dire saint Paul en leur reprochant d'avoir « changé la gloire de Dieu, *et immutaverunt gloriam Dei* [5] ? »

avec nos livres saints. Ainsi, nous lisons dans l'Écriture que, « dans la quinzième année du roi Roboam, Schischak, roi d'Égypte, marcha contre Jérusalem avec une armée considérable. » Quel était ce Schischak? On l'ignorait. Mais voici qu'on trouve dans la vingt-deuxième dynastie un chef qui s'appelle Schischonck, et que Champollion dit avoir vu à Karnac un bas-relief dans lequel trente navires sont conduits devant Soudouah-Malek, *roi des Juifs*. — Quant aux mentions de Moïse, elles se bornent jusqu'ici à celles du manuscrit Sollier (ch. v, p. 306 de ce Mémoire). Mais des nouvelles études il résulterait que Moïse fut contemporain de Sésostris, Ramsès II ou Meiamoun, qui figurent sur notre obélisque de Louqsor et dans le poëme de *Pen-ta-our*, si élégamment traduit par M. de Rougé. « La concordance des époques et des particularités de ce poëme ne permettent pas, dit ce dernier, d'attribuer la servitude des Israélites et leur délivrance à un autre Ramsès. Il est le seul qui, par son règne de soixante-huit ans, présente le temps nécessaire pour la longue retraite de Moïse dans les solitudes de l'Arabie. » (De Rougé, p. 40 de ce vol.)

Tout ce poëme est gravé sur les murailles de Karnac; quant aux *bulletins* fficiels de la campagne, ils couvrent les tableaux d'Ipsamboul et du Ramesseum, de même que l'on voit sur les murs de Thèbes le traité de paix avec les Chètas. « Il y a tel règne de l'histoire de France, dit notre savant, qui nous est moins connu que celui de Sésostris... On peut lire aujourd'hui les trois quarts des plus longues inscriptions. » (*Annales de philosophie chrétienne*, t. LI, p. 250).

1. De ἱερὸς, sacré, et γλύφω, je sculpte.
2. Thoth, guiboth, oulim; voir M. Lacour, *Hiérogl.*, p. 216.
3. *Lévit.*, I, v. 26; Ézéch., VII, v. 10.
4. Septante, *Exode*, III, v. 24.
5. *Rom.*, XXIII.

Ou bien encore Tertullien, en parlant de « cette *énormité de l'obélisque* prostitué au soleil ? »

Mais c'était surtout au père Kircher que l'on reprochait les plus superstitieuses méprises. On ne lui pardonnait pas de n'avoir vu dans les inscriptions hiéroglyphiques *que* « les secrets de toute la science kabbalistique et les monstrueuses imaginations d'un démonisme raffiné [1]. » On allait plus loin, et Champollion ne craignait pas de l'accuser publiquement d'un odieux mensonge, c'est-à-dire de la supposition absolue d'un auteur arabe (Abeneph), dont les pères du collége romain nous ont montré les œuvres dans leur bibliothèque de Rome. Nous ne pouvons le cacher, c'était avec indignation qu'ils reprochaient à Champollion une telle calomnie. « Kircher, nous disaient-ils, a pu se tromper comme savant, mais il était absolument incapable d'un mensonge. »

Comme on le pense bien, nous ne venons pas défendre ici le système philologique de ce prodigieux érudit, car nous le croyons tout à fait *erroné;* mais nous sommes certain de ne pas nous tromper, lorsque nous le croyons beaucoup plus éclairé que tous nos égyptologues modernes, non plus sur la lettre, mais sur l'*esprit* du sphinx égyptien. Nous sommes convaincu que Kircher ne s'est trompé que sur les mots et nullement sur le sens.

D'abord, il n'est pas exact de dire qu'il n'a vu sur les obélisques *que* des amulettes ou le plus grossier démonisme, et en voici la preuve.

Ce n'était pas trop humilier l'Égypte que de dire : « Les figures hiéroglyphiques ne sont autre chose que certaines formes sensibles des notions divines, et pour ainsi dire les signes des idées intelligibles ; » conformément à ces paroles de saint Denis : « Il existe certains réflecteurs sensibles des vertus divines, par la contemplation desquels l'âme s'élève jusqu'aux mystères les plus élevés ; » conformément encore à ces pa-

1. Brown, *Aperçu sur les hiér.,* p. 369.

roles d'Aristote : « La sagesse des Égyptiens est admirable dans l'interprétation qu'elle nous donne de toute sa théologie mystique (l. XIV, ch. 15). » « Donc la théologie d'Hermès est *très-élevée* et *très-profonde* lorsqu'elle nous donne les raisons les plus fortes de l'unité divine et lorsqu'elle nous fait voir que cette unité de Dieu fut le premier dogme de cette philosophie antique dont Pythagore, à son retour d'Égypte, a pu dire : « Dans cette philosophie l'unité est la racine, la source et l'origine de toutes choses ; » à coup sûr, on peut reconnaître ici l'identité de la théologie primitive des Égyptiens et des Hébreux. »

Dans sa Métaphysique, Aristote avait accusé Parménide et Mélisse de dualisme et de polythéisme ; eh bien, Kircher les défend ainsi que Platon, et montre à Aristote que toute leur philosophie repose, en fin de compte, sur un être intransmutable, simple, pur, vrai, et qui, ne manquant de rien, n'a besoin de personne. Quand la philosophie profane accuse le théologien païen de polythéisme, il est beau d'entendre dire au jésuite du XVI[e] siècle que « l'on chercherait vainement dans la philosophie chrétienne un langage plus chrétien[1]. »

Assurément, lorsque la science elle-même nous montre sur les monuments égyptiens, en fait de signes écrits, le cercle image d'éternité, le triangle, les chérubins et jusqu'au nom de Jéhovah, puis, en fait de dogmes et de rites, la trinité, le baptême, la croix, le soleil image du démiurge, verbe et organisateur du monde, elle parle exactement comme Kircher et comme beaucoup de Pères ont parlé avant elle ; M. de Rougé a donc tort, selon nous, de dire que « la religion de l'Égypte a été interprétée d'une manière suspecte, tant par les premiers apologistes chrétiens que par les philosophes néoplatoniciens[2]. »

1. *Œdipus Ægypt.*, t. III, 133.
2. Loc. cit., p. 248.

On ne peut donc reprocher à ce prodigieux érudit que d'avoir cru au *revers de la médaille* théologique, c'est-à-dire d'avoir supposé parallèlement à cette théodicée si complète un courant de superstitions démoniaques semblables à toutes celles de notre moyen âge. Il ne s'agit donc plus que de savoir s'il se serait trompé sur cet *esprit* magique comme il s'est trompé sur l'*alphabet*, au dire de tout le monde.

Dans tous les cas, il ne se serait pas trompé seul, car, dans l'antiquité, personne n'a jamais cru que les obélisques « ne fussent *qu'une commémoration* du roi constructeur. »

D'abord, si l'obélisque et l'Égypte, presque toujours associés, n'avaient été coupables l'un et l'autre *que* de la théologie et de la *commémoration* politique dont nous venons de parler, pourquoi, encore une fois, cet anathème biblique et permanent contre l'un et contre l'autre? Pourquoi l'Égypte et Sodome sont-elles toujours accolées [1]? Pourquoi, parmi toutes les nations châtiées, cette Égypte sera-t-elle plus humiliée que toutes les autres (*humillima*)? Pourquoi Pharaon, « ce grand dragon, enseveli dans ses fleuves, sera-t-il rejeté dans les déserts avec un mors qui lui traversera la mâchoire [2]? » Pourquoi Zacharie, Joel, Osée ne cessent-ils de vous montrer ce roi « dans la désolation, parce que le Seigneur a rompu son sceptre [3]? » Pourquoi Jérémie fait-il aussi parler le Dieu des armées ou le seigneur d'Israël : « Je visiterai tout ce tumulte d'Alexandrie et je *mettrai la main* sur les Égyptiens, sur Pharaon et SUR SES DIEUX [4]? » Pourquoi Isaïe, qui renchérit sur tous les autres, lui fait-il dire à son tour : « Je vais descendre sur une nuée légère et je vais faire trembler le cœur de l'Égypte en frappant de plaie son *ignominie* [5]? » Ce pourquoi, le voici, car nous voulons abréger : écoutons bien les réponses

1. *Apocal.*, XI, v. 8.
2. Ézéch., XXIX, v. 15 et 3.
3. Zach., X, v. 2; Joel, III, v. 19; Osée, II, v. 15.
4. Jérém., XLVI, v. 26.
5. Isaïe, ch. XIX, v. 1, 22.

du Seigneur, elles mettent parfaitement le doigt sur la *plaie* et sur sa vraie cause.

« Voici que je vais entrer dans l'Égypte et que tous ses *simulacres* vont trembler comme son cœur [1]... car le Seigneur l'a livrée à un *esprit de trouble* qui la fera errer dans tous ses ouvrages comme un homme ivre... et il n'y aura plus en Égypte de ces ouvrages qui représentent une *tête* et une *queue*, et la *baguette* et le *jonc* [2]. »

Voici qui devient plus clair : « Je romprai cet esprit égyptien dans ses entrailles, et je précipiterai dans l'abîme tout son conseil... Et nous verrons s'ils INTERROGERONT encore LEURS SIMULACRES, LEURS DEVINS, LEURS PYTHONS ET LEURS AUGURES. » Je rendrai fous leurs PRINCES de Tanis et de Memphis qui ont trompé l'Égypte [3].

Et si nous demandons à Jérémie ce que signifient ces *princes*, il nous répondra : « Annoncez à Magdala, à Memphis, à Taphnis, que le glaive va frapper sur elles, et dites-leur pourquoi *vos forts* sont-ils *putréfiés ?* On répondra : « Ils ne sont pas restés debout devant le Seigneur, et le Seigneur les a renversés [4]. »

Traduire, comme Dom Calmet, ces *forts* par « des hommes

1. Isaïe, XIX, v. 1.

2. *Id. ibid.*, v. 14 et 15. Tous les commentateurs se livrent devant ce verset aux plus incroyables divagations; ils ne comprennent plus surtout comment à ces deux mots, la *baguette* et le *jonc*, la Vulgate a pu ajouter les deux épithètes « *incurvantem* et *refrenantem*, » se *recourbant* et *maîtrisant*, expressions que Dom Calmet nous donne pour la traduction littérale de l'hébreu.

Serons-nous donc trop téméraire, si nous voyons dans ces épithètes une allusion à nos baguettes divinatoires qui se *tordent* dans la main de l'enchanteur, au lieu d'y voir on ne sait quelles leçons d'humilité politique. Quant à l'« *opus non erit, l'ouvrage ne sera plus*, » nous allons le retrouver dans ces hiéroglyphes de *serpents* mordant leurs queues et dans ces *corbeilles de jonc* qu'on va nous donner pour leur symbole.

Si nul commentateur n'a vu cela, c'est que nul n'a jamais eu sous les yeux nos alphabets spirito-hiéroglyphiques.

3. Isaïe, XIX, v. 3 et 13.

4. Jérémie, XLI, v. 15.

vaillants qui sont tombés dans le combat, » c'est donner une entorse à la signification ordinaire du mot *fort*, qui, neuf fois sur dix, s'applique aux démons (voyez le *fort* armé de l'Évangile, les forts de David, etc.) ; ensuite, c'est ôter toute espèce de sens à la phrase, car de *vaillants hommes* qui succombent ne constituent pas un forfait, et, ici, c'est à cause de la *putréfaction* et de la chute que le Seigneur jette bas l'Égypte !...

Mais quand on retourne aux Septante, la lumière se fait aussitôt; car au lieu du *fort* il y a littéralement « le bœuf que tu as choisi, » et Vatable ne s'y est pas laissé prendre : il a reconnu là le bœuf Apis, qui précisément était l'oracle et *le fort* de Memphis.

Comment veut-on, avec une telle persistance de semi-rationalisme chez nos meilleurs traducteurs, que les lecteurs comprennent quelque chose à l'incessant antidémonisme de la Bible et même à la culpabilité des nations?

Tous ces anathèmes sont dirigés contre les simulacres des Égyptiens, contre leurs ouvrages, leurs hiéroglyphes, leurs pythons et leur zoolâtrie, et lorsque Jéhovah s'écrie : « Je visiterai tous ces dieux de l'Égypte, *et visitabo super deos ejus*[1], » la meilleure preuve que les traducteurs se trompent en traduisant *deos* par *rois*, c'est que la phrase continue ainsi : « et sur les rois; » donc, ce sont deux choses toutes différentes.

Donc, les Pères et les apologistes qui avaient interprété la religion égyptienne « d'une manière suspecte » s'étaient inspirés de l'esprit biblique.

Mais ils s'étaient inspirés surtout de l'antiquité tout entière, qui s'était montrée encore plus explicite. Quand ils regardaient sur les stèles funéraires l'âme du défunt livrée aux terribles Cynocéphales, qui l'emmènent en la battant de verges, au lieu de voir, avec tous nos égyptologues, dans ces redoutables animaux « un emblème de la fidélité, » ils y reconnaissaient les *chiens* ou *parèdres* mauvais auxquels le prophète-

1. Isaïe, XIX, v. 25.

roi tremblait de voir livrer son âme : « Les chiens m'ont entouré... ne livre pas aux chiens les âmes qui te confessent [1]. »

Ils avaient lu dans Hérodote que Varron, fils de Sésestor, en reconnaissance de la vue qui lui avait été rendue par le dieu d'Héliopolis, lui avait élevé les deux obélisques de pierre verte, *après lui avoir immolé plusieurs femmes* [2].

Et cela ne leur donnait pas une haute idée de « cette déesse Vertu qui présidait, selon les Égyptiens, à toute la sagesse des hiéroglyphes [3]. »

Lucien leur avait dit : « Toutes ces sculptures d'oiseaux et de bêtes féroces dont ils couvrent leurs pierres sont pour eux les *premiers éléments* conservateurs de leurs langues magiques [4]. »

Philon, juge si compétent sur toutes ces choses, disait : « Toute leur philosophie occulte repose dans ces animaux hiéroglyphiques qu'ils honorent comme des dieux [5]. »

Et comme nous avons déjà vu cent fois dans Creuzer que « ces symboles leur étaient dictés par les dieux eux-mêmes, » cela les rendait en effet très-redoutables.

Les Pères reconnaissaient bien, comme nous, leur éternel *épervier;* mais pendant que nous y cherchons le symbole de l'éternité, ils écoutaient Diodore leur affirmant que « les prêtres égyptiens soutenaient que tous leurs rites, tous leurs dogmes leur avaient été *apportés par un épervier* dans un livre mystérieux;... que de là venait l'habitude pour les hiérogrammates, comme pour tous les devins et pour beaucoup d'oracles, non-seulement de porter sur leur tête une plume d'épervier, mais d'avaler son cœur et de boire son sang,

1. Rien ne ressemble plus, on en conviendra, à ces cynocéphales, que cet autre chien invisible qui imprima sur le bras de Mme Bénézet ses douze crocs bien marqués. (Voir notre App. complém. du Ier mém., ch. III.)

2. Hérod., er. III.

3. Origène, Hom. I, *Sup. numer.*

4. Saint Cyrille, *contre Julien.*

5. *De Cherubinis.*

après quoi ils se mettaient tout de suite à prophétiser [1]. »

Ils voyaient bien comme nous, car pas n'est besoin d'être égyptologue pour cela, que le *serpent mordant sa queue*[2] était l'image de l'éternité; mais ils sentaient bien qu'en l'appliquant à Phtha ou à l'ignoble boue de Mendès, les Égyptiens avaient, comme le dit saint Paul, « prostitué la gloire de Dieu [3]. »

La croix même, ils la retrouvaient bien sur tous les obélisques et sculptée en grand dans le tombeau de Sérapis ; mais ils ne se laissaient pas prendre aux apparences, et ne s'édifiaient pas, comme nos savants modernes, devant cet hommage général rendu au signe de la vie éternelle. Ils n'imitaient pas l'empereur Hadrien, qui brouillait tout en disant : « Les adorateurs de Sérapis sont chrétiens, et les évêques du Christ sont les dévots de Sérapis. » Car ils savaient ce que ne savait pas Hadrien, c'est-à-dire que ce n'est ni le rite ni le dogme qui constituent une religion, mais le dieu auquel on les applique : « Cui vovetur ».

Quand les Pères voyaient *la mouche* sur les obélisques, ils se rappelaient « le dieu des mouches d'Acaron » et se souvenaient de cette réponse d'un oracle consulté pendant un fléau de mouches : « La mouche est chassée par la mouche ;» et c'était à partir de là qu'ils *en mettaient partout*, et qu'elle était devenue amulette de premier ordre.

Il n'y avait pas jusqu'à la *corneille* et au *vautour*, tant de fois représentés, qui ne leur fussent très-suspects, en raison de ce que tous les magiciens ou *circulateurs* de leur temps portaient encore sur leurs têtes une plume de corneille, ou parce qu'on associait cet oiseau de mauvais augure à une foule d'actes superstitieux, aux fondations des villes, etc., et qu'il y avait « au delà du Tibre plus d'un bois dédié aux

1. Diod., l. I.

2. Ils l'avaient reconnu dans le « *caput* et *cauda* » du prophète.

3. « Commutaverunt gloriam Dei. »

saintes corneilles de Junon, *divarum cornicum Junonis*[1]; » quant au second de ces oiseaux, c'était l'oiseau de la nécromancie.

Mais nous touchons là un point très-capital et qui pourrait nous faire envisager l'obélisque sous un jour tout nouveau.

4. — *Faits merveilleux autour des obélisques.*

En nous rappelant le lien de parenté très-étroit, et que personne ne conteste, qui unissait le *men-hir* à l'*obélisque,* puis la nature tumulaire du premier et les cérémonies nécromantiques dont nous l'avons vu partout entouré, nous nous disions: l'obélisque ne peut pas n'avoir été qu'un simple monument *commémoratif* du personnage dont ses cartouches portent le nom; il ne peut avoir fait exception, sous ce rapport, ni aux monolithes mexicains, ni aux monuments scandinaves, ni à ceux qu'un voyageur tout moderne nous montrait dernièrement encore à Ceylan, donnant lieu à de si singuliers phénomènes; avant tout l'analogie.

Alors nous interrogions l'antiquité, qui nous renvoyait d'abord à tous les *beth-aven* ou pierres menteuses de la Bible, partout consultées et donnant partout des réponses, comme toutes nos pierres qui *virent* ou qui *tournent à l'intention* des interrogateurs.

Saint Cyprien, commentant ces traditions, nous disait: « Des esprits *s'embusquent* (*delitescunt*) *sous* tous ces monuments... Ce sont les esprits familiers qui restent fidèles compagnons après la mort de ceux qu'ils ont fait tomber dans l'erreur[2]. »

Ainsi, dans la pensée du saint évêque, il y avait là *mânes* humains et *dieux-mânes* réunis.

Cédrénus va plus loin: il parle d'*apparitions autour et quel-*

1. Festus.
2. *De Vanitate idolorum.*

quefois à la pointe des obélisques, et ce qui paraîtrait bien appuyer son dire, c'est que Julien l'Apostat, si bien informé de tous les rites païens, reproche aux Alexandrins « d'aller DORMIR SUR LA POINTE D'UN OBÉLISQUE RENVERSÉ, afin d'obtenir ainsi des songes prophétiques[1]. »

On ne nous expliquera pas cette fois, nous l'espérons, la *prédisposition* au sommeil par la commodité du siége. Il y a d'ailleurs une observation de Zoéga qui cadre merveilleusement avec ce dernier détail : « On n'adorait jamais que le *faîte* de l'obélisque, parce qu'on croyait *que c'était un dieu*[2]. »

Comment ne tenons-nous plus aucun compte de telles affirmations, car Seldénus, grande autorité, non moins bien informé que Julien, nous dit à son tour[3] : «...Les *stèles* étaient élevées à la mémoire des morts, et tous ces rites n'avaient d'autre but que de convertir les démons ou les héros en véritables dieux... Les démons se glissaient avec ruse *autour* de ces monuments, et il ne leur était pas difficile de s'y faire rendre un culte par des adorateurs enclins à toutes les superstitions ; aussi ne se faisaient-ils pas faute d'usurper le nom du défunt et de le constituer ainsi à l'état d'immortel et de dieu. En rendant ce culte aux démons des statues, on ne saisissait pas bien la distinction qu'il fallait faire entre eux et les héros, ni en quoi les démons différaient des dieux, ou le héros de l'homme ; ce que n'ont pas bien vu non plus ceux qui plus tard ont consacré tant d'efforts à ces mystères de la théologie... Mais cependant c'était Jupiter-Pluton, c'est-à-dire les démons, ou, pour tout dire, les *dieux mânes,* qu'ils adoraient. C'est là ce qui fait qu'Évhémère et Apollodore n'eurent pas de peine autrefois à montrer les sépultures de presque tous les dieux, car c'est des morts que dérive tout le culte idolâtrique qui, pour

1. Julien, *Ép.* LVIII.
2. *De Obeliscis,* p. 172.
3. *De Diis syriis,* II.

cela, s'appelait autrefois *eghtzabim*, c'est-à-dire douleur. [1] »

On voit donc bien que le bon Kircher n'était, après tout, qu'un plagiaire de la Bible, des auteurs sacrés et profanes, des dieux eux-mêmes et de toutes les traditions qui les regardaient, lorsqu'il disait : « Ils rendaient un véritable culte à toutes ces diverses idoles, les honorant par beaucoup de cérémonies, couvrant les murailles et les colonnes des noms de leurs héros et du récit de leurs hauts faits » (voilà la lettre et les cartouches). « Mais le diable (voilà l'esprit et le mystère), en certains temps, *certis temporibus*, parlait *du haut* de ces monuments, répondait aux questions de tous les interrogateurs, leur annonçant l'avenir et leur révélant les choses sacrés [2]. »

On voit encore que Kircher parlait exactement comme l'empereur Julien, ce praticien consommé et couronné de l'idolâtrie.

Et qu'on en soit bien sûr, cet *auguste* praticien païen aurait trouvé parfaitement logique ce que nos savants chrétiens illogiques ont tant de peine à pardonner, c'est-à-dire l'exorcisme des obélisques égyptiens au moment de leur érection sur les places de Rome. C'est en effet Sixte V lui-même qui

1. « Stelæ... ad memoriam et gloriæ demortuorum cumulum statuebantur, accumulatis demum, ut sit sacrorum ritibus a posteritate uti dæmonia seu heroes, id est dii tandem censebantur... subdole enim ingerebant se dæmonia... et præstigiis animos in superstitionem proclives... ad divinum etiam cultum sibi *circa hæc monumenta* exhibendum illiciebant, nec *mortalis qui abierat* assumere nomen dedignabantur, modo ut deos immortales inde ipsi se haberi lucrificarent; Deum verum et unicum et cultum ejus exuerant. Reliquum erat igitur, et dæmonia jam ad has statuas colerent quæ, pro pacto, ab heroibus discreparent, nec videbant ii, nec sane, qui spinosis ejusmodi theologiæ apicibus postea desudarunt, satis docuere atque heroes, dæmonia, dii, si heroem cum iis ab homine distinguas idem sunt... Sed tamen Jovi Stygio, seu dæmoniis id est, ad eorum qui veterem de heroibus imbiberant theologiam *diis manibus* peragebantur. Inde est quod Evhemerus olim (uti sane et Apollodorus) ortus mortis et sepulturas omnium pene deorum demonstravit, a demortuorum autem memoria idolorum cultum fluxisse passim indicatur. Inde idola olim apellabatur *eghtzabim*, id est dolor.» (*De Diis syriis.*)

2. *Œdip. Ægypt.*, synt. 4.

fit subir cette préparation à celui de la *place* du Vatican, sur lequel on lit en propres termes :

« Voici
La croix du Seigneur,
Fuyez
Puissances ennemies,
Le lion de la tribu de Juda a vaincu. »

A l'inverse de trop de pasteurs modernes, les papes ont toujours eu le courage de leurs exorcismes.

Mais enfin, va-t-on nous dire, vous poussez loin l'obstination et le préjugé. Comment! vous bravez l'évidence philologique elle-même? C'est un peu fort. Tant que l'hiéroglyphe restait *lettre close*, on comprenait votre aplomb; vous aviez trop beau jeu. Mais aujourd'hui que l'alphabet est à nos ordres, vous venez encore nous contester nos traductions! Prenez-y garde; ces traductions ne disent pas un mot de tout ce qu'on leur faisait dire.

Doucement! nous avons toujours professé et nous professerons toujours autant de respect pour l'autorité de l'évidence que pour l'évidence de l'autorité, et nous ne voudrions pas nous démentir ici. Aussi n'entrerons-nous nullement en lutte avec nos égyptologues sur *la lettre* de ce qu'ils auront lu, mais bien sur ce qu'ils n'auront pas lu ou sur ce qu'ils auront lu sans le comprendre.

Tout à fait étranger aux secrets de la grammaire hiéroglyphique, nous allons essayer de la comprendre, et nous ne hasarderons nos simples aperçus de bon sens qu'après nous être appuyé sur des hommes très-compétents.

5. — *Une réserve philologique.*

Il ne faut pas oublier d'abord que les trois classifications de l'écriture égyptienne restent pour nous, en définitive, exactement ce qu'elles étaient pour Clément d'Alexandrie. Chaque égyptologue reconnaît l'extrême justesse de son fameux pas-

sage sur les trois écritures, et c'est toujours lui qui sert de point de départ. En voici l'abrégé : « Ceux qui, parmi les Égyptiens, ont reçu de l'instruction apprennent d'abord la manière d'écrire, nommée *épistolographique* (ou *démotique*, c'est-à-dire populaire) ; 2° l'*hiératique* ou *sacrée*, employée par les scribes, mais uniquement comme abrégé de la troisième ou *hiéroglyphique*, qui est la plus complète de toutes et se dédouble elle-même en *kyriologique* ou exprimant les objets propres, et en *symbolique* (qui ne les désigne que par d'autres objets) ; mais il est une forme de cette dernière qu'ils appellent les *anaglyphes*, c'est-à-dire hiéroglyphes transformés, et une autre encore qu'ils appellent *énigmatique* [1] ; » tous les égyptologues, disons-nous, conviennent que ce passage du savant chrétien d'Alexandrie est la base de toute classification [2].

Mais ils conviennent en même temps que la définition donnée par Clément de la *kyriologique* par le mot *premiers éléments* (*prima elementa*, ou διὰ τῶν πρώτων στοιχείων) n'est pas parfaitement claire pour eux, quoiqu'ils traduisent presque tous ces *premiers éléments* par premières *lettres* [3] ; ils conviennent encore qu'ils ne voient pas beaucoup plus clair dans les *anaglyphes*, qui, selon Champollion, « contiennent seuls les *mystères*... Car, dit-il, s'il existait en Égypte, comme les témoignages très-multipliés des anciens permettent à peine d'en douter, un système *réservé* à la caste sacerdotale et à ceux-là seuls qu'elle initiait à ses mystères, ce dut être nécessairement la méthode qui présidait au tracé des anaglyphes. Ces bas-reliefs ou tableaux fantastiques, ne procédant que par des symboles et contenant évidemment *les plus secrets mystères* de la théologie, il ne resterait plus à trouver qu'une méthode pour reconnaître la valeur de ces signes symboliques [4]. »

1. Clément d'Alexandrie, *Strom.*, l. V.
2. Voir entre autres M. de Rougé, 2e art., *Annales de philosophie chrétienne ;* Brown, *Aperçu*, p. 9, etc.
3. Voir la note I, fin de §.
4. Champollion, *Précis du syst.*, p. 426.

Clément d'Alexandrie ajoute que « dans les anaglyphes ils ne font connaître ce qui regarde leurs rois qu'à l'aide des mythes religieux[1]. »

Or M. de Rougé nous assure précisément que « cette partie de la science ou celle des mythes religieux est la moins avancée, et que le panthéon est ce qui jusqu'ici a été le moins étudié et compris[2]. »

Comment peut-on dès lors établir en principe que les cartouches ne contiennent que la *commémoration* historique des rois?

Résumons-nous. Selon Champollion, les anaglyphes sont des mystères; selon Clément, « la symbolique contient de profondes énigmes, » et selon tout le monde, les *premiers éléments* de la kyriologique constituent encore un problème dont on attend toujours la solution.

On conviendra qu'à l'aide de trois flambeaux si peu lumineux il est difficile de voir bien clair dans la philosophie des hiéroglyphes, et de prononcer en dernier ressort sur leur rationalisme et contre les superstitions de Kircher.

Nous renvoyons à l'Appendice une interprétation personnelle et peut-être rationnelle du mot στοιχεῖα. Contentons-nous ici de constater que selon Goguet et beaucoup de savants cette écriture kyriologique était la mère de toutes les écritures hiéroglyphiques, et que selon Creuzer « c'était toujours UNE RÉVÉLATION. »

6. — *Mystique des mots.*

Mais revenons à ce que nous lisons le mieux, c'est-à-dire aux cartouches et aux noms propres des rois; voyons leur produit net. Ces cartouches ou encadrements elliptiques se trouvent toujours deux à deux et séparés par un petit intervalle; l'une de ces deux divisions contient le nom, l'autre le prénom

1. *Strom.*, l. V, trad. de Letronne.
2. M. de Rougé, 2e art., *Annales de philosophie chrétienne*.

et les qualifications emphatiques qui caractérisent le souverain. Ce sont « les *chéris* et les *approuvés*, Amoun-Râ, les *acceptés* de Phtha, les *contemplateurs* des dieux, » etc., etc. « Partout, dit le savant Zoéga, partout ces rois sont adorés comme des dieux [1]. » « C'est dans ces anaglyphes, dit à son tour Champollion, que sont cachés les plus profonds mystères. Ces louanges, ces titres, sont écrits tantôt en caractères mystiques, tantôt en lettres alphabétiques. »

« Ainsi, conclut de son côté M. de Goulianof, l'un des plus savants égyptologues de l'Académie de Saint-Pétersbourg, ainsi ces légendes auraient deux valeurs : l'une patente pour les profanes, l'autre mystique pour les initiés [2]. Donc, si nous *lisons* la première, il nous reste à deviner la seconde.

Donnons-en sur-le-champ un exemple. Il est un roi Suphis ou Souphis, le deuxième, croyons-nous, de la quatrième dynastie de Manéthon, auquel Eusèbe appliquait l'épithète très-rationnelle de *contempteur* des dieux, ὅς ὑπερόπτης εἰς θεοῦς γέγονην. On le regarde assez généralement comme un innovateur funeste et le premier auteur de toutes les superstitions.

Cependant cette épithète finit par paraître assez mal appliquée à un roi familier des dieux : on l'étudia davantage, et au siècle dernier l'Académie des inscriptions avait déjà changé cette épithète en celle de « *méditateur* sur les dieux [3]. » Aujourd'hui le doute n'est plus possible; c'est « *contemplateur* des dieux » ou « *voyant les dieux* » qu'il faut lire, et cette expression (*czaphah*) donne tout de suite un sens à la phrase suivante de Manéthon : « Il fit graver le résultat de ses contemplations sur les colonnes de pierre, et le livre qui les renfermait est devenu le *fondement* de la religion en Égypte. »

Ainsi, bien loin de ce système de métaphores et de symboles, à l'aide duquel on veut toujours faire des inscriptions hiéroglyphiques un simple cours de rhétorique, voici la *vision*

1. *De Obeliscis*, p. 170.
2. *Archéol. égypt.*, t. II, p. 360.
3. Tome XXXV, art. de Mignot.

mystique, voici la *clairvoyance* bien positivement présentée et sculptée sur les obélisques, comme base de toute la religion.

Toute la raison des anathèmes bibliques contre les *sculptilia* est probablement ici.

Ensuite, si nous nous reportons à tous les errements de la nécromancie, nous avons vu que tous établissaient l'association parfaite, absolue, et presque l'identification des mânes humains et des dieux mânes. Aussi la retrouvons-nous en Égypte. Le défunt, grâce à Osiris, devenait Osiris, Amoun-Râ, Canope, Pan, tout ce que vous voudrez en fait de verbes, de soleils, de démiurges, etc.

La mort était le couronnement de la vie; mais pendant leur vie, comment tous ces souverains avaient-ils été *présentés, acceptés, gratifiés*, etc.? Où nous ne voyons que des phrases, soyons certains qu'il faudrait voir des faits. Tous ces échanges de remercîments et de promesses, de gratitude et de bienfaits, révèlent un commerce continu. D'abord l'invocation. «Viens, viens!» disait l'hiérophante à Amour, le dieu caché. Or, dire à un dieu caché de venir, c'est lui dire de se montrer. On en disait autant à tous les dieux, à toutes les déesses.

L'invocation ne restait pas sans effet. Dans la consécration du *Memnonium* de Thèbes à Amoun-Râ, à Aménothph, ces dieux répondent : « JE T'AI ENTENDU, mon fils, je me complais dans tes œuvres; approche; » et aussitôt tous les dieux et déesses viennent prendre possession du temple; « mais, dit Champollion, seulement après l'avoir *bien et dûment* visité[1]. »

Alors venait la *présentation* du roi. C'est à qui parmi ces dieux et ces déesses lui fera les plus belles promesses. On croit entendre les fées; l'une promet de lui donner le nord *à fouler sous ses sandales*, l'autre le midi, une troisième lui pose sur la tête le diadème du soleil[2].

Enfin viennent les *colloques*, et nous, qui avons *vu* quelque chose de tout ceci, nous prenons la liberté de trouver *bien*

1. *Égypte*, p. 315.
2. Voir les faveurs d'Ammon à Sésostris, sur le grand édifice de Louqsor.

simples les savants qui croient que *tout cela* ne se passait « que sur le papier ou en peinture ».

Or, toutes ces relations terrestres d'hommes à dieux se continuaient encore, et plus que jamais, hors de ce monde, avec cette simple différence, que pendant la vie on ne visait qu'à l'*époptie* ou à « l'acquisition de la lumière, » tandis qu'après la mort il ne s'agissait de rien moins que de devenir lumière soi-même, c'est-à-dire Osiris, et de ne plus faire qu'un avec lui.

Sans doute tout cela est fort beau, y compris l'identification *absolue,* « très-catholique, » dit Creuzer. Toute l'ancienne sagesse des Égyptiens, toute la vieille théologie des premières colonnes était là. Mais il s'agissait de savoir ce qu'était devenu le véritable Verbe, en présence de tous ces verbes déshonorés.

On ne peut se le dissimuler, Amoun-Kneph ou Cnouphis, Amoun-Râ, Pan, Priape, etc., tout cela se changeait toujours en soleil et en Verbe. Il n'est pas jusqu'aux ignobles Canopes ou petits dieux *ventrus,* dont le risible aspect excita la gaieté de Cambyse qui les mit en pièces lors de son entrée dans le temple de Memphis, qui ne fussent aussi des Verbes. On ne peut en douter, puisque, au milieu de ses admirations passionnées pour la théologie de son panthéon, M. Guigniaut partage avec Creuzer et Hirt l'opinion de leur identité avec Phtha, le créateur de l'univers. Bien plus, pour M. Mariette le bœuf Apis lui-même n'est que le symbole de l'incarnation du Verbe[1].

On voit que rien n'y manque.

Mais, au moins, cet abominable panthéon ne va-t-il pas se relever dans la personne des grands dieux tels que Osiris, Isis, Sérapis, Anubis, etc., et justifier ainsi l'admiration qu'ils inspirent ?

Hélas ! comment serait-ce possible, puisqu'on nous avoue

1. *Mémoire sur la mère d'Apis,* déjà cité, App. M.

que, grands ou petits, tous ces dieux ne faisaient qu'un, et que la misérable Athor était déesse au même titre qu'Isis. Nous avons déjà vu que toutes ces variétés féminines n'étaient que les modifications de la même *vierge immaculée*[1], comme tous les désastres masculins étaient ceux du même démiurge ou roi du monde.

Il s'agit donc encore une fois de revenir à ce grand principe : qu'il n'y a d'autre différence entre toutes les religions que celle qui résulte de l'identité ou de la non-identité des personnes divines.

Un homme, avec lequel nous avons déjà rompu plus d'une lance, l'auteur de l'*Histoire de la magie*[2], nous raconte que « lorsque l'initié était sorti vainqueur de *toutes* les épreuves, si on le jugeait assez fort pour porter le plus *terrible de tous les secrets*, un prêtre voilé s'approchait de lui en courant et lui jetait dans l'oreille cette parole énigmatique : « *Osiris est un dieu noir.* » Ainsi, dit-il, cet Osiris, dont Typhon est l'oracle, ce divin soleil religieux de l'Égypte s'éclipsait tout à coup et n'était plus lui-même que l'ombre de cette grande et indéfinissable Isis[3]. »

L'auteur ne nous dit pas où il a pris ce détail ; mais, cette fois, nous ne le contredirons pas, car nous le retrouvons partout.

Oui, partout, les Anubis, les Osiris et les génies psychopompes sont des dieux *noirs*.

Et M. de Rougé nous le dit : « Osiris lui-même est un dieu infernal[4]. »

Quand on l'adore comme le soleil, c'est uniquement comme soleil d'occident prêt à descendre aux abîmes, car les Égyp-

1. Vol. II, ch. VIII.
2. Sous le pseudonyme d'Éliphas Lévy, p. 29.
3. Loc. cit., voir vol. III.
4. C'était le contraire chez les Hébreux. Dans la Bible, c'est le soleil levant qu'on adore, et quand notre *orient* descend aux enfers, il y descend en vainqueur pour enchaîner le souverain indigène et pour en ressortir aussitôt.

tiens abhorrent le soleil d'orient et surtout le soleil levant.

« Il est certain, dit M. de Goulianof, qu'Osiris, Sérapis et Canope étaient un seul et même personnage, et que l'antiquité les identifiait avec Pluton. On leur dévouait les entrailles des morts pour obtenir d'eux la rémission des péchés[1]. »

C'est devant ces terribles divinités de l'*Amenthi*, que l'on voit, dans le fragment de *Chéerémon*, les pauvres patients à genoux, se frappant la poitrine et précédés du groupe *han*, qui exprime la prière gémissante. M. Lenormant nous dit que sur les stèles sépulcrales de la douzième dynastie il est écrit que « l'on pouvait entendre les lamentations des morts à la porte du cimetière d'Abydos, la nuit ou sur le *minuit* de la fête de l'embaumement. »

C'est à Ammon-Pluton qu'appartiennent les momies. Toutes sont marquées de son sceau[2].

Mais voici quelque chose de bien plus grand encore; c'est que tout ce panthéon *sublime* relève immédiatement du serpent; et, ne nous y trompons pas, quoique les Égyptiens l'appellent « *bon* serpent, et θειότατον, être divin, » le leur est bien celui des *ophites*, ces abominables sectaires des premiers siècles chrétiens, dont tous les symboles, dit M. de Matter, appartiennent à l'Égypte à un point qui ne permet pas de placer ailleurs leur origine[3]. »

Mais ces ophites étaient adorateurs de Seth, dont Champollion reconnaît l'identité avec Typhon, et dont le symbole était un âne. « *Typhon-beth-aven*, ou pierres menteuses de Typhon, » disait Clément d'Alexandrie, en parlant des obélisques.

C'était le serpent-soleil des Abraxas, ou talisman de ces hérétiques. « Ce serpent-soleil, dit Goulianof, avait une tête de

1. *Revue archéologique*, t. VII.

2. Voir, entre autres, celle de Pétamon (Champollion-Figeac, *Égypte*, p. 341).

3. Matter, *Histoire du gnosticisme*, t. II, p. 185.

lion radiée, entourée des sept planètes, car on voit par là que le sabéisme des Égyptiens s'emparait insolemment des idées les plus saines du christianisme pour les souiller de la boue de leur révoltante imagination [1]. »

Et, dans le fait, c'était le phallus et le linga qui étaient suspendus à la porte de l'*Amenthi*, comme ses armes parlantes.

Ici c'est Ammon recouvert de sa *peau de bélier*, symbole de la turpitude.

« Monstrueux simulacres, s'écrie saint Jérôme, par lesquels on était initié dans les mystères d'Isis comme dans les mystères de Mithra, en compagnie de la corneille, du griffon, du soleil et du lion [2] ! »

« Singuliers initiés, dit à son tour Goulianof, qui s'appelaient mutuellement les *hommes lions*, les *femmes hyènes*. Quelle étrange communauté de bêtes et de soldats ! Qui décidera à qui de Thoth ou de Zoroastre appartiennent les origines de ces bizarres dénominations [3] ? »

Tout est triste ici ; il est vrai que les morts ne devaient pas être rassurés par la qualité de secrétaires-rédacteurs des mémoires de leur vie, puisque ce sont les terribles cynocéphales « qui sont toujours représentés tenant la plume du scribe à la main [4]. »

Quant aux déesses vierges représentées sur tous les monuments, que peut être une Isis disant : Je me lève dans l'étoile du chien? une *Sati* ou Proserpine égyptienne qui reçoit l'âme du défunt à l'entrée de l'Amenthi? une *Bubaste*, fille de la lune, pour laquelle, selon Plutarque, on brûlait des hommes vivants à Héliopolis [5] ? une *Bouto*, divinité des ténèbres primordiales, et à laquelle était consacré le crocodile [6]? » une

1. *Archéol. égypt.*, t. II, p. 301.
2. *De Abst.*, l. IV, § 18.
3. *Id.*, l. II, p. 345.
4 Champollion-Figeac, *Égypte*, p. 289.
5. *De Isid.*, p. 380.
6. C'est elle qui figure sous le nom de *Hem* sur l'obélisque de Louqsor, et c'est elle qui, selon Clément, était chargée, dans les mystères, d'exciter le

Athor, dérivée d'Astaroth, si nous en croyons Jablonski, et toujours suppliée (quelle patronne !) de rendre le défunt agréable à l'Osiris d'occident et à toutes les puissances de l'Amenthi[1] ? Qu'est-ce, enfin, que tous ces soleils qui ont tous la prétention d'être le Dieu *un* et qui se font une guerre implacable[2] ?

Quant aux rois, pourquoi sont-ils presque toujours armés du bâton augural ou *lituus ?* et pourquoi portent-ils sur leurs têtes des serpents dont l'épithète, selon Goulaniof, est *antiquus*[3] ?

Mais tenons-nous à cet égyptologue distingué, le seul peut-être qui ait pu, grâce à l'absence d'un préjugé, pénétrer dans l'esprit liturgique ou plutôt magique de tout ce grimoire monumental. Il l'a fait et l'a fait de main de maître, sinon au point de vue philologique, que nous ne sommes pas en état de juger, au moins au point de vue théophilosophique, qui ne saurait nous paraître douteux.

Nous le croyons sur parole lorsqu'il nous dit (avec Job, XXVI, et avec Isaïe, XXX, 7) que le *crocodile* ou *dragon* est le constant emblème de l'Égypte et des Pharaons toujours représentés comme puissances de ténèbres ; et ceci nous rappelle l'épithète ἀέρια, *ténébreuse*, donnée par les Grecs à l'Égypte. Ce crocodile, suivant Plutarque, était encore supposé possédant le don de la divination ; de sorte, dit-il, que « le vrai nom de l'Égypte était divination ténébreuse ; » d'où le nom knef κεφῶν, donné par saint Épiphane.

Quant au dieu Pan, pour M. de Goulianof, le Priape des

rire par la plus indécente des poses. Voilà, certes, un grand honneur pour notre monolithe ; il est vrai que nos allégoristes ont encore trouvé là nous ne *savons quelle sublime arrière-pensée ; sens magnifique et caché*, selon eux, et, selon nous, beaucoup trop manifeste.

1. Champollion-Figeac, *Égypte*, p. 125.

2. Voir, sur la stèle de l'hymne à Osiris, la révolution religieuse accomplie par le successeur d'Aménophis IV, Khou-en-aten, qui substitua le culte du soleil rayonnant à celui d'Ammon, qu'il se mit à persécuter et dont le nom fut partout effacé.

3. *L'antique serpent de l'Apocal.*, XII.

Grecs, c'était, à ses yeux, l'emblème panthéistique du démon prince de ce monde ; et comme ce Pan est en même temps Amoun-Râ et Amoun-Soleil, pour lui toute l'Égypte relève du même principe, et son soleil est le vrai *Lucifer tombé* de la Bible.

Les hiéroglyphes du *puits*, de la *mouche*, des *sauterelles*, du *bœuf roux* sont très-clairs à ses yeux, dit-il, puisqu'ils se retrouvent dans tous les cultes idolâtriques, signifiant « *puits de l'abîme, Belzébuth, dieu des mouches, sauterelles ou mauvais esprits,* » selon saint Jean. Quant aux *fouets* et aux *marteaux*, qui couvrent nos obélisques, ils ne peuvent encore lui laisser aucun doute, puisque partout il les retrouve donnés comme attributs des dieux de la mort, à Babylone comme au mont Soracte, pendant que les dragons ailés se retrouvent dans le Sammael des rabbins, « qui volait comme un oiseau[1]. »

Quant aux serpents *knefs*, serpents barbus, aux pieds rouges et humains, « ce sont, dit-il, les prototypes parfaits de nos démons du moyen âge ; et comme tous ces monstres sont solidairement unis à leurs bons et grands dieux et ne font qu'un avec eux, il n'y a pas moyen de les disjoindre et de former deux cités comme dans la théologie chrétienne. »

Mais nous trouvons dans M. de Goulianof une leçon hiéroglyphique qui nous frappe encore plus que les autres; c'est celle qui regarde la fameuse *corbeille* mystique. On sait que ce signe est un des plus fréquemment répétés sur les obélisques. Champollion et son disciple Salvolini dissèquent de mille manières le substantif littéral appliqué à l'image *corbeille*, et lorsqu'ils en ont mis à nu la charpente, ils sont tout étonnés de voir que, bien loin de rentrer dans la signification *corbeille*, ce substantif donne constamment l'idée de *maître*, *seigneur*, de *domination*, en un mot; mais s'ils avaient bien voulu réfléchir à ce que Salvolini trouve plus loin lui-même,

1. Et ajoutons : « qui se retrouve dans les entrailles de la terre. »

à savoir que dans une foule de cas on emploie indifféremment une corbeille, un sphinx, un serpent, et qu'on y joint fort souvent l'image de Sérapis, dieu des enfers, ou du dieu Pan, et que la corbeille était peut-être plutôt une *coupe* ou un *bassin*, peut-être auraient-ils eu toutes les clefs du mystère sans tant de frais philologiques. On aurait pu définir la corbeille, « la coupe et l'instrument de divination employé par le voyant lorsqu'il cherche à pénétrer les sphinx proposés par le dominateur du monde [1]. »

Si toutes ces leçons étaient fondées, et cette fois ce n'est plus Kircher qui les donne, mais un académicien disciple de Champollion, il faudrait bien reconnaître que seules elles expliquent tous les anathèmes de la Bible et leur réalisation dans l'histoire ; elles expliquent en outre ce propos si remarquable tenu par Rufin : « Qui pourra raconter tous les crimes des Canopes ? car à Alexandrie cette religion, sous le prétexte des *lettres sacerdotales* (c'est ainsi qu'ils appellent les lettres égyptiennes), était devenue une école publique de magie ; » elles expliqueraient enfin comment, avec certains principes dans l'esprit, un ignorant complet en copte et en langage hiéroglyphique pourrait voir mieux et beaucoup plus juste que beaucoup d'égyptologues de profession.

1. On se rappellera que Joseph avait été préposé par Pharaon à la pénétration des énigmes du sphinx, et que lorsqu'il voulut effrayer ses frères il fit mettre dans leur sac « la coupe dont il se servait pour deviner. »

I. « PROPOSITION D'UNE HYPOTHÈSE PHILOLOGIQUE. » — Nous avons encore montré, *pièces en main*, que le fameux passage de Clément d'Alexandrie, sur lequel, en définitive, est basé tout le système moderne de lecture, restait totalement incompris dans l'une de ses expressions, et la voici. Le savant docteur, après avoir divisé l'écriture en trois classes, l'*épistolaire* ou *démotique*, l'*hiératique* ou *sacrée*, et enfin l'*hiéroglyphique*, divise encore cette dernière en *symbolique* et en KYRIOLOGIQUE, c'est-à-dire, selon lui, « écriture par LES PREMIERS ÉLÉMENTS, διὰ τῶν πρώτων στοιχείων. » Or que peuvent être ces premiers éléments? C'est ce que tout le monde paraît avoir cherché sans succès jusqu'ici.

Cependant στοιχεῖα signifiant *lettres*, éléments alphabétiques, on avait cru jusqu'ici devoir s'en tenir là ; seulement on différait sur la nature de ces lettres. Les uns, comme Champollion, en faisaient des *initiales* de lettres ; les autres, comme Goulianof et Klaproth, des initiales de mots ; d'autres, comme Letronne, des *lettres primitives :* et ce qu'il y a de plus triste, c'est que ces lettres hypothétiques, on les exploitait sans les posséder encore. Les uns leur faisaient représenter l'idée, et alors c'était le système *idéographique;* les autres y voyaient l'imitation de la chose, et c'était le système figuratif; les autres en faisaient des acrostiches; les autres, enfin, ne leur attribuaient qu'une valeur *phonétique*, etc., etc. (*a*).

On comprend que, grâce à une telle variété de systèmes, il devenait assez difficile de faire concorder les traductions diverses; de là des discussions *sans fin* sur le tiers environ des interprétations courantes, et parfois même une sorte de propos interrompu assez plaisant. « Ce mot στοιχεῖα continuait, dit notre dictionnaire, à être l'objet des plus vives discussions. » On voit qu'il pourra se passer encore bien du temps avant que l'on ne *cause* dans une langue que l'on devine encore plus, à l'heure qu'il est, qu'on ne la traduit.

Encore une fois, que pouvaient être ces lettres ou ces *éléments ?* Voilà toute la question.

Quand on se reporte au caractère révélateur et mystérieux généralement accordé à l'écriture kyriologique, la pensée se reporte aussitôt à ces lettres kabbalistiques qui jouent un si grand rôle dans tous les cultes, c'est-à-dire les lettres *runiques*, les caractères sacrés *cunéiformes*, les lettres de *Milet*, au moyen desquelles les magiciens opéraient, enfin les lettres *éphésiennes*, dont «se servait le pythagoricien Androcidès et qui remplaçaient des symboles (*b*). »

« C'est dans les initiales de ces lettres, dit M. de Goulianof, qu'il faut chercher les organes de tous leurs mythes, le principe de leur idolâtrie, la raison de tous les attributs des dieux et la source de l'astrologie (*c*). »

« Cette expression, διὰ τῶν πρώτων, *par les premiers*, répond parfaitement, dit notre auteur, aux initiales des mots de la kabbale (*d*). »

Mais, kabbale à part, pressons donc un peu ce mot στοιχεῖα : « Στοιχεῖα, dit Letronne, signifie lettres *parlées*, » à la différence de γράμματα, qui signifie « lettres *écrites*. » Or, comme στοιχεῖα est appliqué ici à l'écriture, si Letronne a raison, ce mot ne veut pas dire « alphabet. »

Autre chose encore. En traduisant διὰ par l'adverbe *par*, nous disons écriture kyr... *par* les lettres; mais il nous semble que, dans ce cas-là, ces lettres ne seraient pas au génitif, et qu'au lieu de διὰ στοχείων nous aurions διὰ στοιχεῖα. C'est tout le contraire, lorsqu'on lui donne son autre acception de « à propos, en raison de, sur, » etc.

(*a*) C'est-à-dire que telle lettre exprimait, quand on la prononçait, l'objet qui répondait à ce son.

(*b*) Saint Clément, *Strom.*, V.

(*c*) *Archéol. égypt.*, I, p. 178.

(*d*) *Id. ibid.*, p. 113.

Voyons! n'aurait-il pas par hasard un autre sens? « Il signifie encore, continue notre savant, principe constitutif des choses. » Ah! c'est important à savoir. Serait-ce donc ici par hasard « éléments constitutifs des *mots?* » Goulianof serait de cet avis peut-être, mais il faut nous le prouver.

Quant à nous, sans détour et en toute simplicité, nous émettrons une opinion que nous nous étonnons fort de n'avoir jamais rencontrée nulle part.

On se rappellera peut-être qu'a propos de ce même mot στοιχεῖα employé par l'apôtre saint Paul pour dire aux Juifs que « lorsqu'ils étaient enfants ils étaient sous la *puissance des éléments du monde,* στοιχεῖα τοῦ κόσμου, » passage traduit toujours et partout par les « instructions élémentaires du monde, » nous avons essayé de démontrer que cette leçon était impossible, en raison de cet autre membre du verset : « Ainsi, vous serviez *ceux* qui n'étaient pas vraiment des dieux, » et nous avons été assez heureux pour trouver dans saint Jean Chrysostome le sens évident pour nous « des anges préposés aux *éléments* de ce monde, c'est à-dire aux astres... et aux quatre éléments (*a*). »

Aurions-nous cette fois le même bonheur pour le même mot?

Ne fût-ce que par convenance, il nous semble qu'il serait bon de rechercher d'abord dans celui qui nous livre le problème, c'est-à-dire Clement d'Alexandrie, s'il n'aurait pas rendu sa pensée plus claire ailleurs en paraphrasant le même mot.

Or, le voici précisément employé dans notre sens. Après avoir parlé « des orgies divines pendant lesquelles on porte en procession les images dorées des dieux et quatre simulacres qu'ils appellent les *quatre lettres* (*b*), » sa pensée s'éclaire d'elle-même, lorsqu'au paragraphe suivant il nous dit que les *lettres éphésiennes,* usitées par les pythagoriciens, leur tiennent lieu de symboles, l'une signifiant les « ténèbres, » une autre la « lumière, » une troisième la « terre, » une quatrième l'« année, » etc. (*c*), et après quoi il termine par ces mots qui nous paraissent trancher la question : « L'enseignement *stoikéiotique* des enfants (στοιχειωτικὰ) comprend l'interprétation des quatre éléments, *car* ils appellent la *terre* bedy, comme Orphée et comme Dion dans ce passage : « Prends dans tes mains de la terre (*bedy*), et procède aux aruspices (*d*). »

Plus loin, après nous avoir montré Empédocle adressant quatre vers à la *terre*, à la *mer*, à l'*air* et à l'*éther*,... il nous dit que le divin Branchus de Milet (*lettres milésiennes*) faisait répéter au peuple les acclamations suivantes : « *Bedy, zaps, chlon, plectrum,* etc., terre, feu, enfer, éther, etc. (*e*). »

Il nous semble que la pensée de Clément peut d'autant moins laisser de doute sur son στοιχεῖων, que nous parlant encore ailleurs du voile de pourpre qui, dans le temple des Hébreux comme dans celui des Égyptiens, voilait

(*a*) « Quand je vois dans les saintes Écritures l'ange du feu, dit Bossuet, l'ange de l'eau, etc., je comprends ce qui a pu donner lieu aux erreurs du paganisme. » (*Sermon sur les demons.*)

(*b*) *Strom.*, l. V, § 7.

(*c*) *Id. ibid.*, § 8.

(*d*) *Id. ibid.*

(*e*) *Id. ibid.*

le *Saint des saints*, il nous le donne précisément comme signifiant que la nature des éléments obtient les révélations divines ; car, ajoute-t-il, la pourpre vient de l'eau (*a*), » cequi revient à ce mot de Creuzer : « L'écriture kyriologique était toujours *révélatrice*. »

Mais Clément d'Alexandrie n'est pas seul. Les Septante, pour désigner l'éternité, se servent aussi du mot στοιχεῖα, comme synonyme d'αἰῶνα, quoique bien certainement ils ne regardassent pas les éléments comme éternels.

Mais les païens les regardaient comme tels. Aussi dans son Commentaire sur les hiéroglyphes Horapollo débute-t-il ainsi : « S'adressant aux initiés, l'hiérogrammate demande : « Πῶς αἰῶνα σημαίνουσι, comment représentez-vous l'éternité ? » Et l'initié répond : « En peignant le soleil et la lune, parce que ces *éléments*, στοιχεῖα, sont éternels (*b*). »

Nous voici revenu aux éléments sidéraux que nous avons cru trouver dans le στοιχεῖα de l'épître aux Galates. N'y retrouverait-on pas aussi les planètes qui, précisément, s'appelaient πρῶται πλανῆται? Elles nous expliqueraient ce dire de Zoéga, que, « sur l'obélisque du cirque, à Rome, il y avait une flamme dorée représentant le soleil, autour duquel on courait avec sept chars représentant les planètes (*c*). » Ce grand archéologue, devant deux cippes consacrés au *feu* et au *vent*, s'écriait : « Ils ne le sont donc pas à des hommes, mais à des génies... Au reste, *il est évident* que ce sont les hiéroglyphes qui fournissent tous les matériaux de cette philosophie d'Alexandrie sur la théologie occulte et tous les ordres de démons... Et alors on peut dire que les obélisques ne seraient que des CONTRATS DE PARENTÉ ENTRE LES DIEUX et les HOMMES (*d*). »

On ne saurait mieux dire ; mais, du moment que l'on continue, malgré ces phrases, à vénérer la mémoire de Zoéga, il serait juste de réhabiliter un peu celle de Kircher.

Toute sa doctrine, en un mot, se résumait dans ce passage : « Deux genres de paraboles ; les unes *démotiques*, δημώδης, pour exprimer les ressemblances vulgaires ; les autres sacrées, ἱεραι, renfermant les mystères de la doctrine. La première s'appliquait aux louanges des rois, la seconde aux propriétés des intelligences... (On voit qu'il est impossible de mieux distinguer et de signaler plus clairement aux modernes l'étroitesse de leurs efforts.) C'est là la vraie doctrine que Mercure Trismégiste avait enseignée aux *seuls* prêtres. Ce sont les premiers rudiments de la doctrine des éléments, στοιχειώσεως, livrée par les premiers patriarches, et dans laquelle Moïse avait été instruit (*e*)...

(*a*) *Strom.*, § 6.
(*b*) *Horapollo*, I.
(*c*) *De Obelisc.*, p. 30.
(*d*) *Id. ibid.*
(*e*) « Instruit dans toute la sagesse des Égyptiens, » disent les *Actes des apôtres*. Donc les hiéroglyphes et les symboles sont d'origine aussi primitivement orthodoxe que les comparaisons zoologiques d'Ézéchiel et ces symboles du même ordre dont saint Denis fait un aussi bel éloge (voir notre chapitre V). Les hiéroglyphes, disons-nous, ne sont un vrai *fléau* intellectuel que lorsqu'ils ont été détournés au profit des démons et de la zoolâtrie.

Kircher a donc parfaitement distingué et distingue encore fort bien que tous ces caractères avaient fini par devenir autant de talismans et de signes prophylactiques ayant, suivant eux, une certaine vertu naturelle pour l'attraction des bons ou le rejet des mauvais esprits (*a*).

Il faudrait nier l'évidence pour contester encore ce dernier point à Kircher. Rufin nous l'a dit: toute leur religion n'était plus autre chose; leur belle théologie primitive avait dégénéré en une théologie d'*Abraxas*, et les gnostiques du second siècle, tout en y ajoutant parfois l'élément chrétien comme pour le déshonorer, n'ont jamais reproduit que les superstitions que l'on retrouve aujourd'hui sur les monuments les plus antiques.

Horapollo nous l'a dit : « Ces deux têtes d'homme et de femme, dont l'une regarde en dedans et l'autre en dehors, ce sont le *préservatif* et le *remède* (*præsidium ac remedium*). » Ils prétendent que, munis de ces deux têtes, qui pour eux représentent deux *lettres*, ils ne craignent aucuns démons (*b*). « C'est là, dit Caussinius, c'est là le phylactère et l'amulette ou ligature. On peut ranger, parmi ces talismans, ces lames de cuivre ou πέταλα, couvertes de caractères et déposées dans la bouche des momies. »

Montfaucon en fournit beaucoup d'exemples, et la science commence à les comprendre. Ces lames, selon les rabbins, portaient le nom du génie auquel était confié le corps embaumé et salé; c'était ordinairement celui d'un enfant (*c*). C'était là la mission de l'horoscope et de l'astrologie, car presque tous ces signes étaient astrologiques et empruntés encore à nos éléments sidéraux. Écoutons encore la grande autorité de Seldénus: « Avec tous ces téraphims cadrent ceux que les Grecs appellent στοιχεῖα, formés sur les figures *supposées dans le ciel*, et présentés comme des phylactères ou dieux préservateurs. Ceux qui fabriquaient ces στοιχεῖα étaient appelés devins par les éléments, στοιχειαμαντικοὶ (*d*).

Nous avons dit encore que ces στοιχεῖα étaient traduits dans les Septante par le mot αἰῶνα, et nous avons ajouté que ces pieux et savants traducteurs, ne pouvant reconnaître l'éternité des éléments, ce mot, sous leur plume, devait signifier autre chose.

Selon nous, il devait signifier les *Éons* ou ces génies élémentaires dont le gnosticisme alexandrin a si terriblement abusé, et dont saint Paul proscrit l'abus sans les nier eux-mêmes.

Selon eux, ces Éons étaient les attributs divins, les fruits, les pléromes, dont le verbe ou λόγος était la plénitude. Ils présidaient aux sept cieux planétaires, aux douze signes du zodiaque et aux quatre éléments.

On les désignait par des lettres symboliques renfermant de grands secrets, et ces lettres, qui sont tout simplement les nôtres, A, I, H, etc., « paraissent,

(*a*) *OEdip. Ægypt.*, part. III.

(*b*) *Hiérogl.*, XXIV.

(*c*) Voir, au chapitre FÉTICHISME, § 1, tous les infanticides qui s'ensuivaient d'ordinaire. *Cet usage avait été condamné par la Faculté de Paris, en ces termes :* « Images de métal consacrées ou plutôt *exécrées*, selon les rites voulus. »

(*d*) *De Diis Syriis syntag.*, l. XXIX.

dit M. Matter, pouvoir expliquer quelques passages d'un manuscrit copte encore inédit, que possède le Musée britannique, et quelques inscriptions des pierres gnostiques (*a*). »

Terminons par cette réflexion d'un auteur qui nous paraît bien informé, sinon initié. « On est forcé de reconnaître que les doctrines suivies de nos jours dans nos *temples maçonniques* tirent leur origine des mystères et des doctrines de l'Égypte. Nous en conservons toutes les traces dans nos *réceptions, initiations* et certains ordres.

« C'est ainsi que, dans l'Allemagne et l'Italie, les FF., admis au degré de RR. + +, ont toujours porté au doigt un anneau, soit en or, soit en argent, sur lequel étaient gravées les initiales I. A. A. T., *Ignis, Aer, Aqua, Tellus,* le feu, l'air, l'eau et la terre. Empédocle, on le sait, avait divinisé ces éléments.

« Quant au *mot de passe,* c'est-à-dire celui qu'on est obligé de dire pour être introduit dans une loge, il se réfère aux *quatre anges* qui président aux *quatre* éléments. »

Voici le problème de notre στοιχεῖα éclairci. Au lieu de vouloir dire, ce que toute l'école moderne suppose, « éléments alphabétiques, » il signifiait ce que Sanchoniaton appelle quelque part les « caractères sacrés des éléments. »

On voit que chacune de nos académies pourrait tour à tour gagner quelque chose à l'étude si méprisée de l'occultisme; car il ne suffit pas de lire et de traduire à grand renfort de dictionnaires, il faut encore comprendre, ne fût-ce que pour ne pas enfanter sans cesse des in-folio qui n'ont pas de sens.

II. « OBÉLISQUES ET HIÉROGLYPHES SOUS TOUTES LES LATITUDES. » — Dans son mémoire sur « la Sphère et les Constellations de l'antique astronomie hiéroglyphique, » M. de Paravey nous semble avoir établi parfaitement que peu de temps après le déluge il existait à la fois en Chaldée, en Égypte, en Chine et dans l'Inde, tout un système d'écriture hiéroglyphique, imitant les groupes formés par certaines étoiles célèbres et exprimant les idées abstraites cachées derrière les noms donnés à ces astérismes (*b*).

Le 5 février 1820, MM. Ampert, Delambre et Cuvier lisaient un rapport très-approbateur sur ce mémoire.

En 1826, le même savant publiait un nouveau mémoire sur l'origine unique et hiéroglyphique des chiffres et des lettres de tous les peuples.

Par exemple, ces expressions *aimé de..., chéri de..., approuvé par...,* que nous lisons dans tous les cartouches, M. de Paravey nous les montre sur tous les zodiaques, et notamment en Chine, représentées, comme sur nos obélisques, par deux lignes parallèles, réunies et croisées par deux petites. Ce signe est encore appliqué, sous le nom hiéroglyphique de *Tsung,* à la

(*a*) *Histoire du gnosticisme,* t. II, p. 110.

(*b*) On appelle astérisme le signe de convention graphique désignant les constellations.

constellation des *deux gémeaux,* et Delambre déclarait encore que « l'identité générale de tous ces signes suffisait pour le rendre certain que tous les peuples avaient puisé à une source unique et commune qui ne pouvait être que la Chaldée ».

Près d'un siècle avant lui, M. de Guignes, en présence des mêmes vestiges, supposait entre la Chine et l'Égypte une grande communauté d'origine et de langage, et Young, le prédécesseur de Champollion, s'étonnait de voir que les Égyptiens, comme les Chinois, avaient donné une valeur phonétique à leurs symboles.

Ni l'un ni l'autre, par conséquent, n'aurait pu démentir Kircher s'exprimant ainsi : « Les obélisques chinois, ceux de l'Inde et du Mexique nous offrent de très-grandes analogies; quant à leurs alphabets, nous n'entrerons pas dans le détail de leurs différences. Mais nous remarquerons que les traits principaux s'y retrouvent. D'abord *la croix* +; puis *le cercle* O; puis les figures d'animaux, de végétaux, etc., par exemple *le scarabée, les serpents, les dragons* (*les dragons* de *Fô* sont un de leurs livres). Les brachmanes ou gymnosophistes sont aux Indes ce que les mages étaient en Chaldée, les kabbalistes chez les Hébreux, les philosophes chez les Grecs, les prêtres et les prophètes chez les Égyptiens. Aux Indes la pagode de Chauleus est couverte de caractères que les missionnaires nous envoient et dans lesquels nous retrouvons encore nos animaux et nos caractères mystérieux avec de légères différences. On y retrouve les trois mondes, intelligible, céleste et élémentaire, influant l'un sur l'autre, rien n'existant dans ce monde sublunaire sans être influencé par un astre, et aucun astre n'étant sans une intelligence correspondante dans le monde intelligible. Les Arabes possèdent encore tous ces signes, les emploient dans le même but et les appellent « lettres indiennes (*a*). »

Quant aux Mexicains, on ne peut deviner pourquoi Kircher, y retrouvant les mêmes peintures, les mêmes signes, etc., leur refusait le caractère hiéroglyphique ou mystérieux. « Il est CERTAIN, écrit-il, qu'il n'y a aucun mystère enveloppé sous ces signes, *si quidem* CERTUM *est nihil sub iis latere arcanis rationibus involutum* (*b*). »

Il est assez curieux d'entendre à ce sujet un Anglais rationaliste, lord Kingsborough, dans son grand ouvrage sur les « antiquités du Mexique, » reprocher au père Kircher d'avoir péché par défaut de mysticisme.

Il ne péchait que par défaut d'analogie, car il est impossible de fermer les yeux à l'identité des signes.

Nous avons devant nous en ce moment le Mémoire lu en 1855, à la réunion de la Propagation de la Foi, par le R. P. Bonduel, missionnaire au Wisconsin (États-Unis de l'Amérique du Nord). Ce mémoire contient la nomenclature des objets, ou plutôt des idoles que le saint prêtre venait déposer comme un trophée glorieux dans les mains de ses collègues. Avant d'en voir

(*a*) *OEdip.*, t. III, 28.
(*b*) *Id. ibid.*

les gravures, nous avons vu les objets eux-mêmes. Ce sont des statuettes en bois, du type égyptien, d'autres parfaitement chinoises, des éperviers en bois et des plumes de cet oiseau qu'ils placent sur la tête de leurs chefs, avec ni plus ni moins de grâce qu'on le faisait sur celle des pharaons; vient ensuite la peau du grand serpent Ketch-Kinèbeck. C'est elle, bien qu'elle ne nous ait *inspiré* que le désir de ne pas la toucher, c'est elle qui *inspire* les bons sorciers bien différents des mauvais, et nous allons voir tout ce qu'il y a de rassurant dans leurs doubles procédés. Le père Bonduel devient ici notre témoin. « Les bons sorciers, dit-il, et les mauvais qui portent cette peau de serpent sur leur tête, pendant que les autres n'emploient que celle de la loutre ou de l'ours, se réunissent tous dans une cabane de 12 à 18 pieds de hauteur, qui devient pour eux le *Saint des saints*. C'est au mauvais sorcier qu'on fait toujours les honneurs de la séance; c'est lui qui préside et qui opère. Les invocations commencent au son du tambourin, comme chez les Lapons. La note du chant est lugubre et solennelle, toujours en *la mineur*, et les paroles que le chanteur harmonise avec elle indiquent qu'il doit avoir vu le monstre qu'il invoque, car il le désigne en ces termes : « O toi, qui « es armé de dix griffes, viens et descends dans ma cabane! » Le chant dure assez longtemps et ne cesse qu'aux approches du génie invoqué. On le reconnaît cette fois aux mouvements irréguliers qui commencent à balancer cette cabane *dont le sommet doit finir par toucher presque à terre sans tomber*. Alors on entend tomber vers le centre quelque chose de lourd, mais d'invisible, avec lequel la conversation s'engage aussitôt... »

Le reste du récit ne serait pas ici à sa place. Nous en extrayons seulement cette particularité, que ces opérations, pour bien réussir, « ont besoin d'être faites dans des lieux arides, écartés ou sur les bords d'un marais fangeux. »

Toujours les conditions de l'Évangile!

On voit que dans tout ceci le rôle du bon sorcier (de l'*agathodæmon* égyptien) se réduit au rôle d'officieux et d'adulateur du mauvais. Grande leçon! car elle explique à elle seule toute la théurgie païenne.

Mais rentrons dans notre sujet. Au nom de qui, ou par quelle vertu tous ces prestiges viennent-ils de s'opérer? car le père Bonduel en appelle à tous les missionnaires sur l'impuissance absolue de la jonglerie pour leur explication.

Or, toute la vertu réside dans une sorte de *totem* ou blason égyptien, le même précisément qui se trouve gravé sur notre obélisque de Louqsor, et couvert de divinités égyptiennes. Le crocodile, par exemple, que ces peuples du Visconsin n'ont certes jamais vu; la sirène, qui repousse ce crocodile dans son fleuve, comme pour marquer la séparation des deux pouvoirs (*diraient nos symbolistes modernes*); puis des dieux-hommes, portant des plumes d'épervier avec un disque sur leur tête et semblant se féliciter mutuellement; puis encore le tapir, la tortue, le serpent volant, le pourceau; enfin l'esprit infernal, portant deux cornes de bélier comme Ammon : tous ces animaux forment l'avenir métempsychique de leurs adorateurs. Chacun d'eux doit se transformer après sa mort dans l'animal qu'il aura choisi pour

son *totem;* et qui donc pourrait le reprocher à ces pauvres sauvages, puisque Pythagore l'avait dit et fait avant eux?

Enfin, sur une autre planche, on voit une quantité de cercles tournants, qui semblent indiquer la rotation des astres ou celle de la terre, des triangles, des tombeaux, des sphinx, cette figure numérale souvent répétée, un miroir enchâssé dans le corps de l'animal choisi, instrument de clairvoyance dans lequel le magicien semble lire les maladies et les remèdes nécessaires au patient, le trépied, *la croix* élevée sur le sommet d'un objet qui semble avoir une forme sexagonale, puis enfin tous les noms de constellations, d'astres, de tonnerres, donnés à leurs enfants au moment de leur naissance et dominés par un véritable zodiaque représentant Satan se posant au milieu de toutes ces constellations, comme le vrai *Dominus Tsabaoth*. Or, chacun des animaux de ce *totem* devient un signe de reconnaissance pour tous ceux qui l'ont choisi; c'est le *secret* maçonnique qui les suit partout, qui les fait se retrouver en tous lieux, et seconde tous leurs bienfaits comme toutes leurs vengeances.

Explique maintenant qui le pourra toute cette transplantation égyptienne, et, une fois cette transplantation expliquée, explique en outre qui le pourra cette indélébile mémoire de signes, d'observations infinitésimales, chez des gens qui n'écrivent jamais, lorsque les peuples qui écrivent ont tant de peine à conserver les faits et les prescriptions de leurs ancêtres en semblable matière.

Un homme qui s'est fait une grande réputation et d'esprit et de savoir, le président de Brosses, avait parfaitement compris le rapport de tous ces hiéroglyphes avec tout le fétichisme africain. Dans son grand article sur les « Dieux-fétiches (a), » il lui semblait que « ce ne serait pas la plus mauvaise clef pour expliquer les hiéroglyphes. » « Nos plus habiles mythologues, disait-il, ne s'en sont pas avisés ou n'ont pas su en faire usage, pour avoir toujours voulu *regarder du plus beau côté* la chose la plus pitoyable en soi. Comparez en effet le récit du voyageur Loyer avec les sculptures de tous nos obélisques, et vous verrez le plus parfait rapport entre les dessins employés aujourd'hui par les sauvages et les soleils, les serpents, les oiseaux, les divinités auxquelles des hommes à genoux présentent de petites tables chargées de fruits, comme on les voit gravées sur nos obélisques. »

Nous avons vu plus haut tout ce que de Brosses nous racontait sur le mariage des jeunes filles avec le serpent rayé Arwe. Le fait est permanent, et les voyageurs les plus récents ont confirmé à ce sujet le dire des plus anciens. Eh bien! ce même serpent et ces mêmes alliances, nous l'avons prouvé, sont gravés sur les pierres coniques dédiées au soleil et surmontées d'une croix. C'était une variété de tous ces objets, chats, oiseaux embaumés avec les momies, et, comme leurs fétiches, rendant aussi leurs oracles.

« En vérité, les Égyptiens ne pensaient pas mieux sur tout cela que les Samoyèdes, les nègres et les sauvages de l'Amérique... On nous dira qu'une nation tellement policée et qui avait de la Divinité des idées *si hautes* ne pouvait entendre ces figures dans le sens que leur donnent nos nègres...

(a) Inséré dans l'*Encyclopédie*.

Toutes les suppositions que l'on voudra faire ne peuvent détruire un fait si bien avéré... On n'apothéose pas sans folie les crocodiles et les serpents, les oignons et les asperges... On aura beau nous dire qu'à Bubaste on n'adorait le chat « que comme un représentant de la lune, » cela ne justifie guère les habitants, car il n'y a pas moins d'imbécillité à prendre un chat pour la lune, qu'à l'adorer lui-même... Quand le bon Plutarque vient nous dire que le crocodile était considéré « comme le symbole de la Divinité, parce qu'il n'a pas de langue, » que la belette est le symbole de la parole, « parce qu'elle conçoit par l'oreille et qu'elle accouche par la bouche, » que l'aveugle musaraigne n'est adorée que « parce que les ténèbres primitives ont précédé la lumière, » on est étonné de voir un esprit si excellent débiter en termes magnifiques des choses aussi contraires au sens commun... Car rien n'était *moins symbolique* que la conduite des femmes devant le bouc de Mendès, et c'est pousser bien loin l'admiration pour les vertus et pour l'utilité des bêtes, ou du moins c'est la manifester d'une bien étrange manière...

« Tant de faits pareils ou du même genre, dit de Brosses, établissent *avec la dernière clarté* que telle est aujourd'hui la religion des nègres africains et autres peuples barbares, telle était autrefois celle des plus anciens peuples. Il suffit d'avoir ÉTABLI LE FAIT par une foule de preuves; quant à LA RAISON, ON N'EST PAS OBLIGÉ D'EN RENDRE D'UNE CHOSE OÙ IL N'Y EN A PAS, *à moins que ce ne soit la crainte ou la folie* (a). »

De Brosses a bien raison de proposer avec autant de timidité son *hypothèse;* il a évidemment la conscience de sa valeur et sent fort bien qu'il n'est pas dans la nature d'avoir *peur* d'un bâton au lieu d'un autre, d'une source au lieu d'une autre, d'un animal doux et domestique, quand on n'a pas peur de la bête féroce du désert. Quant à la *folie*, il devrait sentir à son tour que le même délire ne peut s'imposer d'office avec une immense similitude de *lubies* à toutes les nations de la terre, surtout lorsque ces nations, après s'en être saturées pendant des siècles, n'en sont pas demeurées plus *folles* pour cela.

Il faut bien le reconnaître ; la boutade si spirituelle du président de Brosses finit par un non-sens égal à celui de ses adversaires, car nous posons en principe qu'on est toujours *forcé de rendre raison* du problème que l'on a cru résoudre.

Mais nous qui avons vu, de nos deux yeux vu, les mêmes dessins de nos obélisques, leurs triangles, leurs zigzags, leurs serpents, leurs fouets, leurs *totems* et leurs divinités avec leurs abominables blasons, se tracer *d'eux-mêmes* sur des centaines de feuilles blanches, nous n'avons aucun mérite à déchiffrer beaucoup mieux que Lepsius et Champollion tous ces hiéroglyphes malheureusement trop *démotiques* et trop faciles à comprendre. Comme Kircher reconnaissant la nécessité d'un même *maître* pour ceux de la Chine et de l'Égypte, nous élargissons le cercle et déclarons, sans craindre de nous tromper, que le maître invisible que nous voyions opérer sous nos yeux appar-

(a) Article DIEUX FÉTICHES, inséré dans l'*Encyclopédie*.

tenait, sinon à la même famille, au moins à la même école que tous ces professeurs mystérieux.

Voilà comment, sans posséder le premier mot de la langue des Bunsen et des Rougé, on peut devenir égyptologue émérite, sans le savoir et malgré soi.

---

§ III.

PYRAMIDES, STÈLES ET PAPYRUS.

1. — *Pyramides.*

Les difficultés et les facilités restent absolument les mêmes pour les pyramides et les stèles. Mêmes ténèbres quand on exclut le merveilleux, mêmes lumières lorsque l'on consent à l'admettre.

L'anathème biblique est le même pour tous ces monuments, leurs crimes et châtiments demeurant parfaitement solidaires dans la pensée des prophètes; seulement la Bible, ayant appliqué plusieurs termes à ces diverses constructions, l'étymologie spéciale de chacun d'eux devient assez difficile.

Écoutons-la.

« Ils ont détruit les autels de Baalim, *aras Baalim*, et les *chamanim* qui s'élevaient en hauteur au-dessus, *quæ in sublime surgebant desuper iis* [1].

« Je détruirai vos choses élevées, *excelsa*, et je raserai vos *hamanim* [2].

« Vous ne mangerez pas de sang sur vos *toits élevés* [3].

« Vous ne monterez pas à mon autel à moi, par des *bamoth...* » comme il y en avait pour « monter à l'autel qui

1. *Chron.*, XXXIV, 4.
2. *Lévit.*, XXXVI, v. 30 et 31.
3. Ézéch., XXXIII, v. 25.

« était sur le toit de la maison d'Achar [1]. Ne vous faites pas de *matzebeth* ni de *cippes* [2]. » Salomon demeura fidèle... *Cependant* il sacrifiait *dans* les bamoth [3]... Et il déplut au Seigneur, lorsqu'il éleva un bamoth à Moloch [4].

Quelles sont les significations exactes de tous ces mots? En quoi se rapportent-ils aux pyramides? Voilà ce qui demeure, nous semble-t-il, assez embarrassant à préciser.

Laissons de côté le mot *matzebeth*, qui paraît bien positivement s'appliquer aux *stèles* chargées de figures et de caractères hiéroglyphiques, comme l'a prouvé Mendelssohn; ce mot est reconnaissable encore aujourd'hui dans le *mâsdkhit* des Arabes, qui, selon le dire de M. de Saulcy, continue à signifier *maudit*.

Quant au mot *chamanim* ou *hamanim*, il paraît se rapporter parfaitement au mot *pyramide*, puisque le radical du premier est *hamm*, qui signifie chaleur et feu, et que le radical du second est πῦρ ou feu. Au premier se rattachent *chouin*, chaleur, *cham*, homme du feu, Hammon, dieu du feu, et même en grec κάμινος, *cheminée;* au second se rattachent tous les πυρεία du monde, le pyrée ou pyraithéion, les Pyrénées, les pyroscaphes, la pyrotechnie, etc...

Maintenant, pour bien analyser la pyramide, et surtout pour en bien comprendre la philosophie, il faut faire comme pour tout le reste, et revenir à la méthode suivie par le président de Brosses pour les obélisques, c'est-à-dire regarder autour de soi...

Or les analogues ne manquent pas, et bien que l'école moderne s'écrie, même par ses organes les moins rationalistes : « Tout le merveilleux des pyramides a disparu, elles n'ont jamais été *que* de simples mausolées, » nous continuons à af-

1. *Rois*, XXIII, v. 12.
2. *Lévit.*, XXVI, v. 1.
3. *Rois*, I, III, v. 31.
4. *Rois*, II, ch. XXIII, v. 25.

firmer que ce merveilleux régnait là comme partout, qu'il dominait tout et qu'il y surabondait.

La conjonction *que* sera tout aussi malheureuse appliquée aux pyramides qu'elle l'était tout à l'heure appliquée aux obélisques.

Il suffit donc d'apporter quelque attention aux *téocallis* américains, aux *nur-hag* de la Sardaigne, aux *alesch-cala* des Perses, aux *talatot* des îles Baléares, aux tours rondes ou *towers* de l'Irlande, aux βωμὸς des Grecs, etc., pour comprendre ce que signifiaient tous ces monuments, dont les ruines rappellent encore si bien la forme pyramidale, c'est-à-dire évidemment celle des temples du feu? *Nurgal* veut dire « monceau de pierres du feu (*nur-hagim*), feux ardents; les *towers* s'appellent *pyrées;* les *bamoth* étaient des *fana* (voir saint Jérôme); les *téocallis* sont des maisons du soleil... Par conséquent, du moment où l'on admet aussi leur identité avec tous les mausolées de la terre, c'étaient des *mausolées mis sous la garde du dieu du soleil;* ce qui détruit cette assertion du *Dictionnaire des gens du monde,* que « tous ces peuples matérialistes ne mesuraient l'immortalité de leurs âmes que sur la durée de leurs monuments : de là leur grande solidité, etc. [1]. »

Par conséquent encore, nous voici revenu, comme pour l'obélisque, à l'association solidaire du défunt et d'un dieu.

Le dieu soleil était là représenté par le feu. Voilà pourquoi Strabon nous dit que « les bamoth s'appelaient en grec πυρεία, à cause du feu *éternel* qu'on y *entretenait* [2], » et pourquoi Vitruve nous dit à son tour que « tous les temples du sabéisme étaient à découvert et très-élevés, *aræ quam excelsissimæ* [3]. »

Voilà le *chamanim.*

1. *Encyclopédie des gens du monde,* art. PYRAMIDE.
2. Au mot BAMOTH.
3. Vitruve, TEMPLES.

Mais, pour arriver à cette plate-forme, il fallait nécessairement un escalier ou des marches; voilà le mot βωμὸς (escalier) appliqué à la pyramide.

Nous voyons d'ailleurs que sur leurs maisons les Hébreux avaient aussi des plates-formes ou terrasses pour adorer les astres [1], et un escalier pour y monter; de là : « Tu ne monteras pas à mon autel par des bamoth. »

Quoi de plus différent, dès lors, du *ghevanoth* ou colline, élévation *naturelle*, avec laquelle beaucoup de savants, et entre autres Cahen, ont affecté de confondre le bamoth [2]?

Mais il est probable qu'il y avait en outre sur cette plate-forme une statue du dieu recevant l'offrande, et le parfum du feu que l'on brûlait à sa base. Le téocalli mexicain, suivant Al. de Humboldt, était dans les mêmes conditions. La grande pyramide de Cholula, dont la base avait le double de celle de Chéops, servait, comme les autres, et à la sépulture des rois et à l'entretien du feu sacré... En général, au sommet de ces édifices se trouvaient une où deux petites chapelles en forme de tour, qui renfermaient les idoles colossales de la divinité à laquelle le téocalli était dédié. Cette partie de l'édifice doit être regardée comme la plus essentielle; c'était le naos, ou plutôt le σεῖος des temples grecs. « Il est impossible, ajoute le grand voyageur, de lire les descriptions que Diodore et Hérodote nous ont laissées du temple de Jupiter-Bélus à Babylone, sans être frappé des traits de ressemblance qu'offrait ce monument babylonien avec les téocallis d'Anahuac [3]. » Celui de Mexico, dédié à *Tezcatlipoca*, prince de l'air et soleil, était exactement orienté d'après les quatre points cardinaux.

Mais, chose bizarre! pendant que Kircher, manquant aux lois de l'analogie, ne voyait dans les pyramides mexicaines *que* des sépultures et non des temples, de Humboldt, man-

1. *Rois*, XXIII, v. 12.

2. Voir les notes 1 et 2, fin de ce § sur une autre étymologie, et sur l'énormité de certaines pierres.

3. *Cordillères*, t. I, p. 122.

quant aux mêmes lois, ne voyait dans celles de l'Europe *que* de simples tombeaux, pendant que les mexicaines étaient, à ses yeux, en même temps et temple et tombeau. Chacun de ces deux savants n'embrassait qu'une partie de la vérité.

Au reste, de Humboldt reconnaissait que là, comme en Égypte, tous les dieux étaient peints en rouge, excepté le dieu des morts, qui l'était en noir.

Ainsi donc, résumons-nous : il y avait tout à la fois, dans l'intérieur, un ou plusieurs *tombeaux*, comme ceux du roi Menkéré et de la belle Nitocris *aux joues roses*, renfermés dans la pyramide de Mycérinus [1]; puis sur la terrasse supérieure une chapelle ou autel élevé, *bamoth*, nom générique applicable à toutes les chapelles du monde [2], un *chamanim* qui était au-dessus du bamoth et qui en faisait un autel du feu (pyrée); puis une statue qui était celle du dieu, et à laquelle on offrait, soit des enfants pour les brûler comme ceux qu'on offrait à Moloch, soit des jeunes filles pour les déshonorer, comme aux Succoth-Benoth de Babylone [3].

Mais que se passait-il dans tous ces monuments, et de quels mystères étaient-ils les témoins? Voilà ce que négligent absolument nos antiquaires modernes. De même qu'aucun d'eux n'avait daigné faire attention à cette attestation de Julien, relative aux obélisques, que « l'on dormait sur la cime de ceux qui étaient renversés pour obtenir des songes, » et à cette constatation par Zoéga, que « l'on n'adorait jamais que leur

1. Mycérinus était le fils de Chéops, dans la pyramide duquel on n'a trouvé que le nom de Choufo. Ces pyramides de Djizeh, moins antiques que celles de Sakharah, que l'on croit remonter à la IVe dynastie, avaient exigé seulement, pour l'établissement préalable de la chaussée inclinée qui y mène, le travail de cent mille ouvriers pendant dix ans. On en connaît peu les auteurs. On nommait à Hérodote plusieurs courtisanes, entre autres une certaine Rhodopis, et une fille de Chéops qui avait fait élever la sienne avec le prix des pierres précieuses qu'elle se faisait donner par ses amants.

2. « Chaque peuple se faisait son dieu, qu'il plaçait dans une maison de bamoth. » (*Rois*, II, XVII, v. 29).

3. *Rois*, II, XVIII, v. 30.

faîte, qui seul passait pour un dieu [1] ; » de même, aucun d'eux ne fait attention à l'intimité des rapports existant entre le défunt et le dieu du monument.

Et cependant, l'Écriture est précise à cet égard. Lorsqu'elle nous montre les Sichimites enfumés et grillés par Abimelech dans leur *fanum* de Baal-Berith, elle ajoute, « *où* ils avaient fait PACTE avec ce dieu [2] : » or c'était ce pacte, ce *fœdus* qui continuait après la mort.

Zoéga se disait très-frappé de ce mot de Philon de Biblos : « Par ces ouvrages, les hommes ont trouvé le moyen de monter jusqu'aux dieux ou de faire descendre les dieux jusqu'à eux [3]. »

Spenser ne l'était pas moins de la défense biblique de « manger le sang dans les monuments ruinés et sur leurs TERRASSES, en levant les yeux vers leurs idoles abominables [4]. » « Tout cela, dit-il, doit se rapporter aux sacrifices faits aux démons et aux héros sur tous les lieux élevés, montagnes, toits, pyramides, etc. » Tout cela se rapportait au rit de l'ÉVOCATION DES AMES, auxquelles on offrait du sang que l'on mangeait avec elles : « Vous ne mangerez pas sur vos toits élevés, δῶμα, AVEC les démons auxquels vous vous êtes liés par la fornication. »

Nous avons vu tout ce qui se passait aux environs de Cholula et des antiquités mexicaines appelées « le Champ des morts ; » nous avons vu tout ce qui s'y trouvait consigné dans leurs annales en fait d'apparitions, de spectres et de ravages mystérieux ; ce qui se passe en Chine et au Japon autour des pagodes n'est pas moins remarquable. En Chine, les idoles appelées *chin* ou esprits des morts ont la forme *pyramidale* et

1. Ne pas oublier que devant la tige du candélabre à sept branches on n'adorait aussi que le *faîte*.

2. *Juges*, IX, v. 46.

3. *De Obelisc.*, p. 423.

4. Dom Calmet dit que l'on peut traduire ce mot *gladiis* par *plateis*. (Ézéch., XXXIII, v. 25.)

sont excessivement redoutées. Lorsque les Chinois veulent s'assurer d'un esclave, ils le conduisent devant une de ces pyramides, à laquelle ils en confient la surveillance en la chargeant DE LE FAIRE DÉVORER s'il osait jamais prendre la fuite. Ainsi recommandé, il est très-rare que l'esclave ait jamais cette audace. Les mêmes choses, à peu près, se passent auprès des temples des Siamois, des Birmans, des Pegouans, comme auprès de tous les temples bouddhiques, qui tous affectent aussi la forme pyramidale. La grande chapelle de Gautama, à Rangour, est surmontée d'une pyramide dorée haute de trois cent quatre-vingt-huit pieds anglais. Autour d'elle se dressent en aiguilles une foule de *phras* ou petites pagodes flanquées de figures monstrueuses, semblables aux sphinx de l'Égypte. Ce qui se passe aujourd'hui autour des unes doit nous garantir ce qui se passait autour des autres.

Après avoir déduit cette croyance à la nécromancie pyramidaire des textes bibliques, des traditions antiques et des autorités archéologiques les plus solides, on nous permettra peut-être de terminer par un *dire* dont le caractère *non officiel* ne laisse cependant pas que d'être assez remarquable. Le voici, on en fera ce qu'on voudra.

Hermès Trismégiste, ou celui qui porte son nom, affirme « avoir *vu bien des fois, non semel*, auprès des pyramides égyptiennes, à une certaine époque, les cadavres sortant de *leurs sépulcres*, petit à petit, et jamais d'une manière complète, mais montrant les uns une main, les autres une jambe, quelques-uns la plusgrande partie du corps, après quoi ils disparaissent et rentrent sous terre avec la plus grande promptitude. »

Des érudits de grand renom ont affirmé de leur côté que le phénomène avait toujours lieu pendant ces derniers siècles, et le célèbre Camerarius, après informations prises auprès de tous les voyageurs dignes de foi, avait acquis la certitude que ces mêmes jours étaient des jours de deuil et de piété pour la ville du Caire, qui, à telle date du mois de mars, fêtait ce

qu'elle appelait la « résurrection de la chair. » Il possédait même un petit livre italien imprimé à Venise, dans lequel Bernard de Breindenbach avait puisé, dit-il, tout le détail de ces singuliers phénomènes.

De nos jours, quelques rares voyageurs ont voulu s'en occuper; mais, prévenus à l'avance, ils se sont *tirés* d'affaire comme le célèbre voyageur Thévenot.

Voici ce qu'on lit dans le *Voyage au Levant* de ce dernier :

« Près du vieux Caire, sur le bord de la rivière, il y a un grand cimetière où sont enterrés quantité de corps morts. Tous les habitants du Caire, tant Cophtes ou Grecs, que Turcs ou Mores, tiennent pour assuré que le mercredi, jeudi et vendredi saint, au compte de ceux qui suivent le vieux calendrier, les morts y ressuscitent, non pas que *les morts se promènent par le cimetière*, mais que leurs os sortent de terre pendant ces trois jours, lesquels étant passés, ils rentrent en terre. J'allai à ce cimetière le jour du vendredi saint des Grecs et autres chrétiens qui suivent le vieux calendrier, pour voir quel fondement ils avaient de leur sotte croyance, et je fus étonné d'y trouver autant de monde qu'à une foire, car il n'y a au Caire ni si grand ni si petit qui n'y aille; les Turcs y vont en procession avec toutes leurs bannières, parce qu'ils y ont un scheik enterré, dont les os, à ce qu'ils disent, sortent tous les ans comme les autres : ils y vont faire des prières avec grande dévotion. Quand je fus arrivé là, je vis quelques têtes et quelques os deçà et delà, et *chacun* me disait que tout cela venait de sortir de terre, et ils sont si fermes dans cette croyance qu'il est impossible de la leur ôter, car j'en parlai à des gens qui semblaient devoir avoir plus d'esprit que les autres, lesquels m'assurèrent que cela était vrai, et que se mettant en un endroit où la terre soit bien unie, durant qu'on regarde d'un côté, il sort des os d'un autre côté, à deux pas de vous. »

Thévenot ne les *voit* donc pas sortir, et persuadé que ce sont quelques santons qui les ont semés en cachette, il veut en plai-

santer avec eux, mais il les trouve encore plus convaincus que les autres, et il se tait par prudence.

Puis les choses en restent là, c'est-à-dire que l'on se contente d'échanger un prestige surhumain assez facile à comprendre (puisque Champollion-Figeac, p. 279, nous affirme que le sol qui entoure les pyramides de Sakharah est rempli d'ossements humains blanchis par le temps) contre une jonglerie absolument incompréhensible, qui consisterait dans une exhumation factice, bien que spontanée, et qui se passerait devant tout un peuple, qui, depuis Hermès Trismégiste jusqu'au voyageur Thévenot, n'aurait jamais pu en saisir les fils, et que l'on ne pourrait attribuer, après tout, qu'à des santons, « beaucoup plus convaincus encore que tout le monde. » Décidément l'explication par le spiritisme est mille fois plus simple que toutes les autres.

I. « ENCORE UNE ÉTYMOLOGIE. » — Le mot de pyramide est un de ceux pour lesquels on a proposé le plus d'étymologies différentes. Wilkinson, entre autres (*Supplément au Prodrome et au Lexique cophte*), a demandé pourquoi ce mot ne viendrait pas de πιρωμις, c'est-à-dire de πουρο, *pouro*, roi, et de *mizi*, génération. Wilkinson ne remarque pas que les deux mots, sans s'être formés l'un l'autre, peuvent et doivent au contraire remonter à la même source; ainsi pyramide signifierait *temple de feu*, comme les rois *piromis* seraient à leur tour les *fils du feu*.

II. « ÉNORMITÉ DES MONOLITHES. » — Rien ne saurait en donner une idée, et M. Letronne, dans son *Essai sur la mécanique des anciens Égyptiens*, s'en est montré vivement préoccupé. A propos, par exemple, des travaux d'Amasis, il dit que ce qui paraissait le plus admirable à Hérodote « dont tous les monuments, ajoute-t-il, viennent confirmer le témoignage, » c'était la chambre monolithe, c'est-à-dire d'une seule pierre, de 344 mètres cubes, qui devait peser près de deux millions et demi de kilogrammes. Volney a mesuré, à Balbek, des pierres de 69 pieds de long et de 15 pieds dans les autres sens, devant peser 900,000 kilogrammes. C'était déjà un poids formidable, mais deux millions et demi de kilogrammes!...

« Mais alors, dit-il, il fallait une mécanique portée à sa plus haute puissance! » Du tout; absence complète de science mécanique, et, « dans le

fait, ajoute-t-il encore, dans aucune peinture égyptienne on n'aperçoit ni cabestans, ni moufles, ni poulies, ni machine quelconque. » Mais enfin, comment s'y prenaient-ils pour hisser les monstrueux chapiteaux de Karnac sur des colonnes de 21 mètres de hauteur et de 10 mètres de tour? « Plans inclinés, dit Letronne, et la traction par 100,000 hommes. » Très-bien,... mais pour atteler 100,000 hommes et faire monter perpendiculairement, grâce à leur traction, de tels poids à de telles hauteurs, il semble, en vérité, qu'il faut plus qu'un simple génie.

M. Barthélemy Saint-Hilaire est de notre avis. « En présence des pylônes de Karnak, dit-il, on est anéanti sous des dimensions qui n'ont plus rien d'humain, et l'on se prend parfois à douter, comme Diodore devant le monument de *Chéops*, que ce soit là l'œuvre des hommes. » (Barthélemy Saint-Hilaire, *Lettre XIII sur l'Égypte. Débats*, 26 août 1856.)

Quant à nous, qui avons la prétention, malgré les apparences du contraire, de ne jamais affirmer le merveilleux où il peut ne pas être, nous voterons, sans la comprendre, pour la toute-puissance des plans *inclinés* ; et nous espérons qu'on nous en saura gré, si l'on se reporte aux auteurs des constructions cyclopéennes dont les résultats étaient à peu près les mêmes, et qui bien positivement, cette fois, travaillaient non-seulement sans cabestans, « mais PRESQUE SEULS, toujours préoccupés de leurs *rites* et inspirant partout une crainte religieuse en raison des procédés *magiques* de leur secte (*a*). » Certes, l'analogie serait bien entraînante ici.

(*a*) Voir ce que nous en avons dit vol. II, p. 192.

---

2. — *Stèles et papyrus.*

Tous nos lecteurs savent probablement qu'on entend par *papyrus* une matière ligneuse venant d'un arbuste dont les pellicules, superposées les unes aux autres, composent une espèce de parchemin propre à recevoir l'écriture. Son usage, qui remonte à la plus haute antiquité, a duré jusqu'au v[e] siècle après J.-C.

Les caractères employés sur ces parchemins sont tantôt hiéroglyphiques mais placés perpendiculairement, sorte de tachygraphie [1] linéaire où l'image est réduite à un simple trait, tantôt tracés en ligne horizontale, et c'est encore

1. Écriture abrégée comme celle de notre sténographie.

l'écriture hiératique ou sacrée, allant de droite à gauche, comme dans toutes les langues sémitiques ; puis enfin viennent les caractères du pays, ἐγχώρια γράμματα, employés sur les contrats, sur les registres de dépenses, etc., et que, depuis les Ptolémées, on commence à trouver sur les monuments.

Le plus complet et le plus curieux de ces registres de dépenses est celui du règne du pharaon Ramsès V, le dernier roi de la XVIII[e] dynastie, vivant au XV[e] siècle avant l'ère chrétienne. Ce registre, appelé le « registre des recettes sacrées, » était tenu par un scribe nommé Thoutmès, aux 12[e] et 13[e] jours du mois de Paophi. Les recettes et les dépenses s'y trouvent additionnées par mois et par année. On y lit tous les noms des contribuables. Tout payait, même les momies, et il est probable qu'il y avait au-dessus de ces receveurs particuliers des morts une sorte de fermier général équivalant à peu près à notre administrateur des pompes funèbres.

On y trouve des légendes et de grandes inscriptions dont on peut aujourd'hui lire les trois quarts, si l'on en croit M. de Rougé.

Une sorte de petite bibliothèque trouvée à Thèbes a donné des fragments de toute espèce écrits vers l'époque de Moïse et dont plusieurs sont datés[1] ; livres de morale et de médecine, textes mythologiques, calendriers, récits, poëmes épiques et historiques, rien n'y manquait. Mais ce qui y abonde, ce sont les rituels funéraires, ces bréviaires ou *veni mecum* de chaque pèlerin voyageant dans l'éternité. Ces textes funéraires sont écrits ordinairement en caractères hiératiques. Au haut de chaque colonne, une suite de scènes nous montre un personnage comparaissant successivement devant une foule de divinités qu'il implore ; c'est la présentation. Vient ensuite le *jugement de son âme;* le troisième acte est la manifestation de cette âme à la lumière. Quand le papyrus est complet, il peut

1. Voir au chapitre v, § IV, à propos du mysticisme de Moïse, la désignation de l'*incomparable Mosou.*

avoir jusqu'à quarante pieds de longueur. Mais auprès de chaque momie se trouve un exemplaire plus ou moins abrégé contenant en outre toutes les formules relatives à l'embaumement, au transport des morts dans les hypogées, et les prières chantées pendant cette cérémonie.

On peut voir au Louvre celui du prêtre Névolen. D'abord c'est un radeau portant le coffre noir, qui contient son corps. Sa mère Amenbem-Heb et sa sœur Huissannoub sont auprès; puis, à la tête et aux pieds du mort, sont les deux déesses Nephthys et Isis vêtues de rouge ; enfin, à côté de la barque, un prêtre d'Osiris, vêtu de sa peau de panthère, avec son encensoir et quatre hommes portant les viscères du défunt.

Le coffre est reçu par le dieu Anubis, à tête de chacal ; des femmes éplorées et couvertes de cendre le lui livrent. A partir de ce moment, on voit dans les vignettes le défunt adorer successivement les génies de l'Orient, les oiseaux sacrés et l'esprit d'Atmon sous la forme d'un bélier. Introduit comme suppléant dans le palais de la Vérité, le voici ayant affaire à ses quarante-deux juges, qui tiennent leurs assises en présence de la balance et du chien Cerbère. Mais, presque au même moment, on le voit admis dans l'arche symbolique du soleil et dans le vaisseau à voiles qui va le transporter dans l'espace. C'est alors que commencent les invocations à toutes les divinités qui président à chacun des membres du corps humain, à la constellation d'Orion qui domine sur l'épaule droite, aux genoux qui dominent sur le cœur, aux pieds de la truie qui influent sur le bras gauche, etc.

Ainsi voilà bien l'astrologie appliquée à la physiologie, ou plutôt à l'anatomie du corps et du cœur humains tout ensemble.

On les retrouve sur les parois et plafonds du tombeau de Ramsès V à Thèbes.

Dans le papyrus de la momie de Pétaménop, l'anatomie devient théogéographique. On y lit que sa coiffure appartient au Nil, pendant que ses yeux appartiennent à Vénus, ses oreilles à Macédo, le gardien des tropiques, sa tempe gauche

à l'esprit vivant dans le soleil, son nez à Anubis. Osiris et la déesse Kohl étaient les plus mal partagés.

Dans la *psychostasie* ou jugement de l'âme, le dieu, coiffé des cornes de bouc, tenant en main le fouet et un sceptre recourbé en crochet, est Osiris lui-même, dont le thyrse et la peau de panthère ne laissent aucun doute sur sa transformation prochaine en Bacchus-Dyonisius, comme Phtha se transformera à son tour en Héphaistos-Vulcain. Auprès de lui (auprès de ce dieu bienfaisant du soleil!...) se tient Cerbère; c'est un mélange d'hippopotame et de crocodile, dont la place au ciel est la grande ourse, appelée en Égypte le chien de Typhon. En enfer il se nomme Oms, et se qualifie de recteur de la région infernale.

Quant à l'âme, elle plane au-dessus de toutes ces scènes et semble rassurée par les encouragements de Tméi, fille du soleil et véritable Proserpine des Latins. Cet *excellent* entourage ne l'empêche pas cependant de tendre encore ses bras vers ses quarante-deux juges, à tête de chacal et d'hippopotame, etc. Quels jurés! Ils figuraient déjà dans les bas-reliefs du tombeau d'Osymandias, et, comme sur les obélisques, le roi s'y disait « ami de Tméi. » On voit que papyrus et monuments étaient parfaitement d'accord.

Un cynocéphale, représentant du dieu Thoth, surveille les formes du jugement. Horus et Anubis pèsent.

Vient le jugement, et l'un de ces papyrus nous montre l'âme jugée coupable de gloutonnerie renvoyée sur la terre sous forme de truie.

L'Amenthi, on l'a déjà remarqué, est le synonyme de l'Hadès, et si Osiris est Bacchus, Anubis est Mercure.

Quant aux Champs-Élysées qui faisaient partie de l'Hadès, il faut convenir qu'ils étaient terriblement près de la géhenne. Des peines d'abord, puis la métempsycose pendant trois mille ans en épervier, en ange, en lotus, en héron, en grue, en hirondelle, en serpent et en crocodile; on voit que la consolation d'un tel progrès laissait beaucoup à désirer. Après cette

épreuve, l'âme fidèle était admise dans ces limbes embaumés et rafraîchis qui, malgré tout leur charme, faisaient dire à Achille « qu'il préférerait le sort du plus misérable villageois sur terre au titre de roi de toutes ces âmes. »

On ne saurait disconvenir qu'il n'y ait dans l'ensemble et dans les détails de ces grandes conceptions des parties magnifiques. Rien n'est plus beau, par exemple, que certaines prières, et le dialogue (l'hymne au soleil) entre l'âme qui renaît à la lumière et cette même lumière.

... Mais, à côté de cela, quelle suite d'intolérables absurdités et d'ignobles prières! Que dit-on, par exemple, de toutes celles adressées à Osiris, pour obtenir de lui, dans l'autre monde, des oies, des œufs, des porcs, etc. [1]?

Rien n'est donc plus juste et plus vrai, tout à la fois, que d'admirer avec M. de Rougé et M. l'abbé Van Drival « ce grand et digne langage, ces tableaux pleins de majesté, cette orthodoxie de tout l'ensemble qui prouve évidemment une doctrine bien précise de l'immortalité de l'âme, de sa survivance personnelle, » etc. Mais il ne faudrait pas en conclure « qu'un *nouveau jour* se lève sur les religions antiques, qu'un voile se déchire et qu'elles nous apparaissent de plus en plus différentes de ce qu'on les croyait avoir été; » autrement, on pourrait croire qu'en les couvrant d'anathèmes et d'*ignominie*, la Bible et les Pères ont fait acte d'ignorance et de passion. Mais ce qu'on n'ose pas dire de la première, on ne se lasse pas de l'attribuer aux seconds. Quant à nous, si nous sommes heureux et très-reconnaissant des lumières nouvelles communiquées par la science, c'est uniquement parce qu'elles nous paraissent la justification minutieuse des antiques appréciations, et de ce beau mot de Bossuet, « ils adoraient tout et le vrai Dieu comme les autres. » D'où résulte, pour nous, la justification de la *théologie* des païens, mais non celle de leur *religion*,

1. Voir, sur cet article comme sur tout ce qui précède, l'intéressant ouvrage de Champollion-Figeac sur l'*Égypte ancienne*, et M. Lenormant (*Correspondant* du 25 février 1857), auxquels nous avons emprunté ces détails.

deux choses très-différentes en ce que l'on pourrait être d'accord sur la première, sans l'être aucunement sur la seconde.

Remercions donc encore une fois M. de Rougé de sa dernière traduction du texte collationné du *Rituel funéraire;* mais disons toujours avec M. Lenormant (*Corresp.*, 25 fév. 1857), à propos de ce même *Rituel funéraire :* « Il est bon de remarquer le grossier panthéisme qui reste, en définitive, comme fondement et comme expression suprême de ces belles idées sur le sort futur de l'âme humaine [1]. »

3. — *Papyrus magique Harris* [2].

Nous avons parlé, dans un de nos premiers chapitres [3], de ce morceau de la plus haute valeur, très-peu répandu jus-

1. Il ressort surtout du beau travail de M. de Rougé la justification de plus en plus complète du *démonisme* tant reproché à Kircher. Qu'est-ce, en effet, que ce rituel funéraire, sinon une lutte et une supplication continues contre les puissances infernales, contre les grands dieux qui siégent dans l'*Amenthi?*

« Sauve l'Osiris de ces gardiens qui amènent les bourreaux... que je ne tombe pas dans leurs creusets... car je sais le nom du *Matat* qui est parmi eux dans la *demeure d'Osiris*, et je connais le trait invisible qui part de son œil et circule dans le monde... Que je ne tombe pas dans sa boucherie, sur ses billots et dans ses filets!... »

Ne croit-on pas entendre les cris du *Libera :* « Délivrez-moi, Seigneur, de ceux qui me haïssent... que leur puits ne referme pas sa bouche par-dessus moi!... » Dans cette peur des *gardiens* ne trouve-t-on pas encore la terreur du prophète pour les *chiens dévorants* et sa prière de ne pas livrer *aux bêtes* les âmes des serviteurs?

Il n'est pas jusqu'au trait *invisible* qui part de l'œil et circule dans le monde, dans lequel on ne retrouve littéralement toute la théorie du *mauvais œil* et de « l'*affaire* ou de la *flèche* circulant dans les ténèbres, *a sagitta volante, a negotio perambulante in tenebris.* »

Décidément, Kircher n'a rien exagéré, et l'on pourrait prendre Osiris pour le vainqueur des démons, s'il n'était pas lui-même le *dieu noir siégeant dans l'Amenthi.*

2. Manuscrit égyptien écrit en caractères hiératiques, traduit, commenté et publié, en 1860, par M. Chabas. Ce manuscrit, acheté à Thèbes, en 1855, par M. Harris, est dans un état parfait de conservation, et passe pour un monument curieux remontant à vingt-huit ou trente siècles.

3. Voir le chapitre VII de ce Mémoire, dernières pages.

qu'à ce jour, et dont, sur l'invitation de M. de Saulcy, nous nous sommes hâté, dès le principe, de nous procurer un des rares exemplaires.

Nous en avons extrait déjà les plus curieux renseignements sur les *kouey* ou mânes des Égyptiens, dont l'intervention constante dans les affaires de ce bas monde nous a paru constituer une théologie complète des *revenants*[1].

Ce papyrus justifiera bien plus encore que tous les autres le démonisme des Pères et de Kircher. D'un bout à l'autre, c'est la confirmation de leur système, et M. Chabas, qui l'a si habilement traduit, ne se fait aucune illusion à ce sujet. Sans *croire* peut-être à la réalité de *causes* qu'il rencontre à chaque pas, et sans être beaucoup plus indulgent pour leurs affirmateurs, il reconnaît leur *mise en jeu* continuelle, et ne craint pas d'y retrouver le type ou, pour le moins, l'analogue constant de nos manifestations spirites modernes.

C'est la première fois, il nous semble, que la science entre dans cette heureuse voie de rapprochements. C'est un jalon pour l'avenir.

Nos lecteurs liront sans doute avec intérêt des documents qui ne tomberont pas de sitôt dans le domaine public.

Nous sommes heureux tout d'abord, en présence des objections chronologiques adressées sans cesse à la Bible par des hommes qui semblaient faire autorité[1], nous sommes heureux, disons-nous, d'entendre M. Chabas déclarer que « nous ne possédons *aucun* moyen de préciser avec quelque certitude l'antiquité de la civilisation égyptienne. » Nous sommes plus heureux encore lorsque, s'appuyant sur l'Exode et sur les travaux modernes, il trouve quatre siècles entre la sortie des Hébreux et l'époque antérieure de Taaken et d'Abraham, et quatre autres siècles environ de celle-ci au déluge (p. 152 et 153).

Cette opinion une fois consignée, conservons l'ordre des

1. Le chevalier de Bunsen, par exemple, dont les auteurs rationalistes d'*Essays and Rewiews* ont tiré un si grand parti. (Voir vol. I, p. 74.)

constatations de M. Chabas dans leur forme la plus abrégée.

« *Calendrier des jours fastes et néfastes.* » Si l'on n'en avait la liste sous les yeux, on ne pourrait jamais croire à une telle servitude, ayant déjà force de loi à l'époque des Ramessides ou de Ramsès ; chaque jour du mois a sa défense ou sa prescription, et de l'obéissance servile de certaines interdictions très-dures nous concluons, comme de coutume, à la nécessité de grands effets observés. Par exemple, « celui qui faisait travailler un taureau le 20 de Pharmuthi *mourait,* » ou bien « celui qui, le 24 du même mois, se permettait de prononcer à haute voix le nom de Seth, *voyait* le trouble s'établir dans sa maison à tout jamais ; » « celui qui, le 5 de Pachous, avait le malheur de sortir de sa maison, tombait malade et mourait ; » le 24 de Paophi, « celui qui s'approchait du fleuve perdait la vie, » etc.

Nous parlons d'observation et d'expérience. Si elles n'eussent jamais été là, l'autorité du calendrier n'aurait pas duré huit jours.

« Influences généthliaques. » L'enfant venu au monde le 5 de Paophi sera tué par un taureau ; si c'est le 27, par un serpent ; si c'est le 4 d'Athyr, il périra sous les coups ; le 20, il ne vivra qu'un an ; le 23, il se noiera, et l'enfant qui naissait le 22 de Pharmuthi vivait et mourait le même jour. Né le 22 de Paophi, l'enfant était dévoré par un crocodile de l'espèce *msoh*[1] (p. 158).

« Amulettes et formules mystiques. » (Nous les retrouverons au chapitre suivant, « Médecine des temples. »)

« Doctrine des mânes. » (Nous l'avons vue au ch. VII.)

« Amulettes et noms mystiques. » Ce chapitre est recom-

1. Nous voulons espérer qu'ici l'expérience était le plus souvent en défaut ; cependant il ne faut pas oublier que la foi à ces influences astrologiques, si vigoureusement condamnées par l'Église et défendues à ses enfants, ne devait pas rester sans punition, et rien ne nous précise la mesure du droit de vie et de mort abandonné aux anciens princes du monde sur leurs sujets et sur leurs affidés.

mandé comme « très-mystérieux ; » ce sont des invocations à Penhakahakaherher, Uranaokarsankrobite, etc.

« Nous avons la preuve, dit M. de Chabas, que des noms mystiques assimilables à ceux-ci étaient déjà d'un usage vulgaire pendant le séjour des Hébreux en Égypte [1] (p. 162). »

Il ne faut pas oublier que ces noms barbares étaient donnés à Osiris lui-même. Il est indiqué dans ce chapitre sous le nom de Mamuram-Kahabu, à l'effet d'obtenir que le bon khou (défunt), défendu contre les khous deux fois morts ou damnés, puisse prendre toutes les formes qui lui plaisent, et pénétrer à son gré en tous lieux [2] (p. 163). »

« Condamnation d'un Égyptien de l'époque de Ramsès III, pour crime de magie. » Quoique ceci appartienne à un reste de manuscrit inédit comme l'autre, M. Chabas en détache quelques fragments. « La première page, dit-il, débute par ces mots : « Du lieu où je suis, aux hommes de mon pays. » Il y a lieu supposer, comme on va le voir, que le personnage qui parle ici à la première personne est un magistrat faisant un rapport et l'attestant devant les hommes, d'après une formule en usage, car voici le chef de cette accusation : « Ce *hai*, homme mauvais, était un *intendant* (ou peut-être un gardien) de troupeaux ; il avait dit : Puis-je avoir un livre qui me donne une puissance redoutable [3] ?... Et il lui fut donné un des livres de formules de Ramsès Meri-Amen, le dieu grand, son royal maître, et il lui arriva de procurer par *pouvoir divin* des fascinations aux hommes [4]. Il réussit à se procurer

1. Quoique M. Chabas ne veuille pas retrouver ces noms dans les nomenclatures gnostiques, nous prenons l'engagement de lui en montrer au moins les analogues parfaits dans nos grimoires du moyen âge.

2. Ainsi les apparitions des morts n'étaient jamais que l'effet d'une permission toute spéciale et d'une intervention miraculeuse. C'est ce que nous avons constaté dans la théodicée catholique. (Voir vol. III, p. 425 et suiv.)

3. Tous nos *intendants de troupeaux* (ou bergers) commencent par dire *de même* avant de faire exactement *de même*.

4. La fascination est ici rendue par l'hiéroglyphe du *mal*, surmonté par le *globe de l'œil*. C'est une théorie parfaite de nos hallucinations mystérieuses.

une officine et un endroit très-profond, et il lui arriva de faire des hommes de Menh[1] et... des écrits d'amour... Les ayant fait dérober dans le *khen* par la main du tailleur de pierres Atirma... en forçant à s'éloigner l'un des agents et en agissant magiquement sur les autres [2]...

« Puis il chercha à *deviner* sur elles (ou par elles), et il trouva le véritable moyen, pour toutes les horreurs et toutes les méchancetés dont son cœur avait conçu la pensée, et il les pratiqua réellement, et il les fit toutes, ainsi que d'autres grands crimes, tels que l'horreur de tout dieu et de toute déesse. De même qu'il lui soit fait les prescriptions *grandes jusqu'à la mort*, que les paroles divines disent devoir lui être faites [3]. »

Mais l'accusation ne s'en tient pas là, elle spécifie les crimes. La première ligne parle d'une main paralysée au moyen *des hommes de Menh*, auxquels on fait dire simplement « que ces effets se produisent, » et ils se produisent [4]. Viennent ensuite les *abominations grandes*, jusqu'à mériter la mort.

Aussi le verdict ne se fait-il pas longtemps attendre. « Les magistrats qui l'ont examiné ont fait leur rapport en disant : Qu'il meure lui-même selon l'ordre de Pharaon, selon ce qui est écrit dans les lignes de la langue divine. »

1. Plus loin, il est question des *dieux de Menh*. C'est là, très-probablement, le *scopélisme* et la pratique nègre qui consiste à fabriquer en cire l'image de celui auquel on veut nuire, et à la traverser d'un stylet, dans l'espoir (et les adeptes disent dans la certitude) que la blessure se répercutera sur la victime.

2. On voit, dans une autre histoire, que le khen était la partie du palais réservée aux livres mystérieux.

3. Ainsi les dieux menteurs qui, sous le masque d'Anubis et sous la peau de panthère d'Osiris, se disaient les créateurs du monde, décrétaient la peine *capitale* contre le crime de magie qu'ils enseignaient! Nous examinerons cette distinction entre la théurgie et la goétie du paganisme.

4. Il n'y a pas un magnétiseur qui ne se vante de paralyser et de déparalyser les membres à volonté. Quant à l'hiéroglyphe *abominations*, c'est l'équivalent, dit M. Chabas, de celui que la Bible met en tête de tous les actes magiques.

Voilà, certes, un dossier très-complet et un procès digne de figurer parmi les causes célèbres de l'Egypte.

« Les écrits de ce genre abondent, dit M. Chabas, mais la tâche de les analyser tous ne saurait être tentée avec les moyens limités dont nous disposons en ce moment (p. 177). »

Viennent ensuite les rouleaux magiques avec toutes leurs formules, puis les papyrus démotiques avec leurs titres : — Recettes médicales ; — *id.*, pour procurer un songe ; — pour consulter un dieu ; — pour connaître l'issue d'une maladie ; — pour frapper un individu d'insomnie jusqu'à ce qu'il en meure[1] (p. 180) ; — pour détacher les charmes, frapper de cécité, procurer des songes ; on peut généralement s'en servir pour toute espèce d'intention (p. 182).

Tout cela a servi de base au gnosticisme alexandrin, qui s'est contenté d'amalgamer avec ces ingrédiens des signes et des idées de provenance juive et chrétienne, que plus tard encore nous retrouvons dans tous nos grimoires et jusque dans nos élucubrations spiritiques d'aujourd'hui.

Car il faut rendre cette justice à M. Chabas ; il a parfaitement compris l'analogie flagrante qui lie entre eux tous ces phénomènes : « Sans recourir, dit-il, aux cérémonies imposantes de la baguette d'Hermès, ni aux obscures formules d'un mysticisme insondable, un magnétiseur de nos jours, au moyen de quelques gestes, bouleverse les facultés

1. On attribuait au docteur Récamier la guérison d'un état semblable, infligé par un forgeron à l'un de ses ennemis. A deux lieues de distance, la victime entendait son bourreau forger toute la nuit et dépérissait à vue d'œil, lorsque le docteur, qui, par exception, croyait très-fort à la magie, se rendit chez le maréchal et le menaça de la justice s'il persévérait. Effrayé, à son tour, et ployant sous l'autorité du grand médecin, le coupable avoua tout et promit de s'abstenir. « A partir de ce moment, continuait Récamier, l'autre, que je n'avais nullement prévenu, n'entendit plus rien et recouvra la santé au bout de quelques jours. »

Entre les mains d'un homme à préjugés le malheureux serait mort très-certainement ; pour toute consolation, il aurait su que sa maladie était « un ramollissement du cerveau à la suite d'une hallucination du sens de l'ouïe. » Récamier y vit plus clair, et le sauva.

organiques, inculque la connaissance des langues étrangères, transporte dans les pays éloignés, fait deviner les pensées des absents, lire les lettres fermées, etc. L'antre des sibylles modernes est une simple chambre; le trépied a fait place à un guéridon, à un chapeau, à une assiette, au meuble le plus vulgaire; mais bien supérieur à l'oracle de l'antiquité, qui se contentait de parler, l'oracle d'aujourd'hui va jusqu'à écrire ses réponses; à l'ordre d'un médium, les esprits des morts viennent faire craquer les meubles, et les auteurs des siècles passés livrent leurs œuvres d'outre-tombe. La *crédulité* humaine n'a pas aujourd'hui des bornes plus étroites qu'à l'aube des temps historiques... De même que la tératologie est une partie de la physiologie générale, de même aussi les *prétendues* sciences occultes occupent dans les annales de l'humanité une place qui n'est pas sans importance, et méritent à plus d'un titre l'attention du philosophe et de l'historien (p. 187). »

A merveille! ici nous souscrivons à la sagacité de l'archéologue comme à la sagesse du philosophe, mais à une condition : c'est que l'on reconnaîtra que la *crédulité* s'appuyait sur des faits trop réels, et que les *prétendues* sciences occultes constituaient un enseignement trop bien fondé malgré ses mensonges. Autrement, nous ne sortirions pas de cet état de négation inintelligente qui, au lieu d'un problème, nous en créant mille, nous empêche de comprendre le premier mot des religions antiques et même de la théologie chrétienne, qui, de même que les autres, appuie toutes ses menaces et toutes ses espérances sur la *très-positive réalité* des manifestations spirituelles, bonnes et mauvaises.

---

§ IV.

SPIRITISME DES STATUES.

Celui qui s'imagine que l'idolâtrie consistait dans le culte des *images*, εἴδωλα, doit voir dans la statue, qu'elle soit de Phidias ou d'un maçon de Pontoise, l'objet, l'origine et l'organe de tout le paganisme ancien et moderne. Cette étymologie de l'idolâtrie justifierait à l'instant même tous les iconoclastes, depuis Cambyse brisant les canopes égyptiens, jusqu'à Léon l'Isaurien faisant voler en éclats les statues de Constantinople ; mais nous croyons avoir suffisamment établi qu'il fallait chercher cette étymologie soit dans l'*ombre* des morts, soit dans la simple prostitution du culte aux *images* des dieux étrangers [1].

Il suffit de relire attentivement le chapitre de la *Sagesse*, pour comprendre la Bible, et pour voir qu'il n'y avait rien de coupable dans les représentations en elles-mêmes, puisqu'elles n'étaient dans le principe que l'expression d'un sentiment naturel et touchant.

Et, cependant, il paraît que rien n'est plus difficile que cette compréhension si simple. On prend à la lettre toutes les railleries des prophètes sur le *bois*, la *pierre* et les idoles *muettes* des dieux païens, de ces dieux « qu'il faut bien prendre garde de réveiller, qui ont des yeux et ne voient pas, des oreilles et n'entendent pas, » etc. On ne veut pas voir que dans tous ces passages il ne s'agit que de l'idole paralysée par Jéhovah, de l'idole rendue à elle-même, et la preuve en est dans cette phrase : « Mon peuple a interrogé le bois, et le bois lui a répondu [2] ; » et les Israélites l'enten-

1. Voir chapitre IX, § 1.
2. Osée, IV, v. 12.

daient bien ainsi lorsqu'ils disaient : « Faites-nous des dieux qui marchent devant nous[1]. »

Il est une autre expression qui ne peut laisser aucun doute sur ce que nous appellerons le spiritisme des idoles, c'est celle d'*âme, anima,* qui leur est appliquée : « Et leur *âme* les accompagnera dans leur captivité, *et anima eorum in captivitatem ibit*[2]. »

Aucun commentateur ne s'y est mépris, et Cornelius à Lapide a dit avec raison : « L'âme de l'idole, c'est-à-dire le *démon* qui lui est comme attaché, *quasi alligatus,* et qui rend ses oracles par elle. *Anima statuæ,* c'est comme si l'on disait: l'idole tout entière avec son démon familier[3]. »

Plus loin, le même commentateur ajoute : « Car ces oracles étaient rendus *comme par* la bouche de l'idole, le démon se composant alors, *efformando,* une voix claire, comme s'il était l'âme, c'est-à-dire le *guetteur* (*insessor*[4]), ou l'habitant (*habitator*) de l'oracle. C'est pour cela que les statuaires donnaient toujours à l'idole une grande bouche, comme on peut le remarquer dans plusieurs de celles qui sont au Vatican[5]. »

Voilà pourquoi l'apôtre saint Paul a pu dire à la fois ces deux choses : « 1° Est-ce à dire que l'idole sait quelque chose par elle-même? Non, l'idole n'est rien ; 2° mais en vous agenouillant devant elle, vous vous agenouillez devant les démons et vous vous asseyez à leur table[6]. »

Voilà encore pourquoi saint Augustin, analysant le passage d'Asclépius (dans Hermès) sur les statues « animées par un esprit, qui font de grandes choses, prédisent l'avenir et guérissent les maladies[7] », se garde bien de le contredire, et dit

1. *Exode,* XXXII, v. 1.
2. Jérémie, XLVI.
3. Tome VI, p. 437.
4. *Insessor,* qui se cache dans un endroit.
5. T. VI, p. 177.
6. Loc. cit.
7. Ἀγάλματα θείας μετουσίας ἀνάπλεα, c'est-à-dire simulacres animés par une association divine.

seulement que « cet art de lier les démons à des statues est un art impie et que, bien loin de servir les hommes, ces prétendus dieux ne peuvent rien que comme démons[1] ».

Voilà pourquoi encore le synode de Laodicée définit l'idolâtrie « l'art d'appeler les anges et de les incorporer dans les statues[2]. »

Mais jusqu'à ces derniers temps tout cela était lettre close pour la science, qui ne croyait pas plus à cet égard à saint Augustin qu'à Mercure Trismégiste, et qui ne prenait de la Bible que l'idole *muette*, sans tenir aucun compte de son *anima*. M. Guigniaut ne profitait en rien de tout ce que son maître Creuzer avait pu lui dire sur « ces idoles de bois ou de pierre, dont le travail grossier attestait la haute antiquité, et que l'on croyait envoyées du haut des cieux par Jupiter Θειότετής[3]. M. Maury nous signale à son tour comme l'excès de la superstition « que l'on *s'imaginât* que le dieu y venait quelquefois habiter[4]. » Il est vrai que, tout de suite, il nous donne le fond de sa pensée, en ajoutant que « le culte que l'on rendait à ces figures était fondé *précisément* sur la même idée qui fait rendre par les catholiques un culte aux images de Dieu et des saints. » Cette fois nous mentirions à notre conscience si nous démentions la *lettre* de ses paroles, comme nous en démentons l'*esprit;* nous ferons seulement cette réserve, que notre *crédulité* à cet égard se restreint aux images dites *miraculeuses*. Du reste, M. Maury ne dit rien de trop sur les prodiges opérés par ces statues. « La statue d'Hercule Erythréen avait rendu la vue à un marin; une statue d'Artémis guérissait de la podagre, une autre de la toux. A Pellène, personne n'osait regarder en face la statue de la déesse, et lorsqu'on la portait en procession, chacun en détournait les yeux. Sa vue seule mettait les ennemis hors

1. Saint Augustin, *Cité*, l. VIII, ch. XXIII et XXIV.
2. Εἰδωλολατρίαν ἀγγελοῦς ὀνομάζειν καὶ ποίειν.
3. *Religions*. (Introd.)
4. *Religion de la Grèce*, t. II, p. 48.

d'eux-mêmes... D'autres les voyaient agiter leur lance, la sueur inondait leur corps, ou bien leurs yeux avaient pleuré, elles avaient pris tantôt un air de courroux, et tantôt un air de satisfaction, » etc.

Mais rapporter toutes ces choses sans y ajouter la moindre foi, c'est entrer dans la voie des embarras et des ténèbres, et l'on ne saurait se faire une idée du courage avec lequel on s'y enfonce tous les jours. Creuzer ayant fait remarquer que « de ces croyances et de la possession de ces statues dépendait la fortune des États, » on en conclut à l'instant que la confiance en leurs *propres* forces était le seul *palladium* des nations. Mais comme on nous accorde que cette confiance naissait à son tour de ces superstitions, on se trouvera bien forcé de confesser que grâce à ce faux système l'hallucination devait décider de la grandeur des nations, comme le scepticisme devait également décider de leur décadence.

Cela devrait suffire, il nous semble, pour nous faire demander comment l'antiquité tout entière aurait pu nommer *spirantia simulacra*, simulacres *respirants*, des blocs de chêne ou de marbre à l'état de parfaite inertie.

« Ceux qui ne voient que du bois et de la pierre dans ces statues, disait Eusèbe, sont aussi ignorants que ceux qui, ne sachant pas lire, ne verraient dans un livre que de l'encre et du papier [1]. »

Nous avons déjà vu que le savant Maimonide, dans son *Traité de l'Idolâtrie*, disait, en parlant des *téraphims* ou statuettes primitives : « Elles parlaient avec les hommes, *et loquebantur cum hominibus* [2]. »

Mais voilà précisément le grand scandale, et nous voyons les traducteurs en perdre la tête, tout aussi bien que les philosophes.

Voici, par exemple, une magnifique édition de Lucien, et

1. *Préparation évangélique*, t. III, 7.
2. Voir ch. FÉTICHISME.

une traduction faite, nous dit-on, sur six manuscrits de la Bibliothèque impériale; eh bien, voyez quel embarras! Une fois arrivé à ce passage sur le temple de la déesse de Syrie : «On y voit une foule de merveilles, des statues dignes des dieux et des divinités qui manifestent leur présence par *elles-mêmes*, αὐτοῖσι, » que fait le traducteur? Il fait comme les autres, il supprime ce dernier mot qui dit tout; mais dans une note il avoue la suppression et la justifie sur ce que ce mot, signifiant sans doute « aux habitants *eux-mêmes*, » était une parole inutile. La phrase suivante était cependant assez explicite : « *En effet*, les statues y suent, se meuvent *d'elles-mêmes* et rendent des oracles[1]. » Un peu plus loin, Lucien fait dire à Eucrate « que la statue d'Apollon lui a parlé et qu'une voix s'y fait souvent entendre[2]. » Plus loin encore, il ajoute : « *En général*, les divinités ne parlent *que* par la bouche de leurs prêtres ou de leurs prophètes, au lieu que l'Apollon d'Hiéropolis se meut *tout seul* et publie lui-même, αὐτός, ses prédictions. »

Et comment ce dieu s'y prend-il? « D'abord par des *sons*, et même par des *mots* mystérieux; c'est ce qu'on appelait des oracles *autophones*. Mais, pour arriver à rendre ces oracles, il commence par s'agiter sur son trône, ses prêtres le prennent et se hâtent de l'enlever. S'ils ne le font pas, il sue et s'agite de nouveau. Alors ils se baissent et le chargent sur leurs épaules, puis *il les conduit* en leur faisant faire plusieurs circuits, et passe continuellement d'une place à l'autre, car *c'est en avançant et en reculant tour à tour* que le dieu manifeste ses oracles[3]. Mais il fit un autre prodige *en ma présence*. Les prêtres l'ayant pris sur leurs épaules, et le portant comme à l'ordinaire il les laissa à terre et s'éleva tout seul vers la voûte. »

1. Lucien, vol. V, p. 9 et 144.
2. Vol. IV, p. 207, *Dial.*
3. Diodore, l. XVII, nous dit qu'il en était de même de la statue de Jupiter Ammon.

Cette fois-ci le bon traducteur ne mutile plus, parce qu'il a une explication toute prête, et cette explication, la voici : « C'est que les anciens connaissaient l'aimant et ses propriétés. »

Nous allons voir maintenant si, devant les détails suivants, la mutilation du texte n'était pas encore préférable à son explication.

Cette animation des statues a fortement préoccupé l'incroyant Boulanger. Il s'appesantit beaucoup, entre autres, sur la fameuse descente au lac d'Hiérapolis, où la déesse allait prendre tous les ans son bain mystérieux, *marchant à la tête de toutes ses statues*. Le sérieux et l'unanimité des historiens confondent à tel point notre libre penseur, que malgré son incroyance il s'écrie : « Il y a tout lieu de croire qu'il y avait là quelque théophanie, c'est-à-dire quelque manifestation sensible de la divinité, comme il y en avait une *ce même jour* dans le Saint des saints à Jérusalem[1]. » Éclaircissons, s'il se peut, ce nouveau problème.

On sait que le culte de Cybèle à Pessinunte était le plus ancien de toute l'Asie occidentale. On ne l'appelait pas en vain *la mère des dieux*, et nous avons vu à l'article *Bétyles* que ce fétiche primitif n'était qu'un aérolithe tombé sur les montagnes de la Phrygie. Comme tous les aérolithes du monde païen, et plus qu'eux tous, la pierre noire de Pessinunte avait, par ses prodiges, surexcité au plus haut point le respect et l'admiration unanimes. On sait encore que, lors de l'invasion d'Annibal, le sénat se fit apporter les livres sibyllins, et y lut que « l'ennemi ne pourrait être chassé de l'Italie, jusqu'à ce qu'on eût fait venir à Rome la *mère des dieux*. » Alors le sénat n'hésite plus, nomme une commission diplomatique présidée par Scipion Nasica, et l'envoie demander la statue à Attale, roi de Pergame. Le roi l'accorde, à condition qu'on la remettra à son arrivée entre les mains du plus grand homme de bien de la République. D'un commun accord, le choix tombe sur

1. Boulanger, ouvrage cité, p. 51.

ce même Scipion Nasica, et le simulacre devient un des palladiums de Rome, palladium gardé secrètement dans le sanctuaire du temple confié à des vierges, et invisible à tout autre qu'au sacré pontife.

Cependant, disons-nous, une fois l'an, soit par simple piété, soit par ordre supérieur, on le menait en grande pompe à la mer, et cela s'appelait « le bain mystérieux de la *mère des dieux.* » Là-dessus nos mythologues, et Creuzer et Guigniaut, d'enfanter des volumes de spéculations symboliques sur « la haute signification du mariage du ciel et de la terre, représenté par l'origine atmosphérique et la chaleur primitive de la sidérite. » Il y a là-dessus des explications allégoriques à en perdre la tête, et notamment sur la *résistance* de la déesse et même sur sa fureur violente au moment de l'immersion...

Tout cela pourtant n'avait rien de nouveau, et le bain mystique n'était pas particulier à la déesse de Pessinunte. Partout même cérémonie : à Argos on baignait solennellement le Xoanum de Pallas, « exemple frappant du même symbolisme, » dit à son tour M. Ch. Lenormant.

Mais en quoi consistait cette fureur? Le voici, selon ce dernier : « C'était l'union symbolisée du feu et de l'eau. Comme c'était un aérolithe ou pierre divine, elle était brûlante; et comme on la jetait dans le fleuve avant l'extinction de la chaleur, il en résultait une sorte de résistance et de fureur. » Mais l'histoire ajoutait : « Malheur au téméraire qui apercevait alors la déesse dans sa nudité ! Il était frappé de mort, ou tout au moins perdait la vue, comme Tirésias. » « C'est tout simple, reprend M. Lenormant, car c'était encore le symbole de l'amour et de la colère : amour, quand elle s'unit à son époux; colère, quand elle accable l'audacieux qui l'outrage. » (*Études. Cybèle*, p. 262.)

Bien; mais la chaleur d'un aérolithe qui se baignait ainsi depuis des siècles... n'explique ni tant d'amour ni tant de sévérité. On regrette qu'un homme comme M. Lenormant ait cru devoir se conformer au goût du jour. Il était plus simple

de se rappeler ce qui se passait en beaucoup d'autres lieux. Pour la déesse Hertha, par exemple, Tacite nous raconte « qu'on la baignait avec son char, et que toute la cérémonie se terminait par la noyade, dans ce même lac, des malheureux esclaves qui avaient aidé à traîner ce char[1]. »

Voilà ce qu'il y avait de plus clair et de plus probable quant à la philosophie de la chose.

Passons à d'autres faits.

Ce n'était pas sans de graves motifs qu'on allait chercher au loin ces dieux étrangers, vers lesquels tous les instincts nationaux protestaient à l'envi. Ainsi nous voyons les Athéniens décider en conseil qu'on enverra un navire à Épidaure pour y enlever des statues. Mais voici que, même avec l'aide des Épidauriens, avec l'emploi des plus grosses cordes et le déploiement des plus grandes forces, elles demeurent inébranlables, s'inclinent et se courbent. Puis, au milieu de l'opération, voici un effroyable tremblement de terre et un orage tel, que tous ces députés athéniens qui tiraient les statues deviennent fous, mettent la main aux armes et s'entre-tuent tous, excepté un seul qui en porte la nouvelle à l'aréopage.

Partout les augures consultent les dieux sur leur transport en d'autres temples. Tous les dieux de Rome le permettent, à l'exception du dieu *Terme* et du dieu de la *Jeunesse*, qui ne voulurent jamais quitter leurs places, quelques instances que leur fissent les augures, dans une circonstance solennelle. On fut obligé d'enfermer leurs autels dans l'enceinte du nouveau temple. De là, les augures conjecturèrent « que jamais les limites de Rome ne changeraient, et que cette ville resterait toujours dans sa force et dans sa grandeur[2]. »

On voit que la philosophie ne se démentait nullement.

Plus tard, quand il s'agit d'élever le Sérapéum d'Alexandrie, les choses se passent encore de la même manière, car les

1. *De Germ.*, 40.
2. Ammien Marcellin, XXII, 16.

manies divines sont héréditaires comme les autres. « Ptolémée reçoit *en songe* l'ordre d'élever ce temple; il obéit. Mais à qui pourra-t-il le dédier? Il l'ignore, lorsqu'un autre dieu lui apparaît pendant son sommeil et lui ordonne d'aller le chercher dans le Pont. *En même temps* le prêtre Timothée reçoit par la même voie l'ordre d'aller chercher le dieu à Sinope, où on l'expédie *avec un vaisseau.* Mais Sinope ne veut pas livrer son dieu, alors que cette fois c'est le dieu qui veut partir. Les choses restent trois années de suite dans le *statu quo,* lorsque enfin le dieu impatienté *se rend de lui-même sur le vaisseau,* qui court rapidement à Alexandrie, où le roi vient le recevoir aux acclamations du peuple[1]. »

Il n'était pas plaisant de braver la colère de ces statues ou de violer leur domicile. Nous voyons Artabaz le Persan, pour avoir insulté, à la tête de ses 60,000 hommes, la statue de Neptune, périr tout aussitôt, enveloppé par les flots.

Valère-Maxime nous apprend que Scipion l'Africain ayant livré Carthage à ses soldats, et l'un d'eux étant entré sans respect dans le temple d'Apollon pour enlever la robe d'or de la statue, sa main resta sur l'autel[2].

Voici quelque chose de plus solennel. Quintus Fulvius Flaccus, ayant fait enlever quelques-uns des marbres du temple de Junon Lacune à Locres et les ayant fait transporter à Rome pour en orner le temple de la Fortune Chevalière, mourut subitement dans un état singulier de folie. La cause en parut évidente, et la suite la confirma tellement que par *décret du sénat* les marbres furent reportés à Locres.

Nous lisons, toujours dans le même auteur, qu'Alexandre le Grand, après avoir conquis la ville de Milet, abandonna le temple de Cérès au pillage de ses soldats, mais que les démons enveloppèrent aussitôt de flammes l'auteur du sacrilége et lui firent perdre la vue.

1. Denys, l. III, ch. XXI.
2. Valère-Maxime, 21, 28, 35.

De son côté, Pausanias raconte que « Épilus, roi d'Arcadie, ayant coupé le fil qui empêchait l'entrée du temple de Neptune près Mantinée, les eaux de la mer s'élevèrent aussitôt d'une manière extraordinaire, entrèrent dans le temple et noyèrent le seul Épilus. »

On croyait encore, et toujours probablement en raison de l'*expérience* et de l'*observation*, que celui qui entrait de force dans le temple de Jupiter Lycéen, sur le mont Lycée en Arcadie, ne vivait jamais plus d'un an ; quant à ceux qui entraient dans le temple des Euménides en Achaïe, ils étaient aussitôt saisis de folie furieuse[1].

Et quand nous parlons d'*expérience*, nous avons de bonnes raisons pour cela; car, nous l'avons déjà dit, l'esprit de critique et de négation régnait là comme chez nous, avec cette différence qu'il finissait par se courber devant l'évidence et la démonstration.

Denys d'Halicarnasse nous prouve, par un seul trait, que la critique ne cédait qu'à l'évidence, et il nous indique comment les choses devaient se passer d'ordinaire. « Lorsque, dit-il, la statue que les femmes romaines avaient fait faire pour la *Fortune* fut mise en place, elle prononça d'une voix claire et distincte, en présence de plusieurs femmes romaines, une phrase latine qui, interprétée en grec, signifiait à peu près : « Femmes, vous m'avez dédié cette statue suivant les lois saintes de la religion de votre ville. » Mais, continue l'historien, *ce qui arrive ordinairement* lorsqu'on entend une voix extraordinaire, ou que l'on a quelque vision surprenante, arriva en cette occasion. *La plupart* des femmes qui étaient présentes *doutèrent* si c'était bien la statue de la déesse qui avait proféré ces mots avec une voix humaine, et celles qui n'avaient pas remarqué d'où venait cette voix, pendant que leur esprit était attentif à autre chose, *ne voulurent pas s'en rapporter au témoignage des autres* qui les avaient *vu* proférer par la statue. Mais un

1. Pausanias, in *Achaia*.

moment après, la statue de la déesse répéta les mêmes paroles, d'une voix plus élevée, dans le moment où le temple *était plein de monde* et qu'un profond silence régnait partout; de sorte *qu'il n'y eut plus lieu de douter* du miracle [1]. »

Voilà comme procédait la critique populaire. Scepticisme d'abord, observation ensuite, puis soumission à l'évidence.

Nous nous sommes étendu ailleurs sur ce détail de la statuaire antique, qui consiste dans le crampon de fer ou d'airain rivé sous les statues des dieux tutélaires, et nous avons laissé tous les historiens du temps répondre aux divagations modernes à ce sujet. Tous nous ont affirmé que cet anneau n'avait d'autre but que d'empêcher ces *dieux coureurs* de passer d'un camp dans un autre, « ce qui leur arrivait très-souvent. » Les formules d'évocation n'avaient pas d'ailleurs d'autre but. C'était à qui gagnerait à force d'égards et de promesses ces dieux félons qui, selon saint Augustin, « étaient adorés et gardés par ceux-là mêmes qu'ils ne voulaient plus garder. »

Quoique ce soit là le plus curieux détail de la question des statues animées, ne pouvant nous répéter, nous nous contenterons de renvoyer nos lecteurs à l'*Appendice* A de notre chapitre IIe. Ajoutons-y seulement ce fait : après la prise de Véies, les vainqueurs entrent dans le temple de Junon. Camille choisit les plus beaux jeunes gens pour emporter la statue. Purifiés, lavés, vêtus de robes blanches, ceux-ci, avant de toucher cette statue, se prosternent devant elle et lui demandent : «Veux-tu venir à Rome, *visne Romam ire?* » Elle répond *oui*, suivant Tite-Live, ou pour le moins, selon les autres, fait un signe d'assentiment. Alors on la porte sur le mont Aventin, où Camille lui dédie un temple.

Ne nous étonnons donc pas lorsque Ansaldi nous affirme que, « dans les grandes circonstances, on trouvait plus d'une fois, à Rome, au Capitole et dans le Forum, la trace des dieux transfuges » (*de Diis evocatis*).

1. Denys, l. VIII, ch. VII.

Il paraît que l'on était encore très-frappé d'un phénomène qui se reproduisait assez fréquemment, celui de la *sueur* des statues. Dernièrement un de nos mythologues cherchait à l'expliquer tout naturellement par « l'humidité de l'atmosphère ». (Pardon, grands génies de la république romaine, de la simplicité qu'on vous prête!) Mais voyez si les circonstances ne donnaient pas quelque gravité à la chose! ainsi, avant la bataille de Philippes, toutes les statues de Thèbes se couvrent de cette sueur; quand Alexandre entreprend la guerre d'Asie, c'est la statue d'Orphée qui se charge du signe; au moment de la deuxième guerre punique, c'est celle de Mars sur la voie Appia; après la bataille de Cannes, ce sont *toutes* les statues des dieux qui suent du *sang*. « Un des plus grands prodiges de la guerre de César et de Pompée (affirme Dion, *Hist.*, l. XL) fut qu'une image de Rome sua durant trois jours, comme peu de temps avant l'assassinat de Jules César les statues (Virgile, *Géorg.*) avaient sué et *pleuré*. » Enfin, dans la guerre civile des Siciliens contre Pompée, l'image de la nymphe du lac Averne sua si abondamment que « les ruisseaux en coulèrent vers le sud, » ce que Dion cherche à expliquer, sans pouvoir y parvenir[1], par le voisinage du lac.

On comprend que, avec tant de ressources en elles-mêmes, les statues manifestassent souvent leur bonne ou leur mauvaise humeur. On pouvait alors reconnaître facilement le caractère du dieu qui les animait. Ainsi, les habitants de Cynosure avaient commencé par sacrifier des hommes à Diane; mais Lycurgue ayant aboli cette coutume, on la rem-

1. Dans un troisième mémoire, nous reverrons exactement les mêmes phénomènes se manifester dans l'Italie chrétienne, soit en 696, comme nous l'affirme Procope, soit en 1796, comme le démontre une enquête solennelle, soit de nos jours, à Rimini et à Spolète, comme il résulte des procès-verbaux les plus sérieux; nous entendrons aussi les plaisanteries de nos esprits forts à ce sujet, et nous essayerons de leur faire comprendre que ces manifestations d'influences plus ou moins élevées dans l'ordre spirituel, plus ou moins infaillibles, n'impliquent nullement, soit *la présence*, soit *l'ordre exprès de la sainte Vierge ou de la Divinité*.

plaça par le fouet des enfants, de manière que le sang ne fît pas défaut au culte et continuât à arroser les autels. La prêtresse assistait à cette cérémonie en tenant la petite statue dans ses bras, et quand les fouetteurs se ralentissaient, cette dernière devenait si pesante que la prêtresse, ne pouvant plus la porter, s'en plaignait aux exécuteurs paresseux. « C'est ainsi, dit le trop indulgent Pausanias, que cette statue *continuait* à se plaire à l'effusion du sang humain[1]. »

En voilà bien assez, nous l'espérons, pour comprendre l'importance théologique des statues, et la valeur mystique d'une esthétique inspirée, fomentée et soutenue par la coopération historiquement manifeste de tout l'Olympe.

1. Pausan., I, 321.

I. « DIEUX ÉVOQUÉS ET PALLADIA. » — Denys d'Halicarnasse, après avoir cherché si le temple de Vesta avait été bâti par Romulus ou par Numa, ajoute : « On ne sait pas bien encore ce qui est gardé si secrètement dans l'intérieur du temple et pourquoi on l'a confié à des vierges. » Il y avait là effectivement, outre le feu sacré, le *pignus imperii* ou gage de l'empire. C'est lui que, lors d'un incendie, le pontife et consul Lucius Cécilius Métellus avait sauvé au grand péril de sa vie, ce qui lui valut les louanges extraordinaires qui se lisent encore aujourd'hui sur la base de sa statue au Capitole.

Malgré son scepticisme, Cicéron, tranchant la question (*XI*e *Philippique*), dit que « la mémoire de Brutus doit être aussi chère à ses concitoyens que *la statue de Vesta tombée du ciel* et confiée à la garde des Vestales. » On est tenté d'abord de ne voir là qu'une de ces phrases de rhétorique si familières à Cicéron; mais lorsqu'au IIe livre *des Lois* on l'entend parler énigmatiquement de « *la statue tutélaire qu'il avait gardée chez lui* et qui devait être une copie de celle du temple de Vesta, » on voit que c'était là le *palladium* ou statue de Pallas, que la tradition disait être tombée du ciel et donnée à Ilus, roi d'Ilion. La tradition ajoutait que Diomède l'avait apportée en Italie et que, suivant l'avis d'un oracle, l'ayant fait remettre à Énée par l'entremise de Nautès, Énée l'avait placée à Lavinium, d'où Ascanius l'avait transportée à Albe, qui en avait été dépossédée par Rome. Saint Augustin (*Cité*, l. III) dit : « *Sacra illa fatalia quæ jam tres in quibus fuerant possederunt civitates,* choses sacrées et fatidiques possédées, avant Rome, par trois autres villes. » Ovide dit à son tour : « Que ce soit

Diomède ou Ulysse *qui* l'ait enlevée, elle est maintenant en la possession des Romains et sous la garde de Vesta. »

Donc Vesta, dont on a fait « l'emblème du monde, » ou plutôt, comme dit Proclus (*ad Tim.*, 284), « l'essence du monde, » ou « la terre, » comme dit Ovide, « ou les bons et grands dieux, θεοί χρηστοί » (Servius, 3, 12), était en outre une divinité générique qui protégeait Rome, comme elle protégeait les empires de la terre.

La vraie divinité romaine était donc le *palladium* confié à sa garde et qui périt avec l'empire, comme l'ont remarqué beaucoup d'auteurs. C'était là ce qu'il s'agissait d'évoquer. Montesquieu a oublié cette cause de décadence de l'empire romain, mais le sénat, tous les consuls, et, comme on le voit, Cicéron lui-même, y attachaient la plus grande importance.

Le palladium ou ses analogues était la Schekinah, l'arche sainte de ces divinités tutélaires, bonnes, selon saint Thomas, mauvaises, suivant d'autres, et qui, suivant nous, païennes dans leur essence, puisqu'elles fomentaient et sanctionnaient le paganisme, n'en étaient pas moins surveillées par les vrais bons anges de l'empire (χρηστοί), qui, lorsqu'il le fallait, savaient bien fortifier, dominer ou brider toute la vertu des *palladia* et des statues.

II. « AMBULANCE DES STATUES PROCLAMÉE EN TOUS LIEUX. » — Il ne s'agit pas seulement de la Grèce et de Rome, il s'agit du monde entier, et comme nous ne pouvons pas le parcourir en tous sens, contentons-nous de la Chine et du Japon. M. Julien vient de publier la vie et les voyages de Houen-Thsang, dans le royaume de Baucombi. « Cette relation, dit le savant traducteur, défie les sceptiques et nous offre toutes les garanties possibles, ayant été composée, par ordre impérial, en 648 de notre ère, et se trouvant analysée déjà en 669, dans la grande Encyclopédie de Fa-youen. » Il est vrai, toutefois, que M. Julien ne garantit pas tous les faits merveilleux qu'elle contient, *et il fait bien*, car alors il serait obligé de ratifier beaucoup de choses dans le genre de celle-ci : « Dans le désert du fleuve des sables, entouré de spectres créés par les démons, il s'en délivra par la prononciation de quelques mots de la Pradjaia.

« Ensuite il arrive à la statue en bois de sandal du couvent de Kapôla, où le Boddhisativa (Bouddha) se montre, et même de laquelle il sort, environné d'un éclat imposant, pour lui parler avec beaucoup de bienveillance et lui accorder l'objet de ses vœux. Cela ne lui suffit pas ; il veut obtenir la protection de la statue et lui adresse trois vœux qu'il regardera comme exaucés lorsque chaque guirlande se fixera à l'endroit qu'il désignera.

« Il y a près d'un autre *stoûpa* une statue blanche, de dix-huit pieds de haut, que l'on voit *communément* se mouvoir pendant la nuit, tout autour du stoupâ. Ensuite il rencontra, près de la ville de Pi-mo, Bhimà, statue de trente pieds, qui opère une multitude de miracles. Si un homme est malade,

suivant l'endroit où il souffre on colle une feuille d'or sur la statue et il obtient une guérison immédiate. Elle avait été construite par le roi Oudjem quand le Bouddha se trouvait dans le royaume. Mais après son nirvâna, elle s'éloigna rapidement et se transporta au nord de ce royaume, après quoi elle s'enfuit de nouveau et revint à Bhimà.

« Plus tard, s'étant enfin réconciliée avec le roi de Cachemire, celui-ci va au-devant de la statue, qui avait été anciennement l'objet de ses hommages, et revient dans ses États, à la suite de son armée. Quand la statue fut arrivée dans cette ville, elle s'arrêta et refusa d'avancer. Le roi joignit ses efforts à ceux de son armée pour la transporter, *mais nulle puissance humaine ne put la faire bouger de place;* en conséquence, il fit construire au-dessus de la statue une petite chapelle et invita les religieuses à venir l'adorer. Il donna son bonnet précieux, qui avait pour lui UNE VALEUR D'AFFECTION, et en orna la tête de Bouddha. Ce bonnet existe encore aujourd'hui et est enrichi de pierres précieuses. » On voit que les Pausanias et les Ammien Marcellin ont eu et des prédécesseurs et de nombreux successeurs. Leur école reviendra.

APPENDICE X

CHAPITRE XVI

MEMNON ET SA STATUE PARLANTE

Que ce Memnon soit Aménophis II, comme le voulait Kircher appuyé sur Manéthon; qu'il soit Osymandrias, comme le veut M. Guigniaut, ou Paménophis, comme le veut son maître Creuzer, assez peu nous importe; ce qui nous intéresse en ce moment, c'est sa statue et le secret de ses merveilles. De toutes les statues parlantes de l'antiquité, et nous venons de voir qu'elles ne manquent pas, voici sans contredit celle qui passe pour avoir le plus parlé.

A présent que nos voyageurs ont pu mesurer toutes les dimensions du colosse, pénétrer dans son intérieur, le percuter en tous sens, l'interroger dans sa propre langue, nous sommes en droit de demander à la science, qui a les pièces en main, la solution de ce grand problème. Nous allons voir comment elle le résout.

Trois hypothèses seulement peuvent expliquer ce long respect pour cette longue méprise de deux mille ans : l'industrie frauduleuse, un effet physique et naturel, l'intervention magique, que nous venons de voir animer les *spirantia simulacra* de tous les pays, et qui dernièrement encore spiritisait complétement tant d'objets qui ne le méritaient pas autant que cette statue de héros.

Il va sans dire que de ces trois hypothèses la dernière (celle de Kircher) est, à l'heure qu'il est, à l'index de toutes les archéologies catholiques et profanes, et que les deux autres sont acceptées par tout le monde, et même toutes les deux à la fois, sans que l'on paraisse s'apercevoir le moins du monde de leur antagonisme absolu.

L'*effet naturel* est défendu par M. Letronne, et la *jonglerie* appartient de droit à M. Wilkinson, qui paraît avoir coupé court à toutes les

difficultés en trouvant et en montrant la pierre sonore placée au-dessus des genoux du colosse, et derrière elle la cavité pratiquée très-probablement à dessein de cacher un homme dont la fonction était de frapper sur la pierre et d'opérer le prodige.

Que répondre à M. Letronne, qui surprend la nature opérant partout *naturellement* le même prodige, dans les mêmes conditions d'humidité nocturne et de soleil levant; et à un très-savant archéologue qui vous montre à son tour les pièces du délit? Nous le répétons, chacun d'eux ayant pour lui l'évidence, chacun d'eux paraît avoir droit à une soumission absolue, et c'est à qui fera la sienne.

Cependant on conteste encore, et pour bien connaître toutes les pièces du procès nous ne saurions choisir un rapporteur moins suspect que M. Salverte, édité par M. le Dr Littré. Pour juger de l'esprit de cette association, il suffit de se reporter à notre introduction.

M. Salverte commence d'abord par exposer l'histoire, et il le fait, reconnaissons-le, avec autant d'érudition que de bonne foi; grâce à lui, nous connaissons tous les hommages rendus à ce Memnon, fils de l'Aurore, et chanté par Homère comme ayant péri sous les murs de Troie.

Champollion-Figeac lui vient en aide; il cite d'abord Pausanias et Strabon, puis il ajoute : « Les inscriptions latines et grecques, dont les jambes de la statue sont encore couvertes, sont de véritables dépositions publiques faites par des témoins désintéressés de la réalité du phénomène merveilleux, qui a fait qualifier de *vocale* cette célèbre statue. Dans ces inscriptions, au nombre de soixante-douze, des individus sans qualités connues, des tribuns, des centurions et décurions militaires, des fonctionnaires publics de divers ordres, des préfets et autres magistrats de l'Égypte, l'empereur Hadrien et Sabine, sa femme, déclarent unanimement avoir entendu la statue. De là, un grand enthousiasme, des pèlerinages incessants à Thèbes, et des actions de grâces en vers et en prose au dieu qui a bien voulu favoriser les pèlerins[1]. » Plusieurs d'entre ceux-ci vont jusqu'à mentionner dans leurs inscriptions les personnes chères et absentes dont ils s'étaient souvenus dans leur pieuse cérémonie et qu'ils avaient recommandées à la faveur du dieu. Les sacrifices et les libations ne faisaient pas défaut au dieu.

Mais ne s'agissait-il que d'un vain son, et tous ces adorateurs de statues parlantes auraient-ils donc pu s'enthousiasmer pour si peu? Il est juste de reconnaître que les pèlerins ne remercient ordinairement le

1. *Égypte*, p. 72.

dieu que de ce qu'il s'est fait entendre. Cependant l'inscription de Charisius est remarquable : « Dès mon enfance, j'ai appris d'Argo que les chênes de Jupiter à Dodone avaient été doués de la parole; mais *tu es le seul* que j'aie pu constater résonnant et faisant entendre *une certaine voix*. Charisius a gravé pieusement ces vers pour toi, qui *lui as parlé* et l'as salué amicalement. »

A l'empereur Hadrien, dit l'inscription de Julia Balbilla, il dit *bonjour*; comme il pouvait le faire « une autre fois, il a fait entendre sa *douce* voix et a témoigné qu'il se plaisait en la compagnie des dieux. » Cœcilia Trébulla le remercie de « ne plus s'être contenté de faire entendre sa voix comme auparavant, mais de les avoir salués, elle et les siens, comme connaissances et comme amis. » La fille de cette dévote va plus loin, elle prête à Memnon lui-même la *monographie* de sa statue : « Cambyse m'a brisée, moi, pure image du roi d'Orient. Cambyse m'a enlevé ma voix, mes plaintes ne sont plus que des *sons* inarticulés et dénués de sens. »

Cette dernière inscription est curieuse, en ce qu'elle reproduit la tradition, générale alors, d'une faculté perdue. Toutefois, « c'est au temps de Néron, dit Champollion-Figeac (p. 76), et pendant l'état de brisure que commence la grande renommée de la statue ; à partir de ce moment, on voit Juvénal, Dion, Lucien, Pausanias, Ptolémée, Pline, Tacite, etc., proclamer sa gloire, et cette gloire s'étendre tout à coup sous Septime-Sévère, qui fait réparer le colosse... Mais ce fut l'époque fatale à bien des oracles antiques, et ce fut en vain que l'empereur voulut opposer les miracles de Memnon à ceux du christianisme. C'est en vain qu'il espère que la statue restaurée possédera une bien plus belle voix et rendra de *véritables oracles*. » Encore un mot précieux; Septime-Sévère, qui l'avait consultée, lui accorde la nature *fatidique*. Qui nous dit dès lors qu'au lieu de l'avoir perdue par suite de la restauration elle ne la perdit pas tout simplement à l'heure où tous les oracles finissaient par la perdre?

Mais ces historiens ou ces poëtes que nous venons de citer, qu'en pensaient-ils? Le voici :

Strabon, c'est M. Salverte qui le cite, la visite avec Ælius Gallus, entouré d'amis et de soldats; il décrit le *memnonium* ou *cimetière* qui la renferme ; il entend le son semblable à un *coup* modéré, et déclare que « dans l'ignorance de la cause réelle, il *vaut mieux tout croire* que d'admettre qu'un son puisse sortir de pierres ainsi disposées [1]. »

1. Strabon, l. XVII.

Juvénal la visite à son tour et dit : « Là résonnent les cordes *magiques* du mutilé Memnon [1]. »

Pausanias, témoin oculaire, compare le bruit « à celui de la rupture d'une corde [2]. »

Himérius, contemporain d'Ammien Marcellin, rappelle encore, « à une époque où le prodige avait cessé, » dit Salverte, que le colosse *parlait* au lever du soleil *d'une voix humaine* [3]. »

Lucien va plus loin, il fait dire à Eucrate le pythagoricien, et sans le combattre autrement qu'en se disant malade et se retirant, que la statue de Memnon lui a parlé, non pas comme au commun des hommes par un son inarticulé, mais en lui rendant un oracle en sept vers [4]. »

Ici, nous nous attendions à la récusation de Lucien par M. Salverte; mais bien loin de là. « En rapprochant tous ces témoignages, dit-il, on voit... que le miracle, se proportionnant toujours à la crédulité des admirateurs, arrivait « jusqu'à la prononciation de *paroles suivies* ou *formant un sens complet;* et ce dernier prodige, *également rappelé par les inscriptions* et les *traditions*, et qui cependant paraît le moins admissible de tous, me paraît le plus facile à expliquer (p. 497). »

A la bonne heure, voici une question bien posée. Et d'abord nous admettons d'emblée cette première raison, que : « ce prodige n'était pas exclusivement propre à Memnon, puisque à Daphné l'image d'Apollius, à l'*heure de midi,* faisait entendre à ses adorateurs le chant d'un hymne mélodieux [5]. » Si l'on se rappelle en outre les *statues vocales* et les *têtes parlantes* de Pindare,... l'impossibilité disparaît... »

Toujours cette même manière de raisonner : « le fait s'est reproduit plusieurs fois, *donc* il n'a rien de merveilleux. »

M. Salverte pousse si loin cette confiance, qu'il croit avoir retrouvé ces sept vers de Lucien dans les sept vers conservés par Eusèbe; et, dans le fait, ces vers parlaient « des invocations ineffables trouvées par le plus excellent des mages, roi de la sept fois résonnante [6]. »

C'est fort possible; mais il s'agit d'expliquer la *sept fois résonnante,* et bien que l'oracle nous l'explique par la *septuple voix du dieu,* bien que tous les commentateurs ne parlent que « d'une *conservation ma-*

1. *Sat.* XV, v. 5.
2. Pausan., *Attic.*, ch. XLII.
3. *Orat.* VIII et XVI, Photius, *Bibl. codex,* p. 243.
4. *Œuvres,* t. IV, p. 212; et Salverte, p. 497.
5. Libanius, *Monodia,* etc.
6. *Prépar. évang.,* l. IV.

gique, ni plus ni moins que le bon Kircher, M. Salverte (p. 496) tient à ne voir ici qu'un nouveau tour d'automatisme ou d'engastrimysme, autrement dit de *ventriloquie;* ni plus ni moins, cette fois-ci, que le faisait M. Babinet au sujet de nos tables fatidiques, bien qu'il eût aussi reconnu auparavant la parfaite bonne foi de tous ces ventriloques sans le savoir.

Toutefois, celui de M. Salverte était un ventriloque le sachant, et le sachant fort bien, si l'on en juge par la manière dont il déjouait toutes les enquêtes des Germanicus et des Strabon.

Cette solution, renouvelée de Van Dale et de Fontenelle, pouvait suffire à la foule: mais le malheur voulut qu'un autre savant, du même *esprit* que Salverte, mais d'une autre portée, vînt dans ces dernières années s'emparer de la question et soumettre à une analyse plus sévère le système de Van Dale et de ses continuateurs.

Il le trouve d'*une absurdité révoltante,* et fait très-bon marché des témoignages et des certificats adulateurs qu'il traduit et commente néanmoins avec une grande prolixité. *Mutilant* alors le phénomène (suivant la méthode rationaliste), il cherche à l'expliquer par une autre hypothèse qu'il étaye d'une érudition profonde et d'une habile dialectique.

« Les modernes, dit-il, regardent tout cela comme le résultat de la jonglerie; plusieurs même ont *pris la peine* de décrire le mécanisme qui servait à opérer le phénomène. Cette explication, si elle était vraie, dispenserait de toute recherche ultérieure; mais comme elle se trouve en contradiction avec un grand nombre de faits positifs, ELLE EST RÉELLEMENT INADMISSIBLE.

« D'abord, on ne concevrait pas la fraude pieuse de la part des prêtres égyptiens, car les nationaux en auraient été dupes plus encore que les étrangers... Le moyen de croire ensuite que les Grecs et les Romains auraient pu pratiquer impunément dans un temple égyptien une telle supercherie, et tromper pendant deux siècles des empereurs, des gouverneurs, des généraux, des monarques, en un mot, tout ce que l'Égypte renfermait de Grecs et de Romains influents!...

« La meilleure preuve que ce n'était pas une fraude pour soutenir l'ancienne religion, c'est que nous l'avons vue s'évanouir précisément lorsque les païens en avaient le plus besoin [1]. »

Mais qu'est-ce donc à ses yeux?

1. M. Letronne dit que saint Jérôme donna à sa manière l'explication des phénomènes, par cette phrase, rayée dans les éditions modernes, mais que l'on retrouve dans les anciennes : « La statue de Memnon cessa de se faire entendre à la venue de Jésus-Christ. » (Saint Jérôme, in cap. XLII, Isaïe.)

A ses yeux, c'était tout simplement la différence subite de température entre la fin de la nuit et le commencement du jour qui déterminait un craquement sonore dans le débris resté en place lors de la chute de la partie antérieure de la statue. Les assises massives dont on le chargea plus tard le forcèrent, par leur poids, de résister à cette influence [1].

Voilà l'explication généralement et aveuglément adoptée aujourd'hui sur la parole de M. Letronne, sans qu'on se soit aperçu du peu de confiance que le professeur y attachait lui-même.

« *Quelle que soit*, dit-il, la cause naturelle ou artificielle de la voix de Memnon, et quelque parti que l'on prenne à ce sujet, il restera toujours à expliquer les notions obscures et contradictoires attachées par les anciens à ce personnage et à son colosse de Thèbes.

« Creuzer a beau nous dire dans sa Symbolique que c'était une horloge solaire rattachée aux incarnations du soleil, il est fâcheux qu'avec de si beaux rapprochements on ne puisse pas rendre compte *du moindre des faits positifs* qui ressortent d'un examen réfléchi, et malheureusement c'est le cas de TOUTES ces explications fondées sur la réunion systématique et forcée des notions de tout temps et de tout pays.

« Les auteurs modernes de la description de Thèbes ont donc déclaré avec raison (p. 101) que la question memnonienne est destinée à rester TOUJOURS enveloppée de l'obscurité des siècles. »

Que l'on dise maintenant que « depuis la belle dissertation de Letronne » le doute n'est plus permis !

Cependant M. Salverte ne se tient pas pour battu.

D'abord il reproche à M. Letronne de reculer arbitrairement les époques du miracle et de contredire à ce sujet, et sans en donner aucune raison, un homme comme Tacite, contemporain de Germanicus et de Pison... Quant à la variation de la température, elle ne pouvait se reproduire plusieurs fois dans un jour [2]. La superposition n'aurait jamais pu changer que la qualité du son... D'ailleurs, les assises ayant été détruites et le colosse se retrouvant à peu près dans le même état qu'à l'époque de sa première mutilation, il aurait dû recouvrer sa voix primitive...

« Tandis que dans le système de la supercherie, ajoute-t-il, tout s'explique, jusqu'à ces intermittences et ces ajournements dans le prodige qui n'en piquaient que plus vivement la curiosité et inspiraient

1. Letronne, *Académie des inscriptions*, t. XII.
2. Et surtout quand on insistait.

un respect plus profond. D'ailleurs, dernièrement et comme par un hasard providentiel, un savant égyptologue, Wilkinson, a découvert une pierre sonore placée dans la poitrine du colosse, et précisément devant une cavité qui se trouve là comme pratiquée à dessein pour cacher le jongleur exécuteur du prodige. Voilà, certes, Van Dale et Fontenelle triomphants ; aussi la Société royale de Londres reçut-elle, en 1833, la nouvelle de cette *découverte* avec autant de reconnaissance que l'Académie des sciences en témoignait, en 1858, à M. le Dr Jobert pour la découverte des battements du *muscle péronier,* appliqués à nos esprits frappeurs. »

Malheureusement, M. Letronne a fait tout aussi bonne justice de cette *pierre sonore* que de la jonglerie qui avait pu la placer. « Cette pierre sonore, dit-il, n'a qu'un inconvénient : celui de ne pouvoir EN RIEN rendre raison d'AUCUNE des conditions historiques du problème. En outre, la partie supérieure du colosse étant déjà renversée, brisée, et complétement à découvert à l'époque où l'on entendait la voix,... comment aurait-elle jamais pu recevoir un seul individu sans qu'on pût l'apercevoir ? C'EST COMPLÉTEMENT IMPOSSIBLE. »

Letronne avait mille fois raison, et pour mesurer l'ineptie de la supposition qu'il combattait, pas n'était besoin que M. *Nestor l'Hôte* crût pouvoir affirmer dans le *Moniteur* [1] « qu'il avait effectivement reconnu que la pierre sonore existait, mais qu'elle n'avait jamais été employée que comme l'un des matériaux de la reconstruction, et que la cavité qu'on a remarquée derrière n'est autre chose qu'une énorme crevasse qui divise du haut en bas le siége de la statue ; d'où l'on est autorisé à conclure qu'elle n'a point été pratiquée à dessein. » Il faut ajouter que devant cette révision d'une assertion, fille d'un préjugé, M. Salverte s'exécute généreusement.

« Cette conclusion très-plausible, dit-il, renverse l'hypothèse de Van Dale (la jonglerie), mais ne prouve rien en faveur de celle de M. Letronne (l'effet atmosphérique). » D'accord ; mais M. Salverte ne se tient pas pour battu. « Comme il n'arrive que trop souvent, au terme des recherches les plus consciencieuses, nous sommes forcé d'avouer notre ignorance, ne pouvant nier l'existence du prodige, ni en fixer la durée, ni en donner une seule explication à l'abri des objections. Les exemples nombreux de prodiges produits par des effets d'acoustique nous autorisent à attribuer celui-ci à l'habileté des prêtres... Mais de quelle nature était leur intervention?... Comment expliquer une supercherie souvent modifiée, mais uniformément opérée *à la clarté du soleil,* en

1. 9 octobre 1838.

plein air, au milieu d'une foule de témoins, et néanmoins jamais découverte? Voilà la question véritable, ET ELLE N'EST POINT ENCORE RÉSOLUE[1]. »

On voit que le dernier mot de Salverte est le même que celui de Letronne; que la théorie de l'artifice se porte tout aussi mal que celle de l'*action solaire*, et que Fontenelle est devenu tout à fait insoutenable, ce qui n'empêchera personne, le cas échéant, de trancher la discussion et de vous renvoyer à ce même Fontenelle, à Letronne, à Wilkinson et à Salverte, comme à des autorités irréfutables.

Irréfutables! oui, excepté par elles-mêmes!

Quant à nous, au lieu de l'*horloge solaire* de Creuzer et du *simple* guerrier de M. Guigniaut, nous trouvons un héros solaire s'appelant Aménophis Memnon, au lieu de s'appeler Ramsès, fils chéri du Soleil, etc. C'est un héros devenu dieu comme tous les héros du monde, et associé avec son patron Mai-Amon ou Mai-Soleil.

Comme tous ces héros solaires (voir notre chapitre *Héroïsme de naissance*), c'est un homme fatidique, et la meilleure preuve en est dans les sculptures et dans les inscriptions des monuments.

Ainsi, du moment où la science s'accorde à saluer dans ce Mai-Amon son Aménophis II, autrement dit Osomandryas, on est forcé de s'arrêter devant une des scènes reproduites à Louqsor, et qui nous montre le dieu Thoth venant annoncer à l'épouse de Thouthmosis IV, représentée dans un état de grossesse très-apparent, que le dieu Amon *va lui accorder un fils*; prophétie que nous avons constatée pour tous les héros ou demi-dieux de naissance, y compris Bouddha. Viennent ensuite la naissance et les soins dont l'entourent les déesses;... mais le détail le plus curieux, à notre avis, est celui que nous offre une des grandes stèles brisées qui se trouvent à une certaine distance de l'Aménophium : on y voit le grand dieu de Thèbes, Amon-Râ, tenant par la main le jeune roi Aménophis-Memnon et lui *posant sur la bouche* le symbole de la vie pure (la croix). Étonnons-nous alors d'entendre les prêtres égyptiens, au dire de Creuzer, « l'appeler dès ce temps la *pierre parlante,* et demandons-nous, comme ce grand mythologue, *si nous sommes bien certains que les inscriptions des stèles ne mentionnent jamais cette faculté*[2]? »

Rappelons ensuite que, désigné partout comme le protecteur de Thèbes, il en devient le patron, le héros, et que, placé au milieu du *Memnonium* ou *Champ des morts,* c'est là qu'après sa mort, c'est

1. Salverte, *Sciences occultes,* p. 510.
2. Creuzer, *Religions*, Égypte.

dans ce véritable *hèroon* qu'il doit, comme tous les héros d'outre-tombe[1], manifester sa présence. Nous allons voir tout à l'heure que le contraire serait une anomalie formelle.

Il n'est pas jusqu'aux corneilles, qui sont dites dans Homère « voltiger sans cesse autour de son tombeau, » qui ne soient pour nous la preuve de la survivance attribuée à ce héros, car cet oiseau mal famé était toujours l'apanage du *revenant*.

Donc, nous ne saurions en douter, on trouvera bon que, nous rangeant du côté de notre principe, le système qui plaçait avec l'antiquité tout entière ce phénomène de la statue de Memnon parmi « les plus brillants prodiges, *inter præcipua miracula*[2], » que ce système, disons-nous, soit préféré par nous à celui[3] qui passe pour avoir tout expliqué, mais dont les propres défenseurs reconnaissent eux-mêmes la nullité complète.

1. Voir ch. xv, p. 283.
2. Tacite, *Ann.*, II, 6.
3. Voir, entre autres, le *Magasin pittoresque*, t. II, p. 83.

CHAPITRE XVII

PYTHOMANCIE

OU

DIVINATION DES PAIENS

---

§ Ier.

DE LA DIVINATION EN GÉNÉRAL.

Plaidoyer d'un spirite romain, et rationalisme d'un augure. — Cicéron, moins philosophe qu'il ne le croit et plus superstitieux qu'il ne le dit.

1. — De la divination en général.

Divination! prophétie! avenir pénétré ou simplement soupçonné!... Comment parler encore du sujet de tant de paroles, de l'objet de tant de confiance, du prétexte de tant de mépris?

En vain, depuis bientôt six mille ans, un double réseau d'inspirations prophétiques et d'aperçus surhumains semble-t-il avoir enveloppé toute la terre; en vain le dernier tiers de l'histoire universelle est-il la réalisation minutieuse du prophétisme qui remplit les deux autres; en vain toutes les ruines des nations et des cités condamnées justifient-elles ces *voyants* qui, du sein même de l'insolence et de la splendeur de ces

villes, leur signalaient la prochaine arrivée « des vautours et des chacals ; » en vain la Bible, avec ses dates certaines, en vain les traditions, avec leur voix puissante, avaient-elles assigné à la venue du Sauveur une heure tellement précise que Tacite et Suétone la proclamaient « *sonnée*, » et que Virgile la chantait avec autant d'assurance qu'Eschyle l'avait chantée cinq cents ans auparavant; en vain depuis cette heure tant de fois et si profondément gravée sur le cadran des Juifs, ces mêmes Juifs, confessant et reniant tout ensemble leur loi, continuent-ils à se traîner sur la terre, pour lui obéir en aveugles,... tout est oublié, et pour eux comme pour l'esprit moderne la Bible désormais est « un livre fermé. »

C'est encore inutilement que l'histoire purement humaine et que de simples philosophes comme Machiavel, Guichardin, Philippe de Commines, Robertson, Bayle, etc.[1], s'arrêtent à chaque instant, stupéfaits, devant le fait certain de toutes les calamités ou de toutes les conquêtes subies par les nations, et prédites à l'avance dans l'ancien monde et dans le nouveau, en Orient et au Mexique, à Carthage et à Alger[2], rien n'y fait : Bible, annales sacrées, prophètes, historiens, grands hommes, évidence chronologique, etc., sur tout cela le siècle a dit son dernier mot, et ce dernier mot se résume en trois autres: *folie, rêverie, charlatanisme*. Que voulez-vous? lorsque l'on établit à priori l'impossibilité de la divination et la non-réalité d'esprits révélateurs, on est bien contraint à cet éternel déraisonnement, et pas n'est besoin d'être augure pour présager cette fatale conclusion.

Nous n'avons même pas le mérite de la priorité. Malgré la

1. Machiavel, l. I, 156, *Discours sur Tite-Live;* Guichardin, l. II, 98; Philippe de Commines, l. VII, ch. III. p. 270 ; Robertson, t. III, l. V ; Bayle, art. ANGÉLO-CATHOLICISME ; Sismondi, *Républiques italiennes*, p. 472.

2. Nous tenons de l'obligeance de M. le général Marey-Monge la narration très-curieuse de son entrevue avec un marabout de la province de Constantine, et de la remise qui lui fut faite, par ce marabout, d'une très-ancienne prophétie conservée dans sa famille et annonçant précisément *cette* arrivée pour *cette* époque et dans *ce* lieu.

longue pratique et l'accord de toutes les voix en faveur des oracles, il vint un jour où la patrie de Socrate et celle de Cicéron eurent aussi leurs libres penseurs, leurs Épicure, leurs Évhémère et leurs cyniques;... et malgré le juste discrédit dont se trouvaient frappés le mystère et le temple, ce jour-là n'en fut pas moins le premier jour de la double décadence de ces nations : tant il est vrai que les convictions souillées sont encore préférables à l'absence de convictions, comme de son côté le plus détestable pouvoir l'est encore à l'anarchie absolue.

À Rome, on était donc arrivé à ces jours de transition où les dogmes disparaissent. La plus grande *gloires* littéraire de l'Italie, Cicéron, tout en défendant contre une jeunesse *avancée* les vieilles annales de la ville et professant pour elles la plus grande admiration, Cicéron se permettait d'en ridiculiser l'essence, sans s'apercevoir de son propre illogisme. Se moquer des dieux dans ses livres, et conserver dans sa maison le palladium de Vesta, accepter pour bases de l'histoire les attestations sacrées de pontifes que l'on déclarait *inattaquables*, et se rire, sous le manteau de la cheminée, de tout ce qu'elles certifiaient : c'était vouloir faire, dès cette époque, de l'ordre avec du désordre, et de la science avec du déraisonnement.

Or, voici comment Cicéron le sceptique agissait au sujet de la divination, et comment sa critique s'y prenait pour substituer ses répugnances particulières à l'expérience de tous les siècles. Il va parler ici comme un de nos membres de l'Institut; Quintus, son interlocuteur, le fera comme l'un de nos mystagogues, saint Augustin ou saint Cyrille, comme nos prélats modernes, et nos lecteurs vont pouvoir s'assurer de quel côté se trouvaient l'aveuglement, l'*observation* des faits et leur juste qualification.

2. — Plaidoyer d'un spirite romain, frère de Cicéron.

Tout augure qu'il fût, et quelque profit qu'il en tirât, Cicéron se laissait donc un beau jour entraîner par son orgueil de philosophe à la négation de la divination; les doctrines d'Épicure étaient à la mode, et l'ambition du grand orateur tenait à ne se laisser dépasser par personne dans la voie du progrès.

Il prenait donc la parole, et le début de son livre ne pouvait laisser aucun doute sur son véritable mobile. Après une énumération pompeuse de tous les ouvrages qu'il avait composés :

« J'écris, disait-il, ce livre sur la divination, et quand j'y aurai joint un traité sur le destin, ces livres, fruits de mes veilles, ne pourront plus rien laisser à désirer sur la matière[1]. »

Que d'imitateurs chez nous ont obtenu le même succès, jusqu'au moment où de nouveaux faits laissaient tout à *désirer* ou à regretter dans le travail accompli !

« Il sera glorieux, si mon but est rempli, de pouvoir se passer des Grecs. »

Oui, mais on ne se passe pas de l'histoire, et c'est là la vraie difficulté.

« C'est une très-ancienne opinion, que le peuple romain partage avec tous les peuples du monde, qu'il y a une divination, noble et utile prérogative, *si* elle était accordée aux mortels. »

Pardon, grand orateur, mais vous nous avez dit ailleurs que

1. *Divination,* l. II, p. 1. Il est bon d'avertir nos lecteurs que, malgré la réalité de la controverse, c'est toujours Cicéron qui, dans sa rédaction, fait en même temps la demande et la réponse : excellent moyen de ne pas se laisser pousser trop à bout, et de faire tomber le rideau bien à point sur la scène ou sur l'argument qui lui paraissent les plus propres à assurer son triomphe.

« le consentement universel devait toujours être respecté comme une LOI de la nature ; » et aujourd'hui vous ajoutez : « Il n'y a plus en ce moment que les vieilles femmes qui conservent quelque foi aux songes et aux oracles [1]. » La loi a donc été violée.

Et de plus, il faut bien se garder de l'oublier, ces vieilles femmes étaient applaudies, avec toute la galanterie possible, par Aristote, Pythagore, Socrate, Platon, Hippocrate, Virgile, Homère, en un mot par ce que le monde a compté de plus respectable et de plus grand. Que de *jeunes* femmes eussent envié une telle cour !

« Quant aux philosophes, on a recueilli d'eux *divers* arguments par lesquels ils ont *essayé* de prouver qu'il y avait une divination ;... et il n'y a guère que Xénophon (de Colophon), Épicure et le stoïcien Panœtius qui en aient soutenu la négation [2]. »

Appeler « divers arguments » une masse de traditions et de faits historiques, et ne pas nommer un seul des *géants* opposés aux trois *pygmées* qu'on ose mettre en avant, c'est essayer, dès le début, de tromper ses lecteurs sur le chiffre et la valeur des deux partis.

Mais on comprend que Cicéron soit pressé d'en venir à ses arguments personnels ; aussi, pour mieux les présenter, va-t-il enfin nous faire assister à la très-longue conversation qui va s'engager entre son frère Quintus et lui dans son lycée de Tusculum.

Il faut d'abord lui rendre cette justice, qu'il expose avec une grande apparence de loyauté l'argumentation de *Quintus*, dont la force nous paraît écraser la sienne. Nous ne craindrons pas de rapporter un peu longuement le sommaire de ces deux plaidoyers, car nulle part dans la théologie païenne on ne trouverait une question plus actuelle traitée plus à fond, et plus de vérités mêlées à plus d'erreurs.

1. *Divination*, l. II, p. 53.
2. *Id.*, l. I, p. 5.

Suivons donc l'ordre de son livre, et laissons d'abord parler Quintus.

QUINTUS. « C'est là une de ces choses à propos desquelles il faut plutôt noter les événements que rechercher les causes... Ce sont là *des observations faites depuis un temps infini*, et confirmées par l'événement... Il en est de cela comme de l'atmosphère, dont j'aperçois les effets sans en pénétrer les causes... Eh bien! vous voyez comme moi que les divinations se réalisent, cela suffit... Il est vrai que vous me répondez : « C'est par hasard; » mais s'il est vrai que quatre dés peuvent amener par hasard le *point de Vénus*, croyez-vous que quatre cents dés puissent l'amener de même cent fois? « Mais, dites-vous encore, il arrive quelquefois que ce qui a été prédit n'arrive pas. » J'en demeure d'accord avec vous; mais cela n'est-il pas commun à tous les *arts?* »

A notre tour, nous ferons observer à Quintus qu'il compromet par ce mot les excellentes raisons qu'il vient de nous donner. La *divination* n'est pas *un art*, mais un *don*, une gratification, et cette fausse expression va faire maintenant toute la force de Cicéron, qui ne s'attaquera plus qu'à l'*art*. Quintus reprend :

« Passons aux faits; rappelez-vous le caillou de Tarquin. Voulant s'éclairer sur la science des augures, il interroge Attius Navius et lui dit : « A quoi pensais-je en ce moment? — A couper ce caillou avec un rasoir. Et vous pourrez le faire, » répond l'augure. On apporte un rasoir, le caillou est coupé, Tarquin est confondu, la république fait enterrer le rasoir et le caillou, et par-dessus elle élève un monument sur lequel elle inscrit le récit de l'expérience... Voulez-vous nier toutes ces choses? Alors brûlons toutes nos annales, et surtout ne faites plus en faveur des auspices les beaux discours que vous avez tenus à propos de Tibère Gracchus. »

De là Quintus passe aux songes; il rappelle le rendez-vous que l'Indien Calamus donna du haut de son bûcher à Alexandre, qui, malgré lui, n'y fut que trop fidèle; il rappelle encore cette annonce donnée par les mages, au moment de la naissance de ce même Alexandre, que « *le fléau de l'Asie venait de naître;...* » puis l'assurance donnée à Annibal,

effrayé de son voyage, qu'en suivant son dieu, ce dieu saurait bien le guider jusqu'à Rome[1].

« Hamilcar, dit-il, Marius, Valérius, Xénophon, Aristote, Sophocle, Simonide, Démocrite, ont-ils donc ou menti ou extravagué, ou voulu se moquer de tout le monde, en racontant les songes merveilleux qu'ils ont eus et qu'ils ont tenus pour véritables?... Mais à quoi bon, ajoute-t-il, parler de songes anciens? Reportons-nous au mien et au vôtre que je vous ai si souvent ouï raconter. Voici d'abord le mien : lorsque je commandais en Asie, je vous vis en songe, tel que je vous vois, tombant dans un grand fleuve avec votre cheval et regagnant à la nage le bord, où vous me retrouvâtes et où nous nous embrassâmes (ce qui était vrai). A ce moment les plus habiles gens me prédirent ce qui arriva depuis. Voici le vôtre à présent : Salluste, votre affranchi, me disait que dans la foule qui suivit votre exil, et après avoir couché dans une maison du territoire d'Atinia, à votre réveil vous lui avez raconté que vous aviez, dans un désert, rencontré Marius avec ses faisceaux couverts de laurier, qu'il vous avait baisé la main et vous avait dit d'avoir bon courage, puis, qu'il avait commandé à son licteur de vous mener dans *son monument* (petit temple bâti par lui), parce que *ce serait là* que vous trouveriez votre salut. Salluste m'a dit que là-dessus il s'était écrié que « d'après ce rêve votre retour serait prompt, » et que vous aviez vous-même paru très-heureux de votre propre songe... Peu de temps après, vous le savez, le sénat étant rassemblé *dans le monument de Marius*, et le consul ayant proposé votre rappel, il s'était rendu là-dessus un magnifique décret auquel tous les ordres de la ville avaient applaudi ; et vous,

1. Voici encore la solution la plus probable d'un problème bien embarrassant. Lorsqu'on voit avec quelle peine Bonaparte passait le *Grand-Saint-Bernard,* en été, par une voie publique, renseigné par tout le monde, muni des meilleures cartes, secondé par le génie de son armée, on se demande comment un Carthaginois avait pu seulement trouver sa route à travers les mers, les Pyrénées et les Alpes, au commencement de l'hiver, sans chemins, sans cartes, sans alliés, au milieu des barbares, encombré de chariots et d'éléphants. Les meilleurs tacticiens, depuis Polybe jusqu'au chevalier Folard, restent confondus d'étonnement; mais personne ne s'avise de tenir compte soit de l'oracle et de sa promesse, soit *du dieu conducteur* qui, sous une forme ou sous une autre, marchait presque toujours à la tête de toutes les grandes émigrations historiques, que ce fût dans les plaines du Mexique ou dans celles de la Palestine.

A ce point de vue tout s'explique.

vous rappelant votre songe, vous dites vous-même « qu'il ne pouvait rien arriver *de plus divin.* » Ensuite n'oubliez pas Possidonius nous citant un Rhodien qui, à son lit de mort, indiqua précisément *dans quel ordre* six de ses compagnons, qu'il nomma, le suivraient. Quoi ! vous vous fierez plutôt à Épicure, ou à ce Carnéade, qui dit tantôt une chose et tantôt une autre, pour le seul plaisir de disputer et sans la moindre logique, et vous iriez préférer leur autorité à celle d'un Pythagore, d'un Socrate et d'un Platon, qui, sans même avoir besoin de rendre raison de leur sentiment, devraient, par leur seule autorité, l'emporter sur tous ces petits philosophes ? »

Jusqu'ici Quintus se montre très-fort, mais il devient écrasant dans l'allégation suivante :

« Vous me direz que je vous entretiens de tragédies et de fables ; *mais je vous ai ouï dire, vous-même,* une chose qui n'est certes pas une fable et qui se rapproche bien de tous mes récits. Caïus Coponius, racontiez-vous, *homme très-sage* et qui commandait la flotte des Rhodiens en qualité de préteur, vous était venu trouver à Dyrrachium, et vous avait dit qu'un rameur d'une des galères de Rhodes avait prédit qu'avant un mois le sang coulerait dans toute la Grèce, que Dyrrachium serait pillé, qu'on se sauverait sur les vaisseaux et que l'on verrait un incendie horrible, mais que la flotte des Rhodiens reviendrait bientôt et qu'elle aurait la liberté de retourner à Rhodes. *Vous fûtes surpris de cela, et Varron et Caton, qui étaient avec vous, furent bien étonnés,* lorsque Labiénus, fugitif de Pharsale, vint leur apporter la nouvelle de la défaite de l'armée. La suite de la prédiction ne tarda pas à s'accomplir : pillage de Dyrrachium, incendie, abandon par la flotte et tout le reste, car tout cela ne fut que trop vrai[1]. »

On le voit ; ici la vérité des faits ne saurait être mise en doute, puisque c'est Cicéron qui dépose comme acteur et comme témoin, et qui tout à l'heure, sans essayer de nier, essayera de répondre.

QUINTUS. « Rappelez-vous cet argument de Cratippe que, pour éta-

1. Tous ces étonnements-là ne passent pas vingt-quatre heures ; heureux lorsqu'on se les rappelle et que les *plus étonnés* ne viennent pas vous dire, comme on nous a dit à nous : « Vraiment ! quand donc nous aviez-vous dit cela ? — Au moment, répondions-nous, où votre incrédulité promettait de se rendre, *si le cas échéait.* »

blir la vérité de la divination, il suffit qu'*une seule fois* on ait deviné si *parfaitement juste* que le hasard ne puisse être invoqué. Or, comme nous avons une *infinité* de ces faits, il faut bien avouer qu'il y a une divination... Vous parlez des augures? Ils ne se méprirent pas lorsqu'au moment de la bataille de Leuctres on entendit à Sparte un grand bruit d'armes dans le temple d'Hercule, dont la statue parut tout en sueur, pendant qu'à Thèbes, au même moment, les portes du temple s'ouvraient toutes seules et laissaient voir toutes les armes du temple disséminées à terre.

« ...Qu'attendons-nous plus longtemps? Attendons-nous que les dieux immortels viennent s'entretenir avec nous SUR LA PLACE PUBLIQUE, dans nos rues et dans nos maisons? »

Passant aux grandes autorités :

« Pensez donc, ajoute-t-il, que c'étaient *tous* des hommes illustres, cet Amphiarius, ce Mopsus, ce Tirésias et ce Calchas, à qui les Grecs confiaient *la conduite de leur flotte, bien qu'il ignorât la mer.* Songez à Amphiarius, à tous les oracles qui se rendaient sur son tombeau; songez à Divitiac d'Autun, le druide, votre panégyriste et votre ami. Il y a même des familles et des nations entières qui sont adonnées à cet art. On ne fait jamais rien sans lui, et vous voyez les prêtres athéniens, les vieillards de Lacédémone, les Lycurgue, les Lysandre et tous les législateurs soumettre toujours leurs lois aux oracles. Si la raison, et surtout les événements sont pour moi, si les barbares comme nos ancêtres tombent d'accord avec les plus grands philosophes et les plus excellents poëtes et tous les fondateurs de villes,... attendrons-nous que LES BÊTES NOUS PARLENT? et ce consentement universel de tous les hommes et de tous les temps, que vous avez appelé vous-même une loi de la nature, ne sera-t-il plus rien pour vous? »

Sur ce terrain, Quintus est véritablement invincible; mais il y en avait un autre qui prêtait plus à la critique : c'était celui des aruspices. Il ne craint cependant pas de l'aborder hardiment :

« Mais, dira-t-on, rien de plus absurde que toute cette inspection des entrailles! Qui pourra croire que la vérité se trouvait là?...» — convenez que, la *vertu divine* une fois admise, elle peut bien arranger ces victimes, altérer, supprimer dans leurs corps tout ce qui doit

s'adapter aux faits qu'elle a en vue. C'est encore elle qui fait aussi que les oiseaux volent dans un sens et dans un autre [1]. »

Enfin, Quintus termine en habile homme, il se sépare des charlatans du Forum :

« Je déclare du reste que je ne reçois nullement ceux qui gagnent leur vie à dire la bonne aventure, ni les astrologues, ni les évocateurs de mânes, ni tous ces interprètes des songes, fainéants, ignorants ou fous que la misère commande [2]. »

3. — *Rationalisme d'un augure.*

Nous passons maintenant du lycée à la bibliothèque de Tusculum. Cicéron avait reçu la *bordée* fraternelle en se promenant; mais, pour répondre, il éprouvait le besoin d'être assis.

CICÉRON. « Vous êtes venu bien préparé, mon frère, et vous avez soutenu en bon stoïcien l'opinion de votre parti, ce qui me fait plaisir... C'est maintenant à moi de répondre à ce que vous avez dit; j'y répondrai toutefois, *sans rien affirmer,...* parce que, si j'assurais quelque chose, je serais alors le devin, moi qui prétends qu'il n'y a pas de divination [3]. »

Fausse modestie ! échappatoire prudente ! Le doute philo-

1. Quintus touche ici la vraie, la seule explication des aruspices. Les entrailles de la victime devenaient une *table parlante et sanglante* qui écrivait en signes *convenus*, de même que la *divination par les coqs*, si longtemps conservée, consistait en ce que, dans chacun des grains de millet que l'on jetait, on était convenu à l'avance de reconnaître tel et tel caractère, et l'animal, guidé, comme l'étaient nos tables, par un pouvoir invisible, les *becquetait* dans l'ordre nécessaire pour composer un mot ou une phrase.

La surintellingence était partout, et nous lui substituons une *inintelligence* universelle !...

2. Il ne nie pas pour cela qu'ils puissent avoir aussi leur dieu, tout aussi bien que nos magnétiseurs de *tréteaux*, qui sont parfois les plus forts; seulement, c'était et c'est encore une loi que le dieu soit toujours de valeur relativement égale à celle de son client.

3. *Divination*, l. II, p. 104.

sophique ne peut jamais concerner que des opinions et des théories, jamais un fait matériel surabondamment prouvé, et *Cicéron n'ayant pas infirmé les faits de Quintus,* tant que ces faits subsistent il n'a plus rien à dire, car ils prouvent la prévision, comme la chaleur prouve un agent calorifique, comme le jeu du télégraphe électrique prouve l'insufflateur intelligent qui réside à la gare. Nous le répétons, une fois les faits admis, le doute ne peut subsister que sur la nature de cet insufflateur.

Cicéron. « Croyez-vous, mon frère, qu'un augure puisse mieux savoir qu'un médecin l'issue d'une maladie, qu'un pilote le sort de son vaisseau, qu'un général le salut de son armée ? »

Encore une détestable méthode, car les faits seuls peuvent y répondre. Or, Quintus ayant montré Calchas à qui on confie une flotte, bien qu'il ignorât la mer, et le pilote des Rhodiens prédisant avec tous leurs détails le désastre et tous les revirements forcés de la flotte, ce qu'aucun amiral ne fit certes jamais, c'est là seulement ce qu'il importait de réfuter. Or, Quintus rappelant à son frère la *stupéfaction* dans laquelle ces faits l'avaient plongé lui-même, ainsi que Caton et Varron, avait certes le droit de le sommer de s'expliquer. Au lieu de cela, Cicéron se dérobe, et au lieu de s'élever « *ab actu ad posse*, » c'est-à-dire du fait à sa possibilité, seule vraie méthode expérimentale, il use à l'avance de la méthode recommandée par M. Cousin, « *ab posse ad actum,* » c'est-à-dire qu'il juge à priori des faits par leur possibilité, méthode antiphilosophique et antiscientifique s'il en fut jamais[1].

Cicéron. « Comment peut-on avoir le pressentiment de ce qui n'est fondé sur *aucune* cause ? »

Encore une pétition de principe, et même une contre-vérité, car, bien loin d'admettre l'absence de toute cause, Quintus en reconnaît une expressément, *les dieux.* Or, si

1. Voir ch. II, § 2.

par hasard les dieux ont juré d'engloutir ou de brûler toute une flotte à telle heure, rien de plus logique que de leur supposer le droit et la faculté d'en prévenir leur *médium*. De cette manière l'avenir est beaucoup trop bien *fondé*, car il existe à l'avance dans une *volonté* qui n'a besoin, pour être connue, que d'être une seule fois indiscrète.

Mais Quintus essaye vainement de ramener son frère à la réalité : Cicéron se dérobe encore une fois en *convolant* à la question d'*utilité*.

« *A quoi peut servir* la divination? dit-il; car lorsqu'une chose est dans le destin, on ne saurait l'éviter; et, si elle n'y est pas, elle ne saurait arriver. »

Ceci devient du fatalisme matérialiste; c'est l'athéisme pratique à sa plus haute puissance. Ici, la prière, l'intervention des dieux, le prodige, les sacrifices, etc., tout se trouvait trahi par l'augure payé par sa patrie pour proclamer tout le contraire!

Et nous sommes ici tellement dans le vrai, que nous pouvons en appeler à... Cicéron lui-même.

« Je m'aperçois que je m'égare, continue-t-il, et que jusqu'ici je n'ai fait *qu'escarmoucher* [1]. Il faut maintenant en venir tout de bon aux mains et voir si je ne pourrai pas vous rompre vos deux ailes... »

Il en est temps, en vérité, car jusqu'ici Cicéron ne les a même pas frôlées.

En cela, répétons-le, l'ignorance de Cicéron était d'autant plus impardonnable que, en qualité d'augure, il avait dû connaître toutes les savantes distinctions des Étrusques.

Voyons-le maintenant aborder ce qu'il appelle la vaticination *naturelle*, en un mot le grand chapitre des Sibylles;... ou plutôt, devant profiter dans quelques instants d'un de ses plus grands aveux à ce sujet, disons comme lui : « Laissons là la Sibylle et mettons-la si bien *à part*, que, selon l'injonc-

1. *Divination*, l. II, p. 116.

tion de nos ancêtres, nous ne la lisions jamais qu'avec la permission du sénat. »

Enfin, terre! terre! Le voici qui arrive aux faits. Pour abréger, choisissons.

On se rappelle l'aventure de la flotte des Rhodiens et de son pilote. Quintus en tenait le récit de Cicéron lui-même, et nous avons vu que rien ne manquait à ce prodige de clairvoyance... Eh bien, que va répondre ici l'augure libre penseur? Le voici :

« Ce que ce matelot a *prédit* [vous voyez qu'il accepte le fait], c'est ce que nous appréhendions tous alors. Car les armées s'approchant, nous voyions bien que celle de César était plus audacieuse et plus aguerrie; mais en hommes prudents nous ne le laissions pas voir. Quant à ce matelot grec, qu'y a-t-il de surprenant que, la peur lui *ayant troublé l'esprit,* il se mît à publier ce qu'il redoutait déjà dans son bon sens? Mais, *de par les dieux* et *de par les hommes,* quel est le plus vraisemblable : ou que le secret des immortels ait été pénétré par ce matelot *insensé,* ou qu'il l'ait été par l'un *de nous* tous qui étions alors à Brindusium, en compagnie de Caton, de Varron et de Coponius, général de la flotte? »

Assurément, voici le *summum* de l'art de tourner les difficultés! Dans cette réponse de Cicéron, il n'y a pas, il faut bien le dire, un seul mot qui ne soit un mensonge... Ce matelot était si peu le représentant de l'*opinion générale,* qu'il passait aux yeux de tous les marins pour un *insensé*. Quant à l'événement de *Dyrrachium,* ni Caton ni Cicéron n'avaient pu se douter un seul instant que cette ville serait pillée *avant un mois,* qu'on se sauverait sur les vaisseaux, qu'il y aurait un *incendie* horrible, et que la flotte des Rhodiens aurait la liberté de se retirer à Rhodes... prédictions détaillées qui avaient tellement surpris l'amiral Caïus Pomponius, homme *fort sage,* qu'il était venu en toute hâte les raconter à Cicéron. Celui-ci, non moins impressionné, les avait racontées à son frère. Pourquoi donc aujourd'hui le croyant se retourne-t-il

1. *Divination,* l. II, p. 179.

et ment-il à sa conscience, si ce n'est parce que *lui*, le grand homme politique, l'écrivain de génie, etc., ne peut supporter la pensée d'avoir été prévenu et distancé par un matelot *dans le délire?* Orgueil humain, et confiance dans sa propre infaillibilité, telle est donc à Rome, comme à Paris, la cause secrète et première de ces dénégations obstinées! Mais, nous le répétons, le rhéteur est bien heureux de faire toujours ici la demande et la réponse, car si Quintus eût obtenu la permission de répliquer, il eût pu relever vigoureusement son frère de ce péché d'orgueil et le sommer de faire un peu plus honneur à sa parole.

Cicéron, ne pouvant plus croire à ce qu'il avait si bien cru, devait faire bon marché de tous les autres songes. Ainsi, l'Arcadien voyant en rêve l'hôtelier de Mégare assassinant son ami, Simonide averti de ne pas s'embarquer sur le vaisseau qui allait sombrer, Ptolémée guéri par la plante rêvée par Alexandre et trouvée à l'endroit même où le songe l'avait signalée, tous ces autres rêves de Phalaris, de Cyrus, de Denys, d'Hamilcar, d'Annibal, de Publius Décius, de Caïus Gracchus, etc., il va s'en tirer lestement.

« Tous ces rêves-là, dit-il, sont arrivés à des étrangers et ne sont pas *trop bien* connus; *peut-être* même sont-ils supposés. »

Prenez garde, Cicéron! Ils sont précisément rapportés par tous ces historiens dont vous avez éloquemment défendu contre les sceptiques la science et la sincérité, et sur les écrits desquels vous vous proposez d'édifier et d'écrire l'histoire des premiers siècles de Rome. Encore une fois, prenez garde à votre livre! Si vous récusez vos sources sur un point, on vous les récusera sur un autre, et tout à l'heure vous vous verrez forcé de parler, comme tant d'autres, dans le vide et sur le vide!

D'ailleurs, et après tout, vos rêves à vous sont toujours là... et n'y eût-il que celui qui vous a fait voir Marius vous désignant son *monument*, comme le théâtre d'une réhabilita-

tion qui s'y fit contre toute *probabilité*, il suffirait à vous battre, car Quintus ne se contentera pas de cette réponse :

« Ah ! mon frère ! tous les songes étant de même nature [c'est faux!], au nom des dieux immortels, n'immolons pas notre raison à notre superstition ! Car quel Marius pensez-vous que j'aie pu voir? Est-ce son image, suivant la théorie de Démocrite? Mais d'où était-elle partie? Était-ce du corps de Marius? Mais *pourquoi* cette image me suivait-elle sur le territoire d'Atinia? »

Alors Cicéron de disserter sans fin sur les raisons et non sur la réalité de la chose.

« J'avais, dit-il, *pensé probablement* à Marius. »
« —Soit, reprend son frère ; mais vous n'aviez pu penser au *monument*. D'ailleurs, mon rêve à moi, ce rêve où je vous vois, tombant avec votre cheval et vous sauvant, *au moment même où cela vous arrivait!*... qu'en faites-vous?... »
« — Je vous le répète, mon frère, de même que j'avais pensé à Marius avant mon songe, de même l'inquiétude que vous aviez pour moi vous fit songer à mon accident. Quant à la simultanéité, C'EST LE HASARD. »

On le voit ; sans sortir de Rome, nous sommes toujours à Paris, et si par les paroles suivantes Cicéron va quitter nos *savants inébranlables*, il va rejoindre aussitôt nos savants *embarrassés* et *ébranlés*[1], qui lui conseilleront de *tourner court*, en ces termes :

« ...Toutefois, comme le propre de l'académie est de n'imposer son jugement sur rien, mais d'examiner avec soin tout ce qui peut se dire de part et d'autre et de laisser aux auditeurs une entière liberté de juger, vous trouverez bon que je m'en tienne à cette coutume qui nous est venue de Socrate... Là-dessus nous nous levâmes[2]... »

Si, comme nous le disions tout à l'heure, Quintus avait eu le dernier mot, il aurait pu lui montrer un songe célèbre en

1. Se rappeler ces distinctions établies dans notre *Introduction*.
2. *Divination*, l. II, p. 203.

faveur duquel Cicéron paraissait avoir fait exception. Ah! celui-là, il y croyait fermement, il y croyait en *vieille femme:* c'était le fameux songe de Scipion, dans lequel ce grand homme était *censé lui avoir dit :* « Songe que tu es un dieu. »

Ces choses-là ne s'oublient pas facilement, et on ne les inscrit guère à la colonne des folies.

Que Macrobe, qui le rapporte, avait donc raison de s'écrier : « Voyez Cicéron qui cultive avec une égale ardeur l'art de la parole et la philosophie; *toutes les fois* qu'il parle, soit de la nature des dieux, soit de la divination ou du destin, voyez comme le peu d'ordre qu'il met dans la discussion de ces matières affaiblit la gloire que lui a méritée son éloquence[1] ! »

Comment Macrobe peut-il demander *plus d'ordre* à un dialecticien qui ne peut s'en tirer qu'en sautant continuellement par-dessus les objections?

Saint Augustin avait donc bien raison d'appeler ce prétendu grand homme un PHILOSOPHASTRE !

Oui, l'on mérite ce titre lorsque, augure soi-même, après s'être permis d'applaudir un jour ce mot de Caton : « Que deux augures ne pouvaient plus se regarder sans rire, » on écrit le lendemain ce qui suit : « Rien n'est plus beau ni plus grand dans la république que le droit des augures, et je pense ainsi, non parce que je suis augure moi-même, mais parce que je suis forcé de le reconnaître... Donc, que l'on instruise des auspices ceux qui décident de la guerre... et que l'on s'y conforme... que *toutes les choses* que l'augure aura déclarées irrégulières, néfastes, oiseuses, funestes, soient nulles et non avenues, et que la désobéissance à cet égard soit UN CRIME CAPITAL[2]. »

Ne croit-on pas entendre Jean-Jacques Rousseau réclamant la *mort* pour *certains délits de cette presse dont il réclame* la liberté?

1. *Saturn.*, l. I, ch. 24.
2. *Divination*, livre IV, ch. XXX.

On est *philosophastre* lorsque, après avoir publié un gros livre pour saper la divination, on ose écrire ailleurs : « Une discussion s'étant élevée entre mes collègues Marcellus et Appius sur les augures, interpellé par eux, je leur ai répondu : « Moi, je pense *qu'il y a* une divination que les Grecs appellent μαντικὴ, et que l'augurie, comme tous les autres signes de notre science, en fait partie... Et, dans le fait, si nous accordons que les dieux suprêmes existent, que leur esprit régit le monde, que leur bonté veille sur le genre humain et qu'elle *peut* nous manifester l'avenir, *je ne vois pas pourquoi* [il aurait pu ajouter : ni comment] je nierais la divination. Or, tout ce que j'ai supposé existant, la conséquence est *nécessaire*[1]. »

« Marquez-moi, écrit-il à Atticus, à qui l'on destine la place d'augure. C'est le seul endroit par lequel ceux qui gouvernent pourront me tenter; *j'avoue ma faiblesse*... Tous les malheurs de la république viennent de ce qu'on a négligé de suivre les auspices. »

Convenons-en, si le grand homme a jamais *ri* d'un augure, cet augure a bien dû le lui rendre en l'écoutant à son tour.

Donc, saint Augustin a mille fois raison d'appeler un tel homme philosophastre, car il avait deux langages, et ce philosophe chrétien, qui s'y connaissait, *reconnaissait* très-bien sous toutes ces questions des augures, et malgré les professions de foi de Cicéron, une question d'athéisme, ni plus ni moins.

« Pour ébranler le sentiment religieux, dit-il, Cicéron croit ne pouvoir mieux s'y prendre qu'en ruinant la divination. Pour cela, il nie toute science des choses à venir, et fait tous ses efforts pour montrer qu'elle n'est ni en Dieu ni en l'homme, et que, par conséquent, on ne saurait rien prédire. Ainsi, il nie la prescience divine et tâche d'anéantir toute espèce de prophétie, *fût-elle plus claire que le jour*, et cela, soit par les plus vains raisonnements, soit en se faisant opposer quelques

1. *Lois*, l. II, § 32 et 33.

oracles fort aisés à convaincre de fausseté, *quoique lui-même ne puisse jamais parvenir à établir cette fausseté.* Il triomphe, il est vrai, lorsqu'il réfute les conjectures des astrologues, parce que, en effet, elles se détruisent d'elles-mêmes ; mais ces derniers *sont encore beaucoup plus supportables que lui,* lorsqu'il veut ôter toute connaissance de l'avenir. Qu'est-ce donc que Cicéron redoutait dans cette connaissance, pour tâcher de la renverser par un discours DÉTESTABLE[1] ? »

Avis aux Cicérons modernes, qui croient pouvoir étayer leurs gros livres contre la *magie* et la *divination* sur l'autorité du Cicéron antique! Philosophastre, ce dernier est au-dessous des astrologues ; pontife, il établit l'athéisme ; augure et fier de l'être, il envoie les augures aux gémonies et blâme leurs contempteurs : — Cicéron, c'est le sophisme et le faux incarné !

---

§ II.

QUATRE THÉORIES CONTRADICTOIRES SOUTENUES PAR LES MÊMES PLUMES.

La jonglerie. — Le symbolisme. — L'illusion et le hasard. — Leur application impossible à la liturgie de Dodone et de Delphes. — Ces théories et l'histoire vraie.

1. — *Jonglerie, symbolisme, illusion et hasard.*

Plus nous approfondissons la question, et plus nous nous assurons que ces quatre divisions renferment tout ce que l'on peut objecter contre la divination ; mais les théories devraient être à l'histoire ce que les découpures de ces *jeux de patience*

1. *Cité de Dieu,* l. IV, ch. XXX.

avec lesquels on apprend la géographie aux enfants sont à la vraie géographie. Pour que telle ou telle partie du monde soit fidèlement reproduite, il faut que chaque découpure vienne comme d'elle-même s'ajuster à sa vraie place, sans peine et sans mutilation.

Voyons si chacune de ces théories sur la *divination* viendra s'ajuster comme *d'elle-même* sur l'histoire, et commençons par la première, la *jonglerie*.

Elle n'est pas neuve ; produite pour la première fois au grand jour par Épicure et Cicéron, rajeunie seize cents ans plus tard par Van Dale et Fontenelle, conservée pendant tout le XVIII[e] siècle, elle a cessé depuis le XIX[e], tout le monde a pu le constater, de pouvoir se soutenir seule et sans accompagnement.

Depuis cinquante ans, on ne *rit* plus des oracles, car on a fini par comprendre leur portée et toutes les proportions de leur action sur le monde.

Peut-être est-ce à Creuzer qu'il faut en rapporter la gloire. « Grande institution, dit-il en parlant de l'oracle de Delphes, et qui a exercé la plus grande influence sur la civilisation de la Grèce ! Les oracles favorisèrent l'agriculture, adoucirent les mœurs, arrêtèrent les fureurs sanguinaires des barbares indigènes ; leur importance politique n'est pas moins digne de remarque, mais le phénomène le plus étonnant fut la liaison prolongée de ces oracles de la Grèce avec ceux des contrées étrangères [1]. »

M. Maury témoigne le même enthousiasme pour ces mêmes oracles, qu'il va tout à l'heure déshonorer : « Celui de Delphes, dit-il, était le *grand régulateur du monde grec*. Les réponses que *les prêtres dictaient* à la pythie avaient sur les esprits un ascendant prodigieux. Le trépied d'Apollon était comme le *Vatican* de l'antiquité, car ses oracles étaient acceptés avec autant de respect que les *bulles papales* au moyen

1. *Religions,* introduction.

âge... c'est par Delphes que furent accrédités les principes de la plus *pure* morale, nous le verrons, et de la plus sage philosophie pratique. Cette direction morale et politique imprimée aux oracles tenait sans doute à ce qu'ils étaient placés dans la main des prêtres *éclairés et vertueux*. C'étaient eux, comme on l'a vu, qui *faisaient* parler le dieu, et la pythie, simple *malade*, n'était que l'instrument de leurs desseins [1]. »

Quelle idée M. Maury se fait-il donc de la morale et de la vertu quand il appelle *éclairés* et *vertueux* des prêtres qui *font parler* la Divinité? comment surtout peut-il les appeler les *interprètes* des réponses *divines*, si ce sont eux qui les *dictent* à la pythie, et comment, dans ce dernier cas, ces interprètes pouvaient-ils recevoir de tous, y compris la pythie, qui les voyait dicter, l'épithète de χρησμολόγοι, parlants d'après le dieu?

Dans ces dix lignes il y a tout autant de contradictions que d'impossibilités, et tout autant d'impossibilités que de mots.

Occupons-nous tout d'abord de l'origine, et, si l'on peut parler ainsi, de l'ubiquité spontanée des principaux oracles, ubiquité que Creuzer nous dit inexplicable et qui devrait le paraître à tous nos mythologues.

2. — *Dodone.*

Quatorze cents ans avant Jésus-Christ, nous voyons les Helles ou Selles, qui donnent leur nom à l'hellénisme, posséder à Dodone un oracle qui leur avait été apporté par les Pélasges[2]. Rien de plus modeste que cet oracle, quoiqu'il n'y eût rien de plus grand que le nom de son dieu; c'était le *Zeus Pela-*

1. *Religion de la Grèce*, t. II, p. 521.

2. Dodonée était le nom d'une ancienne nymphe de l'Océan, aimée de Jupiter, qui ordonna à Pélasge de transporter son culte en Thessalie : « *Samothraces a Pelasgis edocti*, Samothrace fut enseignée par les Pélasges. » (Hérodote, 2e *Muse*, sect. 51.)

giscos, le *Diespiter*, ou plutôt, ne craignons pas de le dire, c'était le nom par excellence, le nom que les Juifs regardaient comme incommunicable, en un mot celui de JAOH-PATER, c'est-à-dire *celui qui a été*, *qui est* et *qui sera*, autrement dit : l'ÉTERNEL.

Nous sommes tout à fait, cette fois, de l'avis de M. Maury lorsqu'il retrouve dans ce nom et l'*Indra* des Védas et la notion du *Jéhovah* biblique[1]; nous irons même plus loin, et nous ne nierons pas la connexion étymologique de ce grand et dernier nom avec le soleil et la foudre.

Le Jupiter de Dodone est donc avant tout sémitique, puis indo-européen, puis pélasgique, c'est-à-dire voyageur comme le peuple qui le transporte avec lui (*pel*, mouvement), et définitivement hellénique entre les mains des Helles, qui reçoivent de leur mieux le maître des dieux et vont lui devoir bientôt l'illustration et toute la fortune de la Grèce.

On suit parfaitement la marche de ce dieu; M. Maury s'accorde à merveille à ce sujet avec le président De Brosses[2], et nous n'en sommes que plus étonné en voyant des savants du premier ordre, y compris M. Lenormant, de vénérée mémoire, tout préoccupés qu'ils étaient de leur divinisation des forces de la nature, ne pouvoir s'expliquer l'origine de l'oracle de Dodone que par « *un coup de tonnerre* formidable qui, en glaçant d'effroi toute la contrée, l'aurait courbée sous les carreaux du dieu-tonnerre, etc. »

Dans l'histoire réelle, au contraire, nous voyons tout simplement les Pélasges implanter leur dieu, ou, si vous le voulez, leur fétiche portatif, sans embarras, sans encombre, parmi de fort braves gens qui le reçoivent avec reconnaissance, l'invoquent d'abord en plein air (*ætheria templa*)[3], puis deviennent et restent ses *médiums*, sans cesser pour cela « de vivre de glands doux, de coucher sur la dure, de mar-

1. *Religion*, I, p. 56.
2. *Académie des inscriptions*, t. XXXV, p. 189.
3. Lucrèce.

cher pieds nus[1], » en un mot, sans *changer ni compromettre* en rien leurs habitudes et leur réputation de gens sauvages, ignorants et très-bornés.

Nous ne craignons pas de l'affirmer : voilà comme se fondent et se maintiennent les oracles, et non, comme on le dit tous les jours, par le calcul, l'intrigue, la science et le savoir-faire d'une caste sacerdotale, qui, simple héritière du patrimoine légué par ses ancêtres *spiritisés*, se montrerait fort peu soucieuse des grands destins réservés à leurs enfants.

Dans l'histoire de Dodone, c'est le dieu qui fait tout. C'est lui qui force ses adorateurs à quitter une position magnifique pour le suivre au pied du mont Tomare, dans une vallée glacée, au centre d'une épaisse forêt et sur les bords d'un ruisseau qui traverse le plus marécageux des terrains.

Il n'y avait vraiment que les dieux païens pour se faire obéir, en choisissant si mal leurs demeures. Boulanger s'arrêtait, avec un étonnement très-philosophique, devant cette option toute spéciale des oracles, soit pour les marais, soit pour les lieux volcaniques, les crevasses, les cavernes, etc... « Il n'y a, dit-il, que les dieux qui soient de ce goût-là, car nous remarquons que, dans tout autre cas que celui des oracles, les hommes placent au contraire leurs temples et leurs monastères dans les situations les plus commodes ou les plus récréantes. »

Peut-être pourrions-nous répondre à Boulanger que c'est uniquement parce que l'oracle a *besoin* de cavernes, mais cette raison ne serait pas recevable ici, puisque le dieu de Dodone, bien que la montagne soit volcanique et que le ruisseau soit marécageux, tient à s'installer sur... un hêtre ou sur un chêne : il est vrai que MM. Creuzer et Guigniaut sont aussitôt là pour nous dire que « c'est en vertu de la reconnaissance générale pour les grands végétaux. » Mais ils oublient qu'il n'y a de reconnaissance ici que pour UN chêne

1. Creuzer, *Religions*, culte pélasgique.

tout spécial, ou plutôt pour *le* chêne « au centre duquel réside le dieu[1], » ce même dieu qui, consulté solennellement plus tard par ses fidèles sur l'opportunité de l'adoption des divinités égyptiennes et asiatiques, répondra, du haut de sa grandeur et *de son arbre*, que « la chose est bien permise, pourvu qu'on lui rapporte à lui-même toutes ces dénominations et qualifications étrangères. »

Mais voici bien un autre embarras! On nous assure que le dieu n'était qu'*un Selle caché sous l'écorce;* mais que devenait cet individu caché pendant douze siècles, quand le dieu parlait *du haut* de son chêne? Car, nous le savons, « il agitait son feuillage, » et, cette fois du moins, ce n'était plus *la nature* comme le veulent tant d'autres, puisqu'il ne l'agitait jamais que pour ceux qui étaient entrés dans l'enceinte, « *ingredientibus illis quercus movebatur resonans*[2], » et que chaque bruissement de son feuillage avait un sens.

Au reste, le chêne n'était pas seul, et, pour en revenir à ce malheureux Selle, on frémit pour lui de la multiplicité des machines dans lesquelles ou sur lesquelles il lui fallait se cacher à la fois; d'abord dans la source intermittente, qui manifestait ici, comme partout, la volonté des dieux; ensuite derrière les colonnes, au sommet desquelles les bassins de cuivre exprimaient les mêmes réponses. Or, ces bassins savaient aussi se taire et parler très à propos, et Ménandre a fort bien dit, dans sa comédie du *Porte-Mystère*: « Tu babilles comme les bassins de Dodone, mais eux, du moins, savent se taire et ne parler que lorsqu'il le faut. » Il fallait ensuite, si les colombes de Dodone étaient vraiment des colombes perchées au sommet du fameux chêne, il fallait qu'il les eût serinées bien longtemps et élevées à un degré de surintelligence éminent. Si c'était au contraire deux femmes, le même mot

1. Hésiode.

2. Suidas, I, au mot DODONE. — Apollod., *Bibl.*, l. I, dit à son tour: « Conseil donné par Minerve, au moyen du chêne de Dodone. » — « Miracle du *chêne parlant*, » dit à son tour Eschyle dans *Prométhée*.

πλειάδες pouvant avoir les deux sens, c'était une grande complication, car alors nous avons deux femmes de plus à *cacher,* non-seulement dans l'enceinte, mais encore dans la table à jeu et dans le cornet qui allait lancer les dés fatidiques, et nous étions dans le vrai lorsque nous disions qu'il fallait être *à la fois* dans tous ces objets, puisqu'on laissait le choix du mode de consultation au consultant que nous voyons souvent hésiter entre tous. Nous en avons un exemple dans la visite de Corésus, prêtre de Bacchus. S'étant rendu à Dodone pour apprendre du dieu le secret d'éloigner la peste qui désolait Calydon, en punition de ses propres amours avec Callirhoé, ce prêtre, tout prêtre qu'il fût, hésite longtemps et finit par se décider pour la consultation des *colombes*, que tout le monde lui recommande comme le moyen le plus sûr. Or, ce n'était pas le plus tendre, car voilà que ces *douces* colombes lui ordonnent de sacrifier son amante, et que celle-ci s'y résigne; mais, au moment du sacrifice, Corésus tourne son fer contre lui-même, et la jeune fille l'imite pour ne pas lui survivre.

Cette anecdote nous fournit deux remarques importantes : 1° les prêtres n'ont jamais cru n'obéir qu'à des prêtres; 2° ce n'est pas d'aujourd'hui que les dieux conseillent le suicide.

Enfin, pour terminer le cahier des charges imposé à notre malheureux Selle de Dodone, il faudra qu'il sache bien autre chose encore : il faudra qu'il parle toutes les langues, qu'il connaisse le secret de tous les cœurs, qu'il entretienne des intelligences avec le monde entier, monarques et sujets; il faudra qu'il sache punir tous les profanateurs, les foudroyer sur place, ébranler les montagnes et les faire tomber sur ses ennemis; il faudra qu'il apprenne enfin toutes les lois de la médecine, l'art d'envoyer des songes à volonté et de guérir par les remèdes qu'il indique dans ces songes; il faudra qu'il sache, en un mot, ce que savent tous les oracles du monde, et notamment son rival et voisin, celui de Delphes.

5. — Delphes.

Si l'on ne sait pas bien positivement la date de son établissement, on sait que son ancien nom, Δελφίς, était celui de ce serpent Python que le dieu-lumière, Apollon, vint tuer sous ses murs.

Il est certain, en effet, que ce Delphes, aux destinées si brillantes, avait commencé par être un fangeux marécage, et que ce *plus véridique des oracles* (v. Strabon, IX, p. 942) s'établit, comme presque tous les autres, sur les bords d'une caverne dont tout le monde connaît l'histoire. Diodore, Strabon, Pausanias, sont parfaitement d'accord sur ce *trou* fatidique, χάσμα, et Plutarque nous a conservé jusqu'au nom du berger Corétas qui constata le premier sur ses chèvres l'action stimulante de l'agent qui sortait de cette caverne, sorte d'action convulsive dont tous les curieux furent bientôt à portée de vérifier par eux-mêmes la nature. Cette vapeur, Strabon l'appelait (l. XCV) πνεῦμα ἐνθουσιαστικὸν, un esprit enthousiasmant, « car, dit-il, on remarqua que tous ceux qui s'en approchaient révélaient non pas des folies, comme quelques-uns le prétendent, mais l'avenir et les choses les plus secrètes. »

Ces chèvres nous rappellent que, dans la *Voyante de Prevorst*, les troupeaux des montagnes de la Westphalie préludaient par leurs agitations furieuses aux manifestations surintelligentes que cette voyante allait offrir elle-même.

Pendant longtemps cette vaticination de la caverne delphique resta inoffensive et libre; mais un jour, ô surprise! on s'aperçoit que dans leur délire un certain nombre d'enthousiastes se précipitent dans le trou mystérieux. On réglemente alors le phénomène, et l'on décide que ce sera désormais une jeune fille qui servira à l'exploitation. Un oratoire s'élève AU-DESSUS DU χάσμα, puis un temple, et l'on sait le reste.

On lit, dans le tome III des *Mémoires de l'Académie des*

inscriptions, p. 140 : « Il n'y a, parmi les écrivains modernes, que M. Van Dale qui rejette cette tradition de la caverne, mais il ne dit pas pourquoi il la traite de fable, sans prouver que c'est une fable. Il l'aura crue fort contraire, apparemment, au système qu'il s'est fait sur les oracles païens. » Le mémoire ne voit pas qu'il met ici le mot *apparemment* pour celui d'*évidemment*, car ce χάσμα est précisément la *dominante* du mystère.

Voici cependant d'autres dominantes qui ne pouvaient pas tenir davantage au caprice humain. Suivons-les bien : il faut que la pythie soit *vierge*, il faut qu'elle reste pure,... il faut que le dieu soit *là*, si l'on veut que la fameuse vapeur manifeste quelque vertu. Il n'y vient, dans le principe, qu'*une fois par mois*, plus tard une fois par an. Convenons-en, voilà de bien mauvaises conditions, soit pour des exploitateurs intéressés à la permanence du phénomène, soit pour le hasard qui n'agit jamais à heure fixe, soit enfin pour ce que Görres et son école appellent des *forces magnétiques ou naturelles*, qui n'ont jamais exigé nulle part, comme l'exigeait le dieu de Delphes, trois jours de jeûne de la part de la pythie et des assistants.

D'ailleurs, on ne peut douter de la présence du dieu. La vapeur s'exhale inoffensive ; mais lorsque le dieu s'y mêle aux heures solennelles annoncées, personne ne saurait s'y méprendre : on sent que le maître est là. A peine entre-t-il dans son temple, que celui-ci s'ébranle et se secoue jusque dans ses fondements ; il faut que le laurier s'agite, que la victime frémisse, que la pythie se convulse, et que la scène décrite par Virgile et par Lucain atteigne le *summum* d'une possession générale.

C'est ainsi qu'à Morzine, en 1859, on voyait probablement le même dieu envahir les meubles et les animaux, *transporter* son influence des êtres animés aux choses matérielles, sans que les doctes inquisiteurs envoyés par l'État pussent y voir autre chose qu'une névrose[1].

1. Voir le premier volume de ce Mémoire, ch. IV, § 3.

Voilà le véritable stimulant si tardivement soupçonné et si péniblement cherché par tous nos psychologues modernes! Mais ce n'est plus là cette force aveugle, stupide, enivrante, qu'ils se plaisent à rêver; c'est une force souverainement intelligente qui ne stupéfie pas ses adeptes comme le chloroforme ou les gaz de nos sources, mais qui, tout en se mêlant parfois à ces derniers *pour la commodité de la chose*, transforme leur influence narcotique en clarté divinatrice qui ne *stupéfie* plus que les intelligences confondues des consultants[1].

Il faut bien le remarquer encore; à la pythie on donne des interprètes, aux interprètes des prêtres surveillants et sténographes, chargés de recueillir à la fois toutes les révelations distinguées en deux classes : celles que tout le monde peut entendre, et celles que la prudence ordonne de cacher, excepté cependant aux étrangers qui ont toujours droit à tout savoir[2]. Comment encore ne pas retrouver un puissant gage de bonne foi, soit dans les embarras et les contestations qui s'élèvent parmi les prêtres lorsque la parole du dieu n'est pas claire; soit dans l'immense déconvenue qui résulte du silence divin, silence qui force si souvent les clients, et même les souverains, à repartir comme ils sont arrivés, c'est-à-dire avides de lumière et n'en ayant pas obtenu le moindre rayon; soit enfin dans les désagréments de toutes sortes et même dans les dangers encourus par la pythie et par les prêtres, toutes les fois que la prophétie est menteuse? Décidément, le métier est mauvais, et l'habileté l'aurait fait reposer sur d'autres bases.

Fréret avait donc bien raison de dire que, malgré Fonte-

1. Voir, dans la *Magie* de M. Des Mousseaux, tout le chapitre VII sur « les vapeurs oraculaires. » Toute la question s'y résume dans cette triple reconnaissance ainsi formulée par Plutarque : « L'âme de la pythie pour *sujet*, l'exhalaison pour *véhicule*, et les démons (dieux) pour *superintendants* du mystère. »

2. Il nous semble voir, à saint Janvier, le prêtre thaumaturge faisant monter auprès de lui le *forestiere* qui lui paraît le plus suspect d'incroyance.

nelle, « l'origine de Delphes n'était pas une question éclaircie et qu'elle méritait bien de l'être[1]. » On commence seulement à comprendre qu'on ne l'avait pas comprise, et c'est beaucoup. « On parle, dit le célèbre Dollinger (t. I, p. 295), d'un système d'*espionnage* secret que ces prêtres aient pratiqué pendant des siècles, en entretenant dans les principales places du monde civilisé une foule d'espions et d'observateurs par lesquels ils se seraient fait exactement instruire, au fond de leurs cellules, de tous les changements qui avaient eu lieu, de la bonne ou mauvaise fortune des maisons régnantes ou des familles notables, de leurs secrets, de leurs projets, de leurs intentions et des questions qu'on se proposait d'adresser aux oracles. Ainsi Guette (*Oracle de Delphes*) et Hullmann (*Appréciation de Delphes*) veulent « qu'on retranche de l'histoire toutes les annonces dont on raconte la réalisation surprenante; mais c'est là expliquer un phénomène énigmatique par un autre bien plus merveilleux encore; on oublie qu'un tel réseau d'espionnage étendu sur toute la terre connue aurait exigé un nombre exorbitant d'instruments aveugles et dévoués, et, de plus, une dépense à laquelle toutes les richesses matérielles de Delphes n'auraient jamais suffi. D'ailleurs, ce moyen ne serait pas resté longtemps secret, les adversaires des oracles, comme Œnomaüs et tant d'autres, l'auraient divulgué sur tous les tons, et les chrétiens, comme Eusèbe, auraient répété leurs attaques[2]. »

Il n'y a rien à ajouter à de telles paroles; disons seulement que les laisser tomber dans le vide et leur opposer encore les machines décrépites de Van Dale, malgré l'immense expérimentation du spiritisme moderne, c'est à faire désespérer de l'intelligence humaine, désormais inféodée aux plus grossiers préjugés.

1. *Académie des inscriptions,* t. XXII, mém., p. 190.
2. Dollinger, *Judaïsme et paganisme,* t. I, p. 295.

4. — Ces théories devant les faits historiques.

Mais revenons donc à nos sources, aux expérimentateurs antiques, dont la vue, le bon sens et le toucher ne pouvaient cependant pas être moins sûrs que ceux de nos modernes dénégateurs; faisons pour cette question ce que nous avons fait pour toutes les autres.

Et d'abord, comment ne voit-on pas qu'en naturalisant les oracles on impose à de simples hommes une besogne à laquelle les dieux eux-mêmes ont de la peine à suffire? Faisons bien attention au fonctionnement simultané de tous ces oracles. Pendant que les Pélasges les importent en Thessalie, Jupiter Ammon rend les siens dans les déserts de l'Afrique. Rien ne paraît donc plus naturel que ces longs désespoirs d'Apollon, si bien reproduits dans un des *Dialogues* de Lucien; on est tenté de plaindre le dieu quand il déclare « ne savoir plus où donner de la tête. » Tantôt, il faut qu'il se trouve à Delphes, que l'instant d'après il coure à Colophon, ensuite à Délos, de là chez les Branchides, en un mot, partout où les prêtresses, après avoir bu de l'eau sacrée et mâché le laurier, s'agitent sur leur trépied et lui enjoignent de paraître: « Encore, dit-il, ne faut-il pas que je me fasse trop attendre, pour ne pas faire perdre tout crédit à mon art[1]. »

Quant au rôle du voyant, il n'est certes pas plus facile. Voici Crésus qui, pour éprouver le mérite comparé des oracles, envoie en même temps à Delphes, à Dodone, à l'antre de Trophonius et à bien d'autres, pour qu'on lui dise ce qu'il fera ou pensera à tel jour et à telle heure. Celui de Delphes ré-

1. Lucien, tome III, p. 397. Comme on connaît bien ces retards-là dans le camp des spirites, et combien de quarts d'heure n'y a-t-on pas attendus jusqu'à l'arrivée d'un dieu invoqué! Au reste, c'est la conséquence de la doctrine théologique sur la *circonscription* du lieu occupé par les esprits et sur leur transport successif d'un lieu dans un autre. (Voir le I[er] vol. de ce Mémoire, ch. v, § 2.)

pond : « Mes sens sont frappés d'une tortue cuite avec des chairs de brebis, airain dessus et airain dessous. » C'était vrai; le roi, pour mieux déconcerter l'oracle, s'arrêtait au même instant à cette excentricité sans pareille. Or, comme il y avait bien loin de la Lydie à Delphes, et comme le télégraphe électrique fonctionnait mal alors, on comprend que, confondu d'étonnement et de respect, Crésus ait sacrifié sur-le-champ deux bœufs à Apollon et n'ait plus cherché d'autre patron.

« Mais, vient nous dire l'esprit fort, Crésus ne se sera pas assez méfié de *son* émissaire qui aura trahi son secret. ». Voilà encore de l'histoire inventée à plaisir ; est-ce qu'on posséderait par hasard le nom de ce traître et quelques-uns de ses aveux ? Non. Eh bien, qu'on nous permette alors de faire remarquer qu'il ne s'agit nullement de *son*, mais de *tous ses* envoyés, auxquels il aurait fallu qu'il commençât sottement par divulguer cette énigme ; or, l'histoire nous le montre s'enfermant *tout seul* dans son palais pour rédiger plus sûrement sa consultation. Mais voici bien autre chose ; voici une complication capitale, à laquelle on paraît n'attacher aucune importance. Le roi, charmé, envoie de nouveaux émissaires chargés de poser au dieu ces trois questions : Que se propose le roi ? Quelle sera l'issue de ses projets ? Combien de temps durera son empire ? *Réponse :* « En passant l'*Halys*, Crésus renversera un grand empire, et le sien subsistera jusqu'au jour où le *mulet* s'assoira sur le trône des Mèdes. » On sait ce qu'il en fut de la traversée de l'Halys ; quant au *mulet*, on sait encore que c'était le surnom donné à Cyrus, en raison de son origine, persane par son père, et mède par sa mère. Donc il ne s'agissait pas uniquement *de la cuisson d'une tortue*, comme on le répète toujours, mais de grandes prédictions politiques littéralement réalisées. On comprend que Crésus ait cru devoir payer une telle consultation mille briques d'or. Heureux les dieux dont les médiums sont des rois !

Continuons. Néron consulte la Pythie sur la durée de son

règne. *Réponse :* « Méfie-toi des soixante et treize ans! » Encore loin de cet âge, Néron se tranquillise, mais il oublie Galba, qui lui ravit l'empire et la vie, dans sa soixante et treizième année.

Trajan veut consulter l'oracle d'Héliopolis; il se méfie, et comme épreuve décisive, « *ne forte fraus subisset humana,* » il lui fait porter une missive bien enveloppée et revêtue de son sceau. Macrobe (*Saturn.,* l. I) nous montre les codiciles impériaux arrivant dans le sanctuaire. On les soumet *au dieu* dont on attend la réponse. Or, le dieu ordonne de signer *simplement* et de renvoyer, sans autre cérémonie. « Les *prêtres sont confondus,* dit notre auteur, *stupentibus sacerdotibus,* » et n'y comprennent rien. Mais Trajan le comprend bien, lui, car il n'avait envoyé que sa signature pure et simple, et le dieu le payait avec la même monnaie.

Ici, nos Œdipes modernes reconnaîtront tout de suite le *cabinet noir* de nos polices modernes : « *Ergo,* diront-ils, l'archéologie peut constater, *ipso facto,* que l'on connaissait dès lors le secret de diviser la cire par des lames minces et rougies au feu. » Nous sommes trop polis pour répondre, comme Molière : « Votre *ergo...* » Mais ayant expérimenté comme Trajan et obtenu les mêmes réponses que lui dans des salons et des cabinets *très-blancs,* nous prévenons l'archéologie qu'on la fourvoie ici dans un très-mauvais pas, et que Trajan eut vraiment lieu de s'étonner. Sa foi même en devint si profonde, qu'on le vit organiser immédiatement une consultation très-sérieuse et députer de nouveaux émissaires à l'oracle, pour savoir quelle serait l'issue de sa campagne chez les Parthes. Pour toute réponse, le dieu fait briser plusieurs sarments de vigne qu'on enveloppe dans un voile, ou, littéralement, dans *un suaire* (*sudario*), et les renvoie à Trajan. Telle devait être, en effet, l'issue de la campagne à la fin de laquelle on rapportait dans un suaire (*sudario*) les os du grand empereur qui n'avait pas compris l'avertissement.

Un gouverneur épicurien, de Cilicie, envoie à Malée consulter l'oracle de Mopsus ; afin de l'éprouver, l'émissaire portait un billet cacheté « dont il ignorait le contenu, » dit Plutarque, et, dans le fait, le contraire eût été trop absurde. C'était, cette fois, un oracle par songe. Comme toujours, l'émissaire se couche et s'endort dans le sanctuaire, mais, dans son sommeil, il ne voit qu'un homme d'un port majestueux, qui lui dit ce seul mot : *Noir*. Confondu, désolé de ne rapporter que ce seul mot, il repart néanmoins, est fort mal reçu tout d'abord par les courtisans qui le trouvent ridicule; mais l'indignation cesse bientôt, lorsque le gouverneur, décachetant son billet, leur montre sa question : « T'immolerai-je un bœuf blanc ou noir? »

Ici la théorie du *cabinet noir* se complique, comme on le voit, de l'art d'envoyer à volonté, non-seulement *un* songe, mais *tel* songe.

Nous reparlerons tout à l'heure de ce dernier *artifice*.

Un autre jour, les Lacédémoniens font consulter Dodone sur la guerre qu'ils veulent faire aux Arcadiens, et l'oracle répond : « Guerre sans larmes. » Effectivement, ils remportent la victoire et ne perdent pas un seul homme. Et le mot passa bientôt en proverbe, dit Plutarque.

La prêtresse *Phaennis*, « à une époque qui n'est pas douteuse, » dit le président De Brosses [1] (au temps des premiers successeurs d'Alexandre), avait prédit, un an avant l'événement, l'invasion des Gaulois dans l'Asie Mineure : « L'escadron étranger des Gaulois, disait-elle, couvrira le rivage de ses nombreux soldats, et, traversant les flots de l'Hellespont, ravagera l'Asie. Malheur de la part des dieux ! malheur surtout à ceux qui ont fixé leur séjour non loin de la plaine azurée ! Mais je vois Jupiter lui-même envoyer à leur secours le noble fils du taureau, et je vois les barbares tomber victimes d'un funeste trépas. » Or, ce fils du taureau était

1. *Dieux fétiches*, p. 35, 130.

Attale, roi de Pergame, désigné déjà, par un autre oracle d'Apollon, par l'épithète de Tauricornis (Voir Pausanias, *Phoc.*, 279.)

« Alexandre II, roi d'Épire, continue De Brosses, appelé en Italie par les Tarentins, quatre siècles avant notre ère, consulte Dodone. La réponse est que « Alexandre devait se méfier de la ville de Pandose et de l'eau d'Achéron, où il trouverait la fin de ses destinées[1]. » Cet oracle confirme le roi dans la résolution de passer en Italie pour s'éloigner de plus en plus de l'Épire, de la ville et de la rivière fatales ; mais trahi par deux cents Lucaniens exilés, qu'il regardait comme attachés à sa personne, il est poussé forcément par eux dans les environs d'une autre Pandose dont il ignorait l'existence. Une inondation subite le force à la retraite et le resserre au bord d'un torrent dont le débordement venait d'entraîner le pont. A peine s'est-il aventuré avec sa troupe dans ce torrent qu'il espérait passer à gué, qu'un de ses soldats, dans son impatience, s'écrie : « Malheureuse rivière, ce n'est pas sans raison qu'on t'a nommée l'Achéron ! » Alexandre, frappé de ce mot, se rappelle Dodone et se demande un moment s'il doit avancer ou reculer. Cependant il franchit et touche barre avec son cheval, lorsqu'un des exilés le perce d'un coup de son javelot. Il tombe mort dans la rivière, et son corps est emporté par le torrent jusqu'au camp de ses ennemis[2].

« Cet oracle, dit le président De Brosses, antérieur seulement de quatre siècles à notre ère, est un des derniers dont il soit fait mention dans l'histoire[3]. »

S'agit-il enfin d'Alexandre le Grand, comment peut-on venir nous dire, en 1863, sans sortir de Paris, que « Ariston, attaché, en qualité de devin, à l'armée du conquérant, *s'entendait* avec le héros pour se donner l'apparence de l'infaillibi-

1. De Brosses, *Dieux fétiches*, p. 35, 130.
2. Tite-Live, VIII, 21.
3. *Dieux fétiches*, p. 16.

lité[1], » lorsqu'il est manifeste qu'Alexandre était pour le moins aussi superstitieux que le devin? En vérité, c'est fabriquer l'histoire de toutes pièces et de la manière la plus invraisemblable. Si Alexandre avait cru que l'on pouvait *s'entendre* avec un oracle, nous ne l'aurions pas vu si empressé, dès son arrivée en Égypte, d'aller consulter celui de Jupiter Ammon, de forcer la Pythie épouvantée à répondre, sinon sur sa naissance et sur son avenir, au moins sur la santé de son cher Héphestion. Nous ne le verrions pas, plus tard, accablé de la douleur incroyable causée par sa mort, *incredibili mœrore,* envoyer un présent au temple d'Esculape, tout en se plaignant de la sévérité de ce dieu à son égard, puisqu'il ne lui avait pas rendu « cet ami qu'il chérissait comme sa propre tête. » Nous ne le verrions pas accorder son amitié au devin chaldéen Pythagoras, qui, de Babylone, lui avait fait annoncer, à Ecbatane, la mort de son cher ami *pour le lendemain*, ainsi que celle de Perdiccas et d'Antigonus, qui tombèrent effectivement peu de temps après sous le fer des ennemis, et enfin la sienne propre, s'il avait le malheur d'entrer dans cette ville de Babylone, où, du haut de son bûcher, le mage Calanus, qu'il avait fait brûler vif, lui avait donné un rendez-vous solennel et fatal;... nous ne le verrions pas enfin, et ceci est plus péremptoire que tout le reste, voulant, dans sa folle douleur, élever Héphestion au rang des *dieux*, en envoyer demander la permission à Jupiter Ammon, obéir avec désespoir à ce dieu qui la lui refuse et qui ne lui permet que le culte des héros[2].

Cette soumission d'Alexandre est pour nous le sûr garant de tout le sérieux de sa consultation, comme, pendant sa dernière maladie, l'empressement de ses généraux à faire demander au même dieu s'il ne faudrait pas faire transporter leur maître dans son temple implique de leur côté confiance absolue.

1. Maury, *Relig.*, t. II, p. 434.
2. Voir, pour tous ces détails, Arrien, l. VIII, ch. III, XIV et XIX.

En un mot, ce serait renverser toute l'histoire que de nier cette déférence et ces interrogations des plus grands capitaines au moment même de l'action. Quand un homme comme Xénophon nous parle des immenses services que les oracles rendent aux armées *dans les cas difficiles*, et lorsque lui, le grand historien militaire, nous affirme « que dans la seule retraite des Dix mille, ils exercèrent bien des fois la plus grande influence, » lorsqu'il en fournit de nombreux exemples, oser, à deux cents ans de distance, lui donner un démenti au nom d'un simple préjugé, c'est le crime de lèse-histoire le plus révoltant possible. Faisons de tous ces grands hommes des fous, s'il le faut absolument pour nos théories du jour, mais, au nom du ciel, ne les transformons pas en comédiens ignobles; que M. Charton, dans le commentaire qu'il a joint (*Magasin pittoresque*) à la gravure du tableau de M. Gérôme, vienne nous dire : « Heureusement, le bon sens des généraux était là pour conjurer la folie des augures, » nous n'en sommes pas moins certain que ces généraux eux-mêmes auraient protesté contre de tels compliments. Plus le danger paraît grand, plus nous sommes étonné de leur confiance et de leur soumission aux dieux consultés.

C'est ainsi qu'Hérodote nous montre le devin Mégistias apprenant à Léonidas et à ses compagnons qu'ils devaient périr le lendemain, au lever de l'aurore, quand personne ne pouvait le prévoir, les Perses ne s'étant pas encore détournés de leur direction. Que fait Léonidas? Il ne doute nullement, mais conjure le devin de se mettre au moins à l'abri et de l'abandonner à son malheureux sort. Le devin déclare qu'il mourra avec eux, et meurt en effet. Singulier jongleur [1]!

N'est-ce pas encore le devin d'Élis qui prédit à Pausanias et à tous les Grecs qu'ils obtiendraient la victoire, pourvu

1. La Pythie avait prédit de longue main, et en vers solennels rapportés par Hérodote (l. VII, p. 219), que Sparte serait écrasée par les enfants de Persée, ou qu'elle perdrait son roi, la colère de Jupiter ne pouvant être apaisée. Cette fois, il n'y avait pas d'ambiguïté.

qu'ils n'attaquassent pas, conseil qu'ils suivirent heureusement[1].

Et, néanmoins, quelle prudence, quel examen réfléchi de la part de ces grands capitaines ! Ainsi Xénophon nous montre Agésipolis, après avoir consulté le Jupiter Olympien sur sa campagne contre Argos, envoyant la réponse de ce dieu à Delphes, pour demander à Apollon s'il était du même avis que son père. « Oui, » répond Apollon. Et alors on entre en campagne.

A toutes ces prédictions, à cette encyclopédie de connaissances militaires, scientifiques et philosophiques, nécessaires à ces prêtres réputés *ignorants*, il faut bien ajouter encore tous les prodiges des interventions terrifiantes : ainsi l'écroulement des rochers du Parnasse, abîmant une partie de l'armée de Xercès; ainsi la foudre en dispersant le reste, au moment où cette armée allait procéder au pillage du temple de Delphes[2].

Rappelez-vous encore la terreur panique et les signes effrayants envoyés tout à coup à l'armée victorieuse des Gaulois, au moment où elle allait entrer dans le même temple[3], et vous conviendrez qu'il y avait quelque lieu de respecter et de craindre les dieux.

Arrêtons-nous, car nous fatiguerions inutilement nos lecteurs si nous voulions dérouler sous leurs yeux l'inépuisable masse de documents historiques prouvant cette proposition de M. Maury, que « la divination se compliquait toujours de la magie qui en était une dépendance[4]. » Irréfutable vérité, rendue immédiatement inexplicable par les explications de ceux qui la professent.

Contentons-nous d'avoir montré, dans ce paragraphe, l'impossibilité historique d'expliquer tour à tour et simultanément

1. Pausanias, IX.
2. Hérodote, VIII, p. 37.
3. Justin, XXXIV, p. 6.
4. *Religion*, t. II, p. 500.

par la *jonglerie*, le *hasard* et l'*illusion*, une montagne de faits généralement identiques, qui, si la *jonglerie* les produit, n'ont rien à voir avec le *hasard* et l'*illusion*, etc., et qui, s'ils sont le résultat de cette *illusion*, ne relèvent en rien des deux premiers agents.

Toutes ces contradictions n'arrêtent pas un instant nos savants adversaires. Riches en objections faciles et en lieux communs négatifs, ils les prodiguent comme ils leur viennent sous la main, et la foule des lecteurs, pleine de confiance dans l'autorité officielle et dans le beau langage des érudits, accepte d'emblée toutes ces contradictions, si habilement conjurées contre leur ennemi commun, la vérité.

---

§ III.

AUTRES CONTRADICTIONS.

La nature. — Le système nerveux ou les forces magnétiques naturelles constituant les oracles. — Les *Plutonia, Charonia, Heroa*, ou fissures infernales.

1. — La nature constituant les oracles.

Nous avons entendu M. Guigniaut nous dire que « le culte du chêne, à Dodone, était un effet de la reconnaissance des Hellènes pour les grands végétaux, » comme il nous avait dit ailleurs que l'adoration du crocodile et du bœuf « était un effet de la reconnaissance des Égyptiens pour les animaux utiles. » Sans doute, il y aurait quelque chose de fort consolant dans ces suppositions; elles décèleraient chez les païens des cœurs très-bien placés; mais nous croyons avoir coupé court à toute cette théorie par cette seule et modeste consi-

dération : qu'il n'y avait *qu'un* chêne, ou plutôt que *le faîte* de ce chêne, qui fût l'objet du respect parce qu'il était *parlant*, comme dans la zoolâtrie il n'y avait jamais *qu'un* bœuf qui eût droit au respect des dévots, et c'était le bœuf mystérieux portant telle ou telle marque, seule caution de son prophétisme futur. Croyant avoir mis ces deux points hors de doute[1], nous n'y reviendrons pas, ne pouvant pas passer notre vie à souffler sur les raisons métaphysiques et *sublimes* des choses les plus matérielles et les plus grossières. D'ailleurs on ne nous dit jamais quel était le mode de cette révélation *naturelle*. Lorsque Creuzer, qui rapporte tout à cette révélation, nous montre les Pélasges s'acheminant vers Dodone pour demander à *Jupiter-Chêne* ce qu'il fallait penser de son propre nom, apporté par les Barbares, et *qu'ils ne comprenaient pas encore*, qui donc leur répondait dans cette *nature* de Dodone? et comment ce *chêne*, perdu dans de telles solitudes, s'y prenait-il pour leur expliquer aussi bien la pensée et le langage de ces Barbares, des Phéniciens et des Égyptiens réunis? En vérité, toutes ces prétendues personnifications végétales ressemblent parfaitement à de vraies personnes s'amusant à se personnifier elles-mêmes.

Quant à l'état *nerveux*, ou bien aux forces magnétiques *naturelles*, nous nous sommes trop de fois expliqué sur ces deux insuffisances, pour y revenir encore.

2. — *La seule théorie vraie, le spiritisme.*

Le bon Plutarque l'avait dit : « L'âme pour sujet, l'exhalaison (quand on voulait bien y recourir) pour moyen, les démons ou les dieux pour superintendants de l'oracle. »

Tout était là, et, devant cette théorie, toutes les impossibilités qui paralysaient les autres fondaient comme la neige au premier rayon du soleil. Seule elle répondait à tout.

1. Chapitre XI, FÉTICHISME.

C'était aussi celle de l'Église.

Toutefois, tâchons de ne pas encourir le reproche amer, que M. Maury lui adresse quelque part, « d'avoir poussé l'*ignorance* jusqu'à traduire par le mot *démons* (ou diables) le mot δαίμονες, qui ne s'adressait qu'aux esprits en général, bons ou mauvais. »

Le reproche est d'une suprême injustice. Les Pères n'étaient pas ignorants; quelque connaissance que nous ayons des œuvres de Philon, de Platon et des gnostiques qui, dit-on, parlaient si juste, soyons bien assurés que ces Pères les connaissaient infiniment mieux encore que nous-mêmes.

Ils savaient donc parfaitement ce que signifiaient tous ces mots; seulement, en examinant à fond la valeur personnelle de ces esprits, δαίμονες, ils avaient reconnu entre tous ceux des païens une confraternité si étroite, qu'ils avaient fini par les réunir tous sous un même anathème, qui depuis a subsisté; δαίμονες ne s'est plus appliqué qu'aux mauvais *démons*, comme depuis la nouvelle loi le mot *ange* a désigné, tout seul, ce que les anciens appelaient *bons démons*, ἀγαθοδαίμονες.

Ce n'est pas à l'*ignorance* des Pères qu'il faut s'en prendre, mais bien à leur dernière appréciation.

Reste à savoir maintenant de quel côté se trouve le plus de lumière et de raison, soit du côté de nos modernes *spirites* qui, eux du moins, ont eu le mérite de reconnaître dans les Esprits nouveaux les δαίμονες d'autrefois, tout en relevant leurs autels et les interrogeant comme le faisaient les gnostiques, soit des Pères qui, fidèles à toutes les traditions apostoliques et bibliques, leur donnaient leur vrai nom, comme ils le donneraient encore à tous ceux d'aujourd'hui. M. de Guldenstübbe [1] a beau nous dire que cette démonophobie fut une innovation et une dégénérescence dans l'Église; nous le défions de nous montrer l'heure de sa naissance ailleurs que dans le premier chapitre de la Genèse, et de nous désigner

1. Auteur spirite, et auteur instruit.

un seul chapitre des Évangiles et des *Actes* des apôtres dont cette démonophobie ne soit la base et comme la préoccupation constante; ce qui toutefois n'empêchait certes pas ces apôtres et l'Église de vivre en communauté constante avec les *anges* et toutes les vertus célestes.

Quand aux théurges gnostiques, comment des chrétiens auraient-ils pu rester dupes un seul instant de leur prétendue théurgie? comment auraient-ils pu croire que les Esprits de vérité s'immisceraient dans le culte des démons; qu'ils serviraient en même temps Baal et Jéhovah? Ne reconnaissaient-ils pas dans ces δαίμονες ces mêmes démons « auxquels les Chananéens immolaient et leurs fils et leurs filles[1], » tous ces esprits menteurs fixés dans la bouche de leurs prophètes[2]; en un mot, Belzébuth signalé dans l'Évangile comme le prince des démons[3]?

Pouvait-il leur rester le moindre doute lorsqu'ils les voyaient continuer à porter les mêmes noms, à s'appeler Jupiter, Apollon et Mercure, et surtout lorsque tout ce vieil Olympe se confessait lui-même et s'avouait vaincu par le moindre exorcisme du dernier des chrétiens? Nous oublions trop le fameux défi de Tertullien acceptant la mort pour le *premier chrétien venu* qui n'arrachera pas le même aveu à ces mêmes dieux[4]. Lactance proposait l'expérience sur le prêtre d'Apollon à Delphes. « Il frémira, dit-il, comme tous nos possédés, au simple nom de notre Dieu, car les démons (diables), que les païens ont en exécration comme nous, sont précisément les dieux qu'ils adorent[5]. »

« Venez, dit saint Cyprien à Démétrianus, venez entendre vos dieux hurler devant nous, gémir en confessant le jugement qui leur est réservé, et puisque vous ne nous croyez

1. Saint Paul.
2. *Rois*, XXII, v. 22.
3. Saint Matthieu, ch. XII.
4. Tertullien, *Apolog.*
5. *Divin. instit.*, l. IV, ch. XXVII.

pas, croyez-en au moins les dieux que vous adorez [1]. »

« Lorsque nous faisons avouer à Saturne, à Sérapis, à Jupiter ce qu'ils sont, dit Minutius Félix, comment pouvez-vous croire qu'ils puissent se déshonorer eux-mêmes et à plaisir, surtout en votre présence [2]? »

Vraiment, exiger des Pères qu'ils pensassent et qu'ils parlassent autrement, c'était leur imposer de fouler aux pieds l'évidence et les aveux de leurs ennemis.

D'un autre côté, révoquer en doute leur sincérité et la réalité de ces défis péremptoires, serait révoltant d'anticriticisme et de partialité païenne.

Justifions maintenant les Pères par l'archéologie.

3. — *Caractère démoniaque des oracles, tiré des Plutonia ou fissures infernales.*

Nous l'avons vu plus haut, et M. Maury en convient, tous les oracles avaient un caractère *chthonien*, c'est-à-dire qu'au lieu de descendre d'en haut, ils surgissaient des entrailles de la terre. C'était toujours « le *mundus patet*, ou l'enfer ent'rouvert, » des lemurales romaines. Χθόνιος voulait dire souterrain, et les nymphes elles-mêmes s'appelaient χθόνιαι ou *souterraines*, non moins que les Euménides [3].

La *divination* ne s'appelait μαντική que parce qu'elle dérivait de Manthus, roi des ombres.

La *Pythie* venait comme Python du verbe πύθεῖν, putréfier.

Comme les autres, et malgré ses prétentions superbes, Delphes relevait de l'Hadès, sa pythie s'appelait πλούτωνος λάτριν, esclave de Pluton, et son χάσμα ἐνθουσιαστικὸν ne différait en rien des autres *Plutonia*, *Charonia*, *Heroa*, etc.

Or, que désignait-on par ces mots? Les deux premiers

1. *De Idol. vanit.*
2. In *Octav.*
3. Apollod., *Argon.*, t. II, p. 54.

étaient des fissures mystérieuses dont on ne pouvait sonder la profondeur et que l'on regardait comme le chemin des enfers. Nous avons déjà parlé, au chapitre *Nécromancie*, de cette pierre *manale* que l'on soulevait trois fois par an pour donner passage aux ombres et aux mânes; cette pierre recouvrait précisément une de ces fosses fatidiques. Dans les grands jeux du Cirque, on invoquait devant un autel souterrain un dieu *Consus*, identique, croit-on, à *Dis* et à *Pluton*. Ce qui ne permet guère d'en douter, c'est que ce même dieu avait encore un autel commun avec Proserpine sur le *Térentus* du Champ de Mars; on y célébrait des fêtes funèbres séculaires. Quant à la fosse manale creusée dès lors par les Étrusques, et dans laquelle Romulus avait fait jeter de la terre de toutes les nations, elle s'appelait *mundus*, d'où le mot « *mundus patet*, le monde est ouvert, » crié dans les rues de Rome le jour où on l'ouvrait. Cette fosse était sur le *Comitium* et on l'appelait encore *Orcus*. C'est un chapitre extrêmement curieux que celui de ces *Plutonia* et sur lequel notre légèreté ne réfléchit pas assez.

L'*Encyclopédie méthodique* a beau venir nous dire : « grâce à la chimie nous pouvons aujourd'hui parler de ces lieux, » la chimie n'expliquera jamais que leur partie *méphitique*, nullement la partie métaphysique, et bien moins encore la partie historique de ces *ostia ditis*, bouches de Pluton :

Ces gouffres ténébreux, ces lieux pâles et sombres,
Effroyables séjours de la mort et des ombres.

Ces *chemins des enfers* (bien que Strabon n'en cite que trois ou quatre) devinrent si communs dans la suite, qu'il n'y avait personne qui ne se hasardât à entreprendre ce terrible pèlerinage, souvent pour le moindre motif. Appius, l'ami de Cicéron, avait composé sur ce sujet un livre qui pouvait servir d'itinéraire aux touristes infernaux, et dans lequel il donnait tous les renseignements nécessaires.

Que pouvait être un pareil livre dont tant de grands hommes ont béni la *sagesse*, et qui, chose bien étonnante, s'accordait merveilleusement avec les narrations et les coutumes de tous les peuples idolâtres ?

Ces fissures étaient l'objet d'une terreur et d'une vénération profondes. Entourées d'une enceinte inviolable, protégées par un temple, on n'y descendait qu'à bonnes enseignes, et le pontife lui-même n'y descendait qu'une fois l'an.

Tous les *serapea*, en général, avaient quelque chose de semblable dans leur voisinage. Celui de Canope était le plus remarquable. Celui de Thesprotie, par lequel Orphée ramenait son Eurydice, menait à un oracle qui ne répondait ordinairement que la nuit et par des coups de tonnerre désignant le jour et l'heure de la mort du consultant; c'était sa spécialité exclusive.

Auprès d'Éthonium, une enceinte de murailles cachait aux yeux de la foule indifférente la fameuse caverne par laquelle Hercule était censé avoir enlevé Cerbère au Tartare.

Mais la plus célèbre de toutes était celle du fleuve Chamarrus, par laquelle Pluton avait conduit de force la fille de Cérès, Proserpine, dans son nouvel empire; on ne pouvait y pénétrer qu'une fois par an et seulement avec le grand pontife.

Il n'est pas de sujet, il est vrai, sur lequel la fable se soit donné plus libre carrière. Au grand soleil elle osait déjà tant, elle se gênait si peu à la face du ciel et sur la surface de la terre, qu'elle devait avoir toute facilité dans les ténèbres du Tartare.

Mais d'un autre côté l'évidence historique a déjà sanctionné tant de fois pour nous le fond de ces récits, que, tout en laissant de côté les détails relatifs à la cour du souverain et à la mise en scène du spectacle, nous devons soupçonner facilement tout ce qui pouvait se passer dans ces abîmes insondables.

Laissons notre *Dictionnaire* se réjouir à cette pensée que

« la chimie moderne explique tout, » et devant les *dominantes* attestées, voyons avant tout comment il s'y prendrait pour répondre. Sans doute on peut tout expliquer, et tout n'est pas sans vérité dans ces explications de la science. Nous acceptons assez volontiers, par exemple, que Pluton soit, comme le veut Bacon, « la force terrestre qui s'empare de la force atmosphérique (Proserpine) et la retient dans son sein [1]. » C'est ce que Varron exprimait par ces mots : « Dispiter est l'air atmosphérique se réunissant à l'air contenu dans la terre [2]. »

Nous ne demandons pas mieux non plus qu'il soit en même temps le soleil hivernal comme le veut Dupuis, à la condition que l'on n'écoutera pas la Pythie de Claros, identifiant ce soleil de mort au soleil de justice et de vie, qui se nomme *Jao*, « et qui, dit-elle, est le plus grand des dieux [3]. »

Sans doute, répétons-le, la chimie nous fournit tout le soufre et tout le méphitisme nécessaires pour répondre au *trône de soufre* de tous les Plutonia du monde, et au lac infect et putréfié si souvent mentionné dans les saintes Écritures; mais nous expliquera-t-elle aussi bien comment toutes les offrandes que l'on précipitait dans ces ouvertures, et qui consistaient en hommes, en fruits, en animaux, etc., « n'étaient précipitées qu'après *acceptation* formelle manifestée par *le signe infernal demandé* [4]? » nous dira-t-elle pourquoi il en était de même pour tous les volcans et notamment pour l'Etna?

Elle n'expliquera pas mieux pourquoi, une fois l'acceptation formulée, les victimes « couraient se précipiter d'elles-mêmes dans l'épouvantable abîme, comme entraînées par une irrésistible puissance; » et si l'on nous répond que c'est le propre des exhalaisons de gaz carbonique, ou de tout autre,

1. Bacon, *de Sapientia veterum.*
2. *De Lingua latina,* l. IV, ch. x.
3. Macrobe, *Saturn.,* l. I, ch. XVIII. Voir en outre ce que nous avons dit à propos des deux soleils, ch. XIII, p. 81.
4. Boulanger, *Règne des dieux.*

d'étourdir et d'entraîner, nous répondrons que nous avons visité, comme tout le monde, la fameuse *Grotte du chien*, à Naples, et que nous en appelons au souvenir de tous les voyageurs sur le très-peu d'*empressement* avec lequel la malheureuse victime se traîne à ce *Plutonium* naturel ou dégénéré.

Élien nous a donné la description d'un *Charonium* de ce genre : « On trouve, dit-il, chez les Indiens d'Aria, un de ces antres, qui est très-profond et partagé en plusieurs cavernes spacieuses et inaccessibles aux humains. Ces peuples y sacrifient tous les ans plus de trente mille animaux, tels que brebis, chèvres, bœufs et chevaux, qui s'y laissent conduire sans être liés, et *semblent entraînés par un attrait invisible*, car, arrivés sur le bord de la caverne, *ils s'y précipitent d'eux-mêmes* et sans aucune répugnance. On ne peut plus les apercevoir après; mais, en quelque temps que l'on approche l'oreille de l'ouverture de cet antre, un bruit confus se fait toujours entendre, et je ne sais si ce bruit est produit par les derniers précipités ou par les autres[1]. »

Ici revenait le grand chapitre des *dévouements* volontaires ou forcés, que la chimie n'essayera pas, on le suppose, de vouloir expliquer.

Mais encore faut-il être bien fidèle à l'histoire si l'on veut un peu la comprendre, et ne pas nous parler d'une simple *mare* au lieu de ces inexplicables gouffres. Dans la supposition bourgeoise de cette *mare*, comprendrait-on en effet quelque chose au dévouement de Curtius? S'il ne s'était agi que d'une fondrière accidentellement survenue sur le Champ de Mars, on n'aurait pas vu toute la ville, effrayée de ne pouvoir la combler, consulter les augures, puis les oracles réclamer une victime, et toute la cité accepter sans mot dire, et sur la plus frivole raison, l'héroïque dévouement de l'un de ses enfants les plus estimés; on n'aurait pas entendu ce Curtius entonner sur lui-même et avec joie l'hymne incantatoire usité

1. Ælian., *de Animalibus*, ch. XII.

en pareil cas, et, finalement, après le sacrifice accompli, on n'eût pas vu, comme l'affirment tous les historiens, le PUITS SE REFERMER A L'INSTANT. Là se révèle tout *le génie* de l'aventure. La fréquence et l'ubiquité de ces phénomènes, l'admiration stupéfiante *qu'ils excitaient et dont l'expression subsiste* encore, nous sont de sûrs garants, ici, de la fidélité des narrateurs.

Après tout ce que nous avons dit de la pierre mânale et du *mundus patet* rendant, trois fois par an, à chaque famille, ses propres mânes, à condition qu'on les lui rendrait à son tour, il est impossible de ne pas assimiler ces deux gouffres, et si l'ouverture accidentelle de celui de Curtius pouvait recevoir à la rigueur quelque semblant d'explication, on conviendra que l'ouverture régulière, périodique du premier, toujours suivie des mêmes prodiges et de ce que l'on appelle follement « une incompréhensible hallucination, » ne laisse pas que de gêner un peu les explications *chimiques*.

Convenons encore que rien ne paraît mieux s'appliquer à ces abîmes permanents ou fortuits que cette sinistre phrase du *Libera* catholique : « Non absorbeat me profundum neque urgeat super me *puteus* os suum, » que le *profond* (de profundis) ne m'absorbe pas pour toujours, et que le *puits* ne referme pas sur moi sa *bouche* redoutable !

Ce *devovere diris*, ou le dévouement *aux cruels*, était tantôt imposé par la patrie, tantôt volontaire et spontané.

Romulus, voulant rendre indissolubles les rapports des patrons et des clients, dévoua à Pluton tous ceux qui les détruiraient[1].

C'était une manière comme une autre de résoudre le grand problème de l'*organisation du travail*.

On leur dévouait encore tous ceux que l'on voulait faire périr, sans déranger personne : on leur dévouait aussi les gladiateurs du Cirque.

1. Denys d'Halic., II.

Quant aux dévouements volontaires, voici une inscription trouvée à Camertum, en Ombrie, qui rappelle parfaitement notre vieille expression : *Livrer son âme à Satan.*

« Je donne mon âme damnée et vivante, *damnatam animam et vivam*, à Pluton l'infernal, à sa chère épouse Proserpine et à Cerbère aux trois têtes. Je me renferme dans ce monument pour ne pas survivre, seule et désolée, à la mort de mes fils, écrasés sous les ruines de ma maison, après qu'ils avaient été ramenés sains et saufs de Libye par Publius Scipion [1]. »

Si nous avons peine à comprendre les terribles châtiments qui suivaient parfois immédiatement le *devovere diris*, rappelons-nous, pour la dernière fois, ceux que l'apôtre saint Paul, saint Ambroise, Sulpice-Sévère, etc., nous montrent avec tous nos missionnaires catholiques actuels, suivant immédiatement certains anathèmes du même genre [2].

Voyons maintenant si les *heroa* seront plus consolants.

4. — *Les heroa.*

Delphes et Claros étant positivement chthoniens, il était bien difficile que tous les autres temples n'eussent pas une origine semblable. Ceux que l'on appelait *heroa* étaient bien évidemment du même ordre. C'étaient toujours les mânes et leurs dieux qui étaient censés dicter leurs volontés ou donner leurs conseils. « De là, dit M. Maury, l'origine des oracles établis près des tombeaux de tous les devins fameux, de Calchas, d'Amphiarius, d'Amphilochus, de Mopsus, de Trophonius. » Nous verrons, au paragraphe suivant, que les dieux

1. « Inferno. Plutoni. charæ. uxori. Proserpinæ. triplicique Cerbero. munus. mecum. ferens. DAMNATAM. dedo. animam. vivamque. hocme. condo. monumento. ne. patriis. camertibus. a. Salo. et Lybia. incolumes. restituerat. in. desolata. orbitate. supersim. misera. »

2. Voir 1er Mém., *App.*, saint Paul livrant momentanément à Satan l'incestueux de Corinthe pour la purification de sa chair, et saint Ambroise lui livrant l'esclave Stilicon, qui fut à l'instant même tellement *déchiré*, qu'il fallut le reprendre à Satan.

les plus vénérés pour leur bienfaisance, comme Esculape et Sérapis, n'étaient encore que des héros chthoniens. Leurs consultations ne différaient de celles des antres qu'en ce qu'elles avaient lieu dans les temples et bien à l'aise, tandis que celles des cavernes étaient très-peu *confortables* et que la brutalité de la forme n'y déguisait plus du tout celle du fond.

L'antre de Trophonius, voisin de celui de Lébadée, étant celui de tous sur lequel l'antiquité nous a légué le plus de détails, est, par cela même, le plus intéressant et le plus embarrassant pour les naturalistes. Quels que soient leurs efforts pour se tirer des circonstances merveilleuses, ils n'y peuvent parvenir.

D'abord, qu'était-ce donc que ce Trophonius? Selon nos symbolistes, Trophonius *devait* être « une personnification de la vie et de la santé, puisque c'était un analogue d'Esculape et de Jasion; » mais l'histoire, et, cette fois, c'est l'homme le mieux renseigné, nous allons voir pourquoi, c'est Pausanias qui l'affirme : Trophonius, fils d'Ergénus, roi des Orchoméniens, avait construit, avec son frère Agamède, le fameux temple de Delphes; plus tard, voulant enlever le trésor d'Hiérius par une ouverture qu'ils avaient pratiquée tout auprès, Agamède était tombé, la nuit, dans un piége que lui avait tendu le propriétaire, et Trophonius, craignant les indiscrétions du coupable, s'était hâté de couper la tête à son frère. « La terre s'entr'ouvrit alors sous ses pieds, dit Pausanias, et les habitants de Lébadée bâtirent une colonne auprès de la fissure qui est restée à cet endroit, et qu'ils appellent depuis *Fosse d'Agamède.* »

« Pendant quelque temps, ajoute l'historien, on n'y attachait aucune importance, lorsque, dans une grande sécheresse, les Béotiens désolés s'avisèrent d'aller consulter l'Apollon du grand temple, qui, voulant reconnaître les services de son architecte, renvoya les dévots à sa fosse et leur enjoignit de l'y consulter. On s'y rendit, et on en revint avec une prescription qui fit cesser la stérilité. » De là, le plus grand des crédits.

Au-dessus de la fosse s'élevait bientôt un temple, que le ciseau de Praxitèle avait décoré d'une statue qui subsistait encore du temps du narrateur.

Rien de plus probable que cette histoire, parce qu'elle est l'analogue parfait de toutes les autres, et parce que aujourd'hui même nos lieux fatidiques, avons-nous dit cent fois, le sont presque toujours devenus, par suite d'un crime ou d'une mort violente. D'ailleurs, un historien, narrateur, acteur et témoin tout ensemble, comme l'était Pausanias, après avoir tout vu, tout recueilli et tout comparé, aura fini par s'en tenir à la version la plus probable.

Cependant M. Guigniaut tient fort à ce que « Trophonius ne soit qu'un *mythe agraire,* » apparemment pour disculper Apollon d'avoir divinisé un assassin ; et, pour mieux nous le prouver, il donne carrière à son imagination. Selon lui, si l'histoire en fait un architecte, savez-vous bien pourquoi? « C'est que l'architecte rusé qui perce les murailles pour ravir un trésor n'est autre que le ravisseur des trésors de la terre. » Mais le frère qu'il a tué? « Comment! vous ne voyez pas qu'il s'agit toujours de la dispersion des membres d'Osiris? » Nous ne le voyons pas le moins du monde, et restons persuadé que les bons habitants de Lébadée, en implantant une colonne sur *un trou,* et, plus tard, sur ce même trou une statue de Praxitèle et un temple, n'auront pas eu la moindre idée de désigner un *mythe agraire.*

Toujours est-il que l'on *descendait* dans ce... *mythe agraire,* et, cette fois, on n'essayera pas de le révoquer en doute. Oui, on y descendait, et c'est encore Pausanias lui-même qui se charge de vous dire, DE VISU, comment les choses se passaient, et de vous taire, comme tous les initiés, ce qu'il y avait recueilli *de auditu.* « Je raconte *tout cela,* dit-il, non pas seulement par *ouï-dire* et sur la foi de gens qui auraient consulté Trophonius, mais après l'avoir consulté moi-même. »

Où pourrait-on trouver un guide meilleur et plus savant?

Ce récit étant trop long et trop connu pour le rapporter en

entier, nous nous contenterons de le commenter, chemin faisant. « On passe d'abord plusieurs jours dans un petit temple voisin, consacré *au bon génie.* » (Cela se comprend, on a besoin de la protection de son bon ange.) «Vous vous y purifiez pendant plusieurs jours, et n'y vivez que de la chair des victimes consacrées. On sacrifie à plusieurs dieux, on interroge les victimes sur la bonne ou la mauvaise réception qui sera faite au pèlerin, mais on ne s'y fie pas complétement. Le dernier jour, on immole un bélier à Agamède, et l'on ne se hasarde à descendre que lorsque *les entrailles* du bélier concordent avec les victimes précédentes. » (C'est encore là de la critique, et de la critique très-prudente.) « Enfin les augures étant favorables, voici comment les choses se passent : on vous fait d'abord prendre un bain et frotter d'huile par deux enfants; après quoi, les prêtres vous conduisent devant deux fontaines, dont l'une s'appelle Léthé et l'autre Mnémosyne. Si vous voulez oublier les révélations qui vous attendent, buvez de l'eau de la première; si vous voulez vous les rappeler, adressez-vous à la seconde. » Qu'on nous permette une réflexion ! Si MM. les chimistes connaissent encore, à l'heure qu'il est, deux fontaines douées de cette double propriété, ils feront leur fortune en les signalant.

Se souvenir et oublier ! c'est le vœu secret de tant de cœurs, c'est l'objet de tant d'efforts ! Nos savants n'y peuvent rien, mais nous pouvons l'affirmer, nos Trophonius magnétiques, dont l'*oubli au réveil* est le bienfait le plus ordinaire, ont aussi la puissance de vous accorder la *souvenance* lorsqu'on la réclame expressément. Nous savons bien que M. Maury, du fond de son cabinet, nous dira : « *Nul doute* que les prêtres n'eussent recours à des narcotiques pour augmenter l'action du gaz[1]. » Mais, s'il l'eût bien voulu, le docte académicien aurait pu s'épargner de grands soucis. En soumettant à M. Du Potet chacun de ces deux désirs l'un après l'autre, il aurait vu se

1. *Religions*, t. II, p. 488.

réaliser dans son cerveau, sans la moindre *ivresse*, sans la moindre *fontaine*, et sur une simple *passe*, remplacée même, s'il l'eût voulu, par une simple *intention*, ce double et contradictoire état mnémonique [1].

« Le choix du consultant une fois fixé, reprend Pausanias, on vous mène devant une statue qui passe pour l'œuvre de Dédale, et qui représente Trophonius. Vous lui adressez votre prière; après quoi on vous revêt d'une tunique de lin couverte de bandelettes sacrées, et vous montez dans le bois où se trouve l'oracle. Une muraille de marbre blanc entoure la première fosse, sorte de vestibule fait de main d'homme, sur une largeur de quatre coudées et sur une hauteur de huit. On y descend par une échelle étroite et légère;... mais dans un des côtés, entre le sol et la maçonnerie, s'ouvre le trou mystérieux et étroit au fond duquel vous devez *rencontrer* Trophonius. On se couche à terre, et, tenant à chaque main un gâteau pétri avec du miel, on avance d'abord les pieds dans le trou, puis on se pousse de façon à y entrer jusqu'aux genoux. C'est alors que le reste du corps *est entraîné* comme par la force d'un *tourbillon rapide*. Une fois arrivés dans l'antre secret, tous n'apprennent pas l'avenir de la même manière : les uns *voient* ce qui doit leur arriver, et les autres l'*entendent*. » Qu'on nous permette encore une parenthèse ! Un de nos amis, obsédé par une longue suite de phénomènes, dont le point de départ avait été la pratique du magnétisme, disait un jour à un prêtre très-incroyant et très-spirituel qui voyageait avec lui dans l'espoir de le guérir : « J'entends telles et telles choses plus étranges les unes que les autres. — Quelles meilleures preuves voulez-vous de votre folie? lui répondait son Mentor; ne voyez-vous pas que si vous entendiez réellement, j'entendrais comme vous-même? » Il n'avait pas achevé ce dernier mot, que des lettres apparaissaient devant ses yeux,

1. Voir, à ce sujet, tous les magnétistes, et en particulier le docteur Teste, dans son *Magnétisme expliqué*.

et que ces lettres formaient exactement les mêmes phrases, perçues par l'oreille de son voisin. A partir de ce moment, la conversion fut complète, et tous deux, parfaitement éclairés sur la cause réelle du phénomène, le guérirent à la même source. Revenons à Pausanias.

Nous avons laissé notre grand homme au fond de sa caverne, il faut maintenant qu'il en sorte; mais que vont devenir les *cordages* par lesquels on nous le disait tout à l'heure *probablement* entraîné du haut en bas, et qui, dans le fait, seraient d'autant plus commodes ici, que c'est en sens inverse qu'il va falloir qu'ils manœuvrent, puisque le tourbillon qui l'avait entraîné va le restituer avec la même énergie, et, cette fois, LA TÊTE EN BAS ET LES PIEDS EN HAUT? Or, Pausanias ne parle ici ni de cordes ni de machines. « Les prêtres s'emparent à nouveau du patient rendu à la lumière, et, après l'avoir placé sur le trône de Mnémosyne, *lui restituent immédiatement la mémoire perdue*, lui demandent alors ce qu'il a vu et entendu, en prennent note, et le remettent à demi mort, et ENCORE TOUT ÉPOUVANTÉ et TOUT MÉCONNAISSABLE tant à lui-même qu'à ses proches, dans le temple du bon génie. Il y retrouve plus tard SA RAISON et LA FACULTÉ DE RIRE qu'il avait perdue, cette tristesse ayant donné lieu au proverbe : « Il est triste comme un consultant de Trophonius. » Cette remarque est très-curieuse pour nous, car elle nous rappelle un certain village dont nous avons déjà parlé et dans lequel il y avait, il y a peu d'années encore, une société secrète du même genre. On y guérissait, en effet, beaucoup de maladies, et d'une manière très-remarquable; mais les guéris étaient tous d'une tristesse désolante, et quand on leur demandait : « N'êtes-vous donc pas guéris? — Oh! oui, répondaient-ils, *mais nous aimerions mieux ne pas l'être.* » Eux aussi, les malheureux, avaient perdu la faculté de rire, et tout le monde en convenait dans le pays.

Avouons maintenant qu'il faut avoir une forte outrecuidance pour venir dire, à dix-sept siècles de distance, et à un homme

comme Pausanias que M. Charton appelle quelque part « un homme d'une science pure et solide »[1] : « Maître, vous croyiez avoir été entraîné par une trombe souterraine, mais on vous avait tout simplement ficelé dans une espèce de coulisse mobile... Vous croyiez avoir perdu la mémoire à telle heure et l'avoir retrouvée à telle autre, mais c'est le contraire... Vous croyiez à votre propre épouvante et à votre longue tristesse, mais nous n'y croyons pas plus qu'au mystère que vous gardez sur l'oracle, car, étant le résultat d'une hallucination, il ne pouvait avoir aucun sens. » Pausanias, assurément, trouverait que la raison d'un tel dénégateur est plus malade que la sienne, et puisque *le rire lui est revenu*, il rirait bien de toutes nos plaisanteries.

D'ailleurs, Pausanias n'est pas seul. « Le récit de Pausanias, dit M. Maury, nous est confirmé par d'autres auteurs, Maxime de Tyr et Philostrate... Ce dernier prétend que les *gâteaux de miel étaient destinés à apaiser les serpents qui* s'étaient trouvés dans l'antre au moment de sa découverte, et qui y étaient restés renfermés[2]. » Plutarque avait un frère qui avait aussi visité l'antre, et qui nous a laissé de curieux détails sur la descente de ce Timarchus auquel il avait été prédit qu'il mourrait dans trois mois, et qui, au jour fixé par l'oracle, périssait à Athènes[3]. Paul-Émile, à son tour, avait été le consulter après sa victoire sur Persée, comme plusieurs Romains de l'armée de Sylla le faisaient de leur côté et en recevaient l'annonce de la victoire de leur général, à Chéronée. Quant à Apollonius de Tyane, il resta, dit-on, sept jours au fond de la caverne avec l'oracle[4].

Mais voici un autre prodige ! Au temple de Cybèle, à Hiérapolis, existait un antre semblable. Lorsqu'on y présentait un animal, fût-ce un taureau, il était foudroyé sur-le-champ,

1. *Voyageurs*, t. I, 337.
2. *Religions*, t. II, p. 488.
3. *Du Démon de Socrate*.
4. Philostr., *Vita Apoll.*

tandis que les Galles ou eunuques de la grande déesse avaient seuls le privilége de pouvoir impunément s'exposer aux épaisses vapeurs qui sortaient de ce Plutonium. « C'était en retenant leur haleine et en ayant le nez en l'air, » nous dit Strabon, auteur relativement très-moderne; mais Dion Cassius, qui avait voulu expérimenter lui-même, soutient « qu'il était impossible de comprendre comment ces prêtres pouvaient échapper aux effets de la vapeur[1]. »

Ici se présente une grave difficulté, selon nous. Partout ces antres sont donnés comme exhalant une vapeur méphitique. Mais lorsqu'on la bravait, comme Pausanias, Timarchus, etc., *qui* trouvait-on au fond de l'antre? *qui* vous révélait, ou plutôt *qui* répondait à vos questions, très-carrément posées, si l'on en juge par leur accomplissement souvent si précis? Apparemment, dans le système de la jonglerie, ceux qui faisaient jouer dans les profondeurs de la caverne la fameuse machine qui vous tirait si violemment et vous renvoyait la tête en bas. Donc il y avait au fond de ces antres méphitiques tout un conseil secret permanent. Mais comment pouvait-on donc y vivre, lorsqu'on vient de nous dire que les prêtres ne pouvaient approcher de la fosse méphitique qu'en retenant leur haleine? Voilà des embarras bien grands. Décidément, ce n'était pas des hommes qui pouvaient respirer dans une fosse qui foudroyait les animaux, et dont les prêtres eux-mêmes ne pouvaient approcher qu'en *retenant leur haleine*.

Et vous trouvez étonnant que les pères aient appelé ces Plutonia et tous ces oracles chthoniens des repaires démoniaques! Mais pour eux leur nom seul disait tout, et les effets répondaient partout à leur nom. Quoique M. Maury nous ait dit que, « grâce à leurs prêtres *éclairés* et *vertueux* (est-ce y compris les Galles?), ces oracles avaient fait germer autour d'eux la morale la plus pure[2], » rien n'égalait le satanisme de leurs

1. Livre XIII, ch. XXVII.
2. *Religions*, t. II, p, 488.

prescriptions. « Hélas! disait Agamemnon, quel bonheur les oracles envoient-ils jamais aux mortels? L'art antique des devins n'a jamais su nous apporter que le trouble et la terreur[1]. » Les sacrifices humains n'ont jamais fait défaut à Dodone, à Jupiter Ammon, à Delphes, à Lébadée... Le sang n'a jamais cessé d'arroser leurs autels que lorsque la répulsion générale devenait trop prononcée; et comment pouvait-il en être autrement? Que pouvait-on attendre d'un Apollon Delphien canonisant un Trophonius pour vol et fratricide? Avec une telle *congrégation des rites*, comment ne pas croire à la sincérité de ce coupable, donné par Suidas comme s'excusant ainsi : « Sachez-le bien, ô juges! si j'ai tué mon maître, je ne l'ai jamais fait que pour obéir à la Pythie thessalienne[2]. »

Comment dès lors ne pas sacrifier des victimes humaines à ces mêmes oracles, qui s'en montraient si friands? Aussi M. le docteur Boudin nous dit-il : « Partout, excepté là où l'on adore Jéhovah, ces sacrifices se retrouvent indépendants des lieux, des temps, des races, des nationalités et des civilisations. En Égypte, pendant longtemps le sang coule à larges flots, une foule de scènes, découvertes dans les temples et hypogées, ne permettent plus le moindre doute à ce sujet. Sur le tombeau d'Osiris, à Busiris, on sacrifie annuellement tous les hommes roux, de la couleur de Typhon[3]. A Lycée, on immole comme à Carthage, « et pourtant, dit Platon, ce sont « des Grecs. » C'est Delphes qui décide le sacrifice de Codrus et qui *vend* la victoire de Marathon, moyennant le sacrifice d'une jeune fille[4]. C'est le même dieu qui ordonne le sacrifice annuel de sept jeunes filles et de sept jeunes garçons à Minos, et l'usage s'en maintient pendant cinq siècles : total : sept mille victimes choisies parmi l'élite de la jeunesse d'Athènes. C'est Thémistocle qui sacrifie à Bacchus Omesthès

1. *Agamemn.*, vers 104.
2. Suidas, au mot Πειθανάγκη.
3. Creuzer, *Religions*, l. IX, et Diodore, I, p. 88.
4. Pausanias, *Att.*, ch. xxxv.

ou « mangeur d'hommes » trois prisonniers dont l'extraordinaire beauté l'avait frappé d'étonnement[1]. C'est Athènes immolant, pendant ses *Thargélies* annuelles, deux hommes nourris à cet effet par le peuple et appelés φαρμακοὶ ou expiateurs. L'Aulide, la Tauride, Lacédémone et Messine *rivalisent d'obéissance* à leurs dieux en faisant couler le sang des vierges. Nous évitons de nommer les Barbares[2]. »

Et comment faire retomber sur de simples prêtres tant de sang versé inutilement? Quel intérêt personnel eût pu les animer? C'est calomnier l'humanité que de ne pas la voir ployant sous un joug écrasant et sous une chaîne de monstruosités, que des dieux seuls pouvaient lui imposer partout à la fois, et sans infraction aucune pendant une durée de cinquante siècles! Que voulez-vous ; Pluton était plus fort que toute l'humanité réunie, et lorsque celle-ci le représente sur son trône de SOUFRE, une verge dans la main, un pied posé sur Cerbère, et l'autre sur une âme *qu'il étouffe*, elle prouve qu'elle le connaissait bien et ne lui obéissait jamais qu'à son corps défendant.

En 1863, au contraire, si nous ne lui accordons plus volontiers le sang de nos enfants (excepté quand, hier encore, la *déesse Raison* l'exigeait), nous n'en continuons pas moins à le servir dans tout le reste, nous le servons même en le niant et en déplorant cette *étroitesse d'esprit* des saints Pères, qui les portait à abominer son culte... Les intolérants! ils ne comprenaient rien aux oracles!

1. Plutarque, *Thémistocle*, I, p. 142.

2. Voir M. Boudin, article sur les *Sacrifices humains*, et le passage qu'il emprunte à Tzetzes, insérés dans les *Annales de philosophie* (juillet 1861).

§ IV.

SIBYLLES.

Dernières études. — Jugement des chrétiens sur les sibylles. — Argument irréfuté.

1. — *Dernières études.*

Ne pouvant consacrer qu'un seul paragraphe à un sujet qui a enfanté des bibliothèques, nous serons obligé d'abréger jusqu'aux *abrégés* que nous nous sommes faits pour nous même.

Nous nous proposons seulement de faire deux réponses : l'une au rationalisme moderne, qui continue ses théories explicatives par la *fraude pieuse* et la *contrefaçon;* l'autre aux partisans du spiritisme magnétique, nous objectant la vénération des premiers chrétiens pour des pythonisses avérées.

Jetons d'abord un coup d'œil sur l'histoire et sur ce qu'elle nous dit relativement aux livres sibyllins. Nous tâcherons autant que possible de ne citer les anciens qu'en les appuyant sur des modernes.

Nous avons vu dans un de nos premiers chapitres [1] que le rejet critique des premiers siècles de Rome par Niebuhr et toute son école se basait sur les fables et les folies puisées dans les *livres sacrés*. « Une histoire, disaient ces messieurs, écrite tout entière sur de pareilles autorités, devait être par cela seul mise à néant. »

A cela que répondent deux de nos plus savants professeurs, MM. Victor Leclerc et Lebas ? ils disent que « sans *aucun doute* ces livres sacrés devaient être les *libri sibyllini* ou *fatales*. »

1. Ch. II, App. A.

Ces livres mystérieux, ils nous les montrent consultés d'abord par les duumvirs des sacrifices sur l'ordre du sénat, confiés ensuite aux décemvirs, puis aux quindécemvirs chargés de ces jeux séculaires, d'après la supputation desquels Censorin était parvenu à remonter jusqu'à ceux de l'an 298. « Ces documents, dit M. Lebas, devaient être du nombre de ceux qui avaient échappé aux ravages des Gaulois, et dont une partie fut ensevelie dans des tonneaux de terre cuite, près de la demeure du Flamen, pendant que le reste était emporté par les pontifes et les vestales à Céré, où ils allaient chercher un asile [1]. »

Toutefois, quoique Aurélius Victor nous montre (chapitre x) Énée consultant une sibylle, nous n'entendons pas parler de livres sibyllins avant ceux de la *Tiburtina*. Ces livres passèrent pour avoir été trouvés dans les grottes de la cascade de Tivoli, dominée, comme on le sait, par le temple de la Sibylle, puis vendus à Tarquin le Superbe par une vieille femme non moins mystérieuse que les livres eux-mêmes. Ce dire, faux ou vrai, était attesté par Pline, Aulu-Gelle, Varron, Solin, Suidas, Lactance, Servius, etc. [2].

Quelle que fût leur origine, « ces livres, dit Boulanger, *étaient regardés par Rome comme ce qu'elle avait* de plus sacré. Enfermés dans un coffre de pierre, ils étaient déposés dans un caveau du temple de Jupiter-Capitolin, et consultés seulement dans les plus grandes circonstances avec une vénération et une prudence sans égales, puisque les *mains* des consultants étaient renfermées *dans un voile*, dit Tacite [3]. »

On les voit donc subsister ainsi pendant six siècles, jusqu'au jour où l'incendie du Capitole, pendant les guerres de Marius et de Sylla, les dévore avec lui.

Que fait alors le peuple romain? Il expédie en Asie, en

1. Lebas, *Hist. rom.*, l. XV.
2. *Id.*, *ibid.*
3. Cité par Boulanger, l. III, ch. III.

Afrique, en Sicile et dans toutes les colonies, une commission composée de prêtres et de laïques dont Lactance retrouve les noms dans les écrits de Varron; elle a pour mission de recueillir tous les oracles sibyllins attribués aux sibylles de Samos, d'Iliac, d'Érythrées, etc., etc., et d'apporter à leur triage la plus grande sévérité, ou plutôt, « autant de sévérité qu'il était humainement possible d'en mettre, *quantum ope humana potuissent vera discernere.* » C'est Tacite qui l'affirme et qui nous apprend que Caninius Gallus fut tancé par les magistrats pour avoir essayé d'ajouter aux oracles « quelque chose qui paraissait apocryphe, *aliquid quod illis videbatur spurium* [1]. »

Néanmoins les copies étant devenues trop nombreuses, et craignant les variantes, Auguste fait réviser, châtier et épurer cette édition, la fait céler sous la statue d'Apollon Palatin, et porte à quinze au lieu de dix le nombre de ses gardiens; TACITE EN FAIT PARTIE. Mais l'heure de la publicité était venue : des milliers de copies courent le monde ; les historiens citent ces livres, les poëtes les mettent en vers, etc., « et par là, dit Boulanger, ils deviennent aussi bien connus du peuple que des savants [2]. »

Cependant l'univers attendait l'*enfant divin*, le *roi sauveur* prédit par ces sibylles; Tacite, Suétone et Salluste le constatent également; Cicéron s'en préoccupe; Virgile l'annonce au monde, et ce que l'on veut nous donner pour une flatterie à l'honneur d'Augustule inquiète tellement le grand Auguste, son aïeul, qu'il ordonne de redoubler de surveillance et de sévérité soit envers les détenteurs, soit envers les commentateurs de ces copies.

Après lui Tibère *les mutile* et en interdit jusqu'à la lecture.

« Quant au monde chrétien, dit encore Boulanger, bien qu'il fût en son berceau, LES TROUVANT AU PLUS HAUT POINT

1. Tacite, *Ann.*, l. VI, 12, et l. IV.
2. Boulanger, l. I.

DE LEUR PUBLICITÉ ET DE LEUR RENOMMÉE, il ne dédaigna pas de les étudier et de les adopter [1]. »

Nouvel incendie sous Néron, mais on pense avant tout « aux *vers de Cumes* qui allaient disparaître encore une fois dans la violence des flammes, si de toutes parts on n'était venu à leur secours [2]. »

Constantin peut donc lire son fameux acrostiche au concile de Nicée, sans craindre qu'on puisse lui reprocher une falsification de textes, puisque ces textes étaient non-seulement entre les mains des païens et des chrétiens, et nécessairement critiqués et surveillés comme tout instrument de controverse, mais encore placés sous la garde du sénat et du dieu.

Mais vient l'heure fatale, et, sous Honorius, Stilicon les brûle cette fois en *totalité*, selon quelques auteurs, en *partie* seulement, selon Procope, qui insiste sur ce point [3].

Nous voici donc à quatre cents ans d'Auguste, et c'est ici seulement que commence à pouvoir être posée sérieusement cette question : Le recueil qui nous reste aujourd'hui est-il celui qui subsistait au moment de l'incendie de Stilicon?

Et que nous importe à nous que tout ce recueil soit le recueil primitif; qu'il y ait eu dix sibylles ou qu'il n'y en ait eu qu'une seule; qu'il y ait eu mille interpolations différentes, ou qu'il n'y en ait pas eu du tout? Il nous faudrait un volume pour reprendre une à une toutes les objections et leurs réponses. Nous allons même plus loin, et nous serions très-naturellement porté à suspecter une abondance et une exactitude de prédictions telles, que les grands prophètes de l'Écriture ne seraient plus que de très-petits prophètes auprès de ces prophétesses des gentils.

Mais ce que nous tenons à bien prouver, c'est que toute l'essence du prophétisme était bien positivement contenue dans ces antiques écrits sibyllins ; en un mot que le *Dieu-Roi*

1. Boulanger, l. l.
2. *Id., ibid.*, p. 96.
3. *Bell. Goth.*, l. I.

et *Juge éternel* était bien le *Sauveur des hommes*, et non tel ou tel empereur, comme chacun d'eux s'en prévalait, et comme on l'a soutenu si longtemps.

Cette démonstration n'est vraiment pas difficile; mais auparavant jetons un coup d'œil sur les études modernes les plus remarquables.

Il en est une qui doit passer avant toutes les autres, si l'on tient compte de l'immensité des recherches, de l'ordre savant et de l'agrément du style latin dans lesquels on nous les présente; c'est celle de M. Alexandre [1]. Ce magnifique ouvrage, l'un des plus riches et des plus complets sur la matière, ne laisserait rien à désirer, si l'auteur, tout en faisant acte de chrétien dans les dernières pages, ne paraissait pas tout aussi contagionné que ses collègues par le préjugé de l'antimerveilleux.

Comment en effet entreprendre un tel ouvrage, lorsque l'on est ou lorsqu'on paraît être bien tenté de n'admettre en principe ni la possibilité d'un oracle, ni la réalité personnelle d'une vraie sibylle? C'est toujours notre *delenda Carthago*, c'est-à-dire le surnaturel « déclaré hors de cause » par M. Renan, comme c'est toujours le même besoin d'écrire sur ce surnaturel auquel on ne croit pas.

M. Alexandre nous le prouve. « Bien, dit-il, que le savant protestant Fabricius ait reconnu la prévision des sibylles, je pense, ou plutôt il me paraît probable que d'abord une femme quelconque ayant pris ce titre soit par ambition, soit par suite de l'admiration du vulgaire ignorant, beaucoup d'autres l'auront ensuite imitée » (p. 1).

Ainsi, voilà toujours ce qu'il y a eu de plus grand sur la terre, c'est-à-dire des hommes comme Platon, Varron, Aristote, Tacite, etc., dupes, à Troie comme à Rome, d'une véritable... ATTRAPE! Comme on le voit, le système ne s'est pas

1. *Oracula sibyllina*, 2 vol. gr. in-8, publiés, en 1856, chez Didot frères, avec un grand luxe de typographie.

élargi. Il est triste de voir après tant d'études M. Alexandre admirer (p. 3) la critique *ingénieuse* de Klausen qui explique tout par « le murmure des ruisseaux, dont les sons auront été interprétés et mis en vers par les prêtres. » Les sons d'un ruisseau *mis en vers* et fascinant un Tacite... et tant d'autres!... Rendons toutefois cette justice à notre savant helléniste, que cette critique *ingénieuse* et qu'il admire finit par lui paraître *absurde*.

Selon lui, Varron comptait bien cinq ou sept sibylles, Héraclide en signale bien une, comme ayant prédit six siècles avant Jésus-Christ, mais tout cela est faux et vain; néanmoins M. Alexandre veut bien s'occuper tout spécialement de la sibylle érythréenne, à laquelle il va tout rapporter.

Si l'existence de cette sibylle est une fable, il faut convenir que les habitants d'Érythrées courent grand risque d'avoir été *fables* eux-mêmes, car M. Philippe Lebas, ami de M. Alexandre, avance dans un troisième volume, encore inédit, de son *Voyage en Asie*, « qu'aujourd'hui même on ne trouve pas sur ce même sol une seule médaille dont l'empreinte ne vienne confirmer une longue inscription grecque gravée sur une fontaine de la ville, et consacrée à la *nymphe-sibylle* en question. » Cette inscription en effet est très-curieuse.

Toutefois, selon M. Alexandre, Diodore « se montre vraiment *inepte* en supposant que les sibylles aient pu écrire des livres au temps des Épigones (c'est-à-dire douze cents ans avant Jésus-Christ); cependant, ajoute-t-il, on dirait qu'il les a vus » (p. 45).

En outre, la sibylle Hérophile qui, selon lui, ne peut pas avoir existé (puisque tout se rapporte à celle d'Érythrées), est cependant donnée par Pausanias comme étant partie du temple de Sminthée, près d'Alexandrie; « mais, dit-il, Pausanias aura *accommodé* son monument aux fables courantes » (p. 30).

« Toutefois, continue-t-il, sa description est tellement exacte, que l'on croirait voir le lieu et que l'inscription citée est bien véritablement ce qu'elle doit être pour un vrai *medium.* »

N'importe; notre savant ne se laisse pas décourager par cette *exactitude*.

Quant à la sibylle de Tarquin, il *se fait fort* de démontrer que l'histoire des livres vendus par *une vieille* est une pure fraude de ce prince.

Soit; personne n'y trouvera rien à redire, mais le problème n'est pas là; il est dans la vénération profonde inspirée pendant six cents ans et fondée sur l'accord exact des prophéties avec les événements, accord qui n'aboutirait qu'à substituer la *clairvoyance* de Tarquin à celle de la sibylle, et cette fois nous nous sentirions très-*faible* pour la soutenir.

Vient ensuite *la Tiburtine* ou l'Albunée, dont on prétendait avoir trouvé dans la grotte de Neptune, à Tivoli, la statue tenant encore à la main son livre fatidique. « C'est l'imitation de la *fraude* de Tarquin, » s'écrie notre auteur. Mais une objection l'embarrasse, c'est que cette supposition ne pourrait avoir de chances qu'en admettant une sibylle *tiburtine* déjà reçue par le peuple. Cette objection est juste; d'ailleurs ici encore le monument *subsiste*[1].

1. Nous sera-t-il permis de suspendre un moment le fil de notre dissertation pour *interpoler* à notre tour une petite observation d'archéologue? Nous promenant un jour, notre Horace à la main, aux environs d'*Albunée*, sans toutefois y chercher le moindre livre sibyllin, nous nous étonnions de la méprise générale qui avait toujours fait confondre, il nous semble, la *Sibylle* et l'*Albunée;* l'aimable poëte a bien dit:

Domus Albuneæ resonantis;...

mais depuis dix-huit cents ans on applique à une sibylle des expressions qui ne conviennent qu'à une nymphe, car M. Alexandre a raison de faire, comme Nibby, de cette Albunée la nymphe *résonnante*. Mais cette nymphe n'est pas plus la sibylle, que la prêtresse de Delphes n'était *son* Apollon. L'une est la déesse et l'autre est son médium; il est même très-probable que cette Albunée n'était pas la nymphe de l'Anio, puisque Virgile nous parle de son méphitisme, « sævamque exhalat opaca mephitim, » et que l'on trouve les inscriptions sur le revers de la montagne, auprès de la *Solfatare*, dont l'essence sulfureuse convient bien mieux à la puissance divinatrice. Nous savons bien que maintenant la Solfatare occupant le pied de la montagne, rien ne peut plus expliquer l'épithète de *résonnante*, qui indiquait une chute; mais

Quant à la sibylle de Naples, tout ce qui se rendait à Baies, et c'était l'élite de l'Italie, pouvait, son Virgile à la main, constater la fidélité des descriptions et des traditions, « car, dit M. Alexandre, tout y était plein de sa mémoire » (p. 51).

Rome était pleine à son tour des souvenirs de cette *Carmenta*, mère d'Évandre ; de cette *Fatiloqua*, comme dit Tite-Live, qui avait fixé l'emplacement de la grande ville, et méritait bien d'y avoir une ara, un fanum, une *porta* et une *via carmentalis*, dût-elle plus tard dégénérer en *via scelerata*.

La *Sicilienne* est identique à celle que Solin, s'appuyant sur Tacite, dit être la sibylle de Tarquin, et dont il nous montre encore le tombeau ; « ce tombeau, disent quelques voyageurs, est remplacé par une chapelle dédiée à saint Jean, et la fontaine passe encore aujourd'hui pour n'avoir rien perdu de sa vertu divinatrice » (p. 73).

La *Libyenne* est la plus ancienne de toutes, disent Pausanias et Varron ; « c'est la *Lamia* chantée par Euripide qui aura voulu orner sa fable par cette tradition des Libyques » (p. 78). Très-bien ; mais comment dix lignes plus bas M. Alexandre, *voulant orner* son système, *croit-il* cette même tradition des Libyques *assez récente* et *postérieure* à la fable d'Euripide (p. 79) ?

Quand on marche dans le faux, avec un préjugé comme bandeau sur les yeux, on devrait redoubler d'attention pour éviter les précipices, car ils se multiplient autour de vous.

L'*Égyptienne*. « Une seule chose est CERTAINE à son égard, dit notre auteur, et cet aveu est bien précieux, c'est que Tarachon et l'auteur du poëme de la sibylle d'Érythrées,

patience! cherchez bien, et si vous n'êtes pas assez heureux pour le faire sur les lieux mêmes, consultez l'excellente carte de Monaldini, et vous verrez, à cinquante mètres au-dessus de la Solfatare, un endroit désigné par le mot de *piscina*. C'est là, sans doute, qu'étaient les bains ; c'est de là que se précipitait l'Albunée. Quant à la sibylle, elle habitait bien son temple. Prêtresse de Jupiter Sassanus, elle s'inspirait, soit de la nymphe de l'Anio qu'elle domine, soit de celle d'Albunée, dont elle n'était pas éloignée.

quel qu'il soit, ONT EXISTÉ DANS LE VIII[e] SIÈCLE avant J.-C. Cette sibylle en effet se dit sœur d'Isis et belle-fille de Noé, tandis que Pausanias et saint Justin nous la donnent pour fille de Bérose, l'astrologue. » (*Excurs.*, v.)

Arrêtons-nous ici et tenons-nous à cet aveu : « *Fabuleuses* créatures dont les dénominations, la mémoire, les images, les inscriptions sont encore vivantes sur les débris monumentaux conservés aux lieux mêmes que la tradition leur assigne. » Quand on avoue tout cela, il faut certes avoir un courage surhumain d'archéologue, pour venir souffler des bords de la Seine sur tous ces monuments, et souffleter tant de nations, de grands hommes, d'historiens et de poëtes, à propos de leurs affirmations, de leur respect et même de la *fidélité scrupuleuse* avec laquelle ils gardent et surveillent, comme Tacite, le fameux coffre de pierre qui renferme le secret des destinées de la grande ville.

Mais surtout quel courage, lorsqu'on pense aux lumières que la capitale du génie par excellence disait avoir puisées pendant six siècles dans la consultation de ces *livres sacrés*, aux campagnes dont ils avaient été les conseillers, aux succès et aux désastres annoncés par eux, à toutes les institutions séculaires fondées sur leur ordre et sur la foi qu'ils inspirent, à tous les fléaux, à toutes les pestes surtout, TOUJOURS et IMMÉDIATEMENT conjurées par la simple obéissance à l'une de leurs prescriptions; quel courage ne faut-il pas, insistons-nous, pour venir dire aux quatre parties du monde, y compris l'empire romain et tous ses sages : « Ce que vous vénérez, *vous*, depuis douze cents ans, c'est-à-dire depuis la fondation de votre ville, je vais vous dire, MOI, ce qui l'a *fabriqué !* Écoutez-moi bien, et surtout admirez la solidité de mes convictions : quelque femme de Mermesse AURA *prophétisé* autrefois *quelque chose* dans la Troade, les poëtes de Cyclos AURONT *feint* qu'elle avait prédit l'avenir aux Grecs naviguant vers Troie, *ou* aux Troyens fuyant leur patrie; il n'en faut pas davantage pour que, VERS LE VII[e] OU LE VIII[e] SIÈCLE AVANT J.-C.

ait commencé à se répandre dans l'Asie Mineure un certain chant, *quoddam carmen*, sous le nom d'une sibylle que les Érythréens s'attribuèrent, *bon gré, mal gré;* mais les autres *nations* voisines se la disputèrent, se fondant PEUT-ÊTRE sur la tradition de quelque ancien oracle local ou sur le voisinage de quelque caverne ou fontaine prophétique; car si d'autres auteurs (c'est toujours M. Alexandre qui parle), confondent cette sibylle avec la Babylonienne ou Chaldaïque, il n'en est pas moins vrai que les oracles de cette dernière, qui n'est autre encore que l'Hébraïque ou la Juive, sont l'œuvre d'un Juif inconnu et contemporain de Ptolémée Philométor, qui vivait dans l'année 164 ou 165 avant J.-C. » (*Excurs.*, I, et *loc. cit.*)

Voilà qui est assurément *clair et net*, et l'on dirait que M. Alexandre a connu et ce Juif et cette femme. Ceci nous dispense de nous occuper d'autres sibylles, puisque nous avons pour ces dernières deux dates certaines qui nous tiennent lieu de toutes les autres.

Toutefois, bien que la multiplicité des sibylles ne puisse être pour nous un embarras, puisque nous avons recueilli *les preuves* de leur présence à toutes les fontaines sacrées et que *nous en connaissons encore qui fonctionnent à l'heure qu'il est*, nous ne tenons nullement à leur identité en *chair* et en *os*, et nous disons que, quoi qu'il en soit de leurs noms propres, le problème n'a pas changé et que tout cela n'éclaircit pas la grande difficulté qui consiste dans l'adaptation des oracles à l'histoire. Or, il y avait toujours et de très-nombreux et de très-frappants prodiges à l'appui; or ces prodiges ne *comptaient pas*, nous avoue M. Alexandre, « s'ils n'étaient pas publics, ou s'ils se passaient à l'étranger, ou s'ils n'étaient pas déférés au grand *conseil d'État* (le sénat) et constatés par lui, et enfin si les fléaux *annoncés* n'étaient pas très-redoutables (*tetra*) [1]. » Donc, M. Alexandre, puisqu'il reconnaît des *pro-*

1. Alex., p. 210 et 211.

diges, a bien tort d'ajouter que « ces livres avaient été consacrés par Tarquin, et conservés par le sénat, bien moins pour remédier publiquement et religieusement aux fléaux annoncés, que pour contenir dans le devoir un peuple privé de cette espérance et de cette foi [1]. »

Mais encore une fois, par quel moyen? car avant tout le plus grand des dangers serait d'annoncer au peuple, par exemple, la cessation d'un fléau à la suite de tel ou tel acte de piété, et de ne pas la lui donner. C'est alors qu'ayant perdu « tout espoir et toute foi, » il deviendrait absolument impossible de le contenir.

Au reste, M. Alexandre a trois ou quatre chapitres fort intéressants sur « l'organisation du conseil, sur les conditions de la consultation, sur le *serment terrible* prêté par le conseil sacré des quinze, conseil composé des hommes les plus importants et les plus *religieux*, choisis d'ailleurs dans les classes les plus diverses et changés tous les ans; » il fait ressortir on ne peut mieux toutes les garanties d'honneur et de véracité présentées par de tels hommes, et par-dessus tout il insiste sur le grand nombre et sur l'adéquation presque constante des prodiges aux désastres, « *portentoque jam similis clades erat* [2]. » Aussi finit-il par se sentir trop mal à l'aise, et dans le chapitre XVI (*Excurs.*, III, p. 228) intitulé : « *de Sibyllino arcano*, du mystère sibyllin, » il nous dévoile franchement tous les embarras de son esprit, et fait appel à toutes ses puissances pour les dissiper.

2. — *Dernier des expédients modernes.*

Il est curieux de le suivre et de le suivre pas à pas, car c'est ici que commencent à surgir toutes les difficultés. Nous en prévenons nos lecteurs. « Jusqu'ici, dit-il, nous n'avons

1. Alex., p. 209.
2. *Id., ibid.*, p. 210.

éclairé que les questions évidentes et d'un accès facile aux profanes ; il nous reste maintenant les questions abstraites et cachées, que les seuls initiés pouvaient connaître et sur lesquelles la conjecture seule est possible... Nous avons bien parlé très-longuement de toutes les conditions de la consultation et des injonctions ordinaires des sibylles, mais il n'en devient que plus difficile de passer de ce que nous savons à ce que nous ne savons pas; car dans ces vers GRECS, soit dans ceux consacrés par Tarquin, soit dans ceux que le sénat avait fait chercher et rapporter de la Grèce et de l'Asie, il n'était pas facile de supposer qu'il y eût des prescriptions relatives aux affaires présentes des Romains, à leurs calamités actuelles, à leur religion spéciale en un mot... Quel pouvait être, au temps de Tarquin ou avant lui, le poëte ou le prophète assez *bien avisé* pour stipuler *à l'avance* et *au hasard* des faits comme ceux-ci par exemple : que deux cent cinquante ans après la fondation de Rome, la plupart des femmes avorteraient en même temps; qu'en 293, le ciel s'enflammerait; qu'un bœuf parlerait et qu'il tomberait de la chair ; qu'en 340, telle partie des murailles serait consumée par le feu; qu'en 392, la terre s'entr'ouvrirait au milieu du forum, etc., etc. ?

« Il fallait, continue-t-il, trouver des réponses pour tous ces prodiges, que certes l'INVENTEUR DE CES LIVRES, QUEL QU'IL FÛT, ne pouvait en aucune manière soupçonner... »

Que M. Alexandre se méfie et qu'il ne tienne pas trop à cette invention... d'un *inventeur*...

« Cependant, dit-il encore, les réponses des sibylles rapportées par les historiens, soit à propos du transport de l'Esculape d'Épidaure à Rome, en 662, ou de celui de la *mère des dieux* de Pessinonte, en 549, soit celles relatives à la guerre des Gaulois et à l'établissement du culte à Ivrée, etc., nous *forcent absolument* à admettre que toutes ces réponses, littérales ou non, avaient été *accommodées* aux circonstances.

« MAIS COMMENT FAIRE ? (c'est toujours lui qui parle), car, nous le savons fort bien, il ne manque pas de critiques, et

c'est le grand nombre, qui ne verront là que le résultat d'une entente parfaite et habile entre le sénat et les quindécemvirs, combinant, sans s'inquiéter nullement des sibylles, les mesures les plus avantageuses pour la circonstance. MAIS CELA NE POUVAIT SE PASSER AINSI; une pareille fraude n'aurait jamais pu pendant si longtemps subsister entre la *totalité* du sénat et la totalité des décemvirs annuels, si éminents, si intègres, au milieu d'une cité toujours menacée par les factions... Quand on voit un homme comme Caton obligé d'avoir recours à l'appui populaire pour éviter l'ostracisme du sénat dont il était menacé pour avoir seulement raconté une réponse sibyllique,... ON PEUT TENIR POUR CERTAIN qu'une telle fraude de la part des nobles eût été dénoncée sur le champ par les plus habiles... à l'indignation et à la violence populaires... Donc, s'il y a eu fraude, il est absolument nécessaire qu'elle partît du sein même des quindécemvirs [1].

« Mais pour que ces hommes appartenant aux divers partis de la république en fussent venus à trahir un secret si solennellement imposé et juré, il eût fallu qu'ils eussent bravé tout à la fois et leur serment et la dignité de leur collége, et enfin cette simple pudeur qui, dans toute association humaine, enchaîne toutes les consciences les unes envers les autres.

« En outre, si l'on considère plus attentivement les réponses sibylliques, à peine en trouvera-t-on quelques-unes qui prescriront autre chose que des cérémonies expiatoires relatives aux fléaux, cérémonies plus ou moins inconnues, souvent inouïes et tout à fait étrangères aux habitudes et connaissances des différents partis qui les promulguent, et destinées uniquement à frapper le peuple de terreur.

« D'ailleurs, toutes les lois relatives à cette consultation, lois

1. Qu'on se rappelle que sous Tarquin le Superbe le duumvir M. Atilius, pour avoir permis une simple copie de ces livres, fut cousu dans un sac de cuir et jeté à la mer!... (Denys d'Hal., IV, 62; Valer. Max., I, ch. I, etc.)

d'une prudence admirable, sanctionnées à la fois par le droit humain et divin, étaient de nature à assurer surabondamment la sécurité publique.

« De plus, ces duumvirs et décemvirs étaient chargés uniquement de la surveillance, et, ne sachant pas le grec, ils étaient obligés de s'en rapporter à la bonne foi des *ministres* (interprètes) qu'ils avaient fait venir de Grèce pour déchiffrer dans cette confusion d'oracles ce qui pouvait s'appliquer aux circonstances présentes... Ceux-ci s'y prenaient d'abord comme les interprètes de Delphes... Mais bientôt, fatigués d'un labeur inutile et voulant ménager les livres, ils employèrent la méthode des sorts fatidiques que les chrétiens eux-mêmes observèrent longtemps dans les *sorts des saints*,... et qui consistait à trouver tout l'oracle dans le premier mot amené par le sort.

« On va s'écrier, nous le pressentons : « Mais de ces mots « tirés et obtenus au *hasard*, quel sens pouvait-on extraire pour « le donner comme réponse au public? et qu'y avait-il besoin « de livres sibylliques et sacrés, lorsque la plus légère faculté « poétique chez les interprètes en aurait fait autant? » Nous ne nierons pas que cette objection ne soit spécieuse, mais, *on ne saurait en douter*, les décemvirs, en apportant la réponse au sénat et aux magistrats, affirmaient par serment que ce qu'ils apportaient *ne renfermait pas que le sens, mais était l'ensemble des vers eux-mêmes de la sibylle...* »

Voyez dans quelle impasse notre auteur s'aventure !

Il fallait donc que ces interprètes *imaginassent* un moyen qui *leur permît d'obéir tout à la fois et à la foi jurée et à la nécessité des choses*, en apportant *des vers qui fussent en même temps les leurs et ceux de la sibylle, avec quelque formule de serment assez ambiguë pour tromper les oreilles et néanmoins éviter le parjure.*

M. Maury nous parlait tout à l'heure de prêtres *éclairés et vertueux* qui n'en *forgeaient* pas moins des oracles; voyons maintenant comment ceux de M. Alexandre, leurs cousins

germains, vont s'y prendre pour trouver *avec le ciel tant d'accommodements.*

Le voici : c'est l'acrostiche qui va le tirer d'affaire, car c'est lui qui, par l'addition générale des premières lettres de chacun des premiers vers, donne une phrase qui renferme tout le sommaire ou, comme l'on dit, l'*argument* du poëme. M. Alexandre convient de la nécessité de ce thème. Or, s'il est vrai *qu'en somme* les vers de la sibylle érythréenne, les vers de Tarquin, à en juger par leurs lambeaux, et ceux qui ont été réunis et retrouvés depuis, ne contiennent aucune trace de cette méthode, il n'est pas moins vrai que les livres sibylliques romains devaient, comme la tradition l'affirmait, en fournir quelques exemples, surtout parmi ceux qui étaient apportés au sénat et publiés *par lui;* mais, comme ce travail ne pouvait être entrepris ni par les sibylles ni par les sibyllistes, il fallait bien l'attribuer aux quindécemvirs ou plutôt à leurs ministres, qui *se chargeaient* de faire coïncider une réponse *quelconque* avec les premières lettres des vers sibyllins que le sort avait amenés.

« Nous avouons, reprend M. Alexandre, que ce genre de réponse, s'il n'était pas un *parjure formel,* était très-proche voisin de la mauvaise foi;... mais ce genre d'écriture, que l'on peut rapprocher des hiéroglyphes égyptiens, était devenu à la mode. »

A cela nous avons plusieurs réponses à faire :

1° Si les quindécemvirs, y compris Tacite, avaient le front de donner un tel *joujou* forgé par eux pour le vrai sens de la sibylle, malgré l'éminente *distinction* de leurs sentiments, ils avaient mérité, comme le pense bien un peu M. Alexandre, d'être cousus dans le même sac que M. Attilius, et comme lui jetés à la mer.

Le savant Fabricius, tout protestant et sceptique qu'il pût être à l'endroit des sibylles, n'admettait pas ces habiletés malhonnêtes. « Je pense, dit-il, que celui qui voudrait attribuer à la fraude et au hasard *tant de choses* si *déterminées,*

tant d'autres renfermant des événements si *inattendus* et si *insolites*, bien loin d'expliquer la chose, ne ferait que se moquer de ses lecteurs, *lectores suos deridere.* » (Fabr., lib. II, p. 227.)

2° Le sénat à son tour, en acceptant de confiance un travail si visiblement artificiel, eût été, y compris Caton et Varron lui-même, un sénat de niais dont le peuple romain eût fait sur-le-champ bonne justice.

3° L'acrostiche étant exceptionnel et la grande majorité des vers sibyllins n'en ayant jamais eu, le problème général recommence à l'instant.

Voyons néanmoins ce que l'on pourrait conclure de ces acrostiches très-exceptionnels.

5. — *Un argument irréfutable tiré de l'acrostiche.*

Puisque nous résumons tout dans l'acrostiche, voici venir une autre question qui ne cessera de fatiguer le scepticisme. Les livres sibyllins romains dont parlent Virgile et Cicéron contenaient-ils ou ne contenaient-ils pas, pour ne rien dire du reste, l'annonce D'UN ROI SAUVEUR DES HOMMES?

Voilà cette fois la *dominante* de la question.

M. Alexandre nous avouera tout à l'heure (p. 312) que « les livres possédés par nous aujourd'hui sont probablement les très-proches parents de ceux qui étaient cités par les Pères; » mais, si ces mêmes livres ont pu survivre à l'incendie de Stilicon qui les sépare des premiers Pères, comment les livres cités par ceux-ci auraient-ils pu différer essentiellement de ceux que l'empereur Constantin citait lui-même à la face des deux mondes, chrétien et païen, au concile de Nicée? Leur différence paraît tout à fait impossible. Il doit en être de même pour ceux qui remontent de Constantin aux années qui précèdent la naissance de Jésus-Christ, puisqu'on nous accorde que l'incendie de Néron n'avait pas atteint ces livres.

Mais revenons au discours impérial prononcé en plein concile.

Il faut bien en convenir ; c'était une véritable et magnifique inspiration que celle de l'empereur Constantin faisant apparaître la sibylle au milieu du concile de Nicée, et, pour consommer cette grande transformation d'un culte dans un autre, leur présentant à tous deux une double et grande caution : au païen la sibylle, au chrétien les prophètes, à tous deux la prévision des mêmes vérités. Il y avait là tout à la fois grandeur, habileté, finesse, et comme une impériale garantie de certitude conciliante et péremptoire.

Que d'autorité dans la parole d'un prince qui tient entre ses mains les livres sibyllins, et dans l'assentiment d'un concile où les évêques ariens eux-mêmes n'osent pas révoquer en doute une affirmation si généralement acceptée !

« La sibylle érythréenne, dit-il, *sans doute* inspirée de Dieu, a prédit ce qui devait arriver, en renfermant clairement l'histoire de la venue de Jésus-Christ dans cet assemblage des premières lettres de ses vers, qu'on appelle *acrostiche*, et qui porte ces paroles : Ἰησοῦς Χριστὸς Θεοῦ υἱὸς, σωτὴρ, σταυρός, c'est-à-dire : Jésus-Christ Fils de Dieu, *Sauveur, Croix.* »

Constantin cite ensuite beaucoup d'autres passages, établit *contre l'avis de plusieurs* leur existence avant l'incarnation, combat la calomnie qui les attribue aux chrétiens, et déclare, sans que personne alors le lui reproche, que cette question a été examinée avec tant de soin, d'application et d'étude, que les calomniateurs sont convaincus de mensonge aux yeux de tous.

Pourquoi donc M. Alexandre, à l'imitation du protestant Blondel dont le volumineux ouvrage a donné lieu, par ses mutilations de textes, au scepticisme universel, peut-il accuser l'empereur du même crime et d'une insigne mauvaise foi ? « Il a voulu faire croire, dit-il, que ce passage était tiré des livres fatidiques des Romains, et il *ose* ajouter que Cicéron lui-même l'a traduit en latin, et que personne ne conserve aucun

doute à cet égard ; ce qui est manifestement faux, comme il est facile de s'en assurer par le texte rapporté ci-dessus » (p. 232).

Or, le texte de Cicéron qui condamne Constantin est tout simplement celui du livre II *de la Divination*, § 54, dans lequel l'orateur romain parle *en général* des acrostiches des sibylles « comme preuve de *leur* habileté *à froid* dans leurs compositions. » Mais comprend-on que M. Alexandre en reste là et ne nous donne pas un seul mot de ce même passage qui doit condamner Constantin ? Comment veut-il que nous en jugions ? Cette omission de notre savant compatriote nous a causé pour notre part un tel étonnement, que nous avons cherché avec soin, mais en vain, soit quelque *et cætera*, soit quelque renvoi à de précédents passages.

Il est parfaitement clair cependant que si le passage de Cicéron cité par Constantin ne consistait que dans les deux lignes ci-dessus, le grand empereur eût été terriblement réfutable. Mais alors pourquoi donc n'a-t-il pas été réfuté à l'heure même ? C'est parce que, avant les lignes citées par M. Alexandre, il y en avait d'autres, et les voici : « Nous observons avec soin les vers que l'on dit avoir été prononcés par la sibylle dans son délire, et d'après lesquels il s'était répandu le bruit que l'interprète devait venir dire alors au sénat : « QUE SI NOUS VOULIONS ÊTRE SAUVÉS, il nous fallait appeler ROI celui qui est en effet notre ROI. » Si cela est dans les vers de la sibylle, *quel homme* et quel moment cela peut-il donc regarder ? car l'auteur, quel qu'il soit, en supprimant la désignation du temps et de l'espace, s'y est pris adroitement pour paraître avoir été prophète dans tous les cas, etc., etc. »

Voici maintenant les paroles qui terminent : « C'est pourquoi, laissons donc là la sibylle et mettons-la si bien à part que, conformément à la prescription de nos ancêtres, nous n'en lisions jamais les livres qu'avec la permission du sénat, de peur qu'ils n'aient plutôt pour effet DE NOUS FAIRE PERDRE NOTRE RELIGION que d'en prendre d'autres, et conduisons-

nous de telle sorte dans nos interprétations que nous y voyions TOUT AUTRE CHOSE qu'un ROI que ni les hommes ni les dieux ne souffriront jamais dans Rome [1]. » Voici qui est bien plus fort encore : « NE CROYEZ PAS qu'il puisse arriver, comme dans la fable, que QUELQUE DIEU DESCENDU DU CIEL SE MÊLE A LA SOCIÉTÉ DES HOMMES, HABITE SUR LA TERRE ET PARLE AVEC LES MORTELS [2]. »

De tous ces textes rapprochés, il résulte évidemment deux choses : 1° que Cicéron, en disant : « SI ces vers existent, » manifestait un doute qui n'était pas dans son esprit. Il espérait que nous oublierions son étroite amitié avec Varron, le plus savant historien des sibylles, puis sa double qualité de sénateur et d'augure, qui lui donnait le droit et lui imposait le devoir de vérifier la citation ; 2° que l'acrostiche principal des livres sibyllins n'avait donc pas changé de Cicéron à Constantin, et que par conséquent, avant comme après la naissance de Jésus-Christ, c'était bien un *Roi sauveur capable de changer la religion*, qui causait toutes les terreurs de l'avocat sceptique.

Tout au plus pourrait-on accuser Constantin d'avoir attribué gratuitement à Cicéron la connaissance des deux ou trois premiers mots de l'acrostiche ; mais, du moment où le grand orateur rapporte les derniers, pourquoi supposer qu'il ne connaissait pas ceux sans lesquels, nous le répétons, il n'y aurait pas eu du tout d'acrostiche ?

Il est vraiment incroyable que le protestant Blondel ait pu se concilier tant de suffrages en mutilant ou en altérant de tels passages, et que le bon Desmarais lui-même, dont nous avons sous les yeux la traduction, l'ait gâtée par tant d'infidélités qui menaient tout droit au système de Blondel [3].

1. *De Divinatione*, l. II, § 54.

2. « Nolite enim id putare accedere posse, quod in fabulis sæpe videtis fieri, ut deus aliquis lapsus de cœlo, cœtus hominum adeat, versetur in terris, cum hominibus colloquatur. » (*De Aruspicum responsis*, t. X, n° 28, p. 394.)

3. Voyons comment il traduit ce passage : « *Si salvi esse vellemus*, si

4. — Autres arguments irréfutables.

Et voyez que de peines on s'est données pour esquiver cette vérité !

Cette terreur générale des Romains, on a voulu la rattacher à la guerre des Parthes que Rome préparait alors; mais y a-t-on bien pensé? Rome désespérant de son SALUT, en raison d'une guerre qui n'était pas encore commencée!...

Qu'on rapproche au contraire ce *Roi sauveur* de tout ce qui se disait et se passait dans le monde au même moment; il faut avoir bien peur du soleil pour n'en être pas ébloui, et pour chercher si loin des motifs de terreur impossibles, quand le véritable était si près.

Tacite et Suétone vous l'ont dit : l'attente de ce roi véritable *pour cette même époque* était dans l'esprit du monde entier; et certes, lorsque ce dernier disait que « c'était la *nature* qui devait enfanter ce Roi [1], » il n'entendait pas par là rattacher le salut du monde aux heureuses couches de Livie.

Tacite, Suétone et Salluste n'étaient pas seuls. Dion Cassius nous montre en 691 le sénat, effrayé par la prophétie du Chaldéen Nigidius, *ami de Cicéron*, sur le roi qui venait de naître, proposer la destruction des enfants qui *naîtraient* dans l'année, proposition éludée par les sénateurs *intéressés* [2].

nous voulons être sauvés, » passage qui se rapporte si bien, dans la pensée de Cicéron, au mot *sauveur* de l'acrostiche; il le traduit par : « Si nous ne voulons pas nous perdre; » et cet autre passage : « Laissons là la sibylle, dans la crainte qu'elle ne nous fasse plutôt perdre notre religion que de nous en faire prendre de nouvelles, *ne valeat ad deponendas quam ad suscipiendas religiones,* » il le traduit ainsi : « Que ces livres nous servent à dépouiller toute superstition plutôt qu'à en recevoir de nouvelles, » ce qui est le contraire absolu de la pensée de Cicéron, tremblant pour sa religion devant les approches d'une religion nouvelle. Décidément, historiens et traducteurs, tout conspire en faveur du préjugé public et dominant qui ne veut pas voir que Cicéron VOIT UNE RELIGION DERRIÈRE CE ROI.

1. *Histoire romaine,* l. XXXVII.

2. Servius, sur Virg., *Églog.* IX, 47.

L'aruspice étrusque Vulcatius était plus explicite lorsqu'il annonçait, au milieu des jeux célébrés par Auguste, qu'une nouvelle *étoile* se levait et qu'un nouvel *âge* était commencé (p. 20).

On voit en outre Julius Marcatus mentionnant les prodiges de l'année, confirmés ensuite par Dion, et faisant trembler Rome sur son sort matériel [1];

Dion s'effrayant de toutes les statues qui croulent;

Auguste, César, Marc-Antoine, Lentulus, etc., s'arrogeant ou se décernant cette royauté mystérieuse;

Cicéron, constatant le silence des oracles en général, et celui de Delphes en particulier, et l'attribuant à la *perte* de la vapeur fatidique.

Une tradition générale, appuyée, dit-on, par les débris d'un vieil autel romain dont on montre encore la place à l'*Ara cœli*, et sur lequel on lisait : « Ara primogeniti Dei, » autel du premier-né de Dieu, attribuait l'érection de cet autel à Auguste, qui, très-désireux de se faire passer pour le fils d'Apollon, en aurait reçu cette réponse : « L'enfant hébreu, le maître de tous les dieux, m'ordonne de lui céder la place et de rentrer au Tartare; cesse donc de consulter mes autels. » Ensuite, ajoutait cette tradition, Auguste, sur l'avis de la sibylle, « monente sibylla » (d'autres ont dit la Vierge), aurait reçu l'ordre de construire cet autel sur l'emplacement du temple de Jupiter Capitolin [2].

1. Peu importait la majesté des prodiges; cette fois, cependant, ils n'en manquaient certes pas; la statue de Jupiter Capitolin, et toutes celles du Capitole et la fameuse louve d'airain avaient été fondues tout à coup par la foudre, qui avait inscrit des caractères mystérieux sur leurs débris...

2. Cette tradition est donnée comme très-fondée par trois historiens bien différents : Nicéphore, l. I, p. 17, Suidas, Verb. Hist., Cedrenus, in *Comp. histor.*

M. Alexandre, tout en ne croyant pas à l'existence actuelle des débris de cet autel, convient que, peu de temps après l'époque de Constantin, on montrait encore au Capitole un autel d'origine païenne, ou, pour le moins, douteuse, sur lequel on lisait ces mots : *Primogenito Deo.* Bien que M. Alexandre

Vient enfin le *Pollion* de Virgile, annonçant ce qui suit, un demi-siècle avant l'incarnation : « Muses de Sicile, chantons de plus grandes choses ; le *dernier âge prédit par la sibylle de Cumes* est arrivé. Le cours immense des siècles va recommencer ; une race nouvelle descend *du haut des cieux*. Chaste Lucine, que la naissance de cet enfant, par qui l'âge de fer va cesser, soit l'objet de vos soins ! C'est de ton consulat, ô Pollion, que datera cette *brillante période et que les temps recommenceront leur cours*... Toute la terre va du moins respirer. Celui par qui doivent s'opérer ces grandes merveilles *prendra la vie au sein de la Divinité, il se distinguera entre* tous les êtres célestes auxquels il préside, et régira le monde pacifié par les vertus de son père. Viens donc, cher descendant du ciel, grand rejeton de Jupiter ! Le temps approche, regarde ! A sa venue, le globe du monde se balance ; la terre, la mer et le ciel profond s'agitent. Tout tressaille à l'approche *de la nouvelle ère* qui va s'ouvrir[1]. »

On rougit vraiment pour l'enseignement des lettres, lorsque l'on passe en revue toutes les explications tentées depuis trois siècles, et encore aujourd'hui, pour échapper aux clartés d'un pareil texte. Que n'a-t-on pas imaginé ? Ce *fils de Jupiter*, cet être *supérieur aux êtres célestes*, qui va descendre du haut des cieux, conformément aux prophéties de la sibylle, ce roi qui va ramener l'âge d'or pendant un grand nombre de *siècles*,... qui se serait douté que le bon goût et la noble simplicité de Virgile eussent assez baissé tout à coup, pour le saluer dans la personne... du jeune fils du consul Pollion, surnommé plus tard Salonin, en raison de la prise de Salone ? C'est cependant ce que le monde savant avait très-facilement

croie cet autel l'ouvrage de quelque orphiste ou néoplatonicien du IIe siècle, il reconnaît que c'est bien sur l'emplacement de cet autel, et à cause de lui, que fut élevée l'église *Santa-Maria in ara cœli*. « Cela n'est point indigne de toute créance, dit-il loyalement, nous ne le nions pas ; seulement nous n'admirons pas. »

1. *Églog.* IV.

accepté, sur la foi de Blondel et Ce, jusqu'à ce que, vers le commencement de ce siècle, Heyne eût démontré de la manière la plus évidente qu'à l'époque de la composition ce demi-dieu n'avait pas encore vu le jour et que Salone n'avait pas encore été pris par Pollion. Aussitôt on se rejette sur le jeune Marcellus, avec plus de vraisemblance, il faut le dire, puisque sa naissance fut saluée par des fêtes et des réjouissances publiques. Mais Heyne prouve encore à merveille que Virgile, l'ami d'Antoine, ne pouvait pas lui déplaire davantage qu'en promettant l'empire au fils du premier mariage de sa femme.

Alors on se rejette sur Octave et sur son fils. Mais difficultés nouvelles! Comment Virgile eût-il osé pousser si loin l'hyperbole que de promettre l'empire de l'*univers* à un simple triumvir, alors qu'on était encore en pleine république et trop éloigné de la journée d'Actium, pour qu'il fût possible de soupçonner les futures grandeurs d'Auguste? Quiconque, a dit un historien, se fût avisé alors de l'appeler *dieu* ou *père d'un dieu*, aurait passé pour rebelle ou pour insensé. Aujourd'hui que toutes ces hypothèses également impossibles sont tenues pour également absurdes, voici qu'on les remplace par *un enfant collectif* et symbolisé, c'est-à-dire par une suite de générations, qui, selon la loi de l'âge d'or et du progrès, devait ramener sur la terre un bonheur illimité. Cette hypothèse est tout à fait dans le goût du siècle, mais ce bonheur matériel, progressif, qui est encore à paraître, ne vaut certes pas mieux que tous les autres.

Eh bien! voyez; une seule explication est plus claire que le soleil, et cependant, malgré plus d'un illustre défenseur, elle n'a jamais été et ne sera probablement jamais officiellement reçue.

Que faut-il donc pour dessiller les yeux? Comment! vous avez l'attente universelle d'*un roi;* vous avez *l'écho* de toutes les traditions; vous avez les aveux de Cicéron sur le seul roi *sauveur* et sur l'acrostiche sybillin qui peut, dit-il, *changer la religion;* vous avez la terreur du sénat, lors de la sortie

prophétique de Nigidius; vous avez le *défi* d'Origène à Celse de citer une seule altération dans le texte des sibylles, depuis les temps antérieurs à l'incarnation; vous avez l'accord parfait entre le sénat romain proposant de se débarrasser de tous les enfants de l'année, avec le massacre des innocents, que, pour la même raison, le même sénat a imposé plus tard à Hérode; vous avez mieux encore, quoiqu'on ne le remarque jamais, vous avez l'amitié étroite et les rapports incessants de cet Hérode avec Agrippa, Pollion et tous ces amis de Virgile, Josèphe est là pour l'affirmer : à qui persuadera-t-on que, dans leurs entretiens intimes, tous ces hommes pouvaient s'occuper de deux *rois* différents, lorsque tous, quoiqu'à des points de vue divers, étaient préoccupés, Tacite et Suétone vous l'ont dit, de celui qui DEVAIT NAITRE EN JUDÉE?

Au reste, que gagnerait-on à distraire Virgile de la longue liste des poëtes inspirés (*vates*)? Ne nous resterait-il pas le *Prométhée* d'Eschyle, bien autrement positif et sans possibilité, cette fois, d'interpolations? Quelque chose que nous fassions, nous avons en lui un prophète païen qui, tout incompris qu'il fût hier encore, n'en faisait pas moins répéter par Prométhée à Jupiter, cinq cents ans à l'avance : « Tu seras dépouillé de ton sceptre royal; UNE FEMME enfantera UN FILS qui te détrônera, et ce fils ne sera pas QU'UN homme[1]. »

Après une pareille confession faite par les deux plus grands poëtes d'un dieu, à qui elle devait tant déplaire, comment oser batailler encore sur Pollion, sur les sibylles, etc.? Car il est clair que la source était la même, et il n'en faut pas davantage pour que la grande cause, non-seulement du prophétisme sybillin, mais avant tout du prophétisme juif, son principe générateur, soit irrévocablement gagnée.

1. Voir tome I, ch. VI, § 1er, p. 374.

5. — Acceptation par les chrétiens des livres sibyllins.

Quand on visite à Venise la jolie église d'*Egli Scalzi*, on est étonné tout d'abord de voir le maître-autel entouré de douze statues de femmes, en marbre blanc. Toutes sont jeunes, charmantes, toutes ont le regard inspiré, et se rangent autour de la statue de leur maître, non pas en suppliantes ou en admiratrices, mais en saintes glorifiées, qui prétendent bien partager avec lui, sinon le tribut des prières, au moins celui de l'encens, de la musique et des fleurs, dont la piété vénitienne se montre si prodigue.

Quelques instants se passent, avant que la pensée du voyageur étranger puisse donner à ces douze femmes leur véritable nom; mais il approche, et lisant sur le piédestal de ces statues *Samia, Tiburtina, Libera, Delphica, Erythræa*, etc., il est fixé sur la composition de cette cour charmante, à laquelle il ne trouve plus qu'un défaut, celui de serrer peut-être d'un peu trop près un autel qui n'appartient plus... à Apollon.

Déjà Michel-Ange, il est vrai, nous avait habitués à cette demi-canonisation, car, dans la chapelle Sixtine, son large pinceau n'avait pas ménagé aux sibylles les proportions *illustrées* et la grande attitude de vraies *mères de l'Église*. Celui de Raphaël, plus gracieux et plus tendre, les avait *humanisées* davantage dans ses quatre charmantes extatiques de Notre-Dame de la Paix.

En cela, ils n'avaient rien innové l'un et l'autre, puisque l'Église elle-même avait été plus loin qu'eux en les chantant comme prophétesses, *teste David cum sibylla* [1].

Dans le livre *de Antiquis ritibus Ecclesiæ*, il est dit que dans *toutes* les églises on chantait aux vêpres les vers des sibylles conservés par Eusèbe, que plus tard l'usage en avait passé dans l'Église gallicane, et qu'à Rouen, par exemple,

1. Prose du *Dies iræ*.

on les chantait « *cum melioribus vocibus clericorum*, accompagnés par les *meilleures voix* des clercs. »

M. Alexandre devrait avoir moins que tout autre le droit de s'en étonner, puisqu'il nous a dit : « 1° que les livres sibyllins connus des premiers chrétiens étaient *presqu'en* tout semblables à ceux que nous possédons aujourd'hui, dans lesquels, ajoute-t-il, on retrouve tous les vers qui ont été cités par les Pères; 2° que le livre IV, le plus ancien des sibyllins chrétiens, avait été écrit dans LE PREMIER SIÈCLE; 3° que le livre III l'avait été en Égypte près de 200 ans AVANT l'incarnation, et que toutes les autres sibylles pouvaient bien se rapporter à la sibylle Érythrée, dont il paraît difficile de nier l'existence [1]. »

Tout cela constituait une antiquité suffisamment respectable, pour voir en elles au moins les échos providentiels et vulgarisateurs des prophéties mères et sacrées que nous avons retrouvées partout.

D'ailleurs, il ne faut pas l'oublier, si Virgile les avait saluées en poëte, Tacite et Suétone en historiens, Josèphe, si bien au courant de tout ce qui regardait et Rome et la Judée, invoquait leur témoignage même en faveur de Moïse et de tous les faits bibliques.

Devant de semblables précédents, que deviennent tous les reproches adressés par nos critiques aux premiers Pères? Aurait-t-on voulu par hasard qu'ils cherchassent autour d'eux et dans le vide les auteurs ou les *interpolateurs* de documents qui leur étaient transmis par leurs prédécesseurs? Soyons bien assurés que, malgré notre prodigieuse *finesse* moderne, la leur était encore mille fois mieux renseignée, et que, s'il y avait eu alors des fabricateurs chrétiens, Tibère qui dans son effroi interdisait même au sénat la lecture des sibylles [2], et Néron, qu'elles appelaient *matricide*, μητροκτόνος [3], auraient bien su

1. Tome III, p. 54.
2. Voir M. Alexandre, p. 185.
3. Lactance, *Apol.* I, n° 44.

les trouver. Nous sommes frappé, au contraire, du silence des persécuteurs à cet égard. C'est une circonstance très-remarquable, qu'on ne voie jamais figurer parmi tant de griefs une accusation qui aurait eu le mérite exceptionnel de constituer un crime permanent de lèse-empire, et de rejeter des vérités trop dures sur des faussaires chrétiens. Au lieu de cela, on se contente de porter la peine de mort contre ceux qui liraient Histaspe, Hermès, la sibylle et les livres des prophètes [1], et pendant que Tibère en interdit la lecture au sénat, saint Paul, si l'on en croit Clément d'Alexandrie, peut la recommander aux fidèles [2].

Le symbole du *poisson* appliqué au Sauveur, ἰχθὺς, n'aurait pas eu d'autre origine que le fameux acrostiche, et, si nous en croyons saint Prosper [3], c'est de là qu'il aurait passé dans les catacombes [4].

Le pape saint Clément nomme la sibylle dans l'*Épître aux Corinthiens*. Hermas, ce quasi-père de l'Église naissante, raconte même que dans la célèbre vision qui lui montra celle-ci sous la forme d'une femme éblouissante de lumière il commença par la prendre pour *la sibylle*, et le lui dit; ce fait seul prouve à quel point, dès l'origine du christianisme, les esprits étaient préoccupés de cette idée.

Saint Irénée et saint Justin affirment que saint Clément de Rome, dans la partie perdue de sa *première Épître aux Corinthiens*, se servait du témoignage des sibylles, et que saint Barnabé leur faisait allusion dans ce passage : Ὅταν ξύλον κλινθῇ καὶ ἀνάστῃ, relatif à la croix.

Mais c'est surtout Justin martyr qui se distingue dans son enthousiasme pour la sibylle; il lui consacre une monographie véritable et tient à visiter en personne les lieux qui furent son

1. Saint Justin.
2. « Prenez les livres grecs, aurait dit le grand apôtre, informez-vous de la sibylle et lisez ce qu'elle annonce de l'avenir. » (*Strom.*, l. VI.)
3. *De Prædict.*, pars III, ch. XXXIX.
4. Mgr Gerbet, *Esquisse de Rome*, p. 155.

trône et son berceau; il fait donc le pèlerinage de Cumes, descend dans l'antre fatidique, dépeint les trois *citernes* dans lesquelles elle se plongeait, la pierre qui les surmonte et du haut de laquelle, revêtue de son écharpe, elle prononçait immédiatement ses oracles; non content d'avoir visité la caverne, il prend des guides, parcourt avec eux la ville et le pays, et se fait montrer chacun des endroits auxquels la tradition, toujours vivante, assigne un de ses oracles ou de ses prodiges. En un mot, il semble, à l'en croire, qu'elle vit encore à Cumes, tant la mémoire des habitants est fraîche à son égard. « Donc, dit-il aux Grecs, sans vous embarrasser inutilement des objections sur la versification de la sibylle, reconnaissez les avantages qu'elle vous procure en *prédisant* en termes si clairs et si nets la venue de Jésus-Christ... Croyez tout ce que ces oracles de Cumes (les plus anciens, *vetustissima*) vous apprennent sur la nature de vos faux dieux et sur l'avénement futur du Fils de l'Homme [1]. »

« Ce sont les démons, dit-il ailleurs, qui ont fait porter une sentence de mort contre ceux qui liraient la sibylle; mais nous vous les présentons, non-seulement sans crainte, mais comme bons et agréables à lire et à considérer [2]. »

Tatien, contemporain de saint Justin, parle comme lui de la sibylle. Athénagore n'est pas moins explicite, mais comme la foi est tout aussi ferme en Asie, saint Théophile, évêque d'Antioche, du temps de Commode, salue la sibylle comme « prophétesse des Grecs et de toutes les nations de la terre [3]. »

Et à ce sujet, l'auteur d'un traité fort bien fait sur cette matière, le père Crasset, demande au protestant Blondel comment, à de si grandes distances, et pour ainsi dire au lendemain de l'incarnation, ces trois grands hommes auraient osé donner une antiquité de quinze cents ans à un poëme qui serait né de la veille, antiquité sur laquelle, notez-le bien, personne,

1. *Cohort. ad Græcos.*
2. *Apol.* II, à la fin.
3. *Ad Antil.*, l. II, § 35.

même parmi les persécuteurs, ne les contredisait en rien. Or, tous les passages sibyllins cités par eux sont précisément ceux que nous possédons aujourd'hui.

Lactance paraît à son tour, et cette fois c'est une autorité immense, car à cette science, à cette éloquence qui le font placer par Photius à la tête de son siècle, et qui lui valent le surnom de *Cicéron chrétien*, il joint cet énorme avantage d'avoir été *prêtre du Capitole* avant d'être chrétien[1], et, par conséquent, ainsi que l'avoue Blondel, d'avoir eu entre ses mains, comme tous les prêtres, un exemplaire des livres sibyllins conservés en ce lieu. Eh bien! que va donc dire cet homme, *nécessairement* le mieux informé de tous les hommes? Le voici : « De deux choses l'une : ou notre religion est fausse, ou vos oracles sont vrais. » Et comme ses adversaires ne se soucient ni de l'un ni de l'autre et que, profitant du laps de deux siècles qui les éloignait de l'incarnation, ils s'avisent pour la première fois de mettre en avant le système des interpolations chrétiennes, le *prêtre du Capitole* ne se laisse pas effrayer, il sait trop bien ce qu'il a sous la main, et les délie en ces termes : « QUELQUES-UNS d'entre vous (*quidam revicti*) convaincus, nous le savons, par tant de témoignages, ont coutume *de se sauver* en disant que « ces vers ne sont plus ceux des sibylles et que c'est un des nôtres qui les a *inventés* et *composés;*... mais celui-là fera facilement justice de cette défaite qui prendra la peine de lire Varron, Cicéron et les auteurs anciens qui ont mentionné la sibylle érythréenne et toutes les autres, *des livres desquelles nous tirons nos exemplaires*, et qui réfléchira que tous ces auteurs sont morts avant la naissance du Christ[2]. »

1. *Préface d'Antimarchus sur les sibylles.*

2. *Divin. instit.*, l. IV, ch. XVI. Donc les *exemplaires* possédés alors par le public étaient, dans la pensée de Lactance, non pas les livres sibyllins eux-mêmes, mais des *extraits fidèles*. Pour lui, toutes ces sibylles ont existé, chacune a son livre spécial, mais il est très-difficile de les distinguer parfaitement, tous ces livres ayant été mêlés, y compris celui de Cumes, apporté

« Je ne doute pas, ajoute-t-il, que dans les premiers temps ces vers n'aient passé pour des productions délirantes, personne ne pouvant alors les comprendre, car ils rapportaient des miracles, des prodiges dont la raison, le temps et les auteurs n'étaient pas indiqués. »

M. Alexandre, il est vrai, ne pardonne pas à Lactance d'avoir parlé avec tant d'assurance et de s'être permis de renvoyer à Cicéron et à Varron, sans bien savoir auparavant ce que ces auteurs avaient dit des sibylles, et si ce qu'elles rapportaient était identique avec nos vers sibyllins. « Qui ne pensera, d'après cela, dit-il, que Lactance ignorait presque tout ce qu'on leur opposait de l'autre côté[1]? »

Lactance au contraire savait fort bien qu'il lui suffisait de citer le fameux passage de Cicéron, et lorsque nous le voyons sommer des adversaires comme Philostrate, Appien, Macrobe, Dion, Papien, Ulpien, Plotin, Porphyre, etc., de collationner avec lui les extraits actuels *et les livres originaux du Capitole*, lorsque lui, prêtre de ce même Capitole, *converti pieusement, avec d'autres collègues*, par ces mêmes études et rapprochements, défie solennellement ses adversaires de prouver la moindre falsification,... nous soutenons que tant qu'on n'aura pas fourni la moindre réponse à ce défi le champ de bataille devra rester aux saints Pères, comme il devait leur rester lorsqu'ils offraient la mort du premier chrétien venu qui ne saurait pas exorciser un possédé et faire avouer aux dieux païens qu'ils n'étaient que des démons.

Le défi n'étant pas relevé, nous voyons Origène le renouveler plus tard contre Celse, et rien ne transpire non plus

à Tarquin, et qui, longtemps caché par les Romains, a été réuni en partie à tous les autres, après l'incendie du Capitole. Seulement l'Érythrée occupe dans ce recueil la plus large place. Singulière critique que la nôtre! nous préférons l'avis de Blondel ou de M. Alexandre à celui des hommes les plus intéressés dans la question, et notamment à celui d'un prêtre du Capitole, converti par ces livres et reconnu pour l'homme le plus savant de son siècle!... « O cæcas hominum mentes! »

1. Page 275.

d'une acceptation quelconque. Encore une fois, Eusèbe, saint Grégoire de Nazianze, saint Jérôme, saint Ambroise, tout en les jugeant diversement, reconnaissent tous la prévision des sibylles que de leur côté les empereurs ne cessent de consulter, à l'exemple des Maxence et des Julien.

Enfin les temps s'éloignent, et nous voici parvenu à celui du plus grand des docteurs de l'Église, saint Augustin, que Blondel ne craint pas d'appeler, à propos des sibylles : « *Ce bon* saint Augustin. »

Excellent Blondel, qui ne soupçonne même pas le ridicule qu'il se donne !

Ainsi donc, le grand docteur affirme, comme les autres, avoir lu d'abord les passages sibyllins en mauvais vers latins, qui lui avaient été transmis, il l'a reconnu depuis, par un maladroit interprète ; mais plus tard, en Afrique, un des proconsuls les plus distingués, homme aussi remarquable par son savoir que par son éloquence, lui avait montré un manuscrit grec, dans lequel il avait reconnu le fameux acrostiche : « Jésus-Christ, fils de Dieu et Sauveur[1]. »

« Et saint Augustin, selon M. Alexandre, continue à traduire en latin l'acrostiche, tel que nous l'avons vu traduit en grec par Eusèbe. »

Venant ensuite à l'églogue de Virgile, *Pollion*, saint Augustin ne doute pas plus que Lactance et Constantin de son origine sibyllique, « car, dit-il, personne ne peut douter que le chant de Cumes ne soit très-réellement de la sibylle. » « Plein de vénération pour ces livres, dit M. Alexandre, saint Augustin dit comme Lactance : « *à moins* que quelqu'un ne s'avise de rejeter sur les chrétiens la fabrication de ces oracles ; » et leur double foi dans ces livres paraît d'autant plus robuste que, paraissant connaître toutes les raisons de douter, *ils n'ont pas même daigné s'en occuper*. »

Restons-en là ; demandons pardon à l'empereur Constantin.

1. *Cité*, l. XVIII, ch. XXIII.

à Eusèbe, à saint Augustin lui-même, de toutes les insinuations et même de toutes les accusations de puérilité, de simplicité, pour ne pas dire de mauvaise foi, intentées à leur grande mémoire, lorsqu'on les accuse d'avoir donné *dans le panneau commun.*

Voyons maintenant comment, après avoir accepté leurs dires, les Pères vont juger ces *voyantes*, car de la croyance à la réalité et à la véracité des personnes il ne s'ensuit nullement leur *canonisation* et leur brevet de non-paganisme.

A propos de ce premier verset de l'*Épître aux Romains*, de saint Paul : « Il a donné cet Évangile, annoncé par *ses* prophètes, » saint Augustin analyse ainsi les raisons de ce pronom possessif : « L'apôtre, sachant que l'on trouvait des témoignages de la vérité jusque dans les livres des Gentils, a bien soin de dire « par *ses* prophètes, » et d'ajouter « *dans les saintes Écritures*, » voulant empêcher qu'on ne rangeât parmi ces dernières tout ce qui pouvait chez les païens, en quelque manière, se rapporter au Christ[1]. »

A cela, M. Alexandre de se scandaliser : « Est-il besoin d'avertir, dit-il, combien de telles paroles sont indignes d'un tel homme? Qui aurait jamais pu s'imaginer qu'en prononçant ces paroles saint Paul avait en vue la possibilité de leur fausse application aux sibylles? Ce passage, soit dit sans troubler la paix du *saint homme*, rappelle ces arguties de commentateur, toujours prêt à tout, plutôt que d'abandonner une seule syllabe de son auteur » (p. 285).

Que M. Alexandre se rassure : la paix du grand docteur ne sera pas troublée par si peu de chose; mais peut-être la sienne le serait-elle si, reprenant d'une main l'histoire du gnosticisme et de l'autre toutes les *Épîtres* de saint Paul, il s'assurait une fois de plus qu'une large partie de ces dernières avait trait précisément à cette école, le grand effroi, la grande préoccupation de l'Église; car pour elle la plus grande diffi-

1. *Exposit. epist. ad Rom.*, § 3. t. III, part. II, p. 276.

culté consistait dans les premiers siècles, comme elle consistera, pour les derniers, dans la confusion des vrais et des faux prophètes, des vrais et des faux thaumaturges, des vrais et des faux livres sacrés, des vraies et des fausses traditions, des vrais et des faux bons anges. Qu'on relise tout ce qui a trait aux *Éons* et à l'angélologie hérétique, et l'on restera convaincu que non-seulement l'apôtre pouvait, mais très-probablement *devait* avoir eu quelque intention de ce genre en écrivant son *suos prophetas, ses* prophètes.

Paix donc encore une fois et respect au génie de ce grand homme!

Malgré leur assentiment, malgré leur enthousiasme même pour l'œuvre sibylline, tous les Pères ont eu grand soin de la reléguer au second plan, et même, en la croyant divinement inspirée, de lui refuser tout partage dans le respect dû aux prophètes attitrés de la maison du Seigneur, « suos. »

Le second rang n'est même pas assez dire, car, on ne peut se le dissimuler, ces sibylles, à l'exception de l'*hébraïque* peut-être, étaient bien proches parentes des pythies et desservaient le temple de ces mêmes démons dont elles prophétisaient la ruine. En dépit de leur belle étymologie, qui donne littéralement « conseil de Dieu, » Σιὸς ou Θεοῦ βουλὴ, il ne faut pas se faire illusion sur leur dieu primitif. D'abord pour l'*Érythrée,* « la plus célèbre et la plus noble, » selon Lactance, le doute n'est guère possible. Si nous en croyons la tradition générale, Eusèbe, Constantin et son propre dire à elle-même, ayant été consacrée par ses parents, dès son plus jeune âge et malgré elle, au culte d'Apollon, elle avait siégé sur le trépied de l'oracle. « C'était, dit M. Alexandre (p. 16), la plus brillante de ces âmes que Proclus appelle *apollinées* et le vulgaire *divines.* » Quant à ses actes, on les connaît peu; ses relations avec le dieu ont donné lieu à beaucoup de conjectures dont le point de départ se retrouverait peut-être dans l'exorde même de son poëme, qui nous la montre courroucée contre son maître, sans en signaler la moindre cause... Tout

ce qu'elle prédit à cet égard dès le début, c'est qu'Apollon, se laissant emporter par la fureur et l'envie, la ferait périr un jour à coups de flèche... A cet égard, le dieu était suspect, car il passait pour avoir fait périr de la même manière le prophète Linée[1]. « Mais tout cela, ainsi que beaucoup d'autres détails contenus dans le poëme d'*Érythrée*, était attribué à la fureur sibyllique et se remarquait peu. » (M. Alexandre, p. 18).

La fréquence de tels sévices les faisait apparemment regarder comme les *revenants-bons* de la fonction, et l'on plaignait plutôt que l'on ne condamnait ces instruments passifs d'un maître irrésistible.

Qu'Érythrée ait été la sibylle de Mermesse ou *Troyenne*, comme le veut M. Alexandre; que cette dernière, comme le veut Pausanias, conserve son individualité propre, il n'est pas moins certain, comme nous l'avons dit, que l'on voyait encore, du temps de cet historien et près d'Alexandrie, le monument élevé à cette sibylle, sa fontaine favorite et les restes d'un monument sépulcral, tout à fait approprié à une sibylle qui se disait « fille de nymphe et MEDIA entre les dieux et les hommes. » (M. Alexandre, p. 30).

Que la *Delphique* à son tour soit, comme le veut notre auteur, identique à l'Érythrée; qu'elle soit au contraire cette *Manto*, fille du devin Tirésias, qui, lors de la prise de Thèbes, amenée à Delphes et consacrée à Apollon par les Épigones, laissa dans ce lieu de si puissants souvenirs, la position ne change pas, et nous ne sortons pas d'une bien suspecte famille. Dans le premier cas, elle est sœur d'Apollon; dans le second, elle est mère du devin Mopsus, le rival de Calchas. Rien de tout cela n'est parfaitement rassurant.

M. Alexandre voulant, il est vrai, que Manto n'ait été qu'une pythie, part de là pour tirer une grande ligne de démarcation entre ces deux sacerdoces féminins. « La pythie, dit-il, ne parle qu'au nom du dieu, la sibylle parle en son nom

1. Diog. Laërt., I, 54.

propre» (p. 45). Il y a du vrai dans cette observation, mais notre auteur oublie qu'il s'agit de savoir si la sibylle n'a pas commencé par le pythisme; or, comme son Érythrée dit d'elle-même « qu'elle a été prêtresse d'Apollon et montant sur le *trépied entouré du serpent*, » ses débuts ne peuvent laisser aucun doute.

Quant à la sibylle de Cumes, son origine est plus claire encore; c'est une *nymphe media* dans toute la force du terme. Nous avons vu ailleurs le rôle que ces nymphes ont joué sur toute la terre et l'ardeur avec laquelle, depuis l'arrivée du christianisme, l'Église et les saints, après les avoir traquées au fond de leurs sources et de leurs cavernes, les dépossédaient et les remplaçaient partout [1].

Quant à celle-ci, quelle que soit sa patrie, c'est toujours Apollon qui l'aime d'un *amour pieux* et qui lui accorde, en retour... *de son retour*, une vieillesse illimitée. « Je vivrai, » lui fait dire Ovide [2].

La recherche d'origine serait bien plus triste encore si nous l'appliquions à la sibylle *Carmentane* et si nous allions trouver, avec Plutarque, que cette nymphe, femme de Mercure et mère d'Évandre, était tout simplement UNE PARQUE, μοῖρα [3] : ce serait à dégoûter à jamais des sibylles.

Heureusement les nôtres ont eu le bonheur d'échapper aux conséquences ordinaires de leur nature, mais on comprend combien pour les Pères et les premiers chrétiens le problème se compliquait devant ce double élément d'un prophétisme orthodoxe enté sur un tronc olympien, véritable rigorisme prêchant contre toutes les divinations antiques, et d'une dogmatique peu sévère frôlant d'assez près et formulant parfois des propositions d'une orthodoxie plus que suspecte; mais l'*Index* n'y regarde pas de trop près lorsqu'il s'agit d'exa-

1. Voir vol. II, ch. XII, dern. paragr.
2. *Métam.*, XIV, 104.
3. *Vita Romuli*, t. I, p. 123, et *Quest. rom.*, t. VII, p. 124.

miner des nymphes auxquelles on sait déjà très-bon gré d'avoir prêché les vérités capitales.

Toujours est-il que ce double élément, que nous avons déjà signalé dans les livres sacrés des nations et dans les livres hermétiques et apocryphes, était la vraie cause de toutes ces diversités d'appréciations que les docteurs de l'Église faisaient de ces productions embarrassantes. En somme ils les jugeaient d'une même et double manière. Presque tous voyaient dans les sibylles deux natures et deux femmes. C'étaient à leurs yeux des prophétesses païennes, des instruments primitivement démoniaques, enlevés à leurs maîtres en partie, et peu dignes d'une confiance absolue. Par intervalles cependant elles obéissaient à un esprit de vérité qu'elles subissaient avec plus ou moins d'enthousiasme ou de répulsion ; mais enfin il était là, et pendant qu'Aristote ne voyait en tout ceci « qu'un effet du soleil, » pour les chrétiens c'était alors un esprit *saint* qui s'exprimait par leur bouche.

Les uns, à l'exemple de Clément d'Alexandrie, l'expliquaient ainsi : « Comme Dieu a voulu sauver les Juifs en leur donnant des prophètes, il a pareillement choisi et séparé du commun des hommes les plus considérables des Grecs pour le salut des Gentils... Et saint Paul leur a dit : « Consultez la sibylle, etc. [1]. »

Les autres, et notamment saint Jérôme, voyaient dans cette faveur « la récompense de leur virginité [2], » à moins qu'avec Lactance, Justin, Théophile, Tertullien, ils ne les prissent pour des interprètes ordinaires des démons, obligés *accidentellement,* par la force et l'expresse volonté du vrai Dieu, de chanter les vérités de l'ordre surnaturel et futur, ce qu'elles ne font pas dans le principe sans une sorte de *fureur,* conformément à cette expression de Lactance : « *Sibylla vaticinans*

1. *Strom.*
2. Saint Jérôme, *Contra Jovin.*, l. I, § 41.

furensque proclamat, la sibylle, dans sa *fureur*, s'exprime en prophète. »

On le voit, ce serait alors la doublure féminine de Balaam, ce prophète de l'erreur forcé par le vrai Dieu de prophétiser en faveur d'Israël; « *Deo facere coactæ*, forcées par Dieu, dit saint Grégoire de Nazianze. »

Qu'on nous permette un rapprochement, et qu'on nous laisse rappeler à nos lecteurs les revirements subits qui, dans notre épidémie de 1853, faisaient tomber à genoux quelques médiums de bonne foi, comme par exemple la baronne de Kisseleff, ou les forçait, par les balancements de la table consultée, à maudire et à brûler cette même table, etc.

Il y avait souvent, en outre, de grandes distinctions à faire. Il ne fallait confondre ni la sibylle de Tarquin se disant l'envoyée *des Esprits*[1], ni celle qui annonçait à Dion son prochain rappel de l'exil, au nom de la *mère des dieux*[2], avec celle d'Érythrées rompant avec son Apollon et devenant sa victime pour avoir dit à toute la terre : « Mes oracles ne viennent pas d'Apollon, faussement appelé dieu; mais ils viennent de ce grand Dieu que la main de l'homme ne saurait représenter[3]. »

Pourquoi ne pas croire ici à quelque transformation complète de la pythie en Débora ou en Olda? Rien ne s'y oppose; mais lorsque Cornelius affirme, comme saint Jérôme, que « LES sibylles reçoivent dans leurs inspirations la récompense de leur virginité, » il oublie celle de Virgile : « *Bacchatur vates, ille fatigat*[4],... la prophétesse s'enivre et Bacchus la fatigue... »

Il ne faut pas non plus confondre sans cesse la pythie avec la sibylle, quoique la première puisse devenir la seconde et que la seconde puisse retomber dans la première. Tant qu'elle

1. Denys d'Hal., l. IV, p. 529. « Δαίμονων ἔννοια θωρηθὲν. »
2. Dion Chrysost., Dissert. I, *de Regno*.
3. Voir Saint Clément, *Discours aux Gentils*, 134.
4. Corn., t. VI, p. 43.

reste pythie, elle reçoit ses inspirations de la vapeur corrompue qui sort de la terre (πύθειν, corrompre); envahie violemment par le dieu, elle se débat sous ses étreintes, ses dents se serrent, ses yeux se convulsent, ses cheveux se dressent, ses membres se tordent, sa poitrine se soulève, et cet état, qui souvent donne la mort, leur cause une terreur si profonde qu'on les entraîne de force au trépied, et que souvent elles cherchent à feindre une fausse inspiration pour éviter la véritable [1].

Comment s'étonner alors du caractère vacillant et désordonné des réponses émanées d'un tel dieu? Mais au contraire, la pythie se transforme-t-elle en sibylle, sa fureur s'amortit, sa tête se relève, son regard s'adresse au ciel et l'enthousiasme en descend. Dès lors, son âme, en possession d'elle-même, conserve toute sa paix, son corps toute sa santé; elle a conscience de ce qu'elle fait et mémoire de ce qu'elle dit, car « les Esprits des prophètes sont soumis aux prophètes [2]. » Aussi, bien loin de rester confinée dans un antre, et fixée sur un trépied, la voit-on, indépendante et libre, parcourir toute la terre, et jeter à tous les peuples tous les secrets de leurs destins, toutes les vérités de la foi la plus haute.

Il ne faudrait cependant pas leur faire trop d'honneur, car parfois enfin les sibylles n'ont pas besoin de changer de dieu, et c'est le démon lui-même qui, se chargeant de piller les prophéties, de ressasser les traditions, se retourne avec finesse, se déguise en prophète et développe avec son intarissable faconde des promesses et des menaces empruntées aux sources et aux ennemis qu'il redoute. Quels magnifiques sermons n'avons-nous pas, dans nos jours tout modernes, entendu sortir de ces organes impurs et prêcher à ces brebis simulées! C'est ainsi que les livres sibyllins de Cumes et de Carmenta, avant de confesser un christianisme vainqueur, avaient pendant

1. Lucain, *Pharsale*, ch. v.
2. Saint Paul, *Corinth.*, XXIV, 32.

sept cents ans constitué tout le paganisme romain, prescrit les sacrifices, élevé les temples, institué les vœux, fomenté toutes les superstitions, encensé tous les vices, *immolé les victimes humaines*[1]... Donc, il a pu et il a dû y avoir là tour à tour un PLAGIAT SURHUMAIN, UNE DÉVIATION HEUREUSE, ET UNE TRANSFORMATION COMPLÈTE DU PYTHISME PAÏEN.

C'est ainsi que les sibylles auront pu devenir, suivant l'originale expression du Dr Sepp, « les *concierges* de l'Église. » (*Heidenthum.*)

1. Il ne faut pas oublier que, lors des invasions des Gaulois, ce fut d'après les livres sibyllins qu'on enterra vivants dans le Forum deux Grecs et deux Gaulois; c'était pour leur obéir encore que Curtius se précipitait dans son gouffre, et que tous les dévouements infernaux avaient lieu.

CHAPITRE XVIII

THÉURGIE SACERDOTALE

ET

LE DERNIER MOT DES MYSTÈRES

---

§ Ier.

Cabires et Curètes, Dactyles et Centaures. — Esculape dieu et Esculape médium. — La caste des Asclépiades. — Hippocrate et la superstition. — Son serment, son secret et son τὶ θεῖον.

1. — Esculape et les Asclépiades.

« L'histoire des dieux de la médecine, dit un de nos plus savants médecins, étant une des questions les plus confuses de l'archéologie mythologique, il appartient à l'*Académie des inscriptions et belles-lettres* d'étudier ce point important, qui touche aux limites de l'histoire et de la fable [1]. »

Il est évident qu'avec les préventions de la science en général et de la médecine en particulier contre toute intervention spirituelle, la plus sanglante injure qu'on pût faire à cette dernière était de lui assigner pour origine précisément ce même occultisme, objet de ses négations et de ses mépris.

1. M. le docteur Daremberg, dans sa belle traduction d'Hippocrate.

Les *occultistes* se sont bien donné garde d'y manquer, et, grâce à leurs recherches, la chose avait déjà pris du temps de Mesmer un tel degré de vraisemblance, que la Faculté s'était mise aussitôt à trembler pour l'honneur héraldique de son rationalisme et pour l'autorité de ses plus vieux parchemins. Sprengel, le grand historien de la médecine, ne laissait pas que d'avoir révélé bien des choses, mais à cette époque progressante on laissait encore dire, et la question ne s'agitait qu'à l'école, tandis que depuis vingt ans, en présence du millier de somnambules qui fonctionnait à Paris et du spiritisme qui avait envahi les deux mondes, il devenait vraiment bien dur pour un doyen de Faculté de saluer Esculape comme un père, et MM. Home et Du Potet comme des collègues.

Alors on s'est mis en campagne. Les docteurs Daremberg, Littré, Malgaigne, etc., ont consacré plus d'un article à la question des Asclépiades, pendant que M. Auguste Gauthier, l'un des médecins les plus distingués de la ville de Lyon, répondait par un ouvrage tout entier aux arguments très-historiques et très-pressants de son homonyme M. Aubin Gauthier, qu'il ne faut pas confondre avec lui.

Si l'on nous demande maintenant pourquoi la faculté rougissait d'Esculape, la réponse sera facile; Esculape ou Asclépias, l'élève de Chiron, était le huitième des Cabires humains, simples médiums du huitième des très-grands dieux cabires Esculape ou Esmoun, qui passait « pour résider dans le soleil [1]. »

Nous l'avons dit bien des fois : c'est faute d'avoir compris cette distinction des médiums et de leurs dieux homonymes, que l'on est tombé forcément tantôt dans cet évhémérisme absurde qui ne voyait que des hommes dans les dieux, tantôt dans ce mythisme non moins révoltant qui ne voyait que

1. Sprengel, *Histoire de la médecine*, t. I. Cet auteur, qui n'était pas fort sur les Cabires, triomphe facilement de l'épithète de *grands*, μεγάλοι, qui leur est donnée par Macrobe. Il n'oublie que le mot θεοί, *dieux*, qui suit l'épithète.

des fictions allégoriques dans toutes ces personnalités très-réelles. Esculape a partagé le sort commun : parce que sous ce même nom il y avait deux personnalités distinctes, l'une spirituelle et l'autre humaine, on a décidé qu'il n'en subsisterait pas une seule.

Tout le monde connaît cependant l'histoire du dieu Esmoun ou *Schemen* (soleil), qui se trouvait être en même temps le Παιὼν des Phéniciens, le Mendès et le Sérapis égyptiens incarnés dans le *bouc* et dans l'*apis*, et enfin l'Apollon des Grecs. Pas n'est besoin de croire à son prétendu colportage de l'Égypte en tous lieux, car le dieu était assez grand pour voyager tout seul, et quand on comprendra bien que ces voyageurs de premier ordre n'avaient jamais besoin de *cicerone*, tout sera dit, on se sera déchargé d'un rude labeur.

Quant à l homme-Esculape-Asclépias, pourquoi donc, s'il vous plaît, la Faculté rougirait-elle de lui? Son nom ne venait-il pas d'ἤπιος (épios), qui veut dire bienfaisant, ou, comme le veut Sprengel, d'Asclétos, le premier malade qu'il ait guéri? N'a-t-il pas, à lui seul, réuni plus de certificats de guérison et de reconnaissance que toutes nos écoles actuelles n'en pourraient présenter? Personne ne le contestant, pourquoi donc, encore une fois, en rougir?

Le voici : c'est qu'Esculape-Asclépias appartenait à cette grande famille cabirique des Curètes, des Telchines, des Dactyles qui, d'origine égyptienne et passant par la Bactriane, la Phénicie et le Caucase, était venue s'établir en Grèce sous la conduite de Deucalion et de Cadmus; c'est que cet Esculape était le théurgisme incarné, et que ce demi-dieu, comme les brahmes et les gymnosophistes de l'Inde, était un colporteur infatigable de ces fameuses recettes médicales que Plutarque et Diodore nous montrent inscrites sur les colonnes d'Hermès, et imposées par l'État au corps des médecins *sous peine de mort*[1].

1. Diodore, l. I, ch. LXXXII.

A cette école appartenait Orphée, l'hiérophante de la Thrace, qui vers le temps de Danaüs importait à Éleusis les mystères de l'Égypte et toutes *les tables* du monde, *tables* orphiques, *tables* triangulaires et pyramidales des Curètes, *tables* d'Isis et d'Hercule toutes couvertes de signes mystiques et de *formules magiques* [1], tables trop savantes, en un mot, pour ne pas devenir facilement des tables devineresses.

Musée, son fils, et Mélampe, son maître, étaient de la même école, mais il ne faut pas oublier que ce dernier n'avait jamais eu d'autres professeurs, pour sa part, que les deux serpents dont ses oreilles portaient encore la blessure; serpents attitrés dont la ville d'Argos récompensa plus tard l'enseignement officiel, en decrétant que jamais on ne tuerait leurs semblables en Argolide [2].

Il en était de même de Baris, égal de Mélampe, en Béotie, et de Péon, le médecin ordinaire de Mercure et de Pluton; et enfin de toute cette école des Centaures, représentée par Chiron, qui, malgré l'effrayant cachet que sa semi-nature hippique pouvait donner à sa médecine, n'en eut pas moins l'honneur d'être le professeur d'Esculape.

Que tous ces personnages, nous ne parlons pas de toutes leurs formes, fussent, comme le veulent nos mythologues, des personnifications scientifiques, c'est ce que ne peut tolérer notre grave historien Sprengel. « L'invention de toutes ces allégories, dit-il avec bon sens, supposerait un développement de facultés intellectuelles impossibles à accorder raisonnablement à une nation aussi grossière que l'était alors celle des Grecs; les fables d'Homère n'ont d'autre signification que celle des mots eux-mêmes. L'ignorance et le charlatanisme peuvent seuls mettre dans la bouche des poëtes des raisonnements philosophiques dont ils n'avaient pas la moindre idée [3]. »

1. Apollodore, I.
2. Porphyre, *de Abstin.*, l. XXXVII.
3. Sprengel, *Histoire de la médecine*, t. I, p. 97.

Sans les deux injures qui ne sauraient l'atteindre en aucune façon, ceci irait tout droit à l'adresse de M. Maury, qui ne voit dans les parents, le berceau, les filles, et même dans le serpent d'Esculape, que les personnifications des attributs sanitaires de la divinité [1].

Cette réflexion, toutefois, fait honneur à Sprengel; mais s'il est vrai, comme il le dit, que « tels sont les premiers fondateurs de la médecine en Grèce, et qu'il faut *prendre à la lettre* tout ce qu'en racontent les poëtes, » que va-t-il faire de cette assertion d'Homère, « que tous les médecins grecs et égyptiens appartiennent à la famille de Péon, que tous les poëtes nous donnent comme un surnom d'Apollon [2] ? »

Puis, quelles descriptions et quelle thérapeutique! Sprengel a beau faire pour les trouver rationnelles, il n'y saurait parvenir. Ici, ce sont les trois filles de Prœtus, roi d'Argos, qui, toutes les trois, au moment même où elles insultent une statue de Junon, deviennent folles, lépreuses et lycanthropes, puisqu'elles se croient changées en vaches et se mettent à mugir comme elles [3]. A partir de là, cette folie *que nous connaissons bien* (nous), se communique à toutes les femmes d'Argos, qui se lancent à leur poursuite et parcourent avec elles les forêts dans le plus complet état de nudité. La chose paraissant assez grave, même à des païens, on appelle Mélampe, qui les guérit toutes, grâce à de larges doses d'ellébore; et là-dessus Sprengel d'admirer « la *pénétration* de ce médecin. » Soit, nous lui demanderons seulement comment il peut se faire que la *pénétration* moderne ait cru devoir, en pareil cas, reléguer à tout jamais l'ellébore parmi les moyens et les préjugés populaires. Peut-être cette inconstance actuelle

1. Maury, *Religion de la Grèce*, p. 452. M. Maury est cependant obligé de convenir que le serpent existait réellement, puisque saint Cyprien le Magicien avait été chargé de sa garde et de sa nourriture.

2. Les *Hymnes orphiques*, Euripide, *Eum.*, v. 62; Pindare, *Pyth.*, V, v. 85; Aristophane, *Plut.*, v. 8; Sophocle, *Œdipe*, v. 149.

3. Virgile, *Églogue* VI, v. 48.

de l'ellébore tient-elle à ce qu'on ne porte plus à Diane autant d'offrandes, ou bien à ce qu'on ne lui promet plus « deux temples comme l'avait fait Mélampe pour *aider* l'action de ce médicament [1]. » Dans tous les cas, heureux temps pour les médecins, que celui où les rois comme Prœtus les récompensaient en leur donnant en mariage leurs filles guéries, avec la moitié de leurs États. C'est ce qui advint à Mélampe, qui bâtit aussitôt ses deux temples pour remercier Diane de sa triple coopération; on remercierait à moins. Quant à Chiron, fils de Saturne et maître de tant de disciples, au nombre desquels brillaient Esculape, Hercule, Achille, Ulysse, Énée, etc., s'il est difficile d'expliquer naturellement son origine, sa forme originale, ses chasses avec Diane, sa création des bacchanales et des orgies bachiques, sa thérapeutique musicale et astrologique, il n'est que trop facile d'expliquer rationnellement et sa mort par une simple blessure qui se joua de tous ses remèdes, et celle de son disciple Actéon, qu'il laissa mourir hydrophobe [2].

Double insuccès qui cette fois ne fit guère honneur à *sa pénétration*, et vint prouver une fois de plus que l'incapacité absolue marche fort bien de compagnie, malgré les apparences, avec les incantations et les moyens théurgiques qui n'ont jamais qu'un temps.

Enfin, *vient le véritable Esculape*. Faut-il avec Sprengel prendre encore une fois son histoire à la *lettre ?* Nous ne demandons pas mieux; mais alors la voici, cette histoire. Ce véritable *enfant trouvé*, abandonné sur le mont Myrrhon par Apollon son père et par Arsinoé sa mère, est allaité par une chèvre que n'effraye nullement l'auréole lumineuse qui l'entoure [3]. Une fois sorti des mains de Chiron, c'est un docteur accompli; mais, à part quelques applications de simples sur les plaies exté-

1. Hérodote, l. IX, ch. XXXIII.
2. Euripide, *Bacchus*, p. 235.
3. Pausanias, l. II, ch. XXVI.

rieures, on ne lui voit guère user que des incantations magiques : secrets merveilleux qui servent plus tard à l'un de ses disciples à arrêter le sang qui sortait à larges flots de la blessure d'Ulysse [1]. On veut cependant qu'il ait poussé l'art ou la foi jusqu'à ressusciter des morts ; mais comme Sprengel ajoute : « ainsi que le faisaient tous les héros contemporains, » nous attendrons que nous en ayons trouvé plusieurs autres, bien que le fait soit appuyé par la très-haute autorité de Pluton conjurant Jupiter de le délivrer d'un homme qui dépeuplait son royaume. Frappé de la justice de la requête, Jupiter, dit-on, se hâta d'y faire droit en foudroyant Esculape ; mais il avait compté sans le courroux paternel d'Apollon, qui riposta sur-le-champ par un massacre des Cyclopes, dont l'art avait forgé les carreaux assassins du père des dieux [2].

Quoi qu'il en soit de ce genre de mort, que Sextus Empiricus et presque tous les écrivains de la Grèce rapportent en termes identiques, Pindare nous définit Esculape en deux mots : « Vainqueur de beaucoup de maladies, mais fort attaché à l'argent. »

Trismégiste, dans son *Asclépias*, parle de son aïeul comme étant enterré à Memphis [3]. Quant au dieu, nous le retrouverons tout à l'heure dans ses temples.

Toujours est-il que l'on comprend parfaitement la répugnance de notre médecine actuelle pour cette éternelle famille des Asclépiades, qui, pendant sept ou huit siècles, vécut sur les *formules* magiques des colonnes et des TABLES hermétiques, et ne dut ses plus brillants succès qu'aux incantations et aux charmes. Sprengel en convient ; mais, dès les premiers pas, il ne sait plus où il en est. « *Qui donc*, dit-il, guérissait alors par leurs mains ? » Et tout de suite il se répond : « Les

1. *Odyssée*, XIX. Tout vieux qu'il soit, le moyen est moderne. Le docteur Billot nous l'avait révélé. (Voir notre Ier Mém., ch. X, § 2.)

2. Diodore, l. IV, ch. LXXI.

3. Page 99 de l'édition in-12 de Jamblique.

forces médicatrices de la nature. » Mais comment ces forces guérissaient-elles *immédiatement* entre leurs mains, et à propos du moyen le plus absurde, ce qu'elles ne savent plus guérir aujourd'hui par l'emploi de nos *plus* savantes formules? Voilà tout le problème, et tout à l'heure nous verrons qu'il demeure insoluble tant que l'on ne voudra voir dans la *verge* d'Esculape que « la houlette du pasteur, » au lieu d'y voir le « *baculus* d'Osée, » c'est-à-dire une vraie baguette divinatoire parfaitement caractérisée par le serpent qui l'entoure. Sprengel reconnaît dans les Asclépiades une véritable caste sacerdotale et secrète, liée par une initiation et par le serment solennel de ne pas révéler les mystères. On en appelait les membres « les serviteurs du Dieu [1]; » et la considération dont ils jouissaient était si grande que, même du temps de Numa, on ne pouvait jamais priver de leurs charges les adorateurs d'Esculape, fussent-ils coupables des plus grands crimes. Sprengel ne peut se défendre de reconnaître en eux les descendants du sacerdoce étrusque, si fort, comme on le sait, en *incantations magiques*, et auquel il suffisait, comme à Pythagore, pour guérir toutes les luxations, de prononcer ces simples mots : « Que ce chant le guérisse, *hac cantione salvum fiat* [2], » comme il suffisait encore au grand pontife d'enfoncer un clou dans la muraille du temple de Jupiter, pour que la peste cessât aussitôt [3].

Tout cela confond et embarrasse d'autant plus Sprengel, qu'il nous a plus recommandé de tout prendre *à la lettre*. Comment faire? Il se rejette alors sur la partie profane et scientifique du ministère, si bien distinguée, par tous les adeptes,

1. Pausanias, l. X, ch. XXX.

2. Voir, dans *Aus. Popinn. Annot. ad Catonem*, p. 163, les mots bizarres qui composaient ce chant et qui ressemblent parfaitement à ceux de nos sorciers actuels.

3. Voir notre chapitre II, App. A, les pestes arrêtées subitement par un geste, par un chant, par un rite, etc., le tout garanti par la parole des Solon, des Lycurgue et des plus graves historiens.

de la partie sacrée, et il s'efforce d'en faire des praticiens sérieux déguisés sous le manteau du magicien. Nous approfondirons cette question au paragraphe suivant. En attendant, reconnaissons que, sous l'influence rivale des Pythagoriciens, les Asclépiades introduisirent un peu d'ordre dans le collectionnement de leurs archives, dans le rapprochement des prescriptions inscrites et des succès obtenus, et qu'ils préparèrent ainsi les voies à la médecine raisonnante et officielle. Peut-être l'humanité souffrante ne va-t-elle en retirer d'autre avantage que celui de payer ses docteurs; mais, quoi qu'il en soit, la réforme pénétrait dans le camp médical, et nous trouvons M. le docteur Malgaigne bien sévère, lorsqu'il « renvoie d'un seul trait de plume et sans pitié toutes ces générations d'Asclépiades dans l'oubli, d'où elles n'auraient jamais dû sortir. »

2. — *Hippocrate et la superstition.*

Il est cependant peut-être plus aisé de le dire que de le faire. Il est un XVIIe Asclépiade qu'il serait bien important, mais qu'il n'est pas facile de séculariser; c'est celui devant lequel tous les genoux fléchissent et toutes les têtes se découvrent, Hippocrate, en un mot, dont il faut bien reconnaître l'origine et la généalogie, mais que la Faculté voudrait, pour l'honneur de l'enseignement médical, purifier de toute sympathie pour les faiblesses et superstitions de sa famille et de sa confrérie.

On le sait; bien que l'école des Asclépiades comptât déjà sept Hippocrates, le nôtre seul, quatre cent cinquante ans avant Jésus-Christ, a immortalisé sa mémoire sous le nom d'Hippocrate, fils d'Héraclide ou d'Héraclide II [1]; mais com-

1. On a nié qu'Hippocrate ait existé, tant on se souciait peu de cette descendance d'Hippocrate. On peut consulter, à ce sujet, *Dubitationes de Hippocratis vita*, par Boulet.

M. Daremberg s'indigne avec raison à la seule pensée de cette négation. « Ce serait, dit-il, violer toutes les règles de la critique historique, quand

ment parvenir à démontrer que le grand maître n'a jamais rien puisé dans l'enseignement acramantique[1], et que les œuvres qui font son honneur et le nôtre ne sont pas la traduction des enseignements héréditaires et divins inscrits sous la dictée des dieux sur les colonnes et les stèles de leurs temples ?

Si d'un côté les innombrables observations personnelles du grand homme et l'enchaînement logique des déductions qu'il en tire déposent en faveur de son génie expérimental, comment, d'autre part, oser soutenir que l'expérience séculaire et les bienfaits empiriques consignés soit dans les temples d'Esculape, soit dans les archives de tous les *asclépions*, y compris celui de Cos, ne seront entrés pour rien dans le riche trésor légué par cet Asclépiade exceptionnel ?

L'abstention complète de tels emprunts serait tout aussi inexplicable que leur généralisation absolue; néanmoins *le choix n'est pas douteux*, et il est convenu que le grand maître doit être présenté pur de toute superstition et digne des Facultés modernes, dont chacune le réclame comme un compatriote, et le fait penser comme un contemporain[2].

Alors, comme beaucoup de choses gênantes se trouvent dans certaines éditions d'Hippocrate, on procède à leur expurgation. Qu'avait-on à faire, par exemple, du livre *de la Loi*, admis comme authentique par Sprengel, mais rejeté par beaucoup d'autres ? N'y dit-il pas en propres termes : « les choses saintes ne doivent être révélées qu'aux saints, mais il n'est pas licite de les confier aux profanes avant qu'ils ne soient *initiés* aux mystères ?... »

Il est vrai que dans le fameux morceau du *serment*, « pièce

Platon, Ctésias et Aristote, ses contemporains ou à peu près, le citent par son nom. Mais, tout en en faisant un Asclépiade, M. Daremberg s'arrête devant la parenté avec le dieu.

1. Enseignement mystérieux.

2. On connaît l'inscription gravée sur le fronton de l'une de ces écoles : « Habitant de Cos autrefois, Hippocrate l'est aujourd'hui de Montpellier. »

toute sacerdotale et que personne ne songe à lui contester, dit M. Daremberg [1], il jure par Apollon médecin, par Esculape, par Hygie et Panacée ; il prend à témoin tous les dieux et toutes les déesses... et les adjure, s'il viole son serment, de faire tomber sur lui tous les maux, etc. » Évidemment la phrase de *la Loi* n'était qu'une répétition de ce qui dans le serment ne devait pas être *bavardé*, ἐκλαλέεσθαι.

Qu'avait-on à faire encore du livre des *Songes*, de ce livre où il ose dire : « Il y a des songes qui sont divins, c'est-à-dire qui indiquent les choses bonnes ou mauvaises qui peuvent arriver aux États ou aux particuliers *sans qu'il y ait rien de leur fait;* mais il y en a d'autres où l'âme fait présager les maladies du corps? » Ce livre, dans lequel « beaucoup de commentateurs ont trouvé une profondeur d'idées tout à fait hippocratique et qui devrait le faire conserver dans ses œuvres, » sera rayé du canon authentique.

Il est vrai que dans le *Morbo sacro*, ou *Maladie sacrée*, il s'élève avec force contre ceux qui supposent *quelque chose de divin* dans le mal, attendu que « les dieux étant seuls les auteurs de toute la sainteté, etc...» Mais ceci n'est qu'une affaire d'appréciation critique sur la valeur de *ses* dieux. S'il avait pu voir son Esculape *exorcisé* par les premiers chrétiens, il aurait pu reconnaître que toute cette *sainteté*-là n'était pas absolument incompatible avec les maladies.

Son rationalisme ici s'adresse si peu aux dieux *en général*, que dans le traité *de la Bienséance* il dit que « la connaissance des dieux est inhérente à la médecine, et que celui qui ne possède pas cette connaissance ne saurait rien comprendre à la grande science. »

On a rayé du catalogue *certains* autres livres; mais il en est un que l'on n'a pu répudier, c'est celui du *Pronostic;* or, dans ce dernier, nous voyons le merveilleux réapparaître sous ce fameux mot τὶ θεῖον (*le quelque chose de divin*), qui

1. Traduction d'Hippocrate, p. 379.

a enfanté autant de commentaires et de volumes que le non moins fameux δαίμων (ou *démon* de Socrate) en avait enfanté de son côté.

Rien ne donne plus de mal et de besogne que de forcer le *courant littéral* des écrits d'un grand homme à remonter; vains efforts ! Malgré quelques contradictions apparentes, nous l'avons déjà dit, nous sommes complétement de l'avis de M. le docteur Littré, lorsqu'il avoue généreusement « qu'il n'y a pas moyen d'éviter la traduction *littérale*. » Et nous croyons avec Galien (*Com. I,* in *Progn.*, XVIII, 2e part., p. 17), que « le θεῖον doit s'entendre ici du *génie* qui produit ces maladies. » Nous croyons avec le docteur Chailly (traducteur du traité *des Airs*), qu'à l'article 12 du chapitre II de ce dernier livre, au lieu de lire « convulsions dont on attribue la cause à l'enfant (παίδιον), il faut lire δαιμόνιον (au démon), *sens qui se lie,* dit-il, *au reste de la phrase.* »

De cette manière, pour concilier avec les aperçus mystiques d'Hippocrate l'esprit rationaliste qu'on lui prête, on n'aurait pas besoin de supposer arbitrairement avec M. le docteur Littré qu'il « avait changé de manière de voir entre la composition des deux traités. »

En somme, Sprengel nous paraît avoir grandement raison, lorsqu'il affirme qu'Hippocrate, élève de Démocrite d'Abdère, initié par les Athéniens aux mystères de Cérès, « tira une partie de ses observations des tablettes votives suspendues dans les temples d'Esculape » (p. 287).

Voyons maintenant comment les choses se passaient dans ces temples.

§ II.

Le magnétisme retrouvé dans les temples. — Discussion à ce sujet entre MM. Auguste et Aubin Gauthier. — Tous deux ont tort et raison. — Théologie de la *main*. — Pas de mesmérisme fluidique chez les anciens, mais bien le magnétisme des spirites. — De même pour le sommeil; parfois somnambulique, il est spiritique avant tout. — Cures historiques. — Inconséquences modernes sur les songes. — Oubli de la distinction fondamentale entre ὄναρ et ὕπαρ, c'est-à-dire songe vain et songe vrai. — Exorcisme dans les temples. — Histoire toute moderne d'une possession bien antique. — Le dieu Chons transféré à Paris. — Les deux média jumelles du Serapéum de Memphis. — Détails intimes et très-peu honorables sur l'intérieur de ces temples. — État théoleptique, ou de folie fanatique, puisé dans les consultations médicales.

1. — *Le magnétisme retrouvé dans les temples.*

On n'en revient pas en vérité, lorsqu'on entend un homme aussi sérieux que M. le docteur Malgaigne proposer la *radiation* historique d'une école qui ne dura pas moins de sept siècles, qui construisit près d'une centaine d'*asclépions* ou temples médicaux, fonda quatre écoles, dont deux (Cos et Cnide) sont extrêmement célèbres, puisque l'une donne au monde Hippocrate, et que *les sentences* de l'autre, citées à tout propos par Hippocrate et par Galien, ont paru à tous les historiens anciens, comme à beaucoup de médecins modernes, la vraie source de quelques traités du grand maître, et spécialement de celui intitulé : *des Prénotions ou Coaques.*

La proposition de M. le docteur Malgaigne [1] est donc le pendant médical de la radiation historique des cinq premiers siècles de Rome par Niebuhr. Fondées toutes deux sur le même préjugé, l'horreur du merveilleux, toutes deux doivent figurer au premier rang dans les annales de cette *bande*

1. *Lettres sur l'histoire de la chirurgie*, insérées dans la *Gazette des hôpitaux.*

noire intellectuelle qui de nos jours a *rasé* tant de vérités.

Heureusement, jusqu'ici la fortune de la razzia médicale n'a pas marché aussi rapidement que celle de la razzia historique, parce que ceux-là mêmes qui, partageant le même préjugé, auraient pu lui prêter le plus de secours, ont rougi de son audace et lui ont refusé toute assistance.

Mais si M. Malgaigne a le plus grand tort de reprocher à M. le docteur Littré de s'être historiquement occupé de tous ces prêtres médecins, peut-être aurait-il eu bien raison de reprocher à ce dernier de s'en être occupé uniquement au point de vue scientifique, et de n'avoir pas saisi le vrai *génie* de cette école.

De son côté, M. Auguste Gauthier, coupable de la même faute, puisqu'il la porte jusqu'à la *rationalisation*, qu'on nous pardonne ce mot, de la médecine de Pythagore [1], a cependant jugé la question digne d'un plus sérieux examen, et, comme nous l'avons dit, lui a consacré tout un volume.

Voici comme il entre en matière :

« Ayant lu divers ouvrages dans lesquels on prétend que les prêtres des temples guérissaient leurs malades à l'aide du magnétisme et du somnambulisme, j'ai fait de nouvelles études, multiplié mes recherches et acquis la conviction que ces moyens ne faisaient pas partie de ceux mis en usage par les prêtres des anciens temples [2]. »

Nous allons voir qu'il faut mieux poser la question, et

1. *Recherches historiques*, p. 81. Croire que tous les serments prêtés dans l'initiation pythagoricienne n'avaient *d'autre* objet que le *secret* sur des recettes et des formules médicales, c'est un peu se moquer de Pythagore et de sa religieuse école, de Platon son admirateur, de Jamblique son historien, et de tous les auteurs modernes qui ont bien su distinguer les deux ordres de disciples et d'enseignements. Non, la doctrine *secrète*, si terriblement gardée, ne reposait pas uniquement sur la grande proscription des *haricots* et sur la non moins grande panacée de l'*eau* claire et du *chou*. Toutes ces *belles découvertes* médicales étaient au contraire pour leurs auteurs le lieu commun débité sur le forum et recommandé à tout venant.

2. *Médecine des temples*, préface.

que M. Gauthier pourrait fort bien avoir tort et raison tout ensemble :

Raison, si par magnétisme il entend, comme la vieille école de Mesmer, un fluide purement physique, agent et cause de l'innervation physiologique, et ne différant en rien du galvanisme et de l'électricité ; raison encore s'il entend par somnambulisme l'état cataleptique résultant de l'introduction de ce prétendu fluide dans le système nerveux du patient ;

Tort, s'il méconnaît dans les temples soit l'action d'une *main* initiée et conductrice d'un magnétisme spirituel, soit la production surintelligente et miraculeuse d'un sommeil mystérieux, qui, sans se laisser asservir à notre forme somnambulique actuelle, n'en résulte pas moins, ainsi qu'elle, de l'intervention d'un dieu.

Pour le magnétisme, M. Gauthier s'en tenant aux doctrines de Mesmer, comme pour le somnambulisme aux phénomènes actuels, et trouvant leurs effets très-différents de ceux que lui montrait l'antiquité, ne s'est pas aperçu que le fond et la vraie *cause* n'en étaient pas moins identiques aux deux époques.

Il a, dit-il, « multiplié les recherches ; » mais s'il ne s'en était pas tenu aux recherches, il aurait *su* d'abord qu'il ne fallait pas confondre, comme on le fait trop souvent, le magnétisme avec le somnambulisme qui n'est que l'un de ses nombreux phénomènes, et tout en niant l'existence *fluidique* du premier, il aurait dû réfléchir à ce qui suit.

Si les anciens distinguaient avec tant de soin les frictions *ordinaires* des frictions *mystérieuses;* s'ils appelaient ces dernières *auxilia secreta, secours secrets* [1], Alexandre de Tralles peut être cru lorsqu'il nous montre Hippocrate séparant « les simples et molles frictions destinées à produire les *sueurs, molliter perfricantes,* » des frictions *secrètes* qu'il range parmi « ces choses *sacrées* qu'il ne faut pas divulguer aux profanes [2]. »

1. Prosper Alpin, *de Medicina Ægyptiorum.*
2. Alexandre de Tralles, l. I, p. 92.

Il en résulte que les anciens connaissaient, sans les confondre, et les frictions médicales faites avec des mains chaudes, *manibus calidis* [1], et la médecine secrète d'attouchement et d'*exsufflation* magnétiques.

Voilà pourquoi Pline parle de la force émanative et salutaire de l'intention [2]; Virgile, de la *manus medica*, de la main médicale [3]; et Plaute, du sommeil amené par les attouchements *traînants, tractim tangere* [4].

« On voit, dit M. Aubin Gauthier, l'adversaire magnétiste de la thèse de son homonyme, on voit en tête des œuvres de Galien, publiées en 1531, une gravure représentant un homme à genoux, les mains croisées sur la poitrine et implorant un autre personnage qui étend sur lui une main dont seuls les trois premiers doigts sont relevés [5]. »

Saint Augustin, parlant de ces hommes qui guérissent « par « le *tact*, par le *souffle*, par le *regard*, » les appelle des « hommes « qui ne ressemblent pas aux autres, *cœteris dispares* [6]. »

Maintenant, pourquoi toutes ces mains *votives* ou suspendues en *ex-voto* dans les temples? Pourquoi les prêtres les gardaient-ils avec soin et défendaient-ils qu'on y touchât [7]?

Pourquoi toutes sont-elles exactement semblables et n'étendent-elles jamais que les trois premiers doigts?

Reprenons notre première méthode et interrogeons d'abord la Bible que M. Aubin Gauthier, dans un but tout contraire au nôtre, ne craint pas de faire intervenir dans le débat.

Rien n'est plus vrai. Lorsque le grand prêtre voulait bénir le peuple, il tenait les deux mains tendues en avant de sa face; lorsqu'il proférait le nom de Dieu, il élevait les trois premiers

1. Cœlius Aurel., *de Acutis*, l. I, ch. XVI.
2. *Hist. nat.*, l. VI, p. 34.
3. *Æn.*, l. XII, v. 402.
4. *Amphytrion*, sc. I.
5. *Galeni de Anatomicis administr.*, l. IX.
6. *Cité*, l. XIV, ch. XXIV.
7. Elysius Jucund., *Quæst. comp.*, p. 30.

doigts de chaque main, mais, aussitôt après avoir prononcé le nom de Dieu, il relevait les doigts pliés [1].

Au moment de l'inspiration, les livres sacrés disent : « La main de Dieu descendit sur lui [2]. »

Quand Moïse voulut remplir Josué de l'esprit de sagesse, il lui imposa les mains [3].

Quand Naaman vient trouver Élisée pour lui montrer sa lèpre, le prophète ne le reçoit pas et l'envoie au Jourdain. « Je croyais, dit le malade, qu'il aurait invoqué son Dieu et qu'il m'aurait touché avec sa *main* [4]. »

« Dieu imposa sa main sur lui et il prophétisa [5]. »

Nous n'avons pas besoin de pousser plus loin les rapprochements ; chacun les continuera de lui-même, en pensant à ces impositions de la main *divine* du Sauveur, et des mains *sacrées* de tous les saints ses disciples, impositions qui semblent précéder toute guérison spontanée, tout don de la grâce et toute résurrection de mort.

Le Sauveur ne nous le dissimule pas : sa main *transmet* la vertu divine, l'influence de l'Esprit saint que sa prière *attire* et qui habite en lui.

Encore une fois, pas n'est besoin d'en dire davantage pour montrer que la main n'est dans tous ces miracles que l'organe chargé de transmettre l'influence, ni plus ni moins que la salive ou les reliques, mais qu'une fois imprégnée de la vertu divine, elle devient elle-même, littéralement et symboliquement tour à tour, la vraie *main du Seigneur*.

Voilà pourquoi, sur le tombeau de Dagobert, à Saint-Denis, on voit une main, dont les trois premiers doigts sont étendus, descendre d'un nuage, sur la tête du monarque que deux anges et deux évêques soutiennent dans ce moment solennel.

1. Galatin, *Observ. select.*, t. IV, ch. L.
2. *Deutér.*, ch. XXXIV, v. 9.
3. *Id.*, *ibid.*
4. *Rois*, l. IV, ch. V.
5. *Deutér.*, loc. cit.

Montfaucon nous parle à son tour d'une vieille peinture représentant au-dessus de la tête de Charles le Chauve une main, des doigts de laquelle s'échappent des rayons; de même sur les sceaux d'Hugues Capet, de Charlemagne, ou sur des médailles des empereurs de Constantinople. Ainsi donc, les trois doigts étendus de Notre-Seigneur dans toutes les anciennes gravures, les trois doigts des bénédictions papales, les trois doigts de saint Janvier exorcisant le Vésuve au pont de Naples, etc., n'ont probablement pas d'autre origine.

Le paganisme savait parfaitement toutes ces choses, car ses dieux ne pouvaient rien faire de mieux que de suivre de telles leçons et d'imiter de tels exemples ; aussi n'exposait-on pas ces mains comme de simples *ex-voto* figurant les membres rendus à la santé, mais bien comme « les mains salutaires ou guérissantes des dieux, *manus salutares, manus deorum* [1]. »

Chez le suppliant, la main n'était donc que le signe attractif du *secours* divin et le véhicule organique de la *vertu* spirituelle.

Apulée nous dit que l'on portait toujours des mains dans les processions.

Celles qui étaient suspendues dans les temples étaient couvertes tantôt d'hiéroglyphes, tantôt de simples inscriptions. Elles étaient percées d'un trou, de manière à pouvoir être suspendues, lorsqu'on ne les plaçait pas toutes droites sur une base quelconque.

Nous trouvons la meilleure preuve que la main n'avait de vertu que *par le dieu*, dans deux exemples cités par le savant bénédictin, pour lequel, à cette époque, ils étaient lettre close : le premier nous montre une main droite, dont les trois premiers doigts sont étendus, fixée sur une base; sur le piédestal, on voit figurer une femme avec le petit enfant qu'elle vient de mettre au monde, et au-dessous on lit cette inscription : « *Cecropius. V. C.* (*voti compos*), *votum solvit;* » c'est-à-dire,

1. Elysius Jucund., *Quæst. comp.*, p. 30.

Cecropius acquitte ici le vœu qu'il a fait. » Mais à qui l'a-t-il fait et à qui le solde-t-il? Évidemment au buste de Sérapis, qui est placé à son tour sur l'index et le médius de la même main, comme le dieu attiré et agissant par ces deux doigts [1].

Le deuxième exemple nous montre un jeune homme, Tullinus, paraissant guérir par le même geste. Mais faites bien attention à cette révélation mesmérique: *on voit ici la* TÊTE DU SERPENT SE GLISSER ENTRE LE POUCE ET L'INDEX. Cette statue fut brisée en 840 par l'évêque de Brescia (Rampere) ; mais du temps de Montfaucon, l'antiquaire Rossi en possédait encore la main [2].

Montfaucon nous reproduit encore une momie. Sur la case qui la renferme on voit une femme malade et une autre qui lui pose la main gauche sur la poitrine et la droite sur la tête. Mais qui donc inspire et secourt ces femmes, si ce n'est Anubis et Isis qui sont là, avec Horus, au pied de son lit et que l'on implore à genoux?

Sur les *abraxas*, ou talismans postérieurs, c'est le prêtre qui étend la main, mais le prêtre transformé en Anubis-chien, représentant lui-même, comme on le sait, le fidèle gardien de la vie.

La septième gravure du voyage de Denon nous montre une vignette trouvée au temple hôpital de Tentyrah, et dans laquelle Osiris figure un fouet à la main ; puis on voit, sur la planche IX, une personne endormie sur une couche en forme de lion et une divinité qui la tire petit à petit de sa léthargie. Denon, fidèle au symbolisme, ne voit là que le sommeil de la Nature pendant le règne de la constellation du Lion. Tout cela est fort joliment inventé, mais Ennemoser, l'historien allemand de la magie, lui fait remarquer avec raison qu'il est bien plus naturel de voir un effet du magnétisme exercé par ces prêtres armés de baguettes, qui paraissent relever leurs malades petit à petit. « Toute autre hypothèse est vaine, » dit-il; et

1. Montfaucon, t. II, 2e p., ch. XX.
2. *Id., ibid.*

nous trouvons qu'il a raison tout en regrettant qu'il n'ait vu dans ces bâtons et dans ces mains que « des conducteurs du fluide universel [1]. »

Et tout ceci n'était pas particulier à l'Égypte. On retrouve dans beaucoup de statues indiennes des mains dans la position magnétique. C'est pour cela, peut-être, que des huit mains enflammées du dieu Vichnou quatre sont élevées et présentées aux spectateurs avec une intention évidente. C'est là qu'Apollonius de Tyane était allé puiser ses plus grandes connaissances théurgiques.

Mais l'exemple de Vespasien est un des plus frappants et nous montre vraiment le magnétisme antique en action, sous la main d'un empereur; consacrons-lui quelques lignes.

Étant à Alexandrie, un homme du peuple, aveugle depuis longtemps, se jette à ses pieds en lui demandant de le guérir (*remedium cæcitatis*) ; un autre, paralysé de la main, vient également le prier de le toucher « *seulement avec le pied.* » Vespasien *rit* d'abord de leur demande, mais ils insistent, sont refusés de nouveau et renvoyés aux médecins, qui jugent les deux infirmités curables « si on leur applique une force salutaire. » Vespasien reprend courage, et, *devant un grand concours de peuple*, les touche tous deux et rend à l'un sa vue, à l'autre l'usage de sa main [2].

Le fait est attesté par Tacite, et certes voilà la médecine d'attouchement bien solennellement justifiée.

C'est très-bien, mais ce que tout le monde n'ajoute pas, c'est que l'empereur n'avait touché que sur le conseil impératif qui lui en avait été donné dans *un songe* par Sérapis en personne.

C'est donc cette grande question des songes qui domine toute la thaumaturgie antique, et qu'il nous faut examiner à présent.

1. Ennemoser, *Hist. de la magie*, t. II, p. 260 et suiv.
2. Tacite, *Histor.*, l. IV.

2. — *Le somnambulisme retrouvé dans les temples.*

Nous avons dit que chaque ville avait son *asclépion*, c'est-à-dire son temple où l'on allait chercher la santé dans les rêves; et cette fois, malgré la singularité très-embarrassante de la chose, nos adversaires ne songent même plus à le nier, tant la négation deviendrait cette fois révoltante. Quand les inscriptions sont partout, quand tous les grands hommes recourent à ces sommeils, quand tous les historiens les affirment, comment s'y prendre pour leur dire: « Vous mentez? »

Que faire d'ailleurs de preuves aussi testimoniales que celles-ci, par exemple :

P. Œlices Pollio, *averti en vision*, *visu monitus*, a offert cela à Asclépias [1];

L. Valerius Capito, *averti dans le sommeil*, a posé cette plaque de marbre en l'honneur d'Esculape et avec son signe, pour la santé de Julia Veneria, sa douce fille [2];

C. Julius Frontoniatus remercie, d'*après ce qu'il a vu*, *de viso*, et pour ses yeux qui lui ont été rendus, *luminibus redditis*, Esculape, Hygie et les autres divinités sanitaires de ce lieu [3]?

Du temps de Pausanias, il y avait encore six inscriptions de ce genre-là dans le temple d'Épidaure [4].

Gruter recueille les suivantes dans l'île du Tibre, à Rome:

C'est Ganis qui, sous le règne d'Antonin, remercie les dieux de lui avoir appris en songe que, pour aller guérir sa cécité, il fallait aller prier à l'autel, lever la main, puis la placer

1. Gruter, *Inscrip.*, p. 70, n° 7. Origène, *Contra Cels.*, dit que, de son temps (250 ans après Jésus-Christ), ce genre de consultation était encore en grande vogue aux temples d'Esculape.

2. *De Donariis veterum*, ch. VII, p. 785.

3. Pierius Valerianus, *de Fluvior. nobilit.*, serm. IV.

4. Pausanias, l. II, ch. XXVII.

sur ses yeux. « Il y va, dit l'inscription, et *soudain* il recouvre la vue en présence et aux acclamations du peuple. »

C'est ensuite Valérius recevant en songe l'ordre de se frotter les yeux avec une pommade composée de miel et du *sang d'un coq blanc*. Il le fait et recouvre la vue ; il en remercie le dieu.

Et ce n'étaient pas seulement les gens simples qui consultaient ou affirmaient :

C'est Antonin qui élève un temple à Sérapis, et qui spécifie les motifs de sa reconnaissance [1].

C'est l'empereur Julien qui professe sa reconnaissance envers Esculape pour des remèdes enseignés, *indicatis remediis*, et c'est saint Cyrille qui nous conserve ses paroles [2].

C'est Périclès faisant élever à Athènes une statue à Pallas Hygiea, en reconnaissance du songe pendant lequel cette déesse lui a révélé l'existence de la plante *parthenium*, avec laquelle il avait guéri un de ses esclaves tombé du haut du temple [3].

C'est Cicéron reconnaissant que l'aristoloche n'a été connue que par un songe [4].

C'est Pyrrhus, Vespasien, Adrien, Ptolémée-Soter, l'orateur Aristide, Alexandre le Grand, etc., etc., qui consultent, et ce sont des historiens comme Tacite, Spartien, Plutarque, Arrien, Suétone, Valère-Maxime qui constatent ; il y a mieux, c'est Galien, le rival d'Hippocrate, qui cette fois avoue, sans laisser la moindre place au moindre doute, « qu'il doit la plus grande partie de ses lumières *aux songes* et aux secours divins [5]. »

Restons-en là, car il faudrait faire passer sous nos yeux l'antiquité tout entière.

1. Gruter, *Inscrip.*, p. 85.
2. Saint Cyr., *in Julianum*.
3. Leclerc, *Histoire de la magie*, l. II.
4. *De Divin.*, l. I, § 10.
5. *Comm. de humor.*, texte II.

Arrivons aux voies et moyens.

Tout le monde le sait : on allait chercher tous ces songes dans des temples ; on allait y passer la nuit, et cela s'appelait *incubare deo;* littéralement : « *dormir avec le dieu.* » *On* soumettait le requérant à quelques prescriptions hygiéniques, on lui supprimait le vin, puis, après les frictions d'usage, après quelques ferventes prières adressées au dieu, on couchait le malade sur la peau d'une brebis pour qu'il attendît sa révélation. Enfin le prêtre lui souhaitait le bonsoir et il attendait en silence la venue du dieu, sous une forme ou sous une autre, ou bien tout simplement la vision de la plante nécessaire... Le lendemain, il racontait *publiquement* aux prêtres ce qu'il avait obtenu. Ceux-ci recueillaient soigneusement tous les détails, les inscrivaient avec soin, ainsi que toutes les circonstances du miracle : par exemple, ils notaient si l'on avait été guéri spontanément ou plus tard; puis ils renfermaient ces rapports dans des boules sacrées, ou bien ils les relataient sur les *ex-voto* suspendus par la reconnaissance du guéri.

L'histoire ne nous apprend rien de plus sur *le gros* de l'incubation ; bien plus, elle n'y soupçonnait rien de plus, et, à part quelques lazzi d'Aristophane, de Lucien ou des épicuriens, « *qui se montraient en cela très-ridicules,* » suivant l'expression de Bayle, l'histoire éminente et sérieuse n'émet aucun soupçon et fait preuve de la plus absolue crédulité.

C'est tout simple, nous dit-on ; la marche du drame, la nature et les effets des remèdes étaient bien dévoilés, « mais le *principe d'impulsion qui procurait* les songes ne l'était pas, il était soustrait avec grand soin au vulgaire, etc. » Nous accueillons avec empressement cette réserve, car elle prouve que les prescriptions recommandées ne suffisaient pas; seulement nous affirmons qu'il ne restait plus d'autre *principe d'impulsion* que l'action du dieu, et que le secret reposait tout entier sur certains détails des mystères que nous analyserons plus tard.

Mais quand la science s'obstine à vouloir trouver dans les

préparations médicales ce *principe d'impulsion* somnifère, elle nous fait de la physiologie de même valeur que la physique de MM. Babinet, Chevreul, etc., lorsqu'ils expliquent la rotation des tables par « les petits mouvements nerveux *naissants* ou l'action *volitive* sur le pendule explorateur, etc. Comme ces derniers faisaient de l'antiphysique, les autres font de l'antimédecine. On les voit assez à leur aise encore lorsque, se promenant autour de la question, ils cherchent à expliquer en général les grands succès de l'incubation, les uns, comme M. Auguste Gauthier[1], par des divagations sur la salubrité des lieux, l'agrément des sites, le changement de régime, le voisinage des sources, etc.; » les autres, comme Sprengel, par « la tension de l'imagination ou les forces médicatrices de la nature[2]; » ou bien encore, comme M. Maury, par « le régime diététique produisant des hallucinations psycho-sensoriales[3]. »

Mais quand, las de se promener autour de la question et de réfléchir à l'efficacité *distrayante* des cavernes, à l'efficacité *sanitaire* des *plutonia* et des *charonia*, à l'*heureuse* influence d'une dietétique absurde, telle, par exemple, que quinze jours d'abstinence absolue,... ils veulent entrer dans la question et presser d'un peu près la génésie du rêve, que nous donnent-ils? Une scène de chloroforme dont personne n'a jamais pu se douter, que personne n'a jamais décrite et qui, même chez les peuples les plus sauvages et dès l'enfance des sociétés, ferait supposer une science anésthésique auprès de laquelle celle des Simpson et des Morton ne serait qu'une bagatelle puérile et ridicule.

Oui, tout ce que rêvent nos physiologistes modernes est non-seulement antihistorique, mais antiphysiologique au suprême degré, et se réduirait, en fin de compte, à cette belle hérésie : faites coucher un homme ou plusieurs sur une peau

1. *Recherches*, p. 25.
2. Tome I, loc. cit.
3. *Religions*, t. II, p. 437.

d'animal ou dans un lit (*ad libitum*), entretenez-les d'un dieu guérisseur qui va leur apparaître, mettez-leur le cerveau dans un état de *surexcitation* indicible soit par des fomentations répétées, soit par des récits qui enflamment la foi et *tendent* au plus haut point l'imagination,... et vous verrez ces malades, ainsi *galvanisés*,... s'*endormir* tout *paisiblement* immédiatement après qu'on aura tiré leurs rideaux et qu'on leur aura souhaité une bonne nuit, puis percevoir en rêve précisément toutes ces réponses qu'ils viennent chercher, etc... Mais il nous semble, à nous qui ne sommes pas médecin, qu'il y a dans une telle mise en scène précisément tout ce qu'il faut pour amener une insomnie de cinquante heures, et, pour notre part, plus nous croirions à l'arrivée prochaine d'un dieu, et moins notre imagination *fouettée* et *tendue* nous permettrait de nous endormir en l'attendant.

Voilà pour le sommeil *naturel* de M. Auguste Gauthier qui, dirait-on, entend d'ici « les prêtres prononçant certaines paroles, que ces gens crédules (et endormis tout juste, à ce qu'il paraît, au degré voulu pour les entendre) prenaient pour des oracles [1]. » Quant au sommeil *artificiel* de M. Maury, c'est une bien autre affaire, et nous le renvoyons à ce que nous en avons dit dans notre Introduction.

Nous ne nous rendrons que lorsqu'il nous montrera des hypéresthésiés ou des anésthésiés (à son choix) percevant, dans un *dortoir commun*, des paroles, des conseils, des *visions*, ou de simples images des *plantes* qui conviennent à leur état, puis ces paroles, ces conseils, ces médicaments souvent inconnus dans toute la contrée, produisant, sans confusion, sans incertitude et très-ordinairement sans délai, des guérisons véritablement merveilleuses...

Hallucination du sommeil!... Mais quand il n'y en avait pas, quand les malades étaient parfaitement *éveillés*, ce qui arrivait fort souvent, comment ces *éveillés* ne voyaient-ils rien de

1. Loc. cit., p. 32.

toutes les fraudes sacerdotales qui s'agitaient autour du lit des *endormis?* Voilà encore des excitants nerveux bien bizarres qui agissent également bien, avec ou sans sommeil, et prescrivent à chacun, dans ce double et contraire état, tout juste ce qu'il lui faut.

Cependant, « on ne prisait généralement que les *visions* du matin. » Et pourquoi? se demande-t-on, si ce n'est que parce l'âme fatiguée jusque-là du poids des aliments se trouve dégagée, etc., etc. Mais, si nous avons bien compris, on nous parlait tout à l'heure de jeûnes qui devaient avoir exclu toute *surcharge*.

Autre contradiction : « les prêtres de M. Maury partageaient souvent eux-mêmes la crédulité populaire; » donc ils ne la créaient pas, et c'est si vrai que M. Auguste Gauthier parle de ces entretiens qu'ils avaient avec les philosophes et les savants qui encombraient les portiques du temple, « et qui très-souvent expliquaient à ces prêtres si instruits le vrai sens des paroles prononcées par le dieu [1]. »

Sprengel de son côté est bien amusant d'inconséquence. Selon lui, les prêtres sont tantôt de bonne et tantôt de mauvaise foi. Quoique le milieu soit difficile, ce sont eux qui soufflent les malades, ce qui ne les empêche pas de *tirer parti*, pour la science, des inscriptions des tablettes; de sorte que leur science progresse au prorata de ces billevesées de somnambules, qu'ils transcrivent sur les tablettes. « C'est ainsi qu'à *leur propre insu* ils traçaient la marche que devaient suivre les générations plus éclairées qui leur succéderaient et qui, sans *les cures superbes* des temples, ne seraient pas parvenues d'aussi bonne heure à connaître la *marche de la nature* dans les maladies [2]. »

1. Auguste Gauthier, p. 126. Plus loin le même auteur dit que lorsque les malades *voyaient* Esculape, c'était quelque prêtre déguisé en dieu. Arrange qui le pourra ces visions corporelles avec le sommeil des visionnaires et la bonne foi des prêtres!

2. Sprengel, *Histoire de la médecine*, t. I, p. 26.

Nous ne croyons pas que l'erreur ou plutôt l'absence obstinée d'une vérité ait jamais enfanté plus de naïvetés contradictoires ; tout s'y coudoie et rien ne s'y touche. Comme conditions, *bonne* et *détestable* foi, *science* et *ignorance, publicité* et *secret;* comme procédés généraux, *excitants* et *calmants*; *diète* absolue et *nourriture* effrénée, *sommeil* et *veille*, etc. Comme spécifiques, nous en possédons de bien précieux et nous n'aurons garde d'oublier pour les maux d'yeux « le sang d'un coq *blanc* [1], » pour le mutisme « un verre d'eau claire [2], » pour l'hydropisie « une saignée de CENT VINGT LIVRES [3], » pour *réformer tous les nerfs et tous les os* « un verre d'huile sans sel [4], » pour les hémoptysies « du sang de taureau [5], » pour la phthisie « de la chair d'âne, etc. [6] » « Et, cependant, dit M. Gauthier, pas n'est besoin d'ajouter que tous ces malades guérirent [7]. »

Maintenant, si c'est là le point de départ de la véritable médecine, si les tablettes votives ont, comme le veut Sprengel, enseigné la science aux *filous* qui les avaient composées, que messieurs les médecins veuillent donc bien nous venir en aide une bonne fois, qu'ils nous fassent donc rêver, *à volonté, coq blanc, sang de taureau, oreille de chat blanc,* qu'ils donnent ensuite à ces inspirations de la *nuit* quelque vertu

1. Voir ci-dessus.
2. Aristide, *Oratio in puteum Æscul.,* t. I, p. 447.
3. *Id., ibid.,* p. 491. Voir comme équivalent magnétique, dans les *Lettres du docteur Frappart à Arago,* son effroi, lorsque, chargé de consulter pour la femme du docteur Comet, il reçut de sa somnambule le conseil de guérir l'*épuisement* effrayant de la malade en lui tirant une masse de ce même sang dont elle ne paraissait plus posséder que quelques gouttes. Frappart comprend parfaitement que la mort est au bout de la prescription; d'un autre côté sa foi est bien profonde. Celle-ci finit par l'emporter, parce que, après tout, dit-il, *ce n'était pas ma femme.* Il reconnaît lui-même que sa *témérité* fut largement récompensée, car la malade « n'en mourut pas. »
4. *Id., ibid.*
5. Artemid., *Oneiro.,* l. V, c. 89.
6. Élien, *de Natura anim.,* l. XI, c. 35.
7. Gauthier, p. 47.

plus efficace que celle de toutes leurs inspirations du *jour*, et, sans qu'ils prennent la peine de passer leurs examens, nous leur affirmons que le public souffrant se hâtera de déposer sur leurs fronts la tiare du pontificat médical avec infiniment plus d'enthousiasme qu'il n'y voit tomber d'ordinaire le bonnet du docteur.

Mais il faut être *dieu* pour réussir aussi *brillamment*, et *ad libitum*, avec du coq blanc, des oreilles de chat et surtout de la chair et de vraies formules d'*âne*!...

Lors donc que M. Auguste Gauthier, se basant sur des différences de détail entre le sommeil des temples et le somnambulisme magnétique, nie leur identité, il se crée une prétendue difficulté qui n'en est pas une. Il n'a pas bien étudié cette espèce de somnambulisme qui n'est que l'une des mille formes du Protée magnétique. Il ne voit pas que pour ce dernier Protée, c'est tout simplement une forme préférée comme étant la plus commode, en ce qu'elle lui permet d'agir plus facilement par des organes cataleptisés. Mais, dès que le *besoin s'en fait sentir*, il parle tout aussi bien par ses pythonisses ou possédées éveillées, par une statue, par un chêne comme à Dodone, par un bœuf comme à Memphis, par une table comme à Paris; et la meilleure preuve que nous puissions donner à M. Auguste Gauthier de sa méprise, c'est la vanité de son argument principal: « L'oubli au réveil, dit-il, est constant à la sortie du somnambulisme, tandis que la mémoire des révélations sacerdotales est constante. » Il oublie ce qu'il a cité lui-même d'après le docteur Teste, à savoir la faculté possédée par le magnétiseur d'imposer à sa somnambule le souvenir, comme le faisaient les prêtres de Trophonius qui laissaient la chose à votre choix. Il ne voit pas que ce n'est qu'une *affaire de case cérébrale*. Le dieu agit alors sur l'une ou sur l'autre, et tout est dit. Seulement, dans la forme cataleptique, c'est un peu plus difficile que chez les médiums éveillés.

Non, la grande différence n'est pas là; elle est tout entière

entre les songes *ordinaires* de la vie et les songes *envoyés par les dieux*, comme disent Jamblique, Hippocrate et Platon.

Tout le reste n'effleure même pas la question.

NOTE I. « ὝΠΑΡ, SONGE VRAI, ὌΝΑΡ, SONGE VAIN. » — M. Aubin Gauthier, qui, de son côté, se trompe tout autant que son homonyme, en faisant de ces incubations délirantes des explosions de facultés latentes provoquées par l'emploi du mesmérisme, a cru devoir consacrer tout un volume à l'examen philologique des mots *songe* et *sommeil;* cet examen, il l'a dédié à l'*immortel* Mesmer, et l'a envoyé comme *leçon* au pape Grégoire XVI.

Voici la base de cette immense dissertation, qui renferme des remarques assez curieuses.

« Chez les Grecs, dit-il, le sommeil ordinaire s'appelait *upnos*, et le songe ἐνύπνιον. Le songe clair et vérifié s'appelait *upar*, le songe obscur ou vain, *onar* (d'oneiros). »

Homère dit en rapportant le songe de Pénélope, dans lequel on lui montre son mari : « Ce n'est point un vain songe, *onar*, mais une vision *réelle* qui va s'accomplir, *upar*. » Et au moment même le véritable Ulysse se présente devant elle (*a*).

Dans le *Criton*, Socrate dit qu'il a vu en songe une belle femme s'avancer et lui dire : « Tu verras, dans *trois jours*, les campagnes de Phthye. — C'est un songe étrange, ἐνύπνιον, dit Criton. — Je le trouve très-clair, dit Socrate, ὕπαρ, car il signifie que je mourrai dans trois jours. » Le songe avait dit vrai.

Dans le latin, l'*insomnium* est le songe vain, et le *somnium* est le songe vrai : Macrobe et Virgile en font foi.

Mais l'important est de savoir ce que l'hébreu et la Vulgate entendent par les mêmes termes. Or M. Gauthier avertit officieusement le saint-père que la Vulgate s'est positivement méprise sur le sens du premier mot. Selon lui, Moïse n'a jamais pu faire dire à Balaam : « Il n'y a point de devins ni d'observateurs de *songes* en Israël, puisque Joseph devine toute la journée par les *songes* et que le Seigneur annonce qu'il parlera en *songe*, non-seulement à ses prophètes, mais aux vieillards, aux enfants et à toute chair. »

Il demande donc qu'on remplace le mot *songe* par le mot augure, et la phrase de Balaam, « pas d'augure en Israël, » par celle-ci : « Pas d'augure *contre* Israël, » le mot IN signifiant également l'un et l'autre.

Ces prétentions nous paraissent assez fondées; ce qui ne l'est pas, c'est de

(*a*) *Odyssée*, l. XIX, v. 547.

nier dans le même livre, comme le fait M. Gauthier, les possessions, les pythons, et d'attribuer tout cet occultisme à la *propriété* somnambulique. Nous soupçonnons, et même nous avons eu sous les yeux la preuve que Grégoire XVI n'aura pas admis que le marquis de Puységur soit venu jeter sur la Bible une lumière rationaliste ignorée de saint Jérôme et de l'Église.

Voyons maintenant quelles chances restaient aux dormeurs, pour que les songes des temples fussent toujours des ὕπαρ ou songes vrais.

NOTE II. « UN SPÉCIMEN DES SONGES. » — C'est le rhéteur Aristide qui va nous donner, en beaux *discours sacrés*, l'expression de sa reconnaissance envers Esculape. Mais comme cette reconnaissance est très-prolixe, nous nous voyons forcé d'abréger le plus possible, dût la logique du célèbre malade en souffrir quelque peu (*a*).

Nous ne rapporterons donc que le sommaire du traitement. Après nous avoir dit que « les forces d'Esculape dépassent tout ce que l'on peut imaginer, et QU'IL A MÊME FAIT DES RÉSURRECTIONS, » Aristide ajoute : « Rien n'est plus *admirable* que la variété des conseils qu'il prodigue dans ses songes. Aux uns il ordonne de boire de la chaux, à d'autres de la ciguë ; il traite les catarrhes par les bains froids dans l'eau de rivière ou de mer, ou par de longs voyages, pendant lesquels il ordonne des purgations sans fin et des travaux d'esprit, lorsqu'on peut à peine respirer, comme cela m'est arrivé... Le dieu, cependant, m'ayant envoyé à Adriana, j'y fus grandement éprouvé, ne pouvant rien prendre sans que ma gorge et ma poitrine fussent en feu. En vain m'efforçais-je de vomir, je ne le pouvais sans étouffer aussitôt. Toutefois, cette infirmité, après avoir gagné tout mon corps, se guérit par l'intervention du dieu, mais non sans m'avoir fait perdre beaucoup de sang... Je n'en suis pas moins allé, dans l'été, aux eaux, où le dieu me fit boire une énorme quantité d'eau chaude, puis d'eau froide, rendues plus efficaces par des courses de deux cent quarante stades *d'une seule traite*, et par la plus grande chaleur (*simul et summo calore*)... Alors étant devenu très-malade et ne pouvant plus tenir au lit (on le comprend), le dieu m'envoie à Lebedos ; mais le malheur veut qu'il me fasse rencontrer sur mon chemin un très-habile médecin de Pergame, qui, me voyant en si triste état, se mit en devoir d'examiner mon estomac et mes hypocondres. « Gardez-vous bien, me dit-il, de vous faire saigner davantage, à moins que vous ne vouliez *tomber en lambeaux*. Laissez-moi faire, mettez ce cataplasme, et vous m'en direz bientôt des merveilles... » J'accepte, tout en protestant que je ne suspendrai jamais

(a) *Aristidis orationes sacræ*. Tout ce récit est extrait du *Discours à Hercule*, t. I, et du *Discours sur certains remèdes et certains songes*, etc., *ibid*.

les saignées ordonnées par le dieu; mais voilà que cette association des saignées, de l'eau froide et du topique me *rafraîchit* tellement la poitrine que la toux arrive et que le dieu m'annonce *lui-même* que mon éthisie (*phthoè*) est complète... Réduit à toute extrémité, je me rappelle que je n'ai pas consulté le dieu de Colophon sur cette nouvelle maladie, et comme ce dernier endroit n'est pas éloigné de Lebedos, j'y envoie mon ami Sozime, qui en rapporte cette réponse : « Il ne guérira qu'au temple d'Esculape, à Télèphe, non loin du fleuve Mysis... »

On le voit : le courage est ici à la hauteur de la foi. Notre pauvre malade se résigne donc, et, contre toute attente, se met en route avec la plus grande facilité. Le dieu lui réapparaît en songe, mais cette fois avec Télesphore, et le patient de frémir lorsqu'il les entend déclarer, tous les deux, «qu'il faut lui enlever tous les os et lui *remettre de nouveaux nerfs* (ossa eximenda et nervi imponendi), lorsque les siens seront tombés. » Toutefois, on s'explique mieux, et ce n'est, à ce qu'il paraît, qu'une manière de dire que la cure doit être radicale; pour l'obtenir, il suffira de boire, trois fois par jour, de l'huile non salée. Il le fait, mais comme l'hiver était très-dur, la terre couverte de neige, le voici pris de convulsions telles, que sa famille désespérée le regarde comme perdu. « La fièvre et ses agitations étaient tellement violentes, dit-il, qu'aucune partie de mon corps n'était en repos (*nihil quiescebat in toto corpore.*) »

Force lui est donc de recourir à un autre médecin, qui recourt lui-même, pendant trois jours et trois nuits, à toutes les espèces de fomentations et de dictames. Mais le malade se rappelle alors une chapelle de Jupiter, près de laquelle il avait passé son enfance; plein de courage, il se fait *charger* sur un cheval, et, *malgré la neige,* court implorer ce dieu qui lui annonce sa guérison prochaine par « un remède *royal,* qu'il recevra d'une femme. » Cependant, comme provisoirement sa respiration est revenue, et qu'il ne veut pas rendre jaloux Esculape, il repart pour son temple. Comme il y était, on apporte, pour y dormir, une femme distinguée, nommée Tyché, qui lui remet, en reconnaissance de la santé qu'elle vient de recouvrer, un baume composé de sucre, de nard et de *folio,* dont il use avec la permission du dieu, et à l'instant toutes ses douleurs s'évanouissent.

Il n'est donc pas étonnant que, la nuit suivante, il voie Télesphore, resplendissant comme le soleil, sauter d'aise autour de sa couche.

Mais ces beaux jours s'évanouissent, et peu de temps après (*circa idem fere tempus*), les vomissements reviennent. Nouvelle application d'un cataplasme divin, posé par Esculape *lui-même,* qui lui ordonne de le garder pendant trente jours. A l'expiration de la trentième nuit, il voit en effet revenir le dieu qui le lui enlève et le remplace par un autre, composé de quatre choses dont il se rappelle seulement l'hysope et la thériaque; après quoi il lui ordonne d'aller souper, et, pour plus de sûreté (*securitatis causa*), « de manger de ce même remède avec du pain PRÈS DE LA TABLE SACRÉE. » Il n'en pouvait d'abord supporter l'odeur, mais le dieu sut bien y pourvoir, et, ajoute Aristide, « je le pris bientôt avec joie. »

« Je pourrais, dit-il en terminant, relater à l'infini toutes ces prescriptions, si ce n'était un peu fatigant, car lorsque je fus repris de mes catarrhes, il me semblait que je lusse un *livre immense,* dont les têtes de chapitres m'échappent aujourd'hui. Tantôt, en effet, le dieu me mettait à l'eau, tantôt au vin, quand il voyait que les choses s'aggravaient. Mais remarquant, en définitive, que *ni l'un ni l'autre ne réussissaient,* il me permit d'en faire à ma guise (*arbitratu meo*). Cependant il continua de m'interdire, soit toutes les viandes, excepté celle du coq, soit les poissons pendant six ans, le porc pendant je ne sais combien de temps, puis il m'en rendit l'usage. Quant au mal de dents, pour le guérir, il m'ordonnait de *brûler la dent d'un lion* et de l'appliquer sur la mienne, tantôt avec du poivre, tantôt avec l'épine de l'Inde, tantôt enfin de sacrifier en public un bœuf à Jupiter Sauveur, ce que je me hâtai de faire. »

Nous n'avons pas le courage de suivre plus longtemps toutes les péripéties d'une cure qui paraît n'être jamais arrivée, puisque, beaucoup plus loin, nous voyons le patient, toujours sur l'ordre du dieu, reprenant ces fameux voyages de Cyzique, de Smyrne et de Cumes, pour calmer ces mêmes douleurs d'estomac qui ne lui laissent de repos ni jour ni nuit; ces voyages et les tribulations qu'il y éprouve auraient suffi pour détruire une santé d'Hercule. Aussi le voyons-nous faire marcher de front les cataplasmes, les dictames, les *sections de la veine,* les bains, les remèdes *de toute nature* (et il les nomme), etc., puis tomber, à leur suite, dans des positions désespérées, dont le dieu de la machine (*deus ex machina*) le tire toujours à point nommé. Cette histoire des pérégrinations d'Aristide est une des plus intéressantes que l'antiquité nous ait laissées; ne fût-ce qu'au point de vue des usages et des mœurs, c'est une étude charmante.

Mais que conclure de tout cela? Quelle gloire pourrait donc en revenir à la médecine des temples? En fait de miracles, nous n'en voyons ici qu'un seul dont puisse s'enorgueillir le dieu : c'est d'avoir fait vivre son client pendant toute la durée de semblables traitements... Quant à la foi, elle paraît avoir été d'autant plus méritoire ici, que le dieu ne semble pas en avoir eu beaucoup en lui-même.

Toutefois, que les plaisants y prennent garde, et que, triomphants sur l'article *miracle,* ils n'étendent pas leur triomphe jusqu'à l'article *merveille.* En présence de récits aussi circonstanciés et aussi naïfs, ils doivent s'apercevoir des difficultés de la théorie qui ne veut voir ici d'autres agents que des *prêtres* dressés *ad hoc,* d'un bout du monde à l'autre. Qu'on y fasse bien attention : c'est pendant VINGT ANS que cet homme de lettres *très-distingué* vit en familiarité constante avec ses dieux, et vous voulez qu'il les confonde avec des hommes en *chair* et en *os?*

Pour lui, l'état de veille est tout aussi miraculeux que le sommeil, et les prodiges du jour viennent incessamment confirmer les prodiges de la nuit.

Un jour, il nous montre le dieu nocturne lui ordonnant de sacrifier deux *moineaux* à Isis. A peine réveillé, il cherche ces oiseaux dans la ville, mais

la ville en manque. Enfin il arrive à une boutique qui en possède deux, et il se met en devoir de les acheter. « Non, répond le marchand, car j'ai appris *en songe* que l'un des *guéris d'Isis* va venir les réclamer. » Aussitôt les deux moineaux se débarrassent de leurs filets, vont d'eux-mêmes se placer sur la tête d'Aristide et lui prodiguer de telles caresses, que le marchand comprend à qui il a affaire et les lui livre.

Une autre fois, sept jours avant un grand tremblement de terre, Esculape lui ordonne de se réfugier dans sa *villa* de famille, située près du temple de Jupiter Olympien, et de construire un autel sur le sommet de la colline d'Atys. A peine l'autel était-il terminé, que le tremblement de terre arrive, et tellement violent, qu'il détruit toutes les habitations du pays et s'arrête à la villa du rhéteur. Mais il a *l'oreille du dieu*, et, bien tranquille pour lui-même, on le voit se mêler à la foule et la rassurer en lui annonçant « que, pour cette fois, les choses n'iront pas plus loin (*a*). »

Nous comprenons maintenant comment pouvaient se trouver sanctionnées toutes ces révélations somnambuliques, et combien il est peu nécessaire de supposer une stupidité générale impossible, pour expliquer tant de confiance.

Il est vrai qu'il est difficile de reconnaître dans le dieu puissant du tremblement de terre ce médecin maladroit qui promène son malade pendant trente ans, de ville en ville et de cataplasme en cataplasme, sans pouvoir le guérir. Mais est-il bien sûr que ce fût là de la maladresse? Comme les rois, les dieux s'amusent, et le mot de Benoît XIV : « *In curis dæmonum aliquid delusorium et leve*, dans toutes les cures des démons vous voyez toujours quelque chose de moqueur et de léger (*b*), » n'a jamais paru d'une application plus frappante. Pour reprendre une plus haute et plus juste idée de la puissance guérissante des dieux, rappelons-nous ces pestes effroyables et parfaitement historiques qu'ils faisaient cesser, au moment précis où l'on sacrifiait quelques victimes humaines, où l'on instituait une fête, où l'on apportait le serpent d'Épidaure (*c*). Ah! c'est qu'ici le fond des choses n'était peut-être plus le même pour eux; peut-être était-il plus difficile de guérir miraculeusement et sans remède un simple bouton, que de faire cesser un fléau dont ils tenaient tous les fils et dont leur seule présence était souvent tout le secret. Soyons-en bien certains : ici C'ÉTAIT LE MAL QUI S'EXORCISAIT LUI-MÊME.

Nous allons le voir maintenant exorciser dans ses temples.

(*a*) *Loc. cit.*

(*b*) *De Servorum Dei beatificatione*, ch. IV.

(*c*) Voir t. I de ce Mémoire, ch. IV, Append. : « *Génies épidémiques.* »

3. — L'exorcisme dans les temples.

Pour s'assurer de l'antiquité de l'exorcisme sacerdotal, il suffit de remonter à l'Égypte.

On a bien reproché au père Kircher, à cet homme « auquel, dit le comte de Maistre, les Anglais auraient élévé des statues, » on lui a bien reproché, disons-nous, de n'avoir su lire sur les obélisques et sur les stèles que des conjurations, des secrets magiques et des formules d'exorcisme. Nous avons prouvé qu'il n'était certes pas exclusif, et que la goétie ne lui masquait en rien les *belles paroles* de la théurgie, l'ennemie prétendue de cette dernière. On peut en juger par cette citation : « Il faut bien savoir, dit-il, que les hiéroglyphes des obélisques ne concernaient pas seulement la théologie secrète sur Dieu et les dieux, mais bien encore celle des mauvais génies dont les machinations et l'opposition (ἀντιτέχνησις) étaient *anéanties*, croyait-on, par la vertu des puissances angéliques et la majesté suprême du Dieu tout-puissant... Aussi l'on partait de là pour affirmer et pour garantir que nulle puissance adverse ne pouvait subsister sur la surface de l'Égypte. Jamblique nous a dit de quelles paroles impérieuses et menaçantes on se servait contre un certain ordre de démons inférieurs, et au moyen de quels exorcismes et de quelles adjurations ils conjuraient les troubles et les passions tragiques [1]. »

Kircher alors, et à l'appui de ces paroles, nous mettait sous les yeux un prêtre étendant les deux mains comme pour repousser la *chouette* armée du *fouet*, telle qu'elle se voit encore sur tous nos obélisques ; il montrait tout auprès la croix placée dans une guirlande grecque, en tout semblable à celle que nos esprits de 1853 traçaient eux-mêmes sur nos papiers magiques. Il nous montrait encore sur les amulettes d'Harpocrate et d'Anubis, d'une époque plus récente mais bien

1. *Œdip. Ægypt.*, t. II, 2e p., p. 450-467.

éclairée, les fameuses lettres éphésiennes dont Clément d'Alexandrie disait : « On ordonnait de réciter ces lettres sur tous les obsédés démoniaques [1] : *Aski, calaski, hex, tetrax,* » etc. C'était en récitant ces mots d'origine hébraico-copte qu'on imposait les mains sur les malades des temples.

C'était là probablement ce qui faisait le fond de cette bibliothèque médicale et sacrée, que les pastophores seuls avaient le droit de lire, et qui restait renfermée dans le *Saint des saints*.

Avec la théorie revenaient la pratique et toute la doctrine des *esprits possesseurs*.

Nous avons déjà mentionné, à propos des dynasties de Mânes [2], les curieux détails que venait de nous fournir tout récemment la traduction du papyrus magique d'Harris, publiée par M. Chabas.

Le savant égyptologue nous avait parlé de cette invasion de démons ou de morts (*khous*), qui pouvaient s'emparer des corps humains et y résider. On se rappelle que les khous jouissaient de la faculté de prendre toutes les formes qui leur convenaient ; c'est dans ce singulier privilége qu'il faut chercher l'origine des idées de l'antiquité sur la possession par les esprits.

« Les khous, nous dit M. Chabas, pouvaient s'emparer du corps d'un vivant. On reconnaissait leur présence aux troubles pathologiques et intellectuels qui en étaient la conséquence, et l'on disait d'une personne atteinte de ces troubles caractéristiques qu'elle avait un *khou*. C'est ce qu'on a appelé, partout ailleurs qu'en Égypte, être *possédé d'un esprit,* et si je ne me sers pas de cette expression, c'est qu'il existe une grande différence entre la nature des khous et celle des esprits incorporels, tels que les anciens se les représentaient.

« Nous possédons heureusement un document historique

1. Saint Clément, *Strom.*, l. I.
2. Chapitre VII.

très-important pour l'intelligence de ce point des croyances égyptiennes; je veux parler de la belle stèle provenant du temple de Chons, à Thèbes, et donnée à la Bibliothèque impériale par M. Prisse d'Avenne. On en doit la première explication à M. S. Birch. Tout récemment encore, M. de Rougé en a fait l'objet d'un très-remarquable mémoire.

« Ce monument rapporte que l'un des Ramsès de la vingtième dynastie[1], percevant en Naharaïn les tributs payés à l'Égypte par les nations asiatiques, s'éprit de la fille du chef de Bakhten, l'un de ses tributaires, l'épousa et la ramena en Égypte, où il l'éleva à la dignité de reine sous le nom royal de Ranefrou.

« Quelque temps après, le chef de Bakhten dépêcha à Ramsès un messager ayant mission de réclamer l'assistance de la science égyptienne en faveur de Bent-Rosh, jeune sœur de la reine, atteinte d'un mal qui s'étendait dans tous ses membres.

« Le message avait expressément demandé l'envoi d'un savant [REH' HÉT], et le roi, faisant appeler les hiérogrammates du palais [TAI] et les gardiens des livres secrets du *khen*, désigna parmi eux le scribe royal Thoth-em-Hebi, homme d'intelligence, très-versé dans l'écriture, et le chargea d'aller examiner la maladie.

« Arrivé à Bakhten, Thoth-em-Hebi constata que Bent-Rosh était en état de *possession avec un khou* [EM-SEH'ERU KER H'OU], mais il se trouva trop faible pour se hasarder à entreprendre la lutte avec lui[2].

« Cependant onze années s'écoulent, et l'état de la jeune fille ne s'était pas amélioré. Le chef de Bakhten renvoya alors son messager, et sur sa demande formelle, Khons-pe-iri-Sekler-em-Zam, l'une des formes divines de Chons, dieu fils dans la

1. Le Ramsès XII de Lepsius, régnant 1300 ans environ avant notre ère. (Trad. de M. de Rougé.)

2. « Il la trouva *en situation d'être sous des esprits* ou *avec les membres roidis*, » (traduction de M. de Rougé), et « le scribe trouva le khou *trop méchant* » (note de M. Chabas).

triade thébaine, fut dépêché à Bakhten, où il arriva après un voyage de dix-huit mois [1].

« Le dieu ayant fait l'acte de salut [LE BESA] à la malade, celle-ci se trouva subitement soulagée, et le khou qui était en elle manifesta aussitôt son intention d'obéir à la sommation du dieu. « O grand dieu, qui dissipes les fantômes, lui dit le khou, je suis ton esclave, et j'irai au lieu d'où je suis venu. » *Une fête religieuse est arrêtée, et, selon sa promesse, pendant la cérémonie, le khou se retira où bon lui sembla,* sur l'ordre de Khons-pe-iri-Sekler-em-Zam.

« Une autre stèle du même temple de Chons rapportait certainement une histoire du même genre. Parmi le très-petit nombre de signes restés lisibles sur ce monument mutilé, on distingue encore, à la dix-huitième ligne, la formule relative à l'acquiescement du dieu, qui faisait connaître son intention favorable au moyen d'un mouvement de sa statue, *han* [2].

« Notons encore, comme renseignement précieux fourni par le même texte, qu'il existait dans le lieu le plus intime des temples [LE KHEN] des livres secrets à l'étude et à la garde desquels étaient préposés des agents spéciaux, que le pharaon consultait dans les cas embarrassants.

« Ainsi, continue M. Chabas, les mânes pouvaient entrer dans le corps des vivants, les hanter et les obséder. Contre ces redoutables invasions on employait, de même que dans le premier cas, des formules et des talismans, et en particulier les statues ou figures divines [3]. »

Cette remarquable inscription avait été rédigée par un prêtre de Khem, nommé Ommefer, fils de la dame Teut-Amon;

1. Ce dieu Chons, soleil approuvé par le soleil, fils du soleil, conducteur de tous les dieux, nous paraît ressembler beaucoup plus au ferouer *du fils* qu'au fils lui-même. Il nous rappelle Mercure, pendant païen, comme nous l'avons dit, de notre saint Michel.

2. M. de Rougé traduit le mot *han* par *faveur, grâce,* mais M. Chabas fait remarquer que cette leçon n'est pas assez appuyée, *han* voulant dire signe ou un mouvement.

3. *Papyrus mag.,* p. 167 et 168.

les qualifications d'Osiris et de Ma-Tous, *justifié*, font connaître que ce personnage était mort à l'époque de l'érection de ce monument.

Elle est, il nous semble, du plus haut intérêt, car elle nous donne en même temps l'explication de ces prières du Rituel égyptien : « Qu'il ne soit pénétré par aucun mort, par aucune morte, que l'*ombre d'aucun esprit ne le hante*.

« Fermez-moi contre les morts qui font le mal contre moi. »

En général, ces *ombres de l'esprit* sont désignées par l'hiéroglyphe de l'éventail ; elles nous paraissent rentrer dans l'*esprit des âmes*, *spiritus animarum*, qui nous a déjà bien occupé. Cette phrase de saint Paul : « Que votre *esprit*, votre *âme* et votre *corps* vivent d'accord, » paraît aussi se retrouver dans celle-ci : « Ouvre la voie à mon âme, à mon ombre, à mon esprit. »

Il faut encore remarquer dans cette anecdote l'impuissance de la *science* à guérir le mal. On croit entendre les aveux de Fernel et d'Ambroise Paré [1]. Il faut une puissance divine pour triompher de ce genre d'ennemis, et le dieu seul réussit.

Mais le triomphe est surtout très-remarquable par l'intimité qui paraît exister entre l'expulseur et l'expulsé. Tout se passe en compliments : on capitule, le démon fait ses conditions, ce sera au milieu d'une *fête* qu'il sortira, et, le marché accepté, il se rend où *bon lui semble*. Il y a loin de là à notre exorcisme catholique, qui rudoie, ordonne, change la fète en torture, et désigne le lieu d'exil où l'*autre* se rend en maudissant ; dans ce dernier cas c'est un juge, dans le premier cas un complice ; et nous insistons sur cette remarque, car elle éclaire toute cette embarrassante question des faux dieux bienfaisants.

Tout n'était pas consolant dans ces hôpitaux divins, et les nouveaux papyrus fournissent à cet égard certains renseignements qui ne sont pas des plus édifiants.

1. Voir notre chapitre IV.

« Les papyrus, dit M. Brunet de Presles, pourraient fournir les éléments d'une étude nouvelle sur ces communautés sacerdotales, puis quelques rapprochements et surtout des contrastes avec les thérapeutes juifs et les moines chrétiens de l'Égypte. »

Si l'on en juge par quelques-uns de ces papyrus d'une époque plus récente, le sérapéum de Memphis avait fini par devenir un repaire de voleurs et d'émeutiers, sans cesser de *secourir* l'humanité.

C'est à qui se plaindra dans le voisinage et même à l'intérieur de ces temples.

Voici l'une de ces plaintes, dont M. Brunet de Presles met la traduction sous les yeux de l'Académie :

« A Posidonius, chef des gardes du corps et stratége, de la part d'Armaius, cultivateur royal du bourg de Paameto, dans le nôme héracléopolite : J'ai l'habitude, dit le plaignant, de *venir chaque année dans le grand sérapéum de Memphis pour* offrir sacrifice. L'an 25 (157 ans avant Jésus-Christ).

« Le 28 athyr, après avoir sacrifié, je me retirai dans l'anubéum. Le 29, comme tu étais monté au temple d'Anubis *contre les voleurs* et que je me tenais respectueusement, me disposant à me retirer dans le sérapéum, un *de ceux qui étaient avec toi*, c'est-à-dire un garde, voulut, au milieu du tumulte, m'enlever mon manteau. Je résiste, il saisit alors son épée et m'en frappe à la jambe, en sorte que je suis resté boiteux jusqu'à ce jour. C'est pourquoi, puisque grâce *aux dieux* et à la fortune j'ai échappé à la mort, je te prie de vouloir bien ordonner à tes agents de ne pas m'empêcher de retourner quand je voudrai dans mon village, car, boiteux comme je suis, je manque du nécessaire et je risque de mourir de faim. En accordant ma demande, tu viendras à mon secours. Sois heureux. »

Ailleurs, c'est la chapelle d'Astarté qui a été violée sous prétexte de *visites domiciliaires :* voir, n°s 36 et 37, la plainte de Ptolémée au roi Ptolémée et à la reine Cléopâtre sa sœur,

contre Amosis, l'agent du pontife, Imouth, le chef des pastophores, et Psenchonsis, l'acolyte. Cette fois, il s'agit d'un vol ou plutôt d'une razzia nocturne accompagnée de coups et de sévices graves, le tout par les agents de l'autorité et même par les prêtres.

On dira pour disculper le culte égyptien, que tous ces papyrus étant relativement modernes, il serait injuste de faire retomber les abus d'une époque de décadence sur l'organisation primitive; mais Champollion trouve celle des deux époques parfaitement identique : « Je vois encore, dit-il, le grammate Dorion, l'hiérodule, la prêtresse, l'hiérate, etc., et vous voulez que tout ait changé! Non; l'ancien culte avait subi si peu de changements, que les monuments ne contenaient alors aucune forme nouvelle de divinités [1]. »

Tous les autres papyrus déchiffrés par Reuvens prouvent que la mythologie n'était pas une occupation exclusive, et que les prêtres d'Esculape et de Memphis savaient très-bien libeller les indemnités temporelles qui leur étaient ou pouvaient leur être dues.

Mais en voici un qui rentre parfaitement dans notre sujet. C'est le papyrus 68, contenant la réclamation des prêtresses jumelles du temple d'Esculape ou de Sérapis près de Memphis. Deux pauvres filles se plaignent de ce qu'on les laisse mourir de faim ἐν κατοχῇ (en catokè). Que veut dire ce mot? Grand débat à ce sujet. Reuvens dit que son opinion personnelle serait de traduire par *possession,* car on ne trouve que ce mot dans tous les dictionnaires, ou bien encore celui d'*inspiration par un dieu;* mais Letronne ayant traduit par *réclusion,* cette version lui paraît plus probable. « M. Bockh, dit-il, a cru trouver dans l'expression de *hiérodule,* souvent rapprochée de celle-ci, quelque chose de semblable à la *servitude de la glèbe;* quoi qu'il en soit de ces deux servitudes qui se ressemblent beaucoup, il paraît que l'*épistate* ou économe de ce temple

1. *Bulletin* Férussac, t. XI, p. 250.

laissait, en vrai intendant qu'il était, ces pauvres jumelles mourir de faim ; et la preuve qu'elles n'étaient pas en état de réclusion forcée, c'est qu'elles menaçaient d'abandonner le temple si l'on ne faisait pas droit à leur réclamation. »

Dans un autre papyrus à date postérieure, on retrouve cette pétition des deux jumelles, δίδυμαι, avec la preuve que la justice était lente à Memphis comme ailleurs. Cependant la réponse arrive : « RENVOYÉ à Sarapion pour instruire. » Sarapion était apparemment un chef de division à la section du *contentieux*. C'était un sous-intendant des finances. Pauvres jumelles !

Enfin, elles n'étaient pas tout à fait mortes lorsqu'elles obtiennent justice et garantie par Ptolémée, agent du roi, contre toute poursuite ultérieure.

Mais tout cela ne nous dit pas ce que c'était que cette katokè où les deux jumelles passaient leur vie : était-ce un lieu ? était-ce un état ?

Laissons parler maintenant M. Brunet de Presles :

« *Ptolémée, fils de Glaucias, joint toujours à son nom, dans* les papyrus, une qualification singulière, c'est celle de τῶν κατοχῶν... *Ce mot* a d'abord *embarrassé* M. Letronne. Dans un premier essai de traduction, il l'avait rendu par « un de ceux qui sont *possédés* dans le grand temple de Sérapis. » Κάτοχος signifie en effet souvent qui est *inspiré*, qui est plein de l'esprit d'une divinité. Arrien emploie ce mot en parlant d'Actéon, qui importa les mystères de Cérès en Sicile, ἐκ Δήμητρος καὶ κόρης κάτοχος γενόμενος. Plutarque dit que dans le deuil d'Apis ceux qui accompagnent son corps *s'agitent* et poussent des cris comme les *possédés* dans les orgiasmes de Bacchus (*de Isid.*, ch. XXXV), et Héliodore (*Éthiop*, liv. IV, ch. XVII) compare des danseurs qui pirouettent sur eux-mêmes à des κάτοχοι.

« Une autre inscription (n° 88 de Chandler) mentionne les κάτοχοι τοῦ ἁγίου οὐρανίου Διός. Enfin, dans le poëme de Manéthon sur l'influence des astres (*Apotelesmatica*, l. I, v. 235),

quelques vers paraissent se rapporter à ces cénobites païens. « Ceux qui naissent, dit-il, sous une certaine conjonction des planètes, deviennent des *inspirés* ou des devins. Les uns, se tenant dans les temples, expliquent les songes, ceux-ci, liés à toujours dans les cloîtres des dieux, ἐν κατοχῆσι θεῶν, ont enchaîné leurs corps de liens indissolubles. Leurs vêtements sont sordides et leurs cheveux, semblables aux crins hérissés des chevaux, ombragent leur tête sinistre. Ceux-là, dans leur fureur religieuse, armant leurs mains d'une hache de fer à deux tranchants, ensanglantent leur propre corps.

« On ne voit pas dans la correspondance de Ptolémée de traces d'une semblable explication religieuse. Mais le soin avec lequel il a recueilli par écrit ses rêves et ceux de diverses personnes de son entourage peut faire supposer que les reclus du sérapéum s'attribuaient un caractère fatidique. On pourrait citer à l'appui de cette supposition quelques passages des discours sacrés du rhéteur Aristide, *composition singulière*, où quelques personnes ont cru trouver un exemple manifeste de l'emploi du sommeil magnétique dans les temples d'Esculape et de Sérapis. »

M. Brunet touche ici la vérité, puisque dans le papyrus des songes on retrouve un songe de Thagès, l'une de ces deux jumelles. La chose n'est donc plus douteuse. Ἐν κατοχῇ veut dire possession par un dieu; mais ἐν κατάγνωσι s'applique aussi à un lieu. Ainsi, traduisez par « le lieu dans lequel sont reclus les possédés, » et vous aurez l'accord des deux versions.

Quant aux autres nations, comment se seraient-elles montrées infidèles à leur mère en n'appliquant pas aux mêmes maux les mêmes remèdes? On connaît du reste toutes leurs conjurations, leurs purifications, leurs cérémonies lustrales, qui ne sont en définitive que l'exorcisme public ou privé, et le débarras des esprits possesseurs, dans la société comme sous le toit domestique.

Presque toutes les maladies étant considérées, suivant la remarque de M. Maury, comme le résultat d'une possession

par quelque divinité, il fallait bien que, pour guérir, cette divinité se retirât; la *fureur divine*, même celle qui inspirait les plus consolants oracles, était toujours pathologique; les corybantes, les nympholeptes, les maniaques n'étaient guéris que par le dieu qui les rendait malades, et, sous ce rapport, les fureurs d'Oreste possédé par les Euménides ne différaient des autres que par leur violence et leur durée.

En attendant que nous pesions la valeur de toutes ces guérisons, n'oublions pas que tous ces dieux avaient contre eux leur origine. Le cachet plutonien était empreint sur leur front en caractères ineffaçables; tous remontaient en droite ligne aux dieux catachthoniens de Samothrace, c'est-à-dire aux terribles dieux de l'Hadès, aux Cabires volcaniques, aux Telchines, dont le nom primitivement dérivé de θέλγειν, soulager, était devenu, selon Strabon, « synonyme de *démon malfaisant*, » aux *corybantes*, dont les folies *tournantes* s'élevaient jusqu'à la mutilation personnelle, etc. C'est de ces premiers initiateurs qu'Esculape tenait son serpent et son drapeau. Tous ces *furieux* avaient été ses pères, et c'est d'eux que l'on se recommandait pour être mieux accueilli par leur fils.

D'après cela, on ne doit pas s'étonner beaucoup de ce que nous dit Strabon: que « la plupart de ceux qui avaient aspiré dans les temples le *numen* divin devenaient *théoleptiques* ou fanatiques » [1], et qu'en raison de leurs pieuses habitudes cet état ait fini par devenir très-commun chez les Grecs, « qui avaient, dit Dollinger, beaucoup de termes pour l'exprimer [2]. »

1. Strabon, l. XVI.
2. Dollinger, *Paganisme et Judaïsme*, t. III, p. 253.

§ III.

THÉOPHANIES EN GÉNÉRAL.

Évocations et apparitions formulées dans les papyrus. — Théophanies de tous les ordres bien distiguées par Jamblique. — Théophanies menteuses (ἀγαλματα). — Dieux tutélaires se présentant à l'ennemi.

1. — *Théophanies* [1] *en général.*

La vue, la perception des dieux paraît avoir été tout à la fois la chose la plus difficile pour les uns et la plus vulgaire pour les autres.

Manéthon nous représente Aménophis comme ayant vivement et longuement désiré jouir de la présence des dieux, comme en avait joui Horus, l'un de ses prédécesseurs [2]...

Il aurait pu ajouter : et comme en avait joui si longtemps ce Syphis, surnommé le *contemplateur* des dieux [3].

Dans les deux passages on se sert du mot *tzaphah*, qui veut dire *contempler*.

Quelquefois on implorait bien longtemps cette présence qui, « dans les songes, nous dit M. Maury, était pour ainsi dire *journalière*, car, ajoute-t-il, une distinction s'était opérée tout *naturellement* entre les rêves purement symboliques déjà tenus pour des communications divines (χρηματισμοὶ) c'est-à-dire qui avaient besoin de l'interprétation d'un devin, et ceux où une divinité, un héros ou l'ami d'un mort se manifestait EN PERSONNE et lui faisait une révélation (ὅραμα). C'était cette dernière espèce de rêve que l'on recherchait surtout dans les oracles. Mais l'existence d'un *manteion* n'était pas indispensable pour que le dieu vînt annoncer l'avenir

1. De θεὸς, dieu, et φαίνειν, briller, se manifester lumineusement.
2. Voir Josèphe, *Contra Apion.*, l. I, p. 460.
3. Voir ch. XVI, « Temples, Obélisques, etc. »

dans des apparitions nocturnes. Nous voyons, par exemple, Déméter et Proserpine avertir en songe une de leurs prêtresses de Corinthe d'accompagner Timoléon durant son passage en Sicile, bien qu'elles n'eussent pas d'oracle dans cette ville [1]. Nous voyons aussi Poseidon apparaître au philosophe Stilpon, *chez lui*, et engager avec lui un colloque qui finit par un rapprochement [2]. Toutefois ces apparitions divines et privées ne constituaient que des cas exceptionnels. Elles étaient, au contraire, *journalières* dans les temples où l'on allait dormir [3]. »

Il est parfaitement prouvé que c'était là le mode le plus ordinaire du *viso monitus*, c'est-à-dire de l'avertissement en songe, et tant que l'on continuera à ne pouvoir nous fournir aucun exemple d'un songe *ad hoc* (pertinens ad rem), envoyé à heure fixe par l'esprit humain dans un autre esprit, nous persisterons à croire que l'art, le hasard et tous les excitants du monde étaient complétement étrangers à ces apparitions subjectives et *journalières*.

Elles ne doivent plus nous occuper ici; mais quoique nous ayons produit [4] trop d'exemples de théophanies *objectives* pour nous permettre une prolongation qui deviendrait fastidieuse, nous devons préluder *aux mystères*, en montrant ces manifestations sensibles à *l'état de veille*, comme étant le vrai but, la vraie fin de toute ardente et sincère dévotion.

Lucien, dans sa description du temple d'Hiérapolis, nous parle, entre autres merveilles, « des dieux qui manifestent leur présence par *eux-mêmes*, θεοὶ αὐτοισι ἐμφανέες [5]. Plus loin, il voyage avec un prêtre de Memphis qui lui dit

1. Voir Diodore, XVI, 60.
2. Plutarque, *de Progr. ver.*, § 12.
3. *Religion*, t. II, p. 452.
4. Dans nos deux volumes précédents.
5. Tome V, p. 144. Un traducteur a bien soin de nous avertir en note que le αὐτοισι (par eux-mêmes) doit s'appliquer aux habitants. Cependant il convient que le manuscrit porte « des dieux qui ressemblent à eux-mêmes, » et il avoue sa préférence pour cette version; ce qui ne l'empêche pas toutefois de se décider pour la version ordinaire.

avoir passé vingt-trois ans dans les souterrains du temple à recevoir des leçons de magie d'Isis elle-même, « *Isim adstantem,* » comme le disaient du reste beaucoup d'*ex-voto*. Il faut convenir que si ce prêtre a cru causer si longtemps avec un dieu *qui n'y était pas,* il était également étonnant et qu'il fût encore en état de voyager et que notre philosophe ne se soit pas aperçu de sa folie.

Élien nous dit que « c'était par Mercure lui-même que le grand Sésostris avait été instruit dans les sciences sacrées [1]. »

Voilà pourquoi l'*amun,* objet de tant de prières et dont notre *amen* pourrait bien venir, dit Jablonski, était une vraie provocation à la lumière : « *Lux adesto* [2]. »

La *Revue archéologique* de 1844 (p. 800) nous donne un des proscynèmes ou actes d'adoration trouvés à El-hammamat, et que M. de Saulcy traduit ainsi : « J'écrirai (ou je viens écrire). O Dieu souverain, voilà le septième jour que je t'implore, que le Créateur vienne à mon aide et sa *venue* m'imposera silence. »

Dans le numéro 75 de l'un des papyrus Anastasi, on trouve de curieux détails sur les invocations et les apparitions qui les suivent. Reuvens, dans sa lettre à Letronne, les traduit et les commente ainsi : « Il s'agit ici, dit-il, d'une cérémonie magique par l'entremise de l'*amour* ou, pour parler comme le texte, de cérémonies sacrées intitulées *Consécration et confection de l'amour*. »

Le troisième paragraphe commence par ces mots : « Mais quand *tu envoies* l'amour pour exécuter ce que tu désires, prononce seulement cette allocution après avoir levé l'amour de dessus le trapèze, c'est-à-dire *la table* sacrée ; après quoi tu verras le fantôme de la fille...

« Mais dans le septième paragraphe il s'agit de l'évoca-

1. Æliani *Historiæ variæ,* l. XII, ch. IV.
2. *Panth.,* l. II, p. 182.

tion d'un dieu et de sa consultation *théomancienne.* Il ne faut invoquer ce grand nom, dit le papyrus, que dans une absolue nécessité et lorsqu'on n'a rien à se reprocher. Après quelques formules magiques, IL ENTRERA UN DIEU A TÊTE DE SERPENT QUI DONNERA LES RÉPONSES. »

Quant à l'amour invoqué tout à l'heure sous le nom d'amour *parèdre*, c'est-à-dire *esprit familier*, il l'est encore dans le deuxième paragraphe de la deuxième section: « Je t'invoque, toi qui résides dans la maison; sers-moi, et continue à aller annoncer ce que je te commande, dans tous les lieux où je t'envoie sous la forme de dieu ou de déesse! Toi que les hommes et les femmes révèrent en disant : « Le feu atteint les plus grandes idoles et le ciel a été englouti faute de connaître le cercle du grand scarabée... (le *seigneur qui réside* au milieu du ciel en éclairant la terre), sers-moi auprès des hommes et des femmes, petits et grands, et force-les toujours de faire ce qui est écrit par moi. »

Reuvens ajoute : « Les deux rituels magiques de la collection Anastasi forment, sans contredit, le commentaire le plus instructif sur les *Mystères égyptiens* qui portent le nom de Jamblique, et le meilleur pendant de cet ouvrage classique pour la connaissance de la thaumaturgie des sectes philosophiques, thaumaturgie basée sur l'ancienne religion égyptienne. Selon Jamblique, en effet, la théurgie s'exerçait par le ministère des génies secondaires. *Tout ce qu'il raconte comme théologie, nous le retrouvons comme histoire dans nos papyrus.* »

Continuons. Dans la dixième colonne on lit: « Je t'invoque, ô toi qui es dans le vide, vent terrible, invisible, toi qui détruis et qui rends désert, TOI QUI HAIS PARCE QUE TU AS ÉTÉ REJETÉ, toi qui es surnommé celui qui ébranle et qui n'a pas été vaincu, je t'invoque, ô Typhon-Seth, j'accomplis les cérémonies magiques, et puisque je t'invoque par ton propre nom, tu ne peux pas refuser de m'exaucer. VIENS A MOI, VIENS A MOI; je hais telle maison, telle famille, un tel,

une telle; marche et renverse-les, car ils m'ont fait injure. »

Prononcer cette formule, c'était ce qu'on appelait « ATTIRER LES DIEUX VERS EN BAS : κατάγειν τοὺς θεούς. » Ces formules s'appelaient les ἀγώγιμα, comme la victime qu'elles regardaient s'appelait ἀγώγιμος.

Mais puisque c'est Jamblique qui doit être notre guide, voyons donc un peu ce qu'il pensait, en son temps, de ces attractions et apparitions divines.

Selon lui, il faut bien distinguer celles du dieu, de l'ange, de l'archange, du démon, des archontes ou principautés et des âmes. « Leurs épiphanies (manifestations) répondent à leurs essences, puissances et opérations. Tels ils sont et tels ils apparaissent à ceux qui les invoquent. Mais les fantômes des dieux sont simples, ceux des démons sont variés, ceux des anges le sont un peu moins que ces derniers, mais un peu plus que ceux des dieux. Les archanges paraissent en même temps doux et terribles, les anges plus doux, les démons horribles, les héros plus doux que les démons. Quant aux archontes, comme présidant à la matière et gouvernant le monde élémentaire, ils blessent en général ceux qui les voient. Quant aux spectres des âmes, ils ressemblent à ceux des héros, tout en étant plus faibles.

« Quant à leurs effets, les dieux nous montrent ordinairement l'ordre et la paix, les archanges nous les procurent à nous-mêmes avec une certaine efficacité, les anges sont beaux et tranquilles, mais le trouble et la confusion suivent les apparitions des *archontes, princes du monde*. Ils se présentent avec une grande confiance en eux-mêmes; princes de la matière, ils sont bruyants... Les âmes imitent les héros à un degré inférieur... Les uns et les autres paraissent dans un degré de lumière proportionnel à leurs forces et à l'étendue de leur domination. Les âmes paraissent *ombreuses*, σκιειδής... Souvent la vivacité de cette lumière qui accompagne les dieux est telle que nos yeux corporels ne sauraient la contempler. En leur présence, nous souffrons autant que les poissons, lorsqu'ils

sont tirés de l'eau trouble et épaisse, souffrent de se trouver plongés dans l'air pur et limpide. Car les hommes, lorsqu'ils se trouvent en présence de ce feu divin, cessent de pouvoir respirer, en raison de son extrême subtilité qui éteint leur souffle naturel. L'éclat des archanges est aussi presque intolérable, quoiqu'il le soit moins que celui de la Divinité. Les anges seuls peuvent être contemplés par les prêtres et sans danger pour eux. La manifestation des démons ne change rien à l'opacité de l'atmosphère et n'est précédée d'aucune lumière « *qui, après avoir préparé et préoccupé l'air, puisse recevoir l'impression de leur image*, neque præcurrit lux, cui aerem præparanti ac præoccupanti suam ipsorum speciem imprimant. » Aucun rayon ne brille autour d'eux. A l'approche des héros, souvent la terre tremble et l'on entend des bruits étranges [1]. Cependant, l'air ne devient pas assez hostile pour que les prêtres ne puissent pas le respirer. Mais la présence des archontes devient plus difficile à supporter en raison du grand cortége de fantômes qui les entoure. Quant aux âmes, partout où elles se montrent, l'air, étant leur milieu naturel, se prête à leur action et reçoit plus facilement leur image. »

Jamblique passe ensuite aux avantages et aux inconvénients qui résultent pour les voyants de ces apparitions diverses et qui sont toujours distribués de manière à ne jamais transgresser l'ordre du monde. « Mais à bien dire, ajoute-t-il, c'est nous, c'est notre volonté qui décide de chacune de nos communications.

« Mais, dis-tu, ô Porphyre, on ne voit que trop souvent ces dieux et ces démons, même les meilleurs, parler d'eux avec jactance et sans fin, tout en produisant leurs fantômes. Les choses ne se passent pas comme tu l'imagines. Dieu, l'ange, le bon démon apprennent aux hommes, par leurs apparitions, leur véritable essence, et ne tiennent aucun langage indigne

1. Il aurait pu dire aussi : « Quand la terre tremble, souvent les héros apparaissent. » Qu'on se rappelle les invasions de spectres au moment des éruptions. (Voir App., *Génies épid.*)

de cette essence et de leur bonté. Car la vérité est inhérente aux dieux aussi étroitement que la lumière l'est au soleil; quant aux anges et aux bons démons, ils puisent cette vérité même dans le sein de Dieu.

« Quand donc peuvent se présenter les déceptions dont tu parles? Quand notre art théurgique tombe-t-il dans le péché, et quand se présentent ces fausses images (ἀγάλματα) dont tu parles? C'est lorsque les divinités inférieures prennent l'apparence des supérieures et se font passer pour elles. C'est à l'art des prêtres à les démasquer. Mais il ne faut pas juger d'un art par les erreurs qui s'y commettent. Lorsque les apparitions viennent de mauvais esprits, ils nous montrent de vaines images, comme celles que nous présente un miroir. Mais les dieux et les bons anges nous montrent leurs images *elles-mêmes*, ipsissimas suas imagines, très-différentes de celles que nous offre le miroir. Et pourquoi nous offriraient-ils celles-ci? Ne serait-ce pas de leur part vouloir induire les croyants en erreur? Quelle utilité pourrait-il y avoir à un tel mensonge? Ne confonds donc plus, ô Porphyre! et dis-toi, que bien que l'*hallucination*, ἄγνοια, et l'erreur en fait de choses sacrées puissent être un péché, elles ne constituent pas un mensonge de longue durée, attendu que ce n'est nullement la *connaissance* intellectuelle des dieux qui nous unit à eux, autrement tous les philosophes éprouveraient ce bonheur, mais bien les rites et l'ineffable force des symboles, etc. [1]. »

Il est impossible de mieux parler, et rien ne prouve davantage ce que nous avons répété tant de fois, à savoir que l'idolâtrie, loin de consister dans les théories, ne consistait que dans leur application personnelle. Ces belles maximes n'empêchaient pas le malheureux Jamblique de se tromper sur ses faux dieux et de prendre le *miroir* pour l'*image* elle-même.

Si nous nous en tenons aux Égyptiens en ce moment, c'est pour ne pas tomber dans les redites passées et prochaines.

1. *De Mysteriis*, sect. II, ch. v à xi.

Nous pourrions, accumulant les exemples, produire Macrobe affirmant qu'au temple du mont Parnasse, en Béotie, on voyait des *troupes* d'esprits (*turbas*), *danser* et *sauter*, ou bien Cœlius affirmant également qu'à Daulie, au temple de Minerve, ces esprits se voyaient en formes fantastiques de grands chiens, faisant mille caresses aux dévots adorateurs de la déesse, et mille menaces aux barbares mécréants.

Nous pourrions en appeler à tous les anciens historiens, sur l'impossibilité de faire pénétrer un chien dans le temple d'Hercule à Rome, comme un oiseau dans celui d'Achille en Borysthène, en raison de la terreur que leur imprimaient les théophanies de ces deux temples.

Hérodote serait encore là pour nous dire que lorsque les Perses conduits par Xerxès arrivèrent devant l'autel de Minerve à Delphes pour le piller, ils y trouvèrent des ennemis spirituels qui les reçurent à coups de foudre, et qui, non contents de les précipiter du haut en bas avec une violence telle qu'une grande partie de l'armée en mourut, poursuivirent pendant longtemps les fuyards, épouvantés de reconnaître en eux les esprits de Philacon et d'Autonoé, auxquels, depuis, ils consacrèrent des fêtes et prescrivirent des sacrifices; théophanie violente qui, à ce qu'il paraît, ne se contentait pas ce jour-là des *effets lumineux!*

Ils n'étaient pas plus miséricordieux, ceux du temple de Janus qui, s'offrant en *personne* aux Sabins, le jour où ceux-ci forcèrent la porte Viminale, firent couler sur eux un si large torrent d'eau bouillante, qu'il entraîna une grande partie des assaillants dans les profondes fissures qui se creusèrent au même moment sous leurs pas.

C'étaient là les théophanies *journalières*, manifestées cette fois en plein jour et en pleine veille par ces terribles dieux tutélaires, dont l'apôtre saint Jacques ordonna à son bon ange d'aller lier les forces, exploitées alors par Hermogène et Filetus contre les chrétiens d'Asie.

On conviendra que dans toutes ces dernières occasions il

devenait assez difficile d'expliquer les théophanies comme le fait très-malheureusement à notre sens le célèbre Dollinger. « Il est assez probable, dit-il, qu'il ne s'agissait pas ici d'un simple effet de fantasmagorie théâtrale, mais d'un *état artificiel* provoqué, analogue à l'intuition magnétique, et d'une sorte d'extase pendant laquelle on se voyait entouré d'une lumière éclatante, comme ces *hésychastes* byzantins du XIVe siècle [1]. »

On ne provoque pas *un état* dans les rangs d'une armée, et l'on ne magnétise pas des populations.

Tout au plus ces vaines hypothèses pourraient-elles revêtir une ombre de probabilité dans les théophanies des mystères.

Abordons ce grand sujet.

---

§ IV.

Mystères. — Appréciations modernes. — Appréciations antiques. — Journal et vrai génie des mystères. — *Secret* final inaperçu.

1. — *Mystères; appréciations modernes.*

Qui n'en serait pas frappé ?

Pendant que toutes les religions, toutes les sectes, toutes les associations mystiques de la terre dérobent insolemment au vulgaire ce qu'elles ne divulguent qu'à leurs seuls *initiés*, à savoir l'essence cachée, le sens *fermé* [2] du mot d'ordre confié sous peine de mort à leur discrétion terrifiée ; pendant que cette révélation confidentielle se fait la nuit, au milieu des

1. Dollinger, t. III, 29.
2. Mystère vient de μύειν, fermer.

ténèbres et dans les plus mystérieuses profondeurs du temple ou de la forêt, seuls entre tous ces cultes, le judaïsme d'abord et le christianisme ensuite prodiguent mystères et miracles à la face du soleil, comme ils prêchent leurs doctrines sur la montagne ou devant les masses ameutées du Colisée et du Forum.

C'est à toute l'armée de ses fidèles, campée dans les plaines du désert, que le Dieu des Juifs enjoint de contempler les feux du Sinaï; c'est à chacun d'eux qu'il permet d'interroger Moïse, de consulter à son choix l'*éphod* ou le *thummim,* et de recueillir, par l'organe d'un grand prêtre, leur scrupuleux interprète, les propres paroles prononcées par cette *gloire de Dieu* dont tout les invite à contempler l'éclat. « *Ore locutus sum eis*, je leur parlais *par ma bouche*, » disait plus tard cette Gloire elle-même [1].

En dehors de ces divins oracles du Décalogue et des prophètes, l'Ancien Testament ne *réserve* aucune vérité essentielle, aucune révélation transcendante, ce qu'on appelle *tradition* constituant la vérité non écrite, ou tout un ensemble de détails et de développements que la foule possède ou a le droit de posséder dans la même mesure que le pontife et le prophète.

Dans le christianisme, la répartition des faveurs célestes et des connaissances divines devient bien autrement démocratique encore, et s'il subsiste un privilége, c'est en faveur « des *pauvres d'esprit* qui posséderont le royaume, » ou bien en faveur « de ces *petits enfants* dont les anges voient sans cesse la face du Père céleste. » Il ne faut pas s'y tromper : ce qu'on appelle la doctrine *secrète* des premiers siècles n'était que l'enseignement gradué des catéchumènes, ou le mystère complet dissimulé à l'inquisition des bourreaux. En fait de science, saint Paul se fait gloire de n'en avoir qu'une seule, celle de ***Jésus ressuscité***, comme en fait de rites, l'Église n'en

1. Voir notre chapitre xx.

reconnaît pas de supérieur à la fraction du pain et du vin qu'elle distribue à ses enfants [1].

Donc, l'Église chrétienne n'a d'autre *initiation* que le baptême, et d'autres rites que ceux dont elle communique à tout le monde toutes les raisons, tous les mystères.

Voyons à présent ses rivales.

Notre science officielle, condamnée fatalement, en raison du préjugé qu'elle professe, à n'éviter aucune erreur, devait rencontrer sur les mystères les mêmes difficultés qu'elle a trouvées partout, et de bien plus grandes encore; toutes les formes du paganisme, depuis le fétichisme jusqu'à l'anthropolâtrie et depuis la divination jusqu'aux mystères, relevant d'un même ordre de causes, il devient évident que celui qui se laisse prendre à certaines erreurs ne peut devenir clairvoyant tout à coup à propos de toutes les autres. Nous allons nous en assurer.

Un homme que la science officielle se gardera bien de récuser, M. Sylvestre de Sacy, posait, à propos de toutes ces questions, un principe de la plus irréfragable vérité : « Il ne faut pas se dissimuler, disait-il, que souvent l'indulgence pour le paganisme, chez des savants qui, malgré leur érudition, sont dupes de ses impostures, augmente dans la même proportion que diminue leur respect pour la religion révélée, et que ceux qui trouvent dans la mythologie les dogmes fondamentaux d'une religion éclairée, ou les systèmes d'une philosophie transcendante, sont le plus souvent ceux-là mêmes qui ne voient dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament qu'une mythologie faite par l'enfance des sociétés et propre seulement à des hommes simples et grossiers [2]. »

1. Malgré tout ce que les protestants ont pu dire sur une certaine *gnose* ou *science secrète*, particulière aux premiers siècles, il demeure bien prouvé qu'elle n'avait absolument rien de fondamental et d'essentiel, puisque Clément d'Alexandrie, qui en a le plus parlé, renvoie toujours ceux qui voudraient la connaître à la Bible et aux prophètes.

2. Note de Sylvestre de Sacy, à la page 63 du vol. IIe de Sainte-Croix, sur les *Mystères du paganisme*.

Rien n'est plus vrai ; ce que les mystères chrétiens peuvent espérer de mieux aujourd'hui, c'est d'être égalés, ou, tout au plus, légèrement préférés à leurs prédécesseurs.

« Les mystères de la Grèce et de Rome, dit le bien intentionné Creuzer, peuvent être considérés comme une sorte d'introduction au christianisme, bien que cette religion divine, grâce à son essence *plus épurée encore*, surpasse la gloire des Éleusinies [1]. »

« *Plus épurée encore !...* » ce n'était pas peu dire, et le christianisme doit être fier, car Creuzer a trouvé le moyen de consacrer tout un volume au *sublime* essor de la pensée des mystagogues d'Éléusis et d'Athènes. « C'est dans l'essence même, dit-il, et dans la plus haute idée de ces *déesses* (Proserpine et Cérès), que le dogme de l'*unité divine* doit se révéler à notre science moderne comme il se révélait à la foi des anciens... Cérès et Proserpine, se résolvant l'une dans l'autre, ne formaient qu'une seule et même divinité, qui était considérée comme la matrice de tous les dieux... Mais pour parvenir à comprendre la raison pour laquelle ces deux déesses furent exaltées jusqu'à ce comble d'honneur, il faut... suivre la route que parcourut cette doctrine, et reconnaître son véritable point de départ, qui est... l'île de Crète [2]. »

Il faut en convenir, il est bien malheureux pour le christianisme de ne pouvoir hériter des mystères, qu'à la condition de remonter à l'île de Crète, patrie de Jupiter et de Bacchus, berceau de leurs amours et théâtre de l'enlèvement de Proserpine par Pluton ; à cette île dont les habitants ont été marqués d'un fer chaud par saint Paul, qui les appelle « des éternels menteurs. »

Ainsi, sans ces Crétois et le *sublime essor* de leur pensée, le dogme de l'*unité divine* courait un bien grand risque !

Il est vrai que Creuzer se dit *très-frappé*, et nous le com-

1. *Religions*, livre VIII, *Cérès et Proserpine*, p. 1.
2. *Ibid.*, p. 446 du tome VII.

prenons, de voir sa Proserpine réclamer l'immolation très-historique de la fille d'Érechthée, dont les descendants régnèrent, à ce même prix, si longtemps sur l'Attique ; mais que voulez-vous? cette Cérès-Proserpine « ressemblait alors à l'Isis en colère des Égyptiens, à la redoutable Cali de l'Inde ou à la Diane taurique qui avait soif de sang... A ce prix, d'ailleurs, furent achetés et la paix et le repos[1]. »

Peut-être Creuzer aurait-il été moins *frappé* s'il eût réfléchi davantage à l'épithète de *chthonia* (*terrestre*), donnée à sa déesse et même à sa malheureuse victime. Cette épithète est si voisine de celle de *catachthonia* (l'infernale), qu'on les donne indifféremment à la mère et à la fille. Mais, quoique noblesse oblige et que « l'abîme appelle l'abîme, » Creuzer aime mieux voir symboliquement, dans tout ce culte, « les amours de la Terre et de la Mer, les premiers enseignements agricoles, l'image de la vie, de la mort et de la résurrection, le culte de la Lune, les symboles de l'abeille et du miel, de l'airain et de la voix des oiseaux, de la flamme qui illumine et purifie, etc., symboles matériels, dont les dieux surent tirer, comme un dépôt précieux qu'ils se transmirent d'âge en âge dans les saints mystères, les dogmes d'un être divin, éternel, unique, et d'une âme impérissable [2]. »

Mais quelle était donc, selon le penseur allemand, la doctrine enseignée dans les grands mystères ?

« *Tout*, dit-il, à l'exclusion d'une métaphysique abstraite? »

Mais alors que faisait-on de celle-ci?... « De même qu'à la législation du Sinaï se lie étroitement l'Exode, et de même qu'au Décalogue de Moïse se rattache l'histoire entière du peuple de Dieu, de même Éleusis avait son décalogue dans les commandements [agricoles] de Triptolème ; puis, en remontant encore, elle avait son exode lévitique et sa genèse ; puis les grands *êtres cosmiques apparaissaient aux regards des initiés*.

1. *Religions*, p. 665.
2. *Ibid*., p. 713.

et de ces représentations scéniques, les vérités d'un Dieu unique et éternel, de la destination du monde et de celle de l'homme, passaient dans le cœur des *époptes*[1]. »

Il y a du vrai dans tout cela, mais nous chercherons tout à l'heure pourquoi « ces êtres cosmiques étaient, ici, nécessairement *inventés*, » lorsque l'auteur dans un moment d'éclaircie, nous affirmait tout à l'heure que « c'étaient littéralement des incarnations ; » nous lui demanderons ensuite pourquoi il fallait être *époptes*, c'est-à-dire voyants, pour accepter, de comédiens en *chair et en os*, des vérités contraires à l'enseignement normal du sacerdoce. Enfin, nous chercherons avec lui s'il est vrai tout à la fois que « les saints Pères eurent raison de combattre de toutes leurs forces de telles institutions, comme les païens eurent raison de les défendre, et s'il est vrai qu'entre ces deux camps une *noble* paix soit venue réconcilier ceux qui en étaient dignes[2]. »

Pour notre part, nous en doutons.

M. Guigniaut, disciple et pour ainsi dire doublure, tout à fait digne par son immense érudition, de son chef d'emploi Creuzer, ne pouvait s'en éloigner ici. Le défendre contre les sarcasmes rationalistes et antiallégoristes de Voss et de Lobeck, paraît être sa préoccupation dominante. Selon Creuzer, l'esprit pélasgique, aidé de la tradition égyptienne, avait créé tout ce vaste échafaudage de métaphysique allégoristique; mais Voss et Lobeck n'avaient pas eu de peine à lui démontrer que « la *profonde barbarie* pélasgique était incapable d'en comprendre même le premier mot ; » mais alors, qui donc avait combiné sur tous les points à la fois tant de « vues sublimes, sur la théologie transcendante, applicables par un hasard merveilleux à tant de personnages très-historiques, comme à tant de spécialités topographiques? Selon Voss, c'étaient les poëtes; mais Homère en parle à peine. Alors

1. *Religions*, p. 844.
2. *Ibid.*, p. 830.

c'étaient les prêtres, reprend Lobeck; mais à son tour Muller lui montre la bonne foi de ces derniers subissant eux-mêmes le joug qu'ils imposent, et conclut à ce que le principe générateur des mystères doit dériver immédiatement de l'essence propre des cultes chthoniens. » Mais qu'entendez-vous par essence propre, car une *essence propre* peut inspirer de grandes œuvres métaphysiques, mais ne les rédige pas elle-même? Question embarrassante, car, ainsi que le dit M. Guigniaut, « Creuzer se voit forcé lui-même d'accorder la *préexistence des dieux* de la nature dans ces cultes chthoniens [1]. » Alors nous y voici, et nous tenons nos auteurs. Pas le moins du monde, car pour Voss comme pour Lobeck, pour Muller comme pour Preller, pour Creuzer et M. Guigniaut, pour tous enfin, ces dieux chthoniens ne sont jamais que les puissances de la nature, c'est-à-dire les forces brutes et *aveugles* personnifiées par la superstition générale, de sorte que nous voici en présence de constructions théologiques gigantesques, sublimes, et dont les auteurs ne peuvent avoir été ni des peuples bien grossiers, ni des poëtes bien silencieux, ni des prêtres bien convaincus, ni des dieux bien aveugles.

Cette ressource DES DIEUX était cependant la dernière, elle était le seul mot de l'énigme, Creuzer en est convenu; mais un simple préjugé la brisant entre les mains de tout le monde, il ne nous reste plus que l'autocréation *spontanée* des mystères par eux-mêmes; elle servira de pendant à l'autocréation spontanée du langage, inventée par MM. Renan et compagnie.

Du reste, pour M. Guigniaut comme pour son maître, « il est certain que les mystères d'Éleusis eurent *par-dessus tout* une influence morale et religieuse, qu'ils réglèrent la vie présente et enseignèrent à leur manière la vie à venir. Ils la promirent aux initiés, sous certaines conditions de *pureté*, de *piété*, de *justice*. S'ils n'enseignèrent pas également le mono-

1. Guigniaut, *Notes sur le livre VIII*, p. 1198 et 1200.

théisme, quoique Creuzer n'ait vu que lui dans les mystères, et bien qu'il y eût été la négation du paganisme lui-même, rien n'est plus vrai : ils entretinrent dans les âmes le sentiment de l'infini, et, après tout, de Dieu [1]. »

Quant à leurs rapports avec le christianisme, leur vainqueur, « bien que ce dernier ait reçu quelques blessures, une recherche attentive prouverait qu'une bonne partie de ce qui, dans les Églises catholiques de la confession soit grecque soit romaine, n'est point évangélique, surtout ce qui concerne les rites et les formes extérieures du culte, n'est en quelque sorte que le bagage emporté par les mystères du paganisme quand ils passèrent dans le camp ennemi [2]. »

M. Maury, admirateur et disciple de M. Guigniaut, comme ce dernier l'est de Creuzer, ne pouvait guère s'éloigner de ces errements paternels. Cependant, comme dans la préface de son livre il avait dit que « jusqu'ici, dans l'étude de la religion, on ne s'était presque jamais occupé de ce qui en fait l'essence même et le fondement [3], » on pouvait espérer qu'il finirait par adjoindre au « sentiment religieux » la théophanie sans laquelle le sentiment religieux serait demeuré à l'état platonique ; et comme dans la même préface il reprochait à Creuzer d'avoir « trop négligé le côté historique et pragmatique ou concluant de la question [4], » on pouvait espérer qu'il y donnerait tous ses soins.

Hélas! l'histoire est étudiée, et la *pragmatique* reste la même.

Néanmoins, quant au point de départ et à la marche ethnographique des mystères, la prudence de M. Maury nous charme d'autant plus qu'elle s'appuie sur l'une de nos plus fréquentes redites : à savoir qu'il n'y a pas de patrie proprement dite pour les cultes, hors une seule, la primitive, et que partout

1. Guigniaut, *Notes sur le livre VIII*, p. 1217.
2. *Religions*, t. I, préface.
3. *Id., ibid.*, p. 1204.
4. *Id., ibid.*, p. 1132 et 1160.

où les dogmes sont oubliés ils renaissent *comme* d'eux-mêmes.

« Un fait digne de remarque, dit-il, c'est que des mystères d'un caractère *très-analogue* à ceux des Grecs ont été observés chez des populations sauvages, *n'ayant jamais eu avec les autres peuples de l'antiquité la moindre relation*. Dans un grand nombre de tribus américaines, que d'initiations secrètes pour établir une relation directe avec les esprits !... Chez les indigènes de l'Amazone, initiation de Juraparis ; chez les nègres, danses orgiastiques, image frappante de celles des bacchanales ; chez les nègres du Dahomey, et sur toute la côte occidentale de l'Afrique, les mystères bien connus du Vaudoux, etc. En présence de ces faits, on comprend qu'on n'ait pas besoin d'aller chercher dans les mystères de l'Égypte et de l'Asie, dans ceux des religions perse et assyrienne, l'origine des mystères helléniques, etc.[1]. »

A la bonne heure ! on finira peut-être par comprendre que tant d'écoles diverses, si conformes quoique si séparées dans le temps et dans l'espace, ne peuvent avoir eu d'autre fondateurs que ceux pour lesquels l'espace et le temps ne sont absolument rien.

« Au reste, ajoute M. Maury, l'objet des mystères était d'exciter fortement le sentiment religieux et de donner de la Divinité l'idée la plus auguste. C'était un enseignement *tout analogue* à celui que donne l'Église catholique dans ses cérémonies, et notamment dans celles de la messe, où se trouve représentée symboliquement toute la passion du Christ[2].

« La transmission de certains objets était un véritable sacrement[3]. Au nombre de ces vérités que la vue des mystères faisait pénétrer dans l'esprit des initiés, il faut placer avant tout l'immortalité de l'âme. Ces solennités avaient donc non-

1. *Religions*, p. 305.
2. *Id.*, *ibid.*, p. 336, 339, 340.
3. *Id.*, *ibid.*, p. 336.

seulement un but didactique, mais encore une action moralisatrice ; elles *épuraient la notion de la Divinité*[1]. »

Il est bien vrai, et M. Maury le reconnaît avec franchise, que « ce culte, comme celui de toutes les divinités chthoniennes, avait bien quelque chose de *secret* et de quelque *peu effrayant*[2]. Chez les Mystes, la nudité de la plus grande partie du corps a certainement contribué aux accusations d'obscénité que les néophites chrétiens dirigèrent contre les mystères[3]. »

Mais, que voulez-vous? c'est que « le sentiment de la pudeur était devenu plus délicat. »

Il ne faut pas oublier qu'en dépit des apparences, Cérès et Déméter étaient avant tout de « chastes déesses[4], » que les Thesmophories, entre autres, étaient le triomphe de leur sexe, puisque les hommes n'y étaient qu'au second rang[5], bien que « toutes ces autres solennités de la Grèce, désignées sous le nom de mystères, fussent très-loin d'avoir le même caractère de majesté, d'isotérisme et de *moralité* que ceux d'Éleusis[6]. »

Ce dernier trait dit tout ; et nous allons juger par cette dernière *moralité* de celle des mystères grecs en général, bien supérieure du reste à celle des mystères égyptiens et phrygiens, sur lesquels tombèrent surtout l'indignation des Pères et des chrétiens[7].

Écoutons maintenant M. Renan : « Qu'était-ce donc que ces éleusinies sur la *majesté et la sainteté* desquelles l'antiquité n'a qu'une voix? Rappelons-nous que le nom de mystère a été *emprunté* par l'Église au langage païen. Représentons-nous le mystère chrétien, le prototype de la *messe*, qu'y trouvons-nous?

1. *Religions*, p. 344, 345.
2. *Ibid.*, p. 320.
3. *Ibid.*, p. 337.
4. *Ibid.*, p. 376.
5. *Ibid.*, p. 223.
6. *Ibid.*, p. 277.
7. *Ibid.*, p. 346.

Un grand acte symbolique, accompagné de cérémonies significatives, un drame mystique ; des rites commémoratifs d'un fait historique *ou considéré comme tel*, à part l'immense supériorité du dogme chrétien, à part l'esprit de *haute moralité* qui pénètre sa *légende ;* s'il nous était donné d'assister à un mystère ancien, pourrions-nous y voir autre chose ? Un ensemble de représentations calquées sur une fraude pieuse, et toujours relatives au passage d'un Dieu sur la terre, à sa passion, à sa descente aux enfers, à son retour à la vie. Un jour, c'était la légende de Cérès et de Proserpine ; on rendait hommage à la *mater dolorosa* (da-mater ashœa, la mère triste), probablement une statue représentait Cérès en *addolorata*, en vraie *pietà;* un autre jour, on buvait le cycéon ; il s'y mêlait des cérémonies orgiastiques, burlesques, licencieuses. » C'était comme un *sacrement* agissant par sa vertu propre, un *gage de salut* conféré par des signes sensibles et des formules consacrées ; les effets étaient civilisateurs, consolateurs, spiritualistes au point de vue de l'immortalité de l'âme[1]. »

Ce qu'il y a de plus triste dans ces déplorables rapprochements, c'est qu'ils sont fondés en partie. Nous avons déjà vu, et nous allons voir dans la note qui va suivre, qu'une sorte de *messe* chrétienne avait été célébrée plus de quinze cents ans à l'avance sur des autels et par des prêtres interdits ; nous allons nous assurer tout à l'heure si celle d'Éleusis ne l'aurait pas été par des *galériens*, par des *prostituées* et par des dieux satyres. Le tout pour donner, comme disent nos modernes interprètes, *l'idée la plus auguste de la divinité !...* Décidément, M. Guigniaut a raison : avant d'assister à cette messe des *grandes fêtes*, il faut consacrer quelques lignes à la messe ordinaire des païens.

1. Renan, *Études religieuses.*

I. « LE CLERGÉ, LA LITURGIE ET L'ORDINAIRE DE LA MESSE CHEZ LES PAIENS. » — *N. B.* Les détails qui vont suivre sont, pour la plupart, empruntés par nous au grand ouvrage de Du Boulay et confirmés sur presque tous les points par celui du bénédictin Montfaucon.

Comme les nôtres, les épicuriens de l'ancien monde avaient sur les bras *un parti clérical* dont l'organisation ne laissait rien à désirer; les augures, les vestales et leurs *abbesses*, les clercs, les lecteurs, les sacristains, les prêtres et les pontifes de tout rang formaient un ensemble parfaitement hiérarchique, présidé par un souverain pontife, élu par le sacré collége, comme le pape l'est aujourd'hui par nos cardinaux réunis. Leurs devoirs, leurs droits, l'étendue et les limites de leur pouvoir étaient définis avec le plus grand soin par une sorte de droit canon, qui ne s'éloignait pas considérablement du nôtre, si nous en croyons Du Boulay. Les décisions de ces grands pontifes avaient le même éclat. Quoiqu'elles réglassent en général les plus grands intérêts de la société civile et religieuse, « elles n'en connaissaient pas moins de toutes les affaires privées un peu graves, telles que dispenses de mariages, cas dirimants, pénitenceries exceptionnelles, et de la même façon que la cour de notre officialité en connaît aujourd'hui.» Qu'on juge des qualités, des mérites et surtout de la piété exigés chez le pontife qui assumait toutes ces charges, par tout ce qu'on exigeait déjà du plus simple prêtre, comme pureté de vie et comme sincérité de vocation.

On était bien autrement difficile encore sur celle des vestales, pour lesquelles il y allait, du reste, de si terribles intérêts! Leur réception se passait absolument comme celle de nos religieuses. C'était, prosternée sur les dalles du temple, que chacune d'elles écoutait le long et magnifique *sermon* dans lequel on lui représentait le vrai bonheur qui allait suivre le sacrifice de ce bonheur temporel, si méprisable et si court. On s'étendait surtout très-longuement sur la virginité qu'elle allait jurer, puis après lui avoir demandé son consentement, on lui rasait les cheveux, on la changeait d'habits, et l'*abbesse* ou mère des vestales lui donnait l'accolade (*a*).

Passons au culte à présent. Nous n'en sommes plus au temps où Romulus et surtout Numa l'organisaient au fond d'un bois ou sur les bords d'une fontaine, mais peut-être le fond des sacrifices et du culte différait-il, un peu moins qu'on ne le suppose, de celui que nous offraient les temples, puisque nous voyons ce Numa instituer, sous la direction de sa nymphe, ces *charis-*

(*a*) Denys d'Halicarnasse et après lui Valère Maxime (l. I, chap. I), nous montrent une de ces *abbesses* appelée Æmilia, coupable d'avoir laissé éteindre le feu sacré, s'approchant de l'autel et s'écriant en levant les mains au ciel : « SAINTE DAME VESTA, gardienne de Rome, assistez-moi, je vous en conjure, dans l'extrémité où je me trouve, en raison de mes services, de ma chasteté, de la pureté de mon âme et de mon corps, et si je vous ai offensée, faites au moins que mon supplice soit propitiatoire et que la ville n'en ressente aucun désastre. » Cela dit, elle jette son rochet sur les cendres froides et s'*y esprend* (s'enflamme) incontinent.

Nous verrons plus loin le miracle obtenu par une autre vestale, accusée d'une *autre* faute, miracle qui consistait à porter de l'eau dans un crible sans en laisser tomber une seule goutte, et qui prouve sa parfaite innocence aux yeux du peuple entier.

ties ou sacrifice *de la farine la plus pure*, que nous allons retrouver tout à l'heure au pied de tous les autels.

Nous avons déjà vu que l'emplacement des temples était désigné par le bâton, *baculus*, ou baguette divinatoire des augures. Alors on bénissait cet emplacement, on y érigeait un monument dont on faisait ensuite la dédicace avec une grande solennité. Valère Maxime (l. V, ch. I), pour nous donner une idée du respect qu'on apportait à cette cérémonie, nous raconte qu' « un pontife, du nom d'Horatius Pulvillus, faisait un jour sur le Capitole la dédicace d'un temple au grand Jupiter ; au moment où il en touchait la porte en récitant les paroles sacrées, il apprend que son fils vient de mourir, et cependant sa main reste posée sur cette porte, tant était grande sa crainte d'interrompre un si grand sacrifice (*a*) ! »

Maintenant que la dédicace est terminée, soulevons le rideau et pénétrons dans l'intérieur du *delubrum* ou *deorum lubrum*, littéralement « assemblée des dieux ou de leurs statues. » On l'appelle encore *fanum*, de *fari*, parler, parce que c'était là que se proféraient les oracles. Quant à l'*aditus* (de ἀδύειν, n'entrer pas), ou *atrium latens*, antre caché, le vulgaire n'y entrait pas, car c'était le *saint des saints*, ἀθέατον. Le saint pontife y entrait seul, une fois par an, comme chez les Juifs.

Voici bien encore, comme chez ces derniers, les deux *tabernacles* contenant la farine pure et les insignes du pontife.

Voici les tables-autels dont nous avons trop parlé déjà pour en parler encore.

Mais silence ! l'office va commencer ; la foule arrive, et sa première action est de s'approcher du bénitier de marbre ou de bronze, qui se trouve à l'entrée de la nef, d'y prendre l'eau lustrale, et de rendre grâces, aussitôt après, à la divinité (*b*).

« Je dis plus, ajoute le bon Du Boulay, le *sacristain* du temple se tient à l'entrée et arrose, avec un *goupillon* ou quelque rameau trempé dedans, ceux qui entrent. Ces goupillons s'appelaient *aspergilla*, et les bénitiers, *labra aquæ lustralis*. »

A cette première purification en succède une seconde, car « le *clerc* se promène au milieu du peuple, l'aspergeant comme le font nos curés. »

Les fidèles s'approchent ensuite des autels, s'agenouillent, baisent la terre, tendent les bras aux statues, embrassent les autels et marmottent des prières (*c*).

Quant aux prêtres célébrants, Du Boulay, sur la foi des plus anciens auteurs, et, en particulier, sur celle de Gyraldus (64e *syntag.*), nous les montre

(*a*) Horatius pulvillus cum in Capitolio Jov. opt. max. ædem pontifex dedicaret, interque nuncupationem solemnium verborum postem tenens mortuum esse filium suum audisset, neque manum à poste removit, ne tanti templi dedicationem interrumperet.

(*b*) Qui adeunt templa seipsos aspergunt, postea offerunt numinibus grates (saint Justin, martyr, *Apolog.*, 27).

(*c*) Tibulle appelle cela « *manibus prorepere, aras amplecti*, » (l. I et V), et il ajoute que « Jupiter était toujours présent quand on le priait ainsi, » (l. IV).

procédant d'abord à l'excommunication des coupables, comme dans la primitive Église, et les vouant à Satan, comme nous l'avons vu pratiquer par saint Paul. C'était le *devovere diris*, le dévouement aux cruels (*a*).

D'autres coupables, au contraire, étaient *resecrati* ou réhabilités.

Après une méditation assez longue, on voyait les prêtres *monter* à l'autel, entourés des chantres, des acolytes, des enfants de chœur, *retroussés gentiment*, encensant continuellement les statues, « thure perpetuo, » aspergeant les fidèles jusqu'à ce que le célébrant entonnât, les mains élevées, une sorte de *préface* adressée à Janus et à Vesta, dont, en général, les noms terminaient toutes les oraisons. Après eux, il invoquait tous les dieux par une succession de prières à haute voix ou simplement mentales.

Vers le milieu de l'office, il y avait le prône, avec force prières pour l'empereur, l'État, les chefs, etc. En Égypte, c'était, selon Apulée (l. II), le *grammate* qui montait en chaire, au milieu des *pastophores*, et Du Boulay d'ajouter : « Se peut-il rien voir de plus approchant de notre prône, si on n'aime mieux dire que c'est la même chose, hormis qu'ils n'avaient pas la connaissance du vrai Dieu ? »

Le reste de la messe comprenait l'*immolation*, l'*occision* et l'*oblation*. L'oblation se faisait à peu près dans les mêmes termes que notre *Suscipe*.

Quant à l'immolation ou premier acte, sa véritable étymologie était « molæ illatio, » autrement dit le dépôt sur la tête de la victime de la *mola*, ou certain levain fait avec de l'orge, du froment et du sel (*b*).

Le second acte était la *libation*. Le prêtre prenait du vin avec le sympulle dans un vase fait comme une grande coupe élevée sur un trépied ; il en goûtait, en faisait goûter aux assistants, puis le versait sur le front de la victime en lui disant : « Sois frappée et purifiée PAR CE VIN INFERNAL, *macta sis* VINO INFERIO *esto*. »

Mais l'essentiel était de savoir si les dieux avaient *agréé* le sacrifice ; Du Boulay en fait consister la preuve dans la convulsion qui devait s'emparer de la victime, sans qu'elle manifestât la moindre peur ni résistance (choses naturellement inalliables) (*c*).

On n'immolait jamais sans avoir acquis cette preuve. Venait enfin la confession. Dans les sacrifices d'Isis, par exemple, il fallait dire si l'on avait manqué aux jeûnes et à l'abstinence voulus, et le prêtre vous imposait une pénitence.

Quant au banquet sacré, il faut savoir distinguer entre les *communions* spiritualisées que Mgr Gerbet nous a montrées autour des autels d'Ecbatane, et consistant dans la manducation de *la farine* et dans la boisson du *hom*,

(*a*) Platon, au livre VII *des Lois*, défend aux prêtres et aux prêtresses d'excommunier légèrement.

(*b*) Ante aras, spargisque mola caput, improbe, salsa.
(*Hor.*, sat. III, v. 200).

(*c*) Macrobe, Florus et Suétone disent que « César, le jour de sa mort, avait sacrifié cent victimes sans pouvoir en faire agréer une seule. »

et les communions symboliquement grossières qui consistaient dans l'assimilation des viandes sacrées, c'est-à-dire *du corps et du sang* de la victime immolée, ce qui revenait toujours au même mystère (*a*).

Dans ce dernier cas, après avoir encensé LES TABLES et prié les dieux de bénir le festin (epulum), on mangeait avec les prêtres, debout (*b*), s'entretenant de choses pieuses et souvent des défunts (*c*), enfin on buvait à son bon génie (ἀγαθοδαίμων), après quoi il n'était plus permis de rien faire (*d*).

Le prêtre alors conjurait les dieux de bénir l'assemblée *per Janum et Vestam*, et, se retournant vers le peuple, il le congédiait en ces termes : « Populis missio est, » ou tout simplement « Ite, missio est, » à quoi le peuple répondait « *Feliciter*, » ou « à la bonne heure, » ce qui revenait à notre *Amen*.

Ce « populis missio » se disait en grec λαοις ἄφιξις, mais à Rome on remplaçait ces mots par *ilicet*, c'est-à-dire il est permis de se retirer.

Arrêtons-nous ici et méditons un moment sur cette similitude la plus parfaite au sein de l'antagonisme le plus complet.

SIMILITUDE ! le libre penseur est ravi devant cette prétendue démonstration de nos *emprunts*, comme si nous n'avions pas les preuves monumentales de la naissance et de l'organisation graduelle de toutes ces cérémonies, inscrites dès les premières heures du christianisme dans nos catacombes, où, certes, nos premiers martyrs ne s'amusaient pas plus à lire les liturgies égyptiennes et persanes, pour leur dérober l'organisation du saint sacrifice, qu'ils ne s'amusaient à se rappeler les pains *eucharistiques* du bon Numa ou les mystères de Bacchus, dieu *pain* et *vin*.

Tout cela naissait de soi-même et s'organisait insensiblement, et loin de tout souvenir, si ce n'est celui d'un culte primitif et modèle de tous les autres, qui ne demandait qu'à revivre sous les voûtes de nos premières basiliques.

Personne n'a jamais nié ces frappantes similitudes extérieures; il en est d'elles comme des rites juifs et égyptiens dont nous avons entendu Clément d'Alexandrie nous dire qu'ils avaient tous été noachides avant de porter ces deux derniers noms : « *Simillima ænigmata Ægyptiorum ac Judæorum.* »

N'avons-nous pas vu, dans le désert, des Juifs instituer, sous la dictée de leur dieu, et sans aucun emprunt, tout ce même cérémonial d'une vraie messe primitive ?

(*a*) Voir vol. II de ce Mémoire, chap. VIII.

(*b*) « Vous mangerez l'agneau *debout*, » disait l'Exode à propos des recommandations pascales.

(*c*) Voir Apulée, l. IV.

(*d*) Nous avons déjà dit beaucoup de choses sur ces *festins* et sur cette table des *démons*. Nous avons fait la part du prêtre et celle des dieux. Mais il faut ajouter que ce qui restait du festin était vendu par le pontife aux bouchers de la ville, ce qui explique parfaitement cette autre défense de saint Paul aux Corinthiens : « Mangez de tout ce qui se vend chez le boucher, sans faire aucune question, pour ne pas troubler vos consciences; vous ferez de même quand vous souperez chez les païens ; mais si l'on vous dit : « Cette viande a été consacrée, » n'en mangez pas, afin de ne pas scandaliser. »

Eh bien, c'est de la même manière et sans communication aucune que ce culte primordial renaissait aussi partout sous la dictée des démons.

Il suffit, pour s'en convaincre, de lire tous les détails de leurs sacrements, soit dans Tertullien (*de Præscr. hæret.*, ch. XL), soit dans saint Justin (*Apol.*, II, 98.)

Le pape saint Léon a donc eu raison de dire que toutes ces imitations n'étaient que le reflet du « grand sacrifice du genre humain, qui n'a jamais cessé dans aucune antiquité (*a*).

Ces sacrements, et jusqu'au nom de *pape*, les Espagnols les retrouvaient au Mexique (*b*), comme nos missionnaires les retrouvaient au Thibet.

Mais nous avons dit « *similitude parfaite dans un antagonisme complet*; » or, pour bien établir ce dernier, il suffirait de bien réfléchir à la « *table* des démons de saint Paul, » à ses « immolations démoniaques, » au « vino INFERIO ou vin INFERNAL, » sur lequel le grand prêtre ne dissimulait rien tout à l'heure, et enfin à tout ce qui faisait l'âme et le fond de toutes ces messes non moins sacriléges que celles du sabbat et de nos sorciers du moyen âge. Pour nous en assurer plus complétement encore, retournons à nos mystères, et après avoir vu les appréciations modernes à leur sujet, voyons ce que les anciens en pensaient.

(*a*) « Sacramentum generis humani in nulla antiquitate cessavit. »

(*b*) Voir Antoine de Solis, *Histoire du Mexique*, l. III, et surtout l'abbé Brasseur, de Bourbourg, déjà cité bien des fois.

---

2. — *Appréciations antiques des mystères.*

Mais, peut-on nous dire, comment s'y prendra votre logique pour infirmer le témoignage des anciens? Pindare n'a-t-il pas dit : « Heureux celui qui descend sous terre ainsi initié, il connaît la fin de la vie et le royaume donné par *Jupiter*[1]? » Le scepticisme de Cicéron lui-même ne s'est-il pas courbé devant la sublimité des mystères, alors qu'il s'écriait : « Les initiations n'apprennent pas seulement à être heureux en cette vie, mais encore à mourir avec une meilleure espérance[2]? »

Pausanias, Strabon, Diodore n'ont-ils pas encore renchéri

1. *Fragm.*, ch. IX.
2. Cicéron, *de Legibus*, t. II, ch. IV.

sur l'enthousiasme de Cicéron ? Plutarque ne se console-t-il pas de la perte de sa femme en pensant à son initiation ? N'avait-il pas puisé dans les mystères de Bacchus la certitude que « l'âme demeure incorruptible et qu'il y a un avenir [1] ? »

C'est vrai ; Aristophane a même été plus loin qu'eux tous : « Tous ceux qui participaient aux mystères, dit-il, menaient une vie innocente, tranquille et sainte ; ils mouraient en comptant sur la lumière des Champs-Élysées, tandis que les autres ne devaient s'attendre qu'à d'éternelles ténèbres [2]. »

Plus grave et plus sévère, Sophocle, l'honneur du théâtre athénien, ne craint pas à son tour d'appeler les mystères « les espérances de la mort. »

Et quand on pense à l'importance que les États attachaient dans le principe à la célébration exacte des mystères, aux stipulations qu'ils formulaient dans leurs traités pour la sécurité de leur célébration, on voit à quel point ces mystères furent longtemps et leur première et leur dernière pensée.

C'était la plus grande des préoccupations publiques et privées, et c'est tout simple, puisque, selon Dollinger, « les Éleusinies étaient regardées comme la fleur de toute la religion grecque, comme l'essence la plus pure de toutes ses conceptions [3]. » On refusait d'initier, non-seulement les conspirateurs, mais ceux qui ne les avaient pas dénoncés, les traîtres, les parjures, les débauchés, etc. [4]. Enfin, on s'y confessait en disant : « J'ai fait le mal et j'ai trouvé le mieux ; » de sorte que Porphyre a pu dire : « Notre âme doit être au moment de la mort telle qu'elle était durant les mystères, c'est-à-dire exempte de passion, d'envie, de haine et de colère. »

Voilà certes de *grands* éloges et des autorités bien impo-

1. *Consolat.*
2. In *Ranis.*
3. Dollinger, *Judaïsme et Paganisme*, t. I, p. 184.
4. *Fragm. de Styg.*, ap. Stob.

santes en faveur de la haute importance civilisatrice et morale des mystères.

Mais retournons la médaille à présent.

Pourquoi cet enthousiasme n'a-t-il donc jamais son lendemain? Pourquoi les philosophes finissent-ils tous par afficher ouvertement le blâme et le mépris dont ils flétrissent ces institutions?

Il ne faut pas l'oublier : Socrate se fût sauvé en prononçant un seul mot favorable à ces mystères si vantés dans sa patrie; il ne voulut jamais y consentir, et Platon, témoignant à chaque instant sa répugnance, ne craint pas de reléguer dans la cinquième catégorie des transformations après la mort les âmes qui se sont adonnées à la divination et aux mystères [1].

Plutarque lui-même, malgré toutes les consolations qu'il y trouve, avoue que « les dieux qui s'y *montrent* ne sont que des génies tantôt bons et *tantôt mauvais.* »

Agésilas, Épaminondas refusent l'initiation, pendant qu'Aristophane, revenu de son engouement, s'en moque autant que Diogène.

« Lorsqu'ils s'écrient, dit Théophraste, j'ai fait le mal et j'ai trouvé le mieux, cela veut simplement dire : Personne n'a jamais *hurlé* comme moi [2]. »

Du temps de Diodore, Philon le Juif affirme qu'il devient impossible de trouver un honnête homme pour se faire initier, et qu'on en est réduit aux vagabonds et aux courtisanes.

Quant à Rome, Denys met au premier rang de ses avantages sur Athènes de n'avoir jamais souffert dans son sein des institutions pareilles. Leur discrédit y avait commencé de bonne heure, car vers 560 avant notre ère on avait découvert une association occulte de la nature la plus hideuse, célébrant des mystères qu'un prêtre grec avait apportés d'Étrurie, et qui, de là, avaient, comme une peste, envahi

1. Voir Dollinger, t. I, p. 187.
2. T. II, p. 57.

toute l'Italie, ruiné partout les familles, et intronisé sur toute la surface du pays un dévergondage effrayant, l'empoisonnement sous toutes ses formes, en un mot le vice et le crime dans des proportions inconnues jusque-là. La justice poursuivit plus de sept mille initiés et prononça contre la plupart d'entre eux la peine capitale. L'association se maintint cependant, et en 574 on condamna de nouveau trois mille membres[1].

Plus tard, Tite-Live nous montre encore trois mille initiés condamnés en un an pour crime d'empoisonnement[2].

Fatiguée enfin de sa tolérance pour les mystères de la bonne déesse, de Cybèle, d'Isis et de Bacchus, dont elle essaye en vain de refréner les énormités, on voit Rome obligée de les proscrire tour à tour. Le culte de Cérès est interdit par le sénat, vers la fin de la république, comme celui de Bacchus l'avait été par le fameux sénatus-consulte de Posthumius et de Marcius Philippus[3] lorsque les mystères *sabazéens*, dont le prêteur Hispallus avait interdit l'entrée en 514[4], s'étaient glissés tout à coup dans Rome, après quatre siècles d'attente persévérante, sous le règne de Domitien.

Cicéron avait bien pressenti que Rome allait devenir l'asile de toutes les superstitions, puisque, malgré ses belles phrases en faveur des mystères, Sainte-Croix nous le montre assurant que « les mots *mystères* et *abominations* étaient devenus synonymes. » Varron et Cotta les accusent publiquement, et la république et l'empire les chargent de telles imprécations que, plus tard, les Pères de l'Église, en les attaquant avec la plus grande énergie, et les empereurs chrétiens en démolissant leurs temples, ne font qu'obéir aux précédents établis et au sentiment de la partie saine de la nation; le reproche d'intolérance qu'on leur adresse à ce sujet, et le *baiser de paix*

1. Mommsen, *Hist. rom.*, t. I.
2. Tite-Live, ch. XXXI, 8-19, et Val. Max., VI, 3, 7.
3. Marc. Sen. Cons., *de Bacchanal.*, § 28, p. 123.
4. Val. Max., l. III, ch. III.

auquel Creuzer les convie un peu tard, ne datent que de nos siècles modernes.

Tous les gens sensés, tous ceux chez lesquels il restait quelque sentiment de pudeur, applaudirent du fond de leur âme, lorsqu'en 378 de l'ère chrétienne le préfet du prétoire Gracchus détruisit l'antre sacré des Mithriaques, ce dernier repaire de la superstition, et lorsque Constantin bannit les Isiaques, tolérés en effet avec peine du temps de Sylla. Chassé du Capitole avec Sérapis, sous le consulat de Gabinus et de Pison, l'an 58 avant Jésus-Christ, le culte d'Isis n'était rentré que par surprise, et déjà ses mystères, au temps de Domitien, n'étaient plus que ceux de la débauche la plus hideuse. Asile sûr et sacré des adultères de toute classe, les jardins de la déesse avaient fini par devenir, grâce à la protection de Caracalla et de Commode, le lupanar le plus vaste et le mieux garanti de toute la ville[1].

On applaudit encore lorsque l'empire, appuyé sur l'indignation publique, fit main basse sur les mystères de la *bonne déesse*, si purs, si innocents, disait-on, aux beaux jours de Numa, mais qui, dès lors, institués par la fille et la femme de Faunus, devaient tôt ou tard porter les exécrables fruits dont Juvénal nous a laissé le tableau.

Nous le répétons : quand Théodose promulgua la proscription générale de tous les mystères, il ne fit que renouveler les lois de ses prédécesseurs ; et certainement, après dix-huit cents ans d'existence, leur abolition n'eût pas nécessité l'emploi de bien grandes forces, si le *génie* qui les avait institués, se réfugiant et se cachant, dès les premiers jours du christianisme, dans toutes les sectes ses ennemies, n'avait continué dans chacune d'elles l'enseignement et l'observance des rites abominés. Selon Tertullien, les cérémonies des Valentiniens étaient toutes dérobées à Éleusis[2]. Les Ophites ou

1. Juvénal, *Satire* VI, v. 488.
2. Tertull., *adv. Valent.*, p. 250.

adorateurs du serpent représentaient chez eux la grande scène du *secret*, à laquelle nous arriverons tout à l'heure[1]. Les Pépuziens, après l'apparition des fantômes, égorgeaient un enfant, très-probablement en souvenir du jeune Iacchus ou du jeune Démophon[2]. Quant aux Marcosiens et aux Marcionites, « les termes mystiques et la formule dont ils se servaient à l'égard de leurs adeptes, et les réponses de ceux-ci, annonçaient clairement une initiation des rites observés dans tous les sanctuaires du paganisme[3]. »

Étonnons-nous, après cela, que le renversement des temples et la proscription des mystères soient restés inefficaces encore, et qu'il ait fallu des armées de Barbares et les dévastations d'un Alaric pour purger Rome et l'Italie du venin secret qui, après l'avoir rongée si longtemps, reparut plus tard dans certaines associations bien redoutables dont nous subissons encore l'influence aujourd'hui.

Après avoir consigné les appréciations générales et diverses sur leur ensemble, il est temps d'entrer dans le détail des mystères eux-mêmes, qui n'eussent pas été bien compris sans toute cette critique préalable.

3. — *Journal et vrai génie des mystères.*

Pour éviter la confusion et les redites, faisons comme tous les mythologues, et restreignons notre étude à Éleusis, modèle et mère de tous les mystères païens.

Éleusis était une ville de l'Attique, dont le nom, dérivé du mot ἐπηλυσίη, signifiait littéralement... *possession démoniaque*. Ce n'est pas nous qui inventons ici dans l'intérêt de notre thèse, c'est Müller qui nous l'affirme[4]. Il est bien entendu

1. Saint Épiphane, *adv. hæres.*, t. I, p. 272.
2. *Id.*, Anacéph., t. II, p. 141.
3. Sainte-Croix, t. II, p. 90.
4. *Éleusinies*, p. 269. Nous devons dire que ce mot signifiait aussi « purification. »

toutefois que nous prendrons provisoirement ce mot *démoniaque* dans le sens général de dieux ou de génies. Cette ville *possédée* ne se distinguait de toutes ses voisines, probablement bien dignes du même nom, que par la magnificence du temple et du culte voués par elle à Cérès et à Proserpine. Dans le voisinage, on montrait la pierre sur laquelle la déesse, fatiguée de ses pérégrinations maternelles, était venue se reposer; c'était là qu'elle était apparue à Triptolème, à Eumalpe et à Eubule, bergers alors, non pas en *Arcadie*, mais en Attique. Comme rien ne subsiste des constructions souterraines qui ont joué un si grand rôle dans l'histoire, on nous pardonnera, en présence des *cavernes* locales, du *bois* sacré qui les entourent, du *puits* qu'il renfermait, et, par-dessus, des représentations *plutoniques* qui couronnaient la *neuvaine*, de soupçonner ici un véritable *plutonium*, mystérieusement entr'ouvert un beau jour, et sur lequel, comme partout, on avait élevé le vrai temple. « Pour exercer ce culte, dit Sainte-Croix, il fallait nécessairement entrer dans un souterrain. On appelait cela pratiquer « la descente ténébreuse; » l'entrée en était dans le sanctuaire, et l'abbé Barthélemy, si fidèle dans ses descriptions, nous dit que « la terre semblait mugir sous les pas des initiés, au moment où les portes d'airain, roulant sur leurs gonds, toutes les horreurs du Tartare s'offraient à leurs yeux épouvantés [1]. »

Pas n'était besoin des architectes d'Éleusis pour organiser cette terreur. Rappelons-nous seulement celle de l'antre de Trophonius, du *mundus patet* de Rome, au jour où les mânes en sortaient, et celle du gouffre que le suicide de Curtius refermait à l'instant sur lui-même [2], et nous pourrons nous passer de l'*art* et de ses merveilles. Il y a certains détails qui simplifient les choses et permettent tout de suite de grandes économies dans toutes ces mises en scène.

1. *Voyage d'Anchaarsis*, t. III, p. 533.
2. Voir ch. XVII, p. 161 et 164.

Nous y reviendrons.

Mais commençons notre journal.

Laissons d'abord aux érudits le soin de fixer l'espace de temps qui séparait la première initiation aux petits mystères d'Agra, faubourg d'Éleusis, de la deuxième initiation aux grands mystères de la ville. Selon les uns, il s'agissait de quelques jours, selon les autres d'un semestre; chez Scaliger et Saumaise, grandes autorités, d'un lustre complet, c'est-à-dire de cinq ans. Assez peu nous importe, et nous pouvons passer tout de suite aux grands mystères. Si dans les premiers on ne dépassait pas le grade de *myste* ou *aspirant* au secret, dans les derniers on arrivait à l'épopsie (clairvoyance), et à bien autre chose.

Nous avons parlé d'une neuvaine. Voici quel en était l'*ordo* :

Premier jour. On se rassemble, on se reconnaît, on se compte, on se félicite, et, après toutes les lustrations d'usage, on procède aux sacrifices.

Deuxième jour. Consacré aux ablutions et bains purificatoires dans le fleuve et dans la mer. « Tout, dit Sainte-Croix ne se passait pas dans ces fêtes avec autant de décence que plusieurs écrivains modernes se sont plu à le supposer [1]; » et il cite à l'appui l'exemple de la célèbre courtisane Phryné, qui profitait de cette heure et de ce mode de *mortification* pour fournir à Apelles l'idée de son tableau de Vénus marine, et à Praxitèle son amant, celle de la statue de Gnide [2].

Troisième jour. Jour de jeûne et de larmes, et le premier paraît avoir été sévère, car on ne le rompait que vers le soir, soit en buvant du cycéon, et mangeant des gâteaux contenus dans la ciste mystique, qui renfermait en outre les *pudenda mulieris* et la figure du *dragon* consacré à Bacchus, sorte de

1. Sainte-Croix, t. I, p. 317.
2. Athen. Deipn., l. XIII, p. 590.

première communion célébrée, comme on le voit, sous de bien vénérables enseignes.

Quatrième jour. Immolation de victimes aux « chastes déesses, » le tout avec certaines précautions de pruderies qui les amuseront bien dans quelques jours [1]; danses pantomimiques représentant l'enlèvement de Proserpine, les courses de Cérès et certains procédés agricoles révélés par elle à Triptolème. Ce bal a lieu dans de belles prairies autour du fameux *puits*, mais sans qu'il soit permis de s'y arrêter [2].

Cinquième jour. Course aux flambeaux, sorte de *chandeleur* ou de purification par les torches odorantes, sous la conduite d'un chef portant une torche énorme, « symbole, dit Sainte-Croix, de l'*astre phosphore ou Lucifer* [3]. »

Ces flambeaux étaient l'image de ceux que Cérès, pour mieux éclairer ses recherches, avait allumés elle-même aux flammes de l'Etna, « *facibus ex Ætnæ vertice accensis* [4]. »

Sixième jour. Consacré à Bacchus. Grande procession parcourant treize milles, à l'état de bacchanales. On voit que la grande *chorée* se dessine et que nous avons affaire ici à celle que l'Académie de médecine distinguait si soigneusement, hier, sous le nom de chorée intelligente et savante, de la chorée d'hôpital ou vulgaire [5]. Il est vrai qu'on était soutenu dans ces fatigues par le fameux hymne à Bacchus, pendant lequel retentissait sans cesse le nom et même la voix du dieu: « Iacche! Iacche! » Sa statue, ainsi que celles de Proserpine et de Cérès, portées sur des fauteuils magnifiques, électrisaient, en la guidant, cette course intolérable et impossible sans leur présence et leur soutien.

1. « Genitalia victimarum velabantur. »
2. Euripide, *Suppl.*, p. 619.
3. Sainte-Croix, t. I, p. 324. — Il faut se rappeler ici tout ce que nous avons dit sur cet astre tombé, appelé encore aujourd'hui par les Arabes *chabar* ou *la grande infortune*.
4. Lact., *de Fals. rel.*, ch. xxi, p. 120.
5. Voir au chapitre iv, § 2.

Cette fête d'ailleurs fut une fois illustrée par un grand fait historique, celui de la bataille de Salamine, dont on lui attribuait le gain. Hérodote raconte qu'au moment où les Grecs, enveloppés de la flotte ennemie et manœuvrant avec mollesse, se laissaient aller au désespoir, un fantôme de femme (que l'on prit pour Cérès) apparut au-dessus d'eux, et, d'une voix qui fut entendue de toute la flotte, leur cria : « Malheureux, quand cesserez-vous de manœuvrer pour reculer?... Avancez! »

Avant la bataille et pendant que les chefs agitaient les grandes questions du moment, Dicæus, l'un d'eux, en appelant au témoignage de Démarate et de plusieurs autres, raconta que, se trouvant dans la plaine de Tria, ils avaient vu du côté d'Éleusis une poussière considérable, comme pourrait en soulever une armée de trente mille hommes, et que pendant qu'ils considéraient ce phénomène sans pouvoir s'en rendre compte, ils avaient entendu des voix qui leur paraissaient chanter l'hymne mystique d'Iacchus. « Ces voix, avait dit Dicæus à Démarate, qui n'était pas initié comme lui, ces voix sont celles des dieux qui partent d'Éleusis pour aller au secours des Athéniens. Peu de temps se passera avant que l'armée du roi n'éprouve un grand revers, puisqu'elles se tournent du côté de ses vaisseaux. C'est son armée navale qu'il est menacé de perdre. Bientôt, en effet, ajoutait Dicæus, du sein de cette poussière et au milieu de ces voix merveilleuses, un nuage se forma, qui, s'élevant dans l'air, se porta sur l'île de Salamine et sur la flotte des Grecs; et je sus ainsi à l'avance que l'armée navale de Xerxès devait être détruite. »

« Ces oracles remarquables, reprend à son tour Hérodote, ce sont ceux de Bacis et de Musée, et JE N'AI RIEN à leur objecter. IL NE M'EST PAS POSSIBLE de les rejeter ou de nier leur véracité, après que l'événement les a confirmés d'une manière aussi positive [1]. »

1. Hérodote, l. VIII, LXV et LXVII, ch. LXV.

Plutarque raconte ce grand fait dans les mêmes termes qu'Hérodote [1], et Maxime de Tyr parle d'*un chœur* auquel les dieux et les déesses répondaient à l'unisson [2].

Cette note est un de ces modèles de critique savante et de bon sens qu'il faudrait opposer presque à chaque interprétation, à chaque phrase, à chaque mot de la critique qui, pour s'être appelée *superfine*, n'en est pas moins de la plus forte *épaisseur*.

Septième jour. On se reposait, et on l'avait bien mérité, sur le pont de Céphise, auprès d'un arbre qu'on appelait, nous verrons pourquoi, le figuier sacré; mais la marche recommençait ensuite avec force prières, adressées à Cérès, de conserver à jamais les initiés en cet état de joie,

1. Plutarque, *Vie de Thémistocle*, t. I, p. 119.

2. Max. de Tyr, *Diss.* XXI, § 6. — Dans une première édition, la traduction de Sainte-Croix, prêtant par trop à la superstition, lui avait valu de la part des Allemands et de Larcher, traducteur d'Hérodote, de violentes remontrances. Il la corrigea dans une seconde, et se contenta de dire : « On entendit des chants mystiques. » Mais l'abbé de Villoison, dont la dissertation latine fait suite à l'ouvrage de Sainte-Croix, ayant eu le malheur de dire : « Dicæus remarqua que cette voix était celle du dieu, » alors ce fut sur lui qu'on se rejeta. Chacun voulut lui prouver que le tourbillon était produit par la marche des initiés, comme les cris mystérieux l'étaient par le fameux hymne bachique, toujours chanté en pareille circonstance.

Rien ne paraît plus légitime et plus sage qu'une telle critique, mais Sylvestre de Sacy, qui, sans superstition, n'est cependant pas homme à accepter les *défaites* trop faciles, relève à son tour les critiques et résume la chose en ces termes : « Il est certain, comme le donne suffisamment à entendre M. de Sainte-Croix, que *la poussière* que virent s'élever Dicæus et Démarate ne provenait pas de la marche des initiés, et que les cris qu'ils entendaient n'étaient pas les chants dont était ordinairement accompagnée cette pompe solennelle. Ce qui donna lieu à Dicæus de regarder ces phénomènes comme un effet surnaturel et comme un présage de victoire,... c'est qu'ils arrivaient le jour même où devait se faire la procession des initiés, et que cependant l'Attique *ayant été dévastée par les Perses, Athènes abandonnée de ses habitants, et le temple d'Éleusis détruit par l'ennemi,* IL ÉTAIT IMPOSSIBLE que, dans de pareilles circonstances, on célébrât, comme de coutume, les fêtes d'Éleusis (*a*). »

(*a*) Note de Sylvestre de Sacy, p. 327, du t. I de Sainte-Croix.

de danse, de plaisanteries et de sarcasmes. On était incontinent exaucé, car rien n'égalait l'assaut de bouffonneries indécentes qui, pendant tout le jour, avait lieu entre tous les mystes et ceux qui ne l'étaient pas. C'était, comme le remarque très-bien Sainte-Croix, le pendant de ce qui se passait en Égypte, sur le Nil, dans la fête de Bubaste [1].

LE HUITIÈME JOUR était consacré à Esculape, qui, lors d'une fête, étant arrivé trop tard d'Épidaure pour se faire initier, avait obtenu ces vingt-quatre heures de surérogation. D'ailleurs sa présence n'était peut-être pas inutile pour remédier aux effets de la chorée bouffonne et *savante* de tous les jours précédents.

NEUVIÈME JOUR. Voilà enfin le plus grand, celui qui était le dernier des grands mystères. On l'appellait *plémoché*, en raison du vase qui servait à verser le vin dans la *cavité mystérieuse*, ce qui constituait, comme on le sait, la libation aux dieux infernaux [2]. En la faisant on regardait le ciel et la terre, et l'on prononçait ces deux mots : υἷς, τοκῦις, sorte d'appel à la prière et invocation à la fécondité des libations qui constituait dans ce système de parodie sacrilége une espèce de « *rorate*, INFERNA, *et nubes pluant* INFAMIAM ! » qui se trouvait toujours exaucé.

Si l'on diffère encore sur l'emploi et sur les cérémonies de cette journée, tout le monde s'accorde sur l'importance et sur la consommation des grands mystères dans la *sainte* nuit qui la suivait. « Que feraient Iacchus, vos Eumolpides et tous les

1. Hérodote, l. II, ch. LX.

2. Voir ch. NÉCROMANCIE et PLUTONIA. Ce vase nous paraît avoir été un véritable rhombe ou vase tournant, car, dit Athénée, il ressemblait à une toupie et était en équilibre. N'est-ce pas lui dont Euripide aurait fait dire à Achæus, évoqué après sa mort :

Hic est scyphus, quo me vocasti cum Deo,

« Ceci est la coupe par laquelle vous m'avez appelé *avec* le dieu ? » (*Omphale*). Nous avons déjà dit que cette double évocation était la clef de la nécromancie.

mystères, dit Cicéron, si nous supprimions les cérémonies nocturnes[1]? »

A ces fêtes on n'admettait que les initiés seuls, c'est-à-dire ceux qui avaient, depuis le sixième jour déjà, reçu un commencement d'*époptie*.

C'était à ces privilégiés des « chastes déesses » que l'on imposait le terrible *secret*, et que l'on déférait le *serment* redoutable.

Ce secret, synthèse de toute la mystique isotérique des temples, pensée intime de l'hellénisme, paraît avoir été bien gardé par les mystes, si l'on en juge par les milliers de conjectures auxquelles il a donné lieu jusqu'à ce jour; et certes, on le comprend, quand on voit avec quelle sévérité était punie la moindre infraction à cet égard. Voyez plutôt: Milien est chassé, et sa tête est mise à prix par les Athéniens pour avoir révélé tout à la fois les mystères des Cabires et ceux de Cérès; Aristagoras de Mélos subit la même condamnation; Eschyle, après avoir erré de ville en ville en raison de la fameuse révélation de Prométhée qui nous a tant occupé[2], et à laquelle il va falloir revenir, se réfugie au pied d'un autel de Bacchus, d'où l'Aréopage ne craint pas de l'arracher; mais il prouve qu'il n'était pas initié, et l'Aréopage lui pardonne en souvenir de Marathon[3].

L'allusion même était un crime; Aristote est obligé de se retirer à Chalcis, et de faire élever par son testament une statue à Cérès, pour avoir transporté aux mânes de sa femme quelques-uns des honneurs rendus à Cérès dans les mystères; enfin on voit l'hiérophante d'Éleusis *intenter un procès capital* à Alcibiade, à son complice Andracide, et à deux cents Athéniens, pour avoir osé parodier les mystères dans la maison de Polytian, que l'on montrait encore plusieurs siècles

1. Cicer., *de Legibus*, l. II, § 14.
2. Voir ch. VI, § 1 du vol. I de ce Mémoire.
3. Ælian., *Hist. variæ*, l. V, ch. XIX.

après comme une maison maudite. Condamné à mort, Alcibiade abdique son commandement de l'armée de Sicile, et cette retraite forcée est regardée par beaucoup d'historiens comme ayant causé la perte d'Athènes, qui s'y résignait cependant, tant elle craignait moins la révolte que le profanateur.

Aussi quand la profanation avait lieu dans le temple même, l'horreur ne connaissait plus de bornes. Deux jeunes Arcadiens s'y étant glissés un certain jour sont massacrés sur-le-champ[1]. Un épicurien débauché s'élance une autre fois pendant la représentation dans le sanctuaire, et, s'étant mis en devoir d'expliquer son incroyance, il allait être mis en pièces, lorsqu'il déclara sa qualité de citoyen romain, qui lui sauva la vie.

Néron lui-même tremblait et obéissait à Cérès. Ayant osé prendre place parmi les initiés, la voix terrible de l'hiérophante l'en fit sortir à l'instant. Comme Théodose devant saint Ambroise, il comprit et obéit, et, pour la première fois, ne recourut pas à la vengeance[2].

Ah! c'est que les dieux étaient là, et que c'étaient eux qui foudroyaient par la voie de l'hiérophante. On savait tout ce que l'on risquait en les bravant. On connaissait ce fait rapporté par Tite-Live : plusieurs membres de la famille des Péfiliens avaient, à l'instigation d'Appius Claudius, communiqué à quelques esclaves étrangers les secrets de la sacrificature du grand autel d'Hercule : immédiatement, cet Appius Claudius avait été frappé de cécité, et douze membres de la famille des Péfiliens avaient péri dans l'année.

L'histoire elle-même était glacée d'effroi. Hérodote et Pausanias suspendent à chaque instant leurs récits, et ne rougissent pas de confesser leurs terreurs.

Sans qu'ils nous aient dit tout, nous en savons déjà beau-

1. Tite-Live, l. XXXI, ch. XIV.
2. Suétone, ch. XXXIV.

coup ; mais à qui le devons-nous, si ce n'est à ces grands et saints docteurs chrétiens, qui, parfaitement instruits et seuls à ne craindre ni les dieux ni les hommes, ont consigné bien des vérités auxquelles nous osons faire subir aujourd'hui mille et mille mutilations ? Et cependant on ne peut s'empêcher d'abord de respecter leur bonne foi, puis de croire à la sûreté de leurs affirmations, lorsque l'on voit Sainte-Croix, Sylvestre de Sacy et même Creuzer, reconnaître que Tertullien, Origène, et surtout Arnobe et Clément d'Alexandrie, *tous deux initiés* dans leur jeunesse, étaient parfaitement renseignés.

Il n'est pas inutile non plus de signaler avec M. Guigniaut l'alliance primitive du culte de Cérès avec l'ancien culte cabirique, toutes les divinités orphiques, et ces honteux survivants de l'institut pythagoricien, qui, cinq siècles avant notre ère, étaient désignés, selon Théophraste et Platon, par les épithètes de charlatans et d'*orphéo-télètes*. Ces dernières corporations, appelées *Thiases*, ne furent jamais que tolérées, jusqu'au jour où l'on se voyait obligé de les chasser ignominieusement.

Donc, nous avons le droit de nous inscrire à l'avance contre tout subterfuge par lequel on croit se sauver en disant : « Les mystères, tels que nous les montrent les Pères et même l'histoire, n'étaient qu'une dégénérescence corrompue des premiers grands mystères. » Non, Eleusis n'avait nullement dégénéré. C'était au contraire la belle époque de toute l'institution ; et puisque Sainte-Croix et Sylvestre de Sacy nous avouent qu'elle était « la digne héritière des Cabires, » rappelons-nous donc un peu le côté nullement pastoral de ces derniers mystères, dont l'initiation débutait par l'ÉBRANLEMENT DE TOUT LE SANCTUAIRE [1], auquel succédait l'immolation des vaches dont

1. Les traducteurs et Squire en particulier ont essayé d'intervertir le sens de cette expression de Plutarque (*de Isid.*) et de remplacer ce mot *ébranlé* par celui de *remué*, s'appuyant sur ce que les prêtres portaient quelquefois l'image du temple dans leurs bras ; « mais, dit Sainte-Croix, cette explication n'est fondée sur aucune autorité. » (*Mystères*, t. II, p. 20.)

les têtes devaient être *fauchées* par les femmes. Tout cela se liait intimement à ce culte de la *bonne déesse*. Cette mère si tendre et si triste du jeune Iacchus (Achaia), était bien cette même Cérès qui, dans un jour de *gala*, avait fait *rôtir* le jeune Démophon confié à ses soins : fantaisie de nourrice, qui rend un peu suspecte la tendresse de la mère !

Éleusis était, et c'est encore Sainte-Croix qui le remarque, tout aussi fidèle héritière de la pensée égyptienne, phrygienne, phénicienne, que les Ménades qui déchirèrent Orphée, l'inventeur réel ou prétendu de leurs mystères, étaient les vraies aïeules de celles qui *hurlaient* dans les *Thesmophories* ; cette fête préparatoire et soi-disant rurale, à laquelle les hommes n'avaient pas le droit d'assister, puisque l'on « crevait les yeux aux intrus imprudents, » n'en était que plus dissolue, puisque, sous les enseignes trop significatives portées par les femmes, en procession, celles-ci répondaient largement à la logique de leur mission apparente[1].

A bon entendeur salut, et n'oublions pas qu'une *mortification* de neuf jours et de neuf nuits était prescrite par la déesse comme préparation à cette *virophobie*, qu'on nous passe l'expression, dont le sens *allégorique* ne nous a pas encore été donné.

Après avoir posé de telles prémisses dans une fête du second ordre, il était bien à craindre que « les chastes déesses » ne voulussent pas *dégénérer* dans les grandes conclusions d'Éleusis.

D'ailleurs, leur réputation était faite. Comme divinités lunaires, la mère valait la fille, et celle-ci était positivement Hécate. Or, Hécate et Sérapis ont été regardés en tout temps, ainsi que le disaient les néo-platoniciens, comme « les premiers d'entre les mauvais génies. »

Nous allons voir si c'était une calomnie.

1. Aristoph., *Thesm.*, v. 211. « Gaudebant voluptatibus veneris. » M. de Sacy (*Notes*, Sainte-Croix, II, 16) trouve que ce dernier sens est le seul vrai.

De quoi se composaient ces *nuits saintes* qui, *probablement*, succédaient aux neuf jours de préparation, et dont le but final était l'*autopsie?* Quel était l'ordre observé dans la mise en scène? Tout le monde le sait. D'abord, fête nocturne à caractère *orgiastique*; l'orgie constituait l'essence même du mystère, qui s'appelait indifféremment μυστήριον ou ὄργια; ensuite, représentation théâtrale de la naissance, de la vie et de la mort d'un dieu (τὸ πάθοσ, la passion); puis enfin, l'exhibition de certains objets sacrés (σύμβολα ἱερα) tels que le phallus, le cteis, le serpent, le thyrse, etc.; on les nommait δεικνύμενα ou choses montrées, ou plus littéralement peut-être, *démontrées*, si nous en croyons Planche; on réservait encore pour cette scène les quelques mots de passe qu'il fallait répéter pour l'admission à l'épopsie. Venaient ensuite les récits faits ou choses dites (λεγόμενα), la *transmission* des choses mystiques ou sacrement gage de salut (μυστικὴ παράδυσις). Toutes ces scènes si nettement distinctes étaient dominées par la grande scène finale de l'*autopsie* (αὐτοψία), contemplation, *claire vue*, ou, comme le dit M. Guigniaut, *révélation de choses divines*.

Reprenons : l'*orgie!...* nous n'avons pas grand'chose à apprendre sur « ce trait saillant de tous ces cultes bachiques, dit Dollinger, sur ce *milieu* des plus sauvages extravagances, sur cet état de fureur et de rage contracté sous l'influence du dieu[1]. » Il est fâcheux que ce fût, comme l'assure M. Guigniaut, l'essence et même le synonyme de ces mystères *civilisateurs*.

La *passion!* Et quelle était cette passion? sinon la grande passion païenne, celle du fils de Proserpine et de Pluton, qu'Eschyle, indiscret confident d'un initié, présentait dans son Prométhée comme le vainqueur futur du Jupiter tombé, comme le *fort* engendré par la *forte*. C'était donc le deuxième chapitre de la Genèse et le dernier chapitre de saint Jean, qu'on représentait dans les mystères, et pour qu'on ne pût pas s'y

1. Dollinger, *Jud.*, t. I, p. 195.

tromper, on promenait le *Fils de la Femme* ou l'*Enfant divin* sur un char doré, en chantant *Io-saboé*, parodie de notre Io-sabaoth. On ne le montrait qu'une fois l'an sous cette forme humaine. On sait que c'était là le fin mot de tous les mystères orphiques, et, comme le remarque Fréret, « ceux-ci étaient à leur tour le fin mot de *tout le paganisme* [1]. »

Il se concentre tout entier sur cet enfant. Depuis longtemps il avait annoncé que « le règne de Jupiter *devait cesser un jour* et qu'à sa place régnerait Bacchus, le fils aimé de la lune ; Bacchus, le grand dieu *Phanès* ou lumière, c'est-à-dire le *premier* et le *dernier*, autrement dit l'*alpha* et l'*oméga* [2]. »

On chantait tout cela dans le fameux hymne intitulé : *la Palinodie d'Orphée*, dont plusieurs Pères ont rapporté des fragments, et que saint Clément présente comme une rétractation de ce poëte à existence si contestée. Ce premier chantre des idoles se serait, selon lui, converti plus tard à de nouvelles lumières [3] et aurait produit cette *palinodie*. Et comme Eusèbe, pour nous la conserver en entier, l'a prise dans le Juif Aristobule, on a vu là tout de suite l'œuvre apocryphe de ce dernier, que l'on disait trop heureux d'helléniser en faveur des tables de la loi et de Moïse. C'est l'opinion de Sainte-Croix et de Cudworth [4]; d'autres, ayant prouvé l'impossibilité de cette opinion, Eusèbe a été accusé de ce crime à son tour, notamment par M. de Saint-Brisson, son annotateur, mais peu de personnes ont été de cet avis. Creuzer n'hésite pas à attribuer ces hymnes à Orphée, et Valckenaer, auquel M. de Sacy nous renvoie comme à l'auteur qui a le mieux élucidé la question, sans se prononcer ouvertement sur l'authenticité des autres poésies

1. *Acad. des inscr.*, t. XXXIII, p. 260.
2. Cicer., *de Natura deorum*, l. III, ch. XXIII. — N'oublions pas ce que nous avons dit, au ch. HÉROÏSME, p. 208, de Sémélé, qui fut, après sa mort, transportée dans le ciel et appelée Σελήνη, lune, *reine du ciel*, *immaculée*, et *terreur des démons*. La vue du paganisme était aussi fine que longue.
3. *Protrept.*, p. 63.
4. *Syst. intell.*, t. I, p. 137.

orphiques, fait très-positivement une exception en faveur des hymnes[1]; on ne voit donc pas sur quoi M. de Saint-Brisson a pu s'appuyer pour faire de M. Valckenaer un partisan de l'accusation contre Aristobule[2].

Au reste, nous ferons toujours le même raisonnement; que gagnerait-on à rajeunir ces échos imposants de la tradition générale? Aristobule ne précédait que de cent dix ans l'ère chrétienne, mais Eschyle l'ayant précédée de cinq siècles, n'avons-nous pas dans le drame de ce dernier l'équivalent, quant au fond, de la palinodie d'Orphée?

On dirait vraiment que personne jusqu'à nos jours n'avait jamais voulu lire ni comprendre un passage si formel et si clair : « C'est le *fort*, fils de la *forte*, qui renversera Jupiter, et de la manière la plus honteuse pour ce dernier[3]. »

Eh bien, puisque nous entendons dans les mystères la même phrase, il est certain qu'Eschyle n'avait pas été mal renseigné, et pas n'est besoin de calomnier Eusèbe.

C'est donc la *passion* du *Fils de la Femme* que l'on joue dans les mystères; mais comment la jouait-on? D'abord, quels étaient les objets montrés (δεικνύμενα)? Nous l'avons déjà dit, c'était le phallus, le cteis, le serpent, le thyrse, etc. Voilà quelles étaient les *pieuses* reliques conservées et exposées dans cette *sainte* chapelle du paganisme.

Le serpent entortillé au thyrse était bien l'emblème de ce dieu; dans les mystères des ophites qu'Origène nous donne pour un écho fidèle de ceux d'Éleusis[4], après avoir expulsé les épicuriens, les chrétiens et les goëtes (mauvais magiciens), on acclamait le serpent, le *roi tombé du ciel*; il fallait que, pour les mieux souiller, il s'entortillât autour des *pains sacrés* qui se trouvaient sur la table[5].

1. Diatrib., *de Arist.*, p. 73-85.
2. Voir sa note 5 du ch. XII, l. XIII, d'Eusèbe.
3. On sait à qui s'applique, dans la Bible, l'expression de *fort d'Israël*.
4. *Contra Cels.*
5. Saint Épiph., t. I, op. 270.

Il est probable que le rôle du serpent d'Éleusis n'était pas inférieur à celui-ci, et il ne l'est pas moins que les mots de *passe* donnés dans cette scène aux initiés, pour les préparer à l'époptie, étaient relatifs à lui.

Les λεγόμενα peuvent être considérés comme des légendes ou comme des hymnes en son honneur, et des récits sur la vie céleste ou terrestre des dieux. Tout le monde convient aujourd'hui que la prétendue transmission d'une doctrine métaphysique transcendante n'a jamais existé. Il n'y a jamais eu autre chose que des tableaux, des impressions et des actes.

Nous voici arrivés à l'état *autoptique*, nécessaire à la perception de ce tableau, et sur lequel déjà commencent à reposer le serment et le secret du mystère.

4. — *État autoptique* [1].

N. B. Comme, à notre très-grand regret, nous nous voyons obligé d'analyser à nouveau ce limon dont on nous vante si sérieusement les aromes, nous prévenons encore une fois nos lecteurs et nos lectrices que nous allons rentrer, à la suite de nos savants et des Pères, dans un ordre d'idées qui ne permet guère au langage de rester ce qu'il devrait et voudrait toujours être. Nous renvoyons donc ceux qui ne doivent pas nous lire à l'avant-dernière page de ce paragraphe, et à ces mots : « Comment se fait-il donc que ce côté démoniaque, » etc...

On procédait d'abord à un interrogatoire relatif aux premiers degrés : « Avez-vous goûté du pain? avez-vous bu du cycéon, etc.? » Il est probable que cet examen préparatoire était le même que celui de la fête des marmites ou chaudières (*chytroi*), dans lesquelles on offrait un breuvage à Hermès Chthonien et aux mânes [2]. Cette boisson dans la *coupe* mystérieuse et ces gâteaux de farine pris dans la *corbeille* nous

1. Voyant par soi-même.

2. Il est bien probable que la *chaudière* de nos sorcières est un souvenir de celles-ci.

rappellent nos hiéroglyphes démoniaques[1], et quand l'initié ajoute immédiatement : « Je me suis glissé dans le *thalamus,*» nous comprenons de reste [2].

Venaient enfin les ορῶμενα ou *actes consommés*. Consommés devant qui? — Devant les époptes ou contemplateurs. — Par qui? — Ah! voilà la grande question. Notre première pensée se reporte sur les prêtres; mais voyons un peu. Ceux-ci se composaient de l'*hiérocérix,* sorte de héraut ou de proclamateur du programme, de l'*hiérophante,* grand prêtre chargé de régler en maître les cérémonies et de présider à leur accomplissement, de l'*éléphantide* ou grande prêtresse, secondant ce dernier, du *dadouque* ou *porte-flambeau,* et, comme nous l'avons déjà dit, le représentant de l'*étoile Lucifer,* appelée comme lui *éosphore,* enfin du *serpent* ou de son image.

Voilà les personnages.

Alors on déposait tous ses vêtements. Admettons, puisqu'on paraît y tenir, que c'était par « allusion à l'état sauvage et primitif de l'humanité; » toujours est-il que cet état, qui ne durait pas longtemps, était considéré comme la condition nécessaire de la *béatitude,* car dès lors on vous appelait *heureux* [3].

Jusqu'ici tout se passait dans le péribole ou grande enceinte du temple; mais dès que les portes avaient roulé sur leurs gonds, l'état de mort et d'épreuves commençait. Guidés par les prêtres, les initiés s'enfonçaient dans les ténèbres, et comme un passage de Stobée, cité par Warburton, parle de

1. Voir chapitre XVI de ce Mémoire, § 2, sous par. 6.

2. Oui, mais pour comprendre tant soit peu le but et la morale du mystère, il faut avoir connu, comme nous, une *table,* dont cette double prescription des *charisties* et du *thalamus* était la marotte. Elle ne cessait de prescrire le sacrilége eucharistique le plus éhonté à une jeune fille qui, fort heureusement pour elle, ne savait pas la comprendre. Pour nous, ces enseignements quotidiens du guéridon et du crayon fatidiques jetaient plus de jour sur tous ceux des mystères, que la collection tout entière de l'Académie des Inscriptions.

3. Sopat., *Div. quæst.*, p. 335.

longues *allées et venues*, de détours, etc., on en conclut avec raison que toute cette scène se passait dans le temple souterrain ou *Plutonium*, dont nous avons déjà parlé. Ici, la foudre gronde, la terre tremble, le temple est ébranlé, les serpents sifflent, et c'est à peine, nous dit Dion Chrysostome, si, à la lueur des éclairs et des torches, les initiés, à demi morts, avaient la force de contempler la multiplicité des objets, et surtout l'immense quantité de spectres et de fantômes, soit à *têtes de chien*, soit de toute autre forme, qui s'offraient à leurs regards[1].

C'était une véritable descente aux enfers; et sans faire tort au génie des metteurs en scène athéniens, si pauvres partout ailleurs, nous pensons qu'il y avait dans ce *Plutonium* un ordonnateur *étranger* qui savait réaliser de grandes économies sur le personnel et sur les machines du théâtre[2].

Qu'eussent été sans lui ces vaines décorations? Où donc a-t-on jamais vu des *feux de Bengale* et des *simulacres de carton* plonger leurs spectateurs dans l'état de frisson, de torture et de mort que l'on nous donne comme celui de ces voyants éprouvés? « Faites cesser vos nuits remplies de turpitudes, s'écrie saint Grégoire de Nazianze, fermez ces issues ténébreuses et ces chemins qui conduisent aux enfers, ou je révélerai vos mystères. » (Saint Grégoire de Naz., *adv. Julian*, t. II, ch. XXXI.)

Il s'agissait donc de représenter l'enlèvement de Proserpine par Pluton; mais on ne se bornait pas à l'enlèvement, un *thalamus* était dressé; « et comme, ajoute Sainte-Croix, on a taxé là-dessus de calomnie les Pères de l'Église, *comme on a rejeté sans examen leurs témoignages*, il me sera permis de le fortifier par des autorités non suspectes[3]. »

1. Dion, *de Raptu Proserp.*, l. I.

2. Qu'on lise, dans le livre de *la Sagesse*, la description des fameuses ténèbres de l'Égypte, avec leurs tonnerres, leurs éclairs et leurs fantômes; on ne trouvera guère de différence avec celles d'Éleusis.

3. Sainte-Croix, *Myst.*, t. I, p. 369.

« L'élévation du *phallus* et celle du *cteis* étaient un des rites les plus significatifs, après quoi les flambeaux s'éteignaient autour du *thalamus* et « il se passait entre le prêtre et la prêtresse de saintes rencontres; et voilà, ajoute-t-il, tout un peuple innombrable qui attend son salut de ce qui se passe dans les ténèbres entre deux personnes [1]. »

« Le drame de Cérès et de Proserpine, continue-t-il, aurait été fort incomplet, s'il n'y eût pas été question de l'aventure de la jeune Baubo. Le texte d'Arnobe (Arnobe, initié jadis) ne nous permet pas de douter que cette scène fut représentée aux grands mystères. Or, que pouvait-elle être, si ce n'est l'indécence du geste et du vêtement, poussée jusqu'au summum de son effronterie, soi-disant pour distraire Cérès et provoquer le rire chez cette *mère affligée* [2]? »

Ce que la jeune Baubo venait de se permettre, au grand contentement de la déesse, Cérès elle-même le faisait et le manifestait à son tour. Les portes du temple s'ouvraient à nouveau, et le parvis, inondé de lumières, laissait briller sa statue dans le même état que Baubo, mais resplendissante d'une clarté *divine* et entourée de tous les prêtres, allégories vivantes, nous dit-on, des astres principaux; il semblait que rien ne manquait plus à l'autopsie, lorsqu'une photagogie [3] plus brillante encore annonçait la *présence subite* ou l'ÉPIPHANIE DES DIEUX EN PERSONNE [4], que l'épopte pouvait enfin contempler à son aise, puisque leur divinité tout entière remplissait le sanctuaire en ce moment [5].

Il ne faudrait cependant pas confondre l'autopsie première avec cette photagogie nouvelle. Jamblique les distingue expressément. « Nous pouvons être éclairés de deux manières, dit-il, ou par une lumière céleste ou par des visions divines mises

1. Sainte-Croix, *Myst.*, t. I, p. 366.
2. « Revelatio pudendorum, » dit Arnobe.
3. Lumière produite.
4. Proclus, *in Plat.*, p. 300.
5. « Tota in adytis divinitas. » Tertull., *adv. Val.*, p. 289.

en mouvement par la volonté des dieux, c'est-à-dire soit par la présence immédiate des dieux qui *se rendent présents à l'âme,* soit par une lumière, qui procède d'eux, et qu'ils font boire à l'âme comme un AVANT-COUREUR DE LEUR PRÉSENCE. Mais de l'une ou l'autre manière, le dieu est *présent,* bien que cette présence divine et l'illumination soient deux choses différentes[1]. »

« Enfin, dit Sainte-Croix, l'assemblée était congédiée au moment où l'hiérophante prononçait ces mots κὸγξ ὀμ πὰξ, noms bizarres que M. Wilford a cru retrouver dans le sanscrit, mais dont la signification mystique est restée à peu près inconnue. »

5. — *Etat pneumatique* [2] *ou secret final inaperçu.*

N. B. Ici nous avertissons une fois de plus nos lecteurs que le *huis clos* de nos délibérations devient de plus en plus nécessaire et rigoureux.

M. de Sacy reproche à Sainte-Croix de n'avoir pas parlé des *danses sacrées* qui terminaient la cérémonie; mais il a omis, ce nous semble, bien d'autres détails encore, et, pour notre part, nous ne croyons pas que la *télétie* ou *jouissance parfaite* des dieux s'arrêtât à l'*époptie,* autrement dit à la *claire* vue de leur présence. On ne ferait pas appel sans cesse à l'*ineffable* bonheur dont a *joui* l'initié, on ne lui rappellerait pas ces communications intimes, s'il n'y avait eu que la vue ou l'*intuition* de ces mêmes dieux.

Tout ce que nous venons de voir jusqu'ici, y compris les objets sacrés, les amours et les apparitions des dieux, était un vrai lieu commun pour le païen; au théâtre comme sur le forum, dans le temple comme à son foyer domestique, il ne vivait que de ces choses, c'était son milieu. Comment donc

1. *De Myster.,* loc. cit.
2. État d'*insufflation* divine.

les mystères. et surtout cette *télétie* bienheureuse, dont il ne fallait jamais parler, eussent-ils été pour lui quelque chose d'aussi enivrant ?

C'est ici que nous avons besoin de plus d'indulgence encore, si nous nous permettons de rappeler à nos lecteurs ce principe très-historique en matière de mysticisme, et formulé partout en ces termes : « Tous les faux mystiques commencent par l'*esprit* et finissent... *autrement*. » Pas d'exception à cette règle depuis les bacchanales jusqu'aux extases orgiastiques de tous les hérétiques chrétiens.

Mais, encore une fois, le génie de cette abominable conclusion sait varier ses moyens, et, comme le fait observer un habile traducteur des œuvres de saint Denys l'Aréopagite, « partout le mysticisme hétérodoxe a présenté cet indéfinissable alliage de matière et d'esprit, de voluptés physiques et de ravissement mental, qui se retrouve jusque dans le somnambulisme artificiel, auquel il finit si souvent par aboutir [1]. »

Si ces rapports *physiologiques* de l'agent spirite ou magnétique avec son sujet passaient pour une exagération de notre esprit; si l'on se refusait à croire ce qui a été de notoriété publique depuis dix ans à Paris et jusque dans les rangs les plus élevés de la société, ce qui est devenu pour plus d'un prêtre de notre connaissance l'objet de confidences maternelles et de consultations épouvantées, nous renverrions encore une fois les aveugles au fameux rapport *secret* adressé en 1784 au gouvernement du roi par Bailly, Franklin, etc., sur les *crises* du fameux *enfer à convulsions* mesmériques, crises dont ils rapportaient tout l'honneur à la GRANDE PUISSANCE qu'ils ne *pouvaient s'empêcher de reconnaître*, et dont le *sieur* Mesmer leur semblait être le *dépositaire* [2]. »

Les aveugles dont nous parlons n'ont vu là depuis qu'un effet de l'électricité nerveuse, mais les grands physiciens dont

1. Mgr Darboy, aujourd'hui archevêque de Paris, *Introduction aux Œuvres de saint Denys*.

2. Ier Mémoire, ch. II, § 1.

nous parlons avaient au contraire constaté l'absence complète de ce *fluide* ainsi que de tout autre, et n'en étaient restés que plus stupéfaits devant la *grande puissance* qu'il leur fallait bien alors appeler *imagination*, faute d'un mot plus exact.

Eh bien, pour nous, cette grande *puissance*, qui crut devoir prendre plus tard la forme somnambulique, soigneusement cachée jusque-là, agissait précisément, quoique sous d'autres formes, comme elle agissait dans tous les faits consignés par les annales de l'Église, et même dans tous les traités médicaux, malgré leurs incroyables méprises. C'était, en un mot, l'*éphialte* antique [1], éphialte incomplet, devenu plus tard et par la seule loi du progrès, si complet dans les manifestations spirites, que, *même à l'état de veille*, l'illusion physique ne pouvait atteindre un plus haut point de perfection.

Il le comprenait ou le pressentait sans doute, ce savant de Chambéry (M. Bonjean) qui, dès les premiers jours de l'épidémie, s'écriait : « Pères et mères, qui ne tenez pas à développer chez vos jeunes filles,... époux, qui tenez au repos de vos moitiés, MÉFIEZ-VOUS, je vous le dis, des chaînes magnétiques en général, et de la danse des tables en particulier [2] ! »

Quand nos *aveugles* nous auront expliqué comment la simple baguette de Mesmer pouvait amener de tels désordres chez de jeunes dames plus ou moins initiées, il faudra qu'ils nous expliquent comment le simple toucher d'une table fatidique pouvait amener chez de jeunes filles parfaitement innocentes les mêmes effets, suivis de toutes les illusions possibles de l'audition, de la vue et du toucher.

Et quand ils nous auront donné cette seconde explication, il faudra qu'ils nous rendent compte de ces autres *manies* de nos plumes et de nos crayons, s'obstinant à reproduire malgré nous ces mêmes images phalliques et serpentaires qui domi-

1. *Incubus*, en théologie.
2. Voir notre Ier Mémoire, ch. XII, § 2.

naient précisément ces mystères et en caractérisaient le génie.

Oui, mille et mille fois aveugles ceux qui refont le paganisme et n'aperçoivent pas ce lien si manifeste qui relie l'ancien monde au nouveau !

Comment donc se fait-il que personne n'ait remarqué cette *jouissance* des dieux, succédant, dans les mystères, à la vue de leur *présence ?* Grâce à ce nouvel APERÇU, cependant, on aurait enfin compris cette scène du serpent, sous la forme duquel on rappelait aux yeux des initiés ce que les poëtes leur avaient appris des relations de Jupiter avec sa mère Cérès, scène à la suite de laquelle on passait un serpent d'or sur le sein de tous les assistants. Tout cela était sans nul doute la représentation vivante de la tradition, que nous avons déjà vue traduite dans le Zohar, et sur beaucoup de monuments païens, par un double serpent qui, tressé autour de la mère des humains, finit par poser sa double tête sur les deux seins de sa complice. Il en coûte à le dire, mais cette tradition était mise en action dans les mystères. Écoutons saint Clément l'INITIÉ : « Non, je n'aurai pas honte de rapporter ce que vous n'avez pas honte de mettre en pratique... Eh bien ! les mystères de Cérès ne sont pas autre chose que l'inceste de Jupiter avec sa mère[1], auquel succède un autre inceste avec sa fille. Ce dieu, il est vrai, est dissimulé sous la forme du serpent, mais dissimulé de telle sorte que celui qui se cache sous cette forme *se révèle incontinent pour ce qu'il est*[2]. »

On eût compris ensuite « la scène des ténèbres pendant laquelle les initiés *se livraient*[3]... — A qui ? car ce n'était pas à eux-mêmes. On ne peut supposer, en effet, que les graves personnages, les philosophes distingués, y compris Plutarque, qui avaient parlé « d'un état de jouissance ineffable, digne avant-coureur des jouissances de l'autre monde, » aient voulu parler d'une scène aussi matériellement com-

1. Eusèbe dit *copulatio* (*Prép. év.*, l. II, ch. III.)
2. *Cohort. ad gent.*, t. I, p. 29.
3. Sainte-Croix, t. I, p. 364.

mune. Alors, dit-on, c'était donc aux prêtres, à l'hiérophante, dont l'hiérophantide imitait l'exemple ? Non, car on n'oublie qu'une chose, et Sainte-Croix en convient, c'est que l'hiérophantide était d'un âge très-avancé et que l'hiérophante s'y était pris, en entrant en fonction, de manière à écarter à jamais tout soupçon. Mais alors, à qui donc ?

Nous oublions trop que, dans tous les mystères du monde, on célébrait un *mariage sacré;* que, dans les *Thesmophories*, véritables succédanés de ceux qui nous occupent, c'était la scène des *théogamies* (femmes des dieux), appelées *anacalyptères* (ou sans voiles), qui était le couronnement du grand œuvre[1]; que dans ceux de *la bonne déesse* et de *Cotitto*, dans ceux d'Atys, d'Isis, de Sabazius et de tous les orphiques du monde, chaque femme était forcée de jurer qu'elle s'était glissée dans le *thalamus;* et si, dans les Éleusinies, on finissait par glisser dans le sein des initiés un serpent *d'or*, « que l'on retirait par le bas des vêtements, » ce n'était plus là que l'emblème *commémoratif* de ce que l'on avait vu et d'un acte trop réel, avoué, prouvé, et confirmé non seulement par tous les serpents des temples *ad hoc edocti*, comme on nous l'a si bien dit, mais encore par tous les *serpents époux* de Juidah et de nos colonies[2].

Avant tout, il y avait donc là un fait monstrueux, et c'était lui qui constituait le SECRET.

Voilà pourquoi Aristote et Strabon répudient ici tout enseignement *métaphysique*. « C'était, disent-ils, un *certain état d'impressions physio-psychologiques* qui ouvrait aux initiés des horizons nouveaux, sur la *possession par les dieux* dans l'Hadès. »

Celui-là donc qui rapprochera avec soin ces demi-confi-

1. Voir Pollux, *Onom.*, l. I, ch. I. — *Scholiaste* de Pindare, ode VI, et Diodore, l. V, § 1.

2. Clément d'Alexandrie, auquel il faut toujours revenir, ne parle que d'un reptile; un autre dit que, dans les mystères, ce serpent enserrait Cérès dans ses *hélices*.

dences de l'antiquité des révélations plus ouvertes, faites par Hérodote, Diodore, Denys, etc., sur les relations des animaux sacrés avec leurs adoratrices, celui-là seul pourra désormais comprendre quelque chose au cri de *Héva* ou *femme-serpent* poussé par toutes les bacchantes, ou bien au culte public de Mendès, si bien attesté par Hérodote, et aux hymens hybrides de notre Afrique moderne. Il devinera bien vite que les dieux ont toutes les ressources du monde pour vous rendre, par eux-mêmes et par leur seule vertu, essentiellement *pneumatiques*, car hors de là, hors de ce dernier état trop oublié des mythologues, pas n'est besoin de chercher le mot des mystères. Muller a raison, l'étymologie d'Éleusis pourrait bien être επυλουσιος, qui vient lui-même, selon Planche, de λουσιν, enchantement ou maléfice [1].

Comment se fait-il donc que ce côté démoniaque, l'essence même du mystère, demeure précisément inaperçu de toute la science moderne, si ce n'est parce que le plus ancré des préjugés l'empêche de croire à sa possibilité?

Et cependant, que de fois ils approchent, que de fois ils viennent *se brûler*, sans la reconnaître, à cette évidence si palpable! Ici, c'est Meiners qui « convient du grand rôle que devaient jouer ici ce qu'on appelait les démons ou médiateurs entre l'homme et la Divinité [2]. »

Là, c'est Creuzer s'écriant qu'il « fallait absolument revenir à la doctrine des génies, si l'on voulait comprendre quelque chose aux mystères, » mais n'y revenant pas. M. Maury sent bien aussi parfois l'insuffisance de toutes ses théories. « Il faut, dit-il, accorder une large part aux *hallucinations et à l'extase* dans ces rites et manifestations démonologiques [3],... » mais nous savons ce qu'il entend par ces dernières. Le jour où il compléterait sa demi-science ou plutôt son antiscience à

1. Muller, *Éleusinies*, p. 269. Le Dictionnaire de M. Alexandre traduit λουσιν par *délivrance*, explication, etc.

2. Page 309.

3. *Religion de la Grèce*, t. II, p. 339.

cet égard, il verrait qu'il y avait autre chose ici que « le désir de rendre la Divinité plus auguste[1], » que ce n'était pas là « *un énoncé de vérités morales,* » et qu'après tout ces vérités *morales* étaient bien loin « d'*épurer* la notion de la Divinité... et de rendre plus pieux, plus juste, meilleur en toutes choses, comme le veut Diodore [2]. » Et la meilleure preuve que nous puissions lui en donner, c'est que ce même Diodore appelle le temple d'Éleusis un VÉRITABLE LUPANAR[3], et que M. Maury nous montre lui-même « certaines orgies *symboliques* parfaitement *amalgamées* avec les Eleusiniennes, et entre autres les *omophagies* de Zagreus, dans lesquelles on déchirait une victime humaine que l'on dévorait toute sanglante, en mémoire du dieu[4]. » Que Dieu nous préserve donc de devenir jamais chastes à l'instar de Baubo, et philanthropes à l'instar d'un Bacchus *amalgamé* avec Iacchus, Jupiter, et Cérès !

Il va sans dire que toutes ces inqualifiables appréciations se retrouvent aussi sous la plume de M. Guigniaut, l'élève de Creuzer et le maître de M. Maury. Comme ces deux derniers, il se rend parfaitement compte de la sévérité « des Pères de l'Église qui, tels que Clément et Eusèbe, montrent, en combattant le paganisme, qu'ils *le connaissaient bien*. Mais, ajoute-t-il, cette adoration des forces et phénomènes naturels, tout en conduisant forcément au panthéisme et à l'anthropomorphisme, n'empêcha pas les mystères d'être éminemment significatifs et salutaires, et de nous donner des allégories vraiment sublimes dans le grain de blé, symbole de la résurrection, et dans le pain et le vin, nourriture et breuvage mystiques[5]. »

Hélas! nous savons bien tout cela; nous savons bien que

1. *Religion de la Grèce*, t. II, p. 343.
2. *Ibid.,* p. 345.
3. *Loc. cit.*
4. Tome II, p. 280.
5. M. Guigniaut, art. MYSTÈRES, t. XXI, 2e p. des *Mémoires de l'Académie des inscriptions*.

des traditions sublimes, comme l'immortalité de l'âme, la justice d'une autre vie, la certitude d'un monde invisible, alors même qu'elles sont portées sur des tréteaux, détournées de leur vrai sens, et parodiées par les plus vils acteurs au profit de leur boutique, n'en conservent pas moins une partie de leur vertu; la vérité souillée, parodiée, n'en reste pas moins vérité, comme l'encens ne perd pas son parfum pour avoir brûlé dans un temple... Mais toutes ces leçons sublimes ne les possédons-nous pas ailleurs? Assurément; pourquoi donc, sur ce terrain chrétien des initiations sans péril et sans tache, ne cessons-nous de les poursuivre et de leur ôter tout crédit? Serait-ce par hasard que, présentées par saint Paul, au lieu de l'être par Orphée, par saint Jean, au lieu de l'être par un personnage immonde, il leur manquerait, cette fois, la sanction des courtisanes et des anthropophages? Mais, si la science nous le fait craindre, la personne de nos savants nous rassure et dément jusqu'à leurs propres paroles. Admirateurs des mystères à deux mille ans de distance et à mille lieues d'Éleusis, ils reculeraient de dégoût et d'horreur à l'aspect du moindre... *dadouque* grec l'emportant d'autant plus en infamie sur tous ses confrères de la Lutèce moderne, que cette infamie serait plus... *divine* et plus officiellement honorée.

APPENDICE Y

CHAPITRE XVIII

PERMANENCE DES MYSTÈRES OU DERNIERS REPLIS DU SERPENT

Il suffit de l'érudition la plus légère et de quelques heures de réflexion, pour saisir le lien historique subsistant entre nos mystères d'Éleusis et tous les mystères qui les précèdent. Nous en avons nommé les principaux, et l'on peut affirmer, sans crainte d'être jamais démenti, qu'en remontant d'Éleusis aux Thesmophories, aux Cabires, aux Orphiques, aux Phrygiens, aux Phéniciens, et même en s'écartant, jusqu'aux Indes, on finit par arriver à coup sûr aux Égyptiens. Nous ne répéterons pas tout ce que nous avons dit à propos de leurs livres et de leurs mystères hermétiques, traductions probablement fidèles, sinon des livres, au moins des mystères et traditions *sculptées* ou des *runes* du monde antédiluvien [1]. Nous ne reviendrons pas sur le cours historique de nos deux fleuves ennemis roulant dans un même lit. Le premier de ces deux fleuves est le Jourdain, c'est-à-dire celui qui devait baptiser le monde; le second est le Nil, qui, malgré la beauté primitive de ses ondes et la splendeur de ses rives, finit par se perdre dans les marais du Delta et par y fomenter des fléaux qui de là rayonneront sur le monde.

Éleusis en fit autant.

Lors de la destruction de son temple par Alaric, en 397, ceux de ses prêtres qui avaient échappé au glaive des Barbares allèrent rejoindre en Égypte ces mêmes gnostiques qui, dès les premiers jours du christianisme, avaient mêlé leur travail impur aux œuvres de la lumière et de la vie.

1. Voir App. L, vol. II.

En effet, Bacchus, Adonis et Isis n'étaient pas morts, ils n'étaient que détrônés; tout étourdis du terrible coup de massue que leur avait porté leur vainqueur, ils se glissèrent dans ses propres domaines, où, sous la peau des plus innocentes brebis, on les vit continuer si longtemps leur métier de loups dévorants.

Il est aisé de les suivre dans les antres nouveaux où, cent ans après la mort du Sauveur, ils célébraient l'ancien culte de Mithra rajeuni par des parodies chrétiennes, et dont tous les degrés, désignés jadis par ceux de mystes, d'époptes et de télètes, étaient conservés; il est vrai que, à l'exception de l'*éosphore* ou Lucifer, qui ne changea pas son nom, ils furent alors désignés par ceux de *lion*, de *corbeau*, de *hyène*, de *griffon*, et valurent à chacun de leurs initiés un signe imprimé sur le front et la protection d'une planète.

Dupuis a vu dans cette caverne immonde que Gracchus fut obligé de faire fermer l'origine même du christianisme ; mais M. de Sacy le comprend parmi ceux auxquels il adresse cette réponse : « *Helleborum hisce hominibus est opus;* c'est de l'ellébore qu'il faut donner à ces hommes[1]. »

Grâce au livre d'Apulée, nous pourrons suivre ces hérétiques dans les Isiaques d'Alexandrie, chez les ophites, les néoplatoniciens, etc.

Pour avoir une idée du degré de folie criminelle que pouvaient atteindre ces mystères gnostiques, il suffit d'étudier ceux de la secte caïnite, dont le but était la *réhabilitation de Caïn,* de Cham, de Judas, comme son mot d'ordre était la *réhabilitation* de Sodome et de tout ce qui a été proscrit et foudroyé, disaient-ils, par *Jéhovah-Satan.*

M. de Matter, qui a fait une étude toute spéciale du gnosticisme, se demande si toutes ces sectes ont eu véritablement des initiations et des mystères, et ce que ces mystères pouvaient avoir de commun avec ceux de l'antiquité païenne.

Il nous semble que son doute est parfaitement résolu, ne fût-ce que par les matériaux qu'il nous fournit lui-même et par les raisons qu'il nous donne, à savoir que, née dans une époque de mystères, cette secte a dû avoir aussi les siens. Aussi les témoignages des Pères sont-ils parfaitement positifs à ce sujet. Saint Irénée appelle les simoniens *mystici sacerdotes*[2]; Tertullien reproche aux Valentiniens d'avoir *perverti Éleusis*[3]. L'opinion d'Origène sur les mystères marcosiens est intraduisible en raison de la crudité des détails; le diagramme ou

1. Sainte-Croix, t. II, notes, p. 147.
2. *Adv. hæres.*, l. I, ch. XXIII.
3. *Adv. Val.*, init.

programme des ophites recélait, selon eux, de grands mystères et restait inconnu du public [1]. Enfin M. Matter reconnaît lui-même qu'ils avaient beaucoup emprunté aux païens, qu'ils avaient des degrés d'initiation correspondant aux autres, depuis le baptême qui se rapportait aux lustrations, jusqu'à ces états *physique* et *pneumatique* dont nous venons de voir les *jouissances*. Lors donc que cet écrivain accuse les Pères d'exagération évidente, à propos de ces désordres, il se met lui-même en contradiction non moins évidente, non-seulement avec tous ces imposants témoins, mais en outre avec les écrivains profanes dont les assertions, dit-il, sont « plus formelles encore à cet égard que celles des chrétiens, » et enfin avec lui-même, qui finit par convenir que « les caïnites s'attachaient à prouver leur sainteté en bravant toutes les lois reçues et en les foulant toutes aux pieds [2]. » Or, il n'y a plus de raison pour que les Pères, s'ils ont dit vrai sur ces derniers, aient été des calomniateurs pour les autres.

M. Matter se demande encore si l'initiation conférait des *marques* spéciales, et c'est encore lui qui va nous fournir la réponse. « Cette question est *difficile* à résoudre; ce qu'il y a de *certain,* c'est que les carpocratiens imprimaient à leurs adeptes une marque spéciale derrière l'oreille droite, au moyen de la cautérisation. »

Donc la question n'est pas *difficile* à résoudre. « Saint Épiphane nous apprend, ajoute-t-il, que les gnostiques se reconnaissaient à la manière de se chatouiller la main, et qu'ils s'imprimaient sur le front et sur la main droite des signes semblables à ceux dont l'Antechrist doit marquer les siens;... mais il entremêle ses indications de détails si peu croyables sur la facilité avec laquelle un mari livrait au *frère* la *sœur* qu'il avait reconnue, qu'on ne saurait rien conclure de ce texte. Ce qui seul *paraît hors de doute,* c'est que la plupart des gnostiques avaient des moyens spéciaux de se reconnaître [3]. »

Donc, si les Pères disaient vrai sur l'affiliation secrète, pourquoi n'auraient-ils pas dit vrai sur des *drôles* qui *pervertissaient* Éleusis et foulaient aux pieds *toutes les lois* reçues?

N'oublions pas qu'ils avaient dans la partie *pneumatique,* comme les Éleusiniens, leur alliance mystique avec leur divine *Sophia.*

Faut-il les suivre dans l'Orient et constater les ravages d'hétérodoxie qui résultèrent de l'introduction, dans le pays de la lumière, des doctrines de Marcion, de Saturnin, de Bardesanne? Faut-il remuer

1. Origène, *contra Cels,* VI, p. 10.
2. *Histoire du gnosticisme,* t. II, ch. XVI, p. 399 et 402.
3. *Id., ibid.,* p. 439.

tout ce qui s'enseignait d'immonde et se proclamait d'absurde dans les sectes sabienne, kabbalistique, etc.?

Voulons-nous concevoir une idée juste de leur haine antichrétienne: voyons-la subsistante encore aujourd'hui chez les Druses, de si fraîche et si cruelle mémoire. C'était bien certainement de leurs pères gnostiques qu'ils tenaient et cette exécration de l'Église catholique et ces mystères, et ces signes de reconnaissance qui décident de leur *fraternité*. « Nos braves et ignorants chevaliers, dit Sainte-Croix, puisèrent aussi dans la Syrie l'idée d'une association secrète dont on leur dispute en vain d'être les premiers auteurs. Différentes choses qu'on en débite pourraient bien avoir des rapports marqués avec les fables d'Osiris et d'Horus, ou avec la mort tragique du jeune Iacchus. Les questions faites aux récipiendaires et leurs réponses rappellent ce qui se pratiquait à l'égard des mystes d'Éleusis. L'usage de formules et de mots barbares ou empruntés des langues de l'Orient offre encore un rapprochement assez frappant avec les anciens mystères et peut indiquer l'origine étrangère et orientale de ces modernes associations. Enfin les vifs regrets qu'au temps des croisades les Juifs dispersés avaient encore de la destruction de leur temple auront peut-être fait naître cette allégorie sur son rétablissement, si célèbre dans les *loges* [1]. »

Cependant, ces dernières doivent remonter beaucoup plus haut, puisque nous retrouvons non-seulement chez les Esséniens le *tablier* et la *petite hache* [2], mais encore chez les Romains du temps de Numa des institutions religieuses de *constructeurs*, appelées *fraternités*, et, par-dessus tout, une infinité de souvenirs et de rites égyptiens mêlés aux plus anciennes devises du paganisme, à commencer par A, A, I, T, c'est-à-dire l'adoration, ou pour le moins le respect des quatre premiers éléments [3].

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que M. Maury ait trouvé dans les épreuves d'Éleusis l'analogue de celles auxquelles on est soumis pour les réceptions dans les loges maçonniques [4].

Le moment n'est pas venu d'approfondir toutes ces choses.

Mais comment ne pas indiquer ici cette étonnante transplantation du *mystère*, de l'ancien monde dans le nouveau? « Ce qui existait sous ce rapport dans l'antiquité, dit Görres, nous le retrouvons dans les forêts de l'Amérique [5]. »

1. Tome II, p. 198 et 199. Sainte-Croix veut parler ici des templiers, rose-croix, bohémiens, etc.

2. Josèphe, *de Bello jud.*, l. II, ch. VIII.

3. Voir le ch. XII, App. P.

4. Maury, *Religion*, t. II, p. 334.

5. *Mystique*, t. IV, p. 25.

Effectivement, cet auteur, plus érudit que logicien, nous montre l'*hiscanavirung* des Virginiens, dont les grades inférieurs se prenaient au fond des forêts, au moyen d'un breuvage appelé *visocean*, breuvage qui leur faisait oublier, jusqu'au jour des degrés supérieurs, « toute leur vie antérieure, leur famille, et même jusqu'à leur propre langue. » Pausanias nous a montré ce bienfait du Léthé, en permanence aux abords de l'antre de Trophonius ; il en avait bu lui-même ; mais, bien loin d'attribuer ses effets, comme nos philosophes modernes, à « la construction de la tête des buveurs, » il n'y a jamais vu autre chose que de l'eau claire, douée par le dieu de cette propriété, comme sa voisine Mnémosine l'était de la faculté contraire.

Après les Virginiens viennent les Caraïbes, les Galibes, etc., avec leurs jeûnes de *neuf mois* et leurs récipiendaires, enterrés jusqu'à la ceinture dans des fourmilières de grosses fourmis noires, à la morsure cruelle ;

Les Mexicains, acquérant tous leurs grades et dignités sous les épreuves du fouet ;

Les Moxes, qui se font verser dans l'œil une liqueur qui leur « *aiguise* tellement la vue, dit le trop confiant Görres, qu'elle les rend *tcharoqui*, c'est-à-dire clairvoyants. » Il est vrai qu'ils y joignent les fumigations de tabac, « qui est *chez eux* dans un rapport intime avec la religion. »

Chez eux, soit, car, si c'était chez tous, à l'heure qu'il est l'Europe ne serait plus qu'une population de *mystes* et de schamanes.

Nous avons plus de confiance dans la scène finale dont nous avons déjà parlé, mais que raconte aussi Görres, et qui nous fait voir l'esprit *Magoba* descendant, sous forme d'éclair, dans la cabane renversée, causant avec l'initié, et le laissant, après un coup de tonnerre violent, étendu à terre, à demi mort et privé de sentiment. Une fois revenu à lui, l'initiation est parfaite et son pouvoir magique irrésistible [1].

Görres, toujours préoccupé de sa « magie naturelle, » s'étend beaucoup encore sur le rôle que joue, dans cette initiation, une certaine plante, nommée la *coca*, qui semble leur communiquer en effet des forces surhumaines, et qui, dans les plus grands travaux, les dispense de nourriture. On comprend que les Espagnols, séduits par « ce puissant excitant du système nerveux, » aient voulu se l'appliquer à eux-mêmes. Les expériences furent très-multipliées, elles se firent sous la surveillance du gouvernement, par les soins des savants et des mé-

1. *Mystique*, t. IV, p. 26, et Lafiteau, *Mœurs des sauvages*, p. 344.

decins. Hélas! en dehors des peuples auxquels l'avait légué le prêtre-roi Titicaca, le *surexcitant* nerveux ne possédait plus la moindre vertu. Aussi la cédule royale de 1560 dit-elle, après mûr examen, que « cette plante, qui n'est qu'idolâtrie et sorcellerie, ne fortifie que par illusion du démon et ne possède aucune vertu, selon les *hommes d'expérience,* mais que, bien au contraire, elle détruit la santé des Indiens et en enlève un grand nombre[1]. »

Görres rapproche avec raison tous ces mystères et toutes ces *vertus* de ce que nous offre l'antiquité. Il retrouve dans le tambour du Lapon celui de la mère des dieux en Phrygie, ou le sistre que nous voyons dans la main de l'Isis égyptienne. Lorsqu'on lui montre le Russe émerveillé devant le schamane dont la tête tourne avec la rapidité d'une toupie, « et comme le ferait une boule attachée à une corde, » il a raison de se rappeler les Corybantes, et mieux encore les *cybistetères*[2] et les *betarmones* de l'antiquité, ou les *rhombetai* et les *vertiginatores* de l'hymne des Curètes, dans *Orphée*. Car tous ces mots signifiaient la même chose, c'est-à-dire le *tournoiement*. Il a raison encore lorsqu'il applique aux Corybantes les *sonorinæ imagines*, ou *fantômes sonores* de Varron, « car, dit-il, à la suite de ces danses frénétiques, outre les images et les apparitions, des voix se faisaient toujours entendre. »

Mais lorsque, passant aux ruffai indiens, il nous les montre, sur l'attestation d'une revue scientifique rédigée par les officiers de la marine anglaise[2], « se coupant les membres, s'arrachant les yeux, la langue, la faisant rôtir, *puis la remettant dans leur bouche, où elle reprenait à l'instant*... lors donc que tous ces miracles, « attestés, dit la revue, par le colonel et par les hommes les plus honorables, qui, s'il y avait imposture, l'auraient découverte depuis longtemps, » lui paraissent *explicables* par « l'action vitale surexcitée et par la contraction spasmodique qui, fermant tous les vaisseaux, permet aux lèvres des plaies de se rejoindre, etc. [3]... » disons-le bien hautement, Görres ici fait pitié et déshonore sa belle œuvre.

Nous reviendrons sur une explication *mixte* de ces sortes de faits, explication que nous regrettons de n'avoir pas appliquée plus tôt.

Mais Görres est d'autant plus inexcusable, qu'il est bientôt forcé d'admettre, encore sur les récits de l'*Oriental Annual,* que ces mêmes Indiens jettent en l'air trente-cinq boules de laiton sans leur *per-*

1. Voir le *Voyage* d'Ed. Poppig. au Chili.
2. *The United service journal,* nº 116, 1838.
3. Görres, *ibid.*, p. 54.

mettre de retomber, mais qu'après avoir lancé la dernière ils s'arrêtent *une minute,* pendant laquelle ils murmurent une espèce de chant barbare, puis, après quelques secondes, on voit retomber, *les unes après les autres,* toutes ces boules qu'ils remettent dans leur sac. « Ces faits bien constatés, dit-il, dépasseraient évidemment les limites de la *mystique naturelle,* et indiqueraient une influence diabolique[1]. »

Si Görres avait bien voulu fixer ces limites à la *langue rôtie et remise en place,* il y eût gagné de ne pas « amasser les nuages, » au moyen d'une physiologie absurde et qui ne se rencontre jamais que dans les initiations.

M. Leblanc qui, malgré le mérite de son livre, pousse de son côté l'amour du symbolisme jusqu'au plus complet ridicule, cherche à nous persuader que si, pendant la réception des Tècles mexicains, on sacrifie une caille au dieu qu'il faut séduire, c'est parce que le vol de cet oiseau est bas, et qu'il représente, comme dans l'histoire d'Hercule ranimé par l'odeur d'une caille, le sacrifice du Dieu-Soleil au plus bas de sa course[2]. » Mais voyez donc tout ce qu'il y avait d'érudition et d'esprit dans la cervelle d'un Tècle, sans qu'il fût possible de s'en douter! Si les Algonquins, les Iroquois et les Hurons se noircissent la partie supérieure du corps, « c'est pour signifier les ténèbres de l'homme profane. » Si les initiés du grand Orénoque se livrent comme des énergumènes à la danse des serpents, semblable à celle « des Niebelungen sauvages dans lesquelles on voit ces animaux sortir de la forêt, tromper les hommes en buvant avec eux, et enlever leurs femmes, c'est pour représenter une *Iliade* grossière[3]. »

Si le dieu des Polynésiens, Ora, épouse une jeune fille « et se fait ériger un THALAMUS richement orné, c'est que ce dieu est la forme symbolique du soleil, qui descend aux enfers pour y chercher les âmes, et remonte avec elles... » Il est seulement bien extraordinaire que « ces malheureuses meurent en peu de temps dans la plus sombre mélancolie ou dans de cruelles souffrances[4]. » Voilà un symbole bien meurtrier.

Si l'infanticide des filles est si commun chez les Aréois, « c'est probablement parce qu'elles sont à leurs yeux des *emblèmes* d'affaiblissement et de décadence[5]. Si le nain, ou *chose mauvaise,* qui chez les Susolas

1. Görres, *ibid.* p. 55.
2. *Des Religions,* t. III, p. 137.
3. *Id., ibid.*
4. *Id., ibid.*, p. 138.
5. *Id., ibid.*

paraît à la porte de toutes les cases sous la forme de *tison enflammé*, ouvre le flanc des gens, retire leurs intestins, les replace et guérit la plaie par la seule inspection de la main, cette *superstition* qui faisait rire le voyageur espagnol, *quoiqu'il eût vu les cicatrices des blessures*, représente pour M. Leblanc la mort et la résurrection nouvelle [1]. »

Toujours est-il que, selon lui, les mutilations, les danses orgiastiques, le thyrse, la *chaudière* et le miroir magique, le tatouage hiéroglyphique, le serpent, tous ces signes « remontent évidemment aux plus anciens mystères, et sont les symboles de l'assimilation aux parties du dieu-monde [2]. »

En vérité, le vrai *génie* des mystères doit bien s'amuser de celui qu'on lui prête et de tous ceux qui le lui prêtent.

Mais de toutes les initiations, la plus dangereuse sans contredit, est celle du Vaudoux dont nous avons déjà parlé, et qui mériterait à elle seule un in-folio.

Quand M. Maury, frappé comme tout le monde, du cachet mystérieux « de ces rites diaboliques, » n'y voit d'autre but que celui de produire une surexcitation nerveuse assez forte pour persuader aux plus surexcités qu'ils sont en relation avec les esprits, il retombe dans son péché d'habitude [3]. Mais son rationalisme ne tiendrait pas cinq minutes devant les assertions positives des colons ou des voyageurs sérieux qui ont assez conservé le respect du témoignage humain pour ne pas le fouler aux pieds complétement.

« La secte du Vaudoux, dit M. l'abbé Bertrand, est une confrérie ou plutôt un culte rapporté d'Afrique.» Ce culte est, selon nous, l'explication, et peut-être la raison du nègre actuel. Quand donc nos négrophiles voudront-ils bien comprendre que pour cette victime du fétichisme spirite il n'y aura de progrès, de civilisation et de salut que le jour où ses idoles seront brisées? L'anathème qui pèse sur lui ne sera levé que le jour où ses serpents seront brûlés; mais entendons-nous bien, ses serpents *sacrés*, cette couleuvre *sainte* qui remonte aux beaux jours de la zoolâtrie égyptienne. Non, ce n'est pas en lui niant des réalités qui le pénètrent d'évidence et d'*influence*, que le philosophisme parviendra à dissiper ce qu'il appelle ses ténèbres. Moins matérialiste que ses juges, il aurait le droit de leur dire : « Vous n'y comprenez rien, » et il ajouterait comme saint Paul : « Nous vous entendrons une autre fois, *audiemus iterum*. »

1. *Des Religions*, t. III, p. 138.
2. *Id.*, *ibid.*, p. 143.
3. *Magie*, p. 20.

Celui qui essayerait, par exemple, de lui nier la puissance de l'*obi*, courrait grand risque de l'attirer sur sa tête; et, qu'on le sache bien, l'*obi* du Vaudoux est peut-être encore à l'heure qu'il est le plus cruel ennemi des colons américains et des nègres eux-mêmes. Nous en attestons toute la population des Antilles; c'est par milliers que l'on pourrait compter les victimes de cet insaisissable ennemi. L'ignorance se plaît à supposer qu'il n'y a là qu'un poison, mais ce poison est un de ceux qu'on ne voit pas, qu'on ne boit pas, mais qui vient vous frapper sur la dénonciation d'un ennemi, à des distances considérables, s'empare de votre esprit et de vos organes, et vous conduit au tombeau vous et ceux qui vous sont chers, au milieu de langueurs ou de tortures qui n'ont aucun nom dans la science.

On a vu des familles entières disparaître et s'éteindre sous les étreintes de ce cauchemar permanent, qui ne s'expliquait aux yeux de la médecine et de la justice confondues que par le souvenir d'une antique menace et d'une prédiction trop méprisée.

Aussi, bien qu'entourée de ce carbonarisme fétichique, bien que convaincue de sa fatale influence, la société reste-t-elle complétement sans force contre un ennemi défendu tout à la fois par le *secret* des plus terribles imprécations, et par la propre terreur que lui causerait la seule pensée d'une information juridique.

C'est une chose avérée aujourd'hui, que le massacre terrible de Saint-Domingue fut préparé et accompli par les sectaires du Vaudoux; et pour donner une idée de l'extension numérique de cette confrérie, il nous suffira de dire qu'il y a environ vingt-cinq ans une *reine* des Vaudoux étant venue à mourir à la Nouvelle-Orléans, on vit, à la grande terreur des habitants, quatre mille esclaves procéder à ses obsèques et suivre son corbillard[1].

Mais en quoi donc peut consister un pareil culte? Remontez à Éleusis, et rappelez-vous le serpent doré « sous lequel se cachait le dieu, » et que l'on promenait sur chacun des assistants. C'est lui que nous retrouvons ici, mais cette fois en substance animale trop réelle. Le fétiche est dans une boîte, et sur cette boîte la prêtresse montant, comme la sibylle sur son trépied, est prise comme elle de tremblements et de convulsions, au milieu desquels elle jette ses oracles et ses arrêts.

La scène se passe au fond le plus impénétrable de la forêt, sur la plus ardue des montagnes, sur le bord des volcans ou dans les marais pestiférés. L'appel nominal des fidèles, la constatation de la *pré-*

1. C'était la reine du sabbat, c'était l'hiérophantide d'Éleusis.

sence de l'obi, l'apport du sistre et de la chaudière, l'égorgement d'une chèvre qui doit s'offrir d'elle-même à son bourreau et mourir sans pousser un seul cri, la danse orgiastique, l'agenouillement devant les serpents, des hurlements épouvantables, des actes d'une infamie révoltante et trop souvent, dit-on, l'IMMOLATION D'UN ENFANT :... voilà tout le programme de la fête mystérieuse pendant laquelle on inscrit tous les noms désignés à la vengeance [1].

Ainsi, les mots seuls sont changés, et encore ne le sont-ils pas, car c'est le culte de l'*Ob* biblique dans toute sa *pureté* primitive; mais ceux qui expliquaient ces pythonisses de l'*Ob* antique par le mot *outre,* parce que, disait-on, elles semblaient parler du ventre, au lieu de l'expliquer comme nous par serpent, se trouveront encore une fois *désarçonnés.* Évidemment l'engastrimythisme ou la ventriloquie ne peut plus être ici pour rien.

Nous trouvons dans la *Bibliothèque britannique,* tome IX, page 521, toute une suite de documents et de réflexions qui rentrent trop dans notre manière de voir pour ne pas en extraire quelques mots. Ces détails sont extraits par elle des rapports du comité et du conseil concernant le commerce des noirs, rapports rédigés et transmis par l'agent de la Jamaïque, M. Lond.

Pour lui, comme pour nous, le mot *obia* ou *obeah* est l'adjectif du mot *ob,* le même, selon lui, que le mot *ob* de la Bible, signifiant serpent-soleil, ou *basilic* royal, l'emblème de cet astre.

Quant au *secret* ou moyen occulte de destruction, voici la seule chose qu'il ait pu découvrir après d'infatigables recherches : « Nous tenons le fait suivant (c'est M. Lond qui parle) d'un planteur de la Jamaïque d'une véracité généralement reconnue. En 1775, à son retour de la Jamaïque, il put constater qu'il avait péri un grand nombre de ses nègres, et que parmi les survivants plusieurs étaient singulièrement affaiblis. On en enterrait tous les jours deux ou trois. On essaya toutes les ressources de la médecine, mais la dépopulation n'en continua pas moins pendant une année tout entière. Le propriétaire et le médecin commencèrent donc à soupçonner fortement les pratiques de l'*obi.* Enfin, une négresse qui était malade vint dire à son maître que, sentant qu'elle n'avait pas longtemps à vivre, elle se croyait obligée de lui confier la cause de sa maladie, espérant que cet aveu mettrait fin aux ravages de l'épidémie parmi ses compatriotes. Elle raconta alors que sa belle-mère, née parmi les *Papaws,*

1. Voir ce que nous avons dit, note du § II de ce chapitre, sur cette preuve de l'agrément des victimes pour les dieux.

femme d'environ quatre-vingts ans, mais encore active et vigoureuse, avait *lâché l'obi* sur elle, comme elle l'avait fait sur beaucoup d'autres, et qu'elle pratiquait depuis plusieurs années les maléfices de l'*obeah*.

« Dès que le bruit de l'accusation se répandit parmi les nègres, ils accoururent en foule pour l'appuyer de leur témoignage. Ils ajoutaient que depuis le moment de son arrivée d'Afrique cette femme n'avait jamais cessé de pratiquer la sorcellerie, et qu'elle était devenue la terreur de tout son alentour. Le propriétaire ne perdit pas un moment pour se rendre à l'habitation de cette vieille, en se faisant suivre de six domestiques blancs. Ils forcèrent la porte de sa caverne, dont le toit dans sa partie intérieure et toutes les crevasses des murs étaient garnis des instruments de sorcellerie. » (Voilà sans doute pour l'incroyant le moment de triompher,... mais voyez quel mécompte !...) Ils y trouvèrent des guenilles, des plumes et des os de chat. Ils trouvèrent en outre, dessous son lit, une jarre de terre contenant un grand nombre de boules d'argile de diverses grosseurs, blanches en dehors, et dans lesquelles on avait fait entrer... (voyons !...) des cheveux, des lambeaux de toile et de plumes. Quelques-unes étaient posées sur le crâne d'un chat entouré de griffes et de dents du même animal, de grains de verre de diverses couleurs... On abattit la cabane et on la réduisit en cendres... Quant à la vieille, on ne voulut pas la mettre en jugement pour lui épargner la mort, et l'ÉPIDÉMIE S'ARRÊTA TOUT AUSSITÔT ! »

Une épidémie dévastatrice qui s'arrête parce qu'on saisit un crâne DE CHAT... Médecins, qu'en dites-vous ?

Et cependant chaque jour met davantage en relief le côté terrible des *effets* et l'insignifiance de la *cause !* Le rationalisme européen reste de plus en plus interdit devant cette puissance de vie et de mort accordée à l'*obi* des nègres. Il a fini par reconnaître en lui l'*envoussure* du moyen âge, ou l'art de lancer à distance contre ses ennemis un engin plus meurtrier mille fois que la balle du soldat ou le poison de l'assassin. L'analyse de la fameuse boule n'a rendu qu'un peu de terre tumulaire,... mais tout cela, recueilli dans les conditions formulées par le grimoire et manipulé *sous l'assistance* invoquée du dieu, puis remis à l'adepte acquéreur et *assermenté*, acquérait une vertu. Cette bagatelle, que l'on nommait *Mandigoes-obi*, et qui n'aurai pas fait mourir un ciron si elle eût été administrée par un profane libre de tout engagement, apportait dans le cas contraire à ses victimes une mort que rien ne pouvait conjurer,... si ce n'est leur baptême et leur renoncement solennel à Satan.

Qui ne reconnaîtrait ici la copie fidèle, à trois ou quatre mille ans d'intervalle, de cet *obeah* égyptien retrouvé dans les papyrus *Anastasi*, que Reuvens nous donne «comme un monument de la plus haute importance pour l'histoire des origines mythologiques de ce pays.» Traduits par lui, ces papyrus ont déjà montré à nos lecteurs l'invocation à Typhon : « Toi qui ébranles tout, viens à moi... Je hais telle famille, marche et renverse-la,... » puis la recommandation du talisman avec les paroles mystiques écrites sur une *table* et insérées dans la bouche d'un *chat noir*, et, enfin, l'assurance qu'une fois ces cérémonies accomplies, il entrera un dieu à tête de serpent qui, etc. [1].

Que nos chercheurs infatigables en demeurent bien persuadés, voilà tout le secret du fléau; il n'y en a pas d'autre. Mais, au lieu de cela, ne trouvant presque jamais le poison qu'ils ont rêvé, ils laissent circuler cet *innocent obi*, ou bien, rejetant tout sur l'*imagination*, ils s'efforcent de la guérir par la négation et le mépris. Vains efforts, puisque le plus souvent la victime ne soupçonne même pas la cause de son depérissement !

Enfin, on commence à comprendre le lien qui unit l'*obeah* au *vaudoux*. Cet occultisme, incompris pendant longtemps, est de nos jours élevé à la puissance d'un satanisme véritablement politique et social. La meilleure preuve que l'on puisse donner de sa portée aux Antilles, c'est que Soulouque n'a pas trouvé d'autre moyen de conjurer, pour sa part, cet inconjurable ennemi, que de s'affilier à ses rangs et de se faire vaudoux par effroi du vaudoux.

« Ce triste sujet, dit M. Paganel, mérite d'être étudié par des observateurs attentifs et instruits. Le Vaudoux, *franc-maçonnerie* qui unit les membres d'une race dégradée, continue de jouer un grand rôle dans les exécutions sanglantes que le fanatisme, mais surtout la peur, inspiraient à Soulouque, premier empereur d'Haïti. Dans le langage de quelques populations nègres, le mot *vaudoux* signifie un être tout-puissant qui dirige à son gré tous les événements. Ce dieu, dont la puissance est sans bornes, est tout simplement un *serpent sacré*. On lui rend un culte d'adoration proprement dite. Le grand prêtre qu'il s'est choisi pour organe exerce sur les sectaires une domination absolue dont la grande prêtresse partage avec lui les fruits, car c'est elle surtout qu'inspire le dieu serpent. C'est par sa voix qu'il promet, refuse, console, avertit ou menace. Les initiés se prosternent devant le serpent placé sur l'autel et se séparent après avoir fait au dieu les plus exécrables serments de tuer quiconque oserait révéler

1. Voir t. II de ce Mém., p. 217.

les secrets de ces nuits honteuses. Le Vaudoux est tout-puissant à Port-au-Prince, et les planteurs des États-Unis du Sud savent qu'il est plus sage de surveiller les desseins qu'il inspire que d'en rire et de les dédaigner [1]. »

Nous terminerons cet intéressant sujet par quelques lignes empruntées au livre de M. Paul d'Hormoys, intitulé : *Une Visite à Soulouque.*

« Son plus dangereux ennemi, nous dit-il, celui qui lui cause le plus d'insomnies, c'est sans contredit le dieu Vaudoux, dont les innombrables et mystérieux sectateurs se rencontrent jusque parmi ses ministres et ses familiers... Malgré le titre de chrétien porté par les nègres d'Haïti, l'idole païenne, que leurs pères adoraient en Afrique, n'a rien perdu pour eux de son prestige. S'il faut en croire les histoires que l'on raconte tout bas, les holocaustes qu'on offre à cette terrible divinité ne se composent pas seulement d'animaux. D'épouvantables débris font souvent frémir les voyageurs et les chasseurs qui se hasardent dans les montagnes... Pour en revenir à Soulouque, si la secte du Vaudoux voulait de lui pour grand prêtre, il accepterait sans répugnance cet honneur, car il n'aurait plus à craindre alors ce pouvoir occulte qu'il poursuit partout sans jamais pouvoir l'atteindre. En désespoir de cause, il a pris, dit-on, le parti de s'affilier aux sectateurs de cette étrange religion.

« Vaudoux, divinité terrible et omnisciente, qui sait tout, qui voit tout, qui entend tout, a pour symbole une couleuvre *qui transmet ses ordres* au peuple, par l'intermédiaire de ses prêtres... Ces assemblées, que le grand pontife de Vaudoux fait connaître à chaque district, quelques heures seulement avant celle de la réunion, se dissimulent sous l'apparence d'un simple *bamboula* (bal). Elles se tiennent tantôt sur des plateaux de montagnes inaccessibles, tantôt dans le lit desséché d'une rivière, quelquefois dans une île, mais jamais à la même place... C'est dans ces assemblées, cependant, que se composaient et se composent encore ces terribles breuvages qui empoisonnent en un seul jour les troupeaux et les fleuves, qui frappent les hommes de mort, de furie et d'imbécillité. C'est là que les adeptes apprennent à charmer les serpents les plus dangereux, à se couvrir le corps de ces ulcères et de ces plaies qui, autrefois, les dispensaient du travail pendant le

1. *Du Paganisme,* ouvrage déjà cité, p. 146. —Voir, sur ce sujet, la *Statistique de Saint-Domingue*, par M. Moreau de Saint-Méry, et les deux articles publiés dans la *Revue des Deux Mondes*, en 1850 et 1851, sur « l'Empereur Soulouque et son empire. »

jour et qu'ils guérissaient, le soir venu, pour courir à la danse [1]. C'est dans ces assemblées que s'organisa cette formidable révolte qui surprit, dans la nuit du 26 août 1791, toute la colonie. C'est là [2] que les sectateurs de Vaudoux font encore de nos jours, avec les corps des malheureux qu'ils ont pu saisir, de ces épouvantables festins qui feraient de nouveau reculer le soleil, s'il n'était pas plus impassible qu'aux temps de Thyeste et d'Atrée.

« Ces horreurs pouvaient encore s'expliquer autrefois. C'était soif de vengeance et haine de maître; mais aujourd'hui que ces malheureux sont libres, ils n'ont d'autre mobile à de telles actions que le plaisir de faire gratuitement le mal. C'est là ce qui distinguera toujours le blanc du nègre. Quand le blanc commet un crime, c'est sous l'empire de la passion; le nègre, lui, tue, incendie, empoisonne, uniquement pour tuer, incendier et empoisonner, pour se repaître de la volupté que sa sensuelle et féroce nature trouve dans l'accomplissement des plus atroces forfaits [3]. »

Ici, M. Paul d'Hormoys se fait raconter par un officier de marine une scène de Vaudoux dont ce dernier aurait été témoin avec un prêtre de ses amis, dans les environs des *Gonaïves,* petite ville entre Port-au-Prince et le cap Haïtien. Comme il ne nomme pas son narrateur, nous ne pouvons pas reproduire ce tableau saisissant auquel rien ne manque en fait de détails fantastiques, tels que les rondes échevelées, l'orgie de sang et de luxure, l'éclair sillonnant les ténèbres, l'enfant et le chevreau qu'on immole, la chaudière satanique, le gouffre qui engloutit trois de ces fanatiques, et le torrent qui rejette le lendemain sur la grève deux de ces cadavres et le bras d'un enfant, etc. [4].

Non, rien ne manquerait, disons-nous, à ce récit, pour le ranger parmi les fables, si la double histoire des *serpents sacrés* et du *sabbat* ne nous montrait pas exactement mêmes scènes et mêmes détails [5]

1. Voilà un professeur dont le génie universel devrait embarrasser un peu nos académies.

2. *Une Visite chez Soulouque,* p. 42.

3. *Id., ibid.,* p. 45-50.

4. Il est un de ces détails cependant qui nous frappe par son exactitude: c'est l'impassibilité du chevreau, au moment où on l'égorge. C'est ce qu'on observait chez toutes les victimes antiques, qui ne devaient donner aucun signe de douleur et ne résister jamais au dieu leur bourreau. Il en est encore de même, nous l'avons vu, pour ces troupeaux entiers qu'un voyageur nous a dit avoir vus se précipiter avec rage, et sur l'ordre de l'oracle de Wichnou, dans le cratère du volcan sacré de Jaggarnat. Ce détail très-classique, mais

dans les orgies antiques, plus tard dans les conciliabules du gnosticisme et de certains hérétiques, et de nos jours encore, dans le *meingadi* ou l'*envoi du mal* des Scandinaves [1], dans le *Germingar* ou l'*envoi de tempête et de cécité* des Finnois, dans le *seidr* et le *touto* des Nooaidès ou des prêtres lapons, possédant le pouvoir de changer l'homme en bête et l'animal en homme raisonnable, dans le *clum* et la *vola* des Chamans, l'un empereur et l'autre prophétesse, le premier consultant la tête de Mimer pour désigner une victime, et l'autre dévorant son cœur palpitant.

Vingt noms se pressent en ce moment sous notre plume, mais la fatigue, et, bien plus encore, la crainte de fatiguer, nous arrêtent. Ayons seulement le courage de le dire : si dans nos sociétés secrètes, qui ne dissimulent plus leurs espérances, si dans le sein de ce carbonarisme italien, qui menace si souvent la ville éternelle du sort de Saint-Domingue, si la majorité est initiée *sans le savoir,* asservie à des maîtres inconnus, enrôlée comme une armée d'honnêtes gens sous le drapeau des enfers, il n'en est pas moins vrai qu'honnêtes gens et criminels sont collègues et frères d'armes, car tous obéissent de concert au même général, qui se trouve être UN SERPENT.

assez peu connu, pourrait faire croire à lui seul à l'authenticité du récit de M. d'Hormoys, tant il est conforme à l'histoire.

1. On connaît les *Bersekers* ou guerriers extatiques des Scandinaves, guerriers que le fer ne pouvait entamer et que le feu ne pouvait brûler, alors même qu'ils étaient nus.

CINQUIÈME PARTIE

PHILOSOPHIE ET CONCLUSIONS

DE CE MÉMOIRE

CHAPITRE XIX

THAUMATURGIE
ET PNEUMATOLOGIE COMPARÉES
OU
CE QUE LES MAGICIENS NE FIRENT JAMAIS

---

§ Ier.

UNE GRANDE ET PROCHAINE HÉRÉSIE

Ce que sera cette hérésie. — Ce qu'elle dira. — Sa forme scientifique.

1. — Ce que sera cette hérésie.

Il est plus que temps de s'arrêter; toutes les religions du monde ancien viennent de nous ouvrir leurs annales. Initiés par elles-mêmes aux secrets de leur essence, nous devons posséder aujourd'hui la vraie raison de leur origine, de leur histoire, de leur force et de leur durée.

Supposons donc que l'on nous accorde loyalement la victoire; que, subjugués par cette grande voix du genre humain, appelée par Cicéron « une vraie loi de la nature, » nos rationalistes consentent à s'incliner devant cette intervention continue dans l'ordre naturel, dans l'histoire et dans les cultes, de

forces spirituelles et surintelligentes;... supposons nos adversaires guéris d'une cécité qui date de trois siècles, et nous leur accorderons aussitôt que nous n'avons résolu jusqu'ici que la moitié du problème.

Il nous restera désormais à fixer et à comparer la vraie valeur de ces forces. Il ne suffira même pas, pour le triomphe absolu *des nôtres*, de faire reconnaître leur supériorité relative sur toutes leur rivales et de la prouver par les faits; il nous faudra maintenant établir leur vrai droit à se proclamer les *seules* fortes, les *seules* véridiques, les *seules* filles légitimes de l'éternelle et infaillible vérité.

Nous ne sommes pas si dénué de critique qu'on veut bien le supposer.

Il résulterait seulement de cette simple et première conversion que toutes les positions seraient changées. Hier encore la *libre pensée* moderne, esclave d'un inqualifiable préjugé, rejetait avec dédain toute histoire entachée du moindre fait merveilleux, et déclarait tout cet ordre de causes « banni de toutes les sciences à la fois. » Aujourd'hui, tout aussi malheureuse pour les esprits qu'elle l'est à peu près chaque matin pour tant d'autres vérités mises par elle en *quarantaine*, cette libre pensée voit le surnaturel banni se rire des *lazarets* et forcer l'entrée de tous ses ports; comment va-t-elle s'y prendre pour conjurer les conséquences du fléau? Essayons de le préjuger.

Mais avant tout, catholiques, nos frères, et militants comme nous, permettez-nous de vous le dire, et tenez-vous pour avertis : jusqu'ici, bornés à la défense des grands principes, à la lutte contre le matérialisme obstiné de nos vieillards et contre l'antichristianisme de nos plus jeunes ennemis, peut-être ne regardiez-vous pas assez autour de vous. Il est certain, du moins, que vous avez beaucoup trop refusé votre attention à ce retour de paganisme mystique qui fait trembler aujourd'hui nos pasteurs et même quelques-uns de nos savants; moins dédaigné par vous, il vous eût éclairés sur une situation toute

nouvelle. En l'étudiant quelques instants, vous auriez pressenti cette grande et importante vérité : que, dans vos défenses et dans vos apologies journalières, dans celles-là mêmes qui défendaient hier la divinité de Jésus-Christ, vous ne vous attaquiez plus qu'aux lieux communs de l'incroyance, c'est-à-dire à de vieux arguments dont la dernière heure est sonnée. Oui, sans qu'ils s'en doutent le moins du monde, les Renan, les Littré, les Maury, touchent aux derniers moments de leur thèse et de leur mission. Demain thèse et mission non-seulement ne vaudront pas une réponse, mais ne seront même plus comprises; demain se lèvera superbe et méprisante une jeune et nouvelle incroyance, vraie fille dénaturée, bien autrement dure pour ses pères que ceux-ci ne l'auront été pour les leurs.

Eh bien! cette hérésie, qui nous paraîtra si nouvelle, sera tout simplement pour nous l'hérésie rajeunie des néoplatoniciens et des gnostiques, car éclectiques en théorie comme ces Alexandrins du IIe siècle, nous courons grand risque de devenir comme eux illuminés dans la pratique. Alors leurs prôneurs et traducteurs modernes finiront par comprendre le vrai génie de leurs auteurs. Ils ne se demanderont plus, comme M. Vacherot, comment il pouvait se faire que « les doctrines alexandrine et chrétienne, profondément semblables par l'esprit, les principes et les conclusions pratiques, fussent toujours en lutte au IIe siècle [1]. » Ils comprendront comment cette antique *magie* des Proclus, des Jamblique et des Plotin, qui les gêne tant dans leur admiration toute classique, était au contraire le grand moyen, le seul but, la seule sanction de leur philosophie. Oui, lorsque cette grande épidémie du spiritisme, au lieu d'envahir environ la dixième partie de la *fille aînée de l'Église*, en aura contagionné les deux tiers [2], quand nos académies elles-mêmes auront subi l'influence du fléau si longtemps nié

1. Vacherot, *Histoire critique de l'école d'Alexandrie*, t. II, p. 19 à 23.
2. Des rapports certains portent à 30,000 les adeptes de Lyon, et à 12,000 ceux de Bordeaux.

par *elles*, ce jour-là, nous verrons ce Protée spirituel déposer sa vieille forme, réactionner contre lui-même, révolutionner sa propre révolution, et, comme ces gouvernements qui cèdent à une opinion trop fortement prononcée, nous le verrons déchirer de très-bonne grâce son programme matérialiste et proclamer avec audace l'ubiquité historique et scientifique de ce surnaturel qu'hier il faisait nier partout. Chez lui, ces palinodies ne sont pas rares.

Mais plus sérieuse que toute autre, celle-ci pourrait bien être un des prodromes de cette grande hérésie finale, qui, par les mêmes moyens démesurément agrandis, « menacera d'entraîner jusqu'aux élus eux-mêmes ; » et l'on peut croire que c'était en raison du même pressentiment qu'un éminent orateur avait appelé l'invasion de 1853 « le plus grand événement du siècle. »

Depuis, plus d'un penseur sérieux a manifesté les mêmes craintes et prédit un résultat semblable. « Je n'oublierai jamais, dit le célèbre père Deschamps[1], la réponse que me fit à Vienne un savant distingué auquel je faisais cette question : « Le protestantisme se dissolvant dans le rationalisme, et le rationalisme ne pouvant devenir populaire, quel sera donc désormais le culte de l'erreur pour ceux qui ne voudront pas de la vérité ? — TOUT INDIQUE, me répondit ce savant, l'avénement de quelque nouvelle forme *de la théurgie et de la superstition*. Le panthéisme populaire sera une sorte de nouveau paganisme. » Le souvenir de cette réponse, reprend le père Deschamps, me frappa et dut me frapper quand la fièvre des esprits s'empara des deux mondes. LE FAIT ÉCLATANT de cette apparition suffit, on ne peut le nier, pour nous faire reconnaître AVEC ÉVIDENCE la possibilité d'un retour à cette idolâtrie, dont saint Paul nous a dit : « L'esprit de Dieu affirme ouvertement que, dans les derniers temps, beaucoup abandonneront la foi, en suivant des esprits d'erreur

1. De l'ordre des Rédemptoristes, à Bruxelles.

et des doctrines diaboliques[1]. » (*Ad Timoth.*, l. I, ch. IV.)

Nous l'avons déjà dit, c'est en parlant des mêmes symptômes que la plus auguste des bouches daigna nous adresser à nous-même ces paroles : « Continuez, car nous touchons à une époque où chaque homme se croira bientôt un thaumaturge et un prophète. »

Aussi, lorsque, regardant autour de nous, nous vîmes chaque jour croître le nombre des médiums et des adeptes et baisser celui des dénégateurs obstinés, nous pûmes nous écrier à notre tour : « La théurgie païenne est toute prête, elle se tient à la porte du sanctuaire, et soyons bien certains qu'un miracle éclatant pourra seul désormais retarder son entrée. »

2. — *Ce que dira cette hérésie.*

Mais que dira cette hérésie?

Elle dira d'abord tout ce qui sera nécessaire pour entretenir et étendre ce feu sacré de la spiritolâtrie, que nous avons déjà montré brûlant sur tant d'autels. Pour multiplier ceux-ci, pour qu'il puisse y avoir partout des *sociétés spirites*, à l'instar de Paris, c'est-à-dire avec statuts, clubs, orateurs et sergents de ville, pour que nulle ville de France ne se trouve *déshéritée* d'un bienfait si nouveau, il faudra de grands efforts. Écrivains et missionnaires ardents seront chargés de répandre la bonne nouvelle, sous ces formes et dans ces termes séducteurs qui entraînent les cœurs bien plus encore que les esprits. Comment, en effet, résister à de telles promesses, surtout à des illusions telles, qu'une seule suffirait à sécher les larmes de toute une vie et à projeter sur l'avenir qui doit la suivre plus de consolations apparentes que toute la théologie ne saurait en offrir. Hélas! pour peu qu'elles perdent de vue un instant le phare sacré qui seul peut les guider, ce seront les meilleures âmes qui se laisseront prendre à ce perfide mirage et croi-

1. P. Deschamps, *de l'Antechrist,* p. 409.

ront rester catholiques en suivant « cette Église spirite qui, sous un chef (pape ou autre, peu importe), va devenir à son tour la fille aînée, etc.[1]. »

Toutefois, jusqu'ici nous n'entendons parler que des *élus* de cette nouvelle Église ; *n'aurait-elle pas aussi* ses réprouvés? Et comment en serait-il autrement, lorsque nous avons vu toutes les sectes magiques se subdiviser en deux nuances, la théurgique et la goétique? Évidemment le spiritisme moderne n'échappera pas à cette règle ; à côté de ses *illusionnés honnêtes*, il *aura* ses voyants *très-éclairés* sur le *fond* même du sujet. Ceux-ci connaîtront parfaitement le nom de leur vrai maître et ne craindront pas de se jeter dans ses bras. Mieux disposés et plus instruits, moins soucieux des promesses spirituelles et des communications touchantes avec ceux *qui ne* sont plus que des avantages garantis pour le temps, ces réprouvés du spiritisme n'auront rien à déposer du *vieil homme.* Le nouveau culte ne sera pour eux que la continuation d'un servage plus ancien, plus déguisé, mais dont les nouvelles exigences ne changeront rien à leur vie.

Ces vrais illuminés se reconnaîtront entre eux, car ils auront leurs signes et leurs marques, et, quoique placés encore à des degrés différents de la grande échelle du mal, ils traduiront en principes et en actes ces enseignements que l'Église couvre de son *huis clos* et que notre littérature satanique ne craint pas de vulgariser autour de nous.

Déjà nous avons entendu plus d'un appel à ce culte insensé. Selon Schelling, « Satan, ce principe mobile de l'histoire (qui, sans lui, dit-il, arriverait à un état de stagnation et de sommeil), est une puissance reçue dans l'économie de Dieu et à laquelle nous devons le *respect* dû à toute autorité *légitime*[2]. »

Selon M. Éliphas Lévy, « le diable, ce *calomnié* de laideur, n'est que la lumière astrale *aimante*[3]. »

1. Introduction, p. 59 de ce Mémoire.
2. Voir la page 363 du tome II ou Ier vol. de ce Mémoire.
3. *Ibid.*, p. 364.

Selon le *Journal des Débats*, « Satan ne fut jamais qu'un *révolutionnaire malheureux*, que le besoin d'action jeta dans des entreprises hasardeuses, que le moyen âge fit, à plaisir, laid, méchant, torturé, et pour lequel nous sommes devenus très-indulgents [1]. »

Nous avons déjà vu que, renchérissant sur toutes ces tendances, plus explicite ou plus franc, Proudhon ne reculait pas devant le blasphème des provocations : « A moi, Satan, qui que tu sois, s'écriait-il, démon que la foi de mes pères oppose à l'Église et à Dieu, je porterai ta parole ! Viens, Satan, viens, le calomnié des prêtres et des rois, que je t'embrasse et te serre sur ma poitrine... Il y a longtemps que je te connais, et tu me connais aussi... Espère encore, ô proscrit ! Je n'ai à ton service qu'une plume, mais elle vaut des millions de bulletins [2]. »

Ne nous le dissimulons pas, voici le but, voici le dernier mot, mot deviné par les uns, méconnu par les autres, dissimulé par les plus clairvoyants qui comprennent que le confesser serait le détruire.

3. — *Forme scientifique de l'hérésie prochaine.*

Il n'en sera pas de même de tous ces futurs hérésiarques. Les plus dangereux, sans contredit, seront ceux qui passeront pour les plus sages. Ce sera toujours dans les rangs du vieux philosophisme que l'orthodoxie verra surgir un système d'opposition tout nouveau. Nous ne craignons pas de l'affirmer, ce vieux matérialisme converti *aux esprits* triomphera de sa défaite, et, changeant de front sans changer de ligne, ne rougira pas de la saluer comme le plus grand des progrès : « Voilà la solution, s'écriera-t-il, voilà le vrai mot du problème si longtemps poursuivi ! Εὕρηκα, JE L'AI TROUVÉ ! Insensés

1. Numéro du 25 avril 1855.
2. *La Révolution au* XIX *siècle*, p. 291.

que nous étions ; jusqu'ici nous luttions dans les ténèbres et ne combattions que des fantômes ! A quoi donc avaient songé nos pères? Comment! ils avaient eu cette audace de s'insurger contre la raison générale tout en la déclarant souveraine? Mais c'était rompre avec toute espèce de certitude et de principes! Oui, quoi qu'ils en aient pu dire, les générations précédentes avaient très-bien vu et parfaitement *observé*. Elles n'avaient pas confondu, comme nos pères, deux ordres de phénomènes si manifestement différents. Fidèle aux vrais principes professés par les plus grands génies, et supérieure mille fois à notre critique moderne, qui « prétend ne s'être jamais trompée, » la leur embrassait la création tout entière, aussi bien la nature visible que la nature invisible, *visibilium omnium et invisibilium!* Honneur, mille fois honneur à la philosophie antique ! »

Assurément, c'est à s'y tromper, voici les prémisses d'une magnifique conversion. Essayons toutefois de deviner les conclusions de ce rationalisme spiritisé.

« Plus heureux que nous, reprendra-t-il, les anciens ne se trompaient donc ni sur l'ensemble de la création, ni sur la nécessité des hiérarchies dans la grande échelle ontologique[1]; mais, il faut bien le reconnaître, ils s'étaient fourvoyés quant à l'estimation des degrés. Dans ce monde purement métaphysique, ils n'avaient pas su préciser le point fixe qui sépare le fini de l'infini, et le Créateur de sa créature spirituelle. Erreur facilement excusable ! Comment eussent-ils pu se dérober à une illusion apparemment ménagée par le Créateur lui-même, et entourée de tant de solennité? Saint Paul est formel à cet égard : « Toutes les religions païennes étaient des religions d'esprits, *religiones angelorum* [2]. » Chaque peuple tenait son culte de ses *Elohims* ou de ses dieux nationaux ; il n'est donc pas étonnant qu'Israël ait eu le sien comme les autres (Jéhovah-

1. Échelle des êtres.
2. *Coloss.*, ch. II, v. 18.

Elohim), et la preuve évidente de l'étroite analogie qui reliait tous ces dieux se trouve dans la similitude absolue de leurs observances, de leurs rites, de leurs sacrements et de leurs dogmes. « *Simillima ænigmata,* » dit Clément d'Alexandrie en parlant des cultes égyptien et judaïque. Tous ces esprits, d'ailleurs, se subdivisant en esprits d'une lumière et même d'une bonté purement relatives, nous comprenons leurs luttes, leurs guerres, leurs incertitudes, comme nous comprenons la vertu proportionnelle de leurs secours et de leurs succès. Ne voyons-nous pas, en effet, dans Daniel, les destins des nations dépendre de la force de leurs anges, de leur nombre et des secours qu'ils se prêtent[1]? Ce seul fait éclaircit pour nous toute la question des miracles et nous aide à nous rendre compte du cercle limité dans lequel ils se produisent. Nous saisissons pourquoi l'on peut, à la rigueur, voir dix mille hommes en renverser deux cent mille, et ne jamais voir dix hommes en renverser vingt mille, ce qui ne serait certes pas plus difficile pour *le doigt* d'un dieu tout-puissant. Il en est de même à propos de ces martyrs qui, luttant avec succès contre toutes les armes de la mort et triomphant glorieusement du fer, de la flamme et des lions, ne résistent cependant jamais à la décapitation, et finissent toujours par trouver leur maître dans un tyran plus fort qu'eux. Assurément, défendus par une puissance véritablement infinie, les martyrs n'auraient pas été si constamment des vaincus, et l'on aurait vu plus d'une fois leurs têtes et leurs membres repousser sous la hache du bourreau, comme chez certains animaux elles repoussent en vertu des seules lois naturelles.

« Quant à la circonscription locale des miracles (dira toujours notre philosophe spiritisé), la doctrine des esprits nous la fait bien mieux comprendre encore. Pendant que la plus ardente prière, adressée au vrai Dieu, reste bien toute une vie sans réponse, il suffit souvent, nous le voyons, de frapper à la

1. Daniel, ch. x, v. 13.

porte de tel ou tel pèlerinage, de recourir à telle ou telle médaille, de porter tel ruban sur telle ou telle épaule, pour que la grâce, si vainement sollicitée au pied des autels du vrai Dieu, arrive prompte et consolante. D'où vient cette différence, si ce n'est que dans ce pèlerinage réside une *influence toute spéciale* qui manque à votre Église et dont l'absence fait apparemment que vous n'y êtes entendu par personne? Et ce qui prouve la spécialité de cette influence, c'est que nous la voyons plus ou moins puissante et décisive dans telle ou telle chapelle, lors même que tous ces pèlerinages sont placés sous la même invocation et relèvent d'un seul et même patronage.

« D'ailleurs, est-il rien qui ressemble plus à toutes ces guérisons, à tous ces *ex-voto*, que tout ce que nous avons vu consigné dans les temples? Devant toutes ces vérités d'expérience journalière s'explique encore toute l'importance de la topographie pour la thaumaturgie des temps antiques. Celle de Moïse ne fera pas exception; son dieu étant, comme tous les autres, « un dieu de montagnes, *deus montium Dominus*[1]. » Il n'est pas étonnant que les grandes scènes de l'Exode se soient ébauchées sur une cime. Le Sinaï ne jouit d'aucun privilége à cet égard. Il ne sort pas du droit commun et le partage avec tous les *Monts-Joux*, toutes les Alpes *pennines*, tous les *Elbrouz* de la terre. Aux mêmes lieux les mêmes scènes. On trouvera bon par conséquent que nous ne fassions pas exception pour la montagne sacrée d'un pauvre petit peuple, par cela seul que nous sommes ses héritiers naturels. Nous ne pousserons pas assez loin l'esprit de famille et de parti pour isoler ce Sinaï soit du mont Mérou des Indiens, soit de ce mont Albordi des Persans, sur le sommet duquel Zoroastre, appelé par Ormuzd, recevait de lui, au milieu du feu, tantôt une déclaration semblable à celle de Jéhovah : « Je suis Celui qui est, » tantôt ces admirables *Zends* ou livres sacrés, dont le caractère

1. *Rois*, l. III, ch. XX, v. 28.

grandiose, les intuitions étonnantes, et, par-dessus tout, la prodigieuse ampleur, dénotent, comme on l'a tant de fois confessé, une origine véritablement surhumaine. Avec cette grande doctrine des génies nationaux, avec l'inspiration et même la transcription matérielle *des dictées des esprits*, transcription dont nous possédons tant d'exemples aujourd'hui[1], rien ne fait plus difficulté; nous verrons même tout à l'heure que l'incarnation de ces mêmes génies, leurs miracles et leur *passion* n'en font pas davantage. Tous les *Sauveurs*, étant *Fils de Dieu*, ne sont certainement pas de simples hommes, plagiaires les uns des autres, comme une philosophie décrépite essayait hier encore de le soutenir; mais ils appartiennent encore moins à la *substance du Très-Haut*. Ce sont de vrais MÉDIUMS plus ou moins heureux et plus ou moins imposants.

« Quant aux prédictions de *vos* prophètes de la Bible, n'ont-elles pas leur pendant dans toutes les consultations réalisées des oracles? Les victoires de Crésus, l'avénement de Cyrus au trône des Mèdes, l'issue de la campagne des Parthes et la mort de Trajan, le drame des Thermopyles, l'invasion des Gaulois en Asie, etc., etc., sont des événements de la plus haute importance, annoncés avec la même certitude et la même précision que ceux de Jérémie et de Daniel. (Voir le paragraphe II du chapitre PYTHOMANCIE.)

« Quant aux terreurs envoyées aux armées par Jéhovah, quant aux tremblements de terre, aux flammes dévorantes, aux pluies vengeresses d'aérolithes ou de soufre, tout cela n'a-t-il pas son analogue dans les terreurs paniques et dans les mêmes désastres que l'on vient de nous montrer, accompagnant et justifiant partout les oracles? Il en est de cela comme des pestes et de tous les autres fléaux apaisés *subitement* par un vœu, par le transport d'une statue, par l'érection d'un temple; miracles, si vous le voulez, mais miracles

1. Voir le livre du baron de Guldenstubbe sur l'*Écriture directe des esprits*, et nos propres expériences (Lettre de M. de Saulcy, t. I).

communs à tout le monde!... Vous le voyez, tout est définitivement éclairci, et nous ne nous faisions la guerre que sur une question mal posée.

« La vieille thèse se formulait ainsi : *Dieu* lui-même agissant et révélant toutes ses lois à son peuple. C'était là le *droit divin*.

« L'antithèse de ces derniers jours le combattait ainsi : « Comme tous les autres, ce peuple ne tenait ses lois que d'*hommes comme nous*, car « le surnaturel est hors de cause. »

« Mais on sait que toute thèse, après avoir subi son antithèse, se complète par une synthèse qui sait tout concilier; or, désormais nous possédons la nôtre, et la voici : « Ce ne sont ni les *hommes* ni l'infini *divin* qui ont parlé, mais bien des intelligences secondaires dont la valeur et les lumières finies ou relatives nous expliquent tous les bienfaits, toutes les vérités, toutes les calamités, toutes les imperfections et toutes les erreurs dont l'humanité, grâce à elles, a subi l'influence. Nos pères avaient donc bien raison de redouter et de repousser les esprits comme *culte;* mais en les déniant comme *doctrine* et comme *êtres*, ils ont fait reculer la raison plus qu'on ne l'avait jamais fait jusqu'à eux. Désormais nous la défendrons, cette raison, sans que nous soyons forcés de lui immoler ridiculement le bon sens, le témoignage du genre humain, et, ce qui est bien autrement coupable pour des naturalistes, un règne tout entier, et probablement le plus important de toute la cosmologie. »

Ainsi parlera notre rationaliste, spiritualisé de vive force; voici le programme tout nouveau qui nous menace dans une ère plus ou moins rapprochée. Mais comme elle arrivera tôt ou tard, comme l'hérésie du *spiritisme théorique* pour les uns, du *spiritisme pratique* selon les autres, ira toujours grandissant jusqu'aux dernières années du monde, il ne saurait être inopportun de développer dès aujourd'hui, et de ruiner s'il se peut dans leurs bases les arguments très-spécieux sur lesquels elle va pouvoir s'appuyer.

On voit que nous ne dissimulons aucun des périls qui nous menacent, et, cette fois, nous aurions d'autant moins de droit à le faire, que nous avons traversé nous-même toutes les angoisses créées par les difficultés qui vont suivre, et que nous allons exposer dans la note suivante pour ceux qui tiennent à tout connaître ; quant à ceux qui y tiennent moins, il suffira, pour leur faire comprendre la valeur des esprits inspirateurs des prophètes, de leur remettre sous les yeux, aux paragraphes II et III, les actes et les titres de ces derniers à notre admiration.

---

1. — Principes.

NOTE I. — « DANS L'ANCIEN TESTAMENT, TOUTES LES APPARITIONS, Y COMPRIS LES DIVINES, SONT DES APPARITIONS D'ESPRITS. »

Que toute l'économie théocratique de l'Ancien Testament repose sur une puissance ou sur une force spirituelle supérieure à celle de toutes les autres nations, là ne sera pas la difficulté, puisque ces nations saluent elles-mêmes cette supériorité. Que cette puissance se soit appelée tour à tour et simultanément El Schaddaï, Élohim et Jéhovah, peu nous importe, puisque nous sommes certain que par ces noms et par plusieurs autres on désignait toujours le même être.

Mais pour tout le monde, la grande difficulté consiste à bien définir cette puissance et à bien distinguer, dans ses manifestations, ce qui lui appartient en propre de ce qui peut n'appartenir qu'à ses subordonnés, en un mot de ne pas confondre avec ces derniers, c'est-à-dire avec une nature finie et créée, le Dieu éternel et créateur pour lequel parfois ils se donnent.

Pour bien apprécier toutes ces difficultés, il suffit de s'assurer que, dans toutes les langues adoptées, depuis l'hébreu jusqu'au latin de la Vulgate, le mot qui signifie *ange* ou envoyé (*mlac*) alterne d'une manière si continue avec ceux de *Dieu, Seigneur, Élohim* ou *Jéhovah,* que l'on pourrait croire à la plus parfaite indifférence des rédacteurs à cet égard. D'abord le mot *élohim,* qui revient le plus souvent, n'ayant qu'une signification générique, celle de *force* (*a*), ne peut pas plus s'appliquer au vrai Dieu qu'à tous les dieux du monde. « Pourquoi vous permettez-vous d'aller consulter l'*élohim* d'Acaron? Israël n'a-t-il donc pas aussi son *élohim* (*b*)? » Ce seul exemple suffirait à prouver que chaque peuple ayant son *élohim* ou dieu particulier, ce mot,

(*a*) De *el* force et de *ala* contraignante.
(*b*) *Rois*, IV, ch. I, II, III et VI.

lorsqu'il est seul, ne peut distinguer avec aucune certitude la Divinité de la créature spirituelle. Nous disons « lorsqu'il est seul, » car dans le verset 4 du chapitre VI du *Deutéronome* nous lisons : « Écoute, Israël, Jéhovah *nos* dieux est un ; » — « Toutes les nations, dit le prophète Michée, marchent au nom de leurs *aleim*, mais nous, nous marchons au nom du Jéhovah de nos aleim (*a*); » or le mot *Jéhovah* signifiant littéralement « celui qui a été, qui est et qui sera, » ces deux pluriels, appliqués à un seul être, se rapportent manifestement à la sainte Trinité ou à l'*être* qui est à la source de toutes les forces réunies; ce qui n'empêche pas, répétons-le, le mot *élohim*, employé seul, de se rapporter à des anges comme à Dieu. Grotius a donc eu raison de nous dire que les Juifs appellent indifféremment les anges θεοὺς, dieux, ou ἀγγελοὺς, envoyés (*b*).

Mais voici quelque chose de plus grave.

Si l'on en croit Clément d'Alexandrie, saint Pierre, dans une Épître aux Juifs, qui aurait été perdue, leur reprochait une confusion plus sérieuse, c'est-à-dire d'avoir pris constamment des archanges pour la Divinité.

On comprend tout le parti que nos rationalistes spiritisés pourraient tirer d'une pareille assertion, si elle était fondée.

Au reste, sans recourir à celle-ci, ne se croiront-ils pas bien assez forts déjà de celle qui fait le sommaire de ce paragraphe et que nous avons ainsi formulée : « Le sentiment commun des plus grands théologiens est que PRESQUE TOUTES LES APPARITIONS OU MANIFESTATIONS OBJECTIVES (EXTÉRIEURES) DE L'ANCIEN TESTAMENT, (QUELQUES-UNS, comme Thyrœé, ne craignent pas de dire TOUTES), SONT L'ŒUVRE DES ESPRITS, MÊME LORSQU'ON LES APPELLE DIVINES ? » Plus d'un de nos lecteurs se sera sans doute étonné d'une telle proposition, et cependant il ne se sera scandalisé que d'un vrai lieu commun théologique. Ce principe s'applique au deuxième chapitre de la *Genèse*, comme au dernier des Machabées. Ainsi saint Augustin, cherchant à s'expliquer comment Dieu pouvait *se promener* dans le paradis terrestre et converser avec nos premiers parents, n'hésite pas à l'expliquer ainsi : « *Personne* de ceux qui professent la foi catholique ne doute *en aucune manière*, « nullo modo dubitat, » que ce n'était pas par la *substance* même de Dieu que les choses se sont ainsi passées, mais par quelque *créature* soumise à ses ordres, *non per suam substantiam, sed per creaturam subditam ei* (*c*). » — « C'était un ange, dit à son tour saint Thomas, un ange représentant la Divinité, *sustinens personam Dei* (*d*). » Plus tard, c'est un ange qui sert de conducteur au peuple d'Israël (*e*); c'est un ange qui condamne et qui sauve Isaac (*f*); c'est avec

(*a*) Chapitre V, v. 4.

(*b*) Grotius, *Comment. sur saint Matthieu.*

(*c*) Saint Augustin, *de Genesi*, l. VIII, p. 18.

(*d*) Littéralement, prenant le *masque* de la Divinité, d'où *personnage* (en matière théâtrale). Nous reviendrons sur ce mot et sur cette chose.

(*e*) *Exode*, ch. XIV, v. 19.

(*f*) *Genèse*, ch. XXII, v. 9.

un ange que Jacob lutte toute une nuit, d'où le nom d'Israël (*a*); ce sont des anges qui apparaissent à Abraham, quoiqu'il en adore au moins un (*b*); ce sont des anges qui apparaissent à Manué, à Gédéon, à Job, à Tobie, à Zacharie; c'est un ange, *grand prince des armées du Seigneur,* qui agit à Jéricho, un autre qui défait l'armée des Assyriens, un autre qui porte secours aux Machabées; enfin ce sont des anges qui combattent et paraissent se tromper sur les volontés divines en luttant pour et contre les Grecs, les Juifs, les Mèdes, etc.

Mais ce qu'il y a de plus grave, c'est que ce sont des anges qui, sur le Sinaï, apparaissent à Moïse dans le buisson ardent, et lui donnent la loi; saint Étienne ne permet pas d'en douter : « L'ESPRIT, dit-il, qui parlait à Moïse dans le buisson (*c*)... » Les Septante traduisent ce mot *esprit* par *mlac* de *Jéové,* et saint Paul, renchérissant encore, comble la difficulté en disant : « La loi a été mise en ordre (*ordinata*) par les anges (*d*). » Ces mots *mise en ordre,* de la Vulgate, sont évidemment l'équivalent de ceux employés encore par saint Étienne : « La loi que vous avez reçue par les *ordres* et la *tactique* des anges (*e*), » car le mot διαταγὰς vient de διατάττω, qui a ces deux significations.

Voilà les deux passages de l'Écriture sainte qui ont comme forcé le commun des théologiens de formuler ce grand principe de la provenance exclusivement angélique pour la quasi généralité des manifestations divines. Nous avons entendu saint Thomas; c'était dans le doyen des théologiens, dans saint Denys, qu'il avait puisé cette croyance. « Nos Pères les plus célèbres, avait dit ce grand homme, n'apprenaient rien que par le ministère des vertus célestes (*f*). » Saint Augustin allait plus loin : « Ces apparitions, disait-il, étaient les formes sensibles, préfiguratives et données par les anges de l'incarnation du Verbe; et comme il remarquait que cette vérité, formellement exprimée dans l'Écriture, ne s'y trouve *jamais* niée, il en concluait que « c'était *toujours* ainsi, *semper,* que les choses se passaient, en vertu des lois de la hiérarchie, d'après lesquelles Dieu, administrant autant qu'il se peut les créatures mitoyennes par les supérieures et les dernières par les moyennes, éclaire les hommes par les anges (*g*). » C'est ce qui fait dire au cardinal Bona : « *Toutes* les manifestations ou *théophanies* divines ont été *faites* par les anges et ne sont parvenues à nos Pères que par leur ministère (*h*). » Mais de tous les théologiens, celui qui a le plus profondément creusé cette matière est, sans contredit, le jésuite Thyrœé; écoutons-le. Après avoir appuyé son opinion sur ce qu'il appelle *la forêt* des scolastiques, (sylva) il la résume ainsi : « Nous disons que Dieu ne saurait être le principe

(*a*) *Genèse,* ch. XXXII, v. 24.
(*b*) *Id.,* ch. XVIII, v. 2.
(*c*) *Actes des Apôtres,* ch. VII, v. 53.
(*d*) *Galates,* ch. III, v. 19.
(*e*) Voir Cornelius a Lapide, sur les *Actes,* ch. VII.
(*f*) Saint Denys, *de Cœlest. hier.,* ch. IV.
(*g*) Saint Augustin, *de Trinit.,* 1, 2, 3 et 4.
(*h*) Bona, *de Discret. spirit.,* ch. XIX, n° 3.

et la cause efficiente de toutes ces opérations (le discours, la forme sensible, les circonstances miraculeuses, telles que le bruit des trompettes, le feu, le tonnerre, etc.). Nous ne nions pas qu'il n'y concoure,... *comme tous les agents naturels* dans leurs opérations, mais nous nions qu'il les produise *par lui-même*. Et comment pourrions-nous l'admettre, nous qui nions qu'il ait jamais pris ou simulé aucune forme corporelle? Mais est-ce donc que les anges seraient le principe et les causes efficientes de ces opérations? — Ils le sont TOUT A FAIT (*omnino*) — De toutes? — DE TOUTES — Le sont-ils seuls? — Ils le sont SEULS. — Comment? — Parce que toutes les fois qu'une cause suffit à l'explication d'un fait, il ne faut pas en chercher d'autre; et c'est ici le cas, puisqu'il n'y a rien dans toutes ces opérations qui excède la puissance naturelle des anges, auxquels toute matière corporelle est soumise, et rien qui ne leur convienne parfaitement (*a*). »

Toute cette doctrine, au reste, est parfaitement conforme à cette affirmation de l'apôtre saint Jean : « Que personne n'a jamais vu la Divinité (*b*). »

Convenons-en : le rationalisme était jusqu'ici bien pauvrement inspiré. Pour peu qu'il veuille revenir à la croyance aux esprits, quels horizons nouveaux vont se déployer à ses yeux! Comme il regrettera les deux ou trois derniers siècles perdus dans tant de ridicules et impossibles hypothèses qui lui coûtaient si cher! Que la chose était donc facile, et comme il pouvait, à peu de frais, parvenir au même but! Qu'il compare en effet et qu'il choisisse entre les deux expédients : ou de faire organiser les grandes scènes du Sinaï par des hommes qui auront, à l'insu de tout un peuple qui les regarde, fait fumer la montagnes pendant quarante jours, brûler des feux qui ne brûlent pas, gronder des tonnerres, résonner des trompettes dont l'éclat épouvante la multitude, illuminer la face de Moïse d'une auréole divine, etc., etc.; ou d'attribuer ces grands effets à ces créatures surnaturelles retrouvées, et que toutes les nations du monde nous affirment avoir été vues par elles continuellement à l'œuvre... Que deviennent tous les travaux des Allemands et ceux de nos libres penseurs, qui s'impriment ce soir même, sans se douter qu'avant le lever du soleil ils n'auront plus aucun sens? Que de fatigues et de travaux perdus, *quot opera et impensa perdita!* s'écriera demain le rationaliste. « Voyez, dira-t-il, on nous accorde que les esprits *seuls* ont fait *toutes* ces choses, et que Dieu n'y a coopéré que comme tout autre agent naturel! Quelle bonne fortune! et comme M. le docteur Littré était mieux inspiré à lui seul que tous les autres, lorsque, pressentant la portée de notre thèse, il s'écriait : « LA GRANDE et singulière manifestation des phénomènes de 1853 est une forme nouvelle de celles qui présidèrent à tous les débuts des sociétés antiques!... Ce point d'histoire (les sciences occultes) est digne de beaucoup d'intérêt; il appartient aux plus antiques annales de l'humanité, et se lie aux institutions les plus élevées et les plus puissantes... Mais ce qui suffisait comme explication, comme doctrine, au XVIIIe siècle et à ses disciples, NE SUFFIT PLUS DE NOTRE TEMPS, et IL FAUT RENONCER à demander uniquement

(*a*) Thyrœé, *de Divinarum in Veteri Testamento apparition.*, p. 214.
(*b*) *Epist. prima*, ch. IV, v. 12.

à des *secrets habilement* employés par une science primitive les notions de surnaturalisme et de magie (*a*). »

Maintenant, laissez parvenir sous les yeux et entrer dans l'esprit de M. Littré la vraie cause spiritique, et vous le verrez renoncer subitement à sa malheureuse explication par une *névrose*, explication qui s'appliquerait assez mal, il sera forcé d'en convenir, aux grandes scènes de l'imposante épopée sinaïtique.

Donc, encore une fois, tenez-vous bien sur vos gardes, apologistes chrétiens qui vous endormez sur de trop vieilles attaques auxquelles vous n'opposez que des réponses non moins vieilles; demain la stratégie va changer, et l'ennemi va s'écrier comme Thyrœé : « PARTOUT, EN TOUT et POUR TOUT, des esprits, et des esprits TOUT SEULS, CAR ILS SUFFISENT A TOUT ! »

Prévenez-les donc sur ce terrain, et prouvez à ces nouveaux ennemis, au nom de ces mêmes théologiens, qu'ils ne pourront rester bien longtemps avec eux, pour peu qu'ils veuillent bien les écouter encore.

2. — *Opposition à ces principes.*

Il suffit, en effet, de connaître ces théologiens pour rester bien persuadé que leurs scrupuleuses et loyales études, l'excessive précision de leur langage et la *finesse* de leur critique avaient pu seules donner le change à cet égard. Peut-être notre critique moderne, qui se vante d'être bien plus fine encore, ne se sera-t-elle pas aperçue qu'il n'est question jusqu'à présent que de l'organisation et de *la manifestation sensible* de ces communications surnaturelles, en un mot de leur forme *extérieure*. Quant au fond, tous les théologiens n'en restent pas moins d'accord sur ce principe vital et générateur de toutes nos écritures : qu'au-dessus de tous ces envoyés (*mlac*) plane une puissance aussi formidable que miséricordieuse qui nous voile en grande partie son essence, ne révèle pas à l'homme l'ensemble de ses attributs et de ses dénominations multiples, ne lui livre que celles d'*Élohim* (le fort), d'*El Schaddai* (le puissant) et de *Jéhovah* (l'éternel). C'est bien assez, certainement, pour faire tomber le croyant à ses pieds; mais c'est insuffisant, sans doute, pour que l'incroyant puisse comprendre la substance d'un Dieu qui se proclame et qui tient à demeurer « incompréhensible. »

C'est donc un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire.

Toutefois c'est ce Dieu *caché*, si clairement reconnu par l'amour et la foi, qui tient les docteurs en suspens sur la mesure de son action dans l'Ancien Testament. Ce Jéhovah, *éternel* et en même temps *chef et maître des anges*, est-il, dans la Trinité sainte, la personne du père, c'est-à-dire de celui que la Bible et le Zohar définissent l'*ancien des jours?* Comme tel, commande-t-il à son Verbe d'apparaître, et l'envoie-t-il sur l'Horeb et le Sinaï

(*a*) Voir l'introduction de ce Mémoire, p. 33, 34 et 35.

pour qu'il se manifeste lui-même et par lui-même (*per se*) au peuple dans le sein duquel il doit plus tard s'incarner?

Ou bien ce Jéhovah est-il la seconde personne de cette Trinité sainte, le Verbe en un mot, et, sans se manifester par lui-même, commande-t-il à ses anges de le faire en son nom et de préluder comme ses représentants, comme *tenant* la place de Dieu, *sustinentes personam Dei,* au mystère de son incarnation (*a*)? Voilà ce qui reste en litige.

Dans ce dernier cas, on le comprend, les patriarches n'auraient réellement *vu* et *entendu que* des anges, et par là s'expliquerait en partie ce reproche adressé par saint Pierre aux Juifs « d'avoir pris pour la Divinité des anges et des archanges. »

Mais, en général, il faut bien le reconnaître, les premiers Pères voulaient que ce fût LE VERBE en personne qui eût tout fait dans l'Ancien Testament, et qui en composât et le fond et la forme. Saint Justin, saint Irénée, Tertullien, Origène, saint Ambroise, saint Clément et même les Pères du concile de Smyrne (dans sa partie orthodoxe), en un mot, comme le dit Thyrœé, « *secundum nec paucorum, nec obscurorum, nec novorum, opinionem,* » ils étaient persuadés que c'était lui qui revêtait un corps et s'essayait pour ainsi dire à son incarnation véritable. « Bien plus, ajoute ce docteur, cette opinion paraissait très-conforme aux expressions de l'Écriture qui nous montre Moïse *voyant la face de Dieu* et l'esprit du buisson disant : « JE SUIS LE SEIGNEUR TON DIEU, QUI T'AI TIRÉ DE LA TERRE D'ÉGYPTE... TU N'AURAS PAS D'AUTRE DIEU QUE MOI... JE SUIS CELUI QUI SUIS... POURQUOI ME DEMANDES-TU MON NOM, CAR IL EST ADMIRABLE?... JE SUIS L'ÉTERNEL OU JÉHOVAH (*b*), etc. » Si toutes ces expressions, disent-ils, s'appliquent évidemment à la Divinité, si c'est elle-même qui se les applique, pourquoi vouloir que ce soient des anges qui apparaissent? Est-ce en raison de cette épithète *mlac* ou envoyé? Mais ne la donne-t-on pas au FILS dans le prophète Malachie (*c*)? dans Isaïe ne l'appelle-t-on pas l'ange du grand Conseil (*d*)? D'ailleurs, si *tout* est l'œuvre des anges dans ces apparitions, si les anges y forment les corps, s'ils les revêtent, si ce sont eux qui se font voir, pourquoi tant de fois ne fait-on mention que de Dieu, jamais des anges?

« C'était, dit Tertullien, le Fils de Dieu lui-même qui parlait à Moïse et qui était toujours vu, car jamais personne n'a pu voir Dieu le père sans mourir (*e*). »

« C'est lui que Jacob a vu comme un homme, dit saint Clément, et dont il a pu dire : « J'ai vu Dieu face à face; » c'est lui qu'Abraham a reçu en l'appelant son Seigneur; c'est lui qui, parlant à Moïse, disait au peuple : « Je vais envoyer mon ange devant toi (*f*). »

(*a*) Nous donnerons à la fin du volume quelques lignes d'explication sur le sens de cette expression, ainsi que sur le nom de Jéhovah.

(*b*) Thyrœe, de *Divinar. app.,* p. 192.

(*c*) Ch. III, v. 1.

(*d*) Ch. VIII.

(*e*) Tertullien, *Livre contre les Juifs*, (*textu* 114).

(*f*) Clément, *Constit. apost.,* l. V, ch. 21.

Le pape saint Léon, condamnant l'hérésie d'Eutychès sur l'incarnation, disait : « Comment le Fils de Dieu n'aurait-il pas eu le pouvoir d'apparaître dans sa vraie chair, lorsque aux patriarches et prophètes il avait déjà tant de fois apparu sous les apparences de cette chair (*a*) ? »

Origène va plus loin, car il reconnaît le Christ jusque dans le séraphin dont parle le prophète Isaïe (*b*).

Enfin le concile de Smyrne ne craint pas de trancher la question en ces termes : « Si quelqu'un prétend que l'*ange* avec lequel lutta Jacob n'était pas le Fils de Dieu lui-même, qu'il soit anathème (*c*). »

Mais de tous ces premiers Pères, le plus zélé pour cette opinion avait été sans contredit saint Justin : « N'allez pas vous figurer, dit-il au Juif Tryphon, que le Dieu increé s'avise de descendre ou de monter en quelque lieu, car ce Dieu ineffable, maître et seigneur de l'univers, ne se promène pas, ne dort pas, mais demeure dans le lieu de son repos, quel qu'il soit, surveillant à la fois, sans yeux et sans oreilles, l'universalité de ses créatures. Comment donc pourrait-il parler à quelqu'un, ou se laisser voir dans un tout petit coin du monde *(angustissima parte terræ)*? Ce n'est donc pas lui que nos pères ont pu voir, mais bien... celui qui est tout à la fois et son fils et l'ange exécuteur de toutes ses volontés... C'est lui *qui était le feu* du buisson *(qui ignis fuit)* pendant son entretien avec Moïse, comme il s'était montré homme et ange au moment du jugement de Sodome; il est donc tout à la fois *vertu*, parce qu'il vient du père de toutes les vertus; *ange*, parce qu'il annonce aux hommes les ordres de son père; *gloire*, parce qu'on ne peut supporter la vue de ses manifestations; *verbe*, parce qu'il profère les discours de son père. Cette vertu, qui n'est autre que la *sagesse*, est inséparable de celle du père, comme la lumière du soleil départie à la terre ne fait qu'un avec celle du soleil qui est au ciel (*d*). » Bossuet nous affirme même, à propos de ce passage de saint Justin, que la doctrine des Pères était que c'était le Verbe lui-même qui parlait en *forme humaine* aux patriarches.

Car enfin, disaient tous les défenseurs de cette thèse, s'il ne s'agit ici que d'apparitions angéliques, pourquoi ces anges ne disaient-ils pas comme les prophètes : « Voici ce que dit le Seigneur, » au lieu de dire comme ils le font : « *Je suis* le Seigneur votre Dieu, qui vous ai tiré,... etc. (*e*) ? »

A cela répondaient saint Augustin et tous les autres : « Si nous ne savons comment cela a pu se faire, nous savons du moins que cela s'est fait par les anges, et nous ne le soutenons par aucun sentiment particulier... mais uniquement pour obéir à l'autorité des saintes Écritures, dont il n'est pas permis à notre esprit de s'écarter (*f*). »

(*a*) Leo, *Epist. XIII, ad Pulcheriam.*

(*b*) *Homél. I*, sur le VI[e] ch. d'Isaïe.

(*c*) Nicéphore, l. IX, ch. XXXI.

(*d*) Saint Justin, *Dialogus cum Tryphone Judæo*, part. 127 et 128.

(*e*) *Sermon sur la conception de la sainte Vierge.*

(*f*) *De Trinitate*, 3, ch. dern.

Des deux côtés les saintes Écritures paraissaient donc prises en flagrant délit de contradiction.

3. — *Vains essais de conciliation.*

On nous comprendra lorsque nous dirons que cette question a toujours été pour nous, pauvre et simple fidèle, la grande épreuve de notre foi. Ébloui par l'évidence d'une intervention surhumaine et découragé par l'impossibilité d'une certitude quelconque relativement à sa divinité, il nous semblait que c'était la propre base de nos convictions qui s'effondrait devant cette indécision générale. Nos tourments, à cet égard, ont même été si grands que nous nous garderions bien de les communiquer à d'autres, si d'une part nous n'avions pas sous les yeux la preuve que ces objections vont renaître, et dans le fond de notre conscience la certitude d'en faire pleine justice.

Au plus fort de ces angoisses nous suivîmes donc le conseil donné quelque part par Bossuet, de recourir toujours dans les cas difficiles à saint Thomas et à Suarez, comme aux deux plus grandes et décisives autorités du moyen âge et de nos temps modernes. Nous avons entendu la première, passons donc à la seconde et voyons si son dernier mot était de nature à nous tranquilliser.

« Cette expression de l'*ange du grand conseil* que certains Pères veulent appliquer au Verbe de Dieu dans l'Ancien Testament, l'Église ne l'applique guère qu'au Verbe incarné. Ce nom d'ange, en effet, ne peut guère s'appliquer au Verbe, en tant que Dieu, et n'est pas conforme à sa dignité; on ne le lui donne même jamais sans y ajouter quelque complément, comme, par exemple, ceux de « ange,... du testament, de justice, etc. »

« *Cependant* il faut admettre une bien grande équivoque, *tamen, magna est admittenda æquivocatio,* dans les textes des saintes Écritures et surtout dans l'Ancien Testament. Car il fallait attribuer *toutes* ces choses au Verbe de Dieu parlant et opérant immédiatement, ou quelques-unes au Verbe et quelques autres à un ange; et des deux manières l'inconvénient est grand, *utrumque autem magnum incommodum est.* Nous pensons donc qu'il est plus simple et plus vrai de dire que le texte propre doit toujours s'entendre d'un ange ministre de Dieu... Ainsi dans l'*Exode* (XIV, 19), il est parlé de l'ange de Dieu qui précédait le camp d'Israël, et dans le chapitre XXIII il est dit : « J'envoie mon ange qui te précédera et te gardera dans tes voies...» En outre, dans les *Actes* (ch. VI), il est dit encore que ce fut « l'ange du Seigneur qui apparut et parla à Moïse au milieu du buisson ardent; » donc dans ces deux cas, et en suivant l'hypothèse de saint Justin, il serait question du Verbe de Dieu, ce qui serait TOUT A FAIT ABSURDE (*quod est plane absurdum*)... ou bien il faut dire que dans l'un des deux cas le mot *ange* s'applique à un esprit créé et que dans l'autre il s'applique au Verbe de Dieu, CE QUI SERAIT VIOLENT (*quod est violentum),* et contre toute propriété et

toute interprétation certaine des textes. Donc, il faut TOUJOURS dire que ces choses sont faites par le ministère de *vrais* anges, *per veros angelos*, et tel est le sentiment commun des Pères, fondé sur ce que la providence de Dieu gouverne toutes les choses inférieures par celles qui sont au-dessus (*a*). »

Puis, revenant avec raison sur le fameux texte de saint Paul : « La loi *disposée* par les anges », il ne veut pas qu'on se trompe sur les termes, et fait remarquer que *disposer* une loi est bien plus que d'*assister* simplement le législateur. « D'ailleurs, dit-il, pesons bien le sens du contexte de saint Paul. En commençant ainsi sa première lettre aux Hébreux : « Jus-« qu'ici Dieu, après avoir parlé à nos pères de bien des manières diffé-« rentes,... nous a parlé tout dernièrement par son Fils,... dont le nom est si « élevé au-dessus des anges,... car à quel ange a-t-il jamais dit : « Tu es « mon Fils engendré aujourd'hui; que tous les anges t'adorent, etc., etc. (*b*) ? » En tenant ce langage, dit Suarez, saint Paul se propose évidemment d'élever la mission de Jésus-Christ infiniment au-dessus de celle des anges, qui ont donné la loi. Or, que deviendrait le sens de ses paroles, si le Verbe avait donné la loi immédiatement par lui-même ? »

Cette réflexion est très-juste, et pour notre part nous avons toujours pensé qu'en ajoutant : « Si le discours qui a été *fait* par les anges était déjà si fort, à plus forte raison le sera le salut prêché par le Seigneur (*c*), » saint Paul n'avait d'autre but que celui de résister dès le principe à l'hérésie des Colosses qu'il attaquait si vigoureusement, plus tard, sur leur culte dégénéré des anges (*d*).

Voilà donc Suarez en opposition *apparente* avec les premiers Pères, à propos de l'agent ou des agents efficients de toutes les théophanies de l'Ancien Testament.

Division périlleuse ! doute navrant pour le fidèle qui le subit !

4. — *Hésitations personnelles.*

Nous parlions tout à l'heure des *angoisses* que l'étude de ce sujet nous avait causées à nous-même; et l'on ne s'étonnera pas que, depuis bien long-

(*a*) Suarez, *de Legibus*, l. IX, ch. II, p. 630 à 637.

(*b*) *Épître aux Hébreux*, ch. II.

(*c*) *Ibid.*

(*d*) On sait que les abus et les folies de ce culte dégénéré avaient été poussés si loin par ces populations, que le concile de Laodicée s'était vu forcé de leur interdire temporairement la prière aux anges. Théodoret, qui l'affirme, ajoute que les oratoires de Saint-Michel couvraient alors leurs rivages, et que la superstition de ces hérétiques s'appuyait précisément sur une fausse interprétation de ce mot de saint Paul : « La loi a été donnée par les anges. » C'étaient là précisément les débuts de l'hérésie spiritique dont nous cherchons à conjurer le retour aujourd'hui. Il sera curieux d'étudier plus à fond ce sujet dans notre troisième et dernier Mémoire, et de nous assurer que le spiritisme du IIe siècle de l'Église ressemblait fort au nôtre, et que lorsqu'on abandonne *la tête* (*non tenens caput*), il est impossible de ne pas tomber immédiatement dans les hérésies de Cerinthe et de tous les angélistes.

temps, nous n'ayons rien trouvé de mieux, pour les dissiper, que le recours à un tiers parti examiné encore par Suarez, et que nous n'avions rencontré nulle part jusqu'à ces derniers jours. Ce tiers parti consistait à distinguer entre la remise du Décalogue à Moïse par Dieu lui-même, et celle de la loi cérémonielle par les anges ; mais Suarez, après l'avoir examiné, concluait ainsi : « Cette distinction, dit-il, paraissait pouvoir concilier les deux opinions contradictoires émises par les Pères ;... mais je ne pense pas qu'on doive l'admettre (*non videtur admittenda*), car il est *plus probable* (*probabilius erit*) que LE TOUT était livré par les anges. » Tout en constatant le rejet de cette distinction par notre grand théologien, nous tenons à faire remarquer cependant la tolérance dont il fait preuve à son égard : « *Il ne paraît pas... il est plus probable,* etc. » Ces expressions nous rassurent sur la gravité de notre ancienne erreur personnelle et nous prouvent qu'on pouvait jusqu'à un certain point la soutenir.

Ce qui fortifiait chez nous cette opinion, le voici : d'abord l'extrême sévérité de saint Paul pour cette *loi* qu'il oppose sans cesse à la *promesse,* pour la loi qu'il appelle, non-seulement *charnelle, pauvre, faible, imparfaite* (bien que les œuvres de Dieu soient parfaites), mais encore *loi inutile, loi défectueuse, loi de mort et de perdition, loi* OCCASION DE FAUTES, qu'il faut chasser comme l'esclave, etc., etc. (*a*).

Mais c'est surtout la partie cérémonielle que l'on a peine à accorder avec la bonté et la dignité divines, et tous les théologiens ont confessé cette difficulté. « A ne considérer, dit dom Calmet, que l'extérieur des cérémonies et du culte que le Seigneur reçoit dans son tabernacle, il faut avouer que l'on n'en conçoit pas une idée fort haute et que l'on ne peut se persuader que difficilement que Dieu ait pu agréer un service qui se bornait à lui offrir le sang et la graisse de quelques victimes... Tout cela ne satisfait guère celui qui s'est formé une juste idée du culte qui est dû à Dieu (*b*). » Aussi presque tous les Pères grecs pensent-ils que Dieu n'ordonnait les sacrifices que pour empêcher ceux que l'on rendait aux démons... et pour combattre, comme le dit Origène, le venin par le venin (*c*); saint Cyrille les attribue à la *tolérance* de Dieu (*d*).

« Mais, reprend avec raison dom Calmet, cela ne paraît conforme ni à l'Écriture ni à l'analogie de la Foi, puisque non-seulement il les permet, mais il les conseille, les approuve et *les ordonne*. Il exige des holocaustes perpétuels... et l'on voit les sacrifices en usage dès le commencement du monde (*e*). »

D'ailleurs, Bossuet lui-même fait remarquer (*f*) que toutes ces sévérités, et entre autres le fameux mot : « C'est la lettre qui tue, mais l'esprit vivi-

(*a*) *Hébr.*, ch. VII et VIII, v. 18, 19, — v. 7 ; — et *Galates*, ch. IV, v. 24, 30, etc.
(*b*) *Bible* de Vence, t. III, p. 4, 5 et 6.
(*c*) *Homél.* VII, *in Numb.*
(*d*) *Contra Jul.*, l. IV.
(*e*) *Bible* de Vence, p. 7.
(*f*) Sermon pour le jour de la Pentecôte.

fie (*a*) », s'appliquent tout aussi bien aux augustes commandements du Décalogue qu'aux cérémonies, puisque saint Paul appelle les premiers « le ministère de mort taillé en lettres dans la pierre (*b*) », et ailleurs : « une foi de mort et de damnation, cause de toute la force du péché, et *quantité d'autres choses de même force* (*c*). » « Que dirons-nous, chrétiens ? Une loi si sainte méritait-elle un tel *éloge* de la bouche d'un apôtre ? Cette question est haute, difficile, et dans la crainte de m'égarer, etc. »

Cette disjonction dans la loi, qui paraît difficile à Suarez, paraît impossible à Bossuet en raison de l'application des mêmes sévérités apostoliques aux préceptes fondamentaux et à ce qu'on a appelé *loi de circonstance ;* mais s'il faut continuer notre confession personnelle, nous trouvions en faveur de cette disjonction un bien autre argument dans les paroles de Dieu même et dans les insuffisantes explications que l'on continuait à nous en donner tous les jours. Voici donc ces paroles, objets de tant de tourments. La première est tirée d'Isaïe : « A quoi me sert la multitude de vos victimes ? dit le Seigneur. JE N'AI PAS VOULU (*nolui*) de vos holocaustes de béliers et de la graisse et du sang de vos agneaux (*d*). Lorsque vous veniez devant moi, qui a demandé ces choses à vos mains ? *Quis quæsivit hæc ?* » *Nolui, je n'ai pas voulu !* Cela ne signifie pas : « Je ne veux plus. » — *Quis quæsivit hæc ? Qui vous a demandé ?* Cela signifie encore moins : « Je ne vous demande plus. »

La seconde est du prophète Jérémie et ne paraît pas s'éloigner de la première : « Voici ce que dit le Dieu des armées, le Seigneur d'Israël : Continuez vos holocaustes ; JE N'AI PAS PARLÉ DE CES CHOSES A VOS PÈRES, ET JE NE LEUR AI RIEN ORDONNÉ à ce sujet, au jour où je les ai tirés d'Égypte ; mais je leur ai ordonné ceci (*e*)... »

Eh quoi ! toutes ces longues et si précises prescriptions victimaires, qui paraissaient avoir été le seul but de l'érection du temple, la seule occupation des pontifes, ces prescriptions que Moïse nous donnait comme dictées par Dieu et comme le seul moyen d'apaiser sa colère, voici que *ce même Seigneur* les déclarerait avoir été nauséabondes à ses yeux, une souillure pour son temple ; bien plus, voici qu'il semble affirmer N'AVOIR ÉTÉ POUR RIEN dans leur prescription ? Qu'est-ce à dire ? Comme ce mot de saint Justin paraissait bien se rapporter à ces réprobations du Seigneur : « Ceux qui offrent des holocaustes au Dieu unique sont aussi fous que ceux qui les offrent aux statues (*f*) ! »

(*a*) Saint Paul, II, *Cor.*, III, 6.
(*b*) *Ibid.*, 7.
(*c*) *Romains*, ch. VII, v. 6.
(*d*) Isaïe, ch. I, v. 11, 12 et 13.
(*e*) Jérém., ch. VII, v. 21 et 22.
(*f*) Nous trouvant à Rome il y a quelques années, nous soumîmes tous ces doutes au révérend père Perrone, dont on connaît la haute réputation théologique. Trouvant comme nous beaucoup de réponses insuffisantes, il nous conseilla de recourir au commentateur G. Sanctius, selon lui le plus habile de tous, et il nous livra ses œuvres : « Si celui-là ne vous satisfait pas, nous dit-il, c'est que vous serez plus difficile que les protestants eux-mêmes, qui le reconnaissent pour un

De tout cela nous avions fini par conclure que, du moment où nos deux versets faisaient perdre la tête à tous les commentateurs qui refusaient de les prendre à la lettre, il fallait tâcher de ne pas la perdre nous-même, et que le seul moyen était d'admettre :

1° Que saint Paul avait eu bien raison de nous dire : « La loi nous vient des anges ; »

2° Que ces anges n'étaient pas seulement les échos ou sténographes de Dieu ;

3° Que Dieu leur avait laissé une certaine liberté d'action et même une certaine part dans la législation primitive ;

4° Que ces anges étaient les Élohims nationaux du peuple d'Israël, semblables à ceux des autres nations.

Jusqu'ici, nous ne paraissions guère sortir de l'orthodoxie tolérante, telle qu'elle se formulait plus haut ; malheureusement (pourquoi ne le dirions-nous pas, puisque nous allons nous condamner tout à l'heure?), malheureusement, disons-nous, nous avons fini par pardonner à la science moderne d'avoir si généralement rangé Jéhovah lui-même parmi ces Élohims ou ces dieux purement nationaux, et qu'elle en eût fait tout simplement l'Élohim d'Israël. La Bible elle-même nous semblait tout à fait autoriser cette croyance, en n'assignant parfois à Jéhovah qu'une supériorité relative : « Jéhovah est le plus puissant des Dieux (a). » « Il n'y a pas de nation dont l'Élohim soit aussi familier avec elle que le nôtre l'est avec nous (b). » On semble même laisser aux populations le choix de leur Dieu : « Si vous craignez,... dit Josué à son peuple, le choix vous est laissé. Choisissez aujourd'hui entre *les dieux* de vos pères en Mésopotamie, et les dieux des Amorrhéens, etc. (c). » Bien plus, on paraissait parfois assimiler ses droits à ceux de tous les autres : « Si vous possédez *légitimement* ce que Chamos, votre Élohim, vous a donné, nous avons le même droit sur ce que Jéhovah, notre Élohim, nous a acquis par ses victoires (d). » — « Heureux le peuple, dit David, dont Jéhovah veut bien être l'Élohim (e) ! »

Alors, tout nous paraissait s'expliquer, et « la loi donnée par les anges, »

grand maître. » Nous ouvrîmes donc ces vieux et imposants in-folio avec tous les égards dus à leur robe de parchemin blanc, mais quel ne fut pas notre désappointement en lisant pour toute réponse à nos deux embarrassants versets : « Voilà une question *qui vexe bien fortement* (*qui valde vexat*) tous nos interprètes et docteurs, car il n'est pas aisé d'expliquer, etc... » Et là-dessus, Sanctius, après avoir analysé l'une après l'autre toutes les explications proposées, finit par convenir qu'elles sont toutes plus ou moins insuffisantes, et que, quant à lui, s'il souscrit à celle qui prétend que les holocaustes n'ont été institués qu'après le crime du veau d'or, c'est uniquement faute de mieux et par respect pour les Pères qui l'ont proposée, attendu qu'il en trouve avant cette époque. Voilà donc toutes les lumières que nous retirâmes à Rome de notre consultation de jeunes et de vieux maîtres ; et, soit dit en passant, ces sortes de mécomptes ne sont pas rares.

(a) *Exode*, ch. XVIII, v. 2.

(b) *Deutér.*, ch. VII, v. 4.

(c) Josué, ch. XXIV, v. 14.

(d) *Juges*, ch. XI, v. 24.

(e) *Ps.*, v. 143.

et le grand mot : « Je suis le Seigneur, votre Dieu. » Il ne s'agissait que de changer l'Élohim du Sinaï en Dieu pénate; et si pour le rationalisme l'explication demeurait toujours également impossible, pour le spiritualisme c'était presque une vérité élémentaire. Nous trouvions, d'ailleurs, des auxiliaires jusque sur les bancs de l'académie orthodoxe. « Chaque nation, dit le savant abbé Foucher, tant de fois cité dans ce mémoire, chaque nation avait son Élohim propriétaire de chaque district et roi de son canton ; on voit que telle était la doctrine universellement reçue. Les peuples étrangers regardaient Jéhovah comme le dieu tutélaire des Israëlites, un dieu respectable, puissant,... mais, enfin, génie particulier. Ils ne disaient jamais : « Notre Dieu est le seul, et le vôtre n'est rien. » Tous étaient dieux, mais nul n'était le Dieu suprême... Pour eux, l'Élohim d'Israël était l'un des principaux (*a*). »

Encore une fois, tout s'expliquait, et le matérialisme, qui s'obstinait à tout expliquer par les hommes, ne nous paraissait guère plus absurde que la foi expliquant tout par le Dieu tout-puissant. L'apôtre nous le répétait sur tous les tons : « L'enfance du peuple hébreu avait été laissée sous la tutelle des curateurs élémentaires, des *cosmocratores,* » dont nous avons tant de fois parlé (*b*), de sorte que, pour nous, l'histoire du peuple de Dieu se réduisait à n'être plus à proprement parler que l'histoire du Dieu de ce peuple. Et ce Dieu, qui nous garantissait sa véracité? que nous restait-il pour sanctionner ses paroles? Avouons-le : EXACTEMENT RIEN, du moment où nous admettions, avec Thyrœe, que « ceux qui font dépendre la distinction entre les manifestations divines et angéliques de leur plus ou moins grande majesté se trompent lourdement (*c*), » et avec Cornelius a Lapide, que « tous les législateurs païens, Séleucus, Zoroastre, Minos, etc., ont feint des apparitions semblables à celles de Moïse (*d*).

Nous qui savions de science certaine que ce mot *feint* était une *fiction toute gratuite* du bon Cornelius, et que tous ces législateurs étaient dupes eux-mêmes d'esprits qui *feignaient,* nous nous demandions pourquoi nous ferions une exception pour les nôtres, et pourquoi nous leur accorderions un bill de confiance que nous refusions à la généralité de leurs collègues.

Le beau mot de saint Augustin : « Il n'y a que l'éternité qui ait pu dire d'elle-même : Je suis l'éternité, » nous paraissait sans valeur, à nous qui savons aujourd'hui que l'*éternité* d'Ormuzd se révélait de même à Zoroastre, et qu'en sanscrit le mot *Buddha* n'a pas d'autre signification. Tant que nous ne demandions pas la lumière... au SOLEIL, il ne nous restait qu'une branche de salut : c'était de chercher la vraie valeur de ces esprits ou de cet esprit inspirateur dans les actes et dans les paroles de ceux qu'ils avaient inspirés, en un mot dans ces grands MÉDIUMS de la Bible, qui sont en même temps thaumaturges et prophètes.

(*a*) *Académie des inscriptions*, t. XXXVIII, p. 337.
(*b*) Entre autres, au ch. XIII, vol. III, p. 176.
(*c*) *De Divinarum app.*, p. 208.
(*d*) *Comment.*, t. I, p. 494.

§ II.

Thaumaturges et prophètes bibliques et païens.

1. — *Thaumaturges et prophètes bibliques.*

MOÏSE, ISAÏE, JÉRÉMIE, DANIEL, ÉZÉCHIEL, ZACHARIE, etc., etc., quels noms ! et combien, de prime abord, la seule pensée d'une comparaison quelconque avec leurs profanes antagonistes risque de paraître un sacrilége, une insulte au bon sens du lecteur, comme à la foi du croyant !

Cependant nous avons dû prendre au sérieux les grands *devins* du paganisme, et notre impartialité leur a fait une part assez large. Nous les avons montrés chantant les dieux avec Pindare et Orphée, fondant ou réformant un grand empire avec Zoroastre, saluant avec les sibylles l'avénement futur de leur maître, civilisant Athènes et Rome avec Cécrops et Numa, illuminant la vieille philosophie avec Empédocle et Pythagore, fascinant l'Asie avec Confucius et Buddha, l'Afrique avec Atlas et les héros phéniciens, le nord avec Odin, l'Amérique avec Votan et sa dynastie fatidique... Mais d'eux tous que nous est-il resté? et lequel de ces grands noms, plus ou moins compromis, pourrions-nous donc choisir pour l'approcher de ceux qui brillent en tête de ce chapitre?

On nous rendra cette justice que, si nous n'avons pas élevé plus haut le piédestal de ces grands réformateurs païens, cela n'a pas dépendu de nous. Ce n'est pas notre faute si tous, quelle qu'ait été leur grandeur, n'ont été en définitive que les fauteurs du paganisme et de l'erreur. Des vérités, ils en disaient, mais au milieu de quels mensonges! Des vertus, ils en avaient, mais au milieu de quelles faiblesses! De la morale, ils en prêchaient, mais au milieu de quel orgueil! Des prodiges, ils en faisaient, mais au milieu de quels ridicules

et de quelles folies! D'ailleurs, nous arrivons les derniers; ce n'est pas nous qui dictions hier encore aux Benjamin Constant, aux Théodore Pavie, aux Barthélemy Saint-Hilaire, leurs terribles conclusions sur les Confucius et les Buddha.

On se demandera toujours comment, possesseurs de tant de lumières, de tant de courage et de puissance, objet de tant de vénération, les prophètes païens avaient pu faire marcher parallèlement à de si hautes doctrines tant de crimes et de blasphèmes, tant d'immondices et tant de sang. Qui donc leur avait fait défaut? Évidemment un talisman capital, un arome conservateur. Vertus, lumières, crédit et vérités, ils ont tout possédé, oui, tout, excepté LA VÉRITÉ elle-même. « Assis dans l'ombre de la mort comme leurs propres nations, *quæ sedebant in umbra mortis et quæ ignorabant Deum*, » ils ignoraient comme elles « ce vrai Dieu qu'ils adoraient cependant comme les autres [1]. »

Mais voilà le grand mystère! C'est que, contrairement à la loi générale et sur un seul point du globe, des générations tout entières de thaumaturges et de prophètes viennent, sans qu'on puisse en assigner une seule cause humaine, offrir à tous égards cette même perfection que partout ailleurs on poursuit sans l'atteindre. Pour la première fois, voici des dogmes aussi purs qu'ils sont suspects ailleurs; pour la première fois voici des thaumaturges sans orgueil, des mœurs irréprochables sans folie, des paroles sublimes sans souillure, des prédictions générales sans erreur et des miracles puissants sans ridicule. Oui, voilà le grand mystère dont tant de fois déjà nous avons entendu la libre pensée chercher inutilement les raisons.

Approchons-en de plus près, et voyons comme ils étaient jugés.

Jusqu'au XVIIIe siècle, qu'était-ce donc que le prophète?

1. Bossuet, *Hist. univers.*, à propos des Égyptiens.

Pour tout homme sensé, même pour le musulman, les prophètes bibliques étaient ce qu'ils étaient pour Bossuet, c'est-à-dire des hommes exceptionnels ayant raconté à l'avance l'histoire universelle ; on le reconnaissait partout; « organes de Dieu, bouches de Dieu, » et, comme tels, forcés de transmettre au peuple ses volontés, ses lois, ses espérances et ses menaces; réflecteurs involontaires mais fidèles et *certains* de l'avenir et du passé, ces hommes réfléchissent en outre dans leurs paroles comme dans leurs actes une sainteté bien plus miraculeuse encore. Voués pour la plupart à la vie la plus rude et la plus pauvre, ne sortant de leur retraite que pour accomplir leur mission, avertisseurs infatigables des peuples et des rois, on les voit choisir ces derniers dans la foule et la foule les accepte; ils parlent et ces rois tombent; ils menacent les empires et les empires s'écroulent; ils prient pour eux et ces empires se relèvent. En un mot, ils semblent appelés à gouverner le monde, et néanmoins lorsque le monde, courant à sa perte, les noie, les lapide ou les scie, ils le laissent faire, et périssent en s'écriant : « Seigneur, ne leur impute pas ce forfait! »

Il est vrai qu'ils ne connaissent guère les prudences de la chaire. Admirez l'audace de leurs paroles et la nouveauté de leurs exordes! « Approchez, ô nations, et vous, peuples, prêtez l'oreille à ma voix! Que la terre écoute, oui, la terre dans toute sa plénitude et le monde dans toutes ses productions! La fureur du Seigneur va s'abattre sur lui comme sur la milice céleste et les glacer d'effroi[1]. »

Et que de confiance dans l'avenir de leurs oracles! « Gardez bien mes paroles, inscrivez-les sur les tables et dans les livres, afin qu'elles soient encore au dernier jour comme un monument éternel[2]. » « Ces pages, dit David, sont écrites

1. « Accedite gentes... Audiat terra et plenitudo ejus. Orbis et omne germen ejus furor Domini super militiam eorum, et tabescet omnis militia cœlorum. » (Isaïe, ch. XXXIV, v. 1 et 2.)

2. Isaïe, ch. XXX, v. 8.

pour les générations futures et pour des peuples qui n'existent pas encore[1]. »

« Nations de l'univers, et vous tous qui *habitez le temps*, écoutez-moi, rois, princes, grands de la terre et peuples qui la couvrez, louez tous le nom du Seigneur, car il n'y a de grand que ce nom-là[2]. »

Mais malheur aux peuples dont ils précisent les désastres ! « O maison d'Israël ! je vais amener sur vous un peuple éloigné, un peuple fort et ancien dont la langue vous sera inconnue[3]. » « Dans *soixante-cinq ans*, dit Isaïe, Éphraïm aura cessé d'être un peuple[4]; » et voici que soixante-cinq ans après Salmanazar donne raison au prophète !

« Pendant *soixante-dix ans*, dit un autre, ils serviront le roi de Babylone, et, après, *je* visiterai ce roi lui-même et *je* ferai de sa terre des Chaldéens une solitude éternelle[5] ; » et voici que l'histoire de ces temps et celle d'aujourd'hui sont là pour constater l'éternité du châtiment !

« Annonce maintenant à l'Égypte et que ta voix résonne à Memphis et à Tunis, et dis-leur : « Préparez-vous, le Seigneur va descendre sur les tumultes d'Alexandrie, sur ses rois et sur ses dieux[6]. » « Dis à Pharaon qu'il prenne garde ; dis-lui, je vais jeter sur toi un filet, je te passerai un anneau dans les narines et je te traînerai dans un champ où je rassasierai de toi tous les animaux de la terre[7]. »

« Tyr, je vais faire monter sur toi les nations comme les flots de l'Océan[8]. »

1. *Ps.*, CI-CIX.
2. *Ps.*, CLXVII, ch. II, v. 2.— On a beaucoup admiré le mot de Bossuet : « Dieu seul est grand, mes frères, » mot prononcé devant un cercueil princier; mais ce même mot dans la bouche d'un roi n'est-il donc pas bien autrement admirable?
3. Baruch, ch. IV, v. XV.
4. Isaïe, ch. VIII, v. 8.
5. Jérémie, ch. XXV, v. 11, 12.
6. Jérémie, ch. XXV.
7. Ézéchiel, ch. XXXII.
8. *Id.*, ch. XXVI, v. 3.

« Prends garde, Babylone, je vais troubler les cieux contre toi et t'arracher de ta place [1]. »

Puis la miséricorde arrive. « Mais criez tous vers moi et je vous exaucerai, et je vous annoncerai des choses très-grandes et *très-certaines* que vous ne savez pas [2]. »

« Je *serai moi-même* votre lumière, et les jours de vos larmes seront finis, *car je précipiterai* la mort à jamais, et j'essuierai les larmes de tous les yeux [3]. »

Et quant à la tendresse de ces hommes, elle semble égaler celle de Jéhovah. « Vous qui traversez tous ces lieux solitaires, voyez s'il est une douleur égale à celle des filles de Sion. » (Jérémie.) « Mon âme tressaille, dit ce même prophète, mon cœur palpite d'angoisse et cependant je ne puis me taire. » Quoi qu'on en ait dit, la tendresse de leur âme se roidit contre leur terrible mission, ils se débattent contre elle, ils luttent contre le Dieu qui les contraint, leur vie n'est plus à eux, ils ne sont que la parole en action de leur inspirateur, ou plutôt ils ne sont que leur inspirateur lui-même.

2. — *Prophètes jugés par le rationalisme d'hier et par celui d'aujourd'hui.*

On dirait que le prophète Isaïe n'avait pas seulement en vue le peuple juif, mais encore certains savants de notre connaissance, lorsqu'il adressait à Dieu cette prière : « Seigneur, aveuglez le cœur de ces hommes et fermez-leur les yeux, afin qu'ils ne puissent pas comprendre [4]. » Il faut, en effet, une hallucination tout aussi forte pour méconnaître la *réalité* du prophétisme, que pour en méconnaître le *sens*, comme les Juifs. Dans les deux cas, ces livres que les dénégateurs possèdent, dont ils étudient chaque syllabe et qui leur prédisent leur double aveuglement, doivent rester pour eux « comme des

1. Isaïe, ch. XIII, v. 13.
2. Jérémie, ch. XXXIII, v. 5.
3. Isaïe, ch. IX, v. 19, et ch. XXV, v. 6.
4. Isaïe, ch. VI.

livres fermés, » « afin qu'ils ne comprennent pas, » dit aux Juifs le prophète Isaïe; « afin qu'ils ne comprennent pas, » dit l'*Ecclésiaste* aux savants qui se disputent sur le monde [1]. Et voici que ces deux sortes d'aveugles vont obéir servilement à ces mêmes prophètes qu'ils rejettent, sans se douter le moins du monde qu'ils ne les nient que pour mieux les prouver, « *ut adimpleant scripturas.* »

Cherchons donc un moment sur quelles grandes *découvertes* les aveugles de la science ont pu fonder leur négation, mais constatons avant tout qu'en plein XVIII[e] siècle même ils ne la formulaient pas aussi froidement.

« Quelles sublimes images dans les visions d'Isaïe! disait le fameux Boulanger; que de pathétique et que de beautés touchantes dans les larmes de Jérémie! On y trouve des modèles en tous genres. *Émanée de l'Esprit-Saint*, IL FAUT que la Bible soit immuable comme lui et devienne le livre sacré de l'instruction des nations [2]. » Volney, l'auteur si peu suspect des *Ruines*, après avoir rapproché toutes celles qu'il avait visitées de celles qui avaient été prédites, Volney s'écriait confondu : « Je l'ai parcourue, cette terre ravagée. Grand Dieu! d'où viennent d'aussi funestes révolutions? Pourquoi tant de villes détruites? Pourquoi cette antique population a-t-elle cessé de se reproduire et de se perpétuer? Pourquoi?... UN DIEU MYSTÉRIEUX exerce ici ses jugements incompréhensibles [3]. »

Quant à Diderot, son admiration pour Moïse ne connaissait pas de bornes.

« Quels législateurs, disait-il, ont jamais approché de ce prophète? Si j'étais obligé de vendre ma bibliothèque, je garderais Moïse. »

Malheureusement, Voltaire était *roi*, et Voltaire qui contestait à Moïse jusqu'à l'*art d'écrire* et à David *la moindre beauté*

1. *Eccles.*, ch. III, v. 11.
2. Boulanger, *Pour et contre.*
3. Volney, *les Ruines*, ch. II.

littéraire, attaquait les prophètes avec des armes non moins immondes que celles qu'il réservait à Jeanne d'Arc. Il fit malheureusement école.

Or, bien que cette école ait été terriblement fustigée par ses propres complices, bien loin d'être morte, elle se redresse aujourd'hui et réimprime ses vieux livres en dépit de l'anachronisme. Dans notre introduction nous avons signalé celui des *Sciences occultes* de Salverte, réédité ces jours derniers par M. Littré. Nous avons dit comment, dans une préface louangeuse, ce tuteur, si habile d'ordinaire, a trouvé le moyen de démonétiser complétement son pupille. Ayant donné tous les détails de cet homicide *par imprudence*, nous ne les reprendrons pas. Qu'il nous suffise seulement de rappeler à nos lecteurs que pour Salverte toute la thaumaturgie biblique s'expliquait par le savoir-faire et la science illimitée des *jongleurs* sacerdotaux. Il les dotait de toutes les connaissances possibles : la baguette de coudrier, les automates parlants, la science de tous les poisons, celle d'une météorologie que nous ne connaissons plus, celle même de la POUDRE A CANON, dont il avait besoin pour les murailles de Jéricho ; il ne leur refusait rien, et, devant de tels polytechniciens, ce n'était plus merveille si la terre s'entr'ouvrait, si les temples s'écroulaient, si la foudre frappait, si la peste dévorait... Pour chaque miracle, Salverte avait une recette merveilleuse qui suffisait à tout. Heureusement, disons-nous, son nouvel éditeur M. Littré avait laissé tomber sur la tête de cet ami, tout en réimprimant son livre, un de ces *pavés* qui dispensent d'en redouter un autre. Il lui avait signifié que « cette hypothèse d'une science perdue, inventée pour sortir d'une *impasse*, n'avait pu résister à la critique et que tous les appuis lui avaient manqué à la fois. » Aussi, dans cette nouvelle édition du libre penseur, trouve-t-on, vers la fin du volume, plus d'un amendement qui paraît inspiré par les idées nouvelles sur le prophétiseur biblique, et entre autres celui-ci : « *Cependant* l'opinion qui attribuait aux miracles et à la magie

une origine céleste ne fut pas, dans le principe, une imposture. Née de la piété qui voulait que toute espèce d'excellence émanât de la Divinité, elle fut entretenue par le style figuré qui se conformait naturellement à ces sentiments religieux. Ainsi, parmi les législateurs qui ont eu recours à cet AGENT pour donner de la stabilité à leurs ouvrages, les plus anciens, au moins, ne se sont pas étayés d'un mensonge. Ils n'ont pas professé l'exécrable doctrine qu'il faut tromper les hommes; CE FUT DE BONNE FOI QU'ILS SE DIRENT INSPIRÉS[1]. »

Cette dernière phrase anéantissant tout l'ouvrage, nous nous sommes demandé plus d'une fois si elle entrait dans son plan primitif, et si, par hasard, le clairvoyant éditeur n'aurait pas, à son tour, éprouvé le besoin de faire subir à son auteur quelques-unes de ces modifications qu'il avait fait subir au *Dictionnaire médical* de Nysten[2].

Dans tous les cas, disons-nous, le livre était tué par cette page. Que ce meurtre fût l'effet d'un suicide; que ce fût, au contraire, comme nous le disions tout à l'heure, un homicide par imprudence, ou plutôt par prudence de l'éditeur, il est bien consommé, et il nous prouve, une fois de plus, qu'il n'y a rien de tel que l'erreur pour en finir avec elle-même dans ses moments de franchise.

Nous allons en avoir de nouvelles preuves.

C'est, cependant, une justice à lui rendre. L'incroyance de ces dernières années, comprenant les inconvénients d'une critique aussi étroite, s'est enfin décidée à plus de largeur et d'égards. Sans admettre la possibilité du prophétisme, elle a fini par s'incliner devant la *réalité* historique des hommes prodigieux qui le représentent, et par leur rendre, sans trop se compromettre, une partie des grandes proportions, si ridiculement rapetissées par le siècle dernier. A ce nouveau point de vue, le prophète s'élève donc pour elle au rôle de

1. *Sciences occultes*, p. 456.

2. Voir à ce sujet la dernière brochure de Mgr d'Orléans, et les conférences prononcées en 1863 par le révérend père Gratry.

sage ou de puritain fanatique, dans lequel « le vieil orgueil hébraïque et l'antique opinion nationale continuent à s'incarner et à vivre. » « Dressé, dit-elle, dès l'enfance à ce grand rôle par le vieux parti du droit divin, c'est dans les *séminaires* qu'il est initié à toutes les traditions d'Israël, et qu'on lui communique, avec l'amour de la patrie, l'art de servir et de défendre la morale. »

Reste à savoir maintenant comment on va juger cet art et cette morale. MM. Maury et Renan représentent l'école hétérodoxe allemande et, comme elle, ne voient guère que fanatisme mystique chez les grands hommes qui nous occupent. Ne connaissant pas ce que M. Renan appelle *l'œuvre excellente* de M. Ewald sur les prophètes, nous en prenons une idée trop fâcheuse peut-être dans les appréciations de son admirateur et disciple inconséquent. Néanmoins, soyons juste. Ce dernier (M. Renan) avait trop bien le sentiment du beau, pour ne pas s'incliner devant « l'admirable organisation politique et religieuse du prophétisme [1]. » Selon lui, le prophète « prêche le culte pur, l'adoration en esprit et en vérité... il ne tient sa mission que de Dieu et représente les intérêts populaires contre tous, contre les rois et même contre les prêtres souvent alliés aux rois. C'est une sorte de *tribunat inspiré* (p. 104) qui s'exprime dans le langage le plus sublime et le plus tendre (p. 96). » Aussi M. Renan repousse-t-il, pour sa part, avec la même indignation « et la malveillance de Bayle et la bouffonnerie de Voltaire » (p. 98). Nous avons dit que ce philosophe avait trop le sentiment du beau, pour ne pas voir tant de beautés; mais il a malheureusement aussi beaucoup trop peu le sentiment de la logique, pour ne pas dire à l'instant même tout le contraire, et il a beaucoup trop peu surtout le sentiment de la foi, pour comprendre un problème insoluble sans elle. « Comment, dit-il, en parlant de David, comment les mœurs d'un *condottiere* ont-elles pu

1. *Études religieuses*, p. 96.

s'unir à une vraie grandeur d'âme, à la piété la plus exquise, à la poésie la plus sentimentale? Comment l'homme qui sacrifie à un caprice adultère son plus fidèle serviteur peut-il se persuader avec une entière bonne foi que Jéhovah était son protecteur spécial, comme si Dieu n'existait que pour lui? » M. Renan a raison; tout cela est humainement inexplicable, et lorsque, au lieu d'en *sentir* l'explication dans les larmes de repentir surhumain qui se trahit à chaque ligne de ces pages inspirées, notre auteur s'amuse à la chercher dans « le caractère sémitique, » il commet la même faute et se compromet tout autant que lorsqu'il attribue le dogme de l'unité divine à « l'influence du désert. »

M. Renan n'est pas moins inconséquent quant aux œuvres du prophétisme. Tout à l'heure il s'inclinait devant ces « admirables institutions, devant ce *tribunat inspiré;* » mais à deux pages de distance, la politique de ces prophètes, qu'il vient de nous montrer comme « les défenseurs éternels de la piété, de la morale et des intérêts populaires contre les rois, » il nous la montre comme « étroite, naïve, entêtée, intolérante, retardataire, opposée à cette largeur d'esprit qui portait le peuple et les rois à progresser avec les idées du dehors. » Pour lui, l'opposition de Samuel contre Saül « est ordinairement peu sensée, et plusieurs de ces rois anathématisés par les prophètes étaient des princes raisonnables, tolérants, partisans d'alliances nécessaires avec l'étranger. » « Les prophètes, dit-il, rendaient impossible toute loi d'hérédité; c'étaient eux qui faisaient et défaisaient à leur gré les dynasties, et gouvernaient en réalité. Aveugles selon la chair, clairvoyants selon l'esprit, ils ne cessaient de repousser la seule politique qui pût sauver Israël, de battre en brèche la royauté et d'exciter par leurs menaces et leur puritanisme des agitations intérieures. On les vit sur les ruines de Jérusalem maintenir leur obstination et *triompher,* presque, des désastres qui *réalisaient* leurs *prédictions* [1]. »

1. *Études religieuses,* p. 105, 110.

Il est curieux, en vérité, d'entendre un philosophe du XIXe siècle prendre parti contre l'opposition morale, désintéressée, constante, généreuse, nationale et démocratique, faite à des rois apostats, corrompus, antinationaux, dont le moindre crime était d'abandonner Jéhovah pour sacrifier au sanguinaire Moloch et à l'infame Astarté.

Pour un libéral du XIXe siècle, cette inconséquence est si peu *tenable*, que M. Renan (hâtons-nous de le dire) le sent parfaitement et se fait à lui-même la plus concluante des réponses : « ...Et pourtant, au fond, dit-il, cette opposition des prophètes AVAIT RAISON. Dès que l'on part de ce principe qu'Israël n'avait qu'une vocation, la conservation du monothéisme, la direction de son mouvement appartenait de droit aux prophètes... Une politique *vulgaire* les condamnerait et les rendrait en grande partie responsables ; mais *le rôle religieux* du peuple juif devait toujours être *fatal* à son rôle politique[1]. »

A part ces derniers mots « rôle religieux, » qu'il faut changer en ceux-ci : « l'infidélité à son rôle religieux, » à part l'odieuse calomnie qui nous montrait tout à l'heure les prophètes *triomphant* de la réalisation de leurs *prédictions*, quand ils versaient, au contraire, des larmes de sang et « égalaient les lamentations aux douleurs, » M. Renan ne laisse plus rien à désirer aux admirateurs des prophètes, si ce n'est l'acceptation du prophétisme lui-même.

Mais comme il nous renvoie continuellement à M. *Munck* et à la *Revue germanique*, fidèle interprète des doctrines d'Ewald, voyons d'abord le premier.

D'abord, M. Munck, dont l'ouvrage sur la *Palestine* est rempli d'intérêt, classe les prophètes parmi les savants, ce qui exclurait de leur sein (*ipso facto*) les bergers et tous les hommes du peuple. Première faute.

Sa seconde faute est d'affirmer que « le mot *nabi*, traduit

1. *Études religieuses*, p. 115.

jusqu'ici par *voyant*, n'a jamais eu d'autre signification que celle d'*orateur inspiré*,... que les prophètes n'ont jamais eu que des pressentiments, des craintes ou des espérances *vagues*... et que toutes les fois que l'on trouve chez eux une *histoire de l'avenir*, on peut être certain qu'il y a là interpolation ou supposition[1]. »

Il est complétement faux aussi de dire « qu'ils connaissaient jusqu'à *un certain point* les forces *secrètes* de la nature, ce qui les fit considérer par les gens du vulgaire comme des thaumaturges. » On le voit, c'est toujours le merveilleux qu'il faut proscrire ; car les hautes qualités des prophètes, on les reconnaît assez volontiers, ainsi que la grandeur de leur mission et les bienfaits qu'on leur doit ; mais la divinanation, mais la prophétie, mais le miracle! impossible, même aux yeux d'un savant Israélite.

Seulement faudrait-il tâcher d'être un peu plus conséquent, et quand on ne veut pas que *nabi* signifie *devin*, ne pas confesser que « les écoles de prophètes s'appelaient *nébiim*, et qu'elles avaient été fondées par Samuel, auquel *seul* convient la qualification de *voyant* ou de devin, comme le prouve l'histoire de Saül allant lui redemander où étaient les ânesses de son père[2]. »

Enfin, quand on nie l'esprit prophétique, il est imprudent d'écrire avec autant de soin que l'a fait M. Munck l'histoire chronologique du peuple hebreu, et de nous montrer, d'un bout à l'autre de cette histoire, les événements succédant littéralement et infailliblement aux annonces de ces *nabi*, que l'on dit *fort sincères*. Il faut prendre garde à ce que l'on fait, et ne pas nous montrer l'esprit prophétique *descendant* non-seulement sur les prophètes, mais sur ceux qui les approchent. Ainsi, de l'esprit de Moïse qui (*Nombres*, ch. XV, v. 25) *descend* dans un nuage avec la Divinité et se commu-

1. *Palestine*, p. 247.
2. *Ibid.*

nique aux soixante-dix anciens rangés autour du tabernacle[1]; ou de l'esprit qui *envahit* tour à tour Saül et tous ses messagers à la seule approche des inspirés de Samuel [2]. Évidemment, il ne peut plus être question d'*émotion*, lorsqu'on insiste pour nous montrer ce Saül participant devant Samuel « aux *inspirations divines* et restant toute la journée et toute la nuit dans un état d'exaltation prophétique. [3] » Lorsqu'on nie le prophétisme, il ne faut pas rapprocher cette singulière contagion du *double esprit* d'Élie se communiquant à son serviteur Éliézer, *à sa demande*. Il ne faudrait pas se mêler d'écrire de telles vies, et surtout celle de cet Élie, de ce géant des prophètes, sous peine d'être arrêté et d'être forcé de recourir à chaque ligne au procédé suivant. Achab, poussé par les faux prophètes, persiste, contre l'avis de Michée et d'Élie, à marcher sur Tamoth. Élie lui prédit (contre l'avis général) qu'il perdra la bataille, la vie et que les chiens lècheront son sang... Le roi meurt, la bataille est perdue et le char ensanglanté est lavé dans la piscine de Samarie où les chiens se désaltèrent! — Il paraît que tout le monde vit dans ce fait l'accomplissement littéral de la prophétie. Eh bien! M. Munck, tout en admettant à son tour et le fait et son annonce, se contente de nous dire que « *ce fut le peuple* qui fit ce rapprochement[4]. » Effectivement, ce fut le peuple, et le peuple bien meilleur critique que tous les savants de la terre!

Écrire toutes ces vies-là, c'est pour un rationaliste vouloir s'enferrer à chaque pas. Nous le verrons tout à l'heure pour Daniel et pour son importune arithmétique.

Mais ce n'est pas assez d'avoir esquissé les colossales proportions de tous ces hommes, comme caractères et prophètes, voyons maintenant ce qu'ils étaient comme thaumaturges.

1. *Palestine*, p. 171.
2. *Ibid.*, p. 270.
3. *Ibid.*, p. 160.
4. *Ibid.*, p. 314.

Peut-être ici *le doigt de Dieu* va-t-il se manifester d'une manière plus éclatante encore.

3. — Le prophétisme devant la Faculté de médecine.

Nous serions incomplet si, après avoir fait comparaître nos prophètes devant l'Académie *des sciences morales*, nous ne montrions pas ce qu'ils sont pour sa sœur et voisine l'Académie des sciences *naturelles et physiques*. Pour celle-ci, grâce à l'éducation psycho-physiologique qui dans les séminaires développait les *facultés latentes* des prophètes, grâce à la connaissance qu'on leur donnait des *forces* de la nature, grâce surtout à la contagion si connue des *surexcitations nerveuses*, on parvenait à les élever parfois au-dessus de toutes les proportions humaines et à leur donner un certain degré d'exaltation qui rappelle « la folie sublime » de Socrate ou de Pascal. Ouvrez au hasard tous nos aliénistes modernes, et plus ne vous restera le moindre doute à ce sujet. Précurseur de Jeanne d'Arc, de Savonarole, de tous nos saints modernes, les prophètes étaient tous atteints de *manie* plus ou moins *délirante*, tous victimes de l'état *théopathique*, tous hallucinés par *excès de raison* et de vertu. « Chez les Juifs, dit le docteur Archambault (médecin de Bicêtre), le don prophétique s'accompagnait de conditions physiques et morales. Leurs paroles et leurs actions témoignent en effet jusqu'à LA DERNIÈRE ÉVIDENCE, suivant le docteur Leuret, que le peuple ne se trompait pas, dans le jugement (de folie) qu'il portait sur eux. Isaïe marche nu et sans souliers... Ézechiel entend une voix qui lui prescrit de marcher dans la campagne, et le fait tomber le visage contre terre :... ce n'est pas sans peine qu'on parvient à l'enchaîner et à s'en rendre maître, comme on le faisait de tous *nos fous* avant Pinel... Avoir lancé, comme on l'a fait, une accusation de mensonge ou de fourberie sur des hommes que la portée de leur intelligence a de tout temps recommandés au respect et

à l'*admiration* des nations sur le sort desquelles ils ont puissamment réagi, était une fin de non-recevoir dont le scepticisme pouvait se contenter *autrefois*, mais que la conscience humaine a refusé d'accepter. L'étude des hallucinations a, je crois, vengé à tout jamais les prophètes de semblables imputations[1]. »

Ils sont vengés, il est vrai, mais on voit à quelles conditions! Absous par des jurés qui de Brest les font passer à Charenton, les prophètes n'ont subi qu'une commutation de peine dont le bienfait fait frémir.

La science médicale signale donc ici un état physique exceptionnel et cet état est toujours un état maladif. M. le docteur Brierre de Boismont fait certainement exception, lorsque dans son ouvrage sur les *Hallucinations* (p. 520) il cherche à bien poser la ligne de démarcation qui doit séparer les hallucinations de l'Écriture sainte de celles de l'histoire profane : « Transformer, dit-il, les philosophes, les réformateurs des peuples, les fondateurs des religions, les esprits créateurs, en autant de fous hallucinés, c'est faire à l'humanité l'insulte la plus cruelle[2]. »

Plusieurs médecins étrangers et protestants ont essayé de formuler la même distinction et de séparer la Bible de toute l'histoire; mais aucun, à notre avis, ne s'est tiré à son honneur de ce périlleux *tour de force*, et voyez quelles inconséquences! Pour Arnold et pour Hibbert (médecins anglais cités par M. Brierre) *toutes* les visions qui succèdent au temps des apôtres seront *folles;* d'autres appliqueront ce même mot à *toutes* les visions de l'histoire profane, bien qu'elles se soient vérifiées à la lettre comme celles de Brutus, de Quintus, de Julien, etc.; quelques autres, exclusivement occupés de l'histoire moderne, voudront bien faire pour Jeanne d'Arc une ex-

1. Th. Archambault, *Traité de l'Aliénation mentale*, introd., p. 15.

2. *Des Hallucinations*, p. 490. Voir, sur ce sujet des hallucinations, les chapitres VII et VIII des *Médiateurs et moyens de la magie*, par M. Des Mousseaux.

ception que les logiciens repousseront avec raison. Quant à nous, fidèle à notre critère de la *surintelligence*, nous soutiendrons toujours que Nabuchodonosor et Pharaon n'étaient pas plus *malades* que Daniel et que Joseph, lorsqu'ils rêvaient les mêmes choses sous deux influences adverses. La vision même peut mentir sans être elle-même un mensonge, comme elle peut mener à la folie sans être son effet.

§ III.

Thaumaturgie transcendante, ou ce que les magiciens ne firent jamais.

1. — *Prodiges exceptionnels.*

Jusqu'ici, thaumaturges et magiciens font descendre également le feu du ciel[1]. Tous deux envoient et guérissent des fléaux et des pestes[2]. Tous deux savent entr'ouvrir la terre pour engloutir coupables et victimes[3]. Tous deux influencent l'atmosphère, déchaînent les vents et font tomber des pluies terrifiantes ou salutaires[4]. Tous deux *voient* les secrets, tous deux font mouvoir des statues, parler des *téraphims*[5] et frappent de mort le sacrilége qui se permet de toucher à leur archè sacrée; tous deux encore observent et expliquent les songes, consultent les sorts ou devinent par des moyens dont la forme est semblable[6]. Qui donc, encore une fois, engagé

1. Voir ce que nous avons dit de Jupiter Élicius, vol. II, ch. XII, App. P.
2. Vol. I, ch. IV, App. C.
3. Vol. II, App. P.
4. *Ibid.*
5. Vol. II, ch. XI, § 1 et 2.
6. Voir Joseph, Daniel, etc.

dans cette voie, pourra marquer d'un *crayon sûr* le produit divin et le produit tout contraire? A quel instant et à quel degré le prodige va-t-il passer du drapeau spiritique sous le drapeau divin?

Mais si ce point précis, si ce *nœud vital* de la thaumaturgie générale est difficile à préciser, il n'en est pas de même de la *supériorité* manifeste des thaumaturges bibliques sur leurs rivaux païens. Nous avons constaté tout à l'heure l'incomparable éclat de leurs prophéties; celui de leurs luttes et de leurs victoires ne l'est pas moins. Qu'on se rappelle celle d'Élie sur les prophètes d'Achab, celle de Moïse sur les magiciens de Pharaon; trop connues pour que nous y revenions ici, nous ne pouvons pas, malgré de nombreuses similitudes (*et fecerunt similiter*), douter du gain de la bataille, devant des magiciens qui s'agenouillent, ou devant un Pharaon qui demande grâce.

Ce qui demeure sans analogue dans l'histoire du merveilleux, ce n'est plus seulement de voir ce même Moïse faire jaillir l'eau des rochers, faire pleuvoir les cailles ou la manne à *heure fixe*, faire surgir des feux souterrains pour dévorer des rebelles; mais c'est d'entendre le même prophète signifier à tout un peuple réuni l'ARRÊT DIVIN qui condamne TOUS les hommes au-dessus de vingt ans (à l'exception de Caleb et de Josué) à mourir dans ce désert, Dieu réservant la conquête de Chanaan à la génération qui les suit; prophétie du premier ordre, qui se réalise avec une exactitude merveilleuse après trente-huit ans de pèlerinage[1]; c'est de le voir décider de la victoire ou de la défaite d'une armée, suivant qu'il élève ou qu'il abaisse ses deux mains au dessus d'elle[2]; c'est de voir Josué héritier de la puissance de ce roi des thaumaturges, annoncer à une population de deux millions d'individus de se purifier, parce que le lendemain Dieu va

1. *Nombres*, ch. XIV, v. 29.
2. *Exode*, ch. XVII, v. 2.

faire une grande chose pour leur prouver la mission qu'il lui donne; et cette grande chose, c'était tout *simplement* le *duplicata* de la mer Rouge, c'est-à-dire la traversée du Jourdain, à l'heure, au moment et au lieu de son plus grand débordement[1]. En un mot, c'était l'arrêt subit du fleuve, à l'instant où l'arche allait entrer dans son lit, c'est-à-dire l'amoncellement continu des eaux supérieures et l'écoulement des inférieures, de manière que ces *deux millions d'hommes* pussent passer tranquillement en face de Jéricho.

Nous savons tout ce que les mythologues et les rationalistes ont dit à ce sujet; mais comme les uns et les autres, représentés surtout par Muller et Rosenmuller, ont pris soin d'anéantir mutuellement leurs explications, il ne reste plus absolument rien des unes et des autres. Entre Muller disant : « Niez comme nous *la totalité* du récit, mais ne faites pas du narrateur un rationaliste, » et Rosenmuller lui répondant : « La négation totale est *impossible*, il faut seulement la modifier, » notre position est excellente, car seule elle nous permet d'accorder avec la nécessité du fond la véracité des détails. Nous comprenons donc Josué « faisant placer douze pierres sur les bords du fleuve, et douze pierres dans son lit et s'écriant : « Israélites, quand vos enfants demanderont à leurs pères ce que signifient toutes ces pierres, vous leur répondrez : « Jéhovah a recommencé sur cette rivière et en faveur d'Israël ce qu'il avait fait pour la mer Rouge, c'est-à-dire qu'il les a fait passer toutes les deux à pied sec[2]. »

En vain, surtout, chercherait-on partout ailleurs quelque chose de semblable au fameux arrêt du soleil et de la lune à Gabaon et à la journée *doublée* qui s'ensuivit[3], car, *nous en convenons*, de tous les miracles de la Bible, voici celui dont la négation paraît mériter le plus de circonstances atténuantes. Tout ici déconcerte la raison. Tout le système solaire enrayé

1. Josué, ch. III, v. 15.
2. *Id.*, ch. IV, v. 21, 24.
3. *Id.*, ch. X, v. 12, 14.

sans encombre, et la gravitation générale suspendue dans l'intérêt d'une bataille !... Le fait une fois accepté, il ne reste plus de comparaison possible. Il serait inopportun et déplacé d'entrer dans l'examen de toutes les controverses soulevées à ce sujet; laissons donc là ces suppositions de parhélies[1], peu légitimées par le texte, et notons seulement en passant notre explication favorite, c'est-à-dire LA SUSPENSION DE LA ROTATION DE LA TERRE, SANS LE MOINDRE RETARD DANS SA TRANSLATION PLANÉTAIRE, car alors nous avons autant de jour et de vue solaire qu'il nous en faut, sans altérer d'une seconde la marche du système[2]. Dans tous les cas, il y a là le plus grand des miracles cosmologiques.

Ce qui ne se rencontre pas encore *tous les jours* dans les annales païennes, c'est l'écroulement subit de toutes les murailles d'une ville, sans autre stratégie qu'une simple procession de prêtres portant une arche et faisant une fois par jour, pendant une semaine, le tour de la ville; nous n'en voyons pas une seconde, dont, au *jour dit*, les murailles se soient écroulées *jusqu'aux fondements* au bruit de sept trompettes et d'*un seul cri*, prescrit au peuple peu de jours auparavant par *le prince des armées du Seigneur*[3].

M. Munk ne voit ici qu'un « assaut général auquel le bruit des trompettes aura servi de signal[4]. » Mais les rationalistes, qui tiennent à l'écroulement des murailles, *exigé*, en effet, par tout l'ensemble du récit, préfèrent une mine creusée tout

1. Remplacement du vrai soleil par un faux; supposition modeste, puisque la science en a souvent constaté trois ensemble.

2. Selon M. Chaubard, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois (ch. I et XII), ce serait à cette *suspension de rotation sans arrêt* qu'aurait été due la submersion de l'Atlantide, dont la date, assignée par les prêtres égyptiens à Solon, se rapporterait parfaitement, selon lui, à l'époque de Josué.

3. Josué, ch. V et VI. Ce prince est pour nous saint Michel ou Métraton, qui, dans notre théologie sidérale (vol. III, p. 163), se trouve être aussi le chef *des sept esprits* attachés aux sept planètes. C'est probablement la raison du nombre sept, attaché aux jours, aux prêtres et aux trompettes dans la prise de Jéricho.

4. *Palestine*, p. 221.

autour de la ville et *masquée* par la promenade de l'arche; voyez-vous sept prêtres faisant sept fois le tour d'une ville et parvenant à masquer un travail aussi prodigieux!... Décidément nous ne sommes pas en voie de progrès; nos généraux y mettent plus de temps et surtout, quand leurs citadelles sont enlevées, on ne les voit jamais prédire, comme le fils de Josué sur les ruines de Jéricho, que « le premier qui s'avisera d'essayer la reconstruction de cette ville perdra *son premier-né*, ce qui se réalisa à la lettre dans la personne ou plutôt dans la famille de Hiel, qui plus tard avait tenté de le faire [1].

Mais abrégeons, car cette longue succession de miracles exceptionnels nous mènerait beaucoup trop loin, et nous en avons assez pour bien établir la supériorité cherchée. Contentons-nous désormais de ce qui va suivre, et sommons hardiment tout le paganisme de nous produire quelque chose de semblable.

2. — *Le doigt du Maître de la vie, ou les résurrections de morts.*

Ici l'abîme qui sépare le miracle biblique du prodige païen va se trouver tellement profond, que le paganisme n'essayera même pas de le combler. Le miracle va s'élever à des proportions inconnues, et, ce qu'il y a de plus remarquable, se simplifier dans le récit, se rationaliser, pour ainsi dire, dans toutes ses expressions, au *prorata* des proportions qu'il va prendre. Ce ne sont plus les dieux fantastiques de *la foudre* et *des vents* qu'il va falloir évoquer en personne, pour arracher une proie aux enfers; ce ne sera plus, comme chez nos thaumaturges orientaux, la projection de *dix mille soleils*, qui viendra rendre un fils à sa mère : non, c'est un homme de même nature que nous, c'est un personnage très-historique, c'est un adorateur du vrai Dieu, qui cette fois, le plus

1. *Rois*, ch. XVI, v. 34.

simplement du monde et par un mot, par un geste, par un soupir, viendra défier la mort, et la mort sera vaincue. Pour la première fois, elle abandonnera sa proie et la renverra sur la terre, comme pour saluer les approches de celui qui va s'appeller « LA RÉSURRECTION ET LA VIE ».

Écoutons...

Sur l'ordre de Dieu[1], le prophète Élie se rend à *Sarephtha* (des Sidoniens), où il partage avec une pauvre veuve le peu d'huile et de farine qu'elle possède et qu'un premier miracle multiplie indéfiniment... Bientôt le fils de cette veuve se trouve atteint d'une maladie très-grave (*languor fortissimus*); il succombe et rend le dernier souffle (*ita ut non remaneret in eo halitus*). Dans son désespoir, la pauvre mère s'en prend à l'homme de Dieu, dont elle croit reconnaître ici l'œuvre et les sévérités. Pour toute réponse : « Donne-moi ton fils, » dit le prophète; et, l'enlevant aux embrassements de sa mère, il le prend dans ses bras, l'emporte dans sa chambre et le pose sur sa propre couche. « Seigneur, mon Dieu! s'écrie-t-il; Seigneur, mon Dieu, ne permettez pas que celle qui me donne l'hospitalité perde ainsi son enfant! » Après cette première invocation, il se couche, à trois reprises différentes, sur le mort[2] et continue sa prière : « Seigneur, Seigneur, mon Dieu! Je vous en conjure, faites que l'âme de cet enfant *rentre* dans ses organes! » Et voilà que le Seigneur exauce son prophète, que l'âme *revient* dans cet enfant et que le mort ressuscite à la vie (*revixit*). Alors, reprenant l'enfant dans ses bras et le rendant à sa mère : « Tiens, lui dit Élie, tiens, voici ton enfant vivant, *en vivit filius tuus*. — Ah! répond la veuve, c'est maintenant que je te reconnais pour un homme du vrai Dieu, CAR, JE LE VOIS, c'est la parole du Seigneur qui s'exprime par la tienne, *verbum Domini in ore tuo*. »

1. *Rois*, l. III, ch. XVII.
2. *Les Septante* ajoutent : « *Il souffle* trois fois sur lui. »

Première résurrection ! Passons à la seconde.

Élie a un disciple ; mais voyons tout d'abord ce que peut être un disciple de prophète. On parle beaucoup aujourd'hui, soit en Allemagne, soit en France, de ces grandes *écoles* de prophètes, où, *de longue main*, on préparait la jeunesse à cette terrible profession par « toutes les règles de l'éloquence, du fanatisme et de l'habileté. » C'est vrai ; il y avait effectivement des maisons de retraite et de prière où l'on réunissait ceux qui paraissaient directement *saisis* par l'esprit, ou dignes de la transmission du *don* prophétique ; et comme ce don n'était pas rare, le nombre des aspirants s'élevait parfois à un chiffre très-élevé. Mais il paraît que pas n'était besoin de rester à l'école aussi longtemps que l'on voudrait bien nous le faire croire, et que l'on obtenait assez vite son diplôme de bachelier *ès voyance*.

Suivons, et tâchons donc de comprendre un peu la théorie du *don* biblique.

Du fond de sa caverne, Élie entend « la voix du Seigneur apportée *par un souffle léger* (*aura tenuis*). » « Va, lui dit celle-ci, retourne à Damas par le désert. Arrivé là, tu sacreras Hazaël, et tu l'établiras roi de Syrie. Puis tu donneras le royaume d'Israël à Jéhu, fils de Namsi ; et quand tu seras à Abelmenla, tu y trouveras un fils de Saphat qui s'appelle Éliézer, et tu l'*oindras prophète* pour toi-même[1]... » Élie se met en route à l'instant. Il trouve effectivement à Abelmenla le fils de Saphat, labourant lui-même avec ses douze bœufs ; il lui jette son manteau en disant : « Ce que je possède, je te le transmets, *quod enim meum erat, feci tibi.* » AUSSITÔT (*statim*) Éliézer quitte ses bœufs, les abandonne au peuple, court embrasser son père et sa mère, et devient le serviteur du prophète et prophète lui-même[2].

On voit que ses *études* n'avaient pas duré bien longtemps.

1. *Rois*, l. III, ch. XIX.
2. *Id.*, *ibid.*

Toutefois le manteau n'avait conféré jusqu'alors au disciple que le simple esprit d'Élie. Mais un jour, après avoir l'un et l'autre traversé le Jourdain, portés *sur* le même manteau, Éliézer voit son maître s'enlever dans les airs, dans un char de feu traîné par des chevaux de feu. Il n'a que le temps de lui demander son *double esprit,* et pour la seconde fois Élie lui rejette son manteau, sur lequel il repasse le Jourdain[1].

Le don, cette fois, était complet, car il advint qu'après avoir demeuré à son tour chez une femme de Suna, et ses prières lui ayant obtenu un fils, ce fils vint à mourir. La mère pense aussitôt au prophète, pose son enfant sur son lit et accourt au Carmel. Là, se jetant aux pieds d'Éliézer: « Est-ce donc pour le voir mourir, lui dit-elle, que j'ai demandé un enfant au Seigneur? » Alors Éliézer, se retournant vers son disciple Giézi : « Prends bien vite ce bâton, lui dit-il, mets ta ceinture, cours... Si tu rencontres quelqu'un sur la route, ne le salue pas le premier, et, s'il te salue, garde-toi de lui parler. Arrivé chez la veuve, tu déposeras au plus vite ce bâton sur le visage de l'enfant. Va; je te suis avec sa mère. » Giézi arrive, exécute l'ordre donné; mais le sentiment et la voix ne reviennent pas (*neque vox neque sensus*). Désolé, il retourne au-devant du prophète : « L'enfant n'est pas ressuscité, » lui crie-t-il (*non revixit*). Éliézer entre à son tour, il voit l'enfant mort sur le lit (*jacebat mortuus,* a bien soin de nous dire l'Esprit-Saint). L'homme de Dieu ferme la porte, reste seul avec le *mort* et le recommande au Seigneur dans les mêmes termes que le faisait son maître ; puis, se couchant comme lui sur l'enfant, il applique sa bouche sur sa bouche, ses yeux sur ses yeux, ses mains sur ses mains, et voici que la chair de l'enfant se réchauffe. Éliézer se lève, marche avec vivacité dans la chambre[2] et se remet

1. Voir *Ecclésiastique,* ch. XLIX, v. 9, et *Machabées,* ch. XI, v. 58.

2. *Cornelius a Lapide* a soin de nous avertir que c'était l'usage, chez les Juifs, de marcher à grands pas pour donner plus de ferveur et d'action à la prière.

sur le mort ; celui-ci, après sept secousses successives (*oscitavit septies*), ouvre enfin les yeux. « Giézi ! s'écrie le prophète, Giézi ! appelle la Sunamite. » La Sunamite accourt. « Tiens, emporte ton enfant, » lui dit le thaumaturge en lui rendant son fils. Celle-ci se prosterne à ses pieds, adore Dieu, prend son enfant et s'en va[1].

Seconde résurrection ; comme on le voit, la théorie du don était simple et bien visiblement puisée, non pas sur le banc des écoles, mais à l'école du plus grand de tous les maîtres.

L'Écriture maintenant nous parle d'une troisième *ressuscitation*, pour parler son langage, et cette fois ses expressions semblent nous avertir que le thaumaturge va se surpasser lui-même. « Éliézer, nous dit-elle, hérita de l'esprit *tout entier* d'Élie... personne ne le surpassa en puissance... Vivant, il opéra des prodiges (*monstra*), mort, il opéra des merveilles (*mirabilia*)[2]. Car, ajoute-t-elle, son cadavre lui-même a fait des miracles, » et voici comment : pour la première fois le serviteur n'imitait plus son maître. Il mourait *sur la terre*, après cent années d'existence, dont soixante-six avaient été remplies par une longue suite de miracles opérés sous six règnes différents ; après l'avoir déposé dans un sépulcre, les gardiens, trouvant sur leur chemin le cadavre d'un voleur, veulent s'en débarrasser en le jetant dans le même mausolée qui n'était pas encore scellé, mais voilà qu'au premier contact de ces restes bénits, voilà que le criminel sanctifié ressuscite à son tour et se relève sur ses pieds (*revixit et stetit super pedes suos*)[3]. Arrêtons-nous, car, nous le savons fort bien, pour la critique moderne, qui n'admet pas « qu'on puisse la prendre en défaut, » mais qui exige pour les affirmations du genre humain des preuves mathématiques auxquelles elle finit par *ne pas* se rendre, des résurrections qui ne sont attestées

1. *Rois*, l. IV, ch. IV.
2. *Ecclés.*, ch. XLVIII, XIII, XV.
3. *Rois*, l. IV, ch. XIII.

que par la Bible n'auraient aucune autorité [1]. Nous conviendrons avec elle que, s'il était isolé, tout cet Ancien Testament serait pour nous complétement insuffisant. Nous allons même encore plus loin : tout l'éclat de cette thaumaturgie véritablement transcendante et que nous acceptons pleinement comme réelle (malgré l'absence d'attestations *humaines* pour ces deux dernières résurrections) ; tout cet éclat, disons-nous, ne suffit pas encore à notre exigence pneumatologique. Il nous démontre bien, il est vrai, une énorme *supériorité relative* des agents inspirateurs d'Israël sur ceux de toutes les autres nations ; Jéhovah reste bien pour nous le plus puissant comme le plus terrible et le plus fort de tous les *dieux;* mais nous ne tombons pas encore à deux genoux, pour saluer du fond de notre cœur et de notre esprit son absolue divinité; plus aveugle et plus dur, si l'on veut, que tous les Juifs, nous continuons à lui dire comme Moïse : « Seigneur, quel est donc votre vrai nom? dites-nous-le, afin que nous puissions le redire. » (*Exode*, ch. III, v. 13 [1].)

1. On prétend que les prodiges et les signes ne se bornêrent pas à celui-là près de ce tombeau. Saint Jérôme, en effet, après nous avoir dit que, de son temps, « le sépulcre du prophète Abdias et le mausolée d'Élisée étaient encore en grande vénération à Sébaste » (l'ancienne Samarie), ajoute que « les démons continuaient à avoir en horreur ce sépulcre. » Cédrénus nous disant, de son côté, que les restes du prophète furent apportés à Alexandrie sous l'empereur Léon le Grand, nous comprenons qu'Artème, officier dans l'armée de Julien, ait pu ajouter que l'apostat couronné avait fait jeter à la voirie, parmi les os des bêtes, ceux d'Élisée et de saint Jean-Baptiste. (Voir Lipomanus, *Vie d'Artème.*) Ces sépulcres de saints étaient décidément un des plus grands soucis de ce misérable empereur. On se rappelle, en effet, qu'Apollon lui ayant déclaré qu'il ne se taisait à Delphes qu'en raison des reliques de saint Babylas, il les fit exhumer et reporter à Antioche. Il faut convenir encore que nos libres penseurs jouent de malheur avec le merveilleux et que leurs grands hommes s'entendent parfaitement avec les nôtres, car, entre eux, la réalité du dieu n'est jamais en question ; on ne discute que sa valeur et sa supériorité.

I. — « DÉVELOPPEMENT PHILOSOPHIQUE DE CETTE GRAVE DIFFICULTÉ, PAR UN GRAND THÉOLOGIEN. »

L'illustre Clarke, l'une des gloires du protestantisme anglais, mais en cela très-catholique, disait, à propos de la distinction difficile entre le miracle opéré par les esprits et celui qui nécessite le *doigt de Dieu :* « Il nous est absolument impossible de marquer quel degré précis de puissance Dieu peut raisonnablement avoir communiqué aux êtres créés, aux intelligences subordonnées, aux bons et aux mauvais anges. Il est évident qu'il peut y avoir des choses absolument impossibles à l'homme, qui seront faciles à l'ange et dans l'enceinte de son pouvoir naturel. On peut aussi supposer très-raisonnablement qu'il y a des choses qui surpassent le pouvoir des anges inférieurs, et ne sont pas au-dessus du pouvoir naturel des anges d'un ordre supérieur, et ainsi du reste. A la réserve donc du pouvoir de créer une chose de rien, qui nous paraît entièrement incommunicable, à peine y a-t-il d'effet particulier dans le monde, quelque grand et quelque miraculeux qu'il nous paraisse, dont on puisse dire avec certitude qu'il surpasse le pouvoir de tous les êtres *créés* qui sont dans l'univers. C'est donc une très-mauvaise définition du miracle, que celle donnée par quelques auteurs : « *un effet qui ne peut être produit que par la seule toute-puissance divine...* » Pour cela, il faudrait supposer que Dieu, en revêtant tous les êtres intelligents subordonnés des pouvoirs qu'il leur a donnés, leur a aussi imposé une loi qui les empêche de se mêler des affaires d'ici-bas, pour y faire aucune de ces choses que nous appelons surnaturelles et miraculeuses. Or, si ces restrictions ne sont ni universelles, ni perpétuelles, qui m'assurera qu'un miracle fait à mes yeux n'est pas l'ouvrage de quelque intelligence créée?... J'avoue bien qu'on a toutes les raisons du monde pour croire qu'il y a certains miracles, comme par exemple la résurrection des morts, qui passent absolument le pouvoir des esprits trompeurs, mais il y a très-peu de cas dans lesquels on puisse déterminer avec certitude que telle ou telle chose particulière est au-dessus du pouvoir naturel des bons ou des mauvais anges. C'est donc encore très-mal raisonner que de prétendre que les prodiges attribués par l'Écriture aux esprits malfaisants ne sont que des prestiges, des illusions ou des tours de passe-passe, etc. » (Clarke, *de la Religion chrétienne*, ch. XIX.)

On le voit, nous ne sortons pas du cercle des esprits, et jusqu'ici le criterium divin nous échappe. Tâchons donc maintenant de le chercher dans l'ensemble et dans la solidarité parfaite de tous les événements prédits.

§ IV.

Objet final des prophéties.

1. — *Objet final des prophéties.*

Il est clair qu'au point où elle en est arrivée, notre critique, parfaitement éclairée sur le surnaturalisme et la réalité des faits, finit par se résumer, à l'égard des agents spirituels qui les inspirent, dans une simple question de confiance. Pour savoir si nous avons affaire à des esprits honnêtes ou malhonnêtes, il nous faut donc agir comme nous le faisons à l'égard des esprits de nos semblables. Dans les deux *règnes,* rien ne ressemble plus à un saint qu'un adroit hypocrite, puisque souvent, jusqu'au jour de la désillusion, leurs actes extérieurs diffèrent de si peu, que les plus clairvoyants s'y laissent prendre. Ce n'est donc plus à l'éclat de leurs miracles, mais c'est à la sincérité de leurs paroles qu'il faut tâcher de les reconnaître, non pas des paroles et des protestations isolées, mais de tout l'ensemble de leurs affirmations, dont la vérification peut seule décider du degré de confiance qu'ils méritent.

Appliquons donc cette règle aux esprits des prophètes, et remarquons que si nous avons déjà pu constater l'accomplissement, terrible ou consolant, mais toujours ponctuel de leurs prophéties particulières, nous ne nous sommes pas encore occupé de celles qui font comme la base et la fin de tout le prophétisme. Or, personne ne l'ignore, toute l'économie de la *voyance* judaïque reposait sur ce qu'on appelle les prophéties messianiques.

Voici en peu de mots leur substance. Au chapitre III, v. 15 de la *Genèse*, l'Élohim biblique dit au serpent : « La femme et

toi serez en guerre; *sa race* t'écrasera la tête et tu chercheras à la mordre au talon. » Voilà le programme, le thème unique des grands périls à traverser, des grandes espérances à entretenir.

Au chapitre XII, v. 15 et 22 du même livre, le même Élohim dit à Abraham : « De ta race il sortira un rejeton en qui toutes les nations seront bénies. » Voici la promesse formulée, et l'objet de la promesse entrevu.

Au chapitre XLIX, v. 10, on définit l'époque : « Le sceptre ne sortira pas de Juda et l'on verra des magistrats de sa race jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé et qui sera l'attente des nations. »

Au chapitre XXIV, v. 17 et 20 des *Nombres*, le devin Balaam s'écrie malgré lui : « Je le vois, mais non maintenant; je le regarde, mais non pas de près. Une *étoile* procède de Jacob, un sceptre s'élève d'Israël; de Jacob sortira celui qui dominera. » Le signe est donné.

Au chapitre XXVIII, v. 25, et XXVI, v. 33, il est prédit aux Juifs infidèles qu'à partir de ce moment et de leur abandon du vrai Dieu ils seront dispersés parmi tous les peuples de la terre, qu'ils n'y trouveront aucun repos et seront chez eux un sujet de raillerie et de fable; la menace et son heure sont d'une netteté formidable.

Quant au lieu, il est précis : au chapitre V, v. 2, du prophète Michée; on lit : « O toi, Bethléem Éphratab! quoique petite entre les villes de Juda, il sortira de toi celui qui doit dominer Israël et dont la génération est dès les jours éternels. »

Dans Isaïe : « Une vierge concevra et enfantera un fils... Il sortira de la tige de Jessé, père de David. Il sera victime pour les péchés du monde (LIII). Il aveuglera les sages et les savants. Il annoncera l'Évangile aux pauvres et aux petits » (VI, v. 10, LXI, v. 1). Isaïe achèvera le tableau tout à l'heure.

Dans Osée (XI, v. 1), il paraît : « J'ai rappelé mon fils d'Égypte, » nous dit Jéhovah; et Zacharie (IX, v. 9), le voit « monté sur une ânesse et sur le poulain de l'ânesse. »

C'est bien lui, car Malachie nous a prévenus « qu'il aurait un précurseur, mais qu'il serait méconnu et trahi. »

Dans David : « Les rois de Seba et de Saba viendront lui apporter de l'or et de l'encens » (*Ps.* LXXI, v. 9). Dans Baruch (III, v. 58) : « Il a été vu sur la terre, conversant avec les hommes. » Dans Isaïe (XXV, v. 6), toute sa vie va se dérouler à nos yeux : « Il sera appelé le Dieu fort, l'admirable, le conseiller, qui doit engloutir pour jamais la mort, car (LIII, v. 4) il s'est véritablement chargé de tous nos maux et il a porté nos douleurs ; les sourds entendront et les yeux des aveugles sortiront de leurs ténèbres (XXIX, v. 18) et le boiteux bondira comme le cerf (XXXV, v. 4, 6) ; » mais nous nous sommes détournés pour ne pas le voir. Nous l'avons méprisé et nous n'en ferons aucun cas. Il a été percé de *plaies* pour nos fautes et brisé pour nos crimes ; il a été immolé parce qu'il l'a bien voulu ; il a été mis au nombre des scélérats et il a porté les péchés de la foule. — « Ils pèseront alors *trente pièces d'argent* pour ma récompense » (Zach., XI, LIII, v. 3). « Pour moi, dit le Seigneur, j'étais comme un agneau plein de douceur qu'on porte pour en faire une victime. » (Jérém., XI, v. 19.)

David fait tenir exactement le même langage au Messie et détaille sa passion : « *Mon Dieu ! mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* Ceux qui me voyaient m'insultaient par leurs discours en remuant la tête... Ils ont percé mes *mains* et mes *pieds* et ils ont compté tous mes *os*. Ils m'ont couvert de *crachats*, ils ont partagé entre eux mes habits et ils ont jeté le sort sur ma *robe* » (*Ps.* XXI) ; et au *Psaume* XLVIII : « Ils m'ont donné du *fiel* pour nourriture, et dans ma soif ils m'ont abreuvé de *vinaigre*... Mais, Seigneur, ma chair reposera dans l'espérance, parce que vous ne laisserez pas mon âme dans l'*enfer* et vous ne souffrirez pas que votre saint soit sujet à la corruption. » (*Ps.* XV.)

Car Osée l'a dit : « O mort ! je serai ta mort ; ô enfer ! je serai ta destruction » (ch. VIII). Et de même que le prophète Jonas avait demeuré trois jours et trois nuits dans le sein de

la baleine, ainsi le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre. » (Saint Matth., XII.) « C'est alors qu'il distribuera les dépouilles des forts. » (Isaïe, LIII, v. 12.)

Alors, la terre émue a tremblé et les montagnes ont été secouées à leur tour. » (*Ps.* XVII, v. 5.) « En ce jour-là, dit le Seigneur, je ferai que le soleil se couchera en *plein midi* et je couvrirai la terre de *ténèbres.* » (Amos, VIII, v. 8.)

« Mais, dit-il lui-même, je me suis couché et endormi, et je me *réveille* tranquillement, parce que le Seigneur est mon appui. » (*Ps.* III, v. 6.)

« Et, reprend-il, il nous rendra la vie après deux jours; le *troisième*, il nous *ressuscitera* et nous vivrons en sa présence. » (Osée, VI, v. 3, 4.)

« C'est pourquoi Dieu l'a élevé, et que toute langue confesse qu'il est dans la gloire de son Père... Il s'est élevé parmi les acclamations, il règne sur les nations, il s'est assis sur un trône saint. » (*Ps.* XLVI, v. 6.)

Aussi « un peuple que je ne connaissais pas m'a servi; ils m'ont obéi aussitôt qu'ils ont entendu parler de moi (*Ps.* XVII, v. 45); j'enverrai vers ceux qui n'ont jamais entendu parler de moi et qui n'ont pas vu ma gloire; ils l'annonceront aux gentils, et ils feront venir tous vos frères de toutes les nations. » (Isaïe, LXVI, v. 19.)

« Mais cette maison (le temple de Jérusalem) sera considérée comme un exemple de ma justice. Quiconque passera près du lieu où elle était sera frappé d'étonnement et *sifflera.* » (*Rois*, III, IX, v. 6, 7.)

Puis enfin viendra le dernier jour « où le Seigneur répandra son esprit sur toute chair; nos fils et nos filles auront des songes. Le soleil sera changé en *ténèbres* et la lune en *sang;* mais quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé. » (Joël, II, v. 31.)

Voilà l'ensemble, mais les détails sont infinis, leur précision est manifeste, et n'y eût-il, au lieu de ce faisceau de prophéties, que celle de Daniel, l'incroyance à la *claire vue* des

prophètes serait aussi déraisonnable que l'incroyance à la lumière du soleil. Ce ne sont plus les années et les mois qu'il lui est donné de préciser jusqu'à l'arrivée du Messie, ce sont pour ainsi dire les semaines et les heures.

Force nous est de lui consacrer *encore* quelques pages, puisqu'il est devenu le point de mire de tous les incroyants modernes, non moins aveuglés sur son compte que les Israélites eux-mêmes. La mauvaise foi s'expliquerait mieux que la cécité, car il est impossible de repousser une vérité plus claire; mais nous savons combien l'épaisseur de certains bandeaux dispense de recourir à cette odieuse explication.

Soumettons-les donc à la vive lumière de Daniel.

---

1. — Exposition.

NOTE 1. « DANIEL, TRAIT D'UNION ENTRE LES DEUX TESTAMENTS. » Daniel était du nombre des Juifs qui avaient été emmenés en captivité à Babylone par Nabuchodonosor, après la prise de Jérusalem, dans la quatrième année de Joachim, roi de Juda. Son intelligence élevée, la grâce de sa personne et la sagesse de sa conduite lui avaient concilié les faveurs du souverain, qui le confia au chef de ses eunuques et l'établit bientôt le chef de ses enchanteurs, mages, goëtes (*mecassephim*) et astrologues (*chaldæi*), qu'il dominait de toute la hauteur d'un génie que la Bible nous représente comme le *décuple* de celui de tous ses rivaux *réunis* (a). Dieu lui avait départi en outre le don d'explication des visions et des songes (b). Daniel était, par conséquent, comme une nouvelle copie de la grande figure de Joseph (plus habile que tout autre en fait de divination) (c), comme Nabuchodonosor rappelait celle de Pharaon, comme les *hartummim* égyptiens rappelaient les *arioli* de la Chaldée, comme enfin Memphis rappelait Babylone, en tant que prison des Hébreux. Tant il y a de simplicité, d'unité dans ce plan biblique dont le sommaire peut se résumer ainsi : bénédictions et fléaux tombant du ciel sur un peuple choisi, malédictions et vengeances contre tous ceux qui le persécutent et l'oppriment !

Des deux côtés, et à bien des siècles de distance, le langage est le même comme la valeur relative des magiciens et du prophète se traduit par les mêmes termes et par les mêmes aveux.

(a) Daniel, ch. I, v. 20.
(b) *Id., ib.*, v. 17.
(c) *Genèse*, ch. XLIV, v. 15.

Pharaon, tourmenté par un rêve, rassemble tous ses devins, qui, dans leur impuissance, s'en remettent au *songeur* de Jéhovah. Nabuchodonosor, terrifié par un songe, rassemble tous les siens, qui, terrifiés eux-mêmes, lui répondent: « La solution que vous demandez, ô roi! est grave et difficile; il n'y a pour la donner que les *dieux saints*, avec lesquels les hommes ne peuvent pas converser (*a*). » Et Daniel est appelé. Daniel prie (*b*), obtient et remercie (*c*), puis, à sa prière, introduit près du roi : « Aucun mage, lui dit-il, ne pourra vous répondre, ô roi; mais il est au ciel un Dieu qui révèle tous les mystères : c'est celui qui dispose les temps et qui transfère les royaumes, et voici ce qu'il me charge de vous dire. » Et cette réponse, ce n'est rien moins que l'histoire future et littéralement exacte des quatre plus grands empires de la terre : prédiction magistrale dont un Bossuet a pu dire : « Elle fait passer en un instant devant les yeux l'empire de Babylone, celui des Mèdes et des Perses, celui d'Alexandre et des Grecs... On y voit ces fameux empires... tomber, les uns après les autres, avec un effroyable fracas (*d*)... »

A cette réponse du Dieu du ciel, l'orgueilleux roi tombe lui-même, il tombe sur sa face, dit la Bible. «Votre Dieu, dit-il à ce *devin* exceptionnel, votre Dieu est vraiment le Dieu des dieux et le maître des rois. » Et sur-le-champ il établit Daniel prince de toutes les provinces babyloniennes, maître de tous les *sages*, et le fixe à la cour (*e*). » Nous le constaterons tout à l'heure.

Mais Daniel ne s'arrêtait pas au sort futur des nations, ou plutôt il subordonnait leurs destins à une plus haute destinée, celle du peuple juif, subordonnée elle-même à celle de son Dieu. Il précisait le moment de son incarnation sur la terre : « Écoutez, disait-il (dans la première année de Darius, fils d'Assur), écoutez : j'ai compris dans les livres le nombre des années de Jérémie, car j'ai imploré le Seigneur dans le jeûne, sous le sac et dans la cendre... Et comme je lui parlais encore et le priais, et confessais mes péchés avec ceux de mon peuple... voilà que Gabriel, sous la figure d'un homme (*f*), ce même ange que j'avais vu premièrement en vision, me toucha dans son vol rapide, au moment du sacrifice du soir : « Daniel, me dit-il, écoute... « Depuis l'ordre qui sera donné pour rebâtir Jérusalem, jusqu'au Christ, chef « du peuple, il y aura sept semaines et soixante-deux semaines; les murs et « les édifices publics se relèveront malgré bien des traverses, et après ces « soixante-deux semaines, LE CHRIST SERA MIS A MORT, et le peuple qui l'aura « renié ne sera plus son peuple. Un peuple viendra avec son chef, qui dé-

(*a*) Daniel, ch. II, v. 11.

(*b*) *Id.*, *ib.*, v. 18.

(*c*) Ceci est une réponse à la théorie moderne sur les études scolastiques qui développaient, dit-on, chez le prophète, des facultés psychologiques exceptionnelles.

(*d*) *Discours sur l'histoire universelle*, partie III, ch. I.

(*e*) Ch. II, v. 49.

(*f*) Il ne faut pas confondre cette expression de *vir* avec celle de « *viri spirituales*, hommes spirituels, » qui s'appliquait, selon le *Zohar*, à tout l'ordre des *Ischins*, dont les membres *tombés* s'étaient, d'après le livre d'Hénoch, attachés aux filles des hommes. (V. App. *Hénoch*, vol. II de ce Mém., p. 87.)

« truira la ville et le temple ; cette ruine sera sa fin ; la fin de la guerre con-
« sommera la désolation annoncée. Dans une semaine (celle qui reste), il
« scellera son alliance avec plusieurs ; au milieu de la semaine, les victimes
« seront abolies avec le sacrifice ; l'abomination de la désolation régnera dans
« le temple, et la désolation n'aura plus de fin (*a*). »

Assurément, si jamais prophétie a mérité d'être suspecte, en raison de ses trop grandes précisions, c'est celle-ci. Ici, plus de paraboles, plus de voiles, plus d'expressions ambiguës ; c'est la clarté du soleil appliquée à l'histoire, c'est l'avenir photographié. On comprendra donc que nous ayons pu appeler un tel prophète « terreur de la critique moderne. » Voyons maintenant par quels moyens elle cherche à se rassurer.

2. — *Daniel prophète de malheur pour les Juifs et pour la critique moderne.*

« La critique, dit M. Maury, a *démontré* que le livre biblique qui porte le nom de Daniel n'est pas de ce personnage, mais bien une composition apocryphe qui ne remonte qu'au règne d'Antiochus Épiphane. Les plus célèbres exégètes, Corrodi, Eichhorn, Bertholdt, Griesinger, Bleck et Kirms, Luderwald, Jahn, Gesenius, de Wette et Ewald, sont tous de ce sentiment. Cet écrit subit plus tard un remaniement et des additions dans la version grecque qui en fut faite. Le livre de Daniel, selon M. Renan (cité par M. Maury), *contient* d'ailleurs, dans son texte chaldéen, des mots grecs qui trahissent son origine moderne (*b*). »

Pour M. Renan, auquel on en appelle, « le livre de Daniel doit être classé dans cette série de compositions écrites sous forme de visions apocalyptiques, que M. Ewald envisage avec raison comme une sorte de renaissance du prophétisme, telles que le livre d'Énoch, le IV[e] livre d'Esdras, les vers sibyllins, etc., qui furent le fruit de ce nouveau goût, qui, si on le compare à la manière des poëtes de la bonne époque, représente une sorte de romantisme... Aucun doute n'est possible sur la date relativement moderne du livre de Daniel... A n'envisager que la forme, ce sont là des productions de pleine décadence, dans lesquelles, cependant, on rencontre parfois une singulière vigueur de pensée. Le livre de Daniel, en particulier, peut être considéré comme le plus ancien essai de philosophie de l'histoire. Les révolutions qui traversaient l'Orient, les habitudes cosmopolites du peuple juif, et surtout l'INTUITION QUE CE PEUPLE A TOUJOURS EUE DE L'AVENIR, lui donnaient, sous ce rapport, un immense avantage sur la Grèce (*c*)... »

On reconnaît ici la méthode habituelle de M. Renan : méthode prudente, qui lui permet de ne pas trop fixer cette « époque *relativement* moderne » de la confection du livre ; méthode habile, qui lui permet de travestir un *don* de prophétie par trop clair en une faculté d'*intuition* de l'avenir, que l'on partage

(*a*) Daniel, ch. IX, v. 23, 27.
(*b*) *La magie et l'astrologie*, p. 25.
(*c*) *Études d'histoire religieuse*, p. 127.

avec tout un peuple! On comprend qu'à l'aide de pareilles réserves et modifications il soit facile d'amortir bien des coups; mais que deviendra l'auteur le jour où on le pressera de s'expliquer sur la date bien *précise* et sur une *intuition* de l'avenir, qui ressemble si fort à une intuition du présent? M. Renan possède encore une ressource merveilleuse: c'est, lorsqu'il ne veut pas trop s'expliquer, de renvoyer à quelque autorité qu'il présente comme ayant mis l'opinion qu'il soutient « hors de doute. » Cela suffit pour persuader ceux qui ne peuvent y aller voir. Aujourd'hui, pour mettre Daniel « hors de cause, » c'est à M. Michel Nicolas qu'il nous renvoie.

Cherchons donc le dernier *mot* de ce dernier auteur, et voyons s'il fait de Daniel un mythe et un roman. D'abord la question du prophétisme est pour lui lettre close. « La Bible, dit-il, présente bien les prophètes comme des hommes qui, par un *don* extraordinaire de Dieu, accomplissent des merveilles et lisent dans l'avenir... *Mais la critique est d'avis* qu'il convient de soumettre à un examen approfondi la valeur historique de la Bible... Cependant la critique a-t-elle réussi à ramener l'histoire des prophètes dans les analogies du cours ordinaire des choses? IL NE M'APPARTIENT PAS DE LE DÉCIDER (*a*). »

Ainsi M. Renan nous renvoie, pour décider une question de prophétisme, à un texte dont l'auteur lui-même se déclare plongé dans les ténèbres sur la question générale!

M. Michel Nicolas aurait dû s'inspirer de la même modestie avant d'affirmer, comme une chose que tout le monde *sait*, que « ce livre de Daniel ne remonte pas au delà du IIe siècle avant l'ère chrétienne (*b*), » affirmation qui, du reste, sans éclairer beaucoup ses ténèbres, épaissira considérablement celles de M. Renan.

Ces messieurs, et surtout le dernier, en appellent encore à la grande autorité de M. Munk, tout à la fois Israélite et savant incrédule. A leurs yeux, en effet, si la vérité doit se rencontrer quelque part, c'est là. « Nous ne voyons pas, dit-il, de motifs suffisants pour mettre en doute, avec quelques savants modernes, l'existence de Daniel... Les traditions populaires nous paraissent au moins suffisantes pour constater l'existence de ces hommes... On a prétendu que le prophète Ézéchiel (*c*), en nommant Daniel à côté de Noé et de Job, aura voulu parler d'un *certain* sage qui nous est inconnu; mais pourquoi donc Ézéchiel aurait-il hésité à citer comme modèle un jeune contemporain qui, par *ses hautes qualités et sa position éminente*, dut attirer sur lui tous les regards? »

Or, puisque M. Munk nous avoue (p. 458) que Daniel, comblé de faveurs à la cour de Nabuchodonosor, les devait, suivant les *traditions*, à l'explication d'un songe; puisqu'il avoue que, plus tard, on n'a fait autre chose que de recueillir ces traditions, comment veut-il qu'un homme comme Ézéchiel, contemporain de Daniel, n'ait voulu l'assimiler à Noé et à Job que relative-

(*a*) *Revue germanique*, 30 juin et 31 juillet 1862.
(*b*) *Études critiques sur la Bible*, p. 116.
(*c*) Ch. XIV, v. 14, 28, 3.

ment à ses *qualités* et à sa position éminente? Mais voyez comme M. Munk s'embarrasse dans ses propres filets! le voici retardant la composition du livre de Daniel jusqu'au IIe siècle avant Jésus-Christ, puis maintenant (*Palest.*, p. 484), il bat la campagne, à propos du récit de l'historien Josèphe, prétendant qu'Alexandre le Grand, arrivé en 333 aux portes de Jérusalem avec le projet bien arrêté de traiter cette ville comme celle de Tyr, c'est-à-dire en exterminateur, n'avait changé subitement d'avis que sur la présentation au monarque irrité du LIVRE DE DANIEL, où « les victoires du héros macédonien, dit-il, et la chute de l'empire des Perses étaient prédites avec une admirable précision, fait évidemment inexact, car c'est justement cette précision historique des diverses prophéties de Daniel qui prouve contre leur authenticité (p. 484). » Soit, mais admirons maintenant un scrupule de conscience : « Il est vrai que... un sort semblable était réservé sans doute à Jérusalem, dont Alexandre crut devoir s'emparer avant de se rendre en Égypte; UN MIRACLE SEUL pouvait sauver la ville sainte, et, quoi qu'on pense du merveilleux récit de Josèphe, IL EST CERTAIN qu'il dut se passer dans l'esprit d'Alexandre QUELQUE CHOSE D'EXTRAORDINAIRE... « JE CROIS maintenant, avait-il dit au grand prêtre juif Jaddona, qui était venu à sa rencontre, JE CROIS MAINTENANT que j'obéis à une mission divine, que je vaincrai Darius, et que je détruirai la puissance des Perses!... » Cela dit, il donna la main à Jaddona, visita le temple et offrit des sacrifices. »

Quand on accorde de telles choses, c'est-à-dire la nécessité d'un *miracle, la révolution* la plus complète dans l'esprit d'Alexandre et l'*intuition* très-nette de l'avenir, aussitôt qu'il eut écouté le grand prêtre, il faut vraiment avoir l'esprit bien mal fait pour récuser la fin du récit, et vouloir à tout prix que Josèphe et toutes les traditions aient menti, en affirmant que le grand prêtre n'avait fait autre chose que lui montrer le livre de Daniel. Les autres libres penseurs, plus habiles ou moins francs, préfèrent nier toute la scène; mais alors qu'ils ne nous renvoient donc plus à M. Munk comme à un appui!

Quant aux attaques de l'exégèse allemande dont on fait tant d'honneur aux de Wette, aux Bertholdt, etc. (sans jamais parler des réponses des Hengtenberg et des Sepp, leurs compatriotes), elles se résument après tout dans ces quatre impossibilités : négation de l'existence de Daniel; fausse acception du mot *semaine ;* jeunesse relative du livre; interpolations au second siècle. Approchons la lumière un peu près de chacune d'elles.

1° Quant à l'existence même du prophète, nous venons d'entendre M. Munk nous disant : « Nous ne trouvons *aucun motif suffisant* pour mettre en doute avec quelques savants modernes (avec Lengerke entre autres) l'existence de Daniel et de ses trois amis à la cour de Nabuchodonosor... Il survécut à la chute de l'empire babylonien, et fut un des principaux satrapes sous Darius le Mède, et peut-être aussi sous Cyrus... Cyrus, désigné par le prophète Isaïe comme l'*oint* de Jéhovah, destiné à soumettre les nations et à devenir le libérateur du peuple hébreu, et qui réalisa si promptement les espérances des prophètes (*a*). »

(*a*) *Palestine*, p. 459 et 460.

M. Salvador, Israélite et rationaliste comme M. Munk, et, comme tel, plus tristement célèbre, n'est pas moins explicite sur l'existence du prophète. « Il fut bien, dit-il, chef des satrapes de Perse,... et même l'on conçoit sans peine qu'à l'époque du passage d'Alexandre à Jérusalem le grand sacrificateur Jaddona ait fait voir à ce prince la prédiction de ses victoires dans le livre de Daniel (*a*). »

Mais on insiste, et Bertholdt, Griesinger et de Wette, entre cent mauvaises objections contre la réalité historique de Daniel, croient en avoir rencontré une du premier ordre dans cette affirmation du prophète (ch. VIII, v. 1, 2 et 27), « qu'il se trouva, la troisième année de Balthasar, au château de Suse, dans la province d'Élymaïde, et qu'il y remplissait quelques offices publics comme ministre du roi. » Ce récit, selon ces messieurs, serait tout à fait opposé à l'histoire, cette province n'ayant jamais appartenu aux rois chaldéens régnant à Babylone... Il n'y avait donc, à cette époque, ni cour ni palais dans cette ville, etc. M. l'abbé Glaire, dans sa belle dissertation sur Daniel (*b*), réduit à néant ces objections; aussi n'en sommes-nous que plus étonné de le voir recourir à l'opinion de Théodoret et de quelques autres, consistant à remplacer le séjour *réel* à Suse par le séjour *spirituel*, c'est-à-dire par le transport extatique. La lettre des deux premiers versets ne semble pas conforme à cette hypothèse: « Dans la troisième année du règne, j'eus une vision *lorsque* j'étais dans le château de Suse,... et après je vaquai encore au service du roi. »

Et voyez ce que c'est que de *tourner* trop vite des objections qui n'en sont pas! Voici que l'archéologie, comme toujours, nous apporte son contingent de confirmation. Tantôt c'est M. Victor Place, consul de France à Mossoul, chargé de diriger les fouilles de Ninive, qui nous parle du respect qui entoure encore le tombeau de Daniel à Suse, auprès duquel les hommes de toutes les religions viennent prier, et qu'on ne violerait pas sans s'exposer à être massacré (*c*); tantôt c'est le *Journal asiatique* (juin et juillet 1853), qui nous donne le rapport de M. Fresnel. Dans ce rapport il est d'abord question du tumulus de Kasr et de sa grande dalle carrée, sur laquelle se voit le timbre de Nabuchodonosor gravé en creux, puis d'une sorte de caverne qui l'avoisine et au fond de laquelle se voit un homme mollement étendu sur le dos et paraissant bâiller entre les pattes d'un lion colossal en marbre noir, dont M. Thomas a envoyé deux dessins. Le colonel Keppel, qui avait vu ce morceau en 1824, n'avait pas plus hésité que M. Fresnel à le baptiser ainsi : « Daniel dans la fosse aux lions. » Donc saint Jérôme se trouve justifié d'avoir attribué à Daniel l'érection de la forteresse de Suse, et voilà cette même existence de Daniel prouvée par l'histoire, par les monuments, et soutenue par les rationalistes juifs auxquels on s'en rapporte et que l'on accuse de ne pas la reconnaître.

(*a*) *Institutions de Moïse*, t. I, p. 204.
(*b*) *Annales de philosophie chrétienne*, t. VII, 4e série, p. 381.
(*c*) *Livres saints vengés*, t. II, p. 221.

Quant à la date modernisée du livre que nous possédons aujourd'hui, elle ne souffre aucune difficulté. « Les fragments de ce livre sont TOUS AUTHENTIQUES, dit M. Quatremère, mais ils n'ont été réunis que plus tard, ce qui explique leur dernière place dans le canon des Hébreux (*a*). » Une des plus grandes objections que l'*on avait* faites à ce livre, c'était son récit de la fin miraculeuse de Balthasar, *dont les historiens* contemporains n'avaient pas dit un mot. Sur la foi d'Hérodote, *on ne voyait que* Nabonnède régnant à cette époque, Nabonnède, étranger à *la famille de* Nabuchodonosor, tandis que Jérémie (ch. XXVII, v. 7) et Daniel avaient annoncé à ce prince qu'il aurait pour successeur son fils et son petit-fils. Un vrai Daniel ne se serait pas ainsi trompé sur des événements contemporains. Cette difficulté n'en est plus une depuis que le savant que nous venons de citer a rendu très-probable la simultanéité de ces deux règnes de l'héréditaire Balthasar et de l'étranger Nabonnède (*b*).

« Un contemporain, dit-on, n'aurait jamais osé avancer que le roi avait condamné a mort des mages de Babylone pour n'avoir pas pu deviner le songe qu'il avait eu. Il n'y a pas d'exemple, ajoute-t-on, dans les monuments de l'histoire, d'une cruauté aussi insensée; jamais on n'a rien raconté de semblable du grand Nabuchodonosor. » Il faut ignorer complétement l'histoire de l'occultisme pour ne pas savoir que depuis les magiciens de Pharaon jusqu'aux astrologues chaldéo-romains condamnés à mort par les Césars toutes les fois qu'ils n'avaient pas dit vrai (*c*), c'était à peu près la loi générale. A l'heure qu'il est, elle est encore en vigueur dans presque tous les pays idolâtres, et, nous l'avons déjà dit, en Perse, dans cet heureux pays où, sur le budget du schah, l'astrologie figure encore pour une somme de quatre millions, on met à mort, comme on le faisait autrefois, l'horoscope qui se trouve pris en flagrant délit de mensonge et de prophétisme inaccompli (*d*). » Au reste, comme le fait très-bien observer M. Glaire, on ne peut oublier que *le grand* Nabuchodonosor avait fait tuer les enfants de Sédécias en présence de leur père, auquel ensuite il faisait crever les yeux.

« Un contemporain, dit-on encore, n'aurait pas parlé de la métamorphose de Nabuchodonosor, dont aucun historien n'a rien dit, et n'aurait pas osé affirmer une impossibilité païenne. » Voilà encore un de ces sujets sur lesquels les apologistes bibliques ont fait beaucoup trop de concessions. En dénaturant tous les détails et toutes les expressions de ce récit, ils lui ont ôté toute espèce de sens et ont fait preuve d'une grande ignorance en matière de physiologie merveilleuse. D'abord, il n'est pas vrai de dire qu'aucun historien n'a rien avancé qui puisse se rapporter à ce récit. Josèphe cite un passage de Bérose disant « qu'au moment où il commençait la construction de ses fameuses murailles, IL TOMBA DANS UNE MALADIE qui précéda la fin de son règne (*e*). Cette maladie non désignée paraît être la même que celle dont Abydène parle

(*a*) *Annales de philosophie chrétienne*, t. XVI, 1re série, p. 331.
(*b*) *Ibid.*
(*c*) Voir vol. III de ce mém., p. 99.
(*d*) *Ibid.*, p. 98.
(*e*) Voir M. Glaire, *Livres*, t. II, p. 193.

dans sa *Chronique* et que cite Eusèbe dans sa *Préparation évangélique* (*a*). « Il fut, dit-il, saisi d'une inspiration par *un certain dieu* qui occupa son âme, et il prophétisa... et il disparut tout à coup (παραχρῆμα ἠφάνιστο, *subito evanuit*). » Il faut en outre n'avoir jamais parcouru aucun livre de pathologie mentale, pour ne pas reconnaître ici un de ces faits de lycanthropie classés par nos aliénistes modernes parmi tous ceux auxquels ils donnent le nom de lypémanie. « La lycanthropie, dit le D[r] Archambault, est une forme de lypémanie, qui, si elle est plus rare de nos jours, fut *excessivement* commune en Europe dans le XV[e] et le XVI[e] siècle, et dut se montrer assez souvent chez les peuples de l'antiquité (*b*).

Ce n'est donc pas là ce qui constitue les difficultés. Elles ne reposent que sur cette terrible prédiction des *soixante-dix* semaines venant couronner tout l'ensemble de ces renversantes prophéties. « Sachez donc ceci, et gravez-le dans votre esprit; depuis l'ordre qui sera donné pour rebâtir Jérusalem jusqu'au Christ, il y aura sept semaines et soixante-deux semaines; et les places et les murailles seront rebâties par des temps fâcheux et difficiles. Et après ces soixante-deux semaines, LE CHRIST SERA MIS A MORT, et le peuple qui doit le renoncer ne sera plus son peuple. C'est pourquoi un peuple avec son chef qui doit venir détruira la ville et le sanctuaire; ainsi, elle finira par une ruine entière; et après la fin de la guerre arrivera la désolation qu'elle a méritée. A la moitié de la dernière semaine les hosties et les sacrifices anciens seront abolis, l'abomination de la désolation sera dans le temple, et la désolation durera jusqu'à la fin de la consommation des siècles (*c*). »

Ce serait perdre complétement son temps que de vouloir établir que les semaines de Daniel étaient des semaines d'années. Le *Lévitique* n'a-t-il pas dit : « Vous compterez sept semaines d'années, c'est-à-dire sept fois sept, en tout quarante-neuf ans (*d*) ? » Ici les sept fois soixante-dix donnent quatre cent quatre-vingt-dix ans ; les Étrusques et les Romains comptaient absolument de même. Le *Thalmud* en fait foi, et les rabbins eux-mêmes conviennent, malgré leur extrême aveuglement, qu'ils n'ont jamais entendu autrement les semaines de Daniel. Ils respectent tellement cette prophétie, qu'ils ont cherché longtemps un Messie quelconque auquel ils la pussent appliquer, et l'ont insérée TROIS CENTS ANS AVANT JÉSUS-CHRIST dans leur canon hagiographique. Aujourd'hui, las de chercher encore une application possible, ils défendent de s'en occuper davantage. Ils conviennent encore que l'ordre de rebâtir le temple fut donné dans la vingtième année du règne d'Artaxerxès, comme le rapporte Esdras, c'est-à-dire l'an 300 de Rome. A partir de ce moment, les quatre cent quatre-vingt-dix ans nous mènent à la passion du

(*a*) T. IX, ch. XLV.

(*b*) *Traité de l'aliénation*, Introd., p. 7. — Qu'on nous permette encore de renvoyer ces incroyants à notre Appendice O., p. 357 ; ils y verront que les concessions que leur faisaient nos commentateurs timides n'avaient rien de nécessaire, attendu que dans ces dernières manies dont parle M. Archambault rien n'était plus ordinaire que les modifications et dégénérescences animales subies par cette *variété* de maniaques.

(*c*) Daniel, ch. IX.

(*d*) *Lévit.*, ch. XXV, v. 8.

Seigneur. « Ainsi, dit Bossuet, le compte des semaines est aisé à faire, ou plutôt il est tout fait... Tout ce que Daniel a prophétisé est visiblement renfermé dans le terme qu'il s'est prescrit. On n'aurait pas même besoin de tant de justesse... Que ceux qui croiraient avoir des raisons pour mettre un peu plus haut ou un peu plus bas le commencement d'Artaxerxès ou la mort de Notre-Seigneur ne se gênent pas dans leurs calculs, et que ceux qui voudraient tenter d'embarrasser une chose SI CLAIRE par des CHICANES de chronologie se défassent de leur inutile subtilité (*a*). »

Les calculs du Dr Sepp dans sa *Vie de Jésus-Christ*, en fixant la naissance du Sauveur à l'an 747 de Rome, reviennent à ceux de Bossuet et prouvent que la mort de Notre-Seigneur est arrivée vers le milieu de la soixante-dixième semaine de Daniel.

CHICANES BIEN INUTILES! dirons-nous à notre tour avec Bossuet, car d'une part, Ézéchiel, que M. Munk range parmi les captifs de Babylone (*b*), et dont il déclare le livre « sans aucun doute authentiqne (*c*), » parle de Daniel son contemporain, comme étant d'une sainteté égale à celle de Job et de Noé (*d*) ; et de l'autre, puisque les adversaires de Daniel paraissent s'entendre pour fixer la composition de son livre vers la fin du règne d'Antiochus, c'est-à-dire encore un siècle et demi avant l'incarnation, par cela seul est tranchée toute la question du prophétisme, car il est exactement aussi difficile de prédire à heure fixe, et cent cinquante ans à l'avance, de tels événements, que les apôtres eux-mêmes ne croyaient pas à la veille et que les Juifs ne pouvaient croire au lendemain de leur accomplissement, que de les prédire quatre cent quatre-vingt-dix ans à l'avance.

BIEN INUTILES encore d'autres *chicanes* fondées sur la possibilité d'interpolations au IIe siècle, car alors ces interpolations, pour signifier quelque chose, devraient comprendre tout le fond du prophète, et Ézéchiel, et Jérémie, et David, et même Jacob, qui trois mille ans à l'avance disait exactement la même chose, et alors l'école moderne aurait perdu son temps en fixant la date du livre à la mort d'Antiochus.

Pauvre critique! elle croit toujours attaquer, et toujours au contraire elle finit par se trouver persécutée et traquée par les cinquante têtes de l'hydre qu'elle croit avoir décapitée : « *Dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt* (*e*). »

(*a*) *Histoire universelle*, 1re partie.
(*b*) *Palestine*, p. 346.
(*c*) *Ibid.*, p. 452.
(*d*) Ézéchiel, ch. XIV, v. 14.
(*e*) Saint Paul, *Rom.*, ch. I, v. 22.

CHAPITRE XX

SATAN
DÉPOSSÉDÉ PAR LE VERBE
OU
LE MONDE EXORCISÉ PAR CELUI QUI L'A FAIT

---

§ Ier.

Attente historique. — Attente astronomique. — Étoile de Balaam et les Mages. — Naissance. — Bethléem et massacres.

1. — Attente historique.

Le monde païen *n'en pouvait plus* [1]; il se tordait sur cette couche de douleur et d'infamie qu'il s'était faite à lui-même. Nos regards si longtemps attristés par les désordres sacrés de sa jeunesse et par l'impénitence de son âge mûr, trouveront quelque repos à se fixer aujourd'hui sur le seul bien qui restât à sa vieillesse expirante, à savoir: la conscience de sa fin, la méfiance de ses dieux et l'attente générale d'un *Sauveur.* Ce besoin de transformation, cette aspiration des

1. Expression appliquée par Bossuet au Bas-Empire romain.

meilleurs à leur propre réforme, avaient fini par prendre une telle force qu'il en était sorti toute une science; ce dernier *état de l'âme* des nations prédestinées à la lumière s'appelait *eschatologie*, ou science du saint.

En effet, bien que l'on n'entendît et que l'on ne comprît qu'en Judée, on écoutait partout.

Les nations les plus éloignées répétaient, jusque dans les temples de leurs dieux, ce que Virgile chantait à Rome et ce qui faisait trembler Cicéron [1]; la Chine et son souverain Ming-ty envoyaient à la rencontre du *Saint* dont Confucius avait fixé vers ce temps la naissance [2]; l'Inde s'agitait à son tour devant la prédiction appliquée depuis deux mille cinq cents ans, dans son *Barta-Chastram*, au brahme *Yèsoudou*, qui devait naître à cette époque dans la ville de Scambelan, c'est-à-dire *ville du pain*, comme on appelait aussi Bethléem [3]; la Perse, plus préoccupée encore de la fameuse étoile prédite par Balaam et Zoroastre, la cherchait et allait la trouver dans les cieux [4]; les Romains relisaient leurs sibylles; les peuples les plus barbares, comme les Goths par exemple, attendaient positivement vers cette époque « *le fils premier-né de Dieu*, qui devait écraser la tête du grand serpent, et payer de sa vie son triomphe [5]; » et la Tartarie saluait le Dieu qui, *sous la figure d'un mortel*, allait accomplir en faveur de la terre le plus grand des sacrifices expiatoires [6].

Mais la Palestine surtout palpitait dans le saisissement de sa religieuse et solennelle attente. Sa foi était si grande, qu'elle avait accepté sans trembler la guerre avec le seul empire qui fît trembler tous les autres. Elle était persuadée (Josèphe et Tacite nous l'affirment) qu'avant peu elle devien-

1. Voir dans ce vol., ch. XVII, la fin du sous-paragraphe 3.
2. Voir note I, fin de ce sous-paragraphe.
3. Voir note II, *ibid.*
4. Nous traiterons cette question au sous-paragraphe 3.
5. *Edda*, fab. 2, 27, 32.
6. M. de La Marne, *Religion constatée*, t. II, p. 333.

drait toute-puissante, et « que de son sein sortirait le dominateur de la terre [1]. » D'ailleurs le livre de Daniel était là, et comme on ne le disait pas encore « interpolé par les chrétiens, » la Synagogue elle-même s'inclinait devant l'expiration prochaine de ces soixante et dix fameuses semaines qu'elle allait tout à l'heure, dans son aveuglement, se voir forcée de convertir en semaines de siècles, contre toutes les lois chronométriques reçues [2].

Suétone avait donc raison de dire comme Tacite que « *tout l'Orient* avait les yeux tournés vers la Judée [3]; » car, dit Volney, « cette *chimère* était UNIVERSELLE [4], » et « toutes les nations, comme Heyne l'ajoute, avaient l'esprit frappé de toutes ces prophéties [5]. »

En présence de tels aveux, nous cherchons vainement à comprendre comment l'incroyance peut se tirer de ce pressentiment général d'un événement qui se réalisait à l'heure voulue, et que l'on cherche vainement à réduire aux mesquines proportions de la biographie privée d'un simple ouvrier théosophe.

On osera bien nous dire, nous le verrons, que c'est cette attente même qui a fait *éclore* cette vie « en s'incarnant dans l'humanité; » et beaucoup de très-habiles gens accepteront cette sottise, sans se demander pourquoi tant d'autres attentes n'ont jamais réalisé leurs *chimères*, et surtout pourquoi tous les autres grands hommes et toutes les autres vies n'ont jamais été attendues par personne.

Mais nous l'avons constaté bien des fois : aux yeux d'une

1. Josèphe, *de Bello Judaico*, l. VI, ch. v, nº 4; et Tacite, *Historiæ*, l. V, nº 13.

2. Nous avons dit qu'aujourd'hui on défendait en général de supputer les temps du Messie, et qu'un très-grand nombre d'Israélites, lecteurs du *Zohar*, ne voyaient plus d'autre issue que... le retour au catholicisme.

3. Suétone, *Vie de Vespasien*.

4. Volney, *les Ruines*, ch. XXII.

5. Heyne, *Observ. in Tib.*, p. 135.

certaine école, autant l'incarnation d'un Dieu fait obstacle, autant l'incarnation d'une idée va toute seule.

NOTE I. — On lit dans les annales du Céleste Empire : « Tous les sages ayant *annoncé de tout temps* que le *Saint* par excellence naîtrait dans l'Occident... vers l'époque fixée par les *Pouranas* et les *Kings*, sous la dynastie des Han-Ming, la septième année du règne de Yong-Ping (l'an 64 de J.-C.), le quinzième jour de la première lune, le roi vit en songe un homme de couleur d'or, resplendissant comme le soleil et dont la statue s'élevait à plus de dix pieds. Étant entré dans le palais du roi, cet homme dit : « Ma religion va se répadre dans ces lieux. » Le lendemain, le roi interrogea les sages; l'un d'eux, nommé Fou-Y, ouvrant les annales du temps de l'empereur Tchao-Wang, fit connaître les rapports qui existaient entre le songe du roi et le récit des annales. Le roi consulta les anciens livres et, ayant trouvé le passage correspondant au temps de Tchao-Wang, fut rempli d'allégresse. Alors il envoya dans l'Occident les officiers Tsa-Yn et Thsin-King, le lettré Wang-Tsun et quinze autres hommes pour prendre des informations dans la dixième année (l'an 67 de J.-C.). Ces commissaires, ayant été envoyés dans l'Inde centrale,... prirent le change, se laissèrent séduire par les religieux de l'Inde, se procurèrent une statue de Bouddha, les livres sanscrits, et les rapportèrent (au lieu des Évangiles) en Chine, où l'introduction du bouddhisme date de cette époque. » (Abbé Huc, *Christianisme en Chine*, t. I, p. 42.)

II. — « Vers la même époque, un empereur de l'Inde, alarmé de quelques oracles, chargea ses émissaires de mettre à mort l'*enfant*, s'ils venaient à le découvrir. On cherche partout Chrisna pour le faire périr, mais sa mère le porte en secret dans la ville de *Gokoulam*, où il reste dans la maison de Nanda, son père nourricier. » (*Recherches asiat.*, t. X). Il est curieux de voir toute l'Asie victime ici d'une embûche spirituelle; la Chine envoyant ses sages vers l'Orient et mettant la main sur Bouddha, l'Inde cherchant comme la Chine et mettant la main sur Saliwahanâ, pendant que la Perse, les imitant toutes deux, mérite apparemment de rencontrer la vérité. O profondeur des destins des nations! (Voir sur ce Saliwahanâ, fils de charpentier et cloué sur une croix, le troisième volume de ce Mémoire, p. 237.)

III. — Pour M. Renan (*Vie de Jésus*, p. 15 et 18), « le livre de Daniel, qui avait paru sous Antiochus Épiphane (c'est-à-dire cent-cinquante ans environ avant la naissance de Jésus), eut en tout cas une influence DÉCISIVE sur l'*événement* religieux qui allait transformer le monde, car il fournit la mise en

scène et les termes techniques du nouveau messianisme... La grande ère de paix où l'on entrait, et cette impression de *sensibilité mélancolique* qu'éprouvaient les âmes après ces longues périodes de révolution, faisaient naître de toute part des espérances illimitées... On sentait comme la puissante incubation de quelque chose d'inconnu... Ces mélanges confus de claires vues et de songes trouvèrent enfin leur interprète dans l'*homme* incomparable,... etc. »

Ne dirait-on pas qu'il s'agit des *dernières feuilles d'automne* se créant elles-mêmes leur mélancolique *interprète* dans la personne de Lamartine ou de Millevoie?

2. — *Attente astronomique.*

Si nous en croyons le docteur Sepp, s'appuyant lui-même sur des calculs très-imposants (mais que nous ne rappellerons ici que *pour mémoire*), ce n'était pas seulement l'histoire, c'était encore l'astronomie qui nourrissait toutes les espérances des nations dans leurs rapports avec les destinées du globe. Nous avons trop insisté, au chapitre *Sabéisme*, sur l'étroite solidarité qui existe à nos yeux entre les *vérités* théologiques, les *faits* de l'histoire sacrée et les grands *phénomènes* astronomiques, pour qu'il nous soit possible de ne pas admirer tout le système chrono-sidéral du docteur Sepp. Les rationalistes et les catholiques les plus méfiants pour cet ordre de spéculations se montreraient peut-être plus indulgents s'il leur était prouvé que le savant professeur de Munich n'est pas seulement l'écho du mysticisme antique, à savoir de Daniel, puis de toutes les données apocalyptiques, des révélations du *Zohar*, de l'année universelle de Pythagore, etc., mais qu'il a été précédé ou suivi dans cette voie par certaines autorités scientifiques assez imposantes, puisqu'on les nomme Képler, Newton, Cassini, etc.

Un des bons mathématiciens du siècle dernier, M. Loys de Chéseaux, après s'être livré longtemps à cet ordre d'études, restait stupéfait devant toutes les vérités astronomiques qui

lui paraissent découler du simple cycle qui porte le nom de Daniel : « Il fallait, disait-il, que ce prophète ait été l'un des astronomes les plus habiles que le monde ait jamais vus, ou qu'il ait été divinement inspiré. »

Et nous ne pouvons guère douter de la justesse des déductions de ce savant, lorsque nous entendons Mairan lui écrire : « Il n'y a pas moyen de disconvenir des vérités et des découvertes qui sont *prouvées* dans votre dissertation, mais *il m'est impossible* de comprendre comment elles se trouvent si bien renfermées dans l'Écriture sainte. »

De son côté, Cassini déclarait « avoir trouvé toutes ses méthodes pour le calcul des mouvements du soleil et de la lune, en les déduisant du cycle de Daniel et de l'arrivée des équinoxes et du solstice au méridien de Jérusalem, indications bibliques démontrées très-parfaitement conformes à l'astronomie la plus exacte. »

« Je connais, disait l'illustre Ch. Bonnet, un profond astronome qui avait fait, dans ces admirables prophéties, des découvertes astronomiques qui avaient étonné les plus grands maîtres[1]. »

Or, appliquant l'étude de ces cycles à la vie de Jésus-Christ, M. de Chéseaux avait dit : « Entre plusieurs milliers d'années différentes, entre un nombre infini de périodes et d'intervalles d'années, le Créateur avait choisi, pour la mort de Jésus-Christ, les DEUX SEULS NOMBRES ronds qui fussent cycliques, et qui le fussent de manière que leur différence fût elle-même un cycle parfait et UNIQUE. »

L'importance théo-historique des conjonctions planétaires n'avait pas échappé davantage au grand Képler, bien qu'on ait voulu le faire passer pour « un très-grand astronome ne s'occupant d'astrologie que pour tuer le temps en gagnant son pain[2]. » Nous l'avons déjà montré[3] plus préoccupé peut-

1. *Recherches philosophiques*, p. 334.
2. *Dict. des gens du monde*, art. KÉPLER.
3. Vol. III de ce Mémoire, p. 171.

être de toutes ces idées mystiques, si méprisées de nos jours, que de celles qu'il devait développer avec tant d'éclat; nous l'avons vu travaillant avec zèle à *asseoir la véritable année de la conception du Fils éternel de Dieu.* « Pour cela, nous a-t-il dit, je rapprochai, comme dans un seul tableau, toutes les ères de tous les peuples de ce grand trigone de feu que Dieu avait fixé dans les hauteurs du firmament, ou plutôt de ce grand *planétodrome* (ou grande conjonction planétaire), destiné au spectacle de toutes les nations de la terre, et je trouvai que cette naissance dut avoir lieu, non pas deux ans avant notre ère actuelle, comme le veut Scaliger, ni quatre même, mais bien cinq bonnes années... »

Nous le répétons : toutes ces spéculations que nous ne voulons ici qu'indiquer paraissent très-justifiées dans le docteur Sepp et très-généralisées dans l'histoire générale[1]; nous ne doutons donc nullement, pour notre part, sinon de la justesse des détails, au moins du fond de ce système; lui seul, d'ailleurs, explique tous nos zodiaques avec leur *Verseau*, leur *Vierge*, leur *Serpent*, etc. Si tout cela manquait absolument de vérité, Virgile n'eût jamais pu chanter en même temps le retour *cyclique* de la *Vierge* et la naissance d'un *enfant divin* qui allait ramener l'âge d'or sur la terre; si tout cela était faux, le soleil, après avoir brillé pour la première fois dans la constellation du *Taureau*, lors de la création du monde[2], le soleil, image et tabernacle du *soleil de justice*, après être entré depuis (en raison de la précession des équinoxes) dans la constellation du *Bélier* (victime expiatoire des sacrifices), n'eût pas été regardé par les Perses, les Égyptiens, et surtout par les Hébreux, comme devant amener le *salut* du monde, au moment où, entrant dans la constellation des *Poissons*, il s'y conjoindrait avec les grandes planètes; il en résultait que le *Poisson* devenait le symbole de ce nouveau soleil de justice, et

1. Sepp., *Vie de N.-S. Jésus-Christ*, t. II, p. 472.
2. *Ib., ibid.*; voir la note ci-contre, p. 398.

que l'antiquité tout entière attendait le Sauveur du monde sous cette image et sous ce nom, ΙΧΘΥΣ.

Mais enfin si tout cela paraît hypothétique, voici du moins un fait astronomique auquel il ne nous est pas permis d'enlever sa haute signification théo-historique.

« MYSTIQUE DE LA CONSTELLATION DU TAUREAU. » — Chez tous les peuples cette constellation était désignée par la lettre A, première lettre du mot *Aleph, commencement, principe*. Il faut se rappeler encore que Jésus-Christ lui-même se dit être l'*alpha*, et que selon la plupart des astronomes modernes tout notre système solaire paraît graviter vers un point voisin de cette même constellation de Aleph ou du Taureau. (Voir encore notre chapitre Ier, § 1.)

Le révérend père Gratry a de bien belles pages, dans sa *Connaissance de l'âme*, sur cette gravitation générale vers ce point mystérieux; mais ce qu'il y a de bien autrement curieux, c'est de lire dans le *Zohar* (troisième partie, col. 131) : « La couronne suprême (dans le monde des intelligences), est appelée *Aleph*, inversion d'un mot hébreu qui signifie *occulte*, *caché*, *mystérieux*... Car si les anges supérieurs et même ceux qui sont au-dessus sont incapables d'atteindre ce mystère, à plus forte raison les hommes. »

Et ceci (*ib.*) : « Les voies cachées, les lumières insondables, les dix paroles sortent toutes du POINT inférieur, qui est sous L'ALEPH... C'est précisément ce point qui s'appelle le NON-ÊTRE OU ENSOPH. » (Voir le rapprochement que nous avons fait de ce dernier mot avec le NIHIL de saint Denys et le NIRVANA des bouddhistes, vol. I, p. 335.)

---

5. — *L'Étoile de Balaam et les Mages.*

Quinze siècles avant le grand événement qui nous occupe, un devin (*hariolus*), de la ville de *Pethor*, en Mésopotamie (littéralement, *ville des songes expliqués*), était le héros d'un drame que l'un des orientalistes les plus distingués de l'Allemagne appelait dernièrement « un chef-d'œuvre de poésie épique, digne des plus grands génies de tous les temps[1]. » On connaît ce drame. On sait que ce prophète sacrilége, tout en

1. Voir *Bileam*, par le pasteur Théoph. Rivier.

invoquant Jéhovah et en vendant ses révélations, n'en sacrifiait pas moins aux idoles et aux sept étoiles de Moab [1]. On sait encore que, sommé par Balac, roi de ce pays, de maudire le camp d'Israël, il se vit, au contraire, forcé de le bénir à plusieurs reprises, et, malgré les menaces et tout l'or de son maître, de laisser tomber ces paroles : « Comment pourrais-je maudire celui que son Dieu ne maudit pas ? comment donc menacerais-je celui que Jéhovah ne menace pas ? Écoutez !... Je la vois, mais pas maintenant ; je la contemple, mais pas de près... UNE ÉTOILE SORT DE JACOB ET UN SCEPTRE S'ÉLÈVE D'ISRAEL... Il fracasse de toutes parts Moab et met en pièces tous ces hommes de bruit... Assur, Héber et leurs vainqueurs seront détruits... Le peuple de Dieu seul restera debout, etc. » (*Nombres*, ch. XXIV.)

Il fallait que cette prophétie eût remué profondément tout l'Orient, car on la retrouve partout. Les Chinois font honneur de sa prédiction à Confucius ; les Hindous paraissent la mentionner dans leurs *Pouranas* [1] ; quant à Zoroastre, Jules l'Africain, saint Justin, Clément d'Alexandrie (*Strom.*, VI), et tous les Arabes affirment qu'il avait fait ou mentionné cette prophétie, dont toute la force devait reposer, neuf siècles plus tard, sur sa concordance avec celle de Daniel.

Ces deux hommes exceptionnels, Balaam et Daniel, l'un au commencement, l'autre au terme de l'histoire juive, placés tous deux plus ou moins en dehors et au-dessus de leurs intérêts nationaux, annoncent, à un point de vue universel, les destinées futures du monde et le plan général de Dieu. Il était donc tout simple que ceux de nos libres penseurs qui ne voulaient pas de Daniel ne voulussent pas non plus de Balaam. (P. 11.)

Malheureusement l'histoire en voulait ; elle voulait même de l'étoile évangélique, et paraît s'arranger assez bien de cette

1. « Et ces étoiles, dit le livre d'Hénoch, sont celles qui *dès avant* leur lever ont transgressé les commandements de Dieu. »

affirmation si positive, que, « les Mages ayant, d'après les *principes* de leur science, *reconnu* cette étoile pour celle du Messie, la suivirent, et, *guidés par elle*, arrivèrent jusqu'à lui. » Les Mages n'étaient pas seuls à poursuivre la vérité. Nous venons de montrer les sages de Ming-ty se mettant en route comme ceux de la Chaldée et dans le même but, puis ceux des Indes, préoccupés de la même recherche et demandant à tous leurs voisins s'ils n'avaient pas connaissance de l'*enfant divin* dont leurs vieilles prophéties leur annonçaient la naissance pour ce moment.

Les Mages n'étaient donc pas isolés dans leur rôle de missionnaires.

Mais si l'histoire s'arrange assez bien, comme on le voit, des *voyageurs*, comment l'astronomie s'arrange-t-elle à son tour de l'*étoile?* Beaucoup moins mal qu'on ne le suppose, et, dans le fait, ce n'est pas au moment de ses aveux les plus loyaux sur son ignorance absolue en fait de météores, de comètes et de bien d'autres problèmes astronomiques [1], qu'il lui siérait de s'insurger contre un ἀστὴρ ou manifestation lumineuse dont la nature n'est nullement accusée. Il est bien dit que c'était *par leur science* que les Mages avaient reconnu cette étoile; mais cette science des Chaldéens ne se bornait pas, comme la nôtre, à de « simples pierres en mouvement: » astrologique avant tout, elle étudiait leur *signification*, et nous avons entendu Képler et Newton les en louer [2].

Nous avons dit qu'à la suite de beaucoup d'autres astronomes, récusés, il est vrai, par la science d'aujourd'hui, Képler, qu'elle peut blâmer, mais qu'elle ne saurait récuser, avait pris très au sérieux l'histoire de cette étoile, « dont la marche, dit-il, avait quelque chose de miraculeux, car, bien qu'il y ait beaucoup de vanités dans l'astrologie, tout ne doit pas en être méprisé. »

1. Voir le volume III de ce Mémoire. p. 167, « Comètes normales et anormales. »
2. *Ibid.*

Si Képler paraît un peu vieux (comme s'il pouvait vieillir!), nous pouvons ajouter qu'en 1821 l'évêque de Seeland, Munter, ramena l'attention de nos astronomes sur l'opinion de Képler, et força Schubert, de Saint-Pétersbourg, Schuhmacher, de Copenhague, et Ideler, le fameux astronome de Berlin (dans son *Manuel de chronologie mathématique*), de reprendre ces données et de les examiner à fond[1]. Tout en tombant d'accord sur la date précise et l'importance de cette conjonction, que tous les Arabes appellent la *grande constellation*, ces astronomes distingués pensèrent que l'intensité de cette conjonction merveilleuse avait pu suffire pour donner l'idée d'une nouvelle étoile. Mais plus fidèle au texte qui nous la montre « marchant devant les Mages, » Képler n'avait jamais hésité à en faire un de ces astres qu'il appelle *avertisseurs*, astres qui constituent une anomalie dans l'atmosphère terrestre, et, pour nous servir de ses propres expressions, « un mouvement miraculeux dans la région inférieure de l'air, *miraculum motus in inferiori regione aeris*[2]. »

Toutefois, cet assentiment théorique de la science ne restait pas sans appui dans l'histoire. Les Indiens parlent d'une étoile qui avait paru à la fin de leur période *sacrée* de quatre mille trois cent vingt années, et qui coïncide parfaitement avec celle de la naissance du Sauveur. Origène (*Contra Cels.*, l. I, ch. LVIII) parle d'un fragment perdu de Dion Cassius qui fixait à cette même année l'apparition d'une étoile qui annonçait la fin des temps anciens. Théodore de Tarse dit : « Cette étoile n'était pas une de celles qui peuplent le ciel, mais bien *une force* (δύναμιν) ou certaine vertu urano-divine (θειοστεριαν) prenant la forme d'un astre pour annoncer la naissance du Sauveur[3]. » Benoît XIV aurait donc eu raison de dire que

1. Voir H. Wallon, membre de l'Institut, *de la Croyance à l'Évangile.*

2. *De anno nativ. Christi.* (XII, p. 133 et 136.)

3. M. Babinet, qui a appelé certaines comètes des *riens visibles*, ne doit pas trouver cette force quasi astrale trop mal nommée. (Voir le volume III de ce Mémoire, au dernier endroit cité.)

« l'opinion la plus probable est qu'un ange aura formé un météore dans l'air, et non loin de la terre[1]. » Saint Thomas est du même avis[2].

Ce qui démontre sa justesse, à notre sens, c'est la concomitance du phénomène et des songes qui l'expliquent. C'est bien là, probablement, ce *signe du Fils de l'homme* qui doit reparaître à la fin des temps, suivant l'Apocalypse et saint Matthieu. Peut-être est-ce là l'origine de ces anciennes traditions orientales disant que « l'étoile prédite par Balaam porterait l'image d'un enfant et serait surmontée d'une croix, » sorte de labarum anticipé qu'on a voulu rapprocher d'une comète signalée par Pline vers la même époque, « comète *blanche*, dit-il (candida), dont la chevelure ressemble à de l'argent, dont l'éclat est si vif, qu'on a peine à la regarder, et QUI PORTE L'EMPREINTE D'UN DIEU SOUS UNE FIGURE HUMAINE, *specieque humana Dei effigiem in se ostendens*[3]. »

Ce rapprochement entre des traditions antiques et cette affirmation d'un naturaliste qui semble avoir été témoin est, en effet, très-extraordinaire; mais, bien loin de lui donner entrée dans notre partie *officielle*, nous lui préférons de beaucoup ce témoignage d'un païen du IVe siècle. Chalcidius, philosophe platonicien, après avoir parlé, dans son Commentaire sur le *Timée* de Platon, d'une étoile qui annonçait les maladies et la mort, ajoute ces paroles : « Il est une autre histoire bien plus sainte et plus digne de vénération, car elle nous rapporte l'apparition d'une certaine étoile qui ne présageait ni les maladies ni la mort, mais la *descente d'un Dieu adorable sur la terre pour sauver les hommes*, vivre au milieu d'eux et les combler de ses faveurs[4]. »

1. *De Festis*, ch. II, p. 166.
2. *Somme*, IIIe part., quest. 36.
3. *Hist. nat.*, l. II, ch. XXV. « On a regardé ce passage comme interpolé, dit l'annotateur de Pline, tant il avait l'air de se rapporter à l'étoile des Mages. Cependant TOUS les manuscrits le réclament.
4. S. Hippolyte, *Opera*, p. 325.

En supposant que Chalcidius fût un chrétien déguisé, ce que rien n'indique, on voit que l'enthousiasme pour l'*étoile* n'avait nullement baissé trois cent cinquante ans après l'événement. Trouvons donc tout simple que saint Ignace ait pu dire, presque sur l'heure et sur les lieux mêmes : « La lumière de cette étoile surpassait tellement celle de toutes les autres, que ceux qui la regardaient en étaient frappés de stupeur. Avec le soleil, la lune et d'autres astres, elle formait un chœur magnifique[1]. » Tout poëte qu'il fût, Prudence était donc encore autorisé à dire : « Étoile qui éclipses le globe solaire en lumière et en beauté [2]. »

Quant aux Mages, bien qu'ils fussent astrologues et les représentants de cette nation « qui, ignorant Dieu et ne l'interrogeant pas, était assise, comme les autres, dans les ténèbres de la mort[3] , » rien ne nous oblige à les confondre avec ces astrologues *circulateurs*, mis tant de fois au ban de l'empire romain. Eusèbe nous apprend qu'il y en avait de trois sortes : les premiers, très-sobres et très-savants, ne vivant que d'huile et de farine ; les seconds, prêtres et restés prêtres en ce pays ; les troisièmes, adonnés au culte des démons et usant de maléfices pour connaître et deviner l'avenir[4]. » Il est probable que c'est aux premiers que fut dévolu l'honneur de chercher et... de trouver celui que la Chine, l'Inde et la Judée paraissent avoir aussi cherché de leur côté, mais sans le découvrir.

Voyons maintenant où les Mages le trouvèrent.

1. S. Ignatius, *ad Ephesios*, ch. XIV.
2. « Stella quæ solis rotam vincis decore ac lumine. »
3. *Offices de l'Église* (Épiphanie).
4. Ap. Hieron, t. IX, *de Regim. monarch.*

« **BALAAM, FILS DE BÉOR.** » D'accord avec la géographie biblique, qui nous montre cette famille d'*enchanteurs* habitant la ville *de l'interprétation des songes* (Pethor), le livre d'Hénoch, nous l'avons dit (*a*),

(*a*) Vol. II, p. 87.

fixait ces fameux géants et leurs esprits tombés, sur les montagnes du Nord, où tous ceux qui *nient la famille d'en haut* allaient les consulter. C'est là qu'ils tenaient leurs assises, et le mont Hermon était la grande *maladetta*, ou montagne maudite de cette chaîne. C'est toujours là que Balac veut renvoyer Balaam pour qu'il y retrouve l'inspiration de ses *oiseaux;* le *Zohar* dit de ses *serpents*, et nous nous sommes demandé s'il ne s'agirait pas encore ici de ces « serpents volants ou dragons ailés » dont parle le prophète Isaïe, et dont Sammaël, le serpent d'Ève, passait pour avoir été le chef.

Ce qu'il y a de certain, c'est que Balaam était un devin somnambule dans toute la force du terme, puisque lui-même s'appelle « homme qui tombe et qui, *les yeux fermés*, reçoit les visions (*a*). » Ce portrait est achevé : c'est celui de tous nos convulsionnaires, y compris Saül et les Schamans modernes. Cette ressemblance a paru si frappante à quelques auteurs, qu'ils n'ont voulu voir ici que l'histoire plus ou moins légendaire de l'un de ces derniers; ils n'ont voulu y voir encore qu'un morceau détaché sans aucun rapport de langage et de logique avec ce qui précède et ce qui suit. Quant aux prédictions, ajoutent-ils, il est évident qu'elles ont été faites après coup. Mais, comme le leur fait très-bien observer M. Schœbel (*b*), « dans les versets 8 et 16 du chapitre XXXI, il est dit que les Israélites tuèrent par le glaive Balaam, fils de Béor; dans le livre de Josué (ch. XIII, v. 27), il est qualifié de sorcier; ailleurs il est accusé d'avoir fait apostasier Israël. » Que faudrait-il faire de tout cela? Quant au langage araméen objecté par de Wette, pourquoi aurait-on privé de son idiome natal un personnage qui conserve la parole pendant la plus grande partie du drame? Le contraire serait la preuve d'un remaniement apocryphe. D'ailleurs, reculer la date de cette prédiction jusqu'au règne d'Alexandre, comme on recule celle de Daniel jusqu'au règne d'Antiochus Épiphane, ne facilite en rien le *débarras* de la prophétie, car ni l'un ni l'autre à ces deux distances n'a pu *voir sans elle* le *sceptre sorti de Judas, l'arrivée du Sauveur*, et l'apparition *de son étoile*. C'est du rationalisme mythique en pure perte. « Quelle est donc la tête juive, si hardie qu'on la suppose, dit M. Schœbel, qui aurait jamais pu concevoir l'idée de la ruine d'Israël, et la déposer dans le livre qui porte sur chacune de ses pages le témoignage de l'élection de la race d'Abraham? C'est pourtant à soutenir que l'orgueil juif ne reculait pas devant cette abdication complète qu'il faudrait se décider. Que la critique indépendante donne bravement dans ces *impossibilités*, cela ne saurait nous étonner; quand on n'est pas croyant, on est crédule (*c*). »

Ce sont donc les mythologistes qui ont voulu ne voir qu'une fable dans ce récit. « Autrement, disent-ils, nous nous verrions forcés d'accepter aussi l'*ânesse de Balaam;* » mais, comme toujours, les rationalistes leur ont fait payer cher leur audace. « Vous ne pouvez, leur ont-ils dit, détacher du *Pentateuque* tout ce morceau sans rompre le fil de l'histoire et la rendre im-

(*a*) *Nombres*, ch. XXIV, v. 3, 4.
(*b*) *Annales de philosophie chrétienne*, janv. 1860.
(*c*) *Ibid.*

possible. Acceptez donc le récit tel qu'il est, quitte à l'expliquer après avec nous; » et, certes, ils ont raison. « Mais, reprennent les autres, nous vous défions bien de rien expliquer. — Allons donc! rien n'est plus facile : dites comme nous qu'il n'y a là qu'un phénomène subjectif (intérieur et purement cérébral), c'est-à-dire que la vision d'une imagination malade, etc. — Mais pas du tout, reprennent les partisans du mythe, car une vision chimérique contredit tous les détails ou plutôt tous les mots et toute la suite de l'histoire; » et dans leur tort ils ont aussi mille fois raison.

Et voilà comme, faute de croire à un phénomène merveilleux des plus communs, l'élite de la science européenne se bafoue mutuellement et se condamne à l'immobilité absolue (*a*).

(*a*) En voir la preuve dans une note de notre tome Ier, p. 234, intitulée : « Animaux visionnaires. » Après tout, nous en convenons, il est triste, lorsque libres penseurs et sorciers ne peuvent pas percevoir un seul Esprit, de voir soit les chevaux des îles Hébrides, soit les troupeaux du Voralberg, soit enfin l'ânesse de Balaam, doués d'une lumière, ou, comme on le dit aujourd'hui, d'une *critique* aussi *fine*. Quelle leçon!

---

4. — *Naissance, Bethléem, recensement et massacres.*

Une heure solennelle entre toutes, l'heure même indiquée par Daniel, commençait à peine à sonner, que déjà l'on sentait, à certain frémissement du globe, que la nature et l'histoire, depuis si longtemps en travail, allaient enfanter quelque chose de bien grand. Ce serait sortir des limites de notre cadre que de chercher péniblement si, pour la détermination mathématique de cette heure, il y a plus de chances pour l'année 747 que pour celles de 749, 750 et 751. Un seul point de repère chronologique nous est laissé à cet égard par les évangélistes : c'est l'an 15 de Tibère, donné comme époque de la mission de saint Jean-Baptiste. Comme le baptême de Notre-Seigneur semble ouvrir cette mission, et que saint Luc le dit âgé de trente ans à cette époque, il suffit de faire partir cette quinzième année de Tibère du moment de la mort d'Auguste, pour nous voir reportés à peu près vers l'année 747 de Rome. Méprisons donc les chicanes microscopiques prétextant une confusion que saint Luc aurait faite entre deux Lysanias, comme entre deux Zacharie vivant à soixante ans de distance, etc.

Qu'il nous suffise de renvoyer à la réponse très-savante faite par M. Wallon[1] à toutes ces difficultés suscitées par Strauss; au moins ce dernier savait-il se donner beaucoup de peine pour écraser ses contradicteurs. Pour y parvenir, il remuait véritablement ciel et terre. M. Renan est de meilleure composition, et, se croyant vainqueur à moins de frais, il nous accorde généreusement tous nos chiffres. « On ignore, dit-il, la date précise de cette naissance. Elle eut lieu sous le règne d'Auguste, vers l'an 750 de Rome, probablement quelques années avant l'an I de l'ère actuelle[2]. » Entre cette large concession et cette phrase de Newton : « Je trouve dans cette chronologie plus d'authenticité que dans aucune histoire profane[3], » on se sent bien à l'aise.

On y est tout autant, mais on y est, cette fois, malgré M. Renan, lorsqu'il s'agit de fixer le lieu de la naissance. Il se garde bien de faire ici la moindre concession. Il y va d'intérêts bien trop graves. La petite ville de Bethléem couvait depuis trop longtemps dans son sein les magnifiques promesses qui lui avaient été faites, elle méditait avec trop d'amour ces paroles tombées depuis quinze siècles des lèvres d'un prophète : « Et vous, Bethléem-Éphrata, quoique vous soyez la plus petite, c'est de vous que sortira mon fils, qui sera le docteur d'Israël[4], » pour se laisser enlever, sans mot dire, la jouissance de leur accomplissement. D'un trait de plume, M. Renan la lui arrache : « Jésus, dit-il, naquit à Nazareth. » Si vous y trouvez à redire, prenez-vous-en à saint Matthieu (ch. XIII, p. 54 et suiv.). Appuyé sur cet apôtre, M. Renan nous dit : « Ce n'est que par un détour assez embarrassé qu'on réussit, dans sa *légende*, à faire naître Jésus à Bethléem... Cette supposition était la conséquence obligée du rôle messianique qu'on lui prêtait. » Si vous en doutez encore, on vous promet

1. *Croyance à l'Évangile*, p. 393 à 409.
2. *Vie de Jésus*, p. 21.
3. *Newtoniana*, p. 51.
4. Michée, ch. XIX, v. 2.

de vous le prouver au chapitre XIV de la *Vie de Jésus*. On y court, et l'on ne trouve pas un seul mot qui s'y rapporte, apparemment parce que c'est une affaire jugée sans rémission.

Il eût été cependant bien loyal de prévenir les lecteurs que cette révélation de saint Matthieu ne consistait que dans la reconnaissance de Nazareth « pour la *patrie* de Jésus, » et il eût été plus loyal encore d'ajouter que le bon évangéliste l'entendait si bien ainsi qu'il consacrait tout son chapitre II à prouver la naissance et l'adoration des Mages à Bethléem, que saint Luc (II, v. 4 et 7) en parlait comme saint Matthieu, et que saint Jean (VII, v. 42) expliquait le dissentiment et le résolvait par l'Écriture. Voilà, en vérité, une attaque bien appuyée pour renverser de telles autorités évangéliques! qu'en dit-on?

Il eût été bien aussi de rappeler que, selon le *Dictionnaire de l'Académie*, « ce n'est que par exception que l'on applique aux petites villes le mot *patrie*, réservé ordinairement aux provinces ».

Au reste, M. Renan n'a même pas la gloire de cette difficulté; il paraît qu'un certain critique des derniers siècles l'avait essayée avant lui. « Cette difficulté, mise en avant par Jean Bodin, N'EST EN VÉRITÉ PAS SÉRIEUSE, dit le savant évêque d'Avranches (Huet); car on avouera, je pense, qu'elle a dû être aperçue par les apôtres, puisqu'ils la fournissaient eux-mêmes; rien ne leur eût été plus facile que d'y répondre : il leur eût suffi, pour s'expliquer, de renvoyer à l'usage assez général de qualifier une personne indifféremment par le lieu de sa naissance ou par le lieu de son origine. C'est ainsi que Virgile appelle César *Troyen;* à entendre Suétone, Auguste était de Thurium, etc. [1]. » Le grand évêque a raison; ceci n'est pas sérieux, et la manière tranchante dont M. Renan réchauffe cette vieille chicane est tout à la fois d'un malheureux et excellent effet au début d'un tel livre.

1. *Démonstration évangél.*, ch. X.

Sa seule excuse, la voici : « C'est qu'il y allait, comme il le dit, de très-grands intérêts. »

L'objection du recensement est plus grave. « En ce temps-là parut un édit de César-Auguste pour faire recenser tout le monde, et ce recensement fut fait par Cyrinus, président de la Syrie[1]. » « Or, disent nos adversaires, Josèphe nous apprenant avec d'autres historiens que Cyrinus ou Quirinius n'est venu en Syrie que dix ou douze ans après la déposition d'Archélaüs, c'est-à-dire après la mort d'Hérode, tout cela aura été arrangé pour les besoins de la cause, et fait tomber par sa fausseté évidente tout le voyage de Bethléem[2]. »

Mais, comme le dit encore M. Wallon, « c'eût été par trop maladroit, car saint Luc n'avait nullement besoin de s'étayer sur un mensonge dont saint Matthieu ne dit pas un seul mot. » On objecte encore, il est vrai, que Tacite, Suétone, Dion Cassius et, ce qui est plus étonnant encore, le marbre d'Ancyre sur lequel Auguste faisait graver tous ses actes, ne disent pas un seul mot de ce recensement. A toutes ces objections on fait beaucoup de réponses bonnes ou mauvaises. On fait remarquer, par exemple, sur le marbre, des mutilations et des brisures assez larges pour avoir contenu ce qu'on y cherche; mais le hasard serait ici trop singulier. Nous préférons faire remarquer, avec M. Wallon, sur le même marbre et pour la même époque (an 746), la mention d'un recensement particulier qui pourrait bien avoir été le prélude du recensement général dont parle l'apôtre, et qui n'eût été complété que dix années plus tard. Maintenant, que M. Renan vienne nous dire, sur la foi d'Orelli, que « cette inscription est reconnue pour fausse, » nous demandons ce que peut être une inscription *fausse* sur une table de marbre, et nous tenons à notre tour ce recensement particulier pour *très-vrai*, sur la foi du marbre d'abord, de Pline ensuite, qui

1. Saint Luc, ch. II, v. 1 et 2.
2. *Vie de Jésus*, p. 19.

parle d'erreurs commises dans le travail relatif à la Bétique[1], puis de Frontin, de Cassiodore parlant d'un cadastre et d'un cens ordonnés et réglés *pour chacun*, dans le monde romain, sous Auguste[2], de Suidas mentionnant vingt personnes chargées par Auguste de faire le recensement des *lieux* et des *personnes*[3]; et comme Suidas nous a parlé de tous les pays « de l'obédience d'Auguste, » nous ne voyons pas pourquoi Bethléem ne s'y trouverait pas renfermée. En somme, comment ne sent-on pas qu'au milieu de tant de *choses* identiques il n'y aurait place tout au plus que pour quelques méprises de mots? Mais lorsque M. Renan affirme que l'erreur est reconnue, tous ses lecteurs *dévoués* le croiront sur parole, sans se douter du nombre des savants *indépendants* dont M. Wallon nous donne tous les noms et qui affirment le recensement général tel qu'il est dit dans saint Luc[4].

Resterait donc la difficulté relative à Quirinus; mais soit que, avec une foule de grandes autorités telles que Képler, Leclerc, les Bollandistes, l'*Art de vérifier les dates*, etc., on traduise ainsi : « Ce dénombrement se fit *avant* que Quirinus fût gouverneur de Syrie[5], » soit que l'on traduise par : « Ce premier recensement accompli plus tard par Quirinus, etc., » toujours faut-il reconnaître, au nom du plus simple bon sens, que ni saint Luc, qui paraît si bien renseigné, ni ses interpolateurs si adroits, dit-on, n'auraient pas laissé subsister de gaieté de cœur un anachronisme inutile devant saper leur autorité dans sa base. On compte trop peu sur le bon sens de ces prétendus *habiles*.

Il en est de même du massacre des Innocents. « Comment,

1. Pline, *Hist. nat.*, l. III, ch. VIII, § 14.
2. Var., III, p. 52.
3. Verbo ἈΠΟΓΡΑΦῊ.
4. *Croyance*, p. 309.
5. Voir les raisons grammaticales très-fortes données pour cette traduction. Wallon, p. 312 et suiv.

vient-on nous dire, comment voulez-vous que le *grand*[1] Hérode, se voyant trompé par les Mages, soit entré dans une si grande colère, qu'il ait envoyé des gens pour tuer *tous* les enfants de deux ans de Bethléem et de la contrée voisine? D'abord, Josèphe n'en dit pas un seul mot; ensuite, c'est supposer gratuitement une cruauté aussi révoltante qu'inutile. A quoi bon? » On ajoute : « Il *aurait pu* faire telle chose... il ne se *serait* pas avisé de telle autre, il ne *pouvait* redouter à ce point un enfant; Rome en *aurait* été tout émue, » etc., et de peut-être en peut-être, de *conditionnels* en conditionnels, on arrive à la destruction de tous les *prétérits* si simplement affirmés...

Quant au caractère du *grand* Hérode, il est connu. L'homme qui avait fait étrangler ses trois fils pouvait fort bien tenir assez peu de compte de tous les autres enfants. D'ailleurs, Macrobe, historien PAÏEN, nous dit, à la louange de l'empereur Auguste, que « lorsqu'il eut appris qu'entre les enfants *de deux ans* qu'Hérode, roi des Juifs, avait fait mourir en Syrie se trouvait son propre enfant, il s'écria : « Mieux vaudrait être le porc d'Hérode que son fils[2]! » On ne peut rien opposer à ce témoignage cette fois si désintéressé et tout aussi positif que celui d'Origène parlant à Celse du même crime, comme d'une chose que celui-ci ne niait pas[3].

Que deviennent tous les témoignages négatifs et tous les *conditionnels* qu'on nous oppose devant de telles affirmations?

Enfin, quant au peu de cas que l'on *pouvait* faire de *cet enfant*, soit à Rome, soit à Jérusalem : mais y pense-t-on bien en vérité? on oublie donc du même coup l'effroi causé à Cicéron par le ROI SAUVEUR CAPABLE DE CHANGER LA RELIGION[4]; l'effroi du sénat, en 691, à la lecture par Nigidius

1. Épithète appliquée par M. Renan.
2. *Saturnales*, l. II, ch. IV.
3. *Contra Celsum*, l. I, ch. XLVIII, p. 375.
4. Voir p. 192 de ce vol., paragraphe : « Sibylles. »

des oracles de Tagès sur un roi qui *venait de naître*, et la motion, faite par quelques sénateurs et éludée par les autres, de prendre précisément une mesure semblable à celle que prit Hérode[1]; l'effroi causé par l'aruspice étrusque Volcatius annonçant, au milieu des jeux célébrés par Auguste, qu'une nouvelle *étoile* venait de se lever et qu'UN NOUVEL AGE venait de commencer[2]; l'effroi commun à Rome et à Jérusalem, et la solidarité parfaite d'intérêts et d'amitié qui liait Hérode à Pollion, Pollion à Virgile, Virgile à Cicéron, Cicéron à Varron, puis tous ces hommes au sénat, de manière que l'effroi de l'Italie ne pouvait pas ne pas être l'effroi de la Judée, et réciproquement : de sorte encore que pour nous de cette correspondance parfaite et suivie entre Rome et la Judée, au milieu de cette communauté de lectures et de pressentiments prophétiques[3], il ressort, clair comme le jour, que le forfait d'Hérode fut la traduction sanglante de celui dont le sénat avait eu un instant la pensée. Devant de tels précédents, quelle garantie peut nous offrir ce certificat de philanthropie décerné par M. Renan à ce grand personnage?

Laissons donc à Bethléem, à la *maison du pain*, la gloire qui lui a été prédite quinze cents ans à l'avance. Laissons-lui ses bergers et ses Mages, son Enfant divin qu'on adore et ses innocents, qui ne pleurent un moment que pour se ré-

1. Voir page 192 de ce vol., paragraphe : « Sibylles. »
2. *Ibid.*, p. 193.
3. Cicéron (*Att.* IV, 101, t. XVII, p. 416) écrit : « Je me nourris ici (à Pouzzoles) de la bibliothèque de Faustus. » Or, ce Faustus était celui qui était entré le premier dans le temple de Jérusalem, et sa bibliothèque était devenue une des plus riches de la ville de Rome. On y voyait peut-être la Bible grecque écrite depuis deux cent ans; et dans tous les cas il avait dû prendre copie de plus d'un mémoire juif. Cicéron se vantait encore de connaître intimement un Grec *excellent et très-docte*, ami de Pison (*in Pison.*, n° 28, t. XII, p. 84); or, ce Grec était le Juif Philodème, né auprès du lac de *Génésareth*. (Voir sur toutes ces relations le n° des *Annales de philosophie chrétienne*, « Entre Juifs et Romains, » de mars 1863. Ces articles faits par M. Bonnetty lui-même sont du plus haut intérêt.)

veiller dans la joie parmi ces anges qui chantent au-dessus de la petite ville : « Gloire à Dieu dans les cieux et sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté[1] ! »

---

§ II.

Doctrine et morale de Jésus. — Autorité de sa parole.

1. — Doctrine et morale.

C'est notre gloire, c'est notre bonheur, à nous chrétiens, de voir les ennemis les plus acharnés de la divinité de notre maître élever néanmoins jusqu'aux cieux sa doctrine, l'en détourner à leur profit, et glisser jusqu'à leurs plus ténébreux principes sous la protection de quelques rayons de son soleil. Tous conviennent en effet que le moment où ce soleil se levait sur le monde fut un moment de bénédiction et la plus belle *évolution* du progrès.

1. Il n'y a pas jusqu'à ces bergers qui ne soient ici de la couleur locale, et ne deviennent une garantie de la sincérité du récit, car avant le fameux verset du chapitre v de Michée, on a lu nécessairement les versets 8 et 9 du chapitre IV, ainsi conçus : « Et vous, *tour du troupeau* environnée de nuages, » etc. Or, cette tour du troupeau était près de Bethléem, et nous verrons plus tard qu'elle était construite sur l'emplacement même où Jacob avait eu jadis la vision de Bethel ou de la «*maison du Seigneur,*» (*Genèse,* ch. XXXV), véritable rudiment des destinées de Bethléem, symboliquement « demeure du dieu pain. » C'était encore la tour dont le *Targum* de Jonathan sur la *Genèse* disait (v. 35, 21) : « Au delà de la tour d'Éder qui est le lieu d'*où* se manifestera le Roi Messie à la fin des jours, » etc.

Ainsi, pris entre un patriarche et un prophète qui lui disent : « *Il* naîtra là; » entre les chrétiens qui lui disent : « *Il* est né là ; » entre des Juifs qui lui disent encore aujourd'hui : « C'est bien là qu'il naîtra, » le rationaliste ne se tire d'affaire qu'en essayant de prouver *qu'il* est né autre part; et pour y parvenir, sur qui va-t-il donc s'appuyer? Sur des apôtres qui lui soutiennent... tout le contraire!... Pauvre et débile critique!...

Et certes, il y avait bien *évolution;* car c'était précisément ce même progrès, qui, dirigé par la philosophie des plus sages, venait d'amener le monde au point où nous l'avons laissé. Malgré *la haute vertu* des *mystères*, ou plutôt grâce à elle, l'humanité se mourait, ou plutôt encore, comme le dit l'apôtre, elle avait cessé de vivre. « Lorsque nous étions morts, dit-il, Dieu nous a ressuscités[1]. » Le paganisme lui-même en convenait. « Ce n'est pas dans une tempête, disait Sénèque, mais bien dans une *nausée*, que nous périssons, *in nausea perimus*[2]. » « Donnez-moi donc une consolation, » disait Pline le Jeune au moment de la mort d'un ami[3], et, pour toute consolation, la philosophie répondait : « Ne pleurez pas, car peut-être souperons-nous ce soir chez Pluton. » Et l'on priait les dieux mânes *très-cruels* (diri) d'épargner les mânes *épouvantés* du regretté.

Ces consolations du monde antique, on peut s'efforcer de les confondre avec les nôtres, on peut même essayer d'éteindre ces dernières (quel forfait!); mais nous défions que toute une vie puisse s'achever sans les avoir comprises, ressenties et regrettées.

La *bonne nouvelle*[4] est donc acceptée par tout le monde. Comme tous les peuples « assis dans les ténèbres de la mort, » on s'incline devant la nouvelle étoile, on se fait gloire même d'avoir marché et progressé avec elle. Seulement, les Mages, après l'avoir suivie jusqu'au bout, abandonnèrent leur ancienne voie et revinrent « chez eux par un *autre* chemin; » nous, au contraire, « nous reprenons la même voie, » pour retourner à nos ténèbres.

Oh! oui, c'était une *bonne nouvelle* celle qui disait aux fatigués de la route, aux épuisés du travail, aux courbés sous le fardeau: « Venez, venez à moi, et je vais vous rendre des

1. *Ephés.*, ch. II, v. 5.
2. Sénèque, *Pensées.*
3. *Lettres.*
4. Signification du mot ÉVANGILE.

forces ; » aux esclaves : « Vous n'avez qu'un maître, qui est au ciel, et vous ne vous devez rien que la charité ; » aux pauvres : « Le royaume des cieux est à vous ; » aux malades : « Priez et vous serez délivrés ; » aux affligés : « Bienheureux, vous qui pleurez... car on vous rendra toute votre joie, et personne ne pourra plus vous en priver ; » aux repentants : « Vos péchés vous sont remis à tous, aimez-moi, aimez-vous ; je vous donne à jamais la paix, la vie et le royaume de Dieu... »

Et voilà que tout ce qui souffre et que tout ce qui aime, voilà que toutes ces âmes, trop faibles ou trop fortes pour le monde, celles que ce monde a brisées, comme celles qui le fuient pour ne pas l'être, vont se précipiter, toutes ensemble, dans cet océan de magnifiques espérances, certaines d'y retrouver avec l'oubli de leurs maux tous les rafraîchissements de la lumière et de la paix, la réalisation de tous leurs rêves, un amour idéal, complément et milieu de tous les autres, et l'enivrement du mot TOUJOURS succédant aux angoisses désespérantes du mot JAMAIS.

Et pour gagner cet idéal, pour arriver à cet *Eldorado* céleste, « où sera faite *toute* la volonté, où seront exaucés *tous* les vœux, où seront remplis *tous* les désirs *intimes* de ceux qui craignent le Seigneur, » que reste-t-il à faire ? Faut-il recommencer tous les travaux de la Fable et traverser à nouveau les grandes épreuves des initiations antiques ? Non. Pour arriver à notre *Nirvâna* chrétien, voici la seule chose nécessaire (*unum necessarium*) : le désirer uniquement, le désirer ardemment, l'appeler sans cesse de ses vœux (*adveniat regnum tuum*), avoir faim et soif du royaume que l'on convoite, seule convoitise dont la première loi soit d'être immodérée (*toto corde et totis viribus*), en un mot, poursuivre le vrai bonheur avec une passion qui le procure à elle seule : voilà le lot des saints et le secret de toutes leurs forces !

Il est vrai qu'il leur en faut beaucoup pour gravir leur Calvaire ; mais souffrir dans les bras de Celui qui vous *choisit*

vos souffrances, souffrir en *tenant la main* de Celui qui vous dit : « Ne craignez pas, c'est la main de votre Dieu qui vient pour vous aider[1]; » souffrir sous son égide, et, après tout, infiniment moins peut-être que l'on ne souffrirait plus loin de lui,... qui pourrait le redouter? Une fois abrité dans cette force, le chrétien ne se trouble pour rien de tout ce qui passe, ne craint ni tyrans ni ennemis, méprise les richesses, respecte les pouvoirs selon la loi, remplace l'esclavage par les *vraies* libertés, égalise les âmes sous le seul niveau de la charité, prie pour les forts et les grands, chérit les petits, les pauvres et les enfants, et ne sèche ses propres larmes qu'en séchant celles des autres. Enfin, pour éviter, sans sortir de ce monde, toute rupture avec ceux qui ne sont plus, pour les rejoindre, et pour ainsi dire les saisir dès ici-bas, il se nourrit de la chair et du sang de cet Agneau « que les élus suivent partout où il va[2]! » Or, ne sont-ce pas là déjà de magnifiques arrhes prélevées par les voyageurs de ce bas monde sur le splendide trésor que leur promet dans l'autre Celui qui s'appelle « la résurrection et la vie? »

Voilà à peu près les seules et miséricordieuses conditions imposées aux aspirants de l'éternité! Vie tout exceptionnelle, si l'on veut, mais, après tout, d'une sagesse si logique, que tous les poëtes l'ont saluée dans l'âge d'or, comme tous les philosophes l'ont cherchée dans leurs rêves, et qu'elle-même, tout en s'appelant « sainte folie, » convainc de folie toutes les autres.

1. Isaïe, ch. XLI.
2. *Apoc.*, ch. XIV, v. 4.

« ENTHOUSIASME DE M. RENAN POUR CETTE DOCTRINE. » — « Au premier rang de la famille des *vrais* fils de Dieu il faut placer Jésus... Dieu est en lui,... la plus haute conscience de Dieu qui ait existé au sein de

l'humanité a été celle de Jésus. » (*Vie de Jésus*, p. 75.) « Car il fonde la consolation suprême, le recours au Père que chacun a dans le ciel, le vrai royaume de Dieu que chacun porte en son cœur (p. 78)... Il voulait la perfection; toutes les vertus étaient en germe dans ce premier enseignement (p. 82)... Jamais prêtre païen n'avait dit pareille chose au fidèle (p. 88)... Et si du sein de son Père Jésus voit son œuvre fructifier dans l'histoire, il peut bien dire avec vérité : « Voilà ce que j'ai voulu. » Pour lui, la liberté c'est la vérité (p. 121). Que ce rêve ait rempli des années ou des mois, le rêve fut si beau que l'humanité en a vécu depuis, et que notre consolation est encore d'en recueillir le parfum affaibli. JAMAIS TANT DE JOIE NE SOULEVA LA POITRINE DE L'HOMME. Un moment, dans cet effort, le plus vigoureux qui ait été fait pour s'élever au-dessus de sa planète, l'humanité put oublier le poids de plomb qui l'attachait à la terre et les tristesses de la vie d'ici-bas. On ne sortira pas de la notion religieuse essentielle telle que Jésus l'a créée. IL A FIXÉ POUR TOUJOURS L'IDÉE DU CULTE PUR... Pour s'être fait adorer à ce point, il faut bien qu'il ait été adorable (p. 415, 417). Plaçons donc au plus haut sommet de la grandeur humaine la personne de Jésus... Cette sublime personne qui chaque jour préside encore aux destins du monde, il est permis de l'appeler *divine*... Quels que puissent être les phénomènes inattendus de l'avenir, Jésus ne sera pas surpassé,... tous les siècles proclameront qu'entre les fils des hommes il n'en est pas de plus grand que Jésus » (p. 459).

Nous le demandons aux saints; jusqu'ici ne signeraient-ils pas des deux mains une telle christologie? Que s'est-il donc passé dans cette âme, pour qu'après de tels accents elle puisse déshonorer son *idéal* et calomnier son *Dieu* par les blasphèmes qui vont suivre : « Son âme *lyrique*... voulait la perfection.... mais malheureusement elle allait aux excès » (p. 82). En morale, Jésus n'est pas un spiritualiste; car tout aboutit pour lui à une réalisation palpable; il n'a pas la moindre notion d'une âme séparée du corps, mais c'est un idéaliste accompli (p. 128). Comme politique, c'est un révolutionnaire transcendant, un jeune démocrate blessé des honneurs et des titres décernés aux souverains (p. 227). Comme théologien, on chercherait vainement une pratique religieuse recommandée par Jésus; le baptême lui-même n'était pour lui que d'une importance secondaire... Il violait ouvertement le Sabbat (p. 225 et 226)... La position qu'il s'attribuait était celle d'un être surhumain; il n'y avait pas pour lui de surnaturel, car il n'y avait pas de nature (p. 246)... La qualité de président des assises finales de l'humanité est l'attribut essentiel que Jésus s'attribue... Aussi il est thaumaturge à contre-cœur (p. 264)... Quelque chose de plus qu'humain et d'*étrange* finit par se mêler à ses paroles... Ce n'était plus le fin et *joyeux* moraliste des premiers jours, mais le géant sombre qu'une sorte de pressentiment grandiose jetait de plus en plus hors de l'humanité (p. 312)... Parfois on eût dit que sa raison se troublait (p. 318). Bien donc qu'en lui se soit condensé tout ce qu'il y a de bon et d'élevé dans notre nature, il n'a pas été impeccable;... et de même que plusieurs de ses grands côtés sont perdus,

il est probable aussi que beaucoup de ses fautes ont été dissimulées, etc. »
Mais assez de ces blasphèmes que nous enregistrons seulement pour les nécessités de notre étude. Retournons à l'histoire de ces erreurs.

---

2. — Autorité de sa parole.

Mais le prodige n'est pas dans la teneur même de ces paroles, dont la plupart, selon le divin auteur qui les prononce, ne sont qu'un écho de la loi naturelle, qu'un rappel à ce « qui était au commencement. » Le prodige est dans le succès (et quel succès!) d'une doctrine dont les moyens de fascination se réduisent en définitive à celui-ci : « Rejouissez-vous, consolez-vous dans la pensée... DE LA MORT. » Quelle séduction nouvelle! et comme elle demeure inexplicable, si celui qui l'exerce ne prêche pas avec autorité, comme le dit l'Écriture!

Le XVIIIe siècle, confondu, comme le nôtre, d'un tel succès, n'avait pas craint d'en appeler, pour son explication, à tous les génies de l'imposture et du prestige. Pour lui, Jésus, étant Dieu s'il n'était pas imposteur, était nécessairement un imposteur *puisqu*'il n'était pas Dieu. Le blasphème était révoltant, mais il était logique. Le XIXe siècle, heureusement très-illogique, récuse un moyen qui lui paraît impossible et, sans que nous en profitions le moins du monde, veut bien accorder au « plus grand de tous les fils de la terre » cette mesure de sincérité qu'il ne refuse plus à aucun des fondateurs de religions[1].

Et le XIXe a raison! Sans conviction et sans sincérité, les

1. « C'est de bonne foi, nous a-t-il dit, qu'ils se disent inspirés ; et cette bonne foi s'explique par une sorte de *réciprocation* qui finit par s'établir entre les gouvernés et les gouvernants, qui, subordonnés eux-mêmes à l'*occultisme*, commencent par *éprouver* comme les autres la sainte terreur qu'ils répandent, » etc.

réformateurs dont il parle n'auraient pas remué un fétu autour d'eux, et nous les avons vus soulever le monde! Sans conviction et sans faits merveilleux, ils n'eussent jamais eu de martyrs à leurs ordres, et ne l'eussent jamais été eux-mêmes.

A plus forte raison, devant cette conversion de la critique moderne à la bonne foi nécessaire de tous ces *théomanes*, la théorie de l'imposture chrétienne s'écroulait-elle sur sa base! Il eût été par trop révoltant d'amnistier tous ces Barrabas du mensonge religieux, pour en charger exceptionnellement le héros des Évangiles. Ne fût-ce que pour le mieux crucifier, nos Pilates du criticisme actuel l'ont déclaré *sincère*, sans paraître se douter qu'ils ne *laveront* pas mieux cette inconséquence de leur esprit, que le vrai Pilate n'avait lavé le sang qui rougissait ses mains.

En effet, voyez si la position est tenable!

« Jésus, dès qu'il eut une pensée, entra dans la brûlante atmosphère que créaient en Palestine les idées messianiques[1]... Ces idées étaient dans l'air, et son âme en fut de bonne heure pénétrée... Nos doutes ne l'atteignirent jamais (p. 55)... C'était avec passion qu'il s'attachait à la gloire de son Père (p. 73). Dieu est en lui, il se sent avec Dieu... il l'entend... La plus haute conscience de Dieu qui ait existé au sein de l'humanité a été celle de Jésus (p. 74)... Il avait vraiment l'instinct prophétique de sa mission (p. 128). »

Voilà pour la bonne foi complète : il est le Messie et ne vit que de cette idée, et nous retrouvons cette affirmation jusqu'aux dernières pages du livre :

« Voué sans réserve à cette idée, qu'il ne vit que de son Père, il y a subordonné toute chose à un tel degré, que vers la fin de sa vie l'univers n'existait plus pour lui. C'est par *cet accès* de volonté héroïque qu'il a conquis le ciel (p. 458). »

Comment donc se peut-il faire que (p. 239) bien que l'idée

1. Autrement dit, l'Évangile raconté par les prophètes; tirez-vous donc naturellement d'un premier aveu comme celui-là!

du Messie emportât nécessairement avec elle celle de « fils de David, » Jésus,

« qui ne se croyait pas fils de David, SE LAISSE DONNER UN TITRE SANS LEQUEL IL NE POUVAIT ESPÉRER AUCUN SUCCÈS ; » qu'il « finisse par y prendre plaisir ; » qu'il « se plie aux idées ayant cours de son temps ; » qu'il « autorise peut-être par son silence les généalogies *imaginées* par ses partisans ; » qu'il n'ait pu couper court, quand il l'aurait voulu, aux créations légendaires qui s'élaboraient autour de lui par une *grande conspiration spontanée?*

« Et cependant, une fois il *se laissa aller* à un mouvement *hardi* qui lui coûta plusieurs de ses disciples. « C'est moi, dit-il, qui suis le « pain de vie, le pain descendu du ciel... Celui qui me mange vivra « éternellement, etc. » Une telle *obstination dans le paradoxe révolta,* etc. (p. 301). Mais cela tient... à ce qu'il n'eut jamais une idée bien arrêtée de l'individualité (p. 305). »

Mais enfin, *se laisser* appeler fils de David quand on sait ne pas l'être, *se laisser* forger une légende qu'on sait fausse, *se laisser* déclarer thaumaturge quand on sait qu'on ne l'est pas!... comment tout cela peut-il demeurer compatible avec « la conviction absolue et l'enthousiasme qui lui ôtent jusqu'à la possibilité d'un seul doute (p. 252)? » Ah! c'est ici que nous conjurons ceux qui tiennent avec raison à la nécessité, en si grande occurrence, d'un langage net et précis, de bien peser les paroles qui vont suivre.

« Pour nous, races profondément sérieuses, la conviction signifie la sincérité avec soi-même. Mais la sincérité avec soi-même n'a pas beaucoup de sens chez les peuples orientaux, peu habitués aux délicatesses de l'esprit critique. Bonne foi et imposture sont des mots qui, dans notre conscience rigide, s'opposent comme deux termes inconciliables. En Orient, il y a de l'un à l'autre mille *fuites* et mille *détours*... L'histoire est *impossible,* si l'on n'admet *hautement* qu'il y a pour la sincérité plusieurs mesures... César savait fort bien qu'il n'était pas fils de Vénus ; la France ne serait pas ce qu'elle est, si l'on n'avait cru mille ans à la sainte ampoule de Reims. Il nous est facile à nous autres, impuissants que nous sommes, d'appeler cela mensonge et, fiers de notre timide honnêteté, de traiter avec dédain les héros qui ont accepté dans d'autres conditions la lutte de la vie.

QUAND NOUS AURONS FAIT AVEC NOS SCRUPULES CE QU'ILS FIRENT AVEC LEURS MENSONGES, nous aurons le droit d'être sévères pour eux. Le seul coupable en pareil cas, c'est l'humanité qui veut être trompée (p. 254). »

On voit maintenant comment les héros peuvent n'avoir *aucune espèce de doute* et *mentir* sur le même point ; on voit surtout comment, grâce aux mille fuites et aux mille détours de *l'Orient,* des traditions messianiques que l'on a dites *universelles* peuvent naître *spontanément* et par conspiration autour de celui qui se croit Messie et qui *le laisse* dire, et comment M. Renan peut appeler tour à tour et divine et humaine une « individualité qui, ne se comprenant pas elle-même, » nous laisse absolument dans la même position.

Néanmoins, il pourrait bien se faire que, malgré tous ses scrupules en fait de sincérité, l'humanité *lisante* se regardât comme très-éclairée par le philosophe qui lui fait de telles ténèbres, et comme très-rassurée par celui qui professe « qu'elle doit être trompée parce qu'elle veut l'être. » Mais alors, répétons-le, le XVIIIe siècle était moins fin, et, tout en se montrant beaucoup *trop* sincère, il se montrait infiniment plus logique.

« UNE EXPLICATION ROMANTIQUE SUCCÉDANT AUX EXPLICATIONS ROMANESQUES. » — On ne peut vraiment que reléguer en note et comme peu sérieuse l'explication de la grande *autorité* du Sauveur par *sa* nature, et l'explication de celle-ci par la nature elle-même. C'est la première fois qu'on dit de lui : « Son âme était lyrique, les psaumes devinrent son aliment ;... un livre surtout le frappa, c'est le livre de Daniel, cette œuvre d'un Juif *exalté* du temps d'Antiochus ;... peut-être aussi lut-il le livre d'Hénoch. Une nature ravissante contribuait à former cet esprit beaucoup moins austère... qui imprimait à tous les rêves de la Galilée un tour *idyllique* et *charmant...* La Galilée était un pays très-vert, très-ombragé, très-souriant :... des tourterelles sveltes et vives, des *merles bleus,...* des alouettes huppées, de petites tortues de ruisseaux,... des cigognes à l'*air pudique et grave,... un vin* délicieux, etc. Cette vie contente et facilement satisfaite n'aboutissait pas à la grosse joie d'une Normandie plantureuse : elle se spiritualisait en rêves éthérés... Toute l'histoire du christianisme naissant est devenue de la sorte une délicieuse *pastorale...* Jésus vivait et grandissait dans ce milieu enivrant

(p. 66, 67 et 68)... Le sentiment extrêmement délicat qu'on remarque en lui pour les femmes ne se sépare pas du sentiment exclusif qu'il avait pour son idée (p. 71). Aussi la voix du jeune charpentier prit-elle une douceur extraordinaire; un charme infini s'exhalait de sa personne; c'était le Jésus des premiers jours (p. 80). » Dès lors, pour expliquer le Jésus qui succède à celui-ci, le Jésus qui s'irrite, qui menace, qui devient *étrange et fou*, M. Renan aura recours au *désert* dans lequel il avait passé quarante jours, sans autre compagnie que les bêtes sauvages et dans les pratiques d'un jeûne rigoureux. « Le désert, dit-il, était dans les croyances populaires la demeure des démons. Il existe peu de régions plus désolées, plus abandonnées de Dieu, plus fermées à la vie que la pente rocailleuse qui forme le bord occidental de la Mer-Morte. On crut que pendant ce temps Jésus avait traversé de terribles épreuves, que Satan l'avait effrayé de ses illusions ou bercé de séduisantes promesses... etc. (p. 113). » On le voit, c'est toujours la *nature* qui inspire les Évangiles; une seule chose nous embarrasse : dans ses ouvrages précédents, M. Renan attribuait à l'influence monothéiste du désert le saint et exceptionnel monothéisme de Moïse; maintenant il attribue la sévérité de Jésus à l'influence *démoniaque* de ce même désert. A laquelle de ces deux influences l'auteur aura-t-il donc cédé lui-même en traversant ce même désert? Se figure-t-on l'auteur exposant de pareilles théories en présence d'un Bossuet, d'un Leibnitz ou d'un Newton? Comme on l'eût laissé croire, tout seul, qu'une ligne plus ou moins heureuse dans le paysage, ou le parfum plus ou moins suave du chèvrefeuille et du lilas avait pu décider de l'ère nouvelle! Comme l'influence du désert eût vite fait le désert autour de lui!... Nous sommes moins difficiles apparemment, et, après avoir transporté le romantisme dans l'histoire, il nous sied de le transporter dans la théologie.

---

§ III.

La vraie question ou la question du miracle.

1. — Ultimatum de la critique moderne à cet égard.

On sent bien cependant que tout cela n'explique guère ce grand crédit du missionnaire divin. Il ne suffit pas d'être *charmant* pour faire tomber le monde à ses pieds, surtout après votre mort et sur la foi de quelques grossiers paysans.

Il ne suffit pas non plus d'avoir prêché la plus sublime morale, surtout lorsqu'on reconnaît que les Esséniens la prêchaient depuis longtemps sans succès et que la *croix*, cet appendice tout nouveau, révoltait à la fois la nature et la raison.

Il faut donc une autre explication ; malheureusement il n'y en a qu'une, et c'est précisément celle dont on ne veut à aucun prix : c'est LE MERVEILLEUX surnaturel ou surhumain.

Nous avons vu[1] que sur toute la ligne c'était là le grand ennemi, l'unique obstacle, la seule pierre de touche pour l'adoption ou le rejet de toute histoire ; aussi n'avons-nous écrit tout ce Mémoire à notre tour, que pour montrer ce même ennemi installé sur tous les points de l'histoire ou de la science, dont on le croyait *chassé*.

Aujourd'hui M. Renan nous montre

« *Jésus ignorant la façon admirable* dont Lucrèce avait mis en évidence cette non-réalité du miracle[2], » car, « chose étrange! ajoute-t-il, ce qui faisait la grandeur de Jésus aux yeux de ses contemporains est pour nous une TACHE dans son idéal, qui souffre de trouver à côté du discours sur la montagne des récits de *possédés*, qui, s'ils naissaient de nos jours, ne rencontreraient plus que le sourire[3]. » « La différence des temps a changé en quelque chose de *très-blessant* pour nous ce qui fit la puissance du grand fondateur. La critique n'éprouve devant ces sortes de phénomènes historiques aucun embarras. Un thaumaturge de nos jours est odieux, car il fait des miracles sans y croire... Mais dans ce temps-là, les rédacteurs vivaient dans un monde analogue à celui des *spirites* de nos jours[4]. »

Comme il est donc triste que le Sauveur n'ait pas été plus *au courant* du progrès épicurien! Et cependant M. Renan comprend lui-même que sa fortune eût pu en souffrir.

« Certes, dit-il, si l'Évangile se bornait à quelques chapitres,... si

1. Vol. I de ce Mémoire, ch. II.
2. *Vie de Jésus*, p. 40.
3 *Études*, p. 210.
4. *Vie de Jésus*, p. 257, 258, 259.

Jésus fût mort aux premiers jours de sa prédication, il n'y aurait pas dans sa vie telle page qui nous blesse;... l'Évangile serait plus *parfait* et ne prêterait pas maintenant à tant d'objections... Mais sans miracles EÛT-IL CONVERTI LE MONDE? Non : plus grand aux yeux de Dieu, il fût resté ignoré des hommes... Dire n'est rien, faire est tout. Jésus à ce double point de vue est sans égal, et sa gloire reste entière [1]. »

Très-bien; le voici donc glorifié en raison des miracles *nécessaires* à ce même Évangile pour lequel ils sont des *taches!* Maintenant voici pour la bonne foi :

« Mais, pour en arriver là, « des voies moins pures sont nécessaires [2]... Jésus dut choisir entre ces deux partis : ou renoncer à sa mission, ou devenir thaumaturge [3]. Quelquefois il usa donc d'un *artifice innocent* qu'employa aussi Jeanne d'Arc. Il *affectait* de savoir sur celui qu'il voulait gagner quelque chose d'intime. *Dissimulant* la *vraie* cause de sa force, il *laissait croire* pour satisfaire les idées du temps, *qui d'ailleurs étaient les siennes,* qu'une révélation d'en haut lui découvrait les secrets et lui ouvrait tous les cœurs [4]... Il est donc vrai de dire que, dans un sens général, Jésus ne fut thaumaturge et exorciste que malgré lui... Le plus grand miracle eût été qu'il n'en fît pas. Les miracles de Jésus furent une violence que lui fit son siècle... Aussi l'exorciste et le thaumaturge sont tombés, mais le réformateur vivra éternellement [5]. »

Serait-il donc vrai, comme on l'a prétendu, que le niveau intellectuel de notre France fût descendu à ce degré, de ne pas s'apercevoir que l'on réclame d'elle ici le plus haut respect et même l'*adoration* pour un SCÉLÉRAT qui *se laisse* décerner le titre et les honneurs du thaumaturge, bien que les idées surnaturelles qu'il fait naître avec tant d'*artifice... soient tout à fait les siennes!...*

Que l'on a donc raison de réintégrer les cours de philosophie dans nos colléges! Dieu veuille seulement que l'en-

1. *Vie de Jésus,* p. 92, 93.
2. *Ibid.,* p. 92.
3. *Ibid.,* p. 257.
4. *Ibid.,* p. 162.
5. *Ibid.,* p. 268.

seignement n'en soit pas confié de préférence aux admirateurs d'une telle logique!...

Au reste, que l'on ne s'y trompe pas! c'est toute l'Europe qui en est descendue aujourd'hui à cet excès de déraisonnement! N'avons-nous pas entendu dans le premier volume de ce Mémoire[1] un aumônier de la reine d'Angleterre, un futur évêque de Londres, nous dire que « les prétendus miracles de Jésus-Christ n'avaient d'autre but à ses yeux que de se faire écouter, ET QU'IL N'Y ATTACHAIT PAS D'IMPORTANCE? » N'avons-nous pas, depuis, entendu un missionnaire haut placé, du même pays, renoncer à la Bible à cause de ses miracles dont l'impossibilité lui avait été démontrée par... un des sauvages Hottentots qu'il était en train de convertir?... Et l'Angleterre a fait à ces deux livres un accueil sans précédents connus, et tel, que le vieil anglicanisme en a tremblé sur sa base!

Il est vrai que derrière tous ces non-sens il y avait pour le moins un grand semblant d'érudition... Mais ici?...

2. — *Ultimatum de l'Évangile et de l'Église.*

Quoi qu'en disent ces messieurs, le Sauveur *tenait* tellement à ses miracles, qu'il en faisait la base, la sanction, la preuve démonstrative de sa divinité. Il y tient tellement que, M. Renan est lui-même obligé de le reconnaître, sa patience, sa douceur, semblaient l'abandonner devant les incrédules.

« Il les accusait de se refuser à l'évidence, et disait que même à l'instant où le Fils de l'homme apparaîtrait dans sa pompe céleste il y aurait encore des gens pour douter de lui[2]. »

Pour lui, ses miracles sont la démonstration de l'intervention de son père :

1. Vol. I, p. 77.
2. Luc, ch. XVIII, v. 8.

« C'est le père qui est en moi qui fait les œuvres que je fais... Croyez-le donc *à cause* des œuvres que je fais[1]. »

Pour lui, cette incroyance est le grief par excellence, la plus grande charge des coupables :

« Malheur à vous, Chorazin ! malheur à vous, Bethsaïde ! s'écrie-t-il ; car si Tyr et Sidon eussent vu les miracles dont vous avez été les témoins, il y a longtemps qu'elles feraient pénitence sous le cilice et sous la cendre. Aussi, je vous le répète, ces villes auront au jour du jugement un sort plus supportable que le vôtre... Et toi, Capharnaüm, si les miracles qui ont été faits dans ton sein eussent été faits à Sodome, Sodome existerait aujourd'hui[2]. Si je n'avais pas fait des œuvres que personne n'avait faites avant moi, VOUS NE SERIEZ PAS COUPABLES[3]. »

Voici le critère de la culpabilité, aussi net que possible. Voici maintenant le critère de sa mission :

« Si je ne fais pas les œuvres de mon père, ne me croyez pas ; mais si je les fais, croyez du moins à mes œuvres[4]. »

« Vous me demandez qui je suis ; je vous le dis, et vous ne me croyez pas ; cependant les œuvres que je fais parlent assez et me rendent un assez grand témoignage[5]. Ce témoignage est plus grand que celui de Jean[6]. »

« AFIN que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés, homme, lève-toi et marche[7] ! » « Parce que le père aime le fils, il lui montrera tout ce qu'il fait, et même des œuvres plus grandes que celles-ci, AFIN que vous en soyez remplis d'admiration. Car, comme le père ressuscite les morts et leur rend la vie, ainsi le fils donne la vie à qui il lui plaît[8]. »

Enfin voici qui tranche tout, car il le donne comme cri-

1. Saint Jean, ch. XIV, v. 10, 11, 12.
2. Saint Matthieu, ch. XI, v. 21, 24. — Saint Luc, ch. X, v. 12, 15.
3. *Id., ibid.*
4. Saint Jean, ch. X, v. 37.
5. Saint Matthieu, ch. XXI, v. 25.
6. *Id.*, ch. IX, v. 2.
7. Saint Jean, ch. V, v. 29.
8. Saint Matthieu, ch. XI, v. 4 et 5.

tère de sa *divinité*. Jean lui fait demander s'il est bien le Messie.

« Dites à Jean ce que vous avez vu et entendu : Les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent, les lépreux sont guéris et les morts ressuscitent [1]. »

Il n'en faut pas davantage à Jean.

Voici maintenant le pendant et comme la contre-épreuve. C'est le critère des *disciples*.

« Allez, leur dit-il, tout ce que vous demanderez avec foi, vous l'obtiendrez [2]. Si vous avez la foi, non-seulement vous dessécherez (comme moi) ce figuier, mais vous direz à cette montagne : « Va te « jeter à la mer, » et elle ira [3]. Allez, tout ce que je fais, vous le ferez, vous ferez même de plus grandes choses que moi. On reconnaîtra que vous êtes mes disciples à ce que vous guérirez les malades, vous chasserez les démons, vous ressusciterez les morts, et vous serez remplis d'admiration. Car, comme le père ressuscite les morts et leur rend la vie, ainsi [4],... etc. »

En voilà bien assez pour bien établir que les miracles sont aux yeux du Sauveur les *lettres de créance* de sa mission divine.

Et voilà qu'à leur tour les apôtres, remplis d'admiration et d'*effroi*, étaient tout hors d'eux-mêmes, et que dans la frayeur dont ils étaient saisis ils disaient : « Nous avons vu aujourd'hui des choses prodigieuses [5]. » Bien plus, ils ne peuvent pas en croire leurs propres œuvres. « Seigneur, Seigneur, disent-ils, voici que les démons eux-mêmes nous sont soumis ; » et les voilà prêchant en tous lieux, Jésus coopérant avec eux et faisant avec eux beaucoup de miracles.

Aussi leur prédication, leurs succès et la grande révolu-

1. Saint Matthieu, ch. XXI, v. 12
2. *Id.*, ch. VIII, v. 32.
3. *Id.*, *ibid.*
4. Saint Jean, ch. V.
5. Luc, ch. V, v. 28.

tion sociale qu'ils opèrent ne s'appuieront-t-ils plus sur une autre base.

« Je ne sais qu'une chose, dit saint Paul, je ne sais que Jésus ressuscité. »

« O Israélites, dit saint Pierre, pourquoi vous étonnez-vous, comme si c'était par notre puissance que nous eussions fait marcher cet homme? C'est par le nom de ce Jésus de Nazareth que vous avez crucifié et qui est ressuscité; c'est par cet homme, que Dieu a rendu célèbre par tant de merveilles, de prodiges et de miracles, que nous avons guéri ce boiteux[1]. »

Et pendant dix-huit siècles voici que les miracles ne s'arrêteront plus; non, pas même de nos jours, quoi qu'il en paraisse; et partout ils seront attribués au même agent et au même nom. Il est permis d'être assez malheureux pour ne pas le croire; mais, par respect pour soi-même, il faut se garder d'affirmer que Jésus se laisse dire thaumaturge, qu'il ne le fut que malgré lui, et surtout « QU'IL N'Y ATTACHAIT PAS D'IMPORTANCE!... »

---

§ IV.

Guérisons. — Exorcismes et résurrection du Sauveur.

1. — *Miracles.*

Il est bon de le signaler : une grande modification paraît s'être opérée dans l'esprit de M. Renan à l'égard des miracles. Dans ses premiers ouvrages, la possibilité du miracle était niée tout court, en vertu des lois *immuables* qui gouvernent le monde : oser soutenir que l'auteur de ces lois pût se

1. *Actes*, ch. X, v. 26.

permettre de les déranger était une prétention non moins absurde que sacrilége. Aujourd'hui, M. Renan, si *endurci aux miracles*, suivant son expression, paraît cependant moins absolu ; il aura probablement médité sur la page célèbre dans laquelle J.-J. Rousseau, ce grand ennemi des miracles, n'en veut pas moins faire enfermer, *comme un fou*, celui qui nie leur *possibilité;* et alors il se rabat sur la *non-démonstration* d'un seul fait surnaturel ou simplement surhumain.

Tout consiste donc à savoir ce qu'on entend par les mots certitude et démonstration historique. Pour nous, nous croyons l'avoir bien établi, cette certitude résulte d'un témoignage imposant, des traditions générales, de l'attestation par l'histoire écrite et par les monuments[1]. Pour M. Renan, il n'y a ni certitude ni démonstration, tant que deux ou trois douzaines, non plus de magistrats, non plus de pasteurs, non plus de ces savants aux noms vénérés et classiques comme ceux dont tous les siècles, jusqu'au nôtre, nous ont transmis les témoignages, mais bien tant que deux ou trois douzaines de jurés, revêtus d'un habit de certaine couleur et de certaine forme, et porteurs d'une médaille gage de leur infaillibilité, n'auront pas prononcé, *à la majorité des boules plus une*, sur une question d'occultisme ou de miracle. En vain, pour nous en tenir à ces faits d'occultisme, les seuls qui soient de leur ressort, en vain les plus distingués de ces jurés, devenus plus calmes, moins prévenus, plus éclairés par l'étude *particulière* des mêmes faits, se seront-ils rétractés et auront-ils, devant l'expertise du plus simple bon sens, donné le plus sanglant démenti aux fins de non-recevoir qu'ils formulaient la veille :... rien n'y fait ; toutes ces conversions privées ne comptent pas, dès qu'elles ne sont pas écrites avec l'encre *officielle*, parafées sur le tapis vert du salon *consacré*, et signées en compagnie de tous les *collègues* désignés par le sort. Il y a quelque chose de plus grave : les enquêtes les plus solennelles

1. Voir t. I des *Esprits*, ch. II, « Académies et Mesmérisme. »

et les plus péremptoires disparaissent et sont *cachées* au *fin fond* des cartons, dès qu'elles détruisent les petites enquêtes du préjugé et le préjugé des petites enquêtes[1]. Tant que l'on ne voudra pas comprendre, cependant, qu'une science qui se trompe tous les jours, qui se dispute sur tout et qui se raille elle-même, est moins apte qu'un enfant à juger une simple question de *oui* ou de *non*, sur un fait *noir* ou *blanc*, on méconnaîtra jusqu'aux plus simples éléments de l'observation, de l'expérience et de la véritable critique[1].

Eh bien! il faut le proclamer bien haut : celle des premiers croyants à l'Évangile reste le modèle, l'exemple à proposer à tous les temps, à tous les siècles, comme celle de ses dénégateurs... reste le modèle à éviter.

M. Renan croit nous faire une faveur en disant : « On ne saurait exiger des croyants qu'ils appliquent aux Évangiles la critique ordinaire ; » au contraire, nous refusons tout privilége à cet égard, et n'en voulons pas d'autre pour la foi qui nous fait vivre que pour les faits les plus indifférents de toute l'antiquité profane. *Égalité* de tous les genres de faits *devant la loi philosophique :* telle a toujours été et telle sera toujours notre devise.

Voyons donc comment les choses se passaient en fait de guérisons miraculeuses évangéliques. Cette fois, nous allons en demander l'analyse à l'un des penseurs les plus profonds de l'opposition protestante, Ch. Bonnet, de Genève. « Entre tous ces interrogatoires, dit-il, il en est un, surtout, dans l'Évangile, qui a pour objet un aveugle-né. Ce miracle étonne beaucoup tous ceux qui avaient connu cet aveugle, et qui le voyaient depuis son enfance mendier à la même porte ; ils ne savent qu'en penser et se partagent là-dessus. Ils le conduisent aux docteurs (figurez-vous une enquête académique présidée par le plus *fin* de nos critiques!) Ceux-ci l'interrogent et lui demandent comment il a recouvré la vue. « Il m'a

1. Voir t. I des *Esprits*, ch. II, « Académies et Mesmérisme. »

mis de la boue sur les yeux, répond l'aveugle; je me suis levé, et je vois. » Les docteurs doutent et se divisent (voilà le début obligé de toute enquête). Ils veulent cependant fixer leurs doutes, et, *soupçonnant* que cet homme pourrait bien n'avoir pas toujours été aveugle (admirez quelle finesse!), ils font venir son père et sa mère. « Est-ce bien là votre fils, que vous dites être né aveugle? Comment donc voit-il maintenant? » Le père et la mère répondent: « Nous savons bien que c'est là notre fils et qu'il est *né* aveugle; mais nous ne savons pas comment il voit maintenant, nous ne savons pas non plus qui lui a ouvert les yeux. *Il a assez d'âge*, interrogez-le, il vous dira lui-même tout ce qui le regarde. »

Les docteurs interrogent donc de nouveau cet homme qui avait été aveugle de naissance; ils le font venir pour la *seconde fois* devant eux (on n'est pas toujours aussi heureux), et lui disent: « Donne gloire à Dieu, car nous savons que celui qui t'a ouvert les yeux est un méchant homme. — Si c'est un méchant homme, réplique l'autre, je n'en sais rien: je sais seulement que j'étais aveugle et que j'y vois. »

A cette réponse si ingénue, les docteurs reviennent à leur première question: « Mais que t'a-t-il fait? comment t'a-t-il ouvert les yeux? — Je vous l'ai déjà dit, reprend cet homme aussi ferme qu'ingénu; pourquoi voulez-vous l'entendre de nouveau? Avez-vous aussi envie d'être de ses disciples? » Cette réponse irrite les docteurs; ils le chargent d'injures. « Nous ne savons, disent-ils, de quelle part vient celui dont tu parles. — C'est là quelque chose de surprenant, reprend l'autre, que vous ignoriez de quelle part il vient, car il m'a ouvert les yeux, » etc., etc. « Quelle naïveté! quel naturel! quelle précision! quel intérêt! quelle suite! reprend à son tour le grand savant genevois. Si la vérité n'est pas faite ainsi, à quels caractères pourrai-je donc la reconnaître[1]? »

Ce qu'il y a de certain, c'est que, confondus, atterrés, mais

1. Ch. Bonnet, *Recherches philosophiques sur le christianisme*, ch. XXVIII.

non pas convaincus, les docteurs METTENT DEHORS leur ignorant logicien, sans comprendre le premier mot à cette consolation donnée par Jésus au banni : « Je suis venu en ce monde pour que les aveugles voient et pour que les voyants deviennent aveugles [1]. »

L'homme le plus stupide, pourvu qu'il n'eût pas été privé de l'entier usage des sens, pouvait juger des miracles de Jésus. Il ne fallait que des yeux.

Les autres grands miracles, tels que la Multiplication des pains, l'Ascension, la Marche sur la mer, ne devraient pas nous embarrasser, puisque M. Renan veut bien nous avouer « que ce serait manquer à la bonne logique que de supprimer, *pour sa commodité*, des faits qui, rapportés exactement par les mêmes narrateurs, étaient, aux yeux des contemporains, placés sur le même plan [2]. » Nous serions encore plus à notre aise pour leur explication, lorsque nous l'entendons poser en principe que « les faits doivent s'expliquer par des causes qui leur soient proportionnées [3], » et appeler, dans ses *Études*, « *étroite*, *subtile*, *inconséquente*, *grossière*, etc., etc., l'exégèse des rationalistes allemands, qui expliquent l'étoile des Mages par un fanal, la marche sur la mer par une natation habile, et la multiplication des pains par des *magasins* secrets ou des provisions apportées par tout le monde [4]. » Oui, nous serions très-rassurés, disons-nous, si... nous ne le voyions pas tomber dans les mêmes *grossièretés* et expliquer, entre autres, cette même multiplication des cinq pains et des deux poissons par l'*extrême frugalité* de ces cinq mille hommes. « On crut naturellement, dit-il, voir en cela un miracle [5]. » Puis tout est dit.

Si ce n'est pas là ce que Bayle appelle « tourner court et

1. Voir la note de la page 432.
2. *Vie de Jésus*, p. 266.
3. *Ibid.*, p. 267.
4. *Études*, p. 145.
5. *Vie de Jésus*, p. 198.

ne pas répondre, » c'est au moins ce que M. Renan vient d'appeler « un parti par trop commode. »

« UNE OBJECTION PLUS SPÉCIEUSE. » — N'oublions pas que nous avons une obligation bien plus sérieuse que celle de répondre au rationaliste panthéistique dont nous étalons les misères; c'est de répondre à l'avance à la grande hérésie rajeunie de Celse, qui, s'appuyant sur le spiritisme, viendra nous dire : « Guérisons tant que vous le voudrez; mais si le témoignage est pour vous si sacré, voyez les *ex-voto* d'Esculape, écoutez Spartianus vous racontant la guérison d'un aveugle-né, qui, après avoir touché l'empereur Adrien, se guérissait lui-même. Que devient ici votre thaumaturgie divine? » Nos principes ne nous obligent qu'au respect du témoignage, et nous leur obéissons en acceptant le nouveau fait; mais nos principes nous obligent *avant tout* à la méfiance des dieux, et, lorsque nous y regardons attentivement, nous voyons que cette guérison, bien loin d'être spontanée comme la nôtre, est encore le résultat d'un de ces rêves somnambuliques des temples (*somno monita*). Nous voyons que c'est Isis qui a *monté le coup* de très-longue main, et qu'au lieu de faire intervenir son aveugle-né parmi les pauvres de la cité comme le nôtre, elle a grand soin de le choisir, entre mille, au fond de la Pannonie, et de l'amener dans cette Rome où personne ne le connaît, et où il y en avait tant d'autres. Dès lors nous reconnaissons *nos pèlerins;* nous comprenons pourquoi, dans la plupart de ces mains guérissantes figurées dans les *ex-voto,* on voyait se glisser entre le pouce et l'index... UN SERPENT (*a*).

Donc nous reconnaissons là une de ses *finesses*, et, tout en croyant au phénomène, nous en devinons la trame. Il en est de même des attouchements guérisseurs des Marc-Aurèle et des Vespasien, toujours *prévenus en songe* par une puissance qui... *monte* ses guérisons (*b*) et guérit très-facilement à son heure et à son aise. Ceci, bien loin d'être une infraction à nos règles, en est au contraire la conséquence obligée.

(*a*) Voir, entre autres, dans l'île du Tibre, l'*ex-voto* de Tullinus, rapporté par Montfaucon.
(*b*) Voir notre chapitre XVIII, §§ 1 et 2, « Théurgie sacerdotale. »

---

2. — *Exorcismes.*

Mais voici le grand scandale, voici la partie la plus *blessante* de la thaumaturgie évangélique, c'est-à-dire les posses-

sions et les exorcismes, et M. Renan n'est pas seul à se *blesser*. Hier encore, nous lisions dans une lettre de Channing, (de Channing, ce protestant si digne de ne pas l'être!) : « Je crois que vous n'envisagez pas aussi sérieusement que moi la question de la *personnification* du mal... *Je ne connais* rien de cette incarnation du mal dans les siècles modernes, et je ne trouve aucune explication qui me satisfasse de ce qui est dit de Satan dans l'histoire de notre Sauveur. Tout ce sujet est fort obscur; mais comme il n'entre pas dans l'*essence* du christianisme, il y a longtemps que je ne m'en occupe plus[1]. »

Il est difficile de traiter plus cavalièrement une vérité qui fait au contraire l'*essence* du christianisme, et dont on n'ignore les preuves que parce qu'on rejette celles qui vous entourent; il est très-remarquable que tous les grands hérésiarques ou libres penseurs affirment avoir été déterminés par la même répugnance. On nous disait tout à l'heure: « Comment est-il possible de trouver, auprès du Sermon sur la montagne, des récits de possession, c'est-à-dire une croyance qui ferait aujourd'hui sourire de pitié jusqu'aux classes les plus ignorantes de la société? » Donc l'incrédulité moderne finit comme elle a commencé.

Ainsi, voyez, les premières armes de Spinosa sont tournées contre les *démons*, et Bayle le lui reproche comme une faiblesse; Fontenelle et Van Dale lui succèdent; Hume et Rousseau accusent de leurs premiers doutes le chapitre des *pourceaux démonisés*[2]; Hobbes en faisait autant. Depuis lors, en France et en Allemagne, tous les incroyants, si divisés sur tout le reste, ne s'entendent plus que sur ce point et disent, comme l'*Encyclopédie* : « Cette question est un abîme insondable. »

1. Channing, *Sa Vie et ses Œuvres*, par Ch. de Rémusat, p. 281.

2. « Il y a dans l'Évangile, disait Jean-Jacques, des faits qu'il n'est même pas possible de prendre au pied de la lettre sans renoncer au bon sens; tels sont, par exemple, ceux des possédés. Les vrais possédés sont les méchants, la raison n'en *reconnaîtra jamais d'autres* » (*Lettres du Vicaire savoyard*).

Il y a deux ans, les fameux *Essays and Rewiew* en faisaient l'excuse et l'argument principal de leur funeste thèse, et chez nous, c'est toujours l'argument que l'on tient en réserve pour en finir avec la foi. Quand on vous a dit : « Vous croyez donc aux démons et à l'enfer? » il semble qu'il ne reste plus rien à répondre, et trop souvent, il est vrai, les plus *ferrés* et les plus braves abandonnent immédiatement la partie.

Maintenant laissons parler M. Renan.

« Un des genres de guérison que Jésus opère le plus souvent, c'est l'exorcisme ou l'expulsion des démons. Il serait commode de dire que ce sont là des additions de disciples bien inférieurs à leur maître... Les quatre narrateurs de la vie de Jésus sont unanimes à la sujet, et Marc, interprète de l'apôtre Pierre, insiste tellement sur ce point que, si l'on traçait le caractère du Christ uniquement d'après son évangile, on se le représenterait comme un exorciste en possession de charmes d'une rare efficacité, comme un sorcier très-puissant qui *fait peur et dont on aime à se débarrasser*. Nous admettrons donc, sans hésiter, que des actes qui seraient maintenant considérés comme des traits d'illusion ou *de folie ont tenu une grande place* dans la vie de Jésus... Jésus ne différait en rien sur ce point de ses compatriotes... *Il croyait au diable,* qu'il envisageait comme une sorte de *génie du mal,* et il s'imaginait, comme tout le monde, que les maladies nerveuses étaient l'effet des démons... Faut-il sacrifier à ce côté ingrat le côté sublime d'une telle vie? Gardons-nous-en[1]... »

Que voulez-vous? « Notre-Seigneur n'a pu lire ni dans Lucrèce ni dans Hippocrate le fameux traité de la *maladie sacrée*[2]. »

M. Renan a raison ; il reste bien prouvé que Jésus croyait bien fermement aux possessions, et que les théologiens, même

1. *Vie de Jésus*, p. 266.
2. On fait bien de s'en tenir à l'indication de ce traité, car si Notre-Seigneur avait ensuite lu le *Pronostic,* il y eût trouvé si bien tout le contraire, que M. le docteur Littré s'est vu forcé d'en conclure « qu'Hippocrate avait sans doute changé de manière de voir entre les deux compositions. » (Voir la page 223 de ce vol.)

catholiques, qui ont cru pouvoir éluder cette objection formidable en se rejetant sur « la nécessité, pour le Seigneur, de s'exprimer comme la foule, » ont fait preuve d'ignorance ou de coupable timidité.

Ne serait-ce pas, en effet, tomber dans un chaos de déraisonnement et ruiner l'Écriture de fond en comble, que d'admettre que la Sagesse éternelle ait voulu adresser la parole à des *maladies*, leur ait demandé leurs noms, ait discuté avec elles, leur ait imposé le silence, etc. ? Singulières fièvres, bien singulières manies auxquelles on demande leur nombre et qui répondent : « *Légion ;* » qui demandent *du temps*, qui conjurent, qui font leur soumission, et que l'on autorise à entrer dans un troupeau de pourceaux, qui, saisi de vertige à l'instant même, court se précipiter dans la mer. Voilà, il faut en convenir, une comédie bien compliquée et bien jouée, s'il n'y a là aucune réalité ! mais, avant tout, voilà une condescendance aux préjugés populaires, d'autant plus coupable que Notre-Seigneur donne ce pouvoir comme une des pierres de touche de sa divinité. Aux menaces d'Hérode il répond : « Allez dire à ce renard qu'aujourd'hui et demain *je chasse les démons* et rends la santé aux malades[1], et que, dans trois jours, je suis consommé. » Qu'est-ce, en outre, que des maladies que l'on ne peut guérir que par la prière et le jeûne *du médecin*[2] ; auxquelles on ordonne de parler telle ou telle langue, et qui la parlent, de donner un signe de leur sortie, comme par

1. Deux choses très-distinctes, quoi qu'on en dise, comme aussi les possédés et les lunatiques, δαίμονια ζομένους καὶ σεληνία ζομένους. On peut donc être épileptique sans être possédé. Lorsque saint Luc dit qu'à la suite de Jésus se trouvaient des femmes guéries de leurs malins esprits *et* de leurs infirmités (ch. VIII, v. 2), il distingue assurément les deux choses, comme elles se trouvent encore distinguées dans le verset 16 du chapitre V des *Actes :* « On venait aussi en foule à Jérusalem des villes voisines. On y apportait les *malades* avec ceux qui étaient tourmentés par les *esprits* immondes, et *tous* étaient guéris. »

2. Saint Marc, ch. IX, v. 16. — Voir encore saint Matthieu, ch. VIII, v. 28. — *Idem.*, ch. X, v. 1. — Saint Luc, ch. VI, v. 18. — Saint Marc, ch. III, v. 4. — Saint Jean, ch. XV, v. 24.

exemple de renverser une jarre d'eau placée à une certaine distance[1], et qui la renversent, des maladies que les assistants voient *sortir* quelquefois sous telle ou telle forme[2]? Qu'est-ce enfin que ces maladies qu'on envoyait sur-le-champ pour punir un grand coupable qui, à l'instant même, se voyait tellement lacéré et frappé, que le juge suspendait immédiatement l'épreuve[3]?

Il y a peu d'années encore, c'était uniquement parmi les superstitions de l'Église que l'on rangeait toutes ces choses; aujourd'hui, plus juste et plus large, on veut bien reconnaître que l'Église n'avait rien innové, et que, pendant ses exorcismes de dix-huit siècles, elle n'a fait que suivre, pied à pied, les préceptes et les actes de son maître. Que les théologiens y prennent donc bien garde! qu'ils ne s'avisent plus de venir nous parler de vieilles *méprises*, de *manières de parler*, de *fâcheuses pratiques*, d'*imprudents souvenirs*, ou de faire tout au plus une exception tout arbitraire en faveur des possessions évangéliques. Si l'Église s'est trompée, toutes les Écritures se sont trompées avec elle, et il n'y a plus de christianisme.

Ils se trompaient aussi, ces Juifs et ces païens qui convenaient parfaitement de la chose en l'attribuant à *Béelzébuth, prince des démons*, ou qui disaient, comme Celse, que c'était par des *mots* secrets que Jésus avait dérobés à l'Égypte; ou, comme l'épicurien Lucien : « Tout le monde sait que ce *Syrien de Palestine*, si habile pour ces sortes de guérisons (démoniaques), moyennant *un salaire considérable*, les renvoie en santé[4]. »

Le jour où la lumière sera faite sur ce point (et elle se fait), ce jour-là l'Évangile sera donc bien vengé de tous les défis

1. Voir dans Josèphe un passage déjà cité.
2. Ordinairement sous une forme animale.
3. Voir notre tome Ier, dernières pages sur l'exorcisme.
4. Lucien, *le Menteur par inclination ou l'Incrédule*, t. IV de ses *Œuvres*, p. 192.

que l'on porte à ses *esprits possesseurs*, défis que l'on persiste cependant à croire inacceptables. Les théologiens, à leur tour, reprendront courage, renonceront à tous leurs subterfuges et s'assureront une fois de plus que toute la théodicée chrétienne repose sur l'existence de Satan; car, « pas de Satan, pas de Sauveur, » disait Voltaire. Alors on ne sera plus déconcerté d'entendre dire que Satan a tenté Notre-Seigneur, et que celui-ci a dit: « Retire-toi! »; qu'il a demandé à « cribler tous ses disciples, » mais que Jésus l'a fait tomber *comme un éclair;* « qu'il *avance*, qu'il arrive, mais qu'on va le jeter dehors, *foras* : » car Jésus n'est venu dans sa chair que pour dépouiller les *princes* et les *principautés* de l'atmosphère, que pour arracher les clefs de la mort au *prince de ce monde*, que pour déchirer le pacte qui nous liait à lui, *chirographum*. Saint Jean nous l'a dit en effet : « Jusqu'à lui, le monde était tout entier sous l'empire du Malin; » d'où nous pouvons conclure avec toute vérité que *la crise de ce monde*, opérée par l'Homme-Dieu, ne doit pas s'entendre d'autre chose que d'une dépossession universelle, cosmologique, humanitaire, comme tous les exorcismes que nous venons de citer ne sont que les dépossessions particulières des âmes et des corps, images et conséquences elles-mêmes de la dépossession des péchés et des passions.

Tout l'Évangile est cela, n'est que cela, ne sera jamais que cela! C'est la *crise* intermédiaire, entre la scène du serpent à la première page de la Bible, et la scène de l'Antechrist à la dernière. Et c'est précisément *cela* que l'on voudrait en retrancher!... Apparemment pour le réduire à zéro!

Catholiques indécis et prudents, tenez-vous donc pour bien et dûment avertis; lorsqu'on vous demande, *dans l'intérêt des Évangiles*, cette *légère* concession sur un point trop *blessant*, sur un hors-d'œuvre qui révolte par trop la raison, répondez hardiment : « Ce hors-d'œuvre est tout simplement le cœur, l'objet, le but final de ma foi; car Jésus est exorciste avant tout, et la *bonne nouvelle*, c'est le bulle-

tin de sa victoire sur *Husatan*[1] et sur tous les esprits possesseurs[2]. »

1. *Husatan* est le mot hébreu qui, dans l'Ancien Testament, signifie constamment l'adversaire du Christ.

2. Nous venons de dire que la lumière *se faisait* sur ce point; rien n'est plus visible, quoique le *gros* de l'armée scientifique préfère encore, sur cette question des *Esprits*, la doctrine d'Épicure et de Lucien (*a*) à celle de Platon, le matérialisme exceptionnel des Sadducéens juifs aux paroles du Sauveur (*b*), les inconséquences et les ténèbres avouées de notre aliénisme moderne aux grandes et puissantes démonstrations de ces vieux maîtres, les Paré, les Willis, les Fernel, les Hoffman, etc., à la *logique démonologique* desquels nous avons entendu le docteur Calmeil lui-même finir par rendre un si respectueux hommage (*c*).

Soit, à chaque siècle son goût.

Mais au moins serait-il sage de regarder parfois autour de soi, de consulter son baromètre scientifique, de noter pour le moins les signes du temps et de ne plus nous présenter comme jugée à tout jamais, comme ayant reçu le *coup de grâce* (*d*), comme étant devenue le partage des *esprits les plus infimes*, une doctrine dont le rajeunissement et les chances de retour ne devraient pas échapper à la sagacité la plus modeste. Il serait juste de dire, et il serait au moins bon de savoir dans l'intérêt de son honneur, tout ce qui se passe autour de vous, de voir la marée qui monte et les prétendus noyés qu'elle ramène sains et saufs. Il serait philosophique de convenir avec M. Littré de la très-grande importance, au point de vue historique, « de la grande et singulière manifestation spiritique, » dont les effets bouleversent tous nos préjugés et dont les adeptes commencent à remplir toutes nos villes. Il serait enfin de toute nécessité de savoir, et de toute justice d'écouter, non pas, puisqu'on les compte pour rien, ces trois millions d'hommes sensés qui se proclament témoins et convaincus, mais ce nombre toujours croissant de déserteurs scientifiques qui, dans le camp médical surtout, s'inclinent devant cette vérité objet de tant de scandale. On le sait, ce ne sont pas les moins habiles, les moins célèbres, les moins puissants. Et patience! le jour où, rassurés par leur nombre, appuyés sur des faits plus éclatants encore, aidés par une opinion publique plus décidée, ils oseront couper la parole à leurs censeurs vieillis d'aujourd'hui, ce jour-là, malgré les nouveaux dangers qui nous menaceront, malgré la nouvelle et puissante hérésie qui cherchera à détourner cette grande vérité au profit d'une grande erreur (*e*), ce jour-là, tout se trouvera éclairci comme par enchantement, et

(*a*) « Il n'y avait, dit Bayle, que les épicuriens et les cyniques qui ne crussent pas aux Esprits. » (Art. ÉPICURE.)

(*b*) Les Sadducéens ne croyaient ni aux anges, ni aux démons, ni aux âmes. » (Saint Luc.)

(*c*) Voir notre tome 1, p. 177.

(*d*) Maury, *Magie*, p. 304.

(*e*) Voir plus haut.

tout en rougissant, *jusque dans le blanc des yeux,* des *coups de grâce* si légèrement donnés à une chose qui en entraîne tant d'autres, on sortira comme d'un rêve, et force sera de condamner... aux flammes les neuf dixièmes pour le moins de ce qui s'est imprimé depuis deux siècles. Nous ne craignons pas de le prophétiser bien haut : CE SERONT LES MÉDECINS QUI TIENDRONT A ALLUMER LE FEU LES PREMIERS, et qui y pousseront soigneusement les produits de leur erreur, pour que leur postérité les ignore.

---

5. — *Résurrections.*

Il ne faut pas que la triste polémique de circonstance à laquelle nous condamne notre programme nous fasse perdre de vue le grand but que nous poursuivons dans cette cinquième partie. Il ne s'agit plus pour nous uniquement d'un critère entre le thaumaturgisme païen et le nôtre, mais bien de celui qui doit séparer, *pour nous,* l'action purement, absolument divine, de toute action purement angélique. Nous avons établi avec Clarke que nous ne connaissions pas les limites de celle-ci; assurément, tous les grands miracles qui précèdent nous offrent un luxe de puissance et de bonté qui ne semble pas pouvoir se passer de la coopération du Créateur; mais enfin le sceptique qui ne partage pas notre foi et qui ne s'est pas encore rendu à l'infaillibilité de la parole de Jésus aura le droit de nous demander pourquoi ce Jésus n'aurait pas été lui-même dans une sorte d'illusion sur la nature de l'esprit auquel il faisait profession d'obéir. Si les mauvais esprits eux-mêmes, si ceux « qu'on appelle encore *vertus des cieux,* à cause de leur origine, et qui conservent, nous dit Bossuet, toute leur force comme un débris de leur effroyable naufrage[1], » peuvent remuer ce monde comme une boule[2], qui nous dit que les grands prodiges ci-dessus relatés n'aient

1. *Élévation V.*
2. *Id., Sermon sur les démons.*

pas été proportionnellement plus faciles aux *anges dispensateurs de la loi*[1]?

Tâchons donc de franchir ces limites, et cherchons quelque signe plus infaillible et plus déterminant.

En relisant cette solennelle nomenclature de prodiges : « Allez dire à Jean : Les boiteux marchent, les aveugles voient, les lépreux sont guéris, les démons sont chassés, etc., » un mot vient nous frapper comme la foudre, car c'est un de ces mots que l'on croit avoir mal lus, mal compris, ou qui semblent avoir été intercalés par mégarde. Ce mot, le voici : « ET LES MORTS RESSUSCITENT. »

Qu'est-ce à dire? et sommes-nous bien sûr de nos yeux? Oui, car ce mot, nous le retrouvons partout : « Allez, guérissez les malades, chassez les démons, RESSUSCITEZ LES MORTS ; » ou bien encore : « On reconnaîtra les croyants, en ce qu'ils guériront les lépreux, chasseront les démons, RESSUSCITERONT LES MORTS, etc. » Pas n'est possible de supposer une méprise, et cependant!... RESSUSCITER! donner un démenti à la mort, lui infliger un affront, arracher de force une victime au tyran le plus obéi de l'humanité, se moquer pour ainsi dire de celui que l'Écriture appelle « le grand empereur de la mort, ἄρχοντα τοῦ θάναθου! » A qui donc est-ce possible, si ce n'est à l'auteur même de la vie? Seul il le peut, car dans cette grande encyclopédie de faits merveilleux et surhumains que nous venons de consulter nous n'avons pas encore vu poindre une prétention semblable : ... RESSUSCITER!...

Et voilà que dans le livre, grand par excellence, on nous l'accordera bien, voilà que ce mot, ce fait, ces faits sont jetés là comme par hasard, et que l'on ne semble tenir nullement à les distinguer de tous les autres! Ce miracle transcendant, ce miracle inouï jusque-là, le narrateur évangélique le place tout naïvement à côté de ces mêmes *exorcismes* dont la *petitesse* nous révolte et fait rejeter les Évangiles! On dirait

1. Voir plus haut.

que pour lui c'est tout un. Décidément le mensonge est plus habile que cela, et seul il s'entend à placer dans tout leur jour les faits qui lui font le plus d'honneur. Admirez la simplicité de ce simple sommaire et trouvez-y, si vous le pouvez, l'ombre d'un calcul, d'un savoir-faire, bien mieux, l'ombre d'un *savoir-dire !*

« Lazare est malade à Béthanie, pendant que Jésus était à Bétharaba (à quinze stades de Jérusalem). Les sœurs de Lazare font avertir Jésus, qui répond : « Cette maladie ne se terminera pas par la mort, mais par la gloire de Dieu. » Néanmoins il reste à Bétharaba deux jours encore, après lesquels il dit à ses disciples : « Notre ami dort, allons le réveiller. — S'il dort, répondent ceux-ci, il est sauvé. — Non, Lazare est mort, et je me réjouis dans l'intérêt de votre foi de ce que je n'y étais pas ; allons. » Ils arrivent et trouvent Lazare depuis quatre jours au tombeau. « Seigneur, dit Marthe, si vous aviez été ici, mon frère ne fût pas mort ; mais je sais bien que tout ce que vous demanderez à Dieu, il vous le donnera. — Marthe, ton frère ressuscitera. — Seigneur, je sais bien qu'il ressuscitera au dernier jour...

Maintenant écoutez la réponse de l'Homme-Dieu :

« Marthe, JE SUIS LA RÉSURRECTION ET LA VIE, le crois-tu[1] ? — Je crois, Seigneur, que vous êtes le Christ, fils de Dieu. » Alors Jésus *frémit* dans son esprit et se troubla lui-même[2], tout en marchant vers le sépulcre. Chemin faisant, quelques-uns se disaient : « Comment lui, qui a ouvert les yeux de l'aveugle-né, ne pouvait-il pas empêcher son ami de mourir ? » Cependant on arrive au monument. « Enlevez la pierre ! dit Jésus. — Mais, Seigneur, reprend Marthe, il est là depuis quatre jours, la putréfaction est commencée. — Marthe, ne vous ai-je pas dit que, si vous croyiez, vous verriez la

1. Ici, le syriaque dit : « Je suis la *consolation* et la vie, » car c'est ainsi que l'on appelait la résurrection. Effectivement, toutes les consolations se concentrent en une seule.

2. Les commentateurs se sont beaucoup ingéniés à expliquer ce trouble ; quant à nous, il nous paraît signifier tout simplement un *attendrissement*. Cela nous paraît résulter du premier membre de la phrase : « Jésus les voyant tous pleurer, » et du verset 35, « et il pleura, » non pas de douleur, puisqu'il allait ressusciter son ami, mais d'émotion devant tant de larmes.

gloire de Dieu? » On lève la pierre; Jésus, levant les yeux au ciel, s'écrie : « Père, je vous remercie *de ce que vous m'avez exaucé,* » et ayant dit cela, il s'écria d'une voix forte : « LAZARE, SORTEZ DEHORS! » Et aussitôt celui qui était mort sortit, ayant les pieds et les mains liés et la face couverte de son suaire. « Débarrassez-le et laissez-le aller, » dit Jésus. Et beaucoup des Juifs qui avaient vu crurent en lui, et quelques-uns allèrent trouver les Pharisiens, qui se dirent : « QU'ALLONS-NOUS FAIRE? »

Mais ne rompons pas la chaîne. Nous venons de voir la liaison avec l'aveugle-né; voyons maintenant l'histoire reprenant tranquillement et SANS RÉFLEXIONS au chapitre XII le journal de ses prodiges.

« Jésus, six jours avant la Pâque, revint à Béthanie, où il avait ressuscité Lazare; on lui fit à souper, et Lazare était un des convives... Les Juifs étaient accourus *en grande foule,* non plus à cause de Jésus, mais à cause de Lazare, qu'ils voulaient faire mourir, parce que beaucoup croyaient à Jésus à cause de lui. »

Puis tout est dit et l'on passe à autre chose. Que de simplicité, que de naturel dans un aussi formidable récit! Si le cachet de la vérité historique n'est pas dans ce style et dans cette méthode, où donc faudra-t-il le chercher? « Ce n'est pas ainsi qu'on invente, » a dit J.-J. Rousseau, tout en déclarant les miracles inventés. Quel métier que celui de la critique incroyante ne pouvant avancer un seul mot sans le contredire à l'instant! Quant à nous, comme on n'invente pas davantage une scène comme celle de la fille de Jaïr ou celle du jeune ressuscité de Naïm, nous voici désormais rassuré sur la vérité historique des résurrections d'Élie et d'Élisée; l'auteur de la vie pouvant seul la rappeler, nous sommes certain, pour la première fois ABSOLUMENT CERTAIN, que LE DOIGT DE DIEU EST ICI, et qu'il sera partout où le même thaumaturge nous affirmera son action. Cette fois-ci c'est la mort « qui frémit et qui se trouble » dans l'attente du grand coup qui va l'achever tout à l'heure.

NOTE I. — « LAZARE EXPLIQUÉ PAR M. RENAN. » — Pourquoi nous faut-il maintenant faire succéder à une pareille *histoire* la *légende* créée par M. Renan dans le but de la détruire, si ce n'est parce que cette légende est après tout plus consolante encore que le récit divin, en ce qu'elle le confirme avec plus de force que jamais? Une opposition réduite à cet excès d'impuissance démontre tout ce qu'elle touche.

M. Renan commence donc par poser ces principes en fait de *résurrection :* ils sont des plus élémentaires : « Que demain, dit-il, un thaumaturge se présente avec des garanties assez sérieuses pour être discutées (quelque diplôme sans doute ?), qu'il s'annonce comme pouvant, *je suppose*, ressusciter un mort, que ferait-on ? Une commission composée de physiologistes, de physiciens, de chimistes, de personnes exercées à *la critique* historique, serait nommée. Cette commission *choisirait* le cadavre, s'assurerait que la mort est bien réelle, désignerait la salle où devrait se faire l'*expérience*, réglerait tout le système de précautions nécessaires pour ne laisser prise à *aucun doute*. Si dans de telles conditions la résurrection s'opérait, une probabilité presque égale à la certitude serait acquise... Cependant, comme une *expérience* doit toujours pouvoir se répéter, que l'on doit être capable de refaire ce que l'on a fait une fois, et que dans l'ordre du miracle il ne peut être question de facile ou de difficile, le thaumaturge serait invité à reproduire son acte merveilleux dans d'autres circonstances, sur d'autres cadavres, dans un autre milieu. Si *chaque fois* le miracle réussissait, deux choses seraient prouvées : la première, c'est qu'il arrive dans le monde des faits surnaturels ; la seconde, c'est que le pouvoir de les produire appartient ou est délégué à certaines personnes. Mais qui ne voit que le miracle ne s'est jamais passé dans ces conditions-là ? » (*Introd.*, p. 51 et 53.)

Comment M. Renan ne s'aperçoit-il pas qu'en vertu des principes qui lui ont fait rejeter la première résurrection, bien qu'elle ne laissât *prise à aucun doute*, chaque vivant aurait le même droit de réclamer pour lui seul son mort ressuscité, ce qui réduirait précisément les conditions du miracle à celle imposée par M. Babinet (*a*) : « Un miracle pour être accepté des savants ne doit jamais être opposé aux lois de la nature? » M. Renan en faisant ressusciter tout le monde, aurait levé toutes ces difficultés. Il a donc oublié toute l'indignation qui le saisit lui-même devant le piége tendu au Sauveur par Hérode lui demandant un miracle? « Avec son tact ordinaire Jésus refusa, » dit M. Renan. « Il se garda bien de s'égarer dans ce monde antireligieux » (p. 322.) M. Renan se trompe ; ce n'était pas précisément avec *tact* qu'il disait : « Race de vipères, vous demandez un signe, mais en vérité je vous le dis, quand vous verriez ressusciter des morts, vous ne croiriez pas davantage. » Voilà du moins de la prophétie, car M. Salverte avoue qu'il serait un de ceux-là, et M. Renan nous ajourne au dernier mort survivant.

Mais alors comment, avec le caractère *sublime* que M. Renan prête à Jésus, comment peut-il donc expliquer le miracle *singulier* de Béthanie ?

(*a*) Voir APP. COMPL. du t. I, p. 105.

Le voici : « Les amis de Jésus, *fatigués* du mauvais accueil fait au royaume de Dieu, désiraient un grand miracle qui frappât vivement l'incrédulité. La résurrection d'un homme connu à Jérusalem *dut paraître* ce qu'il y avait de plus convaincant... La conscience de Jésus avait perdu *quelque chose* de sa *limpidité* primordiale... Désespéré, poussé à bout, il ne s'appartenait plus... Il obéissait au torrent,... il subissait les miracles;... mais en raison du *tour* de la narration de Jean, nous pensons qu'il se passa à Béthanie QUELQUE CHOSE qui fut regardé comme une résurrection... La famille de Béthanie *put* être amenée *presque sans s'en douter* à l'acte important que l'on désirait... Il *semble* que Lazare était malade;... peut-être, pâle encore de sa maladie, se fit-il entourer de bandelettes comme un mort et enfermer dans un tombeau de famille... L'émotion de Jésus près du tombeau de cet ami *qu'il croyait mort put* être prise pour le frémissement qui accompagne les miracles... Il désira voir encore une fois celui qu'il avait aimé... Et la pierre ayant été écartée, Lazare sortit avec ses bandelettes et la tête entourée d'un suaire. Cette apparition *dut* naturellement être regardée par tout le monde comme une résurrection. Intimement persuadés que *Jésus était thaumaturge,* Lazare et ses deux sœurs *purent aider* un de ses miracles à s'exécuter... Quant à Jésus, il n'était plus maître de modérer l'avidité de la foule... D'ailleurs la mort allait dans quelques jours l'arracher aux dures nécessités d'un rôle qui chaque jour devenait plus exigeant, plus difficile à soutenir » (p. 359 à 363).

Nous ne pensons pas que l'honneur du criticisme moderne puisse résister bien longtemps à une pareille débauche d'anticriticisme et de contradictions. Comment! ce juge si sévère qui gourmande tous ses confrères sur leur mutilation des textes, qui leur dénie tour à tour, avec raison, le droit de nier ou d'interpréter l'histoire « au gré de leurs mesquines susceptibilités (a), » le voici, qui, à force de *quelque chose*, de *paraît*, de *peut-être*, etc., parvient à coudre *quelque chose* qui nous présente Lazare, malade et pleuré de tout le pays, comme un rusé *compère?* Rusé compère en effet, qui, aidé par deux sœurs, effrontées coquines, se serait amusé à se claquemurer pendant quatre jours sous ces bandelettes et sous cette pierre énorme, uniquement pour *jouer* une résurrection!... Et notez-le bien, ils *ne doutaient pas de la thaumaturgie de Jésus*... Alors ils ne voulaient donc que l'*aider?*... Ailleurs, toutefois, car il est bon d'avoir plusieurs cordes à son arc, « ce sera la joie de revoir son maître qui ramènera Lazare à la vie. » Mais alors, il ne jouait donc pas la comédie? Quant à Jésus, il ne paraissait pas avoir trempé dans la comédie, puisqu'il « *frémit d'émotion,* et que cette émotion accrédite le miracle. » Et cependant sa mauvaise foi est évidente, puisqu'il *subit* le miracle et que sa mort prochaine pouvait seule le consoler de cette dure nécessité!... Sa mort prochaine!... Mais on vient de nous dire que le miracle n'avait d'autre but que d'amener un triomphe éclatant!... Qui donc trompe-t-on ici, sinon le lecteur tout seul qui n'en *peut*

(a) T. I[er], p. 452.

mais, et ne sait plus rien distinguer entre ces consciences plus ou moins *limpides* d'imposteurs qui *s'aident* tout en se croyant *thaumaturges?*... Encore une fois merci, car autant de lecteurs tant soit peu raisonnants du livre de M. Renan, et autant de convertis, sinon à la vérité du récit évangélique, au moins à la solidité de ses assises et à l'intensité de sa force de résistance.

NOTE II. — « UNE RÉSURRECTION PAIENNE. » — Rentrons pour un moment encore et pour la dernière fois dans notre ligne de collationnements, et demandons à l'antiquité ne fût-ce qu'un seul exemple de résurrection. On nous pardonnera en effet de demander à Esculape quelque preuve de cette *habitude* de résurrections qui lui devint si funeste, puisqu'elle le fit foudroyer par Apollon sur la demande de Pluton, jaloux du dépeuplement de son empire. On nous pardonnera d'avoir fini par tourner le dos à un dieu de la médecine, assez malhabile pour ne pas s'être assuré d'un seul témoin ou historien sérieux. D'autres en ont eu. Voici par exemple Hérodote, le père de l'histoire, qui nous raconte, mais sans le garantir autrement, que « les prêtres égyptiens lui affirmèrent que Rhamsinite, un de leurs rois, était descendu aux enfers, qu'il y avait joué aux dés avec Cérès, et qu'après avoir tantôt perdu, tantôt gagné, il avait fini par revenir sur la terre, y rapportant une serviette brodée en or, dont la déesse lui avait fait présent; à propos de quoi les Égyptiens instituèrent une fête que lui, Hérodote, vit encore célébrer de son temps (*a*). »

Cette fois il *paraît* fort possible que le roi, dont personne ne garantit la *limpidité* de conscience, ait été peut-être un peu *aidé* par celle de ses entours, qui ne sont pas forcés de l'avoir cru thaumaturge. Ce fait ne compte donc pas. Mais plus tard on nous en objectera un autre, que l'on dirait calqué sur l'épisode de la fille de Jaïr, et dont on s'est servi plus d'une fois avec succès : c'est celui d'Apollonius de Tyane. L'ordre historique nous forçant de renvoyer à notre troisième Mémoire la discussion sur ce personnage; contentons-nous de dire que puisqu'on attribue ses grands talents thaumaturgiques au séjour qu'il avait fait chez les brachmanes, « nos maîtres, prétend-on, en fait de *prestiges* de ce genre, » nous avons dû chercher parmi ces derniers, et tout spécialement dans ceux de leurs livres sacrés que l'on n'a pas craint de nous donner comme dépassant, en poésie et même trop souvent en sagesse, toutes leurs *provenances* juives bibliques. Or, voici ce que nous avons trouvé de plus clair et de plus formel en fait de résurrection; le fait est emprunté au chapitre xc du 10e livre du *Bhagava-Pouranâ :* « Un jour, dans la ville de Dvâraka, tous les Yâdavas étaient rassemblés, là aussi vint s'asseoir Ardjounâ. Or, un brahme perdit les fils *qu'il aimait.* « O roi des Yâdavas! s'écria-t-il, écoute mes paroles. *Si* mes fils sont morts, ô souverain! c'est le résultat de tes péchés. » Ardjounâ, l'interrompant, lui dit :

(*a*) Hérodote, l. II. — Euterpe, 321.

« N'y a-t-il donc ici aucune famille qui ait pu préserver tes fils de la mort? Maintenant, ô brahmâ ! écoute, je te fais une promesse; si tes fils ne sont pas rappelés à la vie, que je meure moi-même ! » Alors le brahme demanda à son tour : « Qui es-tu, ô Kchâtrya ? es-tu donc plus grand que Balarâma, que Pradjoumna ? serais-tu Krichnâ Axirouddha? Ceux-là, oui, pourraient remettre mes fils en *santé*, mais d'autres, il n'en existe pas, ô frère ! » Alors, le prince Ardjounâ lui expliqua sa pensée : « Je ne suis point un Yadâvan, je ne suis pas non plus Krichnâ ; je suis celui qui tient en main l'arc *Gandivâ.* » Là-dessus, Ardjounâ se rendit dans la demeure du brahmane, et fit de sa maison comme une cage hérissée de ses flèches, puis il y fit une porte. Alors il étendit son arc sur l'enfant, et, songeant *à Civa, concentra* ses pensées sur ce dieu ; mais la femme du brahme vint lui dire humblement : « Arrête, ô Kchâtrya, roi de la terre ! dès en naissant, cet enfant qui est mort-né (il a dit qu'il avait perdu les fils qu'il aimait) nous a causé de la douleur; pourquoi donc le rappellerais-tu à la vie ? » Et Ardjounâ, *qui n'en ramenait pas un à la vie,* s'étonnait en lui-même. Il eut donc regret de son entreprise. Certes, il en fut profondément affligé. Le brahmane furieux se mit à l'injurier dans son mécontentement : « O pervers ! qu'es-tu venu faire ici? O homme impuissant ! le jour est passé. Comment ai-je pu espérer que quelque autre me les sauverait? Qui peut, si ce n'est Krichnâ (Vichnou an quatre bras), les rappeler à la vie? Aujourd'hui ta promesse n'a eu aucun effet. Pourquoi m'as-tu empêché de les porter sur le bûcher funèbre? » Le prince dit : « Je ferai disparaître ta peine, j'irai moi-même au ciel chercher tes enfants et je te les apporterai. » Alors, Ardjounâ monta au ciel tout attristé, en proie à une grande inquiétude. En vain parcourut-il tout le ciel, nulle part il ne vit les enfants qu'il cherchait. Ardjounâ avait l'âme en proie à de vives inquiétudes; mais Hari (Krichnâ) lui demanda alors de lui bien expliquer toutes les circonstances de son entreprise; à quoi celui-ci répondit : « J'ai fait avec des flèches une cage au milieu de laquelle j'ai introduit la femme du brahmane; l'enfant était mort-né, je l'ai reconnu, et je ne sais qui pourra le ressusciter. Moi-même je suis allé partout dans le ciel, et je n'ai vu ces enfants nulle part. — Ils sont tous là avec moi, » répondit Krichnâ; et Ardjounâ dit : « Je ne les vois pas. » Alors Hari délia le disque Soudracana, et aussitôt DIX MILLIONS DE SOLEILS BRILLÈRENT, sortant du monde de Yama (le dieu de la mort); ils arrivèrent ensemble sur un char dans les eaux. Là, Krichnâ traça deux routes, et tous deux, assis de front sur le char, ils quittèrent le monde de Bali (l'enfer) pour aller là où habite Vichnou sous sa propre forme éclatante. Le dieu aux quatre bras, Vichnou, et le serpent Cécha qui lui sert de siége, étaient là tous les deux. Mettant pied à terre, ils vinrent saluer ces deux êtres divins. La forme sous laquelle le prince des Yâdavas et Ardjounâ virent le Seigneur, il serait impossible de la décrire; ils virent les mille têtes aplaties du serpent Cécha, les mille fronts sur lesquels rayonnent des pierreries qui lancent le feu. On ne peut peindre la forme véritable du Seigneur; ils l'adorèrent, et alors Krichnâ eut une entrevue avec les deux Êtres divins. La propre forme de Hari fit entendre elle-même ces pa-

roles : « Vous avez vous-même obtenu la manifestation de vos propres personnes. Si j'avais tout à l'heure *enlevé les enfants* du brahmane, c'était pour avoir l'occasion de voir Nara et Nârayana (Ardjounâ et Vichnou). Maintenant,... le ciel est vide par votre absence, venez vite, ne tardez pas plus longtemps sur la terre. »

Ces enfants qu'il avait pris dans le ciel de la main du Seigneur, le prince des Yâdavas les emmena, il les rendit au brahmane leur père, effaçant ainsi le chagrin de tous.

Voilà certes une résurrection bien compliquée, et l'on comprend qu'on ne les recommence pas tous les jours. De tels voyages et l'éclosion de *dix mille soleils* pour retrouver deux enfants, tout simplement *volés* et *cachés* par ce Krichnâ que l'on nous a donné si longtemps pour le prédécesseur copié par Jésus : franchement ce sont là de bien grands moyens pour peu de chose.

En temps et lieu nous nous garderons bien d'oublier que ce sont là les maîtres du grand Apollonius, le rival, dit-on, de celui qui rendit à moins de frais Lazare à la vie.

---

§ V.

Dernier accomplissement des prophéties. — Trahison et passion.

1. — *Prophéties antérieures à Jésus.*

Il était écrit depuis des siècles :

« Celui qui était des miens, à qui je me fiais, qui *mangeait à ma table*, s'est élevé contre moi[1]. — Les frayeurs de la mort m'ont saisi, la crainte et le tremblement m'ont surpris[2]. — Le Christ du Seigneur, qui était le souffle de notre bouche, a été pris dans leurs filets[3]. — D'où viennent ces plaies que vous avez au milieu des mains? J'ai été percé de ces plaies dans la maison de ceux qui m'aimaient[4]. — Il a été mené à la mort comme un agneau... il n'a point ouvert la bouche[5]. — Nous l'avons regardé comme un homme frappé de lèpre... Il tendra la joue à celui qui le frappera; il sera rassasié

1. *Ps.*, ch. XL, v. 10. — 2. *Ibid.*, ch. LIV, v. 4, 5. — 3. *Lament.*, ch. IV, v. 20. — 4. Zacharie, ch. XIII, v. 6. — 5. Isaïe, ch. LIII, v. 7.

d'opprobres[1]... — Je n'ai pas détourné mon visage de ceux qui me couvraient d'injures et de *crachats*[2]. — Il s'est véritablement chargé de nos maladies et il a porté nos douleurs. C'est pour nos iniquités qu'il a été percé de *plaies*[3]. — Ils poseront alors *trente pièces d'argent* pour ma rançon[4]. — Ils *partagent mes vêtements* et jettent *ma robe au sort*[5]. — Les douleurs de la mort m'ont environné; et la terre s'est émue, et les fondements des montagnes ont été secoués[6]. — En ce jour-là, le soleil se couchera *à midi,* et je couvrirai la terre de *ténèbres*[7]. — Encore un peu, j'ébranlerai le ciel et la terre, et le Désiré de toutes les nations viendra[8]. — Il a mis, disent-ils, son espérance au Seigneur; qu'il le sauve donc, s'il est vrai qu'il l'aime[9]. — Mon Dieu! mon Dieu! *pourquoi m'avez-vous abandonné?* Pour nourriture ils m'ont donné *du fiel,* et pour breuvage *du vinaigre*[10]. — Mon Dieu! ils m'ont jeté dans une fosse pour m'ôter la vie, et ils ont roulé une pierre pour m'y renfermer[11]. — Je me suis couché et endormi, et je me réveille tranquillement[12]. — Car il nous rendra la vie après deux jours, et le troisième il nous ressuscitera[13]. — O mort! je serai ta mort; ô enfer! je serai ta ruine[14]. — Je prêcherai en ce jour la liberté aux *captifs,* et je délivrerai ceux qui sont dans les chaînes[15]. — Je distribuerai les dépouilles des *forts,* et j'effacerai en un jour l'iniquité de cette terre[16]. — Si vous le savez, quel est son nom, quel est le nom de son fils, qui est monté au ciel et qui en descendra[17]? »

2. — *Prophéties de Jésus sur lui-même.*

Jésus, prenant à part les douze apôtres, leur dit :

« Nous allons à Jérusalem, et tout ce qui a été prédit va s'accomplir, le Fils de l'homme va être livré aux gentils, et traité avec dérision[18]. — Je vous le dis, en vérité, l'un de vous me trahira; mais malheur à celui qui trahira le Fils de l'homme[19]! — Il va le livrer aux

1. Isaïe, ch. III, v. 4, 30, 61. — 2. *Ibid.* — 3. *Ibid.*, v. 3 et suiv. — 4. Zach., v. 11, 12, 13. — 5. *Ps.* XXI, v. 17 et suiv. — 6. *Ps.* XVII, v. 5 et suiv. — 7. Amos, ch. VIII, v. 8 et suiv. — 8. Aggée, ch. II, v. 7, 8, 31. — 9. *Ps.* XXI, v. 1 et suiv. — 10. *Ps.* LXVIII, v. 22. — 11. *Lament.*, ch. VII, v. 55. — 12. *Ps.* III, v. 6. — 13. Osée, ch. VI, v. 3, 4. — 14. *Id.*, ch. XIII, v. 14. — 15. Isaïe, ch. LXI, v. 1. — 16. Zacharie, ch. III, v. 8, 9. — 17. *Proverb.* XXX, v. 4 et suiv. — 18. Luc, ch. XVIII, v. 31, 32. — 19. Saint Matthieu, ch. XXVI, v. 1.

princes des prêtres, pour qu'ils le fouettent et qu'ils le crucifient [1]. —Mais quand vous aurez élevé en haut le Fils de l'homme, alors vous connaîtrez que je suis celui qui est [2]. — Car, de même que Moïse éleva le serpent d'airain dans le désert, de même il faut que le Fils de l'homme soit élevé en haut [3]. — Mais détruisez ce temple, et je le rebâtirai en trois jours [4]. — Car j'ai le pouvoir de quitter ma vie et de la reprendre [5]. — Cette race mauvaise et adultère demande un signe, et il ne lui en sera pas donné d'autre que celui du prophète Jonas, car de même que Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, ainsi le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre [6]. Mais quand ils verraient un mort ressusciter, ils ne le croiraient pas. Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus, mais encore un peu de temps et vous me reverrez. Et après que je serai ressuscité, je me rendrai avec vous en Galilée [7]. — Car le prince de ce monde va être chassé, et quand j'aurai été élevé au ciel, je tirerai tout à moi. Quant à vous, ils vous fouetteront, ils vous feront mourir. Mais ayez confiance, allez, enseignez toutes les nations; ceux qui croiront chasseront les démons, guériront les malades, ressusciteront les morts et feront encore de plus grandes choses que moi [8]. »

Tout marche donc parfaitement d'accord jusqu'ici, les anciennes prophéties qui ont tout vu, et les nouvelles qui semblent se formuler sur les anciennes. Tout ce que les prophètes ont prédit de lui, Jésus le prédit à son tour sur lui-même, et comme cette dernière clairvoyance pourrait à la rigueur dépendre de la première, il faut maintenant que les faits viennent leur servir de contrôle à toutes deux, et que la *bonne nouvelle* (l'Évangile) soit la réalisation littérale de la *bonne espérance*. Un seul trait important de l'histoire manquant aux prophéties, une seule prophétie importante manquant à l'histoire, et tout serait compromis. Voyons donc s'il est vrai, comme on l'a prétendu, que l'histoire puisse *naître de l'idée* et que « les héros de toutes *les légendes* parviennent

1. Saint Matthieu, ch. xx, v. 18. — 2. Saint Jean, ch. VIII, v. 28. — 3. *Id.*, ch. III, v. 14, 15. — 4. *Id.*, ch. II, v. 19. — 5. *Id.*, ch. x, v. 17. — 6. Saint Matthieu, ch. XII, v. 39, 40. — 7. Saint Luc, ch. XVI, v. 31. — 8. Saint Matthieu, ch. XXXVI, v. 32.

toujours à arranger leur vie sur les traditions qui les concernent. »

3. — Accomplissement des prophéties. — Consommation du déicide.

Nous avons déjà vu qu'il n'était pas *très-facile* au Sauveur de *se faire* naître à Bethléem, à l'époque annoncée par Jacob, à la semaine annoncée par Daniel, de faire surgir son étoile, de faire trembler Rome sur le Roi qui allait naître, de se faire poursuivre par Hérode, de se faire envoyer en Égypte, de se donner, tout enfant, une telle autorité de doctrine et de sagesse qu'elle fermât la bouche à tous les docteurs, et, enfin, de guérir les aveugles-nés et de ressusciter les morts tout exprès pour accomplir les Écritures.

Mais quelle habileté ne va-t-il pas lui falloir maintenant pour réaliser ce qui va suivre! Écoutons et pesons quelques-unes des paroles du témoin bien-aimé dont on nous accordera tout à l'heure, après bien des contestations, l'identité testimoniale.

Ch. xiii. — « Jésus, sachant que son heure était venue de passer à son père,... continua à aimer ceux qu'il aimait dans le monde... Et pendant la cène son esprit se troubla et il dit : « En vérité, je vous le dis, l'un de vous me trahira. »... Et après que Judas Iscariote *eut mangé une bouchée,* Satan *entra en lui*[1], et Jésus lui dit : « Ce que tu

1. Après quelques minutes de réflexions sérieuses sur ce mot, «avec cette bouchée Satan entra en lui, » on comprendrait tous ces possédés du moyen âge attribuant leur possession à tel ou tel aliment pris, à telle ou telle fleur respirée, etc. On comprendrait tous les auxiliaires magnétiques transmettant une influence. On comprend encore les Ravaillac, les Chatel, les Jacques Clément et Damiens, -même attribuant l'invasion de leur idée fanatique à *quelque chose* qui, après avoir voltigé autour d'eux, leur avait passé sur la figure et *sur la bouche,* sans qu'ils eussent distingué ce que c'était (Michéa, *Délire*, p. 14). On comprendrait enfin pourquoi la science médicale, cherchant à son tour l'explication du problème, s'imagine l'avoir rencontrée dans « *ce quelque chose de matériel et de fou qui voltige autour de nous;* ce miasme de la folie *qui veut, qui connaît,* et qui substitue *sa propre volonté à la nôtre* (Voir Brierre de Boismont, Marchal de Calvi, etc., etc.;

as à faire, fais-le vite (v. 27)... » Et Judas sortit sur-le-champ, et il était nuit (v. 30), et aucun des assistants ne comprenait (v. 29). — Quand Judas fut sorti, Jésus dit : « Chers enfants (*filioli*), je n'ai plus que peu de moments à passer avec vous... mais où je vais, vous ne pouvez venir avec moi (v. 33). — Seigneur, où allez-vous donc ? dit Pierre ; je donnerai ma vie pour vous... — Pierre, Pierre, avant que le coq ait chanté, tu m'auras renié trois fois (v. 38). »

Ch. XIV. — « Que votre cœur ne se trouble pas... Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père... Je vais vous préparer le lieu, et lorsque je l'aurai préparé, *je reviendrai* et je vous prendrai avec moi afin que... où je suis, vous y soyez avec moi (v. 1, 2, 3). — Je suis la voie, la vérité, la vie... Je ne vous laisserai pas orphelins (v. 6, 18). — Je vous laisse ma paix ; ne vous troublez pas ; si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais à mon père (v. 28). Je vous dis cela avant que cela arrive, afin que vous y croyiez quand cela arrivera (v. 29). Je ne vous dirai plus beaucoup de choses, car VOICI LE PRINCE DU MONDE QUI ARRIVE, et le moment est venu où il doit être MIS DEHORS (EGREDIETUR FORAS) [1]. »

EGREDIETUR FORAS, MIS DEHORS, autrement dit exorcisé !... Voilà la vraie BONNE NOUVELLE ! puisqu'elle permet à toutes les autres d'arriver, et quelles autres !... Communication du ciel et de la terre, et réunion future dans un même lieu ! — puis, en attendant, *retour* et *apparitions* annoncées, — larmes séchées à la seule pensée du bonheur des regrettés, — PAIX solennellement promise, c'est-à-dire un miracle psychologique jusqu'alors inconnu du monde, et qui seul entre tous les miracles reste pour tous les croyants d'expérience intime et journalière !...

Vous demandez un miracle ; trouvez-en un plus grand, plus instantanément et plus continuellement réalisé et réalisable que ce dernier !

Pour tant de biens, une seule condition est nécessaire, et il la pose au verset 1 du chapitre suivant : « Je suis la vraie

voir aussi notre tome I, p. 199) ; phrases bien ténébreuses sans doute, mais que nous avons proposé d'éclaircir en substituant *quelqu'un* à *quelque chose*.

1. Jean, ch. XII, v. 31.

vigne, et toute branche qui ne tient pas au tronc ne peut rien produire. » Or, le cep, Jésus vous le dit, c'est lui et nécessairement ses disciples, c'est-à-dire l'Église qu'ils vont fonder, et dont il dit ailleurs : « Que celui qui n'écoute pas l'Église soit à vos yeux comme un païen. » Donc, spirites modernes, vous qui nous proposez ces mêmes biens de *réunion*, de communion, de communications, etc., et qui, tout en vous disant chrétiens, sommez néanmoins l'Église d'OBÉIR A VOS ORDRES, dites,... croyez-vous tenir au CEP[1]?

Ch. XV. — « Je vous dis tout ceci afin que ma joie soit en vous, et que cette joie soit parfaite (v. 11). — Mon grand précepte, c'est que vous vous aimiez comme je vous ai aimés (v. 12). — Mais si le monde m'a persécuté, il vous persécutera aussi (v. 30). Et s'il vous hait, vous savez qu'il m'a haï avant vous (v. 18). — Je vous enverrai le Paraclet, esprit de vérité qui procède du père (v. 26). »

Ch. XVI. — « Et ses disciples lui dirent : « Vous parlez à présent sans paraboles; maintenant nous voyons bien que vous savez *tout et qu'il est inutile de vous interroger. — Vous le croyez? reprit* Jésus; eh bien, voici maintenant l'heure à laquelle vous allez vous disperser, rentrer chez vous et me laisser seul. Courage, vous serez opprimés par le monde; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde. »

Ch. XVII et XVIII. — « Après avoir ainsi parlé, Jésus leva les yeux au ciel et dit : « Père, l'heure approche, glorifie ton fils, afin qu'il te glorifie. Je te prie pour que ceux que tu m'as donnés, et ceux qui sur leur parole croiront en moi, ne fassent qu'un, comme nous le faisons nous-mêmes (v. 23). Père, *je veux* que ceux que tu m'as donnés soient où je serai afin qu'ils voient ma clarté (v. 24). »

La *réunion* qu'il promettait à ses disciples, il ne la demande pas à son Père, il l'exige, et il est en droit, en raison de cette parole : « Il fera la *volonté* de ceux qui le craignent, et il comblera tous les désirs de ceux qui l'aiment. » Voilà pourquoi, comme le font les païens, nous ne devons pas pleurer ceux qui dorment, puisque nous avons aussi le droit de dire : « Je veux arriver auprès d'eux. »

1. Voir *Introd.*, LIX.

« Et s'étant rendu dans le jardin, une cohorte commandée par Judas vient en armes pour le prendre; Judas l'embrasse et le livre; on le garrotte, on l'entraîne chez Caïphe, Pierre le renie, les Juifs le soufflettent. De la maison de Caïphe on le conduit au prétoire. A Pilate il confesse qu'il est le roi des Juifs, mais que son royaume n'est pas encore de ce monde (v. 36). Pilate proclame son innocence, permet néanmoins aux Juifs de mettre en liberté le voleur Barabbas de préférence à lui, car, dit-il, « qu'est-ce que la vérité[1]? » (v. 37 et 40.)

Ch. XIX. — Flagellation, couronne d'épines, robe de pourpre et sceptre de roseau. « VOILA L'HOMME! » dit Pilate, et les soufflets redoublent. « La croix! la croix! » crie la populace déchaînée. Pilate, qui le déclare encore une fois innocent, tremble, faiblit, se lave les mains et le laisse conduire au Golgotha (v. 1 à 17). La croix s'apprête; l'écriteau porte : « Roi des Juifs. » Il porte sa croix, succombe sous elle et ne gémit que sur le sort réservé aux filles de Jérusalem et à leurs enfants[2]. Il se laisse crucifier entre les deux larrons, voit les soldats se partager ses vêtements et jeter au sort sa tunique. Il entend les passants lui dire en secouant la tête : « Si tu es le Fils de Dieu, descends donc de la croix[3]; » mais il prie pour les Juifs, qui, dit-il, ne savent pas ce qu'ils font[4]. Puis il a soif, essaye en vain de goûter au fiel et au vinaigre qui lui sont présentés. Il était alors la sixième heure, et les ténèbres se répandirent sur la terre, jusqu'à la neuvième; le soleil s'obscurcit, et le voile du temple se déchira[5]. C'est alors qu'il s'écrie : « Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné? Je vous remets mon esprit, car TOUT EST CONSOMMÉ. » Et laissant tomber sa tête, il rend l'esprit. « Cet homme était vraiment Fils de Dieu! » dit un centurion qui se trouvait là. Et voilà que la terre tremble, que les rochers se fendent et que les tombeaux s'ouvrent.

Les gardes, venant à Jésus et le trouvant mort, lui donnent un coup de lance dans le côté, blessure dont il sort *du sang et de l'eau.* Saint Jean l'affirme comme témoin, et dit tout simplement que son témoignage est vrai (v. 17 à 37).

Joseph d'Arimathie demande à Pilate la permission d'emporter le

1. Malheur à qui, ne la reconnaissant pas ici, trouve que Judas a peut-être « été plus maladroit que coupable, et que les malédictions dont on le charge ont quelque chose d'injuste. » (Renan, *Vie de Jésus*, p. 382.)

2. Saint Luc, ch. XXIII, v. 28.

3. *Id.*, v. 35.

4. *Id.*, v. 33.

5. Saint Luc, ch. XXIII, v. 45.

corps; Pilate le permet. Nicodème vient le rejoindre, portant cent livres de myrrhe et d'aloès. Ils l'en entourent suivant l'usage et le déposent dans un sépulcre *tout à fait neuf,* qui se trouvait dans le jardin (v. 37 à 42).

Ah ! si les bourreaux pour lesquels il priait, et pour lesquels il pleurait, avaient pu soulever un moment tous les voiles de l'avenir ! si les malheureux qui criaient : « Que son sang retombe sur nos têtes ! » avaient pu entrevoir, à une heure rapprochée, leurs onze cent mille compatriotes périssant dans les flammes ou sous le fer des Romains, et les quatre-vingt-dix-sept mille emmenés en captivité ! s'ils avaient pu voir Titus les faisant pendre par milliers sur ce même mont des Oliviers, de sorte qu'au rapport de Josèphe le bois manqua pour les gibets[1] ! s'ils avaient pu voir tout le peuple errant et voyageur sur la terre et le rebut des nations,... peut-être eussent-ils compris quelque chose à ce *miracle permanent des Juifs,* dont parle Pascal, miracle qui faisait dire à un grand homme : « JE N'EN VEUX PAS D'AUTRE ! », et qui, cependant, reste devant nos rationalistes comme un rayon de soleil tombant sur... une double amaurose.

1. « Milites autem ex ira aut odio cruci affligebant captos, modis quidem diversis ludibrii causa ; et propter multitudinem spatium crucibus deerat, et corporibus cruces. » (Jos., *de Bello Jud.,* l. V, ch. XI, § 1.)

PRODIGES SUIVANT IMMÉDIATEMENT LE DÉICIDE.

« OUI, TOUT EST CONSOMMÉ ! » Mais qui pourrait se douter à ce langage si simple, si terre à terre, si dénué d'artifices et de calcul oratoire, qu'il s'agit du plus grand, du plus transcendant de tous les faits historiques, de celui qui va révolutionner le monde, anéantir les faux dieux, réaliser quarante siècles de prophéties, faire monter le timide Pierre sur le trône des césars, abolir l'esclavage, créer la morale, et scinder la chronologie du monde en deux parts, dont la dernière ne datera plus que de cette époque, la première appartenant au prince du monde expulsé, la seconde à son Vainqueur divin ?

Qui n'admire tout d'abord cette concordance minutieuse qui relie chaque

pas historique de la divine Victime, chacun des détails de son martyre, à chacun des versets que nous avons extraits plus haut des prophètes? Rien n'y manque, depuis les *trente deniers de Juda jusqu'aux fouets, crachats, roseau,* couronne d'épines, vêtements vendus et tirés au sort, vinaigre, découragement divin. Le coup de lance lui-même est prédit, et à plus forte raison le dépôt dans la fosse et la pierre roulée dessus. Voyons! osera-t-on nous dire que tous les prophètes de la Bible étaient aussi des mythes? mais alors quels inventeurs que ces *inconnus* du IIe siècle qui ont fait vivre et concorder tant de grands hommes! Ou bien appliquera-t-on le mythe ou la légende à toute la vie de Jésus-Christ, et l'exactitude des détails à l'adresse de menteurs ou d'interpolateurs? Les exégèses nouvelles, et en particulier la *Vie de Jésus*, par M. Renan, s'y opposent absolument, car les prophéties et l'histoire ne font qu'un et l'on nous accorde des témoins pour les deux!...

Quant aux prodiges qui accompagneront la mort de Notre-Seigneur, ils sont trop appuyés par l'histoire pour ne pas offrir un très-grand intérêt. Ainsi, par rapport aux ténèbres que les Évangiles nous disent «avoir régné sur la terre le vendredi depuis midi jusqu'à trois heures du soir» (Matthieu, ch. XXVII, v. 45), il est curieux d'étudier les réponses faites par les premiers Pères de l'Église aux attaques appuyées sur le prétendu *silence des païens.* Était-ce d'ailleurs une simple éclipse? ou, pour parler comme saint Luc, un *soleil mourant* (deficiente sole)? ou bien encore cet «obscurcissement du soleil et cette lune changée en sang» dont parle l'Apocalypse? C'était fort difficile à préciser. Ce qu'il y a de certain, c'est que les preuves du fait abondent, et il le fallait bien pour que Tertullien osât dire à ses adversaires : «Cherchez et vous trouverez le fait relaté dans vos propres archives (*Apolog.* XXI, v. 20). Rufin (l. IX, ch. VI), fait aussi dire aux païens par Lucien, prêtre d'Antioche : «Consultez vos annales et vous trouverez,» etc. Saint Augustin appuie l'essence toute miraculeuse du phénomène, sur ce que «la lune étant alors dans son plein, il ne pouvait y avoir d'éclipse» (*Ép.* 199). Mais les deux témoignages les plus considérables sont ceux attribués à Phlégon et à saint Denys l'Aréopagite. Voyons le premier. Affranchi de l'empereur Adrien, Phlégon avait écrit l'histoire *des Olympiades* depuis leur origine jusqu'à l'an 140 de notre ère. Or, tout païen qu'il fût, il affirme que «*vers le milieu de l'an 33* de la quatrième année de la deux-cent-deuxième olympiade, en raison de la plus grande éclipse de soleil qui ait encore été vue, l'obscurité fut telle, *qu'à l'heure de midi* on voyait les étoiles.» Et il ajoute qu' «il y eut alors un tremblement de terre si violent, qu'il renversa la plus grande partie de la ville de Nicée.» (Voir Jules Africain cité par Eusèbe, *Chroniques gr.*, p. 188.) La *Chronique* d'Alexandrie tombe d'accord avec lui, ainsi que Thallus, historien grec.

Quant au témoignage de saint Denys l'Aréopagite, si l'on s'avise de consulter dom Calmet, dans le tome XIX de la *Bible* de Vence, on sera tout étonné (ou plutôt on le sera très-peu lorsqu'on se rappellera les préjugés de l'époque) de l'entendre parler du *prétendu* saint Denys auquel on attribue les ouvrages du Ve au VIe siècle. Aujourd'hui que justice est bien faite des paradoxes

sur la non-identité du saint Denys d'Athènes et du saint Denys de Paris, (voir l'ouvrage de M. l'abbé Faillon, les savants mémoires de M. Jollois et de M. Guilhermy sur la chapelle de Montmartre, et l'article SAINT DENYS dans les *Vies des Saints de France*, publiées par M. Barthélemy), aujourd'hui nous pouvons lire dans la belle Introduction placée par Mgr Darboy, archevêque de Paris, en tête de sa traduction des Œuvres de saint Denys : « Quoi qu'il en soit de l'identité du saint Denys d'Athènes et du saint Denys de Paris, ON PEUT AFFIRMER deux choses : la première, c'est que *ses lettres et en particulier celles écrites à Démophile, à saint Polycarpe, à saint Jean, datent bien du temps où il gouvernait l'Église d'Athènes;* la deuxième, qu'il reçut la couronne du martyre. Il était bien à Héliopolis, il nous l'apprend lui-même, lors de l'éclipse miraculeuse qui annonça la mort du Sauveur. » (*Introd.*, LXXXIX.)

Or, qu'a-t-il donc pu dire sur l'éclipse dans cette lettre *authentique* à saint Polycarpe? Le voici : « Apollophane et moi (païens tous deux) nous étions à Héliopolis, lorsque *tout d'un coup* nous vîmes la lune qui vint se réunir au soleil (quoique ce ne fût pas le temps de sa conjonction), et qui l'éclipsa ; et ensuite, vers la neuvième heure, nous la vîmes de nouveau quitter la place qu'elle occupait sous le soleil, pour aller se remettre à l'endroit opposé du diamètre. Cette conjonction commença du côté de l'orient, la lune s'avançant jusqu'à l'autre extrémité du disque du soleil ; après quoi elle rétrograda, s'en retournant par le même côté qu'elle était venue. Le soleil alors commença de se couvrir de ténèbres du côté de l'orient, et de recevoir de la lumière par la rétrogradation de la lune du côté de l'occident. Vous pouvez rappeler cela à Apollophane, qui ne me démentira pas. » (Saint Denys, l. II, *Ep.* VIII, p. 9.) Dans une autre lettre à Apollophane lui-même, alors converti au christianisme, il lui parle en ces termes : « Souvenez-vous de ce qui arriva lorsque nous étions ensemble à Héliopolis d'Égypte. J'avais environ vingt-cinq ans, et vous pouviez être du même âge. Nous vîmes *tout d'un coup*, un jour de vendredi, environ vers l'heure de sexte ou de *midi*, la lune venir se placer au-dessous du soleil et y causer une éclipse qui nous remplit de frayeur. Je vous demandai alors ce que vous pensiez de ce prodige, et vous me dîtes une parole qui ne s'effacera jamais de mon esprit; car, après que tout le corps du soleil eut été entièrement caché et que toute la terre eut été couverte de ténèbres, et lorsque le soleil commença à se découvrir un peu, nous prîmes les *règles* de Philippi Aridæus, et, ayant examiné le cours des astres, nous vîmes que *naturellement* le soleil n'avait pu être éclipsé en ce temps-là. De plus, nous observâmes que la lune, contre son mouvement naturel, au lieu de venir de l'occident, était venue de l'orient, et qu'après cela elle s'en retourna du même côté. Alors, je vous demandai, ô Apollophane, ce que vous pensiez de cette merveille, et vous me répondîtes : « Ce sont là, *mon cher Denys, des changements de choses divines.* Je remarquai exactement et le temps et l'année de ce prodige, et, ayant combiné tout cela avec ce que *Paul m'en apprit* dans la suite, je me rendis à la vérité, à laquelle heureusement vous vous êtes rendu aussi vous-même. »

Suidas (*in Dionysio*) fait dire au même Denys pendant cette conversation : « Ou l'auteur de la nature souffre, ou l'univers sera bientôt détruit ; » mais ceci est moins authentique que la lettre. Quant au tremblement de terre, comment conserver le moindre doute à cet égard, puisque, en dehors de la ville de Nicée presque entièrement détruite, Suétone (*in Tiber.*, ch. XLVIII), parle de douze villes détruites en Asie au même moment, et pour la réédification desquelles l'empereur fut obligé de remettre les tributs?

On conviendra que voici pour le moins des concordances bien extraordinaires. Il en est de même du grand rocher que l'Évangile dit s'être fendu sur le Calvaire, et qui fait encore à l'heure qu'il est l'étonnement des voyageurs de bonne foi : ce sont des hommes comme Millard, Flemming, Maündrel et autres, qui attestent que cette fente est contre toutes les lois de la nature; Flemming cite même un naturaliste qui se convertit devant cette évidence. (*Christology*, t. II.)

Laissons tous les autres prodiges, si multipliés dans le *Talmud* ou dans Josèphe, et, pour nous en tenir aux Évangiles, bornons-nous maintenant à celui des tombeaux qui s'ouvrirent. « Les monuments s'ouvrirent et plusieurs (ou beaucoup πολλά) des corps de ceux d'entre les saints qui étaient dans le sommeil de la mort s'éveillèrent (ἠγέρθη), et, sortant des monuments *après* sa résurrection, vinrent dans la ville et se manifestèrent à plusieurs. » (Saint Matthieu, ch. XXXII, v. 50, 51, 52, 53.) Ces deux versets ont donné lieu à plus d'une controverse : d'abord sur le moment, ensuite sur la nature de cette résurrection, car saint Mathieu lui-même semblait se contredire ; il nous montre en effet ces corps *surgentes*, *se levant* au moment de la mort du Sauveur, et cependant ne sortant des monuments qu'après sa résurrection; mais la *Vulgate* pourrait bien être ici la coupable, car, au lieu de *surgentes*, on lit dans le grec ἠγέρθη, qui signifie *s'éveillèrent*. Il n'y a donc plus de contradiction. Reste la difficulté de concilier ce réveil avec l'inaction dans la tombe, inaction qui semble à son tour nécessitée par ce passage de saint Paul qui appelle Jésus-Christ « le premier-né parmi les morts. » (Coloss., I, 18.)

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'avant ou après la résurrection divine ils se rendirent à Jérusalem et se manifestèrent *à beaucoup*. A beaucoup! donc tout le monde ne les voyait pas. Ceci nous aide à comprendre un peu la nature de cette résurrection. Nouveau sujet de controverse, car, pendant que les uns, les assimilant à leur maître, voulaient qu'ils n'encourussent plus la mort et qu'ils montassent au ciel avec lui, comme « *ses véritables appendices* » (Tertull.), d'autres, se fondant sur le texte qui dit que « les ressuscités entreront tous au ciel en même temps » (*Hébr.*, ch. XV, v. 39), les font vivre et mourir ensuite comme Lazare, bien que personne n'ait jamais parlé d'eux ni prononcé leurs noms. Quant à nous, ces deux solutions nous semblent également insuffisantes ; mais, nous rappelant ces invasions de fantômes que nous avons vues, dans le cours de ce Mémoire, accompagner si souvent les grands événements du paganisme, épouvanter ceux auxquels ils annonçaient les secrets et volontés des dieux, et que l'on reconduisait à leur demeure à l'expi-

ration des *feralia*, nous croyons qu'entre ces endémies spectrales et notre résurrection incomplète, si terrifiante pour ceux-là seuls qui la voyaient, il y avait peut-être quelque analogie. C'était une sorte de *mundus patet* sanctifié, et ce qui achève de nous le faire croire, c'est que de pieuses révélations très-respectées dans l'Église s'accordent parfaitement sur la nature de ces corps, sur leur visibilité intermittente et sur le peu d'heures qu'il leur fut donné de passer sur la terre, « les *anges les ayant forcés* de rentrer dans leurs tombeaux après quatre heures. »

Il est permis, nous le pensons, d'écouter par exception les saintes extatiques lorsqu'il s'agit d'un miracle dont le fond est attesté par l'Évangile, mais dont les détails sont abandonnés aux conjectures de la foi. Cependant, après avoir parlé de *quelque* analogie, nous devons faire une réserve pour les similitudes qui font défaut. Ainsi, dans les épidémies spectrales, les tombeaux ne s'*ouvraient* pas, on n'en *sortait* pas, et cela suffit pour bien établir qu'au lieu de fantômes on avait affaire cette fois à de vrais corps glorieux, tout à la fois invisibles, visibles et tangibles. C'était comme un spécimen multiple et préparatoire de la résurrection du Christ. Maintenant, pour conserver à cette dernière sa *primauté*, il suffit d'entendre, par ceux qui dorment, tous ceux qui doivent ressusciter un jour, y compris ces ressuscités de circonstance.

Enfin, parmi les traditions relatives à cet instant de crise et de renouvellement humanitaires, il nous est impossible de ne pas rappeler la terreur qui s'empara de Rome et de Tibère, lorsque des matelots et passagers étrangers vinrent déposer sur les sabbats et les lamentations étranges qui avaient salué leur passage à travers les groupes d'îles Lipari ou Vulcaniennes; lamentations dont le sujet paraissait être LA MORT DU GRAND PAN proclamée par une voix d'une force et d'une portée surhumaines, à laquelle répondaient les rugissements de la tourbe des démons (voir le récit de Plutarque sur ce fait raconté en pleine Rome au moment même de la mort du Sauveur, et qu'il tenait de son propre maître Épitherses, « homme ni ESVENTÉ, ni MENTEUR, qui en avoit esté témoin »). Plutarque termine ce récit en disant : « Et ne faut craindre à ce sujet aucuns épicuriens qui nient les démons, car ils ont bien l'audace d'en dire tout autant de la divine Providence, qu'ils traitent de fable et de conte de *vieille*. » (*Du Silence des oracles.*) Et nous, de nous rappeler ce triste mot de M. Renan : « Dieu, bon *vieux* mot, un peu lourd peut-être,... » etc. Décidément Plutarque a bien raison, et il n'y a pas bien loin de la négation des démons à celle du maître de la vie.

§ VI.

L'ensevelissement et les limbes.

1. — *L'ensevelissement.*

Nous voici donc sur le Calvaire, au pied de cette croix qui porte le Sauveur du monde. L'épouvante est partout, dans la nature et dans les cœurs, car les ténèbres sont épaisses, la terre tremble encore, les sépulcres sont ouverts, et les morts glacent d'effroi tous ceux qui les reconnaissent.

Ch. xxvii. — « Un centurion (un homme du pouvoir), ainsi que tous ceux qui se trouvaient avec lui préposés à la garde, voyant tout ce qui se passait (*hæc quæ fiebant*, v. 54), furent saisis d'épouvante et s'écrièrent : « Cet homme était vraiment Fils de Dieu ! »

« Les Juifs, cependant, viennent pour briser les jambes au crucifié ; mais, le trouvant déjà mort, ils se contentèrent de le frapper au côté d'un coup de lance qui fit jaillir à l'instant du sang et de l'eau [1]. »

Fait important, bien spécialement attesté par l'évangéliste, comme preuve de mort d'abord, comme accomplissement, ensuite, de deux prophéties qui s'y rapportent.

« Vers le soir, un homme riche, Joseph d'Arimathie, va demander à Pilate la permission d'enlever le corps de Jésus, et Pilate l'ayant accordée, Joseph, aidé des saintes femmes et des disciples, l'enveloppe dans un linceul de lin très-fin, le dépose *embaumé* dans un sépulcre nouvellement acheté et *qui n'avait servi à personne,* et comme le lendemain était un jour de sabbat, tous roulent une énorme pierre devant le monument et se retirent [2].

« Le lendemain, les princes des prêtres vont à leur tour trouver Pilate et lui rappeler que, le *séducteur* ayant dit : « Après trois jours

1. Saint Jean, ch. xix, v. 34.
2. Saint Matthieu, ch. lx.

je ressusciterai, » le mal serait plus grand que jamais, si ses disciples parvenaient à l'enlever et à faire croire à sa résurrection » (v. 64).

Pilate, ce juge condamné à se déjuger sans cesse, leur accorde des soldats auxquels ils ne confient la garde du sépulcre qu'après l'avoir bien *fortifié* (*munierunt*) et scellé (σφραγίσαντες, de σφραγὶς, empreinte, v. 66): précautions minutieuses, comme on le voit, et qui, ne fussent-elles pas mentionnées, seraient encore garanties par le plus simple bon sens.

2. — *Les limbes.*

Mais que devenait, pendant ce temps, celui dont la dépouille reposait dans ce monument *scellé* et *gardé?* Que faisait son âme, ou plutôt sa personne? On se rappelle ce rendez-vous *au paradis* qu'il avait, du haut de sa croix, donné au bon larron. Où se trouvait donc *ce paradis?* Les évangélistes nous l'auraient laissé toujours ignorer, si saint Pierre et saint Paul n'avaient pris soin de nous l'apprendre.

« Mort dans son corps, mais vivant dans son esprit, nous dit le premier, il venait dans cet esprit (*in quo spiritu*) dans la *prison des âmes* (ἐν φυλακῇ πνεῦμασι), c'est-à-dire dans le *schéol,* prêcher à ces esprits qui avaient été incrédules au temps de Noé; et alors, brisant les portes de l'enfer, il en enchaîne le prince, lui arrache les clefs de l'empire de cette mort qu'il absorbe (*deglutiens mortem*), déchire le pacte fatal signé avec l'enfer (*chirographum*), dépouille les principautés et les puissances, et les ramène en triomphateur au grand jour, pour les attacher elles-mêmes à sa croix[1]. »

Quelle scène, ou plutôt quel complément du grand drame de la Passion! La mort du Sauveur n'était que le moyen du passage aux enfers, où la crise, c'est-à-dire le jugement du monde, devait se formuler. C'est là que s'accomplit, dans la

1. Voir première *Épître* de saint Pierre, ch. III, v. 18, 20, 22, et saint Paul, *aux Colosses*, ch. II, v. 14 et 15.

personne de son prince, l'exorcisme général, couronnement de tous les exorcismes privés de l'Évangile. Ce double passage de nos deux grands apôtres ne devrait-il pas suffire à ouvrir les yeux aux aveugles qui voulaient retrancher les démons de ce même Évangile, les uns comme impossibles à accepter, les autres comme « ne faisant pas partie de son essence? »

Sous le prétexte d'enlever une tache, c'était tout simplement la substance même qu'ils brûlaient. Mais pour peu qu'ils veuillent rester chrétiens, il leur faut descendre, avec leur maître, à cet enfer, à cet *Hadès*, que tant de fois les païens nous ont divisé, dans ce Mémoire, en *Tartare*, puis en *Champs-Élysées*, comme la Bible divise son *schéol* en *géhenne* et en *limbes:* tant il est vrai que tout reste conforme, tout en changeant d'historiens et de drapeau!

Mais, qu'est-ce à dire? un *pacte déchiré*, un pacte *écrit*, (*chirographum*[1])! Écrit avec qui? car tout contrat suppose deux signatures. Mais si l'une des deux ne nous embarrasse guère, quelle pouvait être l'autre? Était-ce entre l'homme et Satan? Sans doute c'étaient là les deux grands intérêts en jeu depuis l'origine des choses, mais ce pacte primitif n'était pas écrit, et, cette fois, dans le texte grec, l'expression est formelle; ce sont les *lettres* (γράμματα), et les dogmes (δόγμασι), qui se trouvent déchirés et cloués à la croix. Eh bien, ce compromis, cette transaction signée avec l'enfer, c'est pour nous l'œuvre du ciel, c'est pour nous l'ancienne loi, la loi du Sinaï, qui nous a tant occupé, comme ayant été *disposée*, réglée (*ordinata*) par les esprits[2]. Bien que consentie et promulguée par Dieu, cette loi, que l'apôtre n'en appelait pas moins *fille d'esclave*, *loi misérable*, *imparfaite*, *loi de mort*, etc., c'est elle que son auteur avait promis de *chasser comme l'esclave*, pour faire place à l'épouse; aussi Cornelius a Lapide, nous

1. De χείρ main, et de γραφεῖν, écrire.
2. Saint Paul aux Galates, ch. III, v. 19.

apprenant que pour saint Ambroise ce pacte était bien *la loi*, bien que ce ne fût pas l'opinion générale, rapproche ces expressions de cette autre de saint Paul : « Il *chassa la loi* des préceptes par les nouveaux décrets. » (*Éphés.*, ch. II, v. 15.) Nous l'avions bien soupçonné avant de connaître ces appuis. Pour nous, cette loi de mort n'était qu'une concession temporaire faite au possesseur démoniaque de l'humanité déchue. C'était la prolongation du droit de juridiction satanique, non pas sur les *âmes* des circoncis [1], mais sur leur *chair* et dans l'intérêt de sa purification, *ad emundationem carnis*. C'était comme une extension du fameux *marran-atta* ou *abandon à Satan*, exercé par la Synagogue, toujours dans le même but et en attendant l'exécution de la promesse. Or la promesse et la loi étaient figurées, on se le rappelle, par les deux boucs, l'un que l'on offrait à Jéhovah, l'autre, qu'on envoyait à Azazel, au fond de son désert. En dehors de ce point de vue, il nous semble impossible de comprendre et ces victimes expiatoires, prescrites par la loi, et tout ce sang répandu, et tous ces holocaustes devenus si vite odieux à celui-là même qui les avait prescrits, mais que l'on pourrait se représenter comme n'ayant été que les arrhes de la rançon promise.

Car voyez comme tout se tient ici, et les choses et les mots : CONTRAT, ENGAGEMENT, PROMESSE, RACHAT, et, dès le premier jour de la chute, droit de RÉMÉRÉ stipulé par le juge ! Arrive enfin le jour de cette RANÇON ; c'est après le solde de ce grand compte par le sang du Dieu-Homme, qui éteint la dette du sang humain, que le CONTRAT se déchire et s'annule. Grâce au Dieu, l'humanité était quitte ; mais, notons-le bien, au même instant ce qui paraissait peut-être rappeler un peu trop le manichéisme disparaît complétement, car la restauration est entière, le maître rentre dans tous ses domaines engagés, et alors il agit comme un père de famille indigné agit avec les

1. Nous disons des circoncis, c'est-à-dire des *baptisés* par le sang, car encore aujourd'hui l'Église, se servant des mêmes expressions, reconnaît qu'elle n'a aucun *droit* sur les non baptisés.

créanciers de ses enfants. Après le remboursement de la dette consentie et reconnue (*chirographum*), il les reprend en sous-œuvre, comme coupables d'usure et de dol, et, juge impitoyable, après les avoir à nouveau dépouillés (*spolians*), il les livre hardiment à la vengeance du forum (*traduxit palam confidenter*) et les cloue au pilori de la justice (*et affixit in cruce.*)

Enfin, que peuvent être ces créanciers infidèles? Ici, plus d'hésitation; l'apôtre les appelle *principautés, puissances, archontes*, et nous nous rappelons trop bien ce qu'il nous a déjà dit des *cosmocrates* et *recteurs* de ténèbres, des *éléments* du monde, en un mot de ce que Bossuet appelle « les tenants et les soutiens de l'univers, » pour ne pas les reconnaître ici. C'était donc chez eux, au siége même de leur puissance, quoiqu'ils soient en même temps *princes de l'air*, que leur vainqueur divin devait aller les chercher; c'était de leurs prisons et des limbes qu'il lui fallait tirer et les anciens incroyants et les patriarches qui s'y trouvaient « réunis à leurs pères[1]. » Le *schéol* rendait tout à sa voix.

L'exorcisme capital ne laisse donc rien à désirer, et tous ceux que l'Église nous a montrés pendant une durée de dix-huit siècles ne sont que les applications subséquentes, et pour ainsi dire la monnaie de cette victoire.

Mais abandonnons les ténèbres, remontons à la lumière, et préparons-nous à admirer la plus grande des scènes et le plus solennel des événements que l'histoire ait jamais enregistrés.

1. Expression touchante et souvent répétée dans la Bible, bien que l'on continue à soutenir que l'immortalité de l'âme était inconnue aux Hébreux.

---

§ VII.

Autorésurrection[1] et apparitions du Sauveur.

1. — *Résurrection.*

Respect au récit qui a révolutionné le monde ! respect surtout à l'arche sainte de toutes nos destinées ! Toutefois, approchons avec confiance, car la vérité ne craint qu'une chose : « ce n'est pas d'être condamnée, mais bien d'être méconnue (*ne ignorata damnetur*). » *Voyez* et *touchez*, comme elle vous y invite elle-même, mais cette fois gardez-vous des méprises !

Ch. xx. — (Saint-Jean). — « Au premier jour du Sabbat (c'est-à-dire *après* le Sabbat[2]), Marie Magdeleine vint au matin et quand il faisait encore nuit, au monument. Et elle vit que la pierre était enlevée ; — elle accourut donc bien vite à Simon Pierre et à *cet autre disciple aimé du Seigneur*[3], et elle leur dit : « Ils ont enlevé le Seigneur du sépulcre, et nous ne savons où ils l'ont mis. » — Pierre sortit donc avec l'autre disciple, et ils vinrent au monument. — Ils couraient tous deux, et l'autre disciple arriva le premier ; ... et s'étant penché, il vit les linceuls déposés, et cependant il n'entra pas. — Simon Pierre entra, vit la même chose, et le suaire qui avait recouvert la tête, plié et placé à part des vêtements. — Alors l'autre disciple entra à son tour, vit et crut, bien qu'ils ignorassent les passages des Écritures relatifs à sa résurrection.—Les autres disciples s'en retournèrent chez eux. — Quant à Marie Magdeleine, elle se tenait en dehors, pleurant ; mais, tout en pleurant, elle se pencha et regarda dans le monument ; — et elle vit deux anges en blanc, assis l'un à la tête et l'autre au pied du lieu où avait été mis le corps de Jésus. — Et ils

1. Résurrection par *soi-même*.
2. Voir Cornelius a Lapide.
3. C'est saint Jean qui parle ici de lui-même ; tout autre l'eût nommé.

lui dirent : « Femme, pourquoi pleures-tu ? qui cherches-tu ? » Et elle leur répondit : « Ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis. » Ayant dit cela elle se retourna, et vit Jésus auprès d'elle, mais elle ne savait pas que c'était Jésus, et il lui dit : « Femme, pourquoi pleures-tu? qui cherches-tu? » Elle, pensant que c'était l'homme chargé du soin du jardin, lui dit : « Si vous l'avez enlevé, dites où l'avez-vous mis ; je le prendrai moi-même. »

Mais Jésus lui dit : « MARIE ! » Elle se retourne et lui répond : « MAÎTRE ! »

« NE ME TOUCHE PAS, lui dit Jésus, car je ne suis pas encore monté vers mon Père ; va à nos frères, et dis-leur que je monte vers mon père et le vôtre, vers mon Dieu et le vôtre. » Marie Magdeleine vint annoncer aux disciples qu'elle avait vu le Seigneur et ce qu'il lui avait dit[1]. »

1. Nous ne croyons pas qu'il existe comme récit historique quelque chose de plus saisissant que celui-ci. Plus le sujet s'élève et devient incroyable, plus le style du *narrateur témoin* se simplifie et se fait petit comme celui des enfants. Qu'on le rapproche *des millions de soleils* et de toutes les créations fantastiques auxquels ne cessent de faire appel les narrateurs *non témoins* des Vichnou et des Bouddha, et la seule critique d'intuition (c'est la bonne) fera justice immédiatement de toute similitude.

Mais si chaque détail de ce récit impose la foi, nous ne croyons pas que l'éloquence de l'amour ait jamais égalé dans aucune langue ces deux simples mots, ces cinq syllabes dont l'accent et la tendresse pour ainsi dire foudroyante entraînent tout : « Marie ! — Maître !... » Pas un mot de plus ! Tout était perdu, tout est sauvé. Jésus raisonne avec les autres, mais avec une telle femme un seul mot lui suffit. Elle ne peut pas s'y tromper ; c'est sublime d'amour et de vérité.

Quant à cet autre mot : « Ne me touche pas, » qui succède si bien aux deux autres et ne fait qu'ajourner une jouissance, il est de difficile entente en raison même de... la *raison* qu'on en donne : « CAR je n'ai pas encore vu mon Père. » Tous les commentateurs se sont exercés plus ou moins heureusement sur ce *car* si mystique. Faute d'autorité doctrinale, ce serait peut-être encore ici le cas d'interroger cette sainte extatique déjà citée, et dont nous avons vu la science elle-même justifier les révélations : « C'était selon elle comme s'il eût dit que les prémices de la joie appartenaient à Dieu, car, dans la violence et l'impétuosité de son amour, elle avait oublié le miracle qui était sous ses yeux ; » mais cet ordre d'autorités n'a droit qu'à notre respect.

2. — *Apparitions.*

La suite et les confirmations de la grande nouvelle ne se font pas attendre. Magdeleine court aux disciples : « Je l'ai vu, » dit-elle ; et les disciples *ne croient pas*[1]. Toutefois les anges restent encore au sépulcre et, garants du grand fait, ne cessent de répéter aux saintes femmes : « *Resurrexit sicut dixit,* il est ressuscité comme il vous l'avait dit... Il vous précède en Galilée, c'est là que vous le reverrez, nous n'avons pas autre chose à vous dire. » Elles s'enfuient du sépulcre saisies d'épouvante et d'effroi, et, sans oser se dire un seul mot, elles courent aux disciples ; mais Jésus lui-même les prévient, allant à leur rencontre : « Salut, leur dit-il, ne craignez plus, allez trouver mes frères ; qu'ils aillent en Galilée et ils me verront là. » Mais les apôtres *ne les croient pas;* plusieurs d'entre eux, cependant, vont se convaincre eux-mêmes au tombeau et proclament la vérité. On connait le reste, c'est-à-dire la double apparition des deux dimanches au milieu des ONZE et du Cénacle, dont *les portes sont fermées;* l'incroyance de Thomas fondée sur ce qu'il n'a pas *vu,* et la belle leçon qui, lorsqu'il a vu, lui est donnée par le maître sur les mérites de la foi qui n'a pas besoin de *voir;* puis la rencontre d'Emmaüs avec les disciples, dont le cœur *brûle* en l'écoutant sans le reconnaître, et dont les yeux, *liés* par lui, *se délient* à la fraction du pain ; puis ces autres apparitions pendant lesquelles il mange avec eux, leur insuffle l'Esprit-Saint, leur explique toutes les Écritures, varie ses preuves d'identité, et la manifeste tantôt par sa simple présence, tantôt par une pêche miraculeuse, tantôt par d'autres miracles. En leur reprochant leur *incrédulité* à cet égard, il cherche à prévenir celle des autres : « *Voyez*, leur dit-il, et

1. Notons bien ce mot, car il est gros de signification et de réponses.

touchez; un *esprit* (c'est-à-dire un *revenant*) n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'en possède. » Une autre fois, *il s'apparaît* (style primitif) sur le Thabor a plus de cinq cents frères dont la plupart vivaient encore du temps de saint Paul ; et tout cela pendant QUARANTE JOURS, après lesquels il les rassemble sur le mont des Oliviers, leur fait ses adieux, leur trace leur grande mission, leur énumère les miracles qu'ils vont faire, les supplices qu'ils vont endurer, leur annonce la venue prochaine du Saint-Esprit, etc. Il leur promet ensuite d'être avec eux jusqu'à la fin du monde, ET S'ÉLÈVE au-dessus d'eux, s'élève encore jusqu'à ce qu'un nuage le dérobant à leurs yeux, ils tombent en adoration. Alors, de même que cette ascension leur avait été prédite autrefois, on leur prédit le retour ; deux *hommes* vêtus de blanc leur apparaissent et leur disent : « Hommes de Galilée, pourquoi restez-vous ainsi à regarder le ciel ? Ce Jésus qui s'élève reviendra un jour de la même manière auprès de vous... » Et ils retournèrent tout joyeux à Jérusalem.

Voilà la conclusion, voilà le dernier trait de cette épopée gigantesque qui commence avec les promesses de l'Éden, les réalise à l'heure prédite et doit les compléter à la fin des temps et pour l'éternité.

Pour un trop grand nombre d'esprits, cette épopée s'appelle aujourd'hui la *légende;* soit, mais légende singulière et sans égale, qui non-seulement s'incarne dans l'histoire à l'heure voulue, mais au moment le plus critique de son évolution ose prédire hardiment qu'elle s'en va dès le lendemain briser les idoles, mettre les dieux en fuite, chasser les césars, s'asseoir à leur place et révolutionner le monde entier !

Or, de ces trois *jactances* prophétiques sur sa propre résurrection, son triomphe et son futur avénement, il nous semble que la seconde a suffisamment bien réussi dans l'histoire pour donner quelque crédit aux deux autres.

Mais avant tout, songeons-y bien ; ici, c'est notre éternité qui est en jeu. Puisqu'on avoue avec Montaigne que la négation « n'atteint jamais la certitude absolue, » le bon sens parle ici comme l'apôtre : « Si le Christ n'est pas ressuscité, dit-il, nous sommes les plus misérables des hommes et nous périssons avec lui[1]. S'il est ressuscité, au contraire, de même que tous les hommes étaient morts en Adam, de même tous les hommes doivent ressusciter avec lui[2]. » « Magnum resurrectio miraculum et *exemplum*, la résurrection est non-seulement un grand miracle, mais un grand *exemple*, » dit à son tour saint Augustin.

Il ne faut donc se faire aucune illusion ; toutes nos destinées sont concentrées sur ce point. Seul il résume tout: ébranlé, tout est perdu ; inébranlable, tout est sauvé.

L'angoisse de l'accusé qui sur une question capitale attend le *oui* ou le *non* d'un jury ne devrait être qu'un enfantillage auprès de celle-ci.

Il faut une main bien ferme pour tenir et pour approcher sans frémir d'un tel problème le flambeau de la critique. Quelle félicité s'il démontre, quel désespoir s'il détruit ! Et cependant c'est bien avec amour, avec passion, « de la prise en défaut » que la grande majorité de nos explorateurs modernes entreprend son terrible examen ; on ne peut, hélas ! s'y tromper ; ce n'est pas seulement la vérité qu'ils poursuivent, c'est à l'espérance qu'ils en veulent : « Ceux-là seuls, ont-ils dit, possèdent le *sens* de la vie, qui savent se passer d'espérance[3] ; » ce désespoir que Dante ajournait aux enfers, ils tiennent à le savourer en pleine vie.

Quant à nous, tout en leur demandant la permission d'espérer et d'espérer toujours, si nous frémissons à notre tour

1. *Cor.*, ch. xv, v. 14, 18, 19.
2. *Id.*, *ibid.*, v. 22.
3. M. Renan, cité par la *Revue du Monde catholique*, 10 juillet 1861.

devant un pareil sujet, c'est dans la crainte de ne pas défendre assez bien ce que d'autres redoutent de ne pas détruire assez vite. Puissent maintenant nos infortunés adversaires nous venir en aide, et nous prêter main-forte contre eux-mêmes!

APPENDICE Z

CHAPITRE XX

LA RÉSURRECTION PROUVÉE PAR LES FOLLES CONTRADICTIONS DE SES DÉNÉGATEURS.

---

1. — Critique des apôtres fondée sur le respect des faits.

On en convient, tout se réduit à une simple question de témoignages; il ne s'agit que de les peser. « Pour l'historien, dit M. Renan, la vie de Jésus finit avec son dernier soupir; mais telle était la trace qu'il avait laissée dans le cœur de ses disciples, que durant des *semaines* entières il fut pour eux vivant et consolateur [1]. »

En effet, *la trace* paraît avoir été profonde; écoutez Pierre : « Princes du peuple, écoutez; que tout Israël le sache : ce paralytique que vous voyez devant vous, sain et guéri, il l'a été par la puissance de ce Jésus de Nazareth que vous avez crucifié et que Dieu a ressuscité d'entre les morts. » (*Actes*, IV.) Effrayés, les princes des prêtres chassent les apôtres du Cénacle avec défense de prêcher Jésus *ressuscité*. Mais Pierre et Jean leur répondent : « Nous ne pouvons taire ce que nous avons *vu* et *entendu*. Ce que nous vous annonçons, c'est ce que nous avons *entendu*, ce que nous avons *vu de nos yeux,* ce que nous avons *regardé avec attention*, ce que *nous avons touché* avec nos mains; car le Verbe s'est rendu visible, nous l'avons vu et nous en rendons témoignage. » (Saint Jean, *Ép*. I, v. 1.)

Et comment ne l'eussent-ils pas cru, puisque, « après cette résurrection, il rappelait à ses disciples qu'il la leur avait annoncée, et alors ceux-ci croyaient en même temps à l'Écriture et à sa parole? » (*Id.*, *Ép*. XIX, v. 11.)

Écoutez Paul, ce grand apôtre des gentils : « Je vous ai confié ce dépôt : Jésus mort pour nous, mis au tombeau et ressuscité le troi-

1. *Vie de Jésus*, p. 433.

sième jour, s'est fait voir à Céphas, puis aux Onze, puis à plus de cinq cents de nos frères réunis, dont la plupart vivent encore aujourd'hui,... puis enfin à moi-même, qui ne suis qu'un avorton... (*Cor.*, I, xv.) Comment donc peut-il se trouver des gens qui OSENT dire que les morts ne ressusciteront pas? » (*Id., ibid.*)

Puis venaient ces témoins vivants du grand miracle, et ces premiers successeurs, ces héritiers directs de ceux qui l'avaient été : c'est le grand Ignace qui donne sa vie pour ce même Christ qu'il a *connu* dans sa chair après sa résurrection ; « ego enim, post resurrectionem eum in carne *novi*[1] ; » c'est saint Polycarpe, disciple de saint Jean et de ce même saint Ignace, avec lequel il correspond souvent ; c'est Onésime évêque d'Éphèse et disciple de saint Paul, qui se fait lapider à Rome pour sa foi, comme Ignace s'était livré aux bêtes pour la sienne ; c'est Papias, comme eux disciple et ami de saint Jean, qui garantit la fidélité de l'Évangile de saint Marc, « bien, dit-il avec loyauté, que Marc ne tînt les faits que de saint Pierre, mais il mettait le plus grand soin à ce que rien ne fût oublié ou falsifié[2] ; » c'est Hégésippe, disciple de saint Jean, qui, avec la même loyauté, avoue que saint Luc n'a jamais vu le Christ dans sa chair, mais qu'il tenait tout de saint Paul, « ce qui n'empêche pas, dit-il, que chez Jean, Pierre et Paul, ces trois grands témoins oculaires, et les autres évangélistes, ce ne soit toujours le même et *principal esprit* qui ait tout révélé sur la nativité, passion, résurrection et conversation du Seigneur avec ses disciples ;» or, Hégésippe était presque un contemporain du Seigneur[3] ; c'est saint Irénée, disciple de Polycarpe, qui dit exactement les mêmes choses[4]; c'est Clément d'Alexandrie, son contemporain, qui, dans le second siècle, cite seize fois à ce sujet saint Luc et saint Jean, excellente preuve que ces évangiles ne peuvent dater du IIIe ou du IVe siècle, à moins que l'on ne veuille rajeunir d'autant toutes ces grandes vies.

Il faudrait faire subir le même sort à saint Justin, philosophe platonicien, qui se convertit au christianisme trente-cinq ans après la mort de saint Jean, et qui nous montre déjà *le corps ressuscité* de Jésus dans l'Eucharistie : grande leçon, soit dit en passant, pour le protestantisme !

1. *Lettres aux Smyrniens*, nº 111, p. 34. Voir saint Jérôme, *de Scriptor. eccles. in Ignat.* C'est de lui que Baronius a dit : « Ignace, qui ne s'attache guère qu'aux grandes vérités qu'il a constatées par lui-même, et de telle sorte qu'on ne peut rien désirer de plus. » (*Annal.*, anno 34.)

2. Voir *Reliquiæ sacræ editæ a M. J. Routh*, cité par Mgr Cruice dans sa brochure sur : *Quelques discussions récentes*, 1858.

3. *Analecta Anti-Nicæna*, de Bunsen.

4. *Cont. Hæres.*, lib. III, ch. I.

Que deviennent tous ces ajournements, et à quoi servent les discussions sur la *mise au net* du grand récit qui nous occupe, lorqu'il est évident que depuis l'époque de Pilate et de Tibère jusqu'à la fin des persécutions, des milliers de Juifs et de païens à Jérusalem, à Antioche, à Corinthe, à Athènes, à Éphèse, à Alexandrie et à Rome, subjugués par la parole, les vertus et les miracles des apôtres, mouraient pour cette même résurrection dont ils reproduisaient l'image en lettres de sang, et à l'infini, sur les parois de leurs catacombes et de leurs tombeaux?

Mais « on leur *répondait,* » nous dit-on ; et cette persécution de la logique, on nous la représente comme infiniment plus forte et plus dure que celle des supplices et de l'extermination. Plus dure, oui, pour la foi des victimes ; mais plus forte? Il fallait qu'elle ne le fût guère, pour reculer d'heure en heure devant la logique de ces ignorants hier encore si indécis et si peureux, et pour que *ce vil troupeau* des persécutés vînt à bout de tant de sagesse, de tant de dialectique, de tant de *finesse* et d'autorité.

Il est vrai que la logique des apôtres s'appuyait sur le meilleur des arguments : ils croyaient d'autant plus facilement aux miracles et aux résurrections de leur maître, qu'ils en faisaient eux-mêmes avec un grand éclat ; et de leur côté leurs disciples ne pouvaient hésiter bien longtemps, lorsqu'ils voyaient s'effectuer autour d'eux ce qu'on leur affirmait avoir été fait la veille. C'est donc une réponse très-insuffisante que celle-ci : « C'est la grandeur, c'est la pureté de la doctrine qui ont renversé le paganisme. » On n'oublie qu'une chose : c'est que cette sublime doctrine faisait tellement frémir la nature et révoltait tellement la raison, que, de même que les apôtres n'avaient accepté la résurrection de leur maître qu'à grand renfort de preuves physiologiques ; de même les disciples subséquents n'acceptèrent l'autorité des apôtres qu'à grand renfort de miracles et de révélations continus.

Les deux ou trois résurrections opérées par saint Pierre et par saint Paul leur valurent plus d'adhérents que toutes leurs Épîtres réunies[1].

1. « ÉPOQUE DE RÉDACTION DES ÉVANGILES. » — Malgré notre désir d'avancer, il est impossible de ne pas dire quelques mots sur cette question capitale. Depuis vingt ans que l'on se dispute sur l'Évangile primitif, dont tous les autres ne seraient que des copies, où en est-on arrivé? Pour Weiss, MARC serait seul cet évangéliste primitif; MATTHIEU n'est qu'un compilateur; LUC également. Pour Wilke, il y a bien quelque chose de vrai dans ce jugement, mais les interpolations sont nombreuses. Selon Luezelberg, l'Évangile de JEAN a été composé à Édesse, en 130 ou 135, par un membre de l'école de

2. — *La Résurrection devant le* XVIII[e] *siècle.*

Ce grand XVIII[e] siècle n'a cependant vécu que sur cette grossière objection des Juifs concernant « l'*enlèvement* par les apôtres du corps de leur maître, » objection jugée dès le principe si misérable, qu'elle n'avait guère survécu, nous le verrons, aux premiers jours du christianisme.

On sait tout ce qui a été répondu à cet égard aux Hume, aux Tindal, aux Voltaire, par la grande école des Huet, des Clarke, des Lardner, des Bergier, etc. Ce misérable système de l'*imposture*, rapproché de la timidité et de la résistance des apôtres, rapproché surtout d'un martyre collectif, absolument impossible s'ils avaient eu conscience de leur mensonge, devait mourir et mourut de nos jours une seconde fois. C'était vraiment abuser de l'absurdité, que de prêter à tous ces hommes, à toutes ces femmes, après la mort de leur maître, un courage surhumain qu'ils n'avaient jamais eu de son vivant,

l'apôtre André : on dirait qu'il l'a connu. Selon Kœstlin, c'est MATTHIEU que tout le monde a copié. En général, c'est JEAN, le témoin *oculaire*, que l'on tient le plus à rajeunir. On le place d'ordinaire au milieu du II[e] siècle, et plus volontiers encore au IV[e]. Mais voilà le grand embarras! c'est que son Évangile, comme le dit si bien M. Wallon (*de la Croyance*, etc., p. 191), « porte une empreinte que l'on ne peut méconnaître : c'est son âme qui respire dans son livre. » D'ailleurs il est cité comme contemporain des apôtres par tous les Pères du II[e] siècle, que l'on ne peut cependant pas reléguer au V[e]. Enfin, Bleek l'a fort bien dit : « Si ce livre eût été fabriqué au milieu du II[e] siècle, comment eût-il conquis si vite l'assentiment général? » Baur se moque avec raison de Strauss qui le dit rédigé « par la substantialité mystérieuse de la communauté chrétienne; » et Éwald se moque à son tour de Baur, contre lequel il défend « l'authenticité du quatrième Évangile et l'entière crédibilité de son auteur. » Quant à Strauss, après avoir été le plus chaud adversaire de SAINT JEAN, il avoue dans sa seconde édition que « la plupart des critiques le regardent aujourd'hui comme authentique, et en conséquence comme présentant une certitude *complétement historique* » (t. I, p. 51.); et enfin il ajoute dans la préface de la troisième édition que « les arguments de de Wette et de Neander ont ébranlé son scepticisme, et que, sans être tout à fait convaincu de l'authenticité du quatrième Évangile, il n'est plus aussi convaincu qu'elle n'est pas (t. I, p. 52). M. Wallon avait donc bien raison de s'écrier à son tour : « Il n'y a aucune raison de s'écarter de l'ordre traditionnel;... quand on s'en éloigne, TOUT EST DIFFICULTÉ; et quand on s'y tient, TOUT S'EXPLIQUE. » (*De la Croyance*, etc., p. 182.)

et de leur faire tenir à peu près ce langage : « Mes amis, nous savons bien maintenant que Jésus nous a trompés; il avait promis de ressusciter, et le voilà pour toujours parmi les morts. Notre intérêt serait de démasquer son imposture; mais non : sacrifions tout pour la gloire de celui qui nous a trompés, oui tout, conscience, honneur, repos et même la vie; nous vous le confessons, c'est nous qui avons tiré son corps du sépulcre. C'est donc très-gratuitement que nous affrontons pour ce mensonge audacieux le courroux du ciel comme le courroux de la terre; sans aucun intérêt pour la vie présente, sans aucun intérêt pour la vie future, et même contre tous nos intérêts, nous tenons à publier partout la fausse résurrection de Jésus, heureux si nous pouvons nous faire égorger pour cette fable de notre invention [1] ! »

Et pas un n'aura manqué à ce serment infernal, pas même ce Pierre qui tremblait à la voix d'une servante? pas un ne laissera tomber une parole de repentir ou de franchise?...

Voilà, certes, une conspiration à l'inverse de toutes les autres, et comme but et comme succès !

Mais que ferons-nous maintenant des gardes que l'Évangile, et, à son défaut, le bon sens nous montrent placés autour du sépulcre par les magistrats qui savaient ce que *l'imposteur* avait dit de sa résurrection? Qui donc aura pu les corrompre? l'or de ces pauvres bateliers? Il en fallait beaucoup, pour décider des soldats à briser les *scellés* du pouvoir.

On s'est rejeté sur leur sommeil; mais quoi! le sommeil de tous? Il en fallait aussi beaucoup pour résister à de telles manœuvres. Tout cela compose, il faut bien en convenir, une série d'impossibilités plus embarrassante que le miracle [2].

Le XIXe siècle a donc compris que *l'imposture* des apôtres était trop misérable, et en général il l'a abandonnée. Nous allons cependant la voir reparaître de loin en loin, mais seulement dans les moments de danger et lorsqu'on ne sait plus où donner de la tête.

1. Voir, pour le développement de cette idée, M. Frayssinous, *Défense*, t. II, p. 156.

2. Le fameux mot de Pascal : « J'en crois fort des témoins qui se font égorger, » reste donc parfaitement juste quand on le limite au fait pur et simple. Il cesserait de l'être si l'on inférait de tout certificat fanatique *la divinité* d'un fait, car il est évident que dans toutes les religions on est mort pour sa foi sans qu'on ait pu en déduire la légitimité de cette foi. Ici c'est le fait de la résurrection qui se charge de la légitimer à lui seul.

3. — *La Résurrection et les Allemands.*

Le caractère français, très-naturellement enclin à soupçonner la fraude et les *finesses*, mais qui l'était beaucoup moins à la recherche des explications impossibles, confia très-volontiers cette mission périlleuse aux Allemands, se réservant toutefois le droit de ne les lire et surtout de ne les comprendre qu'à son heure et dans la mesure de ses loisirs et de ses facultés. L'Allemagne est donc le terrain sur lequel va désormais, non pas se décider, mais se débattre pendant de longues années la plus grande des questions.

Il semblerait que pour lutter avec quelques chances de succès contre une croyance aussi solidement établie dans les cœurs que dans les esprits, il faudrait pour le moins le prétexte de quelques documents nouveaux, la découverte de quelque raison déterminante, et, avant tout, un de ces accords formidables qui savent du moins imposer par leur ensemble, sinon par leur sagesse; nous allons en juger.

Avant d'en venir aux mains avec M. Renan parlant pour son compte, rappelons en peu de lignes ce qu'il nous a déjà dit de l'exégèse allemande en général, et comprenons une bonne fois la valeur des maîtres par les aveux des disciples; n'oublions pas surtout qu'il reconnaît ce principe, base de tout notre travail : que c'est le système de critique *délicate*, appliqué par Heine, Wolf, Niebuhr, Ottfried Müller, etc., à toute la partie merveilleuse de l'histoire profane, qui a enfanté logiquement la critique appliquée à l'histoire sacrée par les théologiens allemands; « la négation d'Homère et de Romulus, dit-il, DEVAIT amener tôt ou tard la vie de Jésus par Strauss. » Avis aux imprudents, qui, faisant trop bon marché du témoignage païen, croient devoir le déprécier dans l'intérêt de leur propre cause ! Nous avons insisté bien des fois sur ce point; nous nous sommes même permis de nous inscrire en faux contre certains principes de critique professés par le R. P. Lacordaire dans sa magnifique analyse de Strauss. Pour renverser cette grande statue aux pieds d'argile, pas n'était besoin d'établir le critère de l'histoire dans l'emploi de l'écriture, qui « seule, dit-il, sépare et distingue l'hémisphère mythique de l'hémisphère réel [1]. »

En ajoutant que « du temps de Rémus et de Romulus on n'écrivait

1. Voir la XLIII[e] *Conférence de Notre-Dame*.

pas, » il avançait une hérésie du premier ordre, attendu qu'on était alors *en pleine écriture,* comme le dit Cicéron ; et enfin en rangeant toutes les religions de l'antiquité parmi les *mythes,* il brisait du même coup toutes les traditions, tous les témoignages, en un mot toutes les bases de la certitude et de l'authenticité [1].

Si nous pouvons espérer quelque bien de notre ouvrage, ce sera peut-être la mise en lumière de ce danger, et par suite le rétablissement des vrais principes historiques.

Cela posé, revenons aux défenseurs des principes contraires. Puisque M. Renan appartient à l'école allemande, cherchons quel est celui de tous ses premiers maîtres qui va trouver grâce à ses yeux. Sera-ce cet Eichhorn, « cet homme dont le nom, dit-il, n'occupe pas dans l'histoire de l'esprit humain la place qu'il mériterait? » (*Études,* page 139.) Non, car, un peu honteux de lui entendre expliquer en fait d'exégèse sacrée, soit l'embrasement du Sinaï « par un grand feu allumé par Moïse, feu avec lequel coïncida *par hasard* un violent orage, » soit l'illumination de la face du prophète « par le grand *échauffement* résultat de ses fatigues,... » il le juge en ces termes : « Cette méthode, bien que *subtile, étroite* et *forcée,* était un pas immense.» Malheureusement, « l'auteur s'arrêta dès le premier.» (Page 142).

Comme ce *pas immense* s'arrange assez mal avec les trois épithètes qui le précèdent, ce n'est décidément pas dans l'histoire que ce théologien n'occupe pas la place qu'il *mérite :* c'est dans l'esprit de M. Renan.

Paulus, son successeur, va-t-il être plus heureux? Sans doute, puisque ce fut lui « qui sut entrer à pleines voiles dans cette mer nouvelle et distinguer avec beaucoup de *finesse,...* etc. (*Études*, page 143.) Cependant, non moins honteux que pour Eichhorn de l'entendre expliquer « l'étoile des Mages par une *lanterne,* la marche sur la mer par une très-habile *natation,* la multiplication des pains par un savant *partage*, l'apparition des anges par de blancs *linceuls,* l'ascension par une disparition adroite au milieu d'un *brouillard*, etc. (*id.,ibid.*), M. Renan finit cette fois par donner à cette critique l'épithète « d'*insuffisante* et de *mesquine.* » (*Id., ibid.*)

Mais s'il traite ainsi les deux pères de la critique allemande, que va-t-il dire des autres? Hélas ! il va dire d'eux ce qu'eux tous disaient d'eux-mêmes, car l'anarchie était complète. Divisés en deux sectes, à savoir celle des *naturalistes* qui prétendent tout expliquer, celle des

1. Voir notre premier volume, chap. II, § 11.

mythologues qui nient tout, la grande fédération n'avait pas tardé à avoir son *nord* et son *sud*. On aurait dit que ce n'était plus contre le christianisme, mais seulement à propos du christianisme que les deux armées s'entre-détruisaient mutuellement. « Tout ou rien, disaient les mythologues aux naturalistes, car, en expliquant naturellement de telles choses, vous voulez faire une chose impossible, et, pour y parvenir, vous vous permettez les opérations les plus violentes, ou les procédés les plus atomistiques. » (Horst, Gabler, Schellum, Heine, Bauer, de Wette, etc.) « Mais, leur répondaient ces naturalistes, vous ne pouvez anéantir l'histoire; votre mythisme prétendu tient de la folie ; autant vaudrait brûler tous les historiens à la fois, car, grâce à vous, ils sont déjà morts, il n'y en a plus. » Et venaient alors de telles mêlées, de telles injures, que jamais l'intolérance des guerres de religion n'en avait offert de pareilles. Il fallait surtout entendre les logiciens du mythe poursuivre de leurs railleries, à propos de la RÉSURRECTION, les explications qu'essayaient d'en donner leurs rivaux. C'était à la risée publique qu'ils livraient des hommes comme Bahrdt, Eck, Gottlob, Paulus, et l'auteur des *Fragments de Wolfenbuttel,* parce qu'ils avaient admis, tantôt, comme ce dernier, l'imputation juive de l'enlèvement du corps de Jésus par ses disciples, tantôt, comme le premier, la complaisance avec laquelle Jésus, dans l'intérêt du parti, se serait *prêté* au crucifiement, comptant qu'en *inclinant de bonne heure la tête* il serait *à temps* détaché de la croix, et guéri immédiatement par quelques uns de ses associés, *assez forts* en médecine [1], » tantôt enfin, avec les deux autres, que « Jésus n'était pour rien dans ce coup monté par les disciples, qui seuls avaient résolu de jeter leur maître dans un état de *mort apparente* dont un *bon breuvage* devait le tirer juste au moment voulu. Ils comptaient beaucoup, il est vrai, pour la cessation de cette syncope, sur « cette masse d'aromates qui, aidés par la *fraîcheur* du sépulcre et même par un coup de *tonnerre* plein d'actualité [2], » durent rappeler facilement à la vie celui qui n'était mort qu'à demi, ou plutôt se réveillait si bien à point pour.... ne pas mourir tout à fait!

Voilà pourtant ce que tous ces rationalistes trouvaient de mieux pour parer à l'*intolérable* razzia des partisans du mythe. Mais ceux-ci continuaient à s'amuser cruellement de ce qu'ils appelaient « des productions monstrueuses [3] remaniant l'histoire sans frein ni règle. » Leur

1. Voir Xenodoxien, *Joseph and Nikodemus.*
2. Bahrdt, *Ausführung des Plans und Zwecks Jesu.*
3. Expressions de Strauss, t. II, part. II, p. 675.

sarcasme ne connut plus de bornes, lorsqu'à propos des APPARITIONS ils entendirent Brenneck soutenir que « Jésus retiré dans une loge d'Esséniens travailla longtemps encore au *bonheur* de l'humanité, et que faible encore, et *mal remis* d'une pareille aventure, il sortait de temps en temps de cette loge et *se montrait* suivant la mesure de ses forces en des lieux plus ou moins rapprochés; d'abord, près du tombeau, ensuite près d'Emmaüs, plus tard en Galilée,... etc. « Mais, leur disait-on, quand il entrait dans le Cénacle, *les portes étant fermées,* qu'était-ce? — Il les ouvrait. — Mais l'ascension? essayez un peu de l'expliquer[1] ! — Il se *dressa* pour les bénir et prit congé d'eux à la faveur d'un épais brouillard. — Mais les deux anges qui annoncent aussitôt son retour par la même voie?—Deux imposteurs initiés, et affublés de voiles blancs, etc. »

En vérité, le catholique éprouve une jouissance indicible lorsqu'il voit de telles absurdités exterminées par la main *des bourreaux* de la terrible école de Tubingue ! Oui, quel triomphe pour lui de voir tout homme de bonne foi forcé de choisir entre ces trois partis : ou la pure vérité évangélique, historique, testimoniale et logique, appuyée cette fois sur dix-huit siècles de concorde, de génie, de doctrines admirables et de civilisation véritable;... ou « les productions monstrueuses » d'un rationalisme qui fait pitié même à ceux qui poursuivent le même but;... ou enfin un mythisme insolent qui démentant Juifs, Romains, gentils, historiens profanes ou sacrés, et jusqu'aux incrédules eux-mêmes, se dresse dans son orgueil de sectaire et crie au genre humain : « Tout ce que tu as cru jusqu'ici est un mensonge, tous les Évangiles sont apocryphes, et ce que les rationalistes discutent comme des faits n'est qu'un long cycle de mythes, qu'une longue nuit pleine de songes merveilleux, car rien n'est plus fou que de discuter sur la *résurrection* d'un homme qui n'a jamais vécu ! »

Il fallait que toutes ces rêveries si adverses fussent à leur tour intolérables, pour que le chevalier Bunsen les comparât à « un nuage de poussière, qui, soulevé sous le prétexte de découvrir la retraite inconnue de la vérité, ne fait qu'aveugler les yeux des lecteurs. » « Dans la philologie classique, dit-il, les neuf dixièmes de ces hypothèses malheureuses, sans esprit et parfois absurdes, n'auraient jamais pu prendre racine; à peine auraient-elles paru, qu'elles auraient été anéanties[2]. »

1. Voir pour cette partie l'excellent livre de M. Wallon, *de la Croyance due à l'Évangile*, p. 273; livre savant et solide, qui suffirait à lui seul à la réfutation de toutes les difficultés du présent, et à toutes celles du même ordre que l'on nous promet dans l'avenir.

2. Bunsen, *Hyppolyt, and his age*, t. I, p. 500.

Il fallait que la position ne fût plus tenable, pour qu'un rationaliste comme le docteur Neander, ancien disciple de Schleiermacher, mais surnommé depuis « le père de l'histoire ecclésiastique, » ait cru devoir protester contre les principes de son maître et confesser sa foi en la divinité de Jésus, fondée sur sa RÉSURRECTION et sur son ASCENSION[1]. Il le fallait encore pour que Philippe Schaff, son disciple le plus savant, ait osé avancer à la face de l'Allemagne que « les Œuvres de Bruno Bauer appartiennent non à la théologie, mais à l'histoire de la folie humaine, et que le ranger parmi les historiens critiques, c'était placer le poëme de *Clovis,* par Desmarets, au rang des plus grandes épopées. »

L'ouvrage de Neander ayant obtenu en Allemagne un immense succès, c'est donc avec raison que dans l'excellente brochure dont nous avons déjà parlé Mgr Cruice s'indigne du silence absolu gardé par M. Renan sur un pareil contradicteur, ainsi que sur Tholuck, Ebrard, Hoffmann, de Lange, de Hug, d'Hulmann, qui tous combattent les deux camps hétérodoxes, au moyen surtout des arguments fournis par la RÉSURRECTION et l'ASCENSION.

Serait-ce donc parce que ces mêmes arguments de Neander auraient modifié plus tard sur le même sujet ceux du célèbre Strauss, qui en serait convenu lui-même?

Une telle réticence basée sur un pareil motif ferait peu d'honneur à la secte que nous combattons. Elle serait d'autant plus condamnable, qu'un homme dont M. Renan fait le plus grand éloge, et qui de temps à autre paraît être son chef de file, Éwald en un mot, écrivait en 1848 sur Baur et cette école de Tubingue les lignes qui vont suivre : « Baur a fait paraître en 1847 un gros livre sur les quatre Évangiles... Cet ouvrage est l'œuvre d'une inspiration basse; Strauss, Schwegler, Baur, s'accordent pour obscurcir et *travestir* l'histoire des premiers temps du christianisme, et les élèves sont pires que leurs maîtres. Les écrits de ces hommes donneront à l'Europe une pauvre idée du progrès scientifique de la Souabe et de l'Allemagne. Si l'on ne veut soustraire notre patrie A LA HONTE ET AU MÉPRIS, il est grand temps d'exposer sur les quatre Évangiles des idées plus saines. Baur réduit en pratique l'athéisme de sa secte chérie... J'ai longtemps hésité devant le combat qu'il fallait livrer à un collègue de la même Faculté que moi; mais il faut dire la vérité : Baur n'est ni un chrétien, ni un hérétique, ni même un bon païen; c'est UN JUIF, UN FLÉAU, UNE PESTE[2]. »

1. *Vie de Jésus-Christ* et *Histoire des temps apostoliques.*

2. Citation faite par l'abbé Meignant dans un article inséré dans le *Correspondant* sur le *Mouvement antireligieux*, etc.

Éwald avait raison de trembler, car à Baur allaient bientôt succéder les *humanistes* ou les logiciens du mythe, c'est-à-dire Feuerbach, n'admettant plus que « les manifestations religieuses de l'*esprit humain* dans l'humanité; » puis Max Stirner, leur substituant « les manifestations religieuses dans l'individu; » puis Kuno-Fischer, auteur de « la Théologie *réaliste;* » en un mot l'athéisme coulant à pleins bords et réalisant à la lettre le fameux mot de Bossuet : « Votre déisme n'est qu'un athéisme déguisé. »

4. — *La Résurrection devant l'école française actuelle.*

Jusqu'à présent le XIX[e] siècle ne s'était pas, et même on peut ajouter, ne s'est pas encore occupé spécialement et sérieusement de cette question-*mère,* implicitement comprise dans toutes les dénégations du siècle dernier; on peut dire qu'elle n'a pas fait depuis lors un seul pas. Trop positive pour entrer dans les mille spéculations des Allemands, toute cette question se réduisait au vieux dilemme des païens et des Juifs : OU LA MORT APPARENTE, OU L'ENLÈVEMENT DU TOMBEAU; c'était simple, mais c'était net. Un Israélite français, désireux, il y a quelque trente ans, de disculper légalement sa nation du déicide qui la *marquera* toujours, M. Salvador, parlait ainsi de la résurrection : « Dans *aucun* cas, on ne peut réduire ce qui est dit de cette résurrection aux termes d'une figure purement morale ou d'une allégorie, sans renverser par la base tout l'édifice chrétien... Aux yeux des adversaires du miracle, ou la mort de Jésus-Christ n'aurait été qu'*apparente* et n'entraînerait d'autre idée que celle d'un long évanouissement, ou bien quelques disciples secrets seraient descendus dans sa tombe, même sans prévenir les apôtres, qui avaient eu soin de se cacher... Rien de plus *spécieux* que la première et la plus étrange de ces deux opinions [1]... » Et là-dessus, M. Salvador d'analyser au point de vue scientifique la *mort apparente*, la *piqûre* du coup de lance, la non-brisure des jambes, l'octroi précipité du corps par Pilate, etc...

« La seconde opinion, celle des Juifs, dit-il, ne reçoit *avec évidence qu'un faible échec* des preuves extérieures et des suggestions que les récits évangéliques lui opposent... Enfin les contradictions de ces derniers ôtèrent à cette histoire le sceau de la *clarté* et de la notoriété nécessaire [2]. »

Nous n'avons rapporté cet exposé israélite que pour mieux consta-

1. Salvador, *Jésus-Christ et sa doctrine*, p. 194.
2. *Id., ibid.*, p. 199 et 200.

ter : 1° qu'en 1826 il n'y avait eu aucun progrès depuis l'époque de Pilate dans la dénégation, et 2° que celle-ci, toute juive qu'elle soit, n'est pas plus *ferme* que les autres et se borne à trouver ses propres moyens *spécieux,* et même recevant un *faible échec* des textes évangéliques, et profitant d'un simple défaut de *clarté* et de *notoriété* pour rejeter absolument le grand fait qui la condamne.

Mais les mythologues allemands, comme nous l'avons vu, ont trouvé ces deux moyens *pitoyables,* et, qui mieux est, nous l'ont parfaitement démontré.

M. Renan trouve cependant que la question de la résurrection est traitée par M. Salvador avec beaucoup de *finesse* et de raison (on le voit [1]); mais comment, lui qui se moque si bien des naturalistes et qui cependant n'est pas mythologue (puisqu'il appelle Jésus *le plus grand* des enfants des hommes), va-t-il s'y prendre à présent? quelle ligne va-t-il donc suivre entre ces deux partis de l'explication et de la négation si bien bafoués l'un par l'autre? Ah! soyez tranquilles, il en inventera une dont nous parlerons tout à l'heure, une qui sera bien autrement *pitoyable* et qu'il se gardera bien de développer dans sa *Vie de Jésus,* tant elle serait peu comprise des profanes. Notez bien, seulement, qu'il admet aujourd'hui la mort sur la croix; et probablement il y assistait, car il sait ce que personne n'a jamais su avant lui : « *Tout porte à croire*, dit-il, que la rupture instantanée *d'un vaisseau au cœur* amena pour lui, au bout de trois heures, une mort subite. » (*Vie de Jésus*, p. 425.) Il avoue encore l'*embaumement,* la mise dans un tombeau appartenant à quelque *affilié* (p. 432). Quant au fait de la disparition, voici ses paroles : « Le dimanche matin, les femmes, Marie de Magdala la première, vinrent de très-bonne heure au tombeau. La pierre était déplacée et le corps n'y était plus. En même temps, les bruits les plus étranges se répandirent dans la communauté chrétienne. Le cri : « IL EST RESSUSCITÉ, » courut parmi les disciples comme un éclair. L'*amour* lui fit trouver partout une créance *facile* (nous l'avons vu encore); que s'était-il passé? C'est en traitant de l'histoire des apôtres que nous aurons à examiner ce point et à rechercher l'ORIGINE DES LÉGENDES RELATIVES A LA RÉSURRECTION. La vie de Jésus, pour l'historien, finit avec son dernier soupir; mais telle était la trace qu'il avait laissée dans le cœur de ses disciples et de quelques amies dévouées, que durant des semaines entières il fut pour eux vivant et consolateur. Son corps avait-il été *enlevé?* ou bien l'enthousiasme toujours crédule fit-il éclore après coup l'ensemble de récits

1. *Études*, p. 198.

par lesquels on chercha à établir la foi à la résurrection? C'est ce que, faute de documents *contradictoires*, nous ignorerons à jamais. Disons cependant que la forte imagination de Marie de Magdala joua dans cette circonstance un rôle capital. Pouvoir divin de l'amour! moments sacrés où la passion d'une HALLUCINÉE donne au monde un Dieu ressuscité» (p. 434)!...

Quelle page donnée comme explication d'un fait qui a révolutionné le monde! Mais voyez! tout à l'heure c'était le dépôt dans le tombeau d'un *affilié*, ce qui entraînait *nécessairement* cet enlèvement *frauduleux* si bien anéanti par les mythologues. Maintenant cet enlèvement est *douteux*, et cela se comprend; en pareil cas il est bon de remettre au lendemain et de se donner une bonne nuit pour réfléchir et se retourner. En attendant, on ne risque pas grand'chose à jeter ce mot: *hallucinée*, ce mot si bien à la mode et qui suffit à tout! Peu importe qu'il entraîne nécessairement aussi une hallucination *collective* de quarante jours chez plus de *cinq cents* disciples *très-incrédules*, « ce qui ne s'est jamais vu, dit Strauss, chez plus de trois ou quatre personnages; » ceci n'est qu'un détail dont on se tirera à l'heure voulue. Eh bien! peut-être ne s'apercevra-t-on pas de ces impossibles coïncidences entre un *anévrisme rompu*, un caveau *préparé*, des disciples *affiliés*, une croyance rendue générale « ou facile par l'*amour*, » et ce millier, peut-être, d'*hallucinations* diverses venant, à point nommé, donner raison à deux mille ans de prophéties ressassées, confirmées la veille encore du miracle par celui qui allait en être le héros, d'où il résulterait que la plus grande révolution du monde aurait été le produit d'un DÉLIRE de VINGT SIÈCLES pour le moins!...

Tout cela ne tiendrait pas debout devant une analyse de cinq minutes essayée par un enfant; mais dans un livre qui se vend à quarante mille exemplaires, il faut nécessairement que ce soit bien fort et bien beau.

Essayons toutefois de sonder un peu plus profondément la pensée intime de l'auteur.

5. — *Secret inaperçu, ou dernier mot de M. Renan sur la Résurrection.*

Nous avons là sous nos yeux, et nous admirons la plupart des réponses que l'on a faites à l'auteur de la *Vie de Jésus;* mais nous ne voyons pas que dans une seule on se soit préoccupé de son habile ajournement de toute conclusion sur « l'origine des légendes relatives

à la résurrection » (p. 443). Il est cependant par trop commode de dire que « la vie de Jésus doit finir pour l'historien avec son dernier soupir. » Que le biographe de César ou de Napoléon dépose sa plume à l'heure même de leur mort, il est dans son droit, mais pour un philosophe à hautes prétentions, c'est précisément après ce *dernier soupir* de Jésus que doit commencer la vraie philosophie, et par conséquent l'intelligence d'une telle vie. Tant que l'on n'est pas descendu dans le tombeau du Calvaire et qu'on ne l'a pas trouvé vide, c'est perdre son temps que de parler de Jésus-Christ. Sa crèche et son sépulcre ne font qu'un, puisque tout l'intérêt de la première repose sur la grande scène du dernier. Drame bien exceptionnel, il est vrai, dont les plus grands épisodes ne datent que de la mort du héros!

Du héros!... Si celui-ci ne se distingue pas de ces héros *d'outre-tombe* dont nous avons tant parlé[1], en un mot, s'il n'est pas ressuscité *dans sa chair,* M. Renan est mille fois plus grand, ou plutôt mille fois moins coupable que celui dont il admire la vie. Dans le cas contraire, nous lui laissons à lui-même le soin de fixer sa propre *taille* et d'estimer sa propre culpabilité.

Jusqu'ici, nous ne connaissons pas ses raisons, mais nous le sommons de nous faire au moins entrevoir sa pensée sur la RÉSURRECTION; car, si nous doutons très-fort qu'il soit en mesure de nous offrir sur cette *difficulté* quelque chose de complet *aujourd'hui,* nous inclinons à croire qu'il nous tient en réserve quelqu'une de ces idées que Pascal appelait « idées de derrière la tête, » idées semblables, si l'on veut, à ces plantes que l'on cultive en serre chaude et que l'on abrite soigneusement, jusqu'au jour où la température générale permet de les exposer au grand air; qu'il permette du moins aux profanes de chercher à la voir, ne fût-ce qu'à travers les *châssis!*

Tous ceux qui rejettent la rédaction des Évangiles au IIe, au IIIe et même au IVe siècle de notre ère, vont nous prévenir en disant que rien n'est plus facile à fixer que « les origines de notre légende, » et que M. Renan est parfaitement dans son droit d'historien en ajournant leur discussion à l'époque *relativement moderne* qui l'a vu naître; mais ils le font parler à leur guise, puisqu'il est le premier à constater son impuissance à se prévaloir de ce système usé : « Plus j'y ai réfléchi, dit-il, plus j'ai été amené à croire que les quatre textes reconnus pour canoniques NOUS CONDUISENT TRÈS-PRÈS DE L'AGE DU CHRIST... ET SONT UN ÉCHO VRAIMENT IMMÉDIAT DE LA PREMIÈRE GÉNÉRATION CHRÉTIENNE. LE TRAVAIL POPULAIRE QUI LES FIT ÉCLORE S'EST ACCOMPLI

1. Voir vol. III de ce Mémoire, p. 274.

SANS AUCUNE CONSCIENCE DISTINCTE, ET DE PLUSIEURS CÔTÉS A LA FOIS [1]. »

De telles paroles sont à graver ; il ne s'agit donc plus que de connaître la cause qui fit *éclore* ce travail *inconscient* et *collectif* sur la résurrection. Sera-ce l'enlèvement par *les affiliés?* Non, car M. Renan, tout en conservant ce mot *affiliés* comme porte de sortie , M. Renan s'est trop moqué de ce vieux moyen et des explications *étroites, subtiles, insuffisantes* du dernier siècle et de celui-ci, pour y retourner encore. Quant à cette *mort apparente,* arrivant et cessant tout juste à la minute voulue pour les exigences du système, Strauss, de son côté, en a fait trop bonne justice pour qu'on puisse jamais la rajeunir. Reste donc l'*hallucination* de la Magdeleine; mais alors aurions-nous affaire à l'une de ces hallucinations privées et maladives, semblables à toutes celles de nos maisons d'aliénés? — Gardez-vous de le penser. Admirateurs de l'*antisurnaturalisme* de votre maître, vous vous méprenez sur le sien. Si vous le confondez par exemple avec celui de l'Académie des sciences, vous êtes à mille lieues de la vérité, et toute votre éducation est à refaire.

Permettez que nous vous aidions à réparer ce temps perdu ; nous vous engageons à lire ce que nous avons dit (vol. I, p. 115 de ce Mémoire) du système de M. Renan sur l'*origine* du *langage*, et son explication par les « *instincts spontanés* de la nature et de la conscience ; » pour lui le langage était uniquement leur *produit.* Mais quand on lui demandait son dernier mot sur ces instincts *créateurs* et comment il avait pu se les procurer, « il suffit, répondait-il, de substituer un *miracle psychologique* au miracle théologique ; » quand on lui demandait ensuite ce que ces instincts étaient devenus, puisqu'on ne voyait plus rien de semblable, il répondait avec assurance que « les faits *étranges* réservés à l'état *primitif* de l'humanité étaient devenus entièrement impossibles dans notre milieu *réfléchi.* » Or, plus on *réfléchissait* et moins on comprenait ; mais enfin lorsqu'il ajoutait : « *c'est le rêve affirmé,* » on acceptait cette fois très-volontiers cette dernière *affirmation.*

Cependant l'idée marchait, et lorsque, depuis, nous retrouvions dans le déplorable livre *Essays and Reviews* (même volume, p. 77) les mêmes réserves en faveur d'un certain « *miracle psychologique résolu de toute éternité, pour frapper l'esprit ébloui des peuples,...* » nous nous reportions à l'incroyant Français, et commencions à comprendre le mot d'ordre, sans toutefois pénétrer plus facilement dans les profondeurs de ce nouveau mysticisme.

1. *Études*, p. 172.

Eh bien! nous pouvons nous assurer aujourd'hui que ces mêmes formules publiées, il y a très-peu d'années, dans le volume des *Études religieuses,* peuvent être regardées comme l'expression exacte de la pensée que nous cherchons. Pour nous, c'est la même idée, c'est la même théorie du MIRACLE NATUREL appliquée à LA RÉSURRECTION et aux grands phénomènes *primitifs.*

Voyez plutôt.

« Que ceux qui circonscrivent les puissances de l'esprit humain dans les étroites limites du bon sens vulgaire, que ceux qui ne conçoivent pas *la fière originalité des créations spontanées* de la conscience, que ceux-là se gardent d'aborder un tel problème. »—Voilà, effectivement, pour bien des gens un début *fièrement original ;* mais voyons le développement.—« Pour bien comprendre Jésus, il faut être *endurci aux miracles.* [1] Il faut s'élever au-dessus de notre *âge* de réflexion et de lente analyse, et contempler les *facultés* de l'âme dans cet état de féconde et de naïve liberté, où, dédaignant nos pénibles combinaisons, *elles atteignaient leur objet sans se regarder elles-mêmes:* alors c'était l'âge des *miracles psychologiques.*

« Recourir à une intervention surnaturelle pour expliquer *des faits* qui sont devenus impossibles dans l'état *actuel* du monde, c'est prouver qu'on ignore les forces cachées de la spontanéité.... Certes il faut désespérer d'arriver jamais à la complète intelligence de certaines APPARITIONS surprenantes ;... on me proposerait une analyse définitive de Jésus, au delà de laquelle il n'y aurait plus rien à chercher, que je la récuserais;... aux époques naïves la légende naissait *d'elle-même* et sans *préméditation* mensongère : aussitôt née, aussitôt acceptée... Cette longue gestation de l'idée messianique dans le sein fécond d'Israël devait porter son fruit, et en effet, quand la domination romaine eut achevé de mettre la nation juive dans l'état *d'exaltation* où se produisent les phénomènes extraordinaires, les signes du temps se manifestèrent de toutes parts.... Mais *tirons un voile sur ces mystères que la raison même n'ose sonder.* Ce n'est pas en quelques pages qu'on peut essayer la solution du problème le plus obscur de l'histoire [2]. »

Lecteurs passionnés de M. Renan, il ne suffit pas d'entendre, il faut surtout retenir de telles choses. Retenez-donc bien qu'après vous avoir promis pour le volume à venir un système complet d'explications sur « la formation du *cycle légendaire* de la résurrection, » on ne pourra pas vous offrir autre chose que ce que vous venez d'entendre, tant

1. « Il faut avoir un *front d'airain* pour nier les miracles évangéliques, » disait Bayle; c'est toujours le même aveu.

2. *Études,* de la page 198 à la page 208.

que la théorie du miracle *psychologique* appliquée aux APPARITIONS de Jésus ne sera pas rapportée ou démentie; voyez si cela vous suffit: au lieu d'histoire vous aurez un cours complet d'embryogénie idéologique[1]; au lieu de faits, des hypothèses *monstrueuses* ; au lieu du miracle historique et biblique, un miracle *sui generis*, un *miracle Renan*, comme on n'en a jamais vu qu'aux époques *naïves;* au lieu d'un homme divin ressuscité, une nature *inconsciente,* enfantant d'abord toute une vie, puis l'*apparence* d'une résurrection, tout juste à la minute voulue pour cadrer avec les traditions, les prophéties et l'attente générale. C'est un peu dur à croire, mais pour adoucir la chose on vous donnera encore comme moyen de certitude un *rêve affirmé*, et comme moyen d'évidence, ce VOILE que l'auteur lui-même est obligé de *tirer* sur des *mystères* que *sa raison n'ose sonder;* la vôtre l'osera encore moins, soit dit sans vous blesser, puisqu'on vous a prévenus que « le sens critique ne s'inocule pas en une heure. » (*Études,* p. 203). C'est donc à vous de bien voir si vous voulez attendre cette inoculation complète; mais, le fût-elle, nous doutons encore que vous puissiez comprendre plus facilement comment ce millier de disciples ou de croyants, chez lesquels l'*incubation* de la foi paraît avoir été si longue, pût vivre, converser et manger pendant quarante jours avec cette *apparition psychologique* qui révolutionnait le monde. Si vous l'acceptez cependant avec autant de facilité et d'aussi bon cœur qu'on vous l'offre, vous serez enfin et très-certainement doués non-seulement du *sens critique,* mais de toute cette «*finesse* d'esprit, seule faculté qui fasse trouver le vrai en histoire. » La seule chose qui pourrait vous rester à craindre serait peut-être qu'on ne se rappelât ces paroles de saint Augustin, si pleines d'actualité : « Beaucoup, *ayant vu* le Sauveur sur cette terre, n'ont pas voulu croire à sa mission, même après les morts ressuscités par lui. Il en était de ceux-là comme de *beaucoup d'hommes* de notre temps, qui, malgré l'évident accomplissement des prophéties, persistent dans leur incrédulité et préfèrent résister par des *finesses humaines* que de céder à l'autorité divine après des témoignages si clairs, si manifestes, si sublimes. » (S. Augustin, *Lettre* CII, trad. Poujoulat.)

M. Renan pourra nier tant qu'il voudra que ce soit là tout son secret; mais, nous le répétons, à moins d'une rétractation formelle sur cette THÉORIE appliquée AUX APPARITIONS SURPRENANTES DU SAUVEUR, il n'en a pas le droit et toutes nos présomptions subsistent.

Le dernier mot de l'incroyance sur la formation de notre grande LÉGENDE est donc celui-ci : « UN GRAND MIRACLE D'OPTIQUE, OPÉRÉ

1. développement du germe des idées.

PAR CETTE NATURE, QUI, DIT-ON, N'EN FAIT JAMAIS QU'AUX GRANDES ÉPOQUES, BIEN QUE SES LOIS, nous a-t-on dit, SOIENT IMMUABLES. » L'essentiel, à ce qu'il paraît, c'est qu'elle soit INCONSCIENTE, c'est-à-dire qu'elle ne comprenne rien à ce qu'elle fait; c'est le seul cachet qui distingue son miracle *psychologique* du vieux miracle *théologique*. Mais alors il faut convenir que le hasard la sert bien.

6. — *Le Miracle psychologique appliqué par d'autres encore à* LA RÉSURRECTION.

Maintenant, assurons-nous que M. Renan n'est nullement l'inventeur de son miracle, et que cette triste propriété ne lui est même pas conservée.

Selon Bawr, « le seul mot de Jésus à Magdeleine : « Ne me touchez pas! » vint placer les apôtres dans une *situation d'esprit* telle, que Jésus *ne pouvait manquer de leur apparaître*. La résurrection n'a été que la foi subjective devenue objective, car lorsque le croyant *voit* l'objet de sa foi, *il le tire de lui-même... Le fait extérieur n'est qu'une réalité subordonnée*... Cela est, parce que cela doit être, tel a toujours été le raisonnement des apôtres,... le fait extérieur ou phénoménal est une forme dont la substance est interne, etc [1]. »

Quant à Éwald, le grand antagoniste de Bawr, le grand défenseur de l'authenticité du quatrième évangile et de l'entière crédibilité de son auteur, dès qu'il met le pied sur le terrain de la vertu miraculeuse du Christ, M. Schwarz le remarque avec raison, « il bat la campagne. » Pour lui, cette vertu est la base naturelle de la vitalité constante du divin en Jésus, et dès qu'il arrive aux miracles supérieurs, il les écarte, ou plutôt il les *noie* dans un flot de phrases *impénétrables*, vraie production de ténèbres, incompatible avec sa réputation de grand critique. [2] »

Ici c'est encore un libre penseur qui juge ses amis.

Strauss était sur la même voie, et puisque M. Schwarz nous affirme que « son livre est encore comme le jugement collectif de la critique évangélique, ou plutôt, dit-il, comme son inventaire final dont le dernier mot est *banqueroute* [3], » voyons un peu comme il savait au besoin suppléer aux explications naturelles, et rester, en fin de compte, suspendu dans les airs. Strauss, qui a fait tant d'athées, n'a jamais

1. Cité par la *Revue germanique* du 31 mars 1860, art. de M. Schwarz.
2. *Id., ibid.*
3. *Id., ibid.*

été, quoi qu'on en ait dit, qu'un éclectique et un simple sceptique, et sous ce rapport M. Renan est dans le vrai lorsqu'il affirme qu'en France nous ne l'avons jamais bien connu. Nous demanderons par exemple comment il peut se faire que M. le docteur Littré, dans aucune des trois préfaces qu'il adjoignait à ses trois éditions de Strauss, ne nous ait jamais parlé de toutes les explications *magnétiques*, non pas essayées, mais formellement données par son auteur. Sans doute, il craignait de le démonétiser en nous le montrant expliquant l'exorcisme des possédés géraséniens par « le transport de leur état organo-psychique dans l'immonde troupeau qui se jeta à la mer ; » ou bien encore expliquant tous les autres « par les *passes* mesmériques. » Il est vrai que Strauss ajoutait loyalement : « La guérison des *aveugles de naissance*, des lépreux, des absents, avec lesquels le guérisseur n'avait eu aucun contact, me paraît dépasser les limites les plus extrêmes de l'action du magnétiseur, et alors JE PRÉFÈRE EN DOUTER » (t. II, 1re part. p. 129).

Vraiment M. le docteur Littré a du malheur ; il y a vingt ans, il éditait Strauss, dont il était obligé de taire les *rêveries magnétiques*, et voici qu'il édite aujourd'hui Salverte, dont il commence, comme nous l'avons vu, par saper toutes les bases... (voir Introduction de ce Mémoire).

Il faut bien cependant que Strauss en arrive aux résurrections de morts, « avec lesquelles, dit-il, doivent commencer les vrais miracles » (p. 187) ; mais il faut voir avec quelle ironie il traite les rationalistes qui les expliquent par les *morts apparentes !* « Comment, leur demande-t-il, Jésus aurait-il-su, *de loin*, et plus tard à travers les parois d'un cercueil ou à travers les profondeurs de la terre, qu'il n'y avait là qu'une léthargie ? Tout ce qu'on imagine à cet égard, ajoute-t-il, est UN TISSU DE FOLIES, ET ÉQUIVAUT A LA PLUS HAUTE INVRAISEMBLANCE » (p. 163). Et cependant ces faits, tout aussi bien attestés que ceux qu'il accepte, lui paraissent tellement « sans analogues dans l'histoire » et nécessitent si bien pour lui « L'INTERVENTION D'UN ÊTRE PLACÉ AU-DESSUS DE LA NATURE » (p. 9, 10, 11), *qu'il aime mieux y voir* (on le croit bien) un pur *mythe* né de la tendance de la communauté chrétienne à modeler son Messie sur le type des prophètes » (p. 180).

C'est fort commode, mais ce qui l'est infiniment moins pour lui, c'est l'AUTORÉSURRECTION du Sauveur. Quels embarras, cette fois ! D'abord celui de la prévision et de la prédiction bien authentiques de cette résurrection par celui qui devait en être le sujet. « Il y eut là, dit-il, LE HASARD LE PLUS INCALCULABLE, si l'on ne peut pas

admettre une *mort apparente* concertée avec ses disciples » (p. 357).

Comme il n'y a guère de milieu, il revient encore à celle-ci ; il l'examine, il la retourne, il veut la rendre possible, mais... UNE MORT APPARENTE JOUÉE SUR UNE CROIX ! devant des bourreaux, ET AU FOND D'UN SÉPULCRE ! un simple ÉVANOUISSEMENT, causé A L'HEURE VOULUE par une suspension de circulation sanguine ! cela lui paraît avec raison le comble de l'absurdité, et il aime mieux nier encore une fois (p. 584).

Il nie donc,... mais voici qu'en y regardant de plus près, et rencontrant sur son passage la *bonne foi* des apôtres, il a la loyauté de lui rendre hommage : « C'est avec raison, dit-il, que tous les apologistes insistent encore aujourd'hui sur ce point, c'est-à-dire sur l'immense révolution qui s'opéra dans leur esprit, entre leur premier et profond découragement et l'enthousiasme avec lequel ils annoncèrent depuis Jésus comme Messie... Or, « en supposant, dit-il, que la rédaction des Évangiles ne fût pas contemporaine, ON N'ÉBRANLERA JAMAIS le passage de la *première Épître aux Corinthiens,* qui, bien INCONTESTABLEMENT AUTHENTIQUE, a été écrite vers l'an 59 après Jésus-Christ, par conséquent MOINS DE TRENTE ANS après sa résurrection; or saint Paul, favorisé de cette apparition, mettait toutes les autres sur la même ligne que la sienne » (p. 655). « Il faut bien d'ailleurs, dit-il, que QUELQUE CHOSE D'EXTRAORDINAIRE ait, pendant cet intervalle, relevé le courage des apôtres et décidé de leur conviction » (p. 655).

Reste donc à définir ce QUELQUE CHOSE, mais il paraît que c'est assez difficile. « On pourrait, reprend-il, si l'on voulait rester sur le terrain du surnaturel, admettre *peut-être* avec Spinosa UNE VISION produite miraculeusement dans l'*intérieur* des disciples et destinée à leur faire comprendre la résurrection spirituelle des pécheurs ; car Weisse admet que « l'*esprit de Jésus* avait réellement *mis en mouvement* celui des apôtres » (voilà bien le MIRACLE PSYCHOLOGIQUE de M. Renan !). « Mais, continue Strauss, si l'apparition de Paul peut à la rigueur s'expliquer par l'état d'anxiété et de lutte intérieure qui avait produit chez cet apôtre une *tension* extraordinaire qui dut se décharger par une crise spirituelle décisive sous forme de *Christophanie,* que ferons-nous des autres apôtres? Ne pouvant prendre nulle part l'idée de la résurrection, il fallait donc *qu'ils la produisissent eux-mêmes*... Il FAUT donc que pour eux, comme pour les assemblées entières, ces apparitions fussent produites par QUELQUE CHOSE DE SENSIBLE à la vue et à l'OUIE, ou peut-être par l'aspect de quelque personne inconnue. » « Mais l'ASCENSION ! l'ascension attestée avec la même bonne foi détruit à tout jamais l'explication naturelle (p. 701). Décidément il vaudrait

mieux tout nier,... car la RÉSURRECTION et l'ASCENSION sont les deux pierres fondamentales sans lesquelles la communauté chrétienne n'aurait jamais pu s'élever. Kant a eu le plus grand tort de dire que ces deux faits n'étaient que des *images*,... sans eux l'histoire de Jésus n'aurait plus de sens» (p. 746).

Et faute de pouvoir trouver ce qu'il déclare cependant *indispensable à trouver,* Strauss nie, et, se reposant enfin de tant de labeurs sur cette négation, il a l'épouvantable courage de conclure en ces termes : « Ainsi, le trésor de vérité et de vie qui depuis dix-huit siècles alimente l'humanité paraît, il semble, dissipé sans retour, toute grandeur précipitée dans la poussière, Dieu dépouillé de sa grâce, l'homme de sa dignité, et le lien rompu entre le ciel et la terre !... » (t. II, p. 712).

On en conviendra, l'athée qui s'applaudirait d'un tel résultat échapperait lui-même à toute critique, et trouverait à nos yeux plus d'une circonstance atténuante dans l'excès même de sa folie; mais tel n'est pas heureusement le cas de notre Allemand. Tout en acceptant la possibilité de cet effroyable résultat, il se flatte encore de l'espoir d'y remédier, de renouer ce lien rompu entre le ciel et la terre, et de faire à ce Dieu qu'il « a précipité dans la poussière » une assez belle place encore, en l'apothéosant à la manière de M. Renan, et en le plaçant dans une sorte de musée dans le voisinage d'Orphée, de Moïse, Mahomet, Alexandre, César, Raphaël et Mozart, honneur insigne, mais bien mérité par l'homme «chez lequel l'unité du divin et de l'humain a atteint son summum d'intensité. » Il veut bien lui rendre cette justice. D'un autre côté, « un Christ, dit-il, qui n'est plus *qu'un homme distingué* n'a plus rien de commun avec celui des chrétiens» (p. 742); et comme il a l'air de se résigner, c'est maintenant la profondeur fatale de ses convictions qui va peut-être nous incliner à le plaindre.

Hélas! il n'a même pas cette terrible excuse; écoutez son dernier mot : « De même que le croyant est en soi sceptique, de même le critique est en soi croyant. Il est rempli de respect pour toute religion en particulier; il sent que le fond intrinsèque de la plus haute religion, de la religion chrétienne, est identique avec la philosophie la plus haute... De plus notre critique, bien qu'exécutée avec détail, ne s'en réduit pas moins, devant la conscience en présence de laquelle elle se trouve, à un SIMPLE SCEPTICISME NON DÉVELOPPÉ» (p. 714).

Celui qui joue toute sa fortune sur un dé passe aux yeux de tous pour un fou, et voilà que ceux qui jouent toute leur éternité et, qui pis est, celle des autres sur un *peut-être* seront regardés comme des sages !... Et ce *peut-être* qui dément cette sagesse, et cette sagesse qui se suicide elle-même dans la personne de chacun de ses membres

en les déclarant tous *insensés*, et cette Babel de contradictions plus rigoureusement punie que la première en ce que ce n'est plus entre les peuples que règne la confusion, mais bien dans la pensée *des sages*;... on nous les présentera comme LA GLOIRE de ce siècle, comme l'expression DE LA CRITIQUE LA PLUS HAUTE AYANT JUGÉ LES ROIS ET LES DIEUX, sans qu'on ait jamais pu la prendre en défaut » (voir le premier volume de de ce Mémoire, page 41). Et on le croira, sans se douter qu'en le croyant on se laissera prendre soi-même en flagrant délit de crédulité et d'ignorance poussée jusqu'au point de ne savoir ni écouter ni lire!...

Et maintenant, admirateurs sur parole de ces phalanges indisciplinées que l'on n'a jamais pu prendre au contraire « en flagrant délit de concordance, » choisissez entre les terres sans eau qu'elles défrichent, ou plutôt entre ces sables mouvants de la sagesse moderne, et l'inébranlable rocher dont les eaux jaillissantes, comme le dit Strauss, « alimentent et désaltèrent depuis si longtemps l'humanité!... »

---

§ VIII.

Retour menaçant à la plus spécieuse des hérésies du passé.

Nous l'avons dit, et nous ne craignons pas de le répéter, toute cette critique matérialiste et basée sur les lieux communs d'une dialectique vulgaire touche à ses derniers moments. Dès demain, une autre école, nourrie d'illuminisme et fondée au contraire sur l'admission du merveilleux, « *honnira*, suivant l'expression du comte de Maistre, tous ses prédécesseurs et rira de leurs ténèbres, comme nous rions aujourd'hui de celles du moyen âge. » Ce talion fonctionne déjà. Pendant que M. Renan, qui se croit et que l'on croit si nouveau, s'enveloppe dans ses rêveries sur « les *forces spontanées* de la nature, ne fonctionnant qu'à certaines époques, » des esprits moins nuageux, éclairés par l'expérience du spiritisme et certains, *absolument certains, cette fois,* de ce qu'ils auront constaté par eux-mêmes, déchireront, dans toute sa longueur, le fameux *voile* que l'on tirait tout à l'heure avec tant de prudence et d'à-propos. Rendant aux choses leur vrai nom, ils n'iront plus confier ces grandes missions hallucinatrices à de pauvres *forces aveugles,* lorsqu'ils en auront sous la main de très-*surintelligentes*, et, en outre, si complaisantes, que chacun de nos ennemis saura bien en faire son profit. Pendant que l'adepte et l'initié prêcheront l'adoration de ces nouvelles forces, le rationaliste, tout en les méprisant, saura bien les utiliser pour sa cause, c'est-à-dire qu'il les classera résolûment, et cette fois très-spécieusement, avec leurs rivales (les saintes forces) parmi les formes et les produits de cet occultisme général et spirituel dont ils auront enfin compris l'action sur le monde.

Que M. Renan ne sourie pas trop vite, ou plutôt qu'il réflé-

chisse, non pas à des millions de témoignages contemporains qui ne paraissent dignes que de *mépris* à un siècle plein de respect, dit-on, pour l'*expérience* et pour l'*observation*, mais aux apostasies (dissimulées ou avouées, peu importe!) d'un certain nombre de ses collègues. Nous savons qu'il les connaît, nous croyons même savoir qu'il s'est préoccupé de ces *folies*, comme d'une chose dont la démonstration pourrait quelque peu déranger son système.

En attendant, qu'il nous permette de lui nommer tous ces apostats de fraîche date, et qu'il nous laisse lui citer, pour la dernière fois, l'exemple de son maître Strauss! Strauss, nous a-t-on dit, a *modifié* ses opinions; mais qui pourrait nous assurer que son horreur du surnaturel n'ait pas été fort ébranlée par ce qu'il nous a raconté lui-même? Nous l'avons vu tout à l'heure expliquant bravement par le *magnétisme* et le *somnambulisme* mesmériques tous les exorcismes et cures de l'Évangile. Il ne s'arrêtait que devant les *résurrections* de morts et les miracles *cosmologiques*. Mais du temps de Strauss, avons-nous dit, le mesmérisme n'était qu'un *pur fluide*, instrument d'une volonté plus ou moins forte, et le somnambulisme était un des effets de ce fluide. Vint un jour cependant où, mis en rapport avec une somnambule plus lucide que les autres (la fameuse voyante de Prevorst), il s'aperçut qu'il pouvait y avoir *autre chose*, et, ce jour-là, il faillit devenir fou. Il en avait été de même de Kant, le fameux sceptique de *la raison pure*, et certes, les têtes de ces deux hommes valaient bien toutes les nôtres[1].

1. « A cet appareil surnaturel, dit Strauss (*Seherinn von Prevorst*), aussi bien qu'à ces longs entretiens avec des esprits invisibles, bienheureux ou réprouvés, IL N'Y AVAIT GUÈRE A EN DOUTER, nous étions en présence d'une véritable visionnaire, nous avions devant nous un être ayant commerce avec un monde supérieur. Cependant, Kerner me proposa de me mettre en rapport magnétique avec elle. Je ne me souviens pas d'avoir jamais senti une impression semblable depuis que j'existe. Il me sembla, quand je lui tendis la main, qu'on m'ôtait la planche de dessous les pieds et que j'allais m'abîmer dans le vide. » — Passons à Kant à présent. Tout ému de deux anec-

Mais aujourd'hui qu'il ne s'agit plus de *fluide*, la *modification* des idées de Strauss aurait pu devenir plus positive et plus large. S'il eût vu, de la *bouche* d'une femme et du *tiroir* d'une *table*, magnétisées par la même *passe*, sortir des réponses complétement identiques, c'en était fait à tout jamais de ses illusions sur le « transport *organopsychique* d'un cerveau dans un autre, » donné comme explication des exorcismes; c'est alors qu'il se fût « *abîmé dans le vide* » et qu'il eût fait *chorus* avec Kant sur « notre étroite *communauté d'existence* avec le monde des esprits. » Il est vrai que pour un philosophe dont le point de départ avait été jusque-là la négation de ces mêmes esprits, il y aurait eu dans cette masse de phénomènes spirites plus qu'il n'en fallait pour lui faire jeter au feu son ouvrage; du moment où son accusation de *légende*, fondée sur l'*exorcisme* des esprits, devenait histoire, son histoire, à lui, devenait immédiatement *légende*. Mais ne se convertit pas qui veut, et ceux qui « résistent aux résurrections de morts » peuvent résister aussi à la démonstration d'un exorcisme. Supposons donc maintenant que la conversion de Strauss n'eût pas dépassé celle de nos spirites, c'est-à-dire le cercle des esprits, il n'en était pas moins trop philosophe, pour s'en tenir désormais au spiritisme psychologique ou révélateur; il eût voulu suivre toutes ses péripéties, et, dans le nombre, la nouvelle forme des « apparitions surprenantes » ne lui eût certes pas échappé. Lorsqu'on lui aurait, comme à tant d'autres, fait voir, entendre et même toucher des fantômes, c'eût été ce jour-là que « *la planche* » se fût retirée de dessous ses pieds, » et que (toujours en supposant sa non-conversion) il fût inévitablement tombé dans la grande hérésie dont nous annon-

dotes de Swedenborg qui l'avaient occupé fort longtemps et dont il avait constaté l'exactitude, Kant en avait tiré cette conclusion : « On en viendra *bientôt* à démontrer que l'âme humaine vit, dès cette existence, en communauté étroite et indissoluble avec les natures immatérielles du monde des esprits; que ce monde agit sur le nôtre et lui communique des impressions profondes dont l'homme n'a pas conscience aussi longtemps que tout va bien chez lui. » (*Traum eines Geistersehers*, p. 134.)

çons les approches; or, par cette hérésie, le Dieu ressuscité se verra, sachons-le bien, travestir en médium. Quant à sa RÉSURRECTION et à ses APPARITIONS en *chair* et en *os*, si différentes de toutes les autres, ce sont elles que l'on acceptera de préférence, que l'on analysera et que l'on rapprochera, sinon plus volontiers, du moins plus facilement des *fantômes* spiritiques de HOME et compagnie[1].

Quant aux rationalistes convertis aux esprits, mais qui voudront les utiliser pour leur incroyance, ils n'auront aucune peine à prouver que « l'énergie des forces spontanées et *perdues* » ne suffit plus à ces *apparitions;* et nous les verrons tomber d'un seul bond au fin fond de la nouvelle hérésie. A peine se rappellera-t-on qu'elle est bien vieille et qu'elle s'appelait, il y a dix-sept cents ans, l'hérésie des *docètes*, et qu'après avoir été longtemps et vigoureusement combattue par les plus grands docteurs de l'Église, comme étant la base de toutes les erreurs des premiers siècles, elle avait été définitivement brisée et condamnée dans un concile mémorable.

1. Mais pourquoi mettre au futur ce qui déjà se trouve fait, car au moment où nous relisons ces lignes, nous trouvons dans le journal *le Monde* (23 août) l'analyse d'un article emprunté à une revue anglaise, sur la *Vie de Home écrite par lui-même?* Si ces deux journaux sont exacts, on trouverait dans ce livre : 1° que M. Home RESSUSCITE les morts en les évoquant et les faisant agir, en faisant apparaître leurs mains, leurs pieds, etc.; 2° qu'il s'élève dans l'air; 3° qu'il fait vivre ou mourir les plantes à volonté; 4° qu'une étoile, signe d'une mission divine, illumine son front; 5° qu'il multiplie les écus, comme le Christ multipliait les francs; 6° qu'il a rendu la vie à un sourd, etc., etc.

« La revue anglaise, reprend *le Monde*, flétrit avec raison cette secte criminelle par laquelle les antechrists modernes s'exaltent au-dessus du nom divin, et qui précipite ses victimes en hécatombes infernales vers la corde du suicide ou dans les cabanons de fous. Selon M. Howitt, auteur digne de foi, il existe aux seuls États-Unis deux millions et demi de sectateurs du spiritisme. L'Angleterre est au second rang. »

Nous ajouterons à ces réflexions fort justes que tant que l'on combattra ce fléau, comme la revue dont nous parlons, par une simple fin de non-recevoir fondée sur le *mensonge* ou l'*illusion* des spirites, on l'étendra de plus en plus, car jamais on n'a vaincu l'erreur en niant le côté vrai sur lequel elle se fonde.

Certain de la voir reparaître incessamment, nous devons consacrer quelques mots à cette première hérésie, qui sera probablement aussi la dernière. Voici quelle était sa substance. Au IIe siècle de l'Église, on était trop près de la *vérité* pour que l'on osât produire et pour que l'on pût admettre toutes les inepties dont nous sommes depuis cent ans les auditeurs forcés. On allait droit au but et l'on ne travestissait pas en *légende* une *histoire* avouée par Josèphe, par Tacite, par Suétone et par un témoignage collectif écrasant ; on avouait donc la vie, les vertus et les miracles de Jésus ; seulement, on faisait du tout, comme nous allons le faire bientôt, un véritable spiritisme. C'était, disait-on, grâce à certains mots, à certains secrets kabbalistiques, que Jésus avait dérobé cette puissance aux païens. Le médecin Celse, le plus fort des adversaires de ce IIe siècle, et Julien, le plus fort des adversaires du Ve, n'avaient rien trouvé de plus spécieux à opposer sur les miracles du Christ à Origène et à saint Cyrille[1].

Aussi, jusqu'au chapitre de la RÉSURRECTION, tout marchait-il assez bien aux yeux... des simples et de ceux qui ne l'étaient pas ; mais dès qu'il s'agissait de cette vie commune s'écoulant pendant quarante jours entre les apôtres et Jésus RESSUSCITÉ, alors on ne savait plus comment faire, et l'on tombait dans une dénégation bien autrement spécieuse, à savoir celle de la *vraie chair* du dieu ressuscité.

Eh bien ! il se peut que nous fassions rire beaucoup de personnes en leur disant qu'aujourd'hui nous retournons tout droit à cette hérésie des *docètes* et des *paradocètes ;* mais ne riront pas assurément tous ceux qui, connaissant tant soit peu l'histoire de l'éclectisme alexandrin, savent combien cet éclectisme a de rapports avec le nôtre et combien il compte d'admirateurs dans nos universités ; ne riront plus surtout les historiens modernes de cet ancien éclectisme, qui avouent en avoir enseigné, écrit et publié toute l'histoire, sans en comprendre un seul mot, jusqu'au jour où, témoins involontaires d'un seul

1. Voir Origène, *Contra Celsum*, § 38, et saint Cyrille, *Contra Julianum.*

fait de spiritisme, ils se sont trouvés initiés tout d'un coup, ont compris enfin leurs auteurs et se sont sentis dès lors très-disposés à épouser toutes les idées *théurgiques* de cette époque admirée.

Ces anciens hérésiarques disaient donc avec Celse que « les apparitions de Jésus étaient *vraies* en ce sens que, lorsqu'il se faisait voir à tous ses *affidés*, cela ne pouvait s'entendre que d'une *ombre* semblable à celle du démon d'Esculape, qui se montre encore *tous les jours* à beaucoup de Grecs et de Romains, ou bien à celle d'Aristée, que l'on *doit tenir pour vraie* [1]. »

C'est de cette idée sur la chair *apparente* du Sauveur qu'ils tiraient leur nom de *docètes* (δοκειν, *paraître*). Cette erreur fondamentale, avons-nous dit, se retrouve au fond de toutes celles des gnostiques, et nous la voyons se reproduire, jusque dans le VIe siècle, dans la secte des *phantasiodocètes*. Toute dangereuse qu'elle fût, elle avait cependant un très-heureux côté : c'était de prouver la bonne opinion que les incroyants de ces premiers siècles avaient de la sincérité des apôtres. On la leur accordait, ainsi que la *réalité* des apparitions du Sauveur; seulement, on ajoutait : « C'est Dieu le Père qui a voulu vous tromper par le plus vain des *fantômes*. » Le blasphème avait donc de très-bonne heure remplacé la calomnie, et le *miracle psychologique* avait toujours eu cours dans le monde incroyant. L'Église l'accordait même de son côté, mais en certains cas seulement, tandis que ses ennemis tenaient à ce qu'il n'y en eût jamais eu d'autre.

Aussi, fut-ce de ce côté que se portèrent avec le plus d'insistance et d'éclat toutes les forces des apologistes. Origène, Tertullien, saint Irénée surtout, consacrèrent une grande partie de leur temps à démontrer que, du moment où l'on admettait la parité des deux existences de Jésus et que l'on niait une incarnation *réelle avant* comme *après* la résurrection, on se montrait par trop absurde en soutenant que, pendant

1. Origène, *Contra Cels.*, l. II.

trente-trois années, cette fausse *chair* avait fait *illusion* à toutes les populations qui l'avaient vue, touchée, palpée, etc. Mais les gnostiques ne reculant pas devant cette folie, la tâche des Pères devenait de jour en jour plus facile et plus triomphante. On leur opposait, il est vrai, la prétendue résurrection d'Aristée; mais ils triomphaient en prouvant que ses apparitions avaient toujours paru si suspectes, qu'il avait été impossible de le faire admettre comme dieu par les populations. Toute la discussion roulait donc sur le sens du *toucher*, sur ce creuset de la réalité matérielle, comme le disait Lucrèce :

Le corps seul peut toucher, et se laisser toucher.

Or, le *toucher*, ou plutôt le *palper avec la main*, qu'il ne faut pas confondre avec le *tact*, semble si peu susceptible d'hallucination, que les savants anglais (dont nous avons mentionné les études sur les *fantômes*, vol. III, p. 383), n'ont pu trouver que deux exemples d'illusion de ce sens, et encore très-douteux, le toucher, disons-nous, était le grand moyen de défense des croyants, car il semblait avoir été donné par l'Évangile comme la démonstration par excellence. « Touchez, avait-il été dit à Thomas, et assurez-vous qu'un esprit n'a ni chair ni os. » Mais, pour soutenir que Notre-Seigneur n'avait *jamais* eu qu'une chair *apparente*, il fallait donner, non plus seulement au toucher d'un apôtre incrédule, mais au toucher collectif, populaire et permanent de tous les autres, le démenti le plus effronté que l'on eût jamais vu. Le toucher, qui n'eût pas été pour saint Thomas *tout seul* un critère absolument infaillible, le devenait, étant expérimenté par tous les témoins et réuni à l'ensemble général de toutes les autres preuves [1].

1. Tout en insistant sur la valeur de ce *toucher*, les grands théologiens faisaient preuve de beaucoup de science et de modération, en ne lui attribuant pas une puissance absolue, mais bien *suffisante* ici par elle-même, et positivement irrésistible par son adjonction à tout le reste. Ils n'ignoraient pas en effet que l'on avait cru toucher bien des fois les corps des anges et des

D'ailleurs, ce toucher palmaire et inquisitorial de l'apôtre n'était pas seulement destiné à la démonstration d'un seul fait, mais bien à celle de toutes les prédictions qui en avaient été faites autrefois. Saint Thomas se fût montré par trop exigeant en ne se contentant pas de son enquête, depuis si longtemps consignée dans un psaume écrit sous la dictée de ce même Verbe qui, devenu plus tard le héros de la prédiction, la faisait lire à ses apôtres; n'était-il pas d'ailleurs à leurs yeux la plus grande des autorités en fait de résurrections, puisqu'il en avait déjà fait trois et qu'il allait donner à ses disciples le pouvoir d'en faire des milliers?

Les *docètes* sentaient si bien eux-mêmes l'impossibilité de targuer de mauvaise foi la victime qui s'était laissé crucifier, qu'ils rejetaient le mensonge sur Dieu, son père, qui l'avait, disaient-ils, *abandonné*, et lui avait substitué l'*ombre* d'un autre personnage.

Il leur fallait donc supposer, dans leur folie, que cette grande puissance, quelle qu'elle fût (car ils ne savaient s'il n'y avait pas encore un autre dieu au-dessus d'elle), après avoir si bien réalisé toutes ses prophéties et accompli toutes ses promesses, aurait échoué justement au moment précis

démons, mais ils savaient aussi que dans ces cas la sensation éprouvée n'avait plus rien de commun avec celle du toucher normal. Les premiers Pères faisaient remarquer, par exemple, à ceux qui opposaient aux apparitions de Jésus-Christ celles d'Apollonius de Tyane à Damis et à Démétrius, que le toucher de ce prétendu demi-dieu était présenté par ses propres croyants comme ressemblant à « un *souffle intangible*, veluti flatus intangibilis. » Les théologiens postérieurs et relativement modernes, comme Thyrœe, saint Thomas et Suarez, se sont livrés à de grandes recherches sur ces apparences du toucher. Dans les apparitions angéliques et démoniaques, ils l'ont expliqué par la *résistance* des agents et par l'emploi qu'ils savaient faire de l'air, emploi qui expliquait à leurs yeux l'indéfinissable sensation de fraîcheur et de chaleur toujours *quasi fluidique* qui en résultait. « Ce n'est pas la *résistance*, dit saint Thomas, qui fait la propriété palpable d'un corps, mais bien sa *densité*. C'est de cette dernière que dépend sa pesanteur ou sa légèreté. » Aussi, ajoute-t-il avec saint Augustin et Suarez, « le corps ressuscité de Notre-Seigneur offrait-il la *tangibilité parfaite* de la chair et des os. » (Cité par Suarez, *de Angelorum potentia*, l. IV, ch. XXXV, § 8.)

où elle avait intérêt à ne pas le faire. Il leur fallait supposer qu'après avoir si bien et tant de fois prouvé sa puissance par des résurrections en *chair* et en *os*, elle eût anéanti volontairement toute son œuvre, toutes ses promesses, toute sa gloire et toutes les espérances de l'humanité, faute d'avoir pu ou voulu ressusciter le seul mort qu'elle eût promis de rappeler à la vie.

Et ce blasphème insensé ne laissait plus au monde indécis d'autre alternative que d'en croire ces calomniateurs déicides, apôtres de mensonge, ennemis acharnés les uns des autres et livrés malgré leur illuminisme aux débordements les plus honteux, ou de se jeter dans les bras de ce pouvoir blasphémé, auteur non-seulement de tant de merveilles et de prophéties réalisées, mais révélateur exclusif du plus grand de tous les dogmes, celui de l'unité divine.

Le choix ne pouvait être douteux; aussi, pendant dix-huit siècles, la société civilisée a-t-elle cru que celui-là seul était dieu qui avait dit : « JE LE RESSUSCITERAI EN LE FAISANT SORTIR LIBRE DE L'ENFER, » et que celui-là seul participait à sa puissance qui avait dit : « C'EST DE MOI-MÊME QUE JE QUITTE MA VIE ET QUE JE LA REPRENDS. »

La société avait raison, car, ainsi que l'a dit saint Augustin, « c'était vraiment là le signe de Dieu, et qui n'appartient qu'à un dieu, que le même homme fît tout à la fois ce double miracle, de ressusciter les autres et de se ressusciter lui-même, *vel ressuscitatus homo et ressuscitans Deus.* » « C'est, en effet, ce qu'on n'avait jamais entendu dire, *a seculo non est auditum...* Et cependant, par une disposition merveilleuse de ce Dieu, il n'y a pas de fait plus avéré; il est si peu contestable, que les infidèles et les païens qui en examinaient sans préjugé toutes les circonstances étaient contraints à le recevoir. »

« Et maintenant, ajoute Bourdaloue (auquel nous empruntons ces paroles), et maintenant, ô vous! qui lui refusez sa gloire et sa DIVINITÉ, et qui le regardez pourtant comme

l'*envoyé* de Dieu pour instruire les hommes, achevez le blasphème et confondez-le avec les imposteurs... puisqu'il a placé l'univers dans la plus longue, la plus dangereuse et la plus universelle de toutes les idolâtries... Mais vous ne le pouvez, et vous vous déclarez *forcés* d'avouer qu'il est juste... Or, s'il est juste, il est saint, et s'il est saint, IL EST DIEU ; c'est une alternative inévitable [1]. »

1. Sermon sur la résurrection et la divinité de Jésus-Christ.

SYNTHÈSE

ET

RÉSUMÉ GÉNÉRAL

---

1. — Le Verbe et Jéhovah ne sont qu'un.

Nous le tenons donc enfin, cet anneau principal et bénit, auquel se rattache toute la chaîne de nos certitudes et de nos destinées ; que d'autres attendent, s'ils le veulent, un Dieu plus parfait que celui qui nous a donné l'Évangile, et plus puissant que celui qui se ressuscite lui-même, nous ne tenons pas à le connaître et nous nous contentons de celui-ci. En cela, nous agissons comme saint Paul, répondant aux mêmes chimères : « Il n'y a ni anges, ni principautés, ni vertus, ni nouvel évangile qui puissent désormais nous séparer de Jésus-Christ [1]. »

Toutefois, il ne nous suffit pas de reconnaître sa divinité dans le Nouveau Testament, il faut avoir encore son dernier mot sur l'Ancien. De même que pour bien comprendre Jéhovah il fallait être fixé sur Jésus, de même pour bien comprendre Jésus il faut être fixé sur Jéhovah et se rappeler que

1. *Ad Rom.*, ch. VIII, v. 38.

nous sommes resté avec Suarez et les plus grands théologiens en pleine incertitude sur les puissances spirituelles qui agissaient sans cesse dans la Bible, et spécialement sur celles qui avaient donné la loi à Moïse au milieu des foudres du Sinaï (voyez page 339 de ce vol.). Était-ce le Fils de Dieu lui-même, le Verbe de l'Évangile, comme le voulaient beaucoup de Pères? Étaient-ce au contraire de purs esprits, de simples créatures, comme le faisait entendre saint Paul dans sa formule, « la loi *fut mise en ordre* (διαταγὴ) par les anges, » et comme le veulent Suarez, Thyrœe et l'immense majorité des théologiens modernes?

Nous avons osé le dire et nous ne craignons pas de le répéter : si l'Ancien Testament fût resté seul, si la chaîne de l'histoire théologique nous eût laissé sans communication aucune entre les deux mondes en se brisant à l'arrivée du nouveau, nous n'eussions peut-être pas trouvé dans les manifestations du Jéhovah biblique toutes les garanties nécessaires pour bien établir en nous la conscience de son absolue divinité. Ses miracles étaient grands, mais nous en avons tant vu qui *paraissaient* les égaler! Ses paroles étaient sublimes, mais nous avons entendu tant de faux dieux se donner à leur tour *pour celui qui est, qui était et qui sera!* Ses prescriptions étaient vraiment divines, mais leurs parodies elles-mêmes les reflétaient si bien!... Ses promesses étaient splendides, mais leur accomplissement était si douteux!... Qui donc nous démontrait jusque-là que Jéhovah ne fût pas uniquement le Dieu, l'*Élohim national* d'Israël, tout en restant plus puissant que tous les Élohims connus? « Pour tous les peuples étrangers, nous a dit le savant abbé Foucher, Jéhovah était un Dieu formidable, mais dont la puissance n'était cependant pas irrésistible, et les Hébreux eux-mêmes n'en avaient pas toujours une opinion plus relevée [1]. »

Ce n'est qu'insensiblement et à la longue que Dieu leur

1. *Académie des inscriptions,* t. XXXVIII, p. 381.

avait appris à connaître toute la portée de ce grand nom, puisque même à nos premiers patriarches il ne s'était révélé que sous ceux de *El* (force), de *Schaddai* (tout puissant), de *Adonai* (seigneur), etc. A Moïse seul il daignait articuler le nom qui renferme tout le secret de son essence, et cette essence est son éternité : « Je suis Jéhovah, disait-il, c'est-à-dire Celui qui a été, qui EST et qui sera. » « Il n'y a que l'éternité, dit saint Augustin, qui ait pu se dire l'*Éternel* [1]; » nous ajouterons : et *manifester qu'elle l'était*, en découvrant de jour en jour toute l'étendue de son essence, et en prouvant par l'histoire et dans la nature que malgré son titre d'Élohim ou *Dieu national* d'un peuple privilégié, il était bien véritablement le *Dieu créateur du ciel et de la terre.*

Malheur au peuple qui le contredisait sur ce point. Alors il faisait dire aux prophètes : « Tous les dieux des nations sont de faibles dieux (élilim), *mais* Jéhovah Élohim a fait le ciel et la terre. » (Ps. XCV, v. 5.) « Sa divinité remplit l'infini. » (Isaïe, XXV, v. 24.) « Les cieux et les cieux des cieux eux-mêmes ne sauraient le contenir. » (*Paral.*, II, v. 2.) « Il est le juge du monde. » (*Gen.* XVI, v. 18.) « Il est le Dieu des dieux et le Dieu des esprits de tous les mortels. » (*Nombres*, XVI, v. 22. Il faisait plus encore, car prenant la parole il disait : « Seul je suis et il n'y a pas d'autre Dieu que moi, rien de ce qui est n'a été fait par d'autres que par moi, j'en jure par moi-même, etc., etc. » Et tout aussitôt, pour justifier de telles paroles, il disposait des peuples, les élevait ou les brisait comme le vent dispose de la poussière, et comme il disposera plus tard de l'univers physique soit en *repliant* les cieux et les *créant* à nouveau, soit en purifiant la terre par le feu comme il l'a déjà purifiée dans les eaux du déluge.

Or Jésus, Jésus le Dieu ressuscité, et, comme nous l'avons dit, démontré Dieu par cela même, s'étant donné lui-même comme « LE VERBE ET L'ÉQUIVALENT DE JÉHOVAH, » (Isaïe, XLV, v. 25,

1. Saint Augustin, *de Vera religione*, ch. LXIX, n° 97.

et Osée, I, v. 7), Jésus ayant dit : « Vous connaîtrez que je suis CELUI QUI EST, quand vous aurez élevé en haut le Fils de l'Homme » (Jean, ch. VIII, v. 28), puis ayant ajouté encore : « Qui me voit voit mon Père, et tout ce que fait le Père le Fils le fait aussi, c'est donc moi qu'il faut chercher dans Moïse » (ch. V, v. 19), l'identité est évidente, et le Dieu du Calvaire est bien le Dieu du Sinaï.

Par cela seul, toute hésitation est bannie, toute difficulté capitale est sauvée, et comme nous allons le vérifier, les deux Testaments n'en font qu'un.

Reste donc uniquement la question d'*exécution* des prodiges, question que nous appellerions de simple curiosité, si de son éclaircissement ne dépendaient pas encore quelques vérités importantes.

C'est bien la Divinité, le *Jéhovah nos Dieux*[1], c'est-à-dire LA SAINTE TRINITÉ, qui domine tout l'Ancien Testament, et qui, simultanément ou par l'une de ses personnes, s'exprime par les prophètes, par l'*urim*, par l'*éphod*, et *préside* spécialement à la grande scène du Sinaï ; oui, *préside*, car il va nous failloir maintenant définir l'*ange* qui, selon saint Étienne, s'y *manifeste* et parle du fond même du buisson ardent. Était-ce, alors encore, l'*ange du grand conseil* ou le Verbe ? Était-ce un ange ou un archange *créé ?* Nous avons vu à ce sujet le partage des plus grandes autorités, et, comme elles, nous avons hésité. Mais à présent que nous sommes fixé sur la divinité du pouvoir *législatif*, reprenons avec une confiance absolue celle du pouvoir *exécutif*.

1. Si l'on veut avoir une idée de la valeur du nom de Jéhovah, il faut en suivre l'analyse et la décomposition dans l'*Harmonie* de notre savant ami le chevalier Drach, tant de fois cité déjà. Ce rapprochement entre le résultat des études hébraïques et celui que lui fournissent les arcanes de la bonne kabbale et de la synagogne est du plus haut intérêt. Ainsi, il prouve admirablement que ce nom, qui implique la substance de la sainte Trinité et explique le « *Jéhovah, nos dieux, a dit* » (v. *Deutéronome*), s'appliquait indistinctement à chacune des trois personnes. Comme le *tétragrammaton,* son syno-

nyme, il est composé de quatre lettres, *Jod, hé, vav, hé :* la première lettre dit le *Zohar,* signifie le point suprême, *le Père* ou l'incréé; la seconde signifie la main du père ou le *Verbe;* la troisième signifie le lien d'amour ou l'*Esprit,* fils de Yod et de Hé; enfin le dernier hé, semblable au premier, signifie le Hé postérieur ou *divinité terrestre,* c'est-à-dire le Verbe fait homme. (*Harmonie I,* p. 316, 323, 331, 387.) C'était bien là ce fameux *tétrarque* (tétragrammaton) que Pythagore appelait le principe de tous les êtres.

C'est donc avec raison que Cornelius a Lapide traduit le verset 19 du chapitre XXIV de Josué, « *Deus est sanctus,* » par « *Jéhové est les Dieux saints, quia Dii sancti ipse.* »

C'est de ce nom que Buxtorf a dit : « Tous les autres noms du Seigneur pouvaient être communiqués à ses créatures, mais non celui-ci, car il n'est tiré que de l'essence de Dieu. » Cela n'empêche pas qu'on ne le donne quelquefois à l'arche. « Grande question, reprend Buxtorf, car elle prouve que pour les Juifs l'idée de l'arche disparaissait devant celle du dieu dont elle était *le domicile,* et qu'elle tirait toute sa valeur de la nuée qui l'enveloppait et que l'on appelait la *gloire du Seigneur*... Il en était de même des anges, appelés aussi Jéhovah, parce que c'étaient bien moins eux qui parlaient, que Dieu en eux. » (Buxtorf cité par Ugolin, t. VIII, p. 146.)

C'était encore le nom que le grand prêtre portait gravé sur une lame d'or incrustée dans sa tiare, et devant lequel, au dire de l'historien Josèphe, Alexandre le Grand se prosterna lorsque le pontife Jaddou le reçut dans le temple de Jérusalem. C'est celui devant lequel s'agenouillait Cyrus et que reconnut l'oracle d'Apollon, lorsqu'il se disait forcé au silence par Jao. Pour tous les peuples en un mot, c'était lui qui, sous le nom usurpé de Jupiter, de Brahma, de I-Ha-Ho (l'Unique des Égyptiens) ou Démiurge (des gnostiques), passait pour l'ÊTRE DES ÊTRES, et le seul Dieu ΑΥΤΟΘΕΟΣ, ou DIEU PAR LUI-MÊME.

Nous voici donc revenu, à la fin de ce Mémoire, à la FORCE, source et reine de toutes ces FORCES SURINTELLIGENTES dont nous nous proposions dès nos premières pages d'étudier la nature et l'histoire[1].

1. Vol. I, ch. 1er, p. 29.

2. — C'est le Verbe qui parlait dans l'Ancien Testament.

« Il y a des chapitres entiers de la Bible, dit dom Calmet, (t. II, p. 34, *Bible de Vence*), ou de grandes parties de chapitres où Dieu est toujours nommé *Élohim*. Il y en a d'autres, pour le moins en aussi grand nombre, où l'on ne donne à Dieu que le nom de *Jéhovah* ou *Jéhovah-Élohim*. Ainsi, l'on met toujours en scène indifféremment ou l'organe, ou celui qui l'inspire, et nous comprenons dès lors cette remarque d'*un* grand théologien, que « les Pères eux-mêmes ne SAVAIENT JAMAIS si c'était Dieu ou un ange qui se rendait visible. »

Nous avons vu que les *Pères* modernes, représentés par Suarez et Bossuet, ne le savaient pas davantage. Suarez, appuyé sur saint Paul, attribuait tout aux anges, pendant que Bossuet, sans paraître s'inquiéter de cette réponse de saint Jean aux Juifs : « Non, vous n'avez jamais entendu Dieu, » nous disait (*Élévation* VII,) : « Dieu *lui-même* prononça les articles de la loi d'une voix haute et intelligible, etc. »

Évidemment, ces trois autorités sont trop fortes et trop positives dans leurs divergences pour ne pas être d'accord.

Interrogeons donc le Verbe lui-même et son Église.

« — Si vous aviez cru à Moïse, dit-il à ses bourreaux, vous auriez cru en moi, car c'est de moi qu'il parlait. » (Saint Jean.) — N'est-ce pas lui qui dit, dans le prophète Osée (v. 2) : « C'est moi qui vous instruis ? » — Ne faisait-il pas entendre à ses disciples, au moment de la pêche miraculeuse, qu'ainsi s'accomplissait cette prophétie *qu'il* avait faite dans Jérémie (ch. XVI, v. 16) : « C'EST MOI qui enverrai beaucoup de pêcheurs ? » — N'est-ce pas lui qui, après avoir dit, dans le prophète Isaïe (ch. LII, v. 2 et 3) : « Console-toi, Jérusalem, tu seras rachetée sans argent, » ajoute :

« Mon peuple saura mon nom, et que MOI QUI LUI PARLAIS, MOI-MÊME JE SUIS PRÉSENT, *quia ego ipse qui loquebar adsum ?* » — La *Sagesse*, qui n'est autre que lui, ne disait-elle pas (ch. XVI) que « c'était le Verbe qui faisait tous les miracles ? » — Et dans le fait, ce ne pouvait être que lui qui prononçait, dans le prophète Michée (ch. VI, v. 3), ces paroles si touchantes : « Mon peuple, mon peuple, réponds-moi, en quoi t'ai-je donc offensé ? Je t'ai tiré d'Égypte, etc. » — Il n'est pas moins évident que c'était lui qui disait dans Isaïe : « JE ME MANIFESTAIS à ceux qui ne me cherchaient pas. » (Isaïe, ch. LXV, v. 1.) — Enfin la question paraît tranchée par ces paroles de Malachie (ch. IV, v. 2, 4) : « Je révélerai mon nom de *soleil de justice* à ceux qui me craignent. Rappelez-vous la loi que J'AI donnée sur *Horeb*, à *mon* serviteur Moïse. »

Ainsi donc, que le Verbe ait parlé *dans* les prophètes avec le Saint-Esprit, la chose est évidente, puisqu'il décrit par eux tous les détails de sa propre passion, et que ces prophètes l'appelaient « le souffle de leur bouche. » (*Lament.*, ch. IV, v. 20). Les Pères se croyaient donc suffisamment autorisés à conclure, par analogie, que c'était encore LUI qui parlait, se manifestait, et, pour nous servir de leurs expressions, *se promenait* partout en Israël. Ils voyaient donc le Verbe dans l'*ange du Seigneur* disant à Agar : « Je multiplierai ta descendance de telle sorte qu'on ne pourra plus la compter (*Genèse*, ch. XVI, v. 9, 19), et *je* ferai de ton fils le chef d'une grande nation (*id.*, ch. XXI, v. 17, 18) ; — ou dans l'*ange du Seigneur* disant à Jacob : « Je suis le Dieu de tes pères, et mon nom est l'ÉTERNEL (*Exode*, ch. III, v, 2, 6, 15) ; — ou dans l'*ange du Seigneur* apparaissant à Gédéon (*Juges*, ch. VI, v. 12), à Samson (*id.*, ch. XIII, v. 20, 22), et leur faisant pousser ce cri : « Nous mourrons certainement, car nous avons vu Dieu, etc. » — C'est lui ou plutôt la sainte Trinité qu'ils reconnaissaient dans les trois hommes qui apparaissaient à Abraham, bien que toutefois il n'en adore *qu'un* et leur parle comme n'étant *qu'un.* » (*Genèse*, ch. XVIII.)

Ainsi du reste, et cela ne doit pas nous étonner, car le R. P. Patrizzi (du Collége romain) nous affirme que l'*ange du Seigneur* a toujours été synonyme pour les Juifs du *Dieu fort*. (Voir sa brochure : *de Interpretatione oraculorum ad Christum*, etc.)

A plus forte raison, voyait-on le Verbe dans l'*ange du Testament* et dans le *dominateur* attendu.

Aussi l'Église instituée par Jésus-Christ, l'Église, héritière des apôtres, n'hésite-t-elle pas un instant à chanter : « O sagesse! ô Adonaï! ô conducteur d'Israël! ô toi qui reposais sur l'arche, entre les chérubins! toi qui PARLAIS A MOISE DANS LE BUISSON ARDENT, et QUI LUI AS DONNÉ LA LOI SUR LE SINAÏ, etc., viens, manifeste-toi! etc.[1]. »

Pour l'Église donc la chose n'est pas douteuse, et nous devons la croire lorsqu'elle répète, avec le Verbe : « MOI QUI PARLAIS, ME VOICI. »

3. — *Ce sont les Anges qui parlaient dans l'Ancien Testament.*

Et cependant saint Jean et saint Paul, qui appartiennent bien à l'Église, vous disent; le premier : « Vous n'avez jamais ni vu ni entendu Dieu; » le second : « Cette loi du Sinaï était *disposée* et donnée par *les anges*, et si le discours *fait* par *les anges* a déjà eu tant de force, que sera celui qui nous est donné par la grâce de Jésus-Christ? » « Comparaison, nous disent saint Augustin et Suarez, dont le but paraît être de trancher un abîme entre les révélations de diverses sortes (*multiformes*) de l'Ancien Testament et les toutes dernières (*novissimæ*) faites par le Fils. » (*Hébr.*, ch. I, v. 1.)

Aussi saint Paul paraît-il conséquent à cette manière de voir, lorsque, faisant allusion à l'apparition des trois hommes à Abraham, il recommande l'hospitalité, « attendu, dit-il, que c'est en la faisant que plusieurs ont reçu des *anges* sans le sa-

1. Antienne du troisième dimanche de l'Avent.

voir. » (*Hébr.*, ch. XIII, v. 2.) Enfin l'*ange* que Jéhovah promit à Moïse, comme « devant préparer le chemin devant SA face, » ne pouvait être qu'un ange, puisqu'il ajoute : « Et aussitôt après, viendra le *dominateur* ou l'*ange du testament.* »

Ne voulant pas répéter ce que nous avons déjà dit, contentons-nous de faire remarquer que presque partout où les anciens Pères voyaient uniquement le Verbe de Dieu *parlant immédiatement par lui-même*, Suarez, Thyrœe et Cornelius a Lapide voient des anges *sustinentes personam Dei*, c'est-à-dire des *vice-Dieu* substitués par Dieu même à sa personne, et parlant si bien en son nom, qu'ils prennent jusqu'à ce nom incommunicable.

4. — *Solution.* — *C'est le Verbe et ce sont les Anges en même temps.*

Mais ces mots « *sustinentes personam Dei*, » tout en nous donnant évidemment la solution du grand problème, n'en sont pas moins de très-difficile entente, si nous en jugeons par les controverses qu'ils ont soulevées. Il semblerait en effet résulter de ce que nous venons de dire que Jéhovah n'était plus *seul* adoré dans ses manifestations, et que celui qui les *organisait*[1] et s'y trouvait compris, ne fût-ce qu'en sa qualité d'organe, devait participer à l'hommage. Si, pour conjurer cette idolâtrie, Cornelius, Canisius, Suarez et Thyrœe se contentent de cette comparaison « que l'ambassadeur ou le portrait d'un prince *sont* véritablement ce prince absent et reçoivent les mêmes hommages que lui, » si ce dernier vient nous dire (*de Appar.*, l. I, ch. XXIV, p. 203) : « De même que celui qui se fait peindre n'est pour rien dans la confection de son image, de même Dieu *n'agit en rien* dans ces apparitions qui sont comme ses images, » nous sommes plus difficile et protestons contre la comparaison; il n'y a pas effectivement d'ambassadeur au

1. Voir ce que nous dit Thyrœe sur les anges, organisateurs *seuls et absolus* de *toutes* ces apparitions.

monde qui ait jamais osé dire : « Je suis le roi, » comme il n'y a pas de portrait que l'on ait jamais salué, aimé ou respecté comme celui qu'il représente. Ici tout au contraire, l'ange, bien qu'en *soutenant* le rôle de Dieu, s'assimile à lui et se dit Dieu : il y a donc là plus qu'une mission, plus qu'un rôle, il y a presque une identification. Otez-la, et l'idolâtrie est complète; il faut donc, selon nous, que l'ange *sustinens*, pour ne pas être, comme le veut trop souvent Cornelius, un simple acteur *jouant un personnage*, soit au contraire l'instrument dont la Divinité joue elle-même. Il faut surtout ne pas dire, comme Malebranche, que « dans l'ancienne loi Dieu ne faisait des miracles que pour obéir aux anges; » mais il faut dire avec saint Augustin : « De même que le Verbe de Dieu, qui est le Christ, nous annonce la vérité dans le prophète, de même il parle *lui-même* dans l'ange, quand celui-ci dit vrai. Et c'est avec une égale raison que l'on dit : Dieu a dit, Dieu est apparu, ou l'ange a dit, l'ange est apparu; car l'un se rapporte à la personne du Dieu qui *habite l'ange*, et l'autre à la personne de la créature qui lui sert [1]. — Car, dit-il ailleurs, il ne faut pas confondre la parole éternelle de Dieu, qui précède tous ses ouvrages, véritable vertu sans *son*, et celle qu'il emploie lorsqu'il s'adresse aux hommes, soit par *illumination mentale* (voilà le miracle psychologique de M. Renan), soit par quelque manifestation sensible et angélique, comme lorsqu'il parle aux patriarches [2]. En effet, bien que le Verbe *intérieur* soit le premier, la parole *extérieure* étant sensible est bien mieux connue par nous que la parole *intérieure* [3]. »

Donc c'est véritablement le Verbe qui parle dans le *buisson* ardent (que le concile de Nicée appelle φλὸξ νομοθέτουσα, *flamme législative*), car c'est lui qui est ici le vrai pouvoir législatif, et c'est tout aussi véritablement l'ange, car, en

1. Saint Augustin, *Contra Adamant.*, ch. IX.
2. *De Genesi*, VIII, 18.
3. *Id.*, Quæst. IV, art. 1.

organisant le Verbe, il devient son véritable pouvoir exécutif[1].

De là cette expression si souvent répétée dans les Écritures, et qui nous paraît péremptoire : « Anges, qui FAITES LE VERBE de Dieu, *qui facitis Verbum Dei*, afin que nous puissions entendre la voix de ses discours. » « Un ange m'a parlé, dit un prophète, par le Verbe du Seigneur[2] ! » C'est le même phénomène.

Le reste va tout seul, et nous retrouvons tout ensemble Verbe et ange dans *la nuée*, dans l'*urim*, dans l'*arche*, etc. Seulement, lorsque Dieu dit à Moïse : « Je marcherai *moi-même* devant toi, et *ma* face te précédera, te gardera, tu écouteras *sa* voix » (*Exode*, ch. XXXIII, v. 14), il ne faut plus voir ici Dieu déléguant son Verbe, mais au contraire le Verbe promettant sa propre présence, et avec lui *sa face*, car, ainsi que le remarque très-bien le savant Jablonski : « Dieu se place toujours avec son ange comme sur une ligne parallèle[3]. »

Thyrœe se sert donc d'une comparaison magnifique en disant : « Dieu, dans ces apparitions, nous illumine médiatement par l'ange, comme il illumine le monde médiatement par le soleil[4]. » Cette comparaison est non-seulement belle, mais très-juste, et elle aurait dû lui faire d'autant mieux comprendre la fausseté de celles qui reposaient sur l'ambassadeur, sur l'acteur, sur le tableau, etc., car le prince et le modèle ne sont présents ni à la cour étrangère, ni sur la

1. Nous l'avons cependant fait remarquer : s'il est vrai que lorsqu'ils disent : « Je suis le Seigneur ton Dieu, » ils parlent sous la dictée du Seigneur, ils paraissent dotés d'un peu plus de liberté lorsque, d'après l'expression de saint Paul, « ils *mettent en ordre*, en *tactique*, toute la loi, εἰς διαταγάς. »

2. Voir l'Office de la fête de saint Michel. Au lieu de traduire, comme tous nos eucologes, *ad audiendam vocem sermonum ejus*, par ces mots : « afin d'obéir à la voix de nos ordonnances, » nous préférons le faire comme on vient de le voir; car pour nous c'est là toute la raison du *parler divin par les anges*, auxquels il est donné de se créer des organes factices.

3. *Ægypt.*, proleg.

4. *De Appar.*, lib. I, ch. XXIII.

scène, ni sur la toile, tandis que le Créateur est présent dans le soleil, « IN SOLE POSUIT TABERNACULUM SUUM. »

5. — *La face et le représentant du Verbe.*

Nous avons dit plus d'une fois que dans la théologie biblique et chrétienne il n'existait pas, après la très-sainte Trinité, de plus haute personnalité céleste que celle de l'archange ou du séraphin Mikaël[1]. Nous avons déjà consigné ses titres de « archisatrape de la milice sacrée, de gardien des planètes, de roi des étoiles, de vainqueur de Satan, de recteur puissant, » et, dans l'astronomie mystique, nous l'avons vu, vainqueur d'Ahriman, renverser l'usurpateur du trône sidéral, succéder au vaincu, se baigner à sa place dans les feux du soleil, et, défenseur du Christ-Soleil, se rapprocher tellement de son maître, qu'il semble se confondre avec lui. C'est encore un article de foi que sa présidence au gouvernement du peuple hébreu, de la Synagogue et de l'Église romaine jusqu'à la fin des temps[2]. Toute la difficulté repose uniquement sur la mesure précise de son rôle dans les apparitions et les miracles de l'Ancien Testament, et dans sa *fusion* si étroite avec le Verbe, que plus d'un théologien protestant, et entre autres Calvin, a fini par n'y plus voir que lui seul.

Mais ce qu'il y a de plus embarrassant, c'est que les mêmes noms et les mêmes titres sont donnés tour à tour au Dieu et à l'archange. Tous deux s'appellent *Mitatron* et *Metatron*. Et cela n'a rien d'étonnant, puisque le premier dit du second : « J'enverrai mon ange devant toi, car *mon nom est en lui...* » Tous deux s'appellent Jéhovah, quand ils parlent l'*un dans l'autre*. Quant à ce nom de Metatron, il signifie également,

1. Voir le premier volume de ce Mémoire, p. 352, sur cette dualité et sur les deux fêtes de saint Michel signalées par le dominicain Gastaldi.

2. Voir sur tout cela notre premier volume, p. 352, et le troisième, p. 162.

d'après le *Zohar*, « *maître et envoyé*. » Tous deux s'appellent tour à tour l'*ange de la face*, car si d'une part le Verbe est appelé « la face et l'image de la substance de Dieu, » de l'autre, en parlant du *Sauveur* aux Israélites, Isaïe leur dit « que l'ange de *sa* face les sauvera de toute tribulation[1]. » Ailleurs, on l'appelle très-nettement « le prince *des faces* du Seigneur, *la gloire* du Seigneur. » Tous deux sont *conducteurs* d'Israël[2], *chefs des armées* du Seigneur, *juges* suprêmes des âmes, et même *séraphins*. Vossius, après avoir prouvé que Mikaël était le Mercure des païens (ce dont M. Maury convient), ajoute que « selon de grands théologiens Mercure et le soleil ne font qu'un, car il n'est pas étonnant, disent-ils, que Mercure étant si voisin de la sagesse et du Verbe, il se confonde avec lui[3]. » C'est si bien le Mercure du paganisme, que, dans les *Actes des Apôtres* (ch. XIV, v. 11), lorsque les habitants de Lystre prennent les apôtres Barnabé et Paul pour Jupiter et Mercure, le verset 12 ajoute : « Car Mercure était le conducteur du Verbe. » C'est l'ange de la vision, c'est *ce Fils de Dieu* qui (dans Daniel) « a la figure du *Fils de l'Homme*. » C'est l'Hermès-Christos des gnostiques, c'est l'Anubis-Syrius des Égyptiens[4], le conseiller d'Osiris dans l'*Amenti*, c'est le Mikaël ὀφιομορφὴ, *léontoïde*, portant sur certaines médailles une *tête* de lion, comme son père *Jaldabaoth*.

Le *Zohar* décompose ainsi le mot de *metatron*, μετὰ, θρόνον, *près du trône*. Selon lui, c'est le gouverneur du monde visible; comme nombre, il offre 314, comme le nom divin *Schaddai*, et on les traduit *tous deux* par *tout-puissant*. Il n'est donc pas étonnant que Dieu ait dit : « Mon nom est en lui, *quis ut Deus*, car il est *comme* Dieu. » C'est lui (toujours selon le *Zohar*), qui, UNI à Schekinah (la Sephiroth du Verbe), agissait dans

1. Isaïe, ch. LXIII, v. 8.
2. Metator et ἡγεμών.
3. Vossius, *De Idol.*, II, p. 373.
4. Nous avons dit que l'ange de *Mercure* était devenu, après sa victoire sur Lucifer-*Vénus*, l'ange de *Syrius*.

l'arbre de vie du paradis, dès le premier jour, comme il agira au dernier; « puisque c'est par lui, comme étant le *souffle de la bouche du Verbe, spiritus oris sui,* que l'Antechrist sera mis à mort [1]. » En un mot, saint Michel est comme le traducteur du monde invisible en monde visible. On comprend donc que l'Église ait applaudi à l'ouvrage de l'italien Marangone, s'exprimant ainsi dans son livre : *Delle grandezze del archangelo sancti Mikaele* : « O étoile la plus grande, qui accompagne le soleil qui est le Christ!... *O image vivante de la Divinité!* O grand thaumaturge de l'Ancien Testament! O vicaire invisible du Christ dans son Église!... O grand génie tutélaire de chacun de nous, ou plutôt le chef de chacun des nôtres, qu'il illumine d'un seul de ses rayons, comme d'un seul de ses rayons le soleil éclaire toute la terre! »

Voilà donc les deux héros de l'Ancien Testament, *le Verbe* (ou second Jéhovah), et *sa face,* tous les deux ne faisant qu'un sans être un, mystère qui nous paraissait à nous insoluble tant que nous n'avions pas étudié la doctrine des *ferouers* mazdéens et que nous ne savions pas que le ferouer était la puissance spirituelle, tout à la fois *image*, *face* et *gardienne* de l'âme à laquelle elle finit par s'assimiler. Or, saint Thomas nous a prouvé que le Christ avait un *ferouer,* en nous prouvant qu'il avait son ange gardien.

Donc le *Vendidad* persan avait grandement raison de s'exprimer ainsi (Fargard 19)! « Invoque, ô Zoroastre! le *ferouer* à moi, qui suis *Ahuramazda,* car c'est la plus grande, la meilleure, la plus élevée, la plus intelligente des créations d'*Ahuramazda;* » et la théologie du même pays peut se tromper comme *fait,* sans se tromper comme doctrine, lorsqu'elle nous montre *Brahman,* l'*ami* d'Ormuzd, présentant, sur le mont *Albordi, Zoroastre* à cet *Ormuzd* et lui livrant les *Zends,* car changez les noms en ceux de saint Michel, Jéhovah, Sinaï et Moïse, et vous avez toute la scène de l'*Exode.*

1. Saint Thomas, *Thess.,* II, v. 8.

6. — Figures et types de l'Ancien Testament.

Ainsi, le Dieu qui S'EST RESSUSCITÉ LUI-MÊME affirme avoir été le Dieu de l'Ancien Testament. Oui, il ne fallait rien moins que l'autorité de sa parole pour parvenir à le faire croire ; mais en le croyant, nous voyions fondre, comme la neige aux rayons du soleil, une masse de difficultés et d'objections capitales. A peine débarrassé des brouillards glacés du matin, ce soleil répandait sur tout la bienfaisante chaleur de ses rayons, se révélait lui-même, et, par l'éclat de son *coucher*, déchirait le voile épais qui avait obscurci les premières heures de son *lever*.

Il était temps qu'il les illuminât, car Bossuet nous dit, après saint Augustin, que, « ni dans la loi de nature, ni dans la loi mosaïque, il ne voit rien que de triste et d'*insipide* si Jésus ne s'y trouve pas. Tout ce grand *attirail* de la loi, dit-il, de cérémonies aussi *laborieuses* qu'inutiles, de purifications par l'encens et par le sang, était incapable de plaire à un Dieu pur esprit, si elles n'eussent pas été, comme nous l'apprend l'Apôtre, des *figures* parfaites et comme les *ombres* de vérités sublimes [1]. »

Mais il ne s'agissait pas seulement de *figures;* c'était l'histoire elle-même qui venait se modeler sur ces figures et réaliser ce grand, cet éternel miracle que nous avons constaté chez tous les peuples du monde, à savoir toute une série d'événements et d'existences calqués à l'avance sur la grande vie que l'avenir réservait au peuple juif. C'est un des mystères surhumains sur lesquels nous avons, non sans intention, le plus insisté dans ce Mémoire [2], parce que c'est peut-être, de tous, celui sur lequel la science actuelle a fondé le plus grand nombre d'erreurs ou de dangereuses sottises. Nous l'avons

1. Voir Bossuet, Sermon sur les caractères des deux alliances.
2. Voir le chapitre *Héroïsme,* vol. III.

entendue nous soutenir tour à tour ou le mythisme de vies trop parfaitement concordantes avec les traditions légendaires, ou l'enfantement de ces mêmes légendes par ces vies, et en même temps celui de ces mêmes vies par *l'idée* que l'on s'en était toujours faite ; M. Renan croyait en donner hier une triste et dernière preuve dans sa *Vie de Jésus*, en la présentant comme « éclose des idées messianiques antérieures. » On peut dire que la folie de nos critiques modernes s'est vue forcée à son tour d'outre-passer sur ce point toutes les limites, *éclose* qu'elle était pour le coup de *l'idée* antisurnaturaliste et du préjugé général.

Nous avons montré chez les païens plusieurs demi-dieux ou héros très-historiques, prédestinés, dès le moment de leur naissance, à singer, en la déshonorant, celle du héros *tout à fait Dieu*, devant lequel toute la terre devait s'agenouiller; nous les avons vus naître comme lui dans la ville du *pain;* nous les avons vus dès le berceau étouffer des serpents, lutter contre les *dives* (mauvais esprits), faire une grande quantité de miracles, mourir en martyrs, descendre aux enfers, et se dire ressuscités. Nous avons amèrement déploré que des chrétiens, embarrassés et timides, se soient crus forcés de recourir également au mythe devant ces similitudes, oubliant apparemment ce mot du Sauveur: « TOUS CEUX QUI SONT VENUS AVANT MOI SONT DES VOLEURS, » mot qui explique tout sans négation absurde, et que nous avons ainsi commenté: « L'Évangile est un drame sublime, parodié et représenté à l'avance par des *drôles*. »

Le paganisme avait encore pris ce prototypisme des hommes et des choses à l'histoire patriarcale, qui n'est pour ainsi dire pas autre chose. C'est là, c'est dans les annales de la Bible qu'il avait choisi ses modèles pour les imiter à son tour. De là cette ressemblance souvent bien étonnante entre les hommes de l'ancienne loi et les héros païens, ressemblance qui a donné le change aux Huet, aux Guérin du Rocher, aux Bannier, etc., à ce point de leur faire croire qu'il n'y avait

qu'un plagiat *légendaire* et de main d'homme, là où il y avait un bien autre plagiat antéhistorique et d'origine surhumaine.

Quoi qu'il en soit, voyons d'abord quelques-unes des figures symboliques de la doctrine évangélique, et commençons par dire avec saint Augustin : « Toutes les prophéties sont pleines d'insignifiance et de folie, si nous n'y trouvons pas Jésus-Christ [1] ; » et avec Bossuet : « Ah ! si nous avions les yeux *bien ouverts*, combien doux serait ce spectacle, de voir qu'il n'y a page, qu'il n'y a parole, qu'il n'y a pour ainsi dire ni trait, ni virgule de la loi ancienne qui ne parle du Seigneur Jésus, la loi étant un évangile caché, et l'Évangile étant la loi expliquée [2] ! »

La *libre pensée* reconnaît encore assez volontiers les rapports symboliques entre les rites anciens et les instructions évangéliques. En effet, il faudrait être *aveugle*, comme le dit Bossuet, pour ne pas être frappé de la similitude parfaite qui existe entre l'*agneau* pascal d'abord, puis la *manne* mangée dans le désert par les Israélites voyageurs,... et le *pain* eucharistique et *viatique* mangé par les chrétiens voyageurs dans le désert de la vie ; entre la *table des pains* ou *repas de Jéhovah* de l'ancienne loi,... et la *sainte table* du *pain sans levain* de la nouvelle ; entre *ce serpent* entrelacé autour de la croix d'airain, qu'il suffisait de regarder pour être guéri,... et le divin *serpent* crucifié sur le calvaire et doué de la même vertu ; entre l'*eau* de la *pierre* et le *sang* répandus dans les livres de Moïse, et... le sang et l'eau qui découlent du divin corps de Jésus, car saint Paul nous l'a dit, « la pierre était le Christ ; » entre la *circoncision* corporelle des Hébreux,... et la *circoncision* spirituelle si recommandée aux chrétiens ; entre l'eau amère du désert qu'on adoucit par *le bois*,... et les amertumes de notre vie adoucies par le souvenir de la *croix de bois* ; entre

1. *In Joann.*, traité IX, n° 3.
2. Sermon cité.

ces victoires obtenues par Moïse, tant qu'il lève au ciel ses deux bras *croisés*,... et le succès promis uniquement au même signe mystérieux; entre le candélabre *solaire*, les douze pierres zodiacales, les sept lampes planétaires du cosmos de Moïse,... et le *Christ-Soleil de justice*, les douze apôtres figurés par les douze mois et les églises représentées dans le ciel par les sept esprits des *planètes;* entre l'*arche* et les *deux* chérubins entre lesquels le Dieu fait entendre sa voix,... et le *tombeau* gardé par les *deux* anges, et du fond duquel la vérité ressuscite pour ceux qui la cherchent et qui la croient; entre ce *bouc émissaire* qu'on livre à Satan, qu'on envoie au désert, tout chargé des péchés du peuple et des imprécations du grand prêtre,... et la *victime* volontaire qui, chargée du fardeau de tous nos crimes, est envoyée dans le désert pour y être tentée par Satan, etc.

On n'en finirait jamais, pour peu que l'on voulût suivre, virgule par virgule, toutes les analogies évidentes qui relient les deux Testaments. « Mes frères, je ne veux pas que vous ignoriez, dit saint Paul, que nos pères ont tous été sous la nuée, qu'ils ont tous passé la mer Rouge, c'est-à-dire qu'ils ont tous été baptisés dans la nuée et dans la mer, qu'ils ont tous mangé d'une même *viande* spirituelle et tous bu d'un même *breuvage*[1]. » Or, n'est-ce pas là toute la vie chrétienne pratiquée dans le fatigant pèlerinage qui conduisait le peuple saint à la terre promise? Encore une fois, il faudrait être aveugle pour ne pas le voir, ou il faudrait être fou pour en conclure comme nos critiques modernes, lorsqu'ils le voient, que ce sont ces traditions qui ont fait *éclore* leur *fruit* évangélique.

Mais s'ils accordent encore l'identité des symboles, la vie réelle des hommes *symboliques*, rapprochée de celle du Sauveur, les confond et les surpasse. Dans leur impossibilité d'accorder ces deux vies si semblables, ils nient l'une des deux

1. *Cor.*, ch. x, v. 1.

parallèles, toutes les fois qu'ils ne peuvent les nier toutes les deux. Essayez de leur faire comprendre par exemple le rapport existant... entre Noé sauveur du genre humain après le déluge, dont la colombe signale la fin,... et Jésus, *poisson sauveur*, ἰχθὺς σωτὴρ, faisant renaître l'humanité dans le Saint-Esprit signalé par le retour d'une colombe et *porté sur les eaux* du baptême;... entre Isaac, portant lui-même le *bois* sur lequel il doit être sacrifié par son père, et le Dieu qui porte sa *croix* pour être immolé par le sien;... entre Josué que l'on appelait *Soleil*, qui arrête ce bel astre pendant *trente-six heures* pour assurer sa victoire, qui fait entrer les Hébreux dans la terre de Chanaan après avoir traversé le Jourdain et érigé *douze* pierres pour l'apprendre aux siècles futurs,... et Jésus-*Soleil* nous faisant entrer dans la *terre de vie*, en se plongeant dans le Jourdain et en suscitant douze apôtres pour révéler ce grand fait à toute la terre; entre Agar et Sara, l'une chassée, l'autre sauvée,... et la Synagogue *chassée comme servante* et l'Église conservée comme *épouse légitime;*... entre Moïse, l'enfant poursuivi par la loi de Pharaon, le conducteur du peuple hébreu, le médiateur entre son peuple et Dieu, le plus grand des thaumaturges connus, jeûnant pendant quarante jours et quarante nuits dans le désert, transfiguré sur la montagne, établissant soixante-dix vieillards pour conduire Israël, et douze hommes pour explorer Chanaan, et obtenant de Dieu pour son peuple une loi qui lui suffit pendant quinze siècles,... et Jésus enfant poursuivi par Hérode, sauvant son peuple des persécutions à travers la mer Rouge, médiateur entre son père et lui, se transfigurant en sa présence, thaumaturge sans égal, confiant à soixante-douze disciples le soin de répandre son esprit, à douze apôtres celui de sauver l'humanité, et lui donnant une loi qui ne détruit pas, mais ne fait après tout qu'accomplir et perfectionner celle de Moïse.

Mais c'est surtout entre Joseph et Jésus que la similitude est bouleversante d'exactitude; si bouleversante, qu'on en a

pu, sans jamais se fourvoyer, en composer des volumes [1], et que Pascal a pu appeler toute cette histoire « une figure claire et démonstrative [2]. »

Rappelons-nous l'Evangile et suivons-en les détails dans l'Ancien Testament.

Joseph est le plus beau des enfants d'Israël (*Gen.*, ch. xxx); il est appelé *Nazaréen* (*id.*, v. 49) ; il est appelé *pasteur* d'Israël (*id.*, *ibid.*), ou juste (*Sagesse*, ch. x, v. 13), ou *Prince* de la maison d'Israël (*id.*, v. 49-17), ou *pierre* d'Israël (*id.*, v. 49-24), ou *lumière* des nations (*Ps.* xii, v. 104-19), ou *Sauveur* du monde (*id.*, v. 41-43); il est haï de ses frères (*id.*, v. 37-4) ; Jacob son père l'envoie aux brebis de Sichem (*id.*, v. 13); il rêve que pendant une moisson il voit sa gerbe rester debout et toutes celles de ses frères qui l'entourent se prosterner devant la sienne; il voit encore un *quasi*-soleil (quasi solem) que la lune et *onze* étoiles adorent. « Comment ! lui dit son père, ton père, ta mère et tes frères t'adoreront sur la terre? » et il le gronde (*Gen.*, ch. xxxvii, v. 7 et 10) [3]. Néanmoins, il le chérit, et lui fait une robe de diverses couleurs (*polymitam*, *id.*, ch. xxxvii, v. 3) ; mais ses frères le prennent en haine, et ***Judas le vend*** à des marchands qui le tirent de la citerne où ces mêmes frères l'avaient jeté (*id.*, ch. xxxvii, v. 28).

On sait le reste. Persécuté, mis en prison avec *deux* coupables, il annonce à l'un sa délivrance, à l'autre sa fin sur la croix (*Gen.*, ch. v, v. 15). Après *trois* ans de captivité, Joseph est tiré de son cachot. S'étant sauvé en Égypte, il y est nommé ***Parrhô Tsâphnathâ***, c'est-à-dire ***soleil sauveur du***

1. Voir surtout le livre de l'abbé Caron, intitulé ***Essai sur les rapports***, etc.

2. *Pensées*, t. I, ch. xii.

3. Qui ne reconnaît ici ce soleil spirituel que le Psalmiste ordonne au soleil et à la lune d'adorer? Jacob, qui était aussi un type de Jésus-Christ, et pour lequel *le soleil s'était levé* (*phanuel*) aussitôt après sa lutte avec Dieu, Jacob ne s'y trompe pas et se reconnaît dans cet ancien soleil adorateur du nouveau.

monde (voir l'abbé Glaire, *Livres saints*). Parvenu au comble de la gloire et des honneurs, il voit son père bénir toutes les tribus d'Israël dans la personne de ses enfants, qui doivent entrer un jour dans la terre promise, mais seulement lorsque Benjamin *sera rentré* vers *le soir* (*Gen.*, ch. XLIII, v. 3). On ramène donc Benjamin, et c'est alors que Joseph se fait reconnaître de tous ses frères en leur disant : « Je suis Joseph, vous avez voulu me faire beaucoup de mal, mais Dieu a changé ce mal en bien » (*id.*, ch. L, v. 20). Et tous les Israélites se rendent en Égypte.

« Qu'on ne nous parle plus de hasard, dit à son tour le savant et moderne commentateur que nous avons nommé tout à l'heure[1], car autant vaudrait soutenir que le portrait le plus ressemblant et le plus achevé ne serait aussi que l'effet fortuit de couleurs jetées sans aucun dessein ! Il est visible qu'une main intelligente a répandu et appliqué elle-même ces couleurs... De quel côté se tournera donc l'incrédule pour échapper à la vérité qui le poursuit ? Dira-t-il que l'histoire de Joseph a été écrite après la venue du Sauveur ? Mais les Juifs, ennemis-nés des chrétiens, l'accablent de leur témoignage, puisqu'ils déclarent que leurs pères lisaient cette histoire depuis quinze siècles. Dira-t-il, au contraire, que l'histoire de Jésus-Christ est inventée à plaisir ? Mais Rousseau l'a très-bien dit : « Ce n'est pas ainsi qu'on invente. »

Quant à nous, nous ne connaissons qu'un seul type de Jésus-Christ qui soit plus frappant encore que ce dernier; c'est celui du prophète Jonas donné par le Sauveur lui-même comme type de sa descente aux enfers, de sa résurrection, et, en même temps, comme personnage parfaitement historique.

Ainsi donc, voilà tout un système de prédestinations historiques, organisé dans l'intérêt d'un SEUL FAIT ! Et tous ces

1. L'abbé Caron.

hommes naîtront, vivront, mourront, uniquement pour préluder à la plus grande des vies! Et ce système aura sa contrepartie dans l'*héroïsme* païen, qui s'efforcera de nous rendre sous d'autres noms, et en les déshonorant, tous ces mêmes *soleils*, précurseurs du seul vrai!...

Mais que de problèmes à résoudre!

Comment allier toutes ces vies imposées à l'avance, avec le libre arbitre auquel elles ont droit comme les autres? Que d'événements préparés, que de causes secondes en jeu, que d'existences illustrées ou perdues, uniquement pour préparer une simple *figure!* Toutefois, celui qui s'en laisserait troubler prouverait qu'il n'a jamais réfléchi à la difficulté analogue et continue résultant de la prescience divine et de notre responsabilité propre. Rien n'est plus évident que chacune de ces deux vérités, « car, dit saint Augustin, je *sens* ma liberté et je *sais* que Dieu voit ma vie à l'avance; peu m'importe d'ignorer le lien qui réunit ces deux choses en apparence inconciliables [1] ! » Il en est de même de nos héros typiques, qui restent encore *libres* dans une mission *imposée*.

Ce qui nous importe, c'est de voir les deux Testaments n'en faire qu'un, et d'avoir pour la vérité du premier la caution du Dieu RESSUSCITÉ dans le second.

« Que les incrédules, dit Bossuet, ne pensent pas échapper à Dieu, car il a réservé à son Écriture une marque de divinité qui ne *souffre aucune atteinte* : c'est le rapport des deux Testaments. On ne dispute pas sans doute que tout l'Ancien Testament ne soit écrit devant le Nouveau? Eh bien! **IL N'EN FAUT PAS DAVANTAGE...** Si l'on ne découvre pas là un dessein toujours soutenu et toujours suivi; si l'on n'y voit pas un même ordre des conseils de Dieu préparant dès l'origine du monde ce qu'il achève à la fin des temps;... si l'on ne voit pas qu'être attendu depuis l'origine, venir, être reçu par une postérité qui dure autant que le monde,

1. *De Libero arbitrio.*

tel est le vrai caractère de Jésus-Christ;... si l'on ne voit pas tout cela, on mérite de ne RIEN VOIR et d'être livré à son propre endurcissement [1]. »

7. — *Revue dernière.*

Malheur toutefois à celui qui, n'ayant pas mérité plus de lumières, aurait compromis par sa faute les quelques rayons qu'il possède!

Qu'avons-nous fait jusqu'ici? Pauvre dialecticien de bibliothèque et d'école, indigne d'une mission plus élevée et nous bornant au simple rôle de narrateur, nous avons cherché à démontrer, dans la mesure de nos forces, l'action et la présence du surnaturel et du surhumain en tous temps, en tous lieux, en toute science. On arguait, depuis deux siècles, de prétendus hasards et de l'indéfectibilité des lois de la nature, pour nier toute intervention surhumaine; or nous tenions à prouver que si l'on retranchait de nos sciences toute intervention de ce genre, il n'en subsisterait plus une seule. Quant à la nature, trois pages de notre introduction ont suffi pour établir, à l'aide des plus grands maîtres, le programme inverse de celui qu'on déclarait inviolable, c'est-à-dire la *correction* anormale et fréquente de la *mécanique céleste*, sous peine de destruction générale, l'existence de feux *sans chaleur*, les violations avérées de toutes les lois de la *gravité* [2], etc., etc. Appuyée et battue sur tous ces préjugés, nous avons vu la science perdre chaque jour quelque chose de sa sécurité matérialiste, soit qu'elle constatât de bien singuliers et intelligents *caprices* de la foudre, d'embarrassants météores, de très-grandes difficultés dans les principes physiques reçus depuis deux siècles; soit qu'elle nous accordât la nécessité de recourir à des forces d'un *ordre tout nouveau*, comme le réclame

1. *Discours sur l'histoire universelle*, deuxième partie.
2. Voir *Introd.*, p. XX.

M. Nagy, ou de faire entrer l'astronomie dans la théodicée, comme le voudrait M. Reynaud [1].

En passant de la nature à l'histoire et en rapprochant les miracles des prodiges, nous tenions à forcer les premières lignes d'un ennemi barricadé derrière cette double négation. Nous voulions prouver avec un célèbre historien, Frédéric de Schlegel, que ce qu'on appelle *philosophie de l'histoire* n'est que le résultat « de la lutte avec et entre des puissances invisibles bonnes et mauvaises. » Cette thèse à la fois si vieille et si nouvelle nous semblait renfermer en même temps une question d'intérêt général pour tous ceux qui cherchent à comprendre le premier mot de nos destinées sur cette terre, et une question de circonstance, puisque c'est au dernier de ces deux ordres de puissances spirituelles, signalé par saint Paul comme notre éternel et capital ennemi [2], que se rattache le fléau du spiritisme moderne, dont nous avons le premier signalé les approches [3]. Aux imprudents qui jouaient avec lui nous avions crié dès la première heure : « Prenez garde! vous jouez avec l'hérésie, la folie et la mort; » aux aveugles et inébranlables dénégateurs scientifiques, nous disions : « Pour votre honneur, gardez au moins le silence et ne compromettez pas le mérite, soit de beaux travaux, soit d'une belle vie, par des dénégations insensées. » Enfin c'était surtout aux *convalescents* de l'erreur et aux *embarrassés* de l'incroyance que s'adressaient nos efforts; par exemple à M. le docteur Littré écrivant cette année même : « La grande et singulière manifestation des phénomènes de 1853 EST UNE FORME NOUVELLE DE CELLES QUI PRÉSIDÈRENT A TOUS LES DÉBUTS DES SOCIÉTÉS ANTIQUES [4]. »

1. Voir notre chapitre Ier, § 3. — Ch. XII, App. P. — Ch. XIII, App. S.

2. *Ad Ephes.*, ch. VI, v. 12.

3. En 1851, deuxième édition du *Presbytère de Cideville*, par conséquent deux ans avant l'arrivée du fléau.

4. Introduction au livre des *Sciences occultes*, de Salverte, réédité par M. Littré.

Notre question, si humiliée jusqu'ici par l'inintelligence générale, se trouvant élevée par cet éminent ennemi à la dignité de la plus importante des questions historiques, nous ne pouvions laisser passer une telle occasion d'agrandir et d'éclairer la discussion.

Depuis, les mêmes préoccupations, manifestées sans relâche par M. Maury, étant devenues celles de la partie la plus *avancée* de la science, il nous semblait facile (certains faits se trouvant concédés) de remplacer une solution absurde (*névrose*) par celle des *esprits*, qui éclaire d'un seul mot tout l'ensemble de ces impossibilités scientifiques et toute une masse de problèmes historiques et philosophiques du premier ordre; y aurons-nous réussi? *Oui* (et nous en avons la preuve), pour tous les esprits droits qui comprennent l'illogisme d'une insurrection temporaire et misérable contre un dogme universel fondé sur un enchaînement de faits énormes comme une chaîne de montagnes, sur l'affirmation de toutes les sommités intellectuelles et morales qui ont illustré la terre, et enfin sur une expérience de bientôt soixante siècles... Mais *non*, sans doute, pour tous les esprits faux qui, tout en proclamant l'infaillibilité de la raison générale et du suffrage universel, se rient du genre humain, et, tout pygmées qu'ils sont, se plaçant sans rougir tout auprès des géants, nous assourdissent de ce cri : « Voyez comme nous sommes grands ! » Non, et mille fois non, surtout, pour toute cette grande école de critiques fourvoyés qui, avant d'accepter le témoignage d'un Hérodote, d'un Tite-Live, d'un Pausanias, d'un Plutarque et d'un Platon, ne réclameraient pas seulement une enquête sur chaque fait avancé, mais une dissertation sans fin sur le mérite et le degré de confiance relatifs de chacun d'eux, comme si tous n'étaient pas coupables du même *crime*[1] ! C'est bien là cette critique toujours *insatisfaite* que

1. Voir surtout les *Dissertations contradictoires* de MM. Taine, Le Clerc, Lebas, etc., dans notre premier volume, App. A.

saint Paul personnifiait de son temps « dans ces hommes qui courent toujours dans le vide sans arriver jamais; » ou qui, « frappant l'air de leurs mains (*Cor.*, I, ch. IX, v. 26), cherchent toujours sans jamais rien rencontrer, jusqu'à ce qu'ils s'évanouissent dans leurs propres pensées » (*Rom.*, ch. I, v. 21). Un jour viendra, et ce jour ne saurait être éloigné, où cette critique s'évanouira elle-même dans le néant de ses dénégations : Dieu veuille seulement que le *prix de revient* de ce succès ne s'élève pas par trop haut! En attendant, restant toujours insatisfaite, elle ne nous pardonnera aucune de nos inexactitudes trop nombreuses, peut-être même aucune de nos incorrections, bien plus nombreuses encore. Elle a tout ce qu'il lui faut ici pour triompher facilement jusqu'au jour de nos réponses. Que ne pourra-t-elle pas dire même sur la *forme* de l'ouvrage? Ainsi, par exemple, elle ne comprendra rien à ces rapprochements de faits séparés par de larges ères chronologiques, et elle criera peut-être au désordre, sans se douter que ce rapprochement est toute la *raison d'être* du livre et l'article premier de notre programme; elle s'armera de notre abondance et dira que nous *compromettons* nos faits fondamentaux par une foule d'autres faits non prouvés; elle le dira, sans réfléchir que nous avons divisé avec le plus grand soin la partie *officielle* de notre œuvre de celle qui ne l'est pas; et ensuite qu'il n'est pas une seule science au monde, même la plus exacte, qui ait jamais procédé autrement. Que deviendraient donc nos bibliothèques scientifiques, nos archives de médecine, ou, pour nous en tenir à un seul exemple, tout simplement nos cent volumes in-4° de l'Académie des *inscriptions*, s'il fallait réduire toutes leurs richesses aux seuls faits mathématiquement démontrés [1]?

1. Dans notre premier Mémoire sur *les Faits modernes devant la science*, nous avions senti la nécessité de ces démonstrations mathématiques, et nous avions pu d'autant mieux défier la science de nous démentir une SEULE fois, que nous avions *tout* pris chez elle. Cette fois-ci, dans notre introduction,

Nous nous sommes vu obligé, cependant, de faire une exception pour tout ce qui regarde l'histoire sacrée, et, devant ces nouvelles attaques, de rentrer dans la discussion de toutes les bases historiques. Nous croyons surtout n'avoir omis rien d'essentiel, soit à propos des prophéties qui *tranchent tout*, comme celles de Daniel, soit à propos de la *divinité* des agents chargés d'inspirer tout, et plus encore à propos de la *résurrection* et des *apparitions* du Dieu qui éclaire tout. Ceux qui *s'y connaissent* n'auront pas méconnu, dans ces discussions parfois peut-être trop franches à certains yeux, cette longue guerre personnelle que pendant si longtemps nous nous sommes faite à nous-même. Ils auront pu s'apercevoir que ce n'était pas dès la première heure que nous nous étions rendu, et que nous en avions laissé sonner plus d'une avant de pouvoir nous écrier, comme nous le faisons aujourd'hui : « MAINTENANT JE SUIS CERTAIN, JE SAIS A QUI J'AI CRU (CERTUS SUM, SCIO CUI CREDIDI). »

8. — Les conclusions du cœur.

Mais que peuvent être encore une fois tous ces raisonnements auprès des conclusions formulées par le cœur, et par ce qu'on appelle si bien l'éloquence de l'édification? Bossuet rejetait tout à l'heure nos ténèbres sur notre aveuglement, et il avait raison. Si l'esprit fraye la voie, le cœur seul entraîne une conviction. Que serait toute la *lumière* du soleil, sans la *chaleur* de ses rayons? Ne vaudrait-il pas mieux ne jamais percevoir la première, que de la recevoir, comme le fait l'astre de la nuit, sur une surface glacée? Pascal disait : « Le cœur a

nous avons bien stipulé la différence. Nous adressant en général à des gens *rendus* sur la réalité des faits modernes, nous les avons prévenus que nous ne nous croirions plus obligé de rentrer dans l'examen des *certificats*, et que nous nous contenterions de l'assentiment que leur donnait le genre humain. Tout cela n'empêchera pas notre faux criticisme actuel de crier toujours à l'*absence* de critique, parce que la sienne ne s'y trouve pas : on serait certes bien fâché qu'elle y fût !

ses raisons que l'esprit ne connaît pas et qui sont cependant tout aussi concluantes, » et Pascal, à son tour, disait vrai, car il est écrit : « Quand vous posséderez le Saint-Esprit, il vous enseignera toutes choses... l'amour de Dieu ne trompe jamais, *caritas nunquam fallitur.* » L'Écriture dit encore : « *Adest sapientia cordatis,* la sagesse (ou la science) est le partage des cœurs chauds. » Voilà certes un genre d'expérimentation dont le seul énoncé pourrait bien révolter nos sciences mathématiques ; et cependant que de fois ceux qui les cultivent n'ont-ils pas *expérimenté* par eux-mêmes l'action de la charité sur leurs esprits révoltés ! que de fois n'a-t-on pas vu de ces grands esprits déposer leur orgueil aux pieds d'un pauvre moine, tomber anéantis devant le simple mot qui venait humecter leur paupière, et, brisés par le regard d'un enfant ou d'une mère, se relever vraiment illuminés, comme si toutes les vérités étaient entrées à la fois dans leur âme ! D'où venait un tel prodige, et comment (ne se fût-il répété que deux fois au lieu de mille), comment ne suffirait-il pas à lui seul pour donner le vrai sens de ce beau mot de *conversion ?*

Aussi, plus d'un libre penseur, après avoir constaté le phénomène et l'avoir étudié aux bonnes sources, a-t-il généreusement confessé que la Bible seule en possédait le secret.

Nous avons là sous les yeux une dissertation brillante du célèbre Letronne sur le mot *Amour de Dieu*, analysé au simple point de vue philologique. Partant de cette double affirmation de Pascal et de de Maistre que « nulle autre religion que la nôtre n'a jamais demandé à l'homme de l'*aimer* et de le servir, » Letronne la confirmait pour sa part en disant : « La *seule* chose qui ait jamais séparé le culte juif de tous les cultes païens, c'est précisément l'amour de Dieu dont je ne me rappelle pas avoir jamais rencontré *la moindre trace* dans toute l'antiquité profane ; non, toute cette antiquité n'offre rien qui puisse ressembler tant soit peu à ces paroles de l'*Exode :* « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces et

de tout votre esprit. » Et Letronne ajoutait en philologue : « Pascal et de Maistre auraient trouvé contre Voltaire une confirmation remarquable de leur vue neuve et profonde, s'ils avaient fait l'observation suivante : rien n'est plus commun dans la langue grecque que l'adjectif θεόφιλος, qui a le sens passif *aimé de Dieu*. L'autre adjectif serait φιλόθεος, dont à son tour le sens véritablement actif serait celui d'un homme qui *aime Dieu*. Or, la langue grecque ne connaît pas un tel mot. L'idée d'aimer Dieu est donc absolument étrangère au peuple qui la parlait... Il en est de même de l'expression égyptienne *Phthah-mai, aimé de Phtha;* il n'y a que les auteurs chrétiens qui parlent de l'amour de Dieu[1]. »

Si M. Letronne eût compris dans la même exception les mots *humilité, grâce, mortification, renoncement absolu*, etc., il mettait la main sur le critère décisif de la vraie et de la fausse religion. En effet, l'amour du prophète pour Jéhovah, n'a jamais eu d'analogue que chez les saints de la loi nouvelle. Le prophète était le *saint* de l'Ancien Testament, et le savant Döllinger l'a bien compris lorsqu'il a laissé tomber ces paroles : « C'est la GRACE divine qui traçait seule un abîme entre le paganisme et le judaïsme[2]. »

Mais le prodige centuple de force et de portée, lorsqu'on le voit produire chez ces milliers d'*amants de Dieu*, que nous appelons les saints, cet état de perfection, d'héroïsme, de vertus et de lumières, vraiment surhumain, puisqu'il est inconnu de tout le reste de la terre; et certes il faut une incurable cécité pour se refuser à voir qu'il y a *là quelque chose* de spécialement sublime, quelque chose d'aussi nécessaire à la vie spirituelle que la présence du feu (ne fût-ce que la moindre étincelle) l'est à l'embrasement d'un foyer. Or, ce quelque chose de spécial, qu'est-ce, si ce n'est ce que l'Église appelle si gracieusement LA GRACE?

C'est elle que sous-entend l'Esprit-Saint, lorsqu'il dit : « Je

1. *Académie des inscriptions*, t. XIX, première partie, 1851.
2. Döllinger, *Judaïsme et Paganisme*, t. IV, p. 235.

circoncirai leur cœur et je leur en donnerai un qui leur *fera comprendre* que je suis le Seigneur;... et je les attirerai par tous les attraits qui gagnent les hommes [1]. » Sa grâce insiste et dit encore : « Si vous revenez et restez en paix auprès de moi, vous serez sauvés et votre force ne sera que dans votre espérance [2]. » « Je suis le Seigneur votre Dieu; c'est *moi* qui vous prends par la main et qui vous dis : ne craignez rien, je vous soutiens [3]. » « Espérez et réjouissez-vous dans le Seigneur, et il réalisera toutes les demandes et toutes les espérances de votre cœur [4]. »

On voit que le Jéhovah de la Bible n'avait pas attendu l'heure de son incarnation pour parler la langue de l'amour et de l'espérance.

L'espérance !... qui donc peut s'en passer ici-bas? Et comment ne pas frémir au plus simple soupçon de l'objection qui l'altère? Suspendu entre tous les abîmes, nous appelons et personne ne répond; nous regardons, et ne voyons autour de nous que le plus épouvantable désordre. Tout ce que nous aimons nous échappe, tout ce que nous redoutons nous arrive à grands pas. Hors du monde de la *grâce*, seuls, le mal et la terreur nous paraissent évidents. « Plongez-vous, nous dit-on, dans le *sein* de la nature, et cette *tendre mère* saura bien vous consoler. » La nature une tendre mère !... Ah ! dites donc plutôt une marâtre. En retour de l'amour infini que cette fois chacun de ses enfants lui prodigue, que lui a-t-elle jamais rendu, sinon des illusions et des amorces combinées pour arriver à son but, l'amour pour perpétuer ses victimes, des forces pour pratiquer la guerre, guerre désespérante, puisqu'on ne peut que la maudire, désespérée, puisqu'on n'en voit jamais la fin? Panthéiste et athée, comme on la fait aujourd'hui, la nature ne saurait plus être autre chose qu'un

1. Jérémie, ch. XXIV, v. 7.
2. Isaïe, ch. XXX, v. 15.
3. *Id.*, ch. LI, v. 13,
4. *Ps.* XXXVII.

vaste et impitoyable abattoir, où bourreaux et victimes s'entre-dévorent mutuellement. *Autophagie*[1] permanente, voilà, en dehors des lumières de la croix, le seul bienfait qu'un esprit sain puisse découvrir à travers sa poésie fascinante ou sous l'enveloppe mensongère de ses fruits, de ses fleurs et de leurs parfums. Le déiste qui se contente de ce présent et qui s'y fie est à nos yeux, s'il ne ment pas, le plus crédule des enfants. Quant à nous, si le bonheur de notre vie future n'avait d'autre garantie qu'une *maternité* si touchante; si nous ne devions jamais espérer que sur sa parole et sur la foi de ses *pastorales délicieuses*[2], après l'avoir maudite nous la bénirions du seul bienfait qu'elle ajoute aux premiers, à savoir celui d'user *sans scrupule*, au jour des trop fortes épreuves que sa *tendresse* nous réserve, de la grande et péremptoire consolation... tirée de *la strychnine* et de l'*arme à feu.*

Le jour au contraire où, la bonne *nouvelle* s'étant répandue sur la terre, *la grâce* nous a révélé que « toutes les créatures *gémissent*, parce qu'elles sont dans l'*enfantement*[3], » nous avons tout compris. Moins heureux que nous, le panthéisme comprend aussi le *gémissement* général; mais, supprimant le correctif et la cause, il ne lui reste plus que les tortures sans leur philosophie. Et cette philosophie, la voici : c'est que le désespoir *seul* a tort, et que *seule* l'espérance a raison.

Malheur donc aux coupables qui osent dire : « Ceux-là seulement arrivent à trouver le sens de la vie, qui savent se passer d'espérance[4] ! »

Message de mort, nous te maudissons; mais nous plaignons trop ceux qui t'apportent, pour les maudire avec toi ! Si nous voulons espérer malgré eux et contre eux, nous tenons bien plus encore à espérer pour eux ; nous nous sentons d'autant plus

1. Action de se dévorer soi-même.
2. Présentées par M. Renan comme le principe inspirateur du christianisme naissant (page 421 de ce volume).
3. Saint Paul, *Rom.*, II, v. 22.
4. *Vie de Jésus*, passage déjà cité.

de courage à le faire, que leurs paroles ne sont pas fermes et que plus d'une fois leur cœur nous a paru démentir leur esprit. Plus tard, nous semble-t-il, plus tard, en repassant ces infinies contradictions de leur jeunesse, ils devront en sentir la faiblesse ou plutôt la force vraiment convertissante : « La vérité, se diront-ils, ne saurait exister où le *désaccord* subsiste, et la raison ne se trouve pas au milieu des *folies.* »

Ils voulaient l'infini, leur bouche le proclamait; mais l'infini, c'est Dieu; or, vouloir aller à Dieu sans celui qui se dit être « la seule VOIE qui y mène, » et qui, pour le prouver, se RESSUSCITE lui-même, ce serait permettre aux planètes de graviter, indépendamment du soleil, vers le but mystérieux qu'il poursuit avec elles. Puisse l'obéissance passive de ces globes à leur aimant *solaire* faire comprendre aux sociétés modernes la nécessité d'obéir à leur tour à cet aimant moral qui s'appelle le *Soleil de justice !* Puissent surtout tous ces *faux soleils* ou *recteurs ténébreux,* tant de fois accusés dans cet ouvrage, ne pas recevoir la mission trop sévère et trop prompte de prouver une fois de plus, à leur terrible manière, soit l'action normale et continue du Créateur, soit l'intervention miraculeusement anormale de ses Esprits dans les affaires d'un monde qui laisse si tranquillement enseigner à ses enfants l'INUTILITÉ de la première et l'IMPOSSIBILITÉ absolue de la seconde [1] !

1. Voir l'*Introduction* et le chapitre II de ce Mémoire.

FIN DU TOME CINQUIÈME

FORMANT LE QUATRIÈME VOLUME DES MANIFESTATIONS HISTORIQUES.

ERRATA DU TOME CINQUIÈME

OU QUATRIÈME VOLUME DES MANIFESTATIONS HISTORIQUES.

Page 21, *au lieu de :* Job,... *lisez :* Jacob.
— 54, *au lieu de :* les approuvés, Amoun-Râ, *lisez :* d'Amoun-Râ.
— 57, *au lieu de :* désastres, *lisez :* déastrés.
— 59, *au lieu de :* qualité de secrétaires, *lisez :* des secrétaires.
— 66, *au lieu de :* selon eux, *lisez :* selon les Égyptiens.
— 77, *au lieu de :* Spenser, *lisez :* Spencer.
— 106, *au lieu de :* Kapôla, *lisez :* Kapila.
— 110, *au lieu de :* il dit bonjour; comme il pouvait le faire, *lisez :* il dit bonjour comme il pouvait le faire.
— 119, *au lieu de :* la plus grande gloires, *lisez :* gloire.
— 155, *au lieu de :* dans l'église; nous le défions, *lisez :* dans l'église, nous.
— 180, *au lieu de :* Tarachon, *lisez :* Tarchon.
— 210, *au lieu de :* prêcher à ces,... *lisez :* prêcher par ces.
— 213, *au lieu de :* médiums du huitième des très-grands, *lisez :* médium du huitième ou du plus grand.
— 220, en note, *au lieu de :* cette descendance, *lisez :* généalogie.
— 221, *au lieu de :* acramantique, *lisez :* acromantique.
— 311, *au lieu de :* la sœur qu'avait reconnue, *lisez :* la sœur reconnue par ce dernier.
— 318, note, *au lieu de :* l'agrément des victimes, *lisez :* le consentement.
— 339, note, *au lieu de :* ne peut pas plus s'appliquer au vrai Dieu, *lisez :* ne peut pas s'appliquer plus spécialement.
— 347, dernière note, *au lieu de :* tepens caput, *lisez :* tenens caput.
— 350, *au lieu de :* nous avons fini, *lisez :* nous avions fini.
— Id., *au lieu de :* et qu'elle en eût fait, *lisez :* et d'en avoir fait.
— 351, *au lieu de :* tant que nous ne demandions pas la lumière au soleil, *lisez :* au vrai soleil.
— 354, *au lieu de :* prudence de la chaire, *lisez :* de la chair.
— 373, *au lieu de :* Éliezer, *lisez :* Élisée.
— 389, *au lieu de :* que de vouloir établir, *lisez :* que de se fatiguer à.
— 404, *au lieu de :* reculer la date, *lisez :* rajeunir la date.
— 427, *au lieu de :* exorcismes et résurrection du Sauveur, *lisez :* et résurrections...
— 442, *au lieu de :* liaison avec l'aveugle-né, *lisez :* liaison de ce miracle avec celui de.
— Id., *au lieu de :* le même thaumaturge, *lisez :* la même thaumaturgie.
— 492, *au lieu de :* s'enveloppe, *lisez :* s'endort.
— 493, *au lieu de :* en attendant, qu'il nous permette et qu'il nous laisse, *lisez :* en attendant qu'il, etc,... qu'il nous laisse.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.